



HAL
open science

Contact de langues et identité chez des Québécois d'origine haïtienne

Sandra Najac

► **To cite this version:**

Sandra Najac. Contact de langues et identité chez des Québécois d'origine haïtienne. Linguistique. Université d'Avignon, 2023. Français. NNT : 2023AVIG1012 . tel-04414929

HAL Id: tel-04414929

<https://theses.hal.science/tel-04414929v1>

Submitted on 8 Feb 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



THÈSE DE DOCTORAT D'AVIGNON UNIVERSITÉ

École Doctorale N°537
Culture et Patrimoine

Spécialité / Discipline de doctorat:
Sciences du langage

Laboratoire Identité Culturelle, Textes et Théâtralité

Présentée par
Sandra Najac

CONTACT DE LANGUES ET IDENTITÉ CHEZ DES QUÉBÉCOIS D'ORIGINE HAÏTIENNE

Soutenue publiquement le 12/12/2023 devant le jury composé de:

M. Danh-Thành Do-Hurinville, Professeur, Université de Franche-Comté **Rapporteur**

Mme Sibylle Kriegel, Professeure, Aix-Marseille Université **Rapporteuse**

Mme Gudrun Ledegen, Professeure, Université Rennes 2 **Examinatrice**

M. Georges Daniel Véronique, Professeur émérite, Aix-Marseille Université **Examineur**

Mme Anika Falkert, Professeure, Avignon Université **Directrice de thèse**

Résumé

La politique du Québec en matière d'immigration et ses politiques culturelles favorisent la présence d'un nombre important de personnes d'origine haïtienne à Montréal. Ces dernières se retrouvent dans un environnement social différent de celui de leur pays d'origine.

Grâce à une recherche menée dans le quartier Saint-Michel à Montréal auprès d'un groupe de jeunes de différentes origines, mais majoritairement d'origine haïtienne, nous sommes arrivées à différentes conclusions. En effet, nous constatons que les jeunes d'origine haïtienne, tout en étant dotés d'une mémoire de l'altérité parfois douloureuse, développent un lien social avec des jeunes qui ne sont pas d'origine haïtienne et qui ne sont pas d'origine immigrante. Même quand la langue dominante de ces jeunes d'origine haïtienne est le français québécois, le créole haïtien s'affirme comme l'emblème de ce lien développé entre les différents jeunes de ce quartier. Ces jeunes d'origine immigrante font également preuve d'innovation sociale et développent des stratégies identitaires s'affirmant ainsi en tant qu'acteurs sociaux se situant dans la société québécoise. De plus, la dynamique sociolinguistique à Saint-Michel favorise la vitalité du créole haïtien, qui emprunte ainsi un parcours inhabituel.

Mots clés : contact de langues, identité, bilinguisme, immigration, mélange de langues, créole haïtien, français, Québec.

Abstract

The immigration policy and cultural policies of Quebec promote the emergence of a significant number of Haitian people in Montreal. Therefore, these people can evolve in a social environment that is different from the one they used to have in their country of origin.

We have conducted a research in the Saint-Michel district of Montreal with of a group of young people of different origins, but mostly of Haitian origin. Through this research we have concluded that Haitian origin, while sometimes being endowed with a painful memory of alterity, have developed a social bond with other young people, whether native or immigrants from different other origins. Although the most predominant language used or spoken by these young Haitian immigrants is Quebec French, the Haitian Creole has established itself as the emblem of this link developed between the different young people of the district. We have also noticed that these young people of Haitian origin have demonstrated social innovation and developed identity strategies in order to assert themselves as social actors in this Quebec society. In addition, the sociolinguistic dynamics in Saint-Michel has favoured the vitality of the Haitian Creole, which, thus, takes an unusual route.

Keywords: language contact, identity, bilingualism, immigration, language mixing, Haitian Creole, French, Quebec.

Sommaire

Introduction.....	7
1. Problématique	10
1.1 Politique du Québec en matière d'immigration.....	10
1.2 Les immigrants d'origine haïtienne au Québec.....	15
1.2.1 Profil de la communauté d'origine haïtienne	15
1.2.2 Statut local de la communauté d'origine haïtienne et de sa langue d'origine	16
1.2.3 Institutions associées à la communauté d'origine haïtienne.....	17
1.2.4 Un espace d'échanges et de transactions de la communauté haïtienne: le quartier Saint-Michel	18
1.3 D'Haïti au Québec : d'une situation sociolinguistique à une autre.....	20
1.3.1 Cohabitation du français et du créole haïtien en Haïti et au Québec.....	20
1.3.2 Représentations sociales des langues, comportements linguistiques et identités en Haïti	21
1.3.3 La famille haïtienne face à de nouveaux défis au Québec.....	24
1.3.4 Au-delà des transmissions familiales et collectives: la construction identitaire chez les jeunes d'origine haïtienne.....	26
1.4 Choix linguistiques et construction identitaire	28
1.5 Le mélange de langues avec le créole haïtien et l'identité en contexte d'immigration	29
1.6 Questions de recherche	35
1.7 Objectif de la recherche	35
1.8 Pertinence de la recherche	36
2. Cadre théorique	37
2.1 Le mélange de langues.....	37
2.1.1 L'emprunt	37
2.1.2 Le calque.....	38
2.1.3 Le code-switching	39
2.1.3.1 Le code-switching : sur le plan de la structure	39
2.1.3.2 Le code-switching : sur le plan du contenu.....	41
2.2 Le bilinguisme individuel.....	44
2.3 Choix de langue et identité	45
2.3.1 Le choix de langue : le reflet de la structure sociale	46
2.3.2 Le choix de langue : la négociation et la (re)construction de l'identité sociale	47
2.4 L'identité	49
2.4.1 Vers une définition de l'identité.....	49
2.4.1.1 Des espaces d'expression de l'identité.....	50
2.4.1.2 La mémoire : un vecteur de l'identité.....	55
2.4.1.3 L'altérité.....	57
2.4.2 L'identité chez les groupes minoritaires	59

2.4.3	<i>L'identité chez les individus minoritaires racisés stigmatisés</i>	62
2.5	Transmissions et agentivité.....	64
2.5.1	<i>Des transmissions familiales et culturelles</i>	64
2.5.2	<i>Représentations sociales des langues et agentivité</i>	66
3.	Méthodologie.....	70
3.1	Posture épistémologique	70
3.2	Type de recherche.....	74
3.3	Les participants	74
3.3.1	<i>Recrutement des participants</i>	74
3.3.2	<i>Profil des participants</i>	76
3.3.2.1	Participants qui sont d'origine haïtienne.....	76
3.3.2.2	Participants qui ne sont pas d'origine haïtienne	82
3.4	Instruments de collecte des données	85
3.5	Déroulement de l'enquête	86
3.6	Méthodes d'analyse de l'ensemble des données	90
3.6.1	<i>Le mélange de langues chez les jeunes d'origine haïtienne dans les données de la période d'observation</i>	91
3.6.1.1	Identification et classification des cas de mélange de langues tirés des données de la période d'observation	91
3.6.1.2	Analyse qualitative des cas de mélange de langues tirés de la période d'observation	92
3.6.2	<i>Le mélange de langues chez les jeunes d'origine haïtienne dans les entrevues</i>	92
3.6.2.1	Identification et classification des cas de mélange de langues tirés des entrevues	92
3.6.2.2	Analyse qualitative des cas de mélange de langues des données d'entrevues	93
3.6.3	<i>Le mélange de langues chez des jeunes qui ne sont pas d'origine haïtienne tirés des données d'observation</i>	94
3.6.3.1	Identification et classification des cas de mélange de langues chez les jeunes qui ne sont pas d'origine haïtienne	94
3.6.3.2	Analyse qualitative des cas de mélange de langues chez les jeunes qui ne sont pas d'origine haïtienne.....	95
3.6.4	<i>Les données ethnographiques tirées de la période d'observation et des entrevues</i>	95
3.6.4.1	Sélection des données ethnographiques.....	95
3.6.4.2	3.6.4.2. Analyse des données ethnographiques	95
3.6.5	<i>Considérations éthiques</i>	97
4.	Résultats et discussion	98
4.1	Pratiques linguistiques et identité chez les jeunes d'origine haïtienne	98
4.1.1	<i>Accès à des valeurs, des attitudes, des comportements et des pratiques propres à la culture haïtienne</i>	98
4.1.2	<i>Accès à des productions culturelles haïtiennes</i>	108
4.1.3	<i>Accès au créole haïtien</i>	109
4.2	Usages du créole haïtien et du français par les jeunes d'origine haïtienne	109
4.2.1	<i>Usages du créole haïtien et du français dans la famille des jeunes d'origine haïtienne</i>	

4.2.2	<i>Usages du créole haïtien et du français dans le voisinage des jeunes d'origine haïtienne autre que la famille</i>	114
4.2.3	<i>Le mélange de langues dans les interactions sociales des jeunes d'origine haïtienne : des mots à des phrases</i>	121
4.2.3.1	L'emprunt dans les interactions sociales	121
4.2.3.2	Le code-switching interphrastique dans les interactions sociales	124
4.2.3.3	Le code-switching intraphrastique dans les interactions sociales	128
4.2.3.4	Le calque linguistique dans les interactions sociales	130
4.2.3.5	Le calque et l'emprunt dans les interactions sociales.....	132
4.3	Choix linguistiques des jeunes et leurs implications	132
4.3.1	<i>Des tendances dans les usages du créole haïtien chez les jeunes d'origine haïtienne.</i>	132
4.3.2	<i>Un jeu entre jeunes de différentes origines</i>	142
4.3.3	<i>Cohabitation de deux registres de langues différents</i>	148
4.3.4	<i>Intégration du créole haïtien dans le français à Saint-Michel</i>	151
4.3.5	<i>Expression et gestion de l'altérité</i>	153
4.4	Appropriation des transmissions intergénérationnelles par les jeunes d'origine haïtienne.....	160
4.4.1	<i>Évocation de valeurs, d'attitudes ou de comportements</i>	161
4.4.2	<i>Remise en question ou refus de valeurs, d'attitudes ou de comportements</i>	162
4.4.3	<i>Adoption et reproduction de valeurs, d'attitudes ou de comportements</i>	164
4.5	Agentivité des jeunes d'origine haïtienne.....	168
4.5.1	<i>À la croisée des chemins : des manques et des besoins de jeunes d'origines différentes</i>	168
4.5.1.1	Manques et besoins vécus en tant que groupe stigmatisé.....	168
4.5.1.2	Manques et besoins vécus en tant qu'individu	173
4.5.2	<i>Mémoire de l'altérité et solidarité entre jeunes d'origines différentes</i>	175
4.5.3	<i>Le créole haïtien et la confirmation d'un lien social entre jeunes d'origines différentes</i>	178
4.5.3.1	Présence du créole haïtien dans l'espace public	178
4.5.3.2	Représentations sociales de l'utilisation du créole haïtien à Saint-Michel	180
4.6	De nouvelles perspectives identitaires et linguistiques	183
4.6.1	<i>Vers une identité de quartier interculturel</i>	183
4.6.2	<i>Au-delà de l'identité de quartier interculturelle : de nouvelles façons d'être Haïtiens</i>	190
4.6.3	<i>La vitalité du créole haïtien issue d'un parcours inhabituel</i>	197
	Conclusion	201
	Bibliographie.....	204
	Annexes	213

Introduction

Haïti, qui a été une colonie française de 1625 à 1804, a hérité du français, langue de certains colons français, et du créole haïtien, langue qui s'est développée dans le contexte colonial. Cette dernière aurait pris naissance dans un contexte d'écologie sociale où il y aurait contact entre différents groupes d'individus (Mufwene, 2005). Ainsi, le créole haïtien est un héritage colonial : Haïti a vu naître un créole. En effet, l'écologie coloniale a favorisé une dynamique sociolinguistique selon laquelle des valeurs étaient associées à certaines variantes linguistiques et celles-ci étaient en interaction les unes avec les autres. À ce propos, Mufwene (2005 : 98) affirme que :

« La nouvelle écologie coloniale a favorisé certaines variantes, les a rendues « moins marquées » et donc préférables, mais en a en même temps défavorisé d'autres, les rendant « (plus) marquées » et moins désirables ».

Haïti en tant qu'ancienne colonie est passée par ce processus d'évolution linguistique et, au fil du temps, un créole s'est développé. Rappelons que dans cette colonie les Français faisaient venir des noirs d'Afrique qui devenaient leurs esclaves et travaillaient dans les plantations de canne à sucre (Leclerc, 2002); c'était donc une colonie de plantation.¹Maintenue par une mémoire historique, l'histoire des esclaves noirs originaires de différents pays d'Afrique opprimés qui se seraient battus pour leur liberté a servi d'ancrage à l'association du créole haïtien et du vaudou à l'identité créole haïtienne (Hurbon, 1987). Toutefois, la relation que les Haïtiens entretiennent avec ces deux éléments culturels –qui, selon certains, occupe une grande place dans la construction de l'identité créole- semble être tout à fait ambiguë. Dans l'imaginaire collectif, la part de l'héritage colonial associée à la langue française réfère à tout ce qui rappelle le Français tandis que celle associée à la langue créole et au vaudou renvoie à tout ce qui rappelle l'Africain (Najac, 2004). Au fait, des traits de caractère, des habitudes, des pratiques, des qualités ou des défauts sont attribués au Français et à l'Africain, souvent sous formes de

¹ Il existait d'autres types de colonies (Chaudenson, 2003; Mufwene, 2005).

préjugés. Dans tous les cas, l'image positive véhiculée est associée au Français et l'image négative est, par contre, associée à l'Africain, et ces représentations de ces deux groupes d'appartenance sont transmises de génération en génération (Najac, 2004). Une certaine ambivalence se retrouve donc en Haïti, dans l'imaginaire des Haïtiens à travers le fait qu'entre autres, le créole haïtien et le vaudou, ces deux principaux éléments associés à la culture haïtienne, se retrouvent au cœur d'une dynamique où la mémoire historique et sa gestion passée et actuelle renvoie à la fois à une culture libératrice, créatrice d'une nation et une culture stigmatisée, déshabillée.

Toute la population parle le créole haïtien et une faible partie de la population « est considérée comme étant bilingue (15-20%) » (Bentolila et Gani, 1981)². Pourtant, c'est seulement en 1987 que le créole devient langue officielle aux côtés du français, qui a été, avant cette année-là, la seule langue officielle et la seule langue de scolarisation (Najac, 2004). Les images négatives associées à la langue créole resteront, par contre, les mêmes dans l'imaginaire collectif et même concrètement dans les différentes sphères de la société.

Compte tenu des politiques d'immigration du Québec, cette province canadienne majoritairement francophone accueille, depuis de nombreuses années, un nombre important de personnes d'origine haïtienne. Les immigrants haïtiens amènent inévitablement avec eux au Québec un bagage culturel, linguistique et social. De plus, comme dans tout contexte d'immigration, des échanges transnationaux, des transmissions (Montgomery *et al.* 2009; Montgomery *et al.* 2011) se font et une localité (Appadurai, 2001) est vécue au-delà des frontières géographiques dans les communautés immigrantes comme en témoignent de nombreuses recherches en anthropologie comme, entre autres, celles de Chamberlayne (2002), de Meintel (1992), de Montgomery et collègues (2009 et 2011). Toutefois, la localité dont nous parlons se vit à l'extérieur du pays d'origine des immigrants dans un contexte social différent où la dynamique sociolinguistique n'est pas la même. Ainsi, au Québec, les personnes d'origine haïtienne se retrouvent sur une terre

²Le Centre de la Francophonie des Amériques (2023) affirme que « Faute de statistiques fiables, il est possible d'affirmer que le nombre de locuteurs de français est d'un peu moins que la moitié de la population. » Nous dirons plutôt beaucoup moins que la moitié.

d'accueil dont la réalité sociolinguistique diffère de celle d'Haïti.

Nous sommes témoins d'une nouvelle dynamique sociolinguistique dans la communauté immigrante d'origine haïtienne. En tant qu'immigrante d'origine haïtienne qui s'intéresse au contact de langues et également à l'identité, nous nous posons des questions concernant cette nouvelle dynamique et ses implications chez les personnes d'origine haïtienne dans leur rôle en tant qu'acteur social dans la société québécoise. Nous nous questionnons plus précisément au sujet des pratiques linguistiques chez les jeunes d'origine haïtienne et de l'identité qui y est liée. Ainsi, nous avons suivi un cheminement qui a permis de réaliser cette recherche jusqu'à en tirer certaines conclusions que nous n'avons pas la prétention de généraliser.

Ainsi, notre travail est divisé en quatre chapitres. Dans le premier chapitre, nous présenterons la problématique, dans laquelle nous avons une mise en contexte, une revue de la littérature sur le sujet, les questions et l'objectif de recherche ainsi que la pertinence de celle-ci. Dans le deuxième chapitre, nous présenterons le cadre théorique sur lequel nous nous sommes basée lors de l'analyse de nos données. Dans le troisième chapitre, nous présenterons la méthodologie que nous avons suivie pour mener la recherche et ainsi répondre à notre objectif de recherche. Dans le quatrième chapitre, nous présenterons l'analyse des résultats ainsi que la discussion de ceux-ci, qui est notre interprétation des données.

1. Problématique

Dans ce premier chapitre de notre travail, nous développerons un questionnement sur les pratiques linguistiques chez des jeunes d'origine haïtienne et sur la dynamique sociale et identitaire qui y est liée. Nous adopterons une démarche inductive qui nous portera donc à discuter, d'abord, de la politique du Québec en matière d'immigration et ses politiques culturelles, de leurs limites et de leurs défis; ensuite, de la réalité sociale des immigrants d'origine haïtienne au Québec; puis de leur héritage socioculturel; enfin, du rôle que jouent les choix linguistiques dans les identités exprimées dans certains contextes de plurilinguisme. Tout cela nous permettra de faire ressortir des questions qui n'ont pas encore été abordées directement dans la recherche dans le domaine et ainsi de justifier la pertinence de notre recherche.

1.1 Politique du Québec en matière d'immigration

Le Québec est l'une des dix provinces du Canada. Sa superficie de 1 356 625,27 km² fait de lui la plus grande province du pays (Statistique Canada, 2017)³. Sa population s'élève à 8 501 833 habitants et elle est majoritairement francophone (Statistique Canada, 2022). Lors du recensement de 2021, 6 909 570 personnes ont déclaré que le français est leur première langue officielle du Canada parlée, soit 82,2% de la population (Statistique Canada, 2022).

Compte tenu de ses politiques d'immigration, le Québec accueille chaque année des milliers d'immigrants qui viennent de partout dans le monde (Publications Québec, 2020).⁴ Dans le contexte québécois, l'immigration vise principalement à renforcer la structure économique et socio-démographique de la société. Au Québec, le nombre total de personnes immigrantes s'élève à 1 091 310, ce qui représente 13% de la population

³Statistique Canada. 2017. *Québec [Province] et Canada [Pays]* (tableau). *Profil du recensement*, Recensement de 2016, produit n° 98-316-X2016001 au catalogue de Statistique Canada. Ottawa. Diffusé le 29 novembre 2017.

<https://www12.statcan.gc.ca/census-recensement/2016/dp-pd/prof/index.cfm?Lang=F> (site consulté le 6 juin 2021).

⁴<http://legisquebec.gouv.qc.ca/fr/ShowTdm/cr/I-0.2.1,%20r.%203>

totale du Québec (Statistique Canada, 2017). 936 305 de ces personnes se retrouvent à Montréal, soit 86% de cette population (Statistique Canada, 2017).⁵

Chaque groupe d'immigrants amène avec lui, sous une forme ou sous une autre, des valeurs, des attitudes, des pratiques sociales et culturelles de son pays d'origine. Ainsi, en tant que terre d'accueil, le Québec doit gérer la diversité culturelle. Il existe différents modèles de prise en charge de la diversité ethnoculturelle et ceux-ci s'inscrivent dans le cadre de cinq grands paradigmes (Bouchard, 2012). Parmi ces paradigmes, nous retrouvons, entre autres, celui de l'homogénéité qui implique une seule culture, donc renvoie à l'assimilation, et celui de la dualité qui implique la culture de la communauté d'accueil et les cultures issues de l'immigration (Bouchard, 2012). Parmi les différents modèles de gestion de la diversité culturelle, le Québec opte pour l'interculturalisme qui s'inscrit dans le cadre du paradigme de la dualité. Cette politique interculturaliste vise la transformation de la société d'accueil par le biais d'échanges avec les cultures immigrantes sur une base égalitaire (Fortin, 2000 : 26).

Selon Fortin (2000), le racisme et la discrimination vis-à-vis des immigrants seraient relativement faibles au Canada. Toutefois, nous constatons que le racisme, la discrimination et l'intolérance sont l'une des plus grandes préoccupations dans ce pays, particulièrement au Québec. Ces préoccupations sont motivées par de nombreuses pratiques de discrimination, dont témoignent plusieurs recherches, vis-à-vis des immigrants ou des Québécois d'origine immigrante (Tremblay et Parazelli, 2001; Desruisseaux *et al.* 2002; Potvin, 2008; Labelle *et al.* 2001; LeBlanc *et al.* 2007). L'interculturalisme -qui est la politique culturelle adoptée par le Québec- est une politique pluraliste qui, selon Bouchard (2013 :1 *sq.*), « prône le respect des droits et de la diversité ethnoculturelle, rejette l'assimilation, favorise l'insertion économique et sociale des immigrants, invite à combattre toutes les formes de discrimination et de racisme ».

Comme nous l'avons déjà mentionné, l'interculturalisme s'inscrit dans le cadre d'un

⁵<https://www12.statcan.gc.ca/census-recensement/2016/>

des cinq paradigmes de prise en charge de la diversité ethnoculturelle qui prend en compte à la fois la culture d'accueil et les cultures issues de l'immigration récente ou ancienne (Bouchard, 2015). Cet auteur, pour éviter toute confusion, mésinterprétation ou glissement, précise que :

« l'interculturalisme ne crée ni ne favorise la dualité majorité-minorités. Opérant là où ce rapport a pris forme, il a pour objectif de gérer de façon que les droits et prérogatives de tous soient respectés, conformément aux exigences du pluralisme. Il s'agit donc à la fois a) d'éviter que la dualité glisse dans une forme d'ethnicisme, b) de contenir autant que possible l'apparition de profondes divisions et de conflits nuisibles au tissu social, c) de prévenir une domination culturelle, économique et sociale des minorités par la majorité – puisque ce rapport majorité-minorités instaure également un rapport de pouvoir inégal » (Bouchard, 2015 : 3).

La volonté d'éviter la dualité majorité-minorités donne quand même lieu à une certaine ambivalence, un certain paradoxe (Bouchard, 2013 : 2 *sq.*). Bouchard explique : « D'une part, dans l'esprit du pluralisme, on croirait devoir assigner à l'interculturalisme la tâche de supprimer le rapport eux-nous associé à la dualité. D'autre part, en vertu également du pluralisme, on doit respecter la liberté de chaque citoyen (qu'il appartienne à la majorité ou à une minorité) de cultiver un lien d'identification avec son groupe culturel d'origine). » C'est, en effet, facile de vaciller d'un côté ou d'un autre et même de sortir du cadre de l'interculturalisme au nom de la liberté de choix et aussi du fait que le Québec se situe dans un cadre plus large, celui du Canada. Rappelons que, contrairement au Québec, le Canada a fait le choix du multiculturalisme qui est également une politique pluraliste, mais qui ne préconise pas une culture majoritaire : il n'y a pas de culture majoritaire selon le gouvernement canadien (Juteau *et al.* 1998).

Les personnes d'origine immigrante, selon les principes du pluralisme, ont la liberté de choix au Québec : elles peuvent pratiquer leur culture, utiliser leur langue d'origine dans

des espaces qui s'y prêtent, inscrire leurs enfants à une école anglophone⁶, par exemple. Toutefois, elles sont soumises à un « contrat moral d'intégration » qui est défini dans l'Énoncé de 1990.⁷ Selon ce contrat moral, qui sont les conditions d'engagement réciproque de l'immigrant et de la société d'accueil, l'immigrant travaille à s'intégrer dans la société d'accueil et se conforme aux choix de société suivants qui caractérisent le Québec « moderne » : 1) « une société dont le français est la langue commune de la vie publique; » 2) « une société démocratique où la participation et la contribution de tous sont attendues et favorisées; » 3) « une société pluraliste ouverte aux multiples apports dans les limites qu'imposent le respect des valeurs démocratiques fondamentales et la nécessité de l'échange intercommunautaire » (Ministère des Communautés culturelles et de l'Immigration du Québec, 1991 : 16). En d'autres termes, au Québec, l'interculturalisme invite à la formation d'une culture commune fondée sur des valeurs et des règles de la société québécoise tout en se nourrissant de traditions, de croyances, d'identités, des visions du monde des personnes d'origine immigrante, et le français se retrouve comme dénominateur commun au sein de cette société (Bouchard, 2013). C'est ainsi qu'au centre des politiques culturelles québécoises se retrouve la politique linguistique québécoise. Cette politique, qui est née du besoin de préserver et de promouvoir la langue française, veut que cette dernière soit la langue officielle dans la vie publique. L'adoption, en 1974, de la Loi 22, qui fait du français la langue officielle de cette province canadienne, et de la Loi 101, qui impose le français comme langue d'enseignement, des communications, du travail, des affaires et du commerce au Québec, appuie justement cette politique linguistique. Cette dernière est une réplique à plusieurs années de subordination vis-à-vis des anglophones, une réplique à la domination de l'anglais au Québec. Dans le cadre de cette politique linguistique au Québec, la langue française se situe au cœur de la lutte du gouvernement, au cœur de l'affirmation de l'identité québécoise. Une langue française qui a gardé des séquelles de cette honte dont elle faisait l'objet à une certaine époque et qui était devenue « on ne peut plus explicite autour de 1950, époque où fusent les lamentations et les accusations portant sur cette bouillie informe, ce jargon infâme, ce joual sorti des

⁶ Certaines conditions s'y appliquent compte tenu de la loi 101.

⁷https://cdn-contenu.quebec.ca/cdn-contenu/adm/min/immigration/publications-adm/politiques/PO_batir_ensemble_MIDI.pdf?1545085015

bouches molles des locutrices et locuteurs canadiens-français » (Brousseau, 2011 : 9). Selon l'auteure, cette insécurité linguistique dont cette langue faisait l'objet servait, au fait, au Québec « de symbole, de médium pour exprimer une insécurité plus profonde, identitaire et sociale » (Brousseau, 2011 : 9).

Malgré le fait que le gouvernement québécois ait fait le choix de l'interculturalisme, un sondage effectué en janvier 2007 révèle que 80% des Québécois souhaitent que les immigrants soient poussés à s'assimiler à la culture de la majorité (Girard, 2008); un autre sondage réalisé entre octobre et novembre 2007 révèle que seulement 50% des élus municipaux sont pour l'interculturalisme au Québec (Union des municipalités au Québec, 2007). De plus, certains parents d'origine immigrante optent pour l'assimilation afin de s'assurer de l'intégration et de la réussite de leurs enfants dans la société d'accueil (Perreault et Bibeau, 2003). Comme le montrent les résultats de la recherche de Guardado (2002) auprès de familles hispanophones, le choix varie d'une famille à une autre ou d'un parent à un autre : certains opteront pour l'assimilation au détriment de leur culture d'origine, d'autres opteront pour le maintien et le développement de leur culture d'origine. Et, ces choix sont perçus par ces personnes comme des choix stratégiques et ne sont pas forcément liés à la situation sociale et linguistique qui prévaut dans leur pays d'origine. Les familles hispanophones des recherches de Guardado (2002, 2008, 2010) sont, par exemple, originaires d'un pays unilingue où le français n'est présent ni comme langue officielle, ni comme langue nationale, ni comme langue minoritaire. Par contre, pour les personnes d'origine haïtienne au Québec, la situation est différente. En effet, le français est l'une des deux langues officielles en Haïti. Mais, dans ce pays, le rapport entre le français et le créole haïtien présente une grande complexité que nous aborderons plus loin.

Au Québec, les personnes d'origine haïtienne ont accès au français, mais également à l'anglais -l'une des langues officielles au Canada- qui est très présente dans cette province canadienne. Cette langue est accessible, entre autres, dans les écoles publiques anglophones, dans des garderies et dans des écoles privées anglophones et bilingues. D'une part, la loi 101 ne peut empêcher un enfant de fréquenter une école privée anglophone ou bilingue. D'autre part, certains parents arrivent à déjouer le système et à

envoyer leurs enfants dans des écoles publiques anglophones même si ceux-ci n'y sont pas éligibles. Nous le savons, entre autres, parce qu'au cours de nos années passées au Québec, nous avons rencontré plusieurs personnes qui l'ont fait. À part les commissions scolaires francophones, il y a un total de neuf commissions scolaires anglophones au Québec qui regroupent plusieurs écoles anglophones. Précisons que la Charte de la langue française « encadre également l'accessibilité à l'enseignement en anglais » (Office québécois de la langue française, 2019 : 4). C'est donc dans un tel contexte culturel et social que se retrouvent les immigrants d'origine haïtienne dont le nombre est élevé au Québec.

1.2 Les immigrants d'origine haïtienne au Québec

La politique d'immigration du Québec a permis à un pourcentage élevé d'Haïtiens de s'installer sur cette terre d'accueil qu'il représente. Rappelons que, selon ces politiques, la priorité est accordée aux personnes qui parlent le français ou qui proviennent d'un pays francophone. Les Haïtiens qui s'installent au Québec sont issus de différents milieux sociaux et différents profils.

1.2.1 Profil de la communauté d'origine haïtienne

Le profil des immigrants venant d'Haïti reçus au Québec varie d'une période à une autre. En effet, de 1950 à 1967, les immigrants haïtiens au Québec sont des étudiants ou des professionnels ; de 1968 à 1972, les immigrants sont surtout jeunes et scolarisés ; de 1973 à 1980, l'immigration est moins spécialisée et est composée en grande partie de travailleurs et d'ouvriers ; de 1981 à 1991, la majorité des immigrants sont admis dans la catégorie « famille » (Ministère des Affaires internationales, de l'Immigration et des Communautés culturelles, 1995), ce qui favorise l'immigration d'Haïtiens de différents niveaux de scolarisation et de différentes origines sociales durant cette période. Certains immigrants haïtiens ont le statut de réfugiés, car Haïti est l'un des principaux pays d'où proviennent des demandes d'asile pour le Canada. En effet, les données de 2007 et de 2008 montrent que les demandes provenant d'Haïti représentent 11,5% de l'ensemble des demandes au Canada (Gabriel, 2009). Précisons que c'est entre 1971 et 1980 qu'on assiste au Québec à une grande augmentation du nombre d'immigrants venant d'Haïti. En effet, 18 140 personnes de cette origine s'établissent au Canada, dont 98,7% au Québec (Labelle

et al. 2001, s'appuyant sur des données du recensement de 1996 de Statistique Canada. Selon le recensement de 2016, Haïti se place au second rang des pays sources de l'immigration au Québec –il se situe après la France- pour la période de 2011 à 2016 (Statistique Canada, 2017). En effet, sur les 1 091 310 immigrants arrivés au Québec entre 2011 et 2016, 80 965 personnes viennent d'Haïti. Ainsi, la majorité des personnes venant d'Haïti se retrouvent au Québec, puisqu'au Canada, nous retrouvons 93 480 personnes de cette population (Statistique Canada, 2017).

1.2.2 Statut local de la communauté d'origine haïtienne et de sa langue d'origine

Au Québec, plusieurs thématiques sociales sont associées à la communauté haïtienne. Parmi celles-ci, nous retrouvons, la pauvreté, le décrochage scolaire, le chômage, la violence et la délinquance juvénile (Gabriel, 2009). Toutefois, selon Labelle *et al.* 2001), les jeunes des familles plus favorisées échappent à tout cela. En effet, selon ces chercheurs, ils bénéficieraient du capital culturel et social de leurs parents (Labelle *et al.* 2001).

Il existe dans les communautés noires au Québec une tendance à promouvoir une identité noire et une sous-culture noire inspirée du mouvement afro-américain, par contre, cette promotion ne fait pas l'unanimité dans la communauté haïtienne (Labelle *et al.* 2001). Les membres de cette communauté s'attachent surtout à une identité haïtienne : leur identité nationale d'origine (Labelle *et al.* 2001). Selon Labelle (2004), les jeunes d'origine haïtienne ont, dans l'ensemble, quatre façons de s'identifier : 42% des jeunes de sa recherche choisissent une identité mixte, 29% choisissent une identité unique d'origine ethnique, 17% choisissent une identité civique canadienne et 8% choisissent une identité noire. Rappelons qu'un acteur social peut avoir plusieurs appartenances.

En ce qui a trait aux langues, selon Labelle, Salée et Frénette (2001), dans la communauté d'origine haïtienne au Québec, le français est, en général, reconnu et accepté comme langue publique commune et la légitimité de la Loi 101 est respectée. L'anglais attire quand même les membres de la deuxième génération qui perçoivent cette langue comme un outil important de mobilité sociale et économique (Labelle et Lévy, 1995;

Labelle *et al.* 1993). Selon Labelle *et al.* (2001), 30% des personnes de la communauté d'origine haïtienne parleraient l'anglais et le français, 3% ne parleraient aucune de ces deux tandis que deux tiers ne parleraient que le français. Quant au créole haïtien, nous serions tentée sans aucune hésitation d'affirmer qu'il est la langue maternelle des personnes d'origine haïtienne, puisqu'en Haïti, il y a deux langues en présence : le créole haïtien parlé par toute la population –langue également la plus maîtrisée par tous- et le français parlé par environ 10% de la population (Bentolila et Gani, 1981). Toutefois, « un peu plus de la moitié » des personnes nées en Haïti ont déclaré que leur langue maternelle est le créole haïtien (Labelle *et al.* 2001). En 2016, 57% des personnes d'origine haïtienne interrogées ont affirmé que le français est leur seule langue maternelle, 2,4% ont dit que c'est seulement l'anglais, 33% ont opté pour « autres langues uniques seulement » et 7,69% ont choisi des réponses multiples (Statistique Canada, 2023). Selon les données du recensement de 2021, 46 475 personnes sur une population de 8 406 905 ont déclaré avoir le créole haïtien comme langue maternelle. Ce serait la langue maternelle la plus importante en termes de nombre après l'arabe qui serait celle de 198 785 personnes (Statistique Canada, 2023). Quoiqu'il en soit, le créole haïtien demeure la langue d'origine des personnes d'origine haïtienne peu importe leur maîtrise de celle-ci. C'est la langue nationale en Haïti, la langue parlée et la plus maîtrisée par tous à l'oral, la langue à laquelle est associée une identité haïtienne. Par contre, peu importe la présence d'un nombre important de personnes d'origine haïtienne au Québec, cette langue demeure une langue minoritaire et périphérique.

1.2.3 Institutions associées à la communauté d'origine haïtienne

En 1995, le Gouvernement Québécois a répertorié 14 associations et organismes haïtiens au Québec (Ministère des Affaires internationale, de l'Immigration et des Communautés culturelles, 1995). Aujourd'hui, il y aurait plus de 60 associations et organismes selon Gabriel (2009). Parmi ces groupes, nous retrouvons Le Bureau de la communauté chrétienne haïtienne de Montréal (BCCHM), Maison d'Haïti, le Centre Haïtien de regroupement et d'intégration à la société haïtienne et québécoise (CHRISOCQ), le Collectif de recherche et d'intervention Kiskeya (CRIK) qui jouissent d'une certaine reconnaissance sociale qui soutient ainsi leurs prises de position et leurs interventions.

Au niveau des médias parlés, il existe une station de radio haïtienne en tant que telle à Montréal : CPAM. Par contre, au moins huit émissions haïtiennes sont présentées régulièrement dans d'autres stations dites multilingues et/ou interculturelles. L'une des stations de radio parmi celles-ci est même perçue par de nombreuses personnes d'origine haïtienne comme une station haïtienne. C'est la Radio Centre-Ville qui est une station de radio interculturelle. Il existe également deux stations de télévisions qui utilisent l'« Internet Protocol Television » : CPAM-TV et Télévision haïtienne de Montréal. Dans l'ensemble de ces institutions haïtiennes, le français et le créole haïtien sont utilisés.

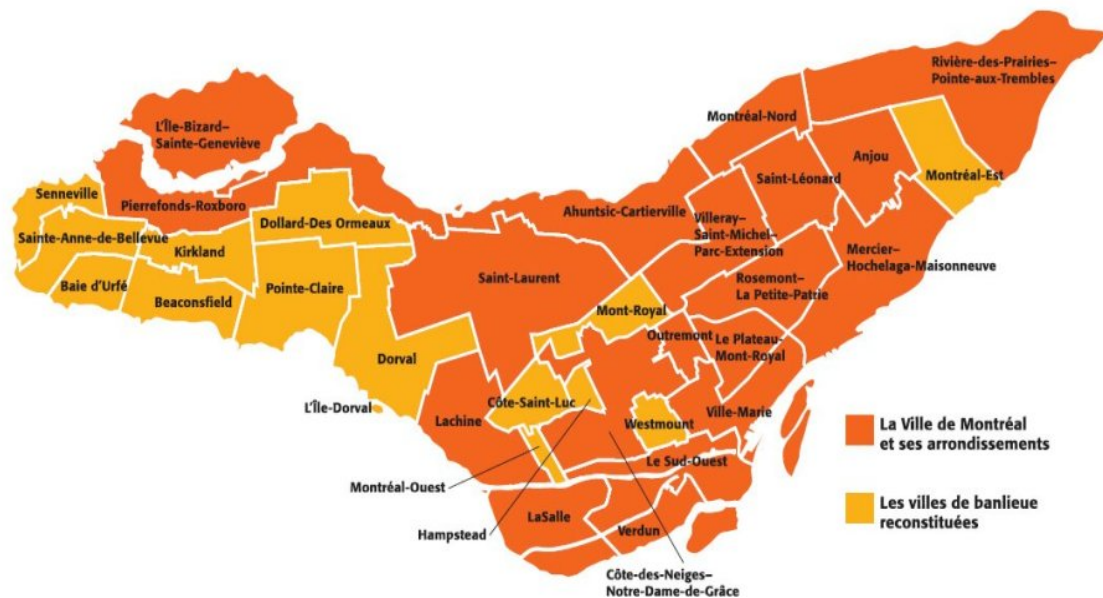
À travers, entre autres, leurs centres et leurs associations, les personnes d'origine haïtienne essaient d'assurer leur intégration à la société d'accueil, de préserver une identité culturelle (une identité haïtienne), d'avoir une représentation politique ou de défendre les membres de la communauté, de maintenir une certaine solidarité et des liens avec Haïti (Labelle et Therrien, 1992). La présence de ces institutions à Montréal semble bien s'inscrire dans le cadre de la politique culturelle du Québec. Plus précisément, elle répond au contrat social d'intégration à laquelle invite l'interculturalisme québécois. Précisons, toutefois, que ces centres et associations auxquels font référence Labelle et Therrien (1992), qui sont impliqués dans cette démarche, se situent surtout dans un type de quartiers à Montréal, des quartiers de résidence d'un nombre important de personnes d'origine haïtienne, contrairement à d'autres quartiers à Montréal.

1.2.4 Un espace d'échanges et de transactions de la communauté haïtienne: le quartier Saint-Michel

Le quartier Saint-Michel, situé dans l'arrondissement Villeray-Saint-Michel-Parc Extension, est un espace où les transmissions collectives sont favorisées entre des personnes d'origine haïtienne. Dans l'arrondissement où se situe Saint-Michel, la population immigrante s'élève à 60 210, soit un pourcentage de 42% de la population totale (Le groupe de travail sur les portraits de quartiers : Villeray, Saint-Michel et Parc-Extension, 2004). Parmi ces personnes immigrantes, nous retrouvons 7 405 personnes qui sont nées en Haïti, soit 12.3% de la population immigrante, ce qui place Haïti en tête de

liste des pays d'origine des immigrants dans cet arrondissement. En 2006, 46% de la population du quartier Saint-Michel était issue de l'immigration. C'est justement en 1991 qu'on commence à assister à une arrivée importante d'immigrants d'origine haïtienne dans le ce quartier (Le groupe de travail sur les portraits de quartiers : Villeray, Saint-Michel et Parc-Extension, 2004). C'est ainsi que le créole haïtien se retrouve être, en 2001, l'une des langues maternelles les plus courantes autres que le français et l'anglais, avec l'espagnol et l'italien. Situé à l'est dans l'arrondissement de Villeray-Saint-Michel-Parc-Extension, Saint-Michel est le plus important quartier de l'arrondissement du point de vue de la superficie et de la population (Le groupe de travail sur les portraits de quartiers : Villeray, Saint-Michel et Parc-Extension, 2004).

Carte 1. Arrondissements et villes de banlieue de Montréal



1.3 D'Haïti au Québec : d'une situation sociolinguistique à une autre

Le processus migratoire des Haïtiens au Québec se traduit à la fois par la rupture et la continuité en ce qui concerne la situation sociolinguistique en Haïti, leur pays d'origine. Ces derniers s'installent dans un lieu où ils doivent se construire une nouvelle vie et où le contexte social est différent de celui d'Haïti.

1.3.1 Cohabitation du français et du créole haïtien en Haïti et au Québec

Depuis la période de la colonisation, le créole haïtien cohabite avec le français en Haïti, mais cette cohabitation se fait sur une base inégalitaire. Selon Valdman (1988), la situation sociolinguistique en Haïti correspond à celles que, selon Boyer (1996) les sociolinguistes catalans qualifient de conflits linguistiques : une langue dominante, le français, et une langue dominée, le créole haïtien. Ce genre de conflits peut être résolu soit par l'assimilation -le fait d'adopter la langue dominante et de renoncer à la langue dominée, soit par la normalisation -le fait de standardiser la langue dominée- selon Boyer (1996). Grâce aux efforts déployés par le gouvernement pour rehausser le statut du créole haïtien en appui à son rôle dans l'identité haïtienne, le créole haïtien est engagé dans la deuxième voie. D'abord, on assiste à l'officialisation du créole haïtien, celui-ci est devenu une des deux langues officielles du pays. Ensuite, on assiste à l'extension de l'emploi de cette langue à de nouveaux domaines, principalement l'écrit. Par exemple, la Bible est traduite en créole haïtien, des journaux, des textes littéraires et des manuels scolaires sont écrits en créole haïtien, et un système orthographique a été adopté (Valdman, 1988). La réforme éducative lancée en 1982 a joué un grand rôle dans la standardisation et l'instrumentalisation du créole haïtien ; car l'une des plus grandes innovations marquantes de cette réforme est l'introduction du créole haïtien dans l'enseignement en Haïti. Le Ministère de l'Éducation Nationale a élaboré, dans le cadre de la réforme, un programme dans lequel ont été clarifiés les rôles respectifs du créole haïtien et du français dans la formation fondamentale des élèves. Selon celle-ci, le créole haïtien devrait être utilisé à l'école en Haïti, comme langue d'enseignement et comme langue outil et le français devrait être enseigné comme langue seconde. Si nous considérons la définition que donne Grawitz (2004) du changement social, le fait que le créole haïtien soit introduit dans d'autres domaines peut être qualifié de changement social, puisqu'il y a un changement dans le

fonctionnement des communications orales et écrites dans la société haïtienne. Plus de vingt ans après l'application de cette réforme qui visait, entre autres, à rétablir l'équilibre entre les deux langues et à réhabiliter le créole haïtien, la même inégalité entre le créole haïtien et le français subsiste dans la société haïtienne (Najac, 2007).

Au Québec, le créole haïtien est une langue minoritaire. Il est présent surtout dans le cadre domestique et est accessible dans un cadre restreint. Cette langue est parlée dans certaines familles, comme toute langue d'origine, dans des réseaux de personnes d'origine haïtienne. Elle peut s'entendre également dans des chansons hip hop en alternance avec le français ainsi que dans des émissions radiophoniques, dans des stations haïtiennes, dans des chansons haïtiennes que certaines personnes d'origine haïtienne écoutent chez elles, lors de fêtes et dans leur voiture. Cette langue est aussi présente dans des activités organisées annuellement comme la fête du drapeau haïtien (18 mai), le jour de l'indépendance d'Haïti (1^{er} janvier). Ces activités s'inscrivent parfaitement dans le cadre de l'interculturalisme québécois. Quant au français, cette langue est accessible partout au Québec. Les personnes de la communauté haïtienne ont donc accès partout au français contrairement en Haïti. Cette langue officielle et nationale au Québec est la langue de la scolarité imposée à cette communauté compte tenu de la loi 101.

1.3.2 Représentations sociales des langues, comportements linguistiques et identités en Haïti

Les représentations sociales vis-à-vis du français et du créole haïtien en Haïti orientent le comportement linguistique des locuteurs. En effet, des valeurs distinctes sont associées à chacune des deux langues dans le pays. Le français est perçu comme la langue de la promotion sociale. Il est valorisé dans la communauté haïtienne par la majorité des locuteurs bilingues et unilingues. Le créole haïtien, par contre, est perçu comme un obstacle à la promotion sociale. Contrairement au français, il est associé à une identité sociale dévalorisée (Najac, 2007).

Les représentations sociales vis-à-vis du français et du créole haïtien chez la grande

majorité des locuteurs se manifestent par différents comportements. D'abord, certains parents s'opposent à l'introduction du créole haïtien à l'école. Ils ne souhaitent pas que le créole haïtien soit enseigné à leurs enfants; comme en témoignent les résultats de la recherche de Doucet (2000) sur l'aménagement linguistique en Haïti réalisée après le lancement de la Réforme Bernard, réforme éducative qui visait justement, entre autres, à introduire cette langue à l'école. Ensuite, dans les interactions sociales de la vie quotidienne, certains locuteurs manifestent une préférence pour le français dans leur discours et/ou dans celui qui leur est adressé. Même s'il est difficile de trouver des données empiriques sur la question, notre expérience en tant qu'Haïtienne ayant grandi en Haïti nous permet d'avancer certains faits. Par exemple, en général, lorsque deux Haïtiens bilingues (français et créole haïtien) se rencontrent pour la première fois quel que soit le contexte, ils ont tendance à se parler en français, compte tenu des représentations sociales vis-à-vis des deux langues en Haïti. En d'autres termes, le locuteur bilingue va commencer la conversation avec son interlocuteur qu'il rencontre pour la première fois en français afin que celui-ci sache qu'il sait parler le français. Dès qu'il est sûr d'avoir prouvé à son interlocuteur qu'il sait parler le français, il lui arrive de continuer la conversation en créole haïtien, langue dans laquelle les Haïtiens, en général, communiquent mieux à l'oral.

Certains bilingues se sentent même insultés quand un bilingue s'adresse à eux en créole haïtien pour la première fois. C'est comme si, selon eux, leur interlocuteur les avait, au départ, évalués, à partir d'autres critères (l'apparence physique, par exemple), et les avait identifiés comme unilingues créolophones. Certains unilingues créolophones tentent de rapprocher leur discours en créole haïtien du français afin de montrer qu'ils ont une connaissance du français et, ainsi, paraître plus « civilisés ». Alors que toute la population haïtienne en Haïti parle le créole haïtien, les unilingues se voient parfois obligés de se taire (de ne pas exprimer leurs besoins, leurs points de vue, leurs désaccords, leurs plaintes). Il arrive aussi aux unilingues créolophones d'accepter de recevoir des services en français sans rien comprendre ou de passer par des intermédiaires qui ne comprennent pas forcément clairement les messages qu'ils doivent transmettre aux créolophones compte tenu de leur manque de maîtrise du français. Quand les locuteurs créolophones décident de ne pas se taire et de ne pas passer par des intermédiaires, donc de s'exprimer en créole

haïtien, ils peuvent se voir victimes de discrimination. En général, la qualité des services offerts aux bilingues est différente de celle offerte aux unilingues créolophones : les bilingues reçoivent de meilleurs services que les créolophones. Certains agents de service à la clientèle ignorent souvent les demandes de service faites en créole haïtien et fournissent des services en français.⁸

Certains parents haïtiens préfèrent que leurs enfants ne s'expriment qu'en français même dans le cadre domestique et sont habités par la crainte de voir le créole haïtien « déteindre » sur le français de leurs enfants. En témoignent les propos de cinq mères interviewés dans le cadre d'une autre recherche.⁹ Justement, selon la recherche sur l'aménagement linguistique réalisée une dizaine d'années après le lancement de la Réforme éducative voulant introduire le créole haïtien à l'école, les enseignants admettent que le créole haïtien est la langue qui permet aux élèves d'apprendre plus facilement, pourtant les parents ne veulent pas que cette langue soit enseignée à leurs enfants, et les élèves pensent que le créole est encore une langue interdite à l'école et qu'elle est un obstacle à la promotion sociale (Ministère de l'Éducation Nationale de la Jeunesse et des Sports, 2000). Ces parents et bien d'autres se battent pour une identité sociale valorisée non pas pour eux, mais pour leurs enfants. Ce combat conduit à la méfiance et à la résistance vis-à-vis de l'introduction du créole haïtien à l'école qui pourtant, entre autres, vise à réduire le fossé qui se trouve entre les bilingues et les unilingues créolophones du pays (Ministère de l'Éducation Nationale de la Jeunesse et des Sports, 2000). La quête d'une identité sociale valorisée chez certains locuteurs paraît légitime, réaliste et logique compte tenu de la structure sociale en Haïti. Nous pourrions même parler d'instinct de survie, car l'identité recherchée donne accès à certains services, à certains privilèges et permet de mieux jouir de ses droits de citoyens.

Bref, les comportements linguistiques des locuteurs qui impliquent des choix de langue témoignent d'un besoin identitaire. Selon le profil du locuteur en Haïti, l'identité sociale valorisée dans la société haïtienne est affirmée, réclamée, négociée ou idéalisée.

⁸Nous l'avons nous-même vécu en tant que locutrice haïtienne bilingue.

⁹ Entrevues réalisées dans le cadre de la mise en œuvre d'un outil didactique exploitant le créole haïtien et des éléments de la culture haïtienne (Najac, 2006).

En amont et en aval de la situation sociolinguistique en Haïti, il y a des besoins et des choix identitaires qui se matérialisent, entre autres, sous forme de mélange de langues, de choix de langues chez les locuteurs en Haïti.

1.3.3 La famille haïtienne face à de nouveaux défis au Québec

En général, une certaine transnationalité -le fait d'être en contact avec sa culture d'origine à l'extérieur de ce pays (Montgomery et *al.*, 2011)- se vit en contexte d'immigration-ce qui serait donc également le cas dans le contexte québécois. Cette transnationalité est possible grâce aux échanges entre les membres des familles restés dans le pays d'origine et ceux au Québec, grâce aux échanges de services, aux transmissions et échanges de biens, aux voyages, aux médias et des institutions qui rendent accessibles des informations, des productions culturelles, artistiques, etc. (Montgomery *et al.* 2011). Cette transnationalité est d'autant plus possible que des échanges existent entre membres des communautés immigrantes, particulièrement, entre les membres de la communauté haïtienne qui sont très nombreux au Québec et qui ont accès à plusieurs institutions haïtiennes.

Au Québec, les personnes d'origine haïtienne vivent cette transnationalité dans un cadre social différent de celui d'Haïti. Par exemple, contrairement à la situation en Haïti, au Québec, le français n'est pas associé à la promotion sociale et il est accessible partout. Cette langue est reconnue, au Québec, comme dénominateur commun du peuple québécois (Bouchard, 2013), elle s'impose dans toutes les sphères de la vie privée et publique de la population. C'est l'emblème de l'identité québécoise réclamée et affirmée; c'est son pilier, dirions-nous. De plus, comme le souligne Piché (2013), le fait français est l'élément le plus concret et le plus clair dans l'idée d'une culture majoritaire québécoise selon l'interculturalisme québécois. Le français est perçu comme la langue d'une province canadienne majoritairement francophone, le Québec, qui se distingue des autres provinces et qui aspire à la souveraineté. La vitalité de cette langue est nourrie, entre autres, par la volonté du gouvernement et d'une grande partie de la population de se définir en tant que « peuple ». La situation sociolinguistique au Québec, d'une certaine façon, permet et contraint certains choix par rapport aux langues dans les familles immigrantes.

Une culture d'origine a beau être accessible au Québec en contexte d'immigration, les choix en termes de langue varient, en général, d'une famille à une autre ou d'un parent à un autre. Les transmissions familiales sont orientées, en général, par les convictions des parents et se retrouvent comme des outils stratégiques utilisés par ces derniers pour la réussite sociale et personnelle de leurs enfants. D'où le choix de transmettre ou pas leur langue et leur culture d'origine à leurs enfants. Les personnes d'origine haïtienne qui s'installent au Québec n'échappent donc pas à cette réalité. Peu importe le choix que font certains parents d'origine haïtienne pour leurs enfants –à part certains cas de parents en couples mixtes- en contexte d'immigration, ils reconstruisent la localité haïtienne -un vécu haïtien-, la localité étant comme le précise Appadurai (2001 : 251), « avant tout une question de relation et de contexte, plutôt que d'échelle ou d'espace ».

Ainsi, à part les transmissions culturelles, d'autres types de transmissions se font dans les familles d'origine haïtienne, puisque les personnes de cette origine font partie d'une minorité visible stigmatisée à travers le monde. En effet, même si au Québec, comme l'affirme Fortin (2005), il y aurait moins de discrimination, de racisme envers les immigrants qu'ailleurs dans le monde, le rapport final de la Commission Bouchard-Taylor souligne le climat de discrimination et de racisme dans lequel évoluent les jeunes d'origine immigrante, spécialement les Noirs et les Arabo-musulmans (Bouchard et Taylor, 2008).

À travers des travaux de Chamberlayne (2002), il est possible de voir que des stratégies contre les pratiques discriminatoires s'intègrent parfois dans les transmissions familiales. Selon Desruisseaux *et al.* (2002) et Thompson *et al.* (1990), les Noirs apprennent très jeunes à se méfier des Blancs. Cette méfiance leur permettrait de préserver leur dignité dans des situations difficiles et dégradantes (Desruisseaux *et al.* 2002; Thompson *et al.* 1990). La méfiance vis-à-vis des blancs implique une méfiance vis-à-vis de la société d'accueil que représente le Québec. Cette méfiance serait nourrie par ce que Montgomery *et al.* (2011) désignent par la mémoire de l'altérité, qui est présente chez des personnes d'origine maghrébine à Montréal. Helly *et al.* (2001) présentent, eux, le processus de construction identitaire dans les familles d'origine immigrante comme un processus de négociation de valeurs et de pratiques culturelles. Les parents d'origine

haïtienne, comme tout parent évoluant dans un contexte d'immigration, doivent gérer deux systèmes de pratiques et de valeurs : celui de leur culture d'origine et celui de la culture d'accueil comme le démontre Bertaux-Wiame (1993).

Les jeunes d'origine haïtienne qui évoluent au Québec bénéficient de transmissions familiales et collectives. Les transmissions varient selon les choix de leurs parents et leur voisinage autre que la famille. Peu importe ces choix, ces jeunes vivent une certaine localité haïtienne, car Montréal, ville québécoise où ils évoluent, leur donne également accès à cette localité de diverses façons. Par contre, cette localité haïtienne à laquelle ils ont accès grâce aux parents, leur voisinage autre que la famille et/ou la ville de Montréal se vit dans un cadre différent de celui d'Haïti. Ces jeunes doivent se situer et fonctionner dans ce cadre social. Comme n'importe quel jeune, ils ont leur âge, leur genre -les caractéristiques liées à leur statut de jeune-, donc les enjeux liés à leur groupe d'âge. À cela s'ajoutent les défis liés au groupe auquel ils sont associés : les Noirs et les défis liés à leur statut de jeunes d'origine immigrante. Ces jeunes doivent se situer, se définir et se construire dans la structure sociale québécoise et ainsi agir en tant qu'acteur social. Il convient donc de se demander comment les jeunes d'origine haïtienne se situent -comment ils se définissent, comment ils se construisent- par rapport à toutes ces dynamiques qui impliquent la culture d'origine, la structure sociale du pays d'accueil, les transmissions familiales et collectives, leur statut de minorité racisée stigmatisée.

1.3.4 Au-delà des transmissions familiales et collectives: la construction identitaire chez les jeunes d'origine haïtienne

Il y a différentes tendances dans la façon de concevoir la réalité des jeunes d'origine immigrante. Il y a la tendance à concevoir l'identité des jeunes d'origine immigrante selon deux pôles distincts. Selon celle-ci, les jeunes se situeraient sur l'un des pôles. Par conséquent, soit ils s'enfermeraient dans leur culture d'origine, ce que Meintel (1993 : 63) qualifie de « pur et simple conservatisme culturel »; soit ils embrasseraient la culture de la société d'accueil, ce que Meintel (1993 : 63) qualifie de « fusion avec une masse majoritaire ». Il y a aussi la tendance peut-être un peu dépassée qui verrait le fait de ne pas

se situer à l'un des pôles, mais de se retrouver entre les deux -ce qu'on nomme la « double identité » comme étant une pathologie, une « sorte de schizophrénie socioculturelle » (Meintel, 1993 : 64). Tendances justement que Meintel (1992; 1993) remet en question, voire rejette. Les résultats de sa recherche portant sur l'identité ethnique chez de jeunes Montréalais d'origine immigrée montrent clairement que ces jeunes présentent souvent leurs identités ethniques « comme une source d'enrichissement personnel plutôt que de conflits » (Meintel, 1992 : 73). Toutefois, selon Chamberlayne *et al.* (2002), sur le plan identitaire, les personnes d'origine immigrante sont soit perçues comme enfermées dans leur culture d'origine, soit perçues comme prises entre deux cultures.

Les identités seraient plutôt « fluides et multidimensionnelles » selon Meintel (1992 : 73); elles présentent une « formidable plasticité » selon Gallissot, 1987 : 16). Chamberlayne, Rustin, Wengraf (2002) se basant sur l'expérience, le parcours et le discours de personnes ayant immigré en Europe, soulignent le fait que le processus identitaire en contexte d'immigration revêt un caractère changeant et ouvert. Selon Deirdre (1993 : 64), « il est indéniable que l'identité fonctionne par rapport à plusieurs référents et se caractérise par plusieurs « dimensions », « niveaux » ou « plans ». Et, comme le souligne Gallissot (1987 : 16), ces référents sont pluriels, ce qui contribue à la plasticité des identités dont il parle. Chamberlayne *et al.* (2002) rappellent également le fait que le processus identitaire est propre au profil et au parcours migratoire de chaque individu. Toutefois, malgré la singularité que pourrait présenter chaque parcours migratoire, des tendances s'observent dans certains groupes. Des tendances, comme le montrent les données recueillies par Madibbo et Maury (2001) auprès de jeunes d'origine haïtienne et de jeunes d'origine mauricienne à Toronto, qu'il serait réducteur de définir comme une identité qui se caractériserait par un « entre-deux ». Il serait plutôt question, selon Madibbo et Maury (2001), d'un « entre-plusieurs ». Ce « entre-plusieurs » seraient, selon nous, un ensemble d'options que les jeunes auraient et qui ne se limitent surtout à seulement deux et qui ne se retrouvent pas forcément entre deux pôles. Justement, certains jeunes de la recherche de Deirdre (1992) sur l'identité ethnique chez des jeunes Montréalais d'origine immigrante ne s'identifient pas par rapport à une identité ethnique, ils tiennent plutôt un discours universaliste. À ce propos, Kaufmann (2010) parle de différents rôles que

l'individu aurait intégrés durant son parcours individuel. L'identité serait en général complexe et sa complexité augmente d'autant plus en contexte d'immigration. Les référents ainsi que leur pluralité augmentent dans le cas des jeunes d'origine haïtienne.

Selon la théorie de l'identité sociale et la théorie de l'auto-identification, les jeunes qu'on associe à un groupe stigmatisé ont, certaines fois, tendance à développer une image négative de soi, donc un manque d'estime de soi; ils auraient ainsi des comportements qui renforcent les préjugés par rapport au groupe auquel ils sont identifiés (Abrams et Hogg, 1990). Ces jeunes se comportent donc, selon nous, comme des personnes exclues selon la théorie de l'exclusion d'Elias (1997), car ils renforcent par leurs comportements la « configuration sociale » dans laquelle ils évoluent. Malgré cette tendance chez les jeunes, il leur arrive également d'adopter des stratégies pour faire face aux discriminations dont ils sont victimes et ainsi bénéficier d'identités sociales positives et développer leur estime de soi comme le rappelle Howarth (2002). Parmi ces stratégies, il y a celles de la mobilité sociale et celles du changement social, qui impliqueraient un changement dans la structure sociale (Howarth, 2002).

1.4 Choix linguistiques et construction identitaire

Comme c'est le cas dans les pays où il y a le bilinguisme ou le plurilinguisme, en contexte d'immigration, parmi les choix linguistiques disponibles pour les migrants, il y a le mélange de langues qui peut prendre différentes formes comme le code-switching. Le code-switching qui est défini du point de vue de la structure de la conversation, comme étant le passage d'une langue à une autre dans la même conversation (Gumperz, 1982; Heller, 1988; Gardner-Chloros, 2009) peut être considéré comme un fait social présentant des fonctions sociales et identitaires (Cashman, 2005; Sebba et Wooton, 1998; Wei, 2005; Bailey, 2000). La recherche de Bailey (2000), par exemple, montre comment des jeunes d'origine dominicaine aux États-Unis utilisent l'espagnol pour négocier et exprimer une identité « spanish » au lieu d'une identité « noire ». Dans ce même ordre d'idée, se basant sur ses recherches sur le code-switching, Cashman (2005) affirme que les locuteurs se construisent activement, à travers leurs choix de langues, une identité sociale en affirmant

leur appartenance à un groupe. De plus, selon lui, le code-switching dans la conversation construit et change le rapport social (Cashman, 2005).

1.5 Le mélange de langues avec le créole haïtien et l'identité en contexte d'immigration

Comme le montrent les recherches de Montgomery et de ses collègues sur les personnes d'origine maghrébine à Montréal (Montgomery, Xenocostas, Rachédi, Najac, 2011) et comme le mentionnent Lafortune et Kanouté (2007) et Kanouté (2002), la langue d'origine du groupe minoritaire occupe une certaine place dans les identités en contexte d'immigration. Perreault et Bibeau (2003 : 325), à la suite d'une enquête menée auprès de jeunes Québécois d'origine haïtienne, affirment que de nombreux jeunes nés en Haïti sont unilingues créolophones quand ils arrivent au Québec et ceux qui sont nés au Québec ont grandi dans « deux univers linguistiques, soit francophone et créolophone ». Dans la majorité des familles haïtiennes, le créole haïtien serait la principale langue parlée à domicile (Perreault et Bibeau, 2003 : 325). Toutefois, Perreault et Bibeau (2003 : 325) rappellent que « les parents ont transporté avec eux depuis Haïti l'image sociale dévalorisante qui est associée au créole ». Cette image du créole haïtien qui a traversé les frontières a même provoqué « un certain tabou » autour du créole haïtien durant les années 1960, 1970 et 1980 :

« Si les parents pouvaient parler créole entre eux, les enfants étaient, pour leur part, obligés de s'exprimer en français...ils voulaient donner à leurs enfants les meilleures chances possibles de bien s'intégrer à la société québécoise. En fait, plusieurs croyaient qu'en apprenant le créole, les enfants risquaient plus de parler un 'mauvais français' » (Perreault et Bibeau, 2003 : 325-326).

Cette situation précédemment décrite aurait suscité une peur chez certains intervenants communautaires : la peur que les jeunes perdent leur langue d'origine et, par conséquent, provoque une rupture intergénérationnelle et culturelle. Contrairement aux attentes des parents qui interdisaient à leurs enfants de parler le créole haïtien, des jeunes

d'origine haïtienne semblent s'être approprié leur langue d'origine comme le montre la recherche de Perreault et Bibeau (2003). Il convient de souligner que ces derniers se sont basés sur des données de recherche tirées d'un terrain à Montréal-Nord, arrondissement de Montréal où demeurent le plus d'immigrants d'origine haïtienne après l'arrondissement Villeray-Saint-Michel-Parc Extension¹⁰. De plus, même si ces chercheurs font référence au créole haïtien, à la créolisation, ils ne visaient pas à décrire et à comprendre les pratiques linguistiques chez de jeunes Québécois d'origine haïtienne, ainsi que les identités qui y sont liées. Ils s'intéressaient, dans leur recherche, à la marginalité et à la transnationalité chez les jeunes Québécois d'origine afro-antillaise; réalité qu'ils ont cherché à cerner à travers la réalité de gangs de rue auxquels appartiennent des jeunes de cette origine.

Auer (2005) souligne que la migration provoque l'émergence d'une nouvelle façon de parler qui n'est pas monolingue et qui ne représente pas une variété standard. Selon Prudent (1981) et Hoffman (1976), en contexte caribéen, que ce soit dans les Antilles françaises comme la Guadeloupe, la Martinique ou en Haïti, les locuteurs utilisent fréquemment le code-switching et ils utilisent également une forme d'interlangue qui n'est ni le français ni le créole haïtien : une « zone interlectale » comme dit Prudent (1981). Ces types de pratiques linguistiques sont également très présentes dans la littérature antillaise (Prudent, 1981; Hoffman, 1976). Prudent affirme, plus précisément, que : « la rencontre des deux grammaires produit des formes originales, interlectales » (1981 : 30). Certaines appellations sont utilisées pour désigner certaines productions langagières en Haïti comme « créole de salon » ou « créole francisé » (Ferguson, 1971), « parler pointu » ou « français-français (Roumain, 1944 : 54), « français marron »¹¹. Ce fait confirme que l'émergence d'une nouvelle façon de parler dont parle Auer (2005) n'est pas propre à l'immigration, mais plutôt au contexte de bilinguisme ou de plurilinguisme, qui est renforcé par le contexte d'immigration. En contexte d'immigration, pour certains groupes, de telles pratiques linguistiques représentent un fait nouveau; pour les locuteurs d'origine haïtienne, ce n'est

¹⁰ Le quartier Saint-Michel fait partie de cet arrondissement.

¹¹ Ce terme est utilisé pour désigner « un mésolecte écrit avec des formules stéréotypées mêlant des structures créoles à des structures françaises » (St Germain, 1988 : page?). En général, parler un « français marron » signifie parler un mauvais français, une sorte de français créolisé. Cette expression est souvent utilisée en Haïti pour se moquer de la performance en français de certains locuteurs.

pas le cas. En Haïti, le français et le créole haïtien sont en contact. Il arrive que ces deux langues se retrouvent en même temps dans le discours des locuteurs bilingues. Ces pratiques linguistiques sont des pratiques sociales et en tant que telles revêtent des significations sociales qui varient selon le contexte.

Nous constatons que même aux États-Unis où le créole haïtien est contact avec l'anglais, ces pratiques linguistiques sont fréquentes (Zéphir, 2003). Nous avons des cas d'emprunts, de calques, de code-switching qui impliquent l'anglais et le créole haïtien. Non seulement l'anglais a une influence sur le créole haïtien, ce dernier a aussi une influence sur l'anglais selon Zéphir (2003). On assiste à l'intégration du créole haïtien et de la culture haïtienne dans la langue anglaise (Zéphir, 2003). Les pratiques linguistiques des personnes d'origine haïtienne à New York et à Miami prouvent l'émergence de nouvelles variétés de l'anglais américain qui est le produit d'un processus naturel de contact de langues (Zéphir, 2003).

Quant à la réalité au Québec, des recherches réalisées dans le contexte d'immigration font ressortir les fonctions sociales et identitaires du code-switching chez les locuteurs. Par exemple, Sarkar (2008), Sarkar et Winer (2006), Sarkar et Allen (2007) se sont intéressées au phénomène de mélange de langues, entre autres, avec le créole haïtien dans le contexte montréalais et ont pu mettre en évidence les identités sociales qui y sont liées. Notons que les recherches de Sarkar (2008), Sarkar et Winer (2006) et Sarkar et Allen (2007) portent sur des pratiques multilingues à Montréal dans des chansons hip-hop montréalais. La présence de langues minoritaires dans les textes sert à de jeunes chanteurs hip-hop interviewés à illustrer l'authenticité qu'ils veulent exprimer dans leurs chansons. Celles-ci symbolisent le multiculturalisme et le multilinguisme à Montréal (Sarkar, 2008). Selon un des jeunes que Sarkar (2008) a interviewés dans le cadre de sa recherche, les jeunes chantent comme ils parlent; le mélange de langues témoigne, selon eux, de leur authenticité parce que cela reflète leur réalité ou du moins l'utilisation, entre autres, du créole haïtien, lors de leurs interactions entre eux. Justement, Lamarre (2002) affirme que l'alternance de langues est quelque chose d'habituel chez les jeunes Montréalais d'origine immigrante.

Selon Sarkar et Winer (2006 : 188), les chanteurs québécois de leur recherche optent pour le code-switching multilingue comme façon d'exprimer leurs identités multilingues. La recherche de Sarkar et Allen (2007) montre que les chanteurs hip-hop présente un nouveau discours social qui propose aux jeunes Montréalais des options identitaires qui remettent en question les normes du monolinguisme et du monoculturalisme et rejettent les inégalités sociales et d'autres formes d'oppressions socioéconomiques. Même si les recherches de Sarkar (2008), Sarkar et Winer (2006), Sarkar et Allen (2007) traitent de mélanges de langues -donc de choix linguistiques- et des identités qui y sont liées, elles se concentrent sur une dynamique présente dans des chansons. Elles ne s'intéressent pas directement aux interactions entre individus dans la vie de tous les jours. Nous ignorons donc à quoi ressemble réellement la réalité des jeunes Montréalais à qui sont destinés ces performances artistiques, donc ces options identitaires. Ces recherches ne nous permettent pas de savoir ce que représente le mélange de langues avec le créole haïtien dans les interactions entre des jeunes d'origine haïtienne.

Cashman (2005) a raison, certes, de nous inviter à ne pas tomber dans le piège de l'essentialisme et d'associer certains comportements à l'origine ethnique comme nous aurions tendance à le faire quand il s'agit d'analyser les comportements linguistiques. Toutefois, nous ne pouvons ignorer le passé qui fait partie du parcours des locuteurs d'origine haïtienne et de ses manifestations éventuelles dans le présent. Selon Guardado et Becker (2014), la famille -proche et éloignée- joue un rôle déterminant dans le développement d'une identité ethnique ou d'une identité culturelle basée sur la langue d'origine. Dans ce même ordre d'idées, Guardado (2002), se basant sur les résultats de sa recherche sur la perte et le maintien de la langue première dans des familles hispanophones à Vancouver, affirme que certains parents font la promotion d'une identité liée à la langue d'origine chez leurs enfants, ce qui permet le maintien de cette dernière. Toutefois, Guardado (2002) constate que certains enfants développent une identité liée à la langue d'origine, d'autres pas. De plus, il constate que, dans certains cas, les efforts d'un parent suffisent pour favoriser le maintien de la langue d'origine et le développement de l'identité ethnique alors que dans d'autres cas, cela ne suffit pas. Guardado (2002) souligne justement

que : « Les données révèlent aussi que le genre d'encouragement que les parents donnent à leurs enfants pour parler la L1 peut avoir un effet facilitant ou adverse ». Dans ce même ordre d'idées, Guardado (2010) rappelle qu'il y a une relation dialectique entre le développement et le maintien de la langue d'origine et le développement d'une solide identité ethnique. Dans une des familles de la recherche de Guardado (2008) sur la langue, l'identité et la conscience culturelle dans des familles hispanophones, nous assistons, dans un premier temps, à un rejet de la langue d'origine par leurs enfants; ce qui s'opposait aux choix des parents qui ont dû, par la suite, se battre pour renverser cette tendance. Selon Norton (2000), la langue, l'identité et la culture sont interreliées; par conséquent, la perte de la langue peut avoir un impact sur l'identité.

Le fait que les enfants soient souvent exposés à la langue et à la culture contribue au maintien et au développement de l'identité ethnique selon Guardado, (2008) et Guardado et Becker (2014). Guardado et Becker (2014: 165) soulignent que:

« ...the past few decades of sociolinguistic research point to the fact that children's linguistic and cultural participation in a larger community can be as significant as the role of the family and that parental interactions alone are insufficient for HLD (Heritage Language Development). Being that children are socialised both through language and into language use within a community, we may claim that minority language maintenance success hinges on both domestic and extra-domestic community participation working in conjunction – including geographically distant communities. »

Quoi qu'il en soit, comme le souligne Myers-Scotton (2001), le choix linguistique ne dépend que du locuteur. Le choix linguistique du locuteur se fait, selon elle, suivant les principes du choix rationnel (Myers-Scotton, 2001). Au fait, Myers-Scotton (2001) aborde les choix linguistiques du locuteur à travers le code-switching. Lors d'une interaction, les locuteurs scrutent leurs valeurs (souvent inconsciemment) et vérifient s'ils respectent les préceptes des normes sociales (ce que Myers-Scotton (2001) nomme *Rights and Obligations* (RO)). Ainsi, selon la situation, le locuteur fait soit un choix linguistique

inattendu qui va à l'encontre des normes sociales, donc des *Rights and obligations* (RO), soit un choix attendu qui respecte ces normes. De plus, comme l'affirme Williams (2005), les rôles sociaux et les identités se construisent et se reconstruisent constamment, car les participants se modèlent et se construisent eux-mêmes.

Dans le contexte de l'immigration, le jeune locuteur d'origine haïtienne évolue avec ses parents qui ont apporté avec eux au Québec un héritage social et culturel qu'ils choisissent de lui transmettre ou pas. Des transmissions sont également possibles à l'extérieur du cadre familial, dans le voisinage autre que la famille, surtout dans le cas où l'effectif des personnes de cette communauté –comme c'est le cas pour la communauté d'origine haïtienne au Québec- est très élevé. Par contre, le jeune d'origine haïtienne fait lui-même ses choix linguistiques. Comme le rappelle Taboada-Leonetti (1998 : 49), « les acteurs sont capables d'agir sur leur propre définition de soi ». Le jeune fait, certes, ses choix linguistiques et identitaires dans un contexte où il doit se construire éventuellement à partir des transmissions familiales et collectives, selon le cas, mais tout cela en interaction avec le milieu d'accueil. De plus, ces choix linguistiques, puis identitaires se font dans le cadre d'interactions. En effet, celles-ci orientent les choix du locuteur négociés avec son interlocuteur dans un contexte précis. Comme l'explique Taboada-Leonetti (1998 : 47), « dans tous les cas, l'identité est produite, non tellement par le regard de l'autre que par le mouvement dialectique d'intériorisation et de contestation de la situation d'interaction qui définit les places relatives de l'un et de l'autre, c'est-à-dire les identités en présence complémentaires ». Ainsi, comme le souligne Lipiansky (1998 : 176), l'identité « est constamment 'reproduite' et affectée par chaque relation et communication nouvelles. » Cela est d'autant plus possible du fait que l'individu dispose d'un ensemble d'identités, il en actualise une au besoin, donc en fonction de la situation dans laquelle il se retrouve et aussi en fonction de ses désirs et de ses intérêts (Goffman, 1975).

On peut donc affirmer que même quand l'acteur social se retrouve dans un contexte où une identité collective lui est attribuée et imposée, il

« a le choix malgré tout entre un registre identitaire hérité, stigmatisé et un

registre de l'innovation menant à une affirmation de soi comme sujet... On naît, certes, dans un groupe, une communauté, une religion; on a une origine nationale ou ethnique, mais on en fait de plus en plus souvent le choix: on décide de s'y maintenir ou non, d'y rester ou pas, d'y retourner, le cas échéant, après une ou plusieurs générations » (Wieviorka, 2005 : 142). De plus, comme affirme Lipiansky (1990 : 11), « l'identité se déploie tant à travers « l'expérience personnelle » qu'à travers l'adhésion « aux idéaux et aux modèles culturels ».

1.6 Questions de recherche

Les faits que nous avons relevés dans les sections précédentes nous portent à formuler les questions de recherche suivantes :

- De quelles transmissions familiales et collectives bénéficient les jeunes d'origine haïtienne?
- Comment les jeunes d'origine haïtienne gèrent-ils les transmissions familiales et collectives dont ils bénéficient?
- Quels sont les usages des langues des jeunes d'origine haïtienne au sein de leur famille?
- Quels sont les usages des langues des jeunes d'origine haïtienne dans leur voisinage en dehors du cadre familial?
- Quelles sont les significations sociales des choix linguistiques des jeunes d'origine haïtienne?
- Comment les choix linguistiques des jeunes d'origine haïtienne se manifestent dans leurs pratiques sociales pour favoriser la construction de leurs identités?

1.7 Objectif de la recherche

Partant du principe selon lequel le choix linguistique, comme le mélange de langues, est parfois une stratégie identitaire (Bailey, 2000) et partant également du principe que le jeune Québécois d'origine haïtienne se construit, entre autres, à partir de transmissions familiales et collectives, nous nous proposons, d'abord, de décrire les

pratiques linguistiques chez de jeunes Québécois d'origine haïtienne qui évoluent à Saint-Michel; ensuite, de décrire la dynamique identitaire qui est associée à leurs pratiques linguistiques.

1.8 Pertinence de la recherche

Cette recherche, de par ses objectifs et la méthodologie qui sera adoptée, permettra de:

- mieux saisir l'apport des transmissions familiales et collectives dans les choix identitaires en contexte d'immigration au Québec;
- mieux comprendre les choix identitaires chez de jeunes Québécois d'origine haïtienne qui sont au début de l'âge adulte;
- mieux comprendre les choix linguistiques de jeunes d'origine immigrante; ce qui peut constituer à long terme un outil de travail en ce qui concerne les politiques culturelles et linguistiques du gouvernement québécois;
- faire avancer les connaissances en sciences du langage concernant le lien entre langue(s) et identité(s).

2. Cadre théorique

Dans ce chapitre, nous présenterons le cadre théorique de notre recherche sur lequel nous nous appuyerons pour interpréter les données recueillies sur le terrain. D'abord, nous aborderons le mélange de langues, plus précisément, en présentant les principaux types de mélange de langues et les outils d'analyse structurale et qualitative du code-switching. Ensuite, nous définirons le lien qui existe entre les choix de langue et l'identité. Puis, nous chercherons une définition opératoire de l'identité. Enfin, nous ferons ressortir le lien qu'il y a entre les transmissions et l'agentivité en contexte d'immigration.

2.1 Le mélange de langues

Le mélange de langues est, en général, associé aux situations de bilinguisme ou de plurilinguisme. Précisons, toutefois, que ce phénomène linguistique peut se retrouver dans quel que soit le contexte où plusieurs langues sont disponibles. Il existe différents types de mélanges de langues comme le code-switching¹², l'emprunt et le calque.

2.1.1 L'emprunt¹³

L'emprunt est défini comme étant l'« intégration à une langue d'un élément d'une langue étrangère [...].Ce serait, en d'autres termes, le fait d'emprunter une unité lexicale à une langue étrangère 'sous sa forme étrangère' » (Mounin, 1993 : 124). Selon Neveu (2011 : 141), le concept d'emprunt « désigne un processus selon lequel une langue acquiert une unité lexicale intégrée au lexique d'une autre langue. » En lexicologie, l'emprunt a une acceptation assez large, puisqu'il désigne non seulement le calque, mais aussi la « première étape de l'emprunt, correspondant à l'usage d'un mot d'une autre langue exprimant une réalité étrangère à la culture de la langue d'accueil, ou une réalité qui sans

¹² Nous aborderons le CS en dernier parce que nous comptons nous y attarder plus longtemps que sur les autres types de mélange de langues.

¹³L'insertion d'un seul mot sera dans la quasi-totalité des cas considérée comme un emprunt selon Poplack (2004). Selon Myers-Scotton, 2002; Van Coetsem, 2000; Thomason, 2001), il s'agit plutôt de cas de code-switching intraphrastique unitaire qui pourraient éventuellement devenir des emprunts plus tard. Des chercheurs comme Bentahila et Davies, 1991; Boyd, 1993; Eliasson, 1989; Field, 2002; Heath, 1989; Boztepe, 2003; Haspelmath, 2009; Treffers-Daller, 2005; Winford, 2009 pensent que ce n'est pas nécessaire d'essayer de distinguer les deux phénomènes l'un de l'autre, puisque c'est une tâche périlleuse. D'autres auteurs, comme Hoffman (1976) ne s'attardent pas sur cette différence non plus et parlent de créolismes¹³.

lui être étrangère ne fait pas l'objet d'une dénomination spécifique » (Neveu, 2011 : 141).

Nous retenons donc qu'un emprunt est une unité lexicale (un mot) d'une langue A qu'un locuteur intègre dans une langue B, qu'il y ait un besoin ou pas sur le plan lexical dans la langue B. Et, quoique pertinent dans certains cas, nous ne nous attarderons pas sur l'emprunt en tant que processus qui varie dans le temps et selon le contexte¹⁴. Nous tiendrons compte de l'emprunt sur le plan individuel, sans considérer les besoins dans une langue donnée. Ainsi, dans notre travail, les emprunts ponctuels et les emprunts intégrés seront à la fois pris en compte et considérés au même niveau, donc juste comme des emprunts.

Quoi qu'il en soit, soulignons que Poplack (1988) propose une démarche pour distinguer le CS intraphrastique de l'emprunt. Selon cette auteure, il n'y a pas de continuum quand il s'agit de CS intraphrastique. Par contre, on parle de continuum dans le cas de l'emprunt : de l'emprunt ponctuel à l'emprunt intégré (Poplack, 1988). Ainsi, un emprunt ponctuel peut devenir plus tard un emprunt intégré. L'auteure approfondit la question justement dans son article.¹⁵

2.1.2 Le calque

Selon Mounin (1993 : 58), le calque est « une forme d'emprunt d'une langue à une autre qui consiste à utiliser non une unité lexicale de cette autre langue, mais un arrangement structural ». C'est la « traduction littérale d'unités figées ». Hamers (1997 : 64) dit justement que le calque est « un mode d'emprunt d'un genre particulier : il y a emprunt du syntagme ou de la forme étrangère avec traduction littérale de ses éléments. Le calque est une construction transposée d'une langue à l'autre ». Le calque serait, dans le domaine de la lexicologie défini comme un « emprunt résultant généralement d'une traduction littérale » (Neveu, 2011 : 141).

Nous retenons donc que le calque est la traduction littérale d'un élément d'une

¹⁴ Ce qui renverrait à la variabilité de l'étendue temporelle du processus d'emprunt qui est déterminée par « la codification plus ou moins rapide d'un fait de discours dans la langue » (Neveu 2004 : 141).

¹⁵ Conséquences linguistiques du contact des langues : un modèle d'analyse variationniste, *Langage et société* 43, 23-48.

langue donnée qui est employée par un locuteur dans son discours dans une autre langue. Selon cette acception du concept, nous pouvons avoir le calque d'un mot, d'une expression ou d'une phrase.

2.1.3 Le code-switching

2.1.3.1 Le code-switching : sur le plan de la structure

a) Définition du code-switching

Gumperz (1982) définit le code-switching comme étant : la juxtaposition dans la même conversation de passages de discours qui appartiennent aux différents systèmes ou sous-systèmes en contact. Heller (1988), elle, définit le code-switching comme étant l'utilisation de plus d'une langue au cours d'une seule conversation. Lüdi et Py (2003 : 146) affirment que le code-switching est « un passage d'une langue à l'autre dans une situation de communication définie comme bilingue par les participants ». Selon Poplack (2004), il y a code-switching quand on retrouve dans la phrase des fragments de L1 et L2 qui respectent chacun les règles de la langue en question. Nous retenons donc que dans la littérature, selon toutes les acceptions du concept « code-switching », celui-ci implique le passage d'une langue à une autre, la cohabitation dans le discours de deux langues.

b) Types de code-switching

Le code-switching peuvent être divisés en trois catégories : le code-switching intraphrastique, le code-switching interphrastique et le code-switching extraphrastique (Poplack, 1980; Muysken, 2000; Thiam, 1997). Dans l'ensemble des définitions proposées, on parle de phrase, de proposition, de tour de parole, etc. (Muysken, 2000; Thiam, 1997); tout un ensemble de notions sur lesquelles les linguistes ne s'entendent pas, comme le rappellent (Lüdi et Py, 2003 : 145). Par conséquent, nous retiendrons une définition opératoire de chacun de ces types de code-switching qui respectent les caractéristiques mentionnées dans la littérature sur la question et que nous pourrions identifier clairement dans le discours. Nous retenons que dans le cas du:

- code-switching interphrastique, il y a passage d'un énoncé dans une langue X à un énoncé dans une langue Y dans un même tour de parole ou entre deux tours de

parole. Dans ce type de code-switching, aucune des deux langues ne peut être dite matrice ni enchâssée.

- code-switching extraphrastique, dans le discours initialement dans une langue X, une interjection « de forme brève » dans une langue Y, comme une onomatopée, une exclamation est utilisée. Par exemple, « Wouch! » (qui exprime, entre autres, le dégoût en créole haïtien); « Woy! » (qui exprime, entre autres, la souffrance). Ces interjections prennent leur sens dans la situation de communication. Ainsi, leur sens peut varier d'une situation de communication à une autre.
- code-switching intraphrastique, un segment de deux à plusieurs mots d'une langue X est inséré dans une langue Y. Le modèle « Matrix language frame » (MLF) de Myers-Scotton (2000) s'applique à ce type de code-switching. Selon ce modèle, la langue X serait la langue matrice (LM) qui définit le cadre syntaxique et organise les relations grammaticales au sein de l'énoncé tandis que la langue Y serait la langue enchâssée (LE).

Selon le modèle Matrix Language Frame (MLF), dans le code-switching intraphrastique, nous pouvons retrouver trois types de constituants : la langue matrice îlot (notre traduction de Matrix Language Island, la langue enchâssée îlot (notre traduction de Embedded Language Island) et le constituant langue matrice + langue enchâssée.

La langue matrice îlot ne renferme que des morphèmes de la langue matrice, c'est un segment constitué qui n'est constitué que de la langue matrice. La langue enchâssée îlot ne renferme que des morphèmes de la langue enchâssée; c'est un segment formé que de la langue enchâssée. Quant au constituant langue matrice + langue enchâssée, il est composé de morphèmes de la langue matrice et de morphèmes de la langue enchâssée.

Selon Myers-Scotton (1993), les critères suivants permettent de distinguer la langue matrice de la langue enchâssée :

-la structure du code-switching intraphrastique respecte en règle générale l'ordre des morphèmes de la langue matrice;

- tous les morphèmes de système dans un code-switching intraphrastique sont de la langue matrice;
- la majorité des morphèmes¹⁶, toutes catégories confondues, proviennent de la langue matrice.

2.1.3.2 Le code-switching : sur le plan du contenu

a) Le modèle du « Rational Choice (RC) »

Le code-switching suit, selon Myers-Scotton (2001), les principes du comportement rationnel. Elle définit ces principes comme des stratégies cognitives basées sur l'évaluation du locuteur de la situation de communication. Selon ces principes, le locuteur fait le choix qui, selon lui, pourrait lui être le plus utile. Ce choix ne dépend ni de la structure de la société, ni de la communauté ou du groupe d'appartenance du locuteur. Il est un choix propre au locuteur (Myers-Scotton, 2001).

Ainsi, l'élément principal du modèle de Myers-Scotton (2001) est la rationalité. Selon cette auteure, celle-ci gère les mécanismes responsables du choix ponctuel du locuteur parmi les alternatives possibles qui s'offrent à lui. La rationalité fonctionne, à la fois, comme un mécanisme et comme une explication. En tant que mécanisme, il conduit le locuteur à effectuer les trois opérations suivantes : 1) il considère ses désirs et ses valeurs comme ses premières croyances; 2) il confirme que ces éléments valent la peine d'être considérés prioritaires dans son processus de choix linguistique; 3) il s'arrange pour que ses désirs finaux, valeurs et croyances, prennent effet et deviennent réels. En d'autres termes, il laisse ses désirs et ses croyances déterminer son choix linguistique dans la situation de communication en question. Cette démarche n'exclut pas les normes et leurs significations sociales. Au contraire, le locuteur scrute ses valeurs (souvent inconsciemment) et vérifie si celles-ci respectent les préceptes des normes sociales (ce qui est représenté dans la notion de « Right and Obligation » (RO)). Il est conscient de toutes contradictions et de leurs conséquences (Myers-Scotton, 2001). Ainsi, il peut se permettre de faire un choix qui va

¹⁶ Morphèmes de contenu (noms, verbes, adjectifs, adverbes) et morphèmes de système (déterminants, marqueurs d'aspect, marqueurs de temps, etc.).

à l'encontre des normes sociales tout en assumant les conséquences de celui-ci. D'où les notions de « marked choice » et de « unmarked choice » de Myers-Scotton (2001). « Markedchoice » désigne un choix inattendu qui va à l'encontre des « RO » des normes sociales et « unmarked choice » désigne un choix attendu qui respecte les normes, donc l'ensemble des « RO ».

Selon nous, cette description de Myers-Scotton (2001) du processus qui conduit le locuteur à faire un choix linguistique plutôt qu'un autre est assez pertinent. Elle justifie le fait que le locuteur, dans certaines situations de communication, prend le risque de faire un choix linguistique qui va à l'encontre des normes préétablies dans une communauté linguistique¹⁷et/ou une société.

b) L'approche par les « facteurs sociaux »

Dans cette approche qui est celle de Labov et de Fishman, le groupe social auquel appartient le locuteur joue un rôle déterminant dans ses choix linguistiques (Fishman, 1982). Ainsi, le comportement linguistique du locuteur dépend de son appartenance sociale. Ce qui implique que les facteurs d'appartenance sociale déterminent son choix linguistique (Fishman, 1982). Selon cette approche, le locuteur reproduit les comportements linguistiques qui sont déjà inscrits dans les habitudes du groupe social auquel il appartient et qui lui sont dictés dans chaque type de situation de communication. Par conséquent, les normes sociales occupent une place prépondérante dans le choix linguistique du locuteur selon nous.

Vu la place accordée aux facteurs sociaux dans ce modèle, nous trouvons qu'il présente le locuteur comme un acteur social passif qui ne fait que reproduire les habitudes des membres de son groupe d'appartenance sociale.

c) L'approche « Conversational Analysis (CA)

¹⁷ Nous parlons de communauté linguistique parce qu'en contexte d'immigration, il s'agit souvent des normes sociales dans le pays d'origine.

C'est grâce aux travaux de Harvey Sacks¹⁸ que la « Conversational Analysis » commence à être reconnue comme approche permettant d'analyser la vie sociale (Heritage, 2008). Cette approche s'apparente à l'ethnométhodologie certes, mais les deux se distinguent l'une de l'autre compte tenu de leur centre d'intérêt. En effet, l'approche « Conversational Analysis » s'intéresse à la production et à l'organisation de ce qu'on nomme « talk-in-interaction » tandis que l'ethnométhodologie se concentre sur la production de toutes sortes d'actions sociales (Smith, Fitzgerald et Housley, 2020). Selon Wei (2005), qui a adopté cette approche, celle-ci propose d'aborder les propriétés systématiques de l'organisation structurale de la conversation. En effet, la « Conversational Analysis » met l'emphasis sur les prises de parole (chaque séquence) dans la structure de la conversation. Cette approche souligne l'importance du double rôle que jouent le locuteur et son interlocuteur dans la construction du dialogue. C'est grâce à ce double rôle (locuteur-interlocuteur) que l'interaction est produite (2005). De plus, dans l'approche CA, le contexte est pris comme le projet et le produit des propres actions des participants. En d'autres termes, le contexte est le point de départ et le résultat des propres actions des participants. Ce résultat, puisqu'il découle des actions du locuteurs, il s'avère être ponctuel, il peut varier à tout moment de l'interaction (Wei, 2005). Peu d'attention est accordée, dans cette approche, à ce que les sociolinguistes considèrent, en général, comme des variables sociales clés telles que : l'identité des locuteurs (genre, âge, occupation, etc), ses relations avec d'autres participants dans une conversation ou la formalité du contexte. Ces facteurs ne sont pas rejetés, mais ils ne semblent pas occuper une place dominante.

Selon Cashman (2005) l'approche CA, permet de voir que l'identité que le locuteur exprime par le code-switching n'est pas forcément une identité liée à une idéologie linguistique nationaliste. Justement, l'approche CA fait ressortir certains aspects de la complexité des usages des langues par le locuteur bilingue. Ainsi, que savons-nous du bilinguisme individuel?

¹⁸ Il y a eu, par contre, une discontinuité dans cette nouvelle dynamique due à sa mort lors d'un accident de voiture.

2.2 Le bilinguisme individuel

Le bilinguisme ou le plurilinguisme chez un individu présente une certaine complexité. Même quand un individu maîtrise deux langues, on peut constater de grandes différences dans ses performances linguistiques et cela dans chacune des langues. Celles-ci varient en fonction de plusieurs facteurs : la nature des deux langues, les variétés dialectales, l'écart spatial et la distance interlinguistique, les conditions et le contexte d'acquisition ou d'apprentissage (Lüdi et Py, 2003), la situation de communication ainsi que le statut et les choix de l'interlocuteur. Ainsi, la compétence linguistique n'explique pas toujours le comportement langagier. Par exemple, un bilingue peut passer d'une langue à une autre sans confondre les deux langues tandis qu'un autre bilingue peut confondre les deux langues quand il les utilise, surtout quand il y a une certaine proximité entre les deux. « Dans leurs activités quotidiennes, les bilingues naviguent entre différents modes langagiers appartenant tous au même continuum », selon Grosjean (2015 : 4). À chaque extrémité du continuum, il y aurait, selon cet auteur, le « mode langagier monolingue » et le « mode langagier bilingue » (Grosjean, 2015 : 4). Le comportement linguistique peut aussi varier d'un interlocuteur à un autre. Par exemple, dans le cas de deux bilingues de mêmes compétences linguistiques, l'un peut passer d'une langue à une autre alors que l'autre tout en maîtrisant les deux langues peut se garder d'avoir un tel comportement, donc il choisit de maintenir une seule langue dans son discours (Mackey, 1997) pour des raisons qui lui sont propres ajouterons-nous. Justement, Lüdi et Py (2003 : 79) affirment que :

« Le bilinguisme est une activité plutôt qu'un état, mais il est aussi un résultat; chaque individu bilingue a une histoire qui conditionne en partie les modalités de son bilinguisme ».

Ces auteurs avancent aussi que :

« le bilingue doit interpréter chaque situation de communication en vue de déterminer laquelle – ou lesquelles – des variétés qu'il maîtrise est – ou sont – appropriée(s) » (Lüdi et Py, 2003 : 131-132).

Parmi les choix qui se présentent au bilingue lors d'une interaction, il y a le parler bilingue. Le choix de langue est souvent associé au choix d'une langue chez le locuteur bilingue, mais le parler bilingue s'avère être aussi un choix de langue. En effet, le parler bilingue est un choix de langues (Grosjean, 2015), puisque « les interlocuteurs ne veulent et/ou ne peuvent pas toujours maintenir les codes entièrement séparés » (Lüdi et Py, 2003 : 139).

Le parler bilingue en tant que choix de langue est régi par des règles (Lüdi et Py, 2003) et peut varier dans une même interaction (Grosjean, 2015). Selon Lüdi et Py (2003 : 132 :

« Quand le locuteur bilingue entame une conversation, il fait une proposition de langue exactement comme il propose des rôles pour chacun des interlocuteurs. Il le fait en fonction du contexte, c'est-à-dire de ses convictions, de ses possibilités, de son savoir du monde et de ce qu'il pense être les convictions, les possibilités et le savoir du monde des interlocuteurs. Ces derniers peuvent accepter, accepter momentanément ou refuser la langue et les rôles proposés dans la définition progressive de la situation. Tous les échanges ne présentent pas évidemment la même marge de liberté ».

Bref, quelles que soient les compétences du locuteur bilingue, le mélange de langues peut prendre différentes formes dans son discours. En effet, plusieurs facteurs peuvent influencer le choix de langue du locuteur comme la situation de communication, le contexte, l'interlocuteur, etc. Le mélange de langues est un choix de langue certes, mais ne présente-t-il pas également des enjeux autres que linguistiques?

2.3 Choix de langue et identité

Le choix de langue qui se manifeste, entre autres, par le mélange de langues, ne se résume à pas une dynamique purement linguistique, il renvoie également à une dynamique sociolinguistique. Cette dynamique sociolinguistique implique souvent une dynamique

identitaire qui varie, entre autres, selon le contexte, le locuteur et l'interlocuteur.

2.3.1 Le choix de langue : le reflet de la structure sociale

Le choix de langue parfois liée à la dichotomie « in-group » et « out-group ». Cela renvoie à l'approche « language-reflects-society » utilisée traditionnellement en sociolinguistique, comme le rappelle Cameron (1990). Justement, Gumperz (1982) affirme que la séparation marquée des « in-group » (ceux considérés comme faisant partie d'un groupe) et des « out-group » (ceux considérés comme n'en faisant pas partie) caractérise l'expérience bilingue et que cette division se reflète dans leurs pratiques linguistiques. Gumperz (1982) a observé que des locuteurs issus d'une communauté de langue minoritaire choisissent d'utiliser le dialecte régional de la minorité quand ils parlent avec d'autres membres de cette communauté ethnique, mais optent pour la variété standard de la majorité quand ils parlent aux étrangers. Gumperz (1982) décrit cette tendance comme la division entre le « we code » (notre langue dans le « in-group ») et le « they code » (leur langue dans le out-group).

Selon Heller (1995), le choix de langue reflète parfois la relation de pouvoir qui existe entre les individus dans une communauté. Selon cette auteure, les normes linguistiques sont déterminées par les normes sociales qui prévalent dans la société et celles-ci s'acquièrent et se révèlent à travers les interactions sociales (Heller, 1995). Analyser les pratiques linguistiques peut alors révéler les microprocessus de la domination symbolique incluant l'identification des zones internationales où les individus utilisent les choix linguistiques pour exercer ou augmenter leur pouvoir (Heller, 1995). Quand les institutions font partie de luttes pour le pouvoir entre groupes ethnolinguistiques, la juxtaposition de codes éclaire la relation entre les relations institutionnelles du pouvoir et celles connectées à des formes d'organisation sociale dans la société. Par exemple, la réalité, en Haïti, selon laquelle le français est la langue dominante et le créole haïtien, la langue dominée est, entre autres, la manifestation du pouvoir de l'élite haïtienne, à laquelle est associé le français. Le choix de langue illustre la structure sociale en Haïti où il y aurait une élite qui, quoique minoritaire en nombre, domine et impose ses règles. Une élite qui sert d'inspiration, une élite dont d'autres locuteurs veulent imiter les comportements,

comme le choix de langue. Justement, certains locuteurs pour exprimer ou réclamer une appartenance sociale vont choisir d'utiliser le français dans certaines situations de communication ou de passer du créole haïtien au français, selon le cas. Des locuteurs unilingues créolophones vont même réclamer des services en français ou tenter en vain de s'exprimer en français. Quoi qu'il en soit, le choix de langue n'est pas seulement le reflet d'une structure sociale préétablie ou prédéfinie. Le choix de langue peut certes refléter la structure sociale qui se définirait par un « in-group » et un « out-group »; toutefois, Gumperz (1982) admet que ce modèle ne peut pas prédire l'utilisation ponctuelle ou le choix de la langue par les locuteurs dans une situation donnée.

2.3.2 Le choix de langue : la négociation et la (re)construction de l'identité sociale

À partir de leur choix de langue, les locuteurs construisent activement leur identité sociale. Sebba et Wooton (1998) démontrent, en se basant sur plusieurs exemples, la création d'identités dans le discours indirect de leurs narrations. Sebba et Wooton (1998) présente, justement, la narration comme une stratégie. Cashman (2005), lui, a examiné la relation entre la structure sociale et la structure conversationnelle utilisant des données de parlars bilingues en interactions en s'appuyant sur la perspective de l'identité perçue comme quelque chose que les individus construisent et qui est enfermé dans d'autres activités sociales. Ainsi, nous retrouvons, dans les travaux de Cashman (2005), les manifestations suivantes de la structure sociale: la supériorité de l'anglais, le manque de pouvoir et de prestige de l'espagnol, l'identité de facilitateur, l'identité « Anglo », l'identité « Chicana », l'identité « bilingue compétent », l'identité « utilisateur de deux langues. Ainsi, les locuteurs expriment ou réclament ces différentes identités à travers un choix de langue : le code-switching. Cashman (2005) montre comment les locuteurs construisent des identités sociales en utilisant l'alternance et la préférence de langue comme des ressources». La dichotomie « in-group » et « out-group » aurait tendance, dans ces cas présentés par Cashman (2005), à cacher les identités linguistiques et sociales complexes dont parlent les locuteurs en question. En effet, selon Cashman (2005), se centrer sur la structure sociale préétablie ou définie peut cacher les détails de la structure

conversationnelle que les locuteurs construisent spontanément. C'est ainsi que dans la tradition de recherche suivie par Auer (1998), l'accent est mis sur la façon dont les locuteurs construisent l'appartenance à un groupe et construisent des identités sociales et non sur ce que les locuteurs sont. Les identités sociales sont, donc, selon Auer (1998) ce que les locuteurs apportent dans l'interaction plutôt que ce que l'analyste apporte seul dans l'analyse.

Par ailleurs, à travers leur choix de langue, les individus négocient une identité sociale. D'abord, les identités sociales peuvent se présenter comme des constructions flexibles (Sebba et Wootton, 1998). Justement, à partir du discours dans les interactions, on peut observer, comme le dit Cashman (2005), comment les catégories sociales qui jouent un grand rôle dans la vie des individus sont construites, assignées, acceptées et rejetées. La signification de l'utilisation des langues varie dans les interactions et selon les contextes (Bailey, 2000). Par exemple, on s'attendrait à ce que la langue dominante aux États-Unis, comme dans d'autres contextes, soit utilisée pour exprimer une identité quelconque, au contraire c'est l'espagnol qui donne cette opportunité aux jeunes de la recherche de Bailey : l'opportunité de se distinguer, de se dire « spanish » au lieu de noirs.

On constate également qu'à travers le choix de langue, les individus promeuvent de nouvelles normes et identités sociales (Auer, 2005). La langue n'est pas seulement une ressource à travers laquelle les individus construisent des identités, elle est aussi un médium à travers lequel les relations socio-historiques d'inégalité sont renforcées. La langue est un outil qui permet aux acteurs sociaux de mettre en évidence plusieurs aspects de leur identité, mais les attitudes se construisent dans un contexte socio-historique dans lequel, parfois, le type de physique a une signification et son association avec l'identité sociale est reproduite dans le discours et l'interaction de chaque jour. Même dans de tels contextes, les catégories sociales sont situationnellement mises au défi et parfois transformées. Par conséquent, les normes affectent les choix linguistiques et les choix linguistiques, à leur tour, s'organisent en promouvant d'autres normes (Myers-Scotton, 2001). Cashman (2005) montre, par ses analyses, comment les groupes de participants eux-mêmes construisent, maintiennent et traversent les frontières ethniques dans leurs pratiques

linguistiques et sociales. En effet, même si la tendance est d'associer la langue à un groupe en se basant sur un contexte socio-historique que ce soit selon une vision dite essentialiste ou dite constructiviste, la langue se retrouve l'emblème de nouveaux types d'identités dans le nouvel ordre mondial où de nombreuses frontières sont franchies. Une langue minoritaire et périphérique peut aujourd'hui franchir non seulement les frontières géographiques, mais aussi les frontières sociales et ethniques. C'est le cas du créole haïtien qui bénéficie d'un prestige latent à Montréal où celui-ci est utilisé dans les chansons hip-hop de jeunes de différentes origines (Sarkar et Winer, 2006; Sarkar, 2008). L'utilisation du créole haïtien dans un tel contexte permet d'exprimer une authenticité, une originalité affirme même un jeune de la recherche de Sarkar (2008). Le Jamaïcain en Angleterre dans le « crossing »¹⁹ témoigne également de cette tendance à retrouver certaines langues minoritaires au cœur de nouvelles dynamiques identitaires où il est question de groupes multiethniques (Rampton, 1999).

C'est ainsi que le choix de langue, comme les mélanges de langues, dans certains cas, reflète la structure sociale, mais cela jusqu'à un certain point. Ce comportement peut aller au-delà de la structure sociale préétablie. Le mélange de langues peut donner lieu à l'émergence de nouvelles normes sociales et ainsi contribuer à la négociation, la construction ou la reconstruction de l'identité sociale. Comme le précisent certains auteurs, le mélange de langues dans les interactions est impliqué dans une dynamique qui ne se réduit pas à un « in group » et un « out group » prédéfinis. D'autres identités se négocient, s'affirment, se réclament et se construisent lors des interactions entre les locuteurs qui les manipulent à leur gré, au besoin, donc selon le contexte et la situation de communication. Mais, qu'entend-nous exactement par identité?

2.4 L'identité

2.4.1 Vers une définition de l'identité

Depuis qu'Erickson a introduit le concept « identité » dans les sciences humaines en 1950, celui-ci est au cœur de nombreuses discussions scientifiques (Kaufmann, 2004)

¹⁹ Le fait qu'une langue soit utilisée dans le mélange de langues par un locuteur dont cette langue n'est pas la langue d'origine (Rampton, 1999).

et il est également fréquemment utilisé par les individus dans la vie de tous les jours, dans différentes sphères et différentes situations. Nous retrouvons, dans la littérature qui traite de la question, différentes définitions du concept. Selon Tap (1979 : 8), l'identité est « un système de sentiments et de représentations de soi ». Elle est « un fait de conscience, subjectif », un « « sentiment d'être » par lequel un individu éprouve qu'il est un « moi », différent des « autres » », selon (Taboada-Leonetti, 1990 : 43). Elle est « un produit des socialisations successives. », selon Dubar (1991 : 7). Elle est « un ensemble de critères de définitions d'un sujet et un sentiment interne », selon Mucchielli (2002 : 41). Elle est un « procès d'identification » selon lequel l'individu s'identifie ou/et est identifié, selon Gallissot (1987 : 16). Nous reviendrons au fur à mesure à chacune de ces définitions.

Que l'identité soit définie comme étant un sentiment, un système de sentiments et de représentations, un produit de socialisations ou un procès d'identification, elle doit être exprimée d'une façon ou d'une autre pour que nous puissions, en tant que chercheure, la reconnaître, et même que quiconque puisse la reconnaître.

Pour entamer une démarche qui nous permettra à la fin de proposer une définition opératoire de l'identité, nous prendrons, comme point de départ à cette étape, les questions suivantes : Comment un individu se définit-il? Comment un individu définit-il ce qu'il est? Ce qui ramène à la question : Comment s'exprime l'identité chez un individu?

2.4.1.1 Des espaces d'expression de l'identité

Comme l'a souligné Freud, bien avant que l'identité soit introduite officiellement comme concept en sciences sociales, l'individu est un « processus continu et mouvant », ouvert sur son environnement social (Kaufman, 2004 : 25). Par conséquent, l'individu pour se définir, pour dire ce qu'il est, doit décrire, présenter le processus continu et mouvant qu'il constitue, qu'il est. Il parvient à le faire quand il s'engage dans la narration de soi, l'interaction et l'action.

1) La narration de soi

Kaufman (2004) parle d'identité narrative, mais nous dirons plutôt narration de soi. En effet, certains chercheurs comme Montgomery et *al.* (2009; 2011) invitent leur sujet à se raconter, à raconter son histoire. Dans cette démarche, l'individu fait le récit de sa vie guidée par les questions du chercheur. L'histoire qui est racontée est une histoire qui n'est pas linéaire, même si celle-ci raconte celle d'une vie qui se situe dans une période de temps qui est certes linéaire. Il y a des retours en arrière, des va-et-vient entre des périodes de vie différentes entre lesquelles l'individu voit et/ou veut faire ressortir un lien. L'individu veut être et paraître cohérent, d'où son besoin conscient ou pas de présenter une histoire logique, donc de se raconter et de raconter une histoire cohérente. Lors de cette démarche, l'individu fait la chasse aux fragments apparemment disparates de son histoire. Dans la vie, nous cherchons toujours la cohérence, nous cherchons des corrélations, nous nous accrochons au déterminisme, qui justifient plus facilement les comportements, les faits, permettent de mettre l'individu dans une case plus facilement et plus rapidement, de prétendre avoir trouvé « la réponse » ou « la vérité » dans le chaos existentiel ou plutôt le casse-tête existentiel.

L'individu raconte son passé avec le regard du présent. En effet, l'individu qui se raconte n'a plus cinq ans, n'a plus dix ans, dix-sept ans, etc. Il se souvient de ces périodes de sa vie ou plutôt de ce qu'il en a gardé. Pour combler des vides dans le fil narratif, il fait preuve d'imagination et d'ingéniosité : il fait des suppositions et les présente comme vraies, certaines des suppositions relèvent donc de la fiction. Donc, inévitablement, c'est en quelque sorte l'interprétation de son histoire qu'il présente au chercheur, sa vision présente de son passé. Ce sont ses représentations sociales de son histoire et de lui-même qu'il exprime à sa manière. La vision qu'il a aujourd'hui peut coïncider avec celle qu'il avait dans le passé tout comme elle peut s'y opposer ou la compléter. Cet aspect de la démarche d'expression de l'identité s'inscrit bien dans la théorie des représentations sociales. Justement, Howarth (2002) souligne que le fait d'aborder le rôle des représentations sociales dans la construction identitaire permet de comprendre et de justifier les limites que rencontre l'individu dans la construction de son identité. Howarth,

soutient également que pour aborder théoriquement l'identité sociale, il nous faut mettre en lumière la dialectique entre la façon dont l'individu se perçoit et la façon dont l'Autre le perçoit. D'où la question très pertinente, selon nous, que Howarth (2002) pose : « Identity in whose eyes? »²⁰ Plusieurs auteurs tels que Jodelet (1991) ont, en effet, analysé la relation complexe qui existe entre les représentations et l'identité.

Par la narration de soi, nous pouvons identifier à la fois les grandes lignes du parcours de l'individu, sa représentation de ce parcours et l'endroit où il se situe et/ou souhaite se situer au moment où il tente de retracer ce parcours, l'endroit où il se situe et/ou souhaite se situer dans cette dialectique. Il s'agit d'une démarche réflexive où l'individu se découvre, rejette et accepte à la fois des rôles sociaux. Le « j'en suis rendu là! » que l'individu affirme haut et fort en parlant de lui est certaines fois l'affirmation d'une prise de conscience, d'une découverte ponctuelle, voire récente, brusque, de soi. Dans la narration de soi, les événements sont entrelacés, entremêlés, décousus, parallèles, opposés et multidirectionnels. Au fond, c'est comme quand nous essayons de comprendre un ou plusieurs rêves d'une même nuit, que nous cherchons à tout prix à raconter, voire à y donner un sens : certains éléments nous échappent, certains éléments s'entremêlent, se complètent, se contredisent, etc. Si dans le cas de nos rêves, il nous arrive de nous réfugier dans l'idée que c'est un rêve, dans le cas de la narration de soi, nous sommes confrontés à nous-mêmes, à notre besoin d'exister, d'être, d'être quelqu'un parmi d'autres. Même l'isolement, ne nous permet d'y échapper, puisqu'il nous confronte à nous-mêmes et quand même aux autres.

Les faits se déroulent dans le temps de façon diachronique et synchronique et ils se déroulent dans un cadre : la structure sociale, les configurations sociales. L'individu dans sa quête, son besoin de cohérence et de logique doit situer les faits de façon cohérente dans le cadre. Le chercheur n'était ni présent, parfois n'a pas vécu dans un tel cadre, ce dernier ne lui est pas familier de façon pragmatique, à part dans des résultats de recherche.

²⁰ C'est le titre de l'article de l'auteur.

2) L'interaction sociale

Il y a également une forme de narration de soi dans la vie de tous jours lors des interactions entre l'individu et les autres. Ces narrations de soi sont, dirons-nous, ponctuelles, non guidées directement par le chercheur comme dans une entrevue. Il s'agit de narration de fragments de vie, par conséquent, elle est plus brève que celle guidée. Dans l'interaction sociale, l'individu ne se raconte pas forcément. Toutefois, dans ces échanges avec les autres, il révèle la représentation sociale qu'il a de lui-même comme il le fait dans la narration de soi. En effet, il révèle ses valeurs, ses prises de position, ses rêves, ses besoins, ses manques. Bref, un ensemble d'éléments qui le définit et continue à le définir. Dans ce processus, il lui arrive de négocier son identité avec les autres. Comme c'est possible de le voir chez les jeunes d'origine dominicaine qui évoluent aux États-Unis dans la recherche de Bailey (2000) qui négocient l'identité « spanish » au détriment de l'identité « noire ». Justement, Wei (2005) souligne que l'identité, les attitudes et les relations sont présentées, comprises, acceptées ou rejetées et aussi changent dans les interactions (Auer, 2005 : 405).

3) L'action

Par l'action, l'individu concrétise son processus de construction identitaire, il lui donne forme, il le confirme. Le choix du concept « procès » (procès d'identification) de Gallissot (1987) nous semble pertinent parce que, comme dans un procès, le processus mène à une action, une sentence, mais il est avant tout un processus. La seule chose, dans ce cas, c'est que le procès se renouvelle à chaque fois et donne lieu à d'autres actions. C'est inévitable parce que l'individu est un « processus continu et mouvant » comme le fait remarquer Freud selon Kaufmann (2010 : 25). Justement, D'Ans (1986) affirme que :

« ...chaque acteur social dispose d'un assortiment d'identités, étagées en fonction de son appartenance à des multiples groupements sociaux...les profils identitaires n'arrêtent jamais de se remanier. On voit ainsi l'histoire à l'œuvre à chacun des niveaux où ce processus s'opère, aussi bien par le

jeu des dynamiques collectives qui gouvernent le social que par celui de l'intersubjectivité qui implique les acteurs ».

D'où l'idée de parler d'un processus de construction identitaire qui implique des étapes, des transactions, des évaluations, des négociations, des décalages, des rattrapages, etc. Au cours de son parcours, l'individu développe, découvre et construit des facettes de lui-même, il intériorise des éléments identitaires comme des rôles -certains diront des identités- et les active au besoin. Il lui arrive de négocier son choix avec les autres. L'autre agit sur le choix de l'individu consciemment et/ou inconsciemment selon le cas. Plusieurs facteurs influencent à la fois le choix de l'individu, mais un facteur peut l'influencer plus qu'un autre et cela varie d'une situation à une autre, d'une période à une autre. Maalouf (2001) illustre ce fait dans son essai intitulé : « Les identités meurtrières ».

Bref, l'expression de l'identité ne se résume pas à une simple affirmation telle que « je suis Québécois » ou « je suis Noir ». Elle prend forme dans la narration de soi, les interactions, l'intentionnalité et l'action. L'individu est le fruit de continuité et de discontinuité, même quand ce qui discontinue chez l'individu continue. Tout simplement parce que l'individu ne recommence jamais à zéro. Même quand il emprunte une autre direction, il le fait avec le bagage acquis au cours de son parcours personnel. Il n'est plus le même peu importe qu'il se dit qu'il y a une rupture dans sa vie, qu'il abandonne concrètement une voie pour en emprunter une nouvelle tout à fait différente, le compteur ne se remet pas pour autant à zéro.

Sans nous faire l'illusion de proposer une définition qui serait complète, qui mettrait toute la complexité du phénomène en évidence, pour les besoins de notre recherche, nous retiendrons une définition opératoire de l'identité. Nous dirons donc que l'identité est un processus de construction, de déconstruction et de reconstruction de Soi non linéaire dans l'espace et dans le temps durant lequel se déroule un procès d'identification à la fois de Soi et de l'Autre et qui se matérialise surtout à travers l'agentivité de Soi en tant qu'acteur social. Ce processus de construction de Soi se passe à plusieurs niveaux et présente des éléments qui se contredisent, s'entrecroisent, se négocient tant avec Soi qu'avec l'Autre.

Justement, Deirdre (1993 : 64) affirme qu' « il est indéniable que l'identité fonctionne par rapport à plusieurs référents et se caractérise par plusieurs 'dimensions', 'niveaux' ou 'plans' ». Gallissot (1987 : 16) parle justement de la plasticité de l'identité qui est due aux nombreux référents qui y sont impliqués. Plusieurs facteurs s'impliquent dans ce processus de construction comme l'histoire, le temps, l'histoire individuelle, l'histoire collective, pour ne citer que cela. L'identité a beau être un processus, mais pour l'appréhender, l'identifier, il faut inévitablement la figer momentanément dans l'espace et dans le temps.

Le processus identitaire étant ouvert, nous parvenons, en tant que chercheur, à mettre le doigt sur une étape de la construction : là où l'individu en est, comment il se perçoit et comment nous le percevons également. Cette perception, notre interprétation de la réalité de l'individu, est également basée sur notre propre cadre de référence, notre vécu. Cela nous amène à parler de : 1) Identité ressentie, justement, Tap (1979 : 8) parle de « système de sentiments et de représentations de soi »; 2) Identité perçue, en effet, Taboada-Leonetti (1990 : 43) parle de « sentiment d'être »; 3) Identité exprimée; 4) Identité affirmée; 5) Identité assumée. Ces sentiments, ces représentations de soi sont tantôt exprimés -pas forcément affirmés-, tantôt affirmés dans la narration de soi, l'interaction et l'action. Quant à l'identité assumée, elle se retrouve dans des contextes, entre autres, de groupes racisés. L'identité quelle que soit la forme qu'elle prend, qu'elle soit ressentie, perçue, exprimée, affirmée, assumée, elle est construite et alimentée par la mémoire sous toutes ses formes possibles.

2.4.1.2 La mémoire : un vecteur de l'identité

Selon les travaux de plusieurs auteurs (Montgomery et *al.*, 2019; Montgomery et *al.*, 2011), l'individu aurait recours à différents types de mémoires : la mémoire sociale, la mémoire individuelle et la mémoire collective. Selon Halbwachs (1925), toute mémoire est avant tout « sociale », puisque c'est « l'ancrage dans des contextes sociaux » qui permet aux individus de se remémorer des événements. En effet, la mémoire sociale émerge dans les rapports qu'entretiennent les individus avec différents groupes d'appartenance : famille, groupe ethnique, nation, groupe professionnel, par exemple (Halbwachs, 1925). Elle est partielle et sélective : elle met en scène des souvenirs qui se retrouvent parfois au premier

plan, alors que d'autres souvenirs font l'objet de secrets familiaux, de silences ou d'oublis (Halbwachs, 1925).

Quant à la mémoire familiale, Halbwachs (1925) la définit comme étant la partie de la mémoire sociale dans laquelle sont impliqués les souvenirs du passé familial. Selon Muxel (1996), la mémoire familiale remplit trois fonctions précises : la réminiscence de souvenirs, la transmission d'un cadre de référence et de valeurs au sein de la famille et la réflexivité permettant aux membres de la famille de tirer des leçons des expériences passées. Cette réflexivité dont fait mention Muxel (1996) témoigne de l'autonomie de l'individu, de sa capacité de manipuler à son avantage les traces de son passé et à gérer son présent en concordance avec le passé. Dans ce même ordre d'idée, s'appuyant sur les histoires de familles d'origine maghrébine, Montgomery, Xenocostas, Rachédi et Najac (2011) affirment que

« la construction d'un sens de la famille fait appel aux souvenirs du temps passé, mais elle est réactualisée sans cesse dans le présent. C'est ainsi que les transmissions sont constamment négociées et métissées en contexte migratoire, se transformant au gré des circonstances, ce qui représente une forme de continuité même dans la discontinuité ».

La mémoire familiale est « constituée de récits, d'albums, de photos, de films, d'objets, de traces multiples qui constituent le terrain à partir duquel on se reconnaît » (de Gaulejac, 1999 : 148). Même si l'individu se retrouve de façon autonome au cœur de la dynamique de la mémoire familiale, celle-ci demeure une mémoire collective et non une mémoire individuelle. L'individu se retrouve au centre des différents types de mémoires, puisque c'est à travers lui que se fait le processus qui, selon nous, caractérise la mémoire : transmission-réception-manipulation-réappropriation. Cela ne se produit pas forcément dans cet ordre. Dans la mémoire individuelle, les résultats de la manipulation et de la réappropriation de l'individu se concrétisent. Comme l'affirme Halbwachs (1994 : 94) : « Chaque mémoire individuelle est un point de vue sur la mémoire collective ». C'est à partir de repères propres à la collectivité que se construit la mémoire individuelle, mais

celle-ci varie d'un individu à un autre. Dans une mémoire collective, il y a une sorte de consensus, nous dirons; dans le sens que les éléments qui constituent cette mémoire sont partagés, approuvés, adoptés par un groupe (famille, groupe ethnique, par exemple). Par contre, une mémoire individuelle n'a pas besoin de consensus, d'adhésion, d'approbation quelconque pour émerger. La mémoire individuelle émerge dans le cadre collectif qui lui sert de repère certes, mais se démarque, se détache du collectif dans une singularité, une autonomie, une authenticité propre à chaque individu.

Baussant (2007 : 393-394), abordant la mémoire souligne que :

«...ce n'est pas tant la manière dont l'inflation d'informations et la temporalité simultanée produisent et anticipent le processus de recomposition du passé qui nous intéresse ici, que les modalités de réappropriation des traces par ces descendants, en fonction des cadres de sens qui leur sont propres, leur permettant de reconnaître comme leurs un passé et un héritage. Ce sont ces derniers qu'il leur faut transformer en un lien d'abord singulier pour les restituer en une histoire, peut-être à jamais trouée, mais à laquelle ils ne soient plus ces étrangers...».

La mémoire ne se retrouve pas seulement comme une ressource pour la narration de soi, elle se retrouve aussi dans d'autres processus de la construction identitaire. En effet, l'individu a recours à la mémoire sous différentes formes -mémoire individuelle, mémoire familiale, mémoire collective- tout au long de son processus identitaire, même en dehors du cadre de la narration de soi. La mémoire habite et guide l'individu ; elle oriente consciemment ou inconsciemment ses pensées, ses actions, ses perceptions, ses idées, ses choix; tout en étant elle-même le produit de pensées, d'actions, de perceptions, d'idées, et de choix. En contexte d'immigration, la mémoire présente une facette incontournable : la mémoire de l'altérité.

2.4.1.3 L'altérité

L'altérité en nous confrontant à l'Autre, nous confronte à nous, puisque pour

comprendre l'Autre, on se dote d'outils, de repères puisés de ce qui est connu de nous, de notre propre réalité. C'est ainsi qu'en essayant d'aborder la question de l'altérité, on peut facilement tomber dans un piège, celui de l'aborder selon un modèle réducteur : ressemblances versus différences. Justement, Affergan (1987 : 226) souligne que

« le risque de faire ce glissement dans l'approche de l'altérité : toute différence, à partir du moment où elle oppose, nie quelque chose de quelque chose, enlève, retire ou annule afin de trouver un dénominateur ou un diviseur commun aux sujets comparés. Non seulement, la différence n'est pas pensée en soi, mais en opposant, elle désidentifie puisqu'elle égalise ».

En effet, souvent en essayant de définir l'Autre, de comprendre ce qu'il est, on se retrouve à définir ce qu'il n'est pas, donc à l'oublier, à l'effacer quasiment, alors que selon « le principe de l'altérité », il faudrait parvenir à définir l'Autre comme étant ce qu'il est et non ce qu'il devrait être. Oui, l'altérité nous conduit souvent à parler de différences. Au fond, ce n'est pas le fait de reconnaître et d'évoquer la différence entre l'Autre et Nous, qui pose problème, c'est plutôt le type d'utilisation qui en est faite. Souvent, les différences sont évoquées, parfois même créées de toutes pièces dans l'objectif de dominer, de détruire, de faire du mal, d'exclure, de favoriser des discriminations. En effet, la différence se retrouve et se manifeste dans les interactions entre individus, elle constitue la motivation pour différents types d'attitudes, de comportements. Ceux-ci peuvent être positifs ou négatifs, unidirectionnels ou bidirectionnels. Dans le cas des attitudes et comportements bidirectionnels, la manifestation peut être immédiate ou différée, puisqu'il s'agit parfois de réactions par rapport à « une différence subie ». Justement, Montgomery, Xenocostas, Rachédi et Najac (2011 : 41) qualifient de « mémoire de l'altérité » cette « différence subie » qui est le fruit d'expériences négatives que l'individu a vécues dans les interactions avec l'Autre et qu'il remémore. Cette mémoire de l'altérité est présente, par exemple, chez des jeunes d'origine maghrébine au Québec et se retrouve au cœur de leur construction identitaire (Montgomery, Xenocostas, Rachédi et Najac, 2011).

2.4.2 L'identité chez les groupes minoritaires

Selon Taboada-Leonetti (1990), les individus, en contexte d'immigration, utilisent des stratégies identitaires. Celles-ci seraient selon Taboada-Leonetti (1990), basées sur leur choix en tant qu'acteur social se retrouvant dans des interactions avec l'Autre. En effet, selon cet auteur, les stratégies identitaires seraient des réponses des individus face à l'identité qui leur a été assignée par une pratique sociale; et cela, que la pratique sociale soit animée de mauvaises ou de bonnes intentions. Comme le souligne Taboada-Leonetti (1989 : 99), « les minorités ont des conduites diversifiées d'acceptation, de rejet ou de négociation de l'identité qui leur a été assignée. » Justement, selon Taboada-Leonetti (1989 : 100-105) ces conduites peuvent prendre les formes suivantes: l'intériorisation, la surenchère, le contournement, le retournement sémantique, l'instrumentalisation de l'identité assignée, la recomposition identitaire, l'assimilation au majoritaire, le déni et l'action collective.

1) L'intériorisation

L'identité et les caractéristiques qui y sont associées sont intériorisées et acceptées. Ainsi, il n'y a pas de remise en question par l'individu. C'est comme le cas de ce qui arrive à des Noirs descendants de colonisés qui acceptent que les Blancs descendants de colonisateurs soient supérieurs à eux selon Memmi (1957).

2) La surenchère

L'identité et les caractéristiques qui y sont associées sont non seulement intériorisées et acceptées, mais elles sont également renforcées par l'individu. Dans de telles situations, l'individu oriente et concentre son identité autour d'un pôle souvent stigmatisé. En d'autres termes, il s'arrange pour avoir des comportements qui correspondent à l'image négative qui est véhiculée à propos de son groupe d'origine et la confirme ainsi. Justement, Norbert Elias nous montre comment, selon sa théorie de l'exclusion, l'individu exclu se conformerait à la structure sociale selon laquelle son exclusion est justifiée et contribuerait même à renforcer ces principes (Elias, 1997).

3) Le contournement

La stigmatisation de son groupe d'origine est tellement faible que l'individu est capable de contourner une quelconque image négative associée, par exemple, à son statut d'immigrant. Comme le souligne Taboada-Leonetti (1989), c'est le cas des Espagnols qui arrivent à contourner une quelconque image négative que les Français pourraient avoir d'eux.

4) Le retournement sémantique

Dans ce contexte, l'individu « transforme la négativité en positivité » (Taboada-Leonetti, 1989 : 102). Ainsi, l'individu se base sur l'identité et les caractéristiques qui y sont associées pour affirmer une image positive de lui-même. Par exemple, une noire qui se vanterait d'être belle parce qu'elle a des cheveux crépus, le nez épaté; des traits qui souvent sont dévalorisés et ne sont pas associés à des critères de beauté et cela, que ce soit chez les noirs que chez les blancs.

5) L'instrumentalisation de l'identité assignée

L'individu est conscient de l'image quoique négative qui est associée à son groupe d'origine et l'accepte en quelque sorte et l'exploite en sa faveur. C'est justement, l'une des stratégies, qu'utilisent certains sans-abris pour obtenir des services selon des données de recherche d'Anderson et Snow (2001). Cette stratégie est même parodiée ou illustrée dans plusieurs films où l'on retrouve des noirs américains.

6) La recomposition identitaire

Il y a production d'une nouvelle identité qui englobe plusieurs sous-catégories et qui mobilisent des individus qui ne sont pas forcément de même origine. Parfois, c'est l'adoption d'une grande catégorie à laquelle on est associé (Arabe, Asiatique, Noir, par exemple). Ce que Lopez et Espiritu appellent la « panethnicité », définie comme : « le

développement d'organisations et de solidarités qui traversent les sous-groupes de collectivités ethniques, et qui sont souvent perçues comme homogènes par les gens de l'extérieur » (Lopez et Espiritu 1990 : 198). Quand c'est le cas, cette stratégie « s'accompagne de la recomposition identitaire », puisqu'une autre image revalorisée est associée à l'identité englobante (Leonetti, 1989 : 103). Cette identité peut également être créée « par les groupes minoritaires au cours de l'action » (Leonetti, 1989 : 103). Les contours de l'identité en question sont « flous », car c'est « l'expression d'un processus de recomposition en acte », selon Leonetti (1989 : 104).

7) L'assimilation au majoritaire

L'individu essaie de se défaire ou cherche à ne pas être associé à son groupe d'origine. Il cherche plutôt à être associé au groupe majoritaire. Par exemple, en évitant d'utiliser sa langue d'origine même au sein de sa famille (il utilise plutôt la langue du pays d'accueil). C'est justement le cas de certains parents haïtiens qui évoluent à Montréal qui ne veulent pas que leurs enfants s'expriment en créole haïtien, comme le soulignent Perreault et Bibeau (2003). Dans ce genre de contextes, l'individu reconnaît l'existence de son identité d'origine et est conscient de l'image qui y est associée. Par contre, il veut en avoir une autre.

8) Le déni

L'individu nie son identité d'origine, il refuse à l'autre de la lui attribuer. C'est, par exemple, le cas, de personnes d'origine immigrante qui vont refuser qu'on les appelle Noirs, immigrés, Algériens, par exemple, et qui vont fermement s'affirmer comme Français ou Canadien, selon le cas. Il y en a qui vont jusqu'à véhiculer ou croire que le racisme ne les concerne pas, puisqu'ils sont Canadiens ou Français.

9) L'action collective

Comme c'est difficile, pour l'individu, dans certains contextes, d'entreprendre une

démarche individuelle pour se défaire d'une identité qui lui a été attribuée, il s'implique dans une action collective. Ainsi, il va défendre une image positive du groupe d'appartenance, chercher à modifier les rapports sociaux entre les groupes et leurs rôles au sein de la société en question. Par exemple, lutter pour l'égalité des sexes, lutter pour une nouvelle conception de la citoyenneté canadienne, par exemple, basée sur la pluriethnicité.

2.4.3 L'identité chez les individus minoritaires racisés stigmatisés

L'identité est parfois « basée sur des critères d'ordre racial » (Martiniello, 1995). Quand c'est le cas, l'identité est attribuée à l'individu même contre son gré. Ainsi, elle est imposée, ferme, statique et peut influencer l'existence sociale et professionnelle de l'individu selon Martiniello (1995). Selon Amin (2012), même quand les stratégies identitaires que met en lumière Leonetti (1989) sont pertinentes et décrivent bien certaines situations de contact de cultures. Elles ne tiennent pas assez compte des obstacles auxquels font ou pourraient faire face les individus, des obstacles qui seraient liés à différents facteurs tels que la structure sociale du pays d'accueil, le type d'interactions, l'origine ethnique, l'appartenance sociale, le regard de l'Autre, etc. D'autant plus que les expériences sociales vécues par les Noirs -dans la zone de non-être comme le nomme Frantz Fanon (Grosfoguel et Cohen, 2012)- sont différentes et difficilement intelligibles aux yeux des Blancs de même profil (social, professionnel, etc.). Ce qui confirme le fait que les options, les possibilités en termes de stratégies identitaires soient encore plus limitées pour certains. C'est justement cet écart entre ceux dits de la zone de non-être (les Noirs) et ceux dits de la zone d'être (les Blancs) que Santos (2006) a proposé une autre forme de sociologie insurgée. D'où la théorie des absences et des émergences. Comme le rappelle Grosfoguel et Cohen (2012 : 49), la sociologie des absences, que propose Boaventura de Sousa Santos, « élargit le présent pour mettre en valeur l'expérience perdue, gaspillée, ou rendue invisible, par les théories sociales du Nord ». Santos affirme justement que :

« La raison, face à la sociologie des absences, rend présentes des expériences disponibles, mais qui sont produites comme absentes et qu'il faut rendre présentes. La sociologie des émergences produit des expériences

possibles, qui ne sont pas données parce qu'il n'existe pas pour cela des alternatives, mais qui sont possibles et qui existent déjà en tant qu'émergences » (Santos, 2006 : 31).

Ainsi, cette théorie, par sa raison d'être, confirme bien que des expériences sociales sont « ignorées et rendues invisibles » pour emprunter les mots de Grosfoguel et Cohen (2012).

Nul n'est besoin de rappeler l'histoire des noirs et de prouver qu'encore aujourd'hui, les « Noirs » sont un groupe stigmatisé, victime de discriminations. Selon les deux théories suivantes : « Social identity theory (SIT) » et « self-categorisation theory (SCT) », il arrive que l'individu développe des stratégies pour faire face aux représentations sociales négatives vis-à-vis du groupe racisé auquel il est associé (Howarth, 2002). Il s'agit des stratégies de mobilité sociale selon lesquelles les frontières entre les groupes peuvent être traversées par l'individu et les stratégies du changement social dont la plus fréquente est la ré-évaluation du groupe, comme le mouvement « Black is beautiful ». Comme le souligne Howarth (2002 : 154):

« Children learn how to evaluate their claimed communities from dominant discourses. When they are associated with groups and communities that are often marginalised in the wider society, it is essential they develop alternative representations in order to challenge such stigma».

Nous pouvons également évoquer le mouvement « Black Power » aux États-Unis qui serait une réponse collective au racisme selon Meintel (1992). Ainsi, nous assistons, des fois, à une certaine démarche décoloniale chez des jeunes noirs; d'où l'émergence de nouvelles identités. Justement, Taboada-Leonetti (1990 : 70), associe la dynamique identitaire chez des jeunes d'origine immigrée en France à la stratégie de recomposition identitaire qui « est souvent liée à la production d'une nouvelle identité collective, née de la communauté de traitement opéré par le majoritaire, ainsi qu'une certaine communauté de destin. »

Dans la communauté haïtienne, la discrimination et le racisme dont les Noirs sont victimes se vivent de différentes façons. En effet, ils provoquent, entre autres, de la méfiance, une certaine quête d'affiliation, un silence ou/et un sentiment de rejet, que ce soit chez des adolescents d'origine haïtienne de la 1^{ère} et de la 2^{ème} génération pris dans le contexte scolaire (Lafortune et Kanoute, 2007; Desruisseaux, St-Pierre, Tougas, de la Sablonnière, 2002), chez de jeunes adultes qui s'associent à la culture hip-hop (LeBlanc, Boudreault-Fournier, Djerrahian, 2007) ou chez de jeunes adultes qui vivent dans des situations précaires (Desruisseaux, St-Pierre, Tougas, de la Sablonnière, 2002).

2.5 Transmissions et agentivité

2.5.1 Des transmissions familiales et culturelles

En contexte d'immigration, les individus d'origine immigrante se retrouvent sur une terre d'accueil qui est différente de leur pays d'origine, entre autres, du point de vue de la structure sociale. Toutefois, le contexte, la structure et la dynamique socio-politique et culturelle du pays d'accueil dans lequel se retrouvent les individus d'origine immigrante peut favoriser une certaine transnationalité au sein de la communauté à laquelle ces derniers appartiennent. La présence, par exemple, dans la société d'accueil, d'un nombre important d'individus d'une même communauté d'origine rend plus facile les relations entre les individus de cette communauté; ce qui favorise la constitution d'un voisinage « réel » et « virtuel ». Les politiques culturelles de la société d'accueil peuvent y contribuer aussi, comme l'interculturalisme qui laisse une certaine place aux cultures immigrantes permettant ainsi la présence d'institutions associées à ces cultures et des manifestations culturelles. Les contraintes que la société impose aux individus d'origine immigrante, les manques et les besoins que celle-ci suscite chez eux contribuent à la constitution de ce voisinage également. Justement, Meintel (1993 : 63) souligne que, selon certaines études, à part « la fusion avec une masse majoritaire ou du pur et simple conservation culturel », la transnationalité est l'une des trajectoires que peuvent suivre les groupes immigrés. Elle spécifie que cela arrive « quand les enjeux structureaux du contexte rendent le particularisme ethnique ou les appartenances ethniques locales moins viables et favorisent des affiliations plus larges » (Meintel, 1993 : 63). Soulignons que par transnationalité,

Meintel (1993 : 63; se référant à Glick-Schiller et Fouron, 1990) fait référence ici au « maintien d'assises dans le pays d'origine ».

Ainsi, malgré le fait qu'une frontière physique, une distance géographique, sépare les personnes d'origine immigrante de leur pays d'origine, celles-ci gardent un contact avec leur pays d'origine. Justement, Clifford (1994) rappelle que Rouse, 1991 parle de « transnational circuits », tandis que lui, il parle de « transnational connections »; ce qui renvoie à deux pôles et au passage d'un pôle à un pôle autre. Un des pôles étant le pays d'origine avec son bagage culturel et l'autre étant le pays d'accueil ou du « lieu hors pays d'origine », un « lòtò » comme disent les Haïtiens pour parler d'un pays étranger, espace où est récupéré, repris et (re)vécu un héritage culturel. Dans un contexte migratoire, comme le souligne Clifford (1994), il y a aujourd'hui circulation de gens, d'argent, de biens et d'informations grâce aux progrès de la science (l'avion, l'internet, etc.). En effet, la dynamique transnationale se fait à partir d'échanges, de conversations, d'informations, de relations, de visites, d'activités sociales, de pratiques, d'habitudes. Justement, Clifford (1994: 311) affirme que

«transnational connections break the binary relation of minority communities with majority societies-a dependency that structures projects of both assimilation and resistance ».

Lors de ces échanges de biens et d'informations, ces visites, ces activités sociales et ces relations, des transmissions se font : des transmissions familiales et des transmissions culturelles. Par transmissions familiales, nous entendons le processus selon lequel des valeurs, des compétences, des ressources symboliques et matérielles sont transmises d'une génération à une autre dans une famille (de Gaulejac, 1999; Bertaux-Wiame, 1993; Chamberlayne, 2002; Vatz Laaroussi, 2001; 2007). Quand les mêmes types de transmissions dépassent le cadre familial et se font à travers un cadre plus large, par exemple, à travers la communauté d'appartenance, on parle plutôt de transmissions culturelles (Kirmayer, 1996;Thompson, 1993). Ces deux types de transmissions influencent d'une manière ou d'une autre les choix de vie, les projets de chaque individu

faisant partie de la famille ou de la communauté en question. Shor, 2003; Zhou et Bankston (1998) rappellent que les transmissions familiales contribuent à définir les projets individuels. Justement, certaines recherches réalisées au Québec montrent que, dans le cas des familles d'origine immigrante qui évoluent au Québec, plus précisément à Montréal, des valeurs, des idées, des principes, des habitudes, des pratiques sont transmises dans les familles et, parfois, ces valeurs, ces principes et autres sont propres à la communauté d'origine (Montgomery, Xenocostas, Rachédi et Najac, 2011). Ces transmissions se font consciemment ou inconsciemment par proscription, par prescription ou par l'exemple. Par exemple, des valeurs comme la religion musulmane, le sens de la famille, la valeur des études, le choix d'un « grand » métier; des principes, comme le fait pour une fille de ne pas passer la nuit chez des amies, sont transmises à des jeunes d'origine immigrante à Montréal dans leur famille. En témoignent les propos de jeunes d'origine maghrébine lors des entrevues dans le cadre de la recherche sur le Roman familial (volet jeunes) du Centre de santé et des services sociaux de la Montagne sous la direction de Catherine Montgomery.

Parmi les éléments de la culture d'origine qui peuvent être transmis en contexte d'immigration, nous retrouvons la langue d'origine. Précisons que, dans certains cas, cette langue est transmise ou tout simplement maintenue -dans le cas où celle-ci était déjà acquise ou apprise dans le pays d'origine. Quoi qu'il en soit, le maintien de cette langue est favorisé par les transmissions qui se font en contexte d'immigration.

2.5.2 Représentations sociales des langues et agentivité

En général, dans une communauté, les locuteurs ont des représentations sociales des langues qui se retrouvent dans leur environnement. Il s'agit donc de représentations linguistiques selon certains auteurs (Landry, 2017; Lafontaine, 1997). Comme le soulignent Boudreau et Dubois (2005), les représentations linguistiques découlent de la situation sociopolitique et socioéconomique dans laquelle évoluent les locuteurs. Par représentations linguistiques, Lafontaine (1997) désigne l'image mentale des langues que les locuteurs ont des langues. C'est donc, selon nous, la façon dont les langues sont perçues par ces derniers. Dans certaines communautés comme, par exemple, la communauté haïtienne où deux langues se retrouvent en contact, une des langues est considérée

supérieure à l'autre. En effet, le français, qui est parlé par un très faible pourcentage de la population en Haïti et qui est à l'origine la langue du colonisateur, est considéré supérieur par rapport au créole haïtien, qui est parlé par toute la population, qui est la langue nationale et est l'emblème d'une identité haïtienne.

En contexte d'immigration, même quand le contexte socio-politique et socio-économique change, certains comportements sont guidés par les représentations sociales des langues. C'est le cas de certains parents haïtiens ou d'origine haïtienne au Québec qui ne souhaitent pas que leurs enfants s'expriment en créole haïtien de peur que cela les empêche d'avoir une bonne maîtrise du français –langue qui est, dans certains des cas, plus accessible au Québec qu'en Haïti (Perreault et Bibeau, 2003)- ou tout simplement parce que le créole haïtien est, selon eux, dépourvu de prestige²¹.

Peu importe les représentations sociales des langues chez les parents haïtiens ou d'origine haïtienne au Québec, les jeunes peuvent faire le choix ou pas d'acquérir et d'utiliser le créole haïtien comme nous le voyons dans le cas de ceux de la recherche de Perreault et Bibeau (2003). En général, la langue d'origine n'est pas seulement accessible dans la famille, elle est aussi accessible dans le voisinage autre que la famille et dans certains espaces comme les centres communautaires, les activités sociales, les chansons, les interactions, etc. Elle est accessible grâce à une certaine localité haïtienne qui se vit au Québec. En effet, comme le souligne Appadurai (2001 : 251), la localité est « avant tout une question de relation et de contexte, plutôt que d'échelle ou d'espace ». La localité haïtienne serait donc le fait de vivre au Québec certaines réalités comme si on était en Haïti.

La langue d'origine transmise ainsi que les représentations sociales de celle-ci, comme tous les autres types de transmissions familiales et/ou culturelles, fait l'objet d'une certaine appropriation chez les jeunes d'origine immigrante. Et, en tant qu'acteurs sociaux, ces derniers font preuve d'agentivité. En effet, la langue et ses représentations occupent une place importante dans la structure sociale dans laquelle évolue les jeunes en tant

²¹ Notons que dans certains cas, la langue peut bénéficier d'un prestige latent, en témoignent les recherches sur le "crossing".

qu'acteurs sociaux. Ces derniers doivent agir de façon à se situer dans cette structure sociale tout en étant en interaction continuellement avec l'Autre.

En effet, comme le souligne, Sewell (1992), l'agentivité est, d'une certaine façon, une capacité qu'ont tous les membres d'une société. C'est la capacité de chaque acteur social d'agir et de se positionner dans une structure sociale (Bakewell, 2010). Cette capacité se concrétise donc dans l'action de l'individu. L'agentivité est, par conséquent, le fait, pour l'individu, d'affirmer sa position, de définir des stratégies et d'agir pour atteindre ses objectifs (Bakewell, 2010). Certains auteurs mettent l'accent sur l'action quand il s'agit de définir l'agentivité (Scott et Marshall, 2009). Toutefois, Bakewell (2010) souligne le côté relationnel dans l'agentivité. Bakewell (2010 : 1694) dit plus précisément :

« for our purposes agency is understood as a relational property [...] Our concern is with social actors who exercise agency to “process social experience and to devise ways of coping with life, even under the most form of coercion” ».

De Guilhaumou (2012 : 27), quant à lui, se référant au féminisme, affirme que :

« L'agency renvoie alors à une puissance d'agir qui n'est pas une volonté inhérente au sujet, plus ou moins attestée, mais le fait d'une individu qui se désigne comme sujet sur une scène d'interpellation marquant la forte présence d'un pouvoir dominant. À ce titre, rendre compte de soi, dans telle ou telle action féminine, part nécessairement d'une ontologie du soi, en constituant une économie de soi et une performance du soi qui permettent de négocier son autonomie – plus le sujet explicite le modèle qui le détermine, plus il se donne une puissance d'agir – sur la base d'une telle singularité précisée dans l'immanence même de sa parole ».

C'est justement ce que démontrent certains comportements de jeunes noirs en contexte d'immigration ou pas. Certains jeunes rentrent dans un processus décolonial qui

passe par la langue et/ou d'autres pratiques sociales. Toutefois, l'action varie d'un individu à un autre.

3. Méthodologie

Dans ce chapitre, nous décrivons la démarche que nous avons suivie pour réaliser notre objectif de recherche qui est : de décrire les pratiques linguistiques de jeunes Québécois d'origine haïtienne qui évoluent à Saint-Michel ainsi que les identités qui y sont associées. Ainsi, après avoir présenté notre posture épistémologique, nous présenterons, d'abord, le processus de recrutement des participants, ensuite leur profil et leur parcours migratoire, puis les méthodes de collecte des données et enfin les stratégies d'analyse des données et les considérations éthiques.

3.1 Posture épistémologique

Notre recherche interroge les pratiques linguistiques de jeunes Québécois d'origine haïtienne et la dynamique identitaire qui y est liée. Ainsi, devons-nous arriver à identifier et à interpréter des expériences, des dynamiques de vie. Nous nous intéressons particulièrement à l'identité : un processus extrêmement dynamique et complexe (Goffman, 1975).

Compte tenu de notre objet de recherche, une posture épistémologique s'impose : le paradigme constructiviste. Celui-ci s'impose à nous, puisqu'il « postule la connaissance phénoménologique, interactionniste de la connaissance selon laquelle l'interaction du sujet connaissant avec l'objet observé est précisément constitutive de la connaissance » (Do, 2003). En effet, contrairement au paradigme positiviste qui croit en la possibilité d'une neutralité chez l'observateur vis-à-vis de l'objet de sa recherche, le paradigme constructiviste admet l'absence de neutralité chez celui-ci. Justement, les postulats du constructivisme empruntés à Lincoln et Guba, 1985 et traduits par Do (2003) sont les suivants :

- «1) Les réalités sont multiples, construites et holistiques.
- 2) Le connaissant et le connu sont interactifs, inséparables.
- 3) Seules les hypothèses circonscrites dans le temps et le contexte sont possibles.
- 4) Toutes les entités sont dans un état de formation simultanée mutuelle. Ainsi, il

est impossible de distinguer causes et effets.

5) L'investigation est liée aux valeurs ».

En effet, dans cette dynamique que représente l'identité, cette construction qui ne s'achève jamais, il y a des objectifs, des quêtes, des projets, et dès qu'il y a quêtes, objectifs, il y a une fin visée. Nous voulons tous être et, qui plus est, nous sommes tous persuadés d'être. Mais, nous sommes impliqués dans une dynamique qui revêt un caractère d'infini et qui n'est pas linéaire. Nous, chercheurs, en tant qu'individus, nous sommes, comme notre sujet, impliqués dans une dynamique identitaire où problématique, questionnement, réponses, re-questionnement se côtoient. Ainsi, notre construction se fait, entre autres, avec notre sujet, qui est aussi l'Autre, et la construction de notre sujet se fait avec nous qui sommes aussi, pour notre sujet, entre autres, l'Autre. Comme l'affirme Lévi-Strauss : « « l'observateur est lui-même une partie de son observation » (Lévi-Strauss 1980 : XXVII), et cela pour plusieurs raisons : 1) il interagit avec son sujet déjà par sa présence, 2) sa propre dynamique identitaire est interpellée et mise à l'épreuve durant son observation, 3) ses expériences personnelles dans la vie en général le confrontent à certains choix de perception, les lui imposent ou les lui interdisent.

Le paradigme constructiviste s'impose d'autant plus, compte tenu de notre vécu, nos propres expériences en tant qu'individu et en tant que chercheur. D'abord, nous vivons, nous côtoyons d'autres individus, nous ne sommes pas en tant que chercheurs enfermés dans un laboratoire à l'abri de toute expérience humaine personnelle, nous ne sommes pas protégés d'une carapace de chercheur. Nous avons des manques, des besoins qui nous conduisent sur des voies qui nous construisent en tant que personnes, qui nous dotent de perceptions, de subjectivités, que nous voulons objectives. Ensuite, en tant que chercheurs, nous avons tendance, même si nous ne l'avouons pas forcément, à étouffer une certaine ambivalence qui nous habite face au caractère ambivalent du monde dans lequel nous évoluons. Nos expériences personnelles en tant qu'individus se heurtent parfois à un sens donné ou à donner à l'expérience du sujet parce que ce sens crée ou pourrait créer un déséquilibre dans le cadre de référence auquel nous nous accrochons dans notre vie personnelle. Le cadre de référence que nous nous sommes construits au fil des

années et qui nous permet d'accepter ou de rejeter certaines réalités de notre vie et/ou de la vie, cadre de référence qui nous sert parfois de refuge ou de bouc émissaire. Ce cadre de référence est parfois une zone de confort qui nous garde à l'abri d'une quelconque anomie ou tout simplement de certaines réalités.

De plus, dans le processus de recherche, l'intégrité du chercheur est, dans un certain sens, mise à l'épreuve. Pour tout chercheur qui veut rester intègre dans le processus de recherche, travailler sur l'identité est, selon nous, une tâche complexe. Le chercheur qui est ou qui cherche à rester intègre prend conscience qu'il fait partie de son observation et admet la portée et les conséquences de cette présence. D'abord, il doit se considérer comme partie prenante de l'échange social et se dévoiler. Ensuite, il essaie d'être objectif dans sa subjectivité. Il ne cherche pas l'intersubjectivité seulement en questionnant les données recueillies, en confrontant les données avec d'autres données, il le cherche aussi en questionnant le regard qu'il pose sur le sujet et sur ses comportements, en questionnant ses perceptions de la réalité qu'il a pour tâche de décrire ou de présenter à la communauté scientifique. Il admet ses limites dans la gestion de toute ambivalence à laquelle il doit faire face dans son interprétation des données. Il admet, quand c'est le cas, que ses expériences personnelles ont orienté ses choix de perception de la réalité à décrire ou à présenter. Il ne faut pas non plus oublier le fait que tout individu a un souci, peut-être inconsciemment, d'être cohérent. Dans cette quête de cohérence, il va s'imposer une perception des faits qui lui permette d'atteindre cet objectif. Et, cela s'applique aussi bien au chercheur qu'au sujet.

Le chercheur ne doit pas oublier non plus que quand le sujet se raconte lors d'une entrevue ou dans un autre cadre, il raconte son histoire passée au présent, donc avec un regard du présent, et cette histoire est racontée à une personne spécifique. C'est au fait sa perception d'aujourd'hui des faits d'hier qu'il fait ressortir, c'est la lecture qu'il en fait aujourd'hui qu'il partage avec son interlocuteur. Le chercheur dans le cadre de son terrain qui se situe dans une période de temps donné a accès à un fragment de la dynamique identitaire de son sujet. De plus, ce fragment identitaire n'a pas un caractère stable, il est susceptible de changer. Comme le soulignent Gecas et Burke (1995 : 5) :

« Le soi n'est pas simplement une éponge passive qui absorbe de l'information venant de son environnement; le soi est un agent actif qui se met à l'œuvre en fonction d'une variété de processus qui lui rapportent quelque chose ».

En effet, l'individu est un être autonome et ingénieux (Goffman, 1963). Même quand il se retrouve dans une structure où il ne se sent pas libre dans ses choix, il l'est pourtant, car il fait un choix. Que son choix soit celui imposé par la structure, il n'en demeure pas moins un. L'individu, doté d'autonomie, se retrouve de façon active au centre de sa construction identitaire. Il doit se définir par rapport à un ensemble de facteurs, il doit se retrouver dans une variété de processus, il doit se comprendre dans le désordre d'un ensemble d'événements. Il cherche à donner un sens à sa vie. Il cherche à comprendre, à se comprendre, il est à la recherche de cohérence, de sens dans des fragments de vie qui parfois lui échappent ou le dépassent. Justement, selon Dubar (1991), l'identité est le résultat de l'effort que consent à faire l'individu afin de gérer sa cohérence. En effet, l'individu se retrouve dans sa quête de cohérence, de sens au centre d'un ensemble d'événements qui ne se présentent pas à lui de façon linéaire.

Malgré notre choix épistémologique, nous nous rendons à l'évidence que, compte tenu de la complexité du réel, nous devons, à une des étapes de l'analyse de nos données linguistiques²², avoir recours à des outils qui vont à l'encontre de ce choix épistémologique. En effet, nous avons choisi de procéder à une première analyse linguistique qui répond aux principes du structuralisme plutôt qu'à ceux du socioconstructivisme. En effet, pour identifier des unités et des schèmes syntaxiques, une analyse structurale (en constituants immédiats) a fait ses preuves. Nous dirons qu'un tel choix s'impose à nous, puisqu'il n'existe pas mieux comme outil, pour le moment, pour contribuer à mieux saisir une partie de la réalité qui nous intéresse dans le cadre de notre recherche.

²² Les différents types de données sont abordés au point 3.6.

3.2 Type de recherche

Comme très peu d'informations sont disponibles sur le sujet de notre recherche et que nous ne souhaitons commencer celle-ci avec aucune idée préconçue, compte tenu de notre lien avec la communauté haïtienne- nous avons choisi de faire une recherche exploratoire. Dans ce contexte, nous n'avons émis, au départ, aucune hypothèse de recherche, nous nous sommes juste arrêtés à notre objectif de recherche qui était de décrire les pratiques linguistiques de jeunes Québécois d'origine haïtienne qui évoluent à Saint-Michel; ensuite, de décrire les identités qui y sont liées. D'où les choix méthodologiques suivants que nous avons adoptés en fonction de notre objet d'étude :

- Identification d'un réseau de Montréalais d'origine haïtienne, travaillant ensemble dans un quartier où les personnes de cette origine sont bien représentées numériquement et où les échanges en créole haïtien sont possibles.
- Observation participante de leurs interactions entre eux et aussi avec d'autres personnes d'origine haïtienne ainsi que des personnes qui ne sont pas de cette origine
- Entrevues individuelles réalisées avec chacun des participants d'origine haïtienne.
- Entrevues individuelles réalisées avec chacun des participants qui ne sont pas d'origine haïtienne.

Chacun de ces éléments présentés brièvement seront développés plus loin à la section qui s'y rapporte.

3.3 Les participants

3.3.1 Recrutement des participants

Compte tenu de notre objectif de recherche, il nous fallait constituer un groupe de sujets qui répondent aux critères suivants : être âgé entre 18 et 25 ans, demeurer à Montréal, être d'origine haïtienne c'est-à-dire avoir au moins un parent qui est né et a vécu en Haïti jusqu'à l'âge adulte. Nous avons choisi ce groupe d'âge parce qu'en général, selon nous, à l'âge adulte contrairement à l'adolescence, l'individu fait des choix plus autonomes et aussi basés sur un vécu, des expériences personnelles.

Nous voulions idéalement que ces jeunes fréquentent la même institution : soit une école, un centre ou une association. Nous avons donc pensé à un centre communautaire mis sur pied par des personnes d'origine haïtienne et qui est situé dans un quartier de Montréal où résident de nombreuses personnes de cette communauté d'origine. En explorant le site Internet du centre qui porte le nom de « Maison d'Haïti », nous avons découvert qu'il avait un programme de réinsertion sociale. Ce programme existe depuis plus de dix ans dans le quartier. Il a pour objectifs de faciliter l'insertion sociale de jeunes décrocheurs par leur engagement en tant que patrouilleurs de rue, de les porter à s'impliquer dans leur communauté, de lutter contre la délinquance juvénile, le phénomène des gangs de rues et le désœuvrement des jeunes du quartier, de porter les jeunes à regarder vers l'avenir et à devenir de bons citoyens.²³

Le programme était d'une durée de neuf mois environ et, dans le cadre de celui-ci, on accueillait neuf jeunes décrocheurs scolaires dont l'âge correspondait au groupe d'âge que nous visions. C'est ainsi que nous avons contacté, d'abord par téléphone, les responsables de la « Maison d'Haïti » pour discuter de la possibilité de recruter leurs jeunes dans le cadre de notre recherche. La personne avec qui nous avons parlé semblait très enthousiaste à l'idée de nous aider. Le seul inconvénient –qui s'est transformé en un avantage- c'est que les jeunes recrutés dans le cadre du projet de réinsertion n'étaient pas tous d'origine haïtienne : six étaient d'origine haïtienne, un d'origine « hispanophone », deux n'étaient pas d'origine immigrante. Après réflexion et après discussion avec notre directrice de thèse, nous avons vite compris que cette diversité était un avantage, puisqu'elle nous permettait de recueillir aussi le point de vue de ceux avec qui ces jeunes interagissent et d'assister nous-mêmes à ces interactions, donc d'avoir un regard à la fois de l'intérieur et de l'extérieur.

Par la suite, nous avons rencontré le coordonnateur principal du projet de réinsertion sociale de Maison d'Haïti et deux autres jeunes qui l'assistaient dans la gestion du groupe. Nous leur avons présenté notre projet de recherche et nous avons pu obtenir, le jour même

²³<http://www.mhaiti.org/champs-daction/jeunesse>

de la première rencontre avec eux, l'autorisation de travailler avec les jeunes qu'ils avaient déjà eux-mêmes recrutés dans le cadre de leur projet de réinsertion sociale. Ces jeunes devaient suivre une formation générale (photographie, introduction à la gestion, etc.)²⁴ sur place à Maison d'Haïti pendant quelques semaines et, par la suite, être relâchés sur le terrain pour patrouiller dans certains espaces du quartier Saint-Michel qui leur avaient été assignés.

Nous avons rencontré pour la première fois le groupe de jeunes patrouilleurs lors d'une séance de formation qui a eu lieu à Maison d'Haïti. Comme nous n'avions pas été présentée au groupe, nous sentions le regard curieux des jeunes sur nous. Nous avons profité d'une pause accordée par l'animateur de formation et de quelques minutes à la fin de la formation pour nous présenter et présenter notre projet aux jeunes à tour de rôle en français lors d'une discussion informelle. Nous avons pu également obtenir leur consentement pour recueillir des informations à leur sujet, les observer et les interviewer plus tard.

3.3.2 Profil des participants²⁵

Comme les jeunes de notre recherche constituaient au départ un groupe au moment du recrutement, à part le fait qu'ils évoluent dans le quartier Saint-Michel de Montréal, ils présentent un profil qui diffère l'un de l'autre sur certains points. Par conséquent, il est important de les présenter de façon individuelle.

3.3.2.1 Participants qui sont d'origine haïtienne

a) Nous, Sandra²⁶

Sincèrement, nous ne pouvons pas dire de façon objective de laquelle des classes sociales présentées ou évoquées par Labelle (1987) appartient la famille dans laquelle nous avons grandi en Haïti. Si nous nous basons sur les critères évoqués par Labelle (1987) pour catégoriser certaines de ces classes, nous pourrions dire que cette famille dans laquelle nous

²⁴ Les sujets abordés lors de la formation n'étaient pas forcément liés à leurs fonctions de patrouilleurs.

²⁵ Pour chacun des participants, sauf pour nous, nous avons choisi un pseudonyme.

²⁶ Compte tenu de notre position constructiviste, nous posons que nous faisons partie intégrante de la recherche.

avons grandi se situe quelque part entre la bourgeoisie « mulâtre » et la petite bourgeoisie « mulâtre ». De par la mentalité, le mode de vie, certaines attitudes, certaines habitudes inculquées par nos parents, particulièrement notre père, nous nous penchions plus, selon nous, vers la bourgeoisie « mulâtre ». Par contre, par le rôle politique, par le pouvoir économique, nous nous penchions plus, selon nous, vers la petite bourgeoisie. Comme le souligne Labelle (1987: 71), certains tout en faisant partie d'une classe « échappent nettement » à la description qu'elle en fait dans sa recherche. Il y aurait, selon elle, des cas intermédiaires, individuels, entre la bourgeoisie et la petite bourgeoisie. Cas qu'elle avoue avoir laissé de côté dans son travail (Labelle, 1987).

Nous demeurions à Delmas, l'un des quartiers de résidence de petits-bourgeois selon Labelle (1987). Par contre, notre père nous interdisait formellement de fréquenter certains enfants du quartier sous prétexte que nous n'étions pas du même milieu. Même si certaines familles du quartier avaient autant ou plus d'argent que nous, cela ne changeait rien dans leur statut social ni dans le nôtre ; puisqu'il s'agissait d'une réalité de castes²⁷, disait-il. Nous allions quand même jouer avec certains voisins et certaines voisines en cachette. Nous commettions également d'autres écarts de conduite –selon les critères de notre père, bien sûr- ce qui nous valait des remontrances, comme le fait de dire que notre comportement témoigne du fait que nous n'avions pas du sang NAJAC (notre nom de famille) dans les veines. Le nom de famille de certaines de nos fréquentations faisaient souvent l'objet d'une analyse de notre père et de grandes discussions²⁸ entre lui et nous. Selon lui, le nom de famille en disait beaucoup sur l'origine sociale d'une personne.

Au fait, notre père vient d'une famille que nous avons souvent qualifiée, quand nous étions jeune en Haïti, d'aristocrate » (à l'époque, c'est ainsi que nous la percevions). Très tôt orphelin de père et de mère, notre père a été confié à un oncle très aisé qui semblait faire partie de ce que Labelle (1987) qualifie de bourgeoisie « mulâtre ». En effet, dans la famille de notre père, ils sont majoritairement de teint clair et ont de « bon »

²⁷ Il n'existe pas de système de castes en Haïti, comme c'est le cas en Inde. Notre père a utilisé ce terme pour justifier que l'individu hérite d'une origine sociale et que celle-ci ne s'acquiert pas au fil des années avec l'argent.

²⁸ Surnommée, l'artiste, la bohème, la marginale, nous remettons en question certaines de ses idées.

cheveux²⁹ (façon de nommer les cheveux droits). Par contre, nous sommes la seule de nos cousins et cousines à la fois du côté de notre père et du côté de notre mère à ne pas avoir de « bon » cheveux. Cela a été un objet d'insulte contre nous pendant notre jeune âge. Notre mère (elle avait de « bon³⁰ » cheveux) disait même que nous avions été échangée à l'hôpital par erreur, car nous ne pouvions pas faire partie de notre famille ou être leur fille avec de tels cheveux³¹. Justement, Labelle (1987 : 67) dit : « Un dernier critère subjectif constitue le bourgeois le « bon » cheveu. Mulâtre ici signifie cheveu droit. D'où l'importance cruciale du choix du conjoint dans la perpétuation ou l'« amélioration » de ce trait ». Elle précise, toutefois, que les individus issus de la bourgeoisie « ne sont pas tous conformes au phénotype du mulâtre idéal, et des cheveux « frisés » se rencontrent dans presque toutes les familles de la bourgeoisie. Néanmoins, ce critère à lui seul peut jouer en faveur d'une famille en difficulté, alors qu'il faut de fortes assises économiques et sociales pour faire oublier les « mauvais cheveux » (Labelle, 1987 : 67). Nous nous souvenons qu'à l'école préscolaire – nous devions avoir entre 3 à 5 ans – une fille du même âge que nous, de teint un peu moins clair que nous, mais avec de « bon » cheveux, a fredonné ce refrain pendant que nous passions quelque part auprès d'elle « Dessalines pa vle wè blan mannan » (Dessalines déteste les blancs manants (blancs nommés petits blancs ou 36 mois pendant la colonisation). C'est, au fait, un refrain connu en Haïti.

Ce que nous avons cru lire entre les lignes quand nous étions enfant, c'était que le fait que notre père ait fréquenté une jeune femme qui n'était pas de son milieu avait creusé un fossé entre sa famille et lui, donc sa classe d'origine. Depuis le jour où l'information, qu'il voulait garder secrète, avait été révélée à sa famille par une mauvaise langue, il avait été en quelque sorte renié. Comme nous l'avions déjà dit, c'était notre interprétation de faits présentés dans des anecdotes familiales.

Nous nous sommes toujours trouvée différente de la plupart des amis que nous

²⁹Nous utilisons ce terme juste pour mieux illustrer nos propos, mais ce n'est pas un terme que nous assumons. Nous l'employons en général seulement pour critiquer négativement les préjugés en Haïti.

³⁰ J'utilise ce terme pour mieux illustrer mes propos, mais ce n'est pas un terme que j'assume. Je l'emploie en général seulement pour critiquer négativement certains préjugés en Haïti.

³¹ Dans l'un des chapitres de son travail, Labelle (1987) aborde les pratiques répressives liées au corps « racial » dans l'appareil familial et présente des exemples similaires.

avons. Ces amis surnommaient notre père « Le Bourgeois » ou « Le Français égaré sur la terre d'Haïti ». Labelle (1987 : 65) dit, justement, parlant de la bourgeoisie « mulâtre » : « Un trait spécifique du mode de vie de cette classe : le repas « à la fourchette », trois fois par jour, la famille réunie et attablée dans la salle à manger. » Dans notre famille, nous mangions toujours ensemble à table. Jusqu'à présent, nous trouvons cela inconcevable, voire dégoûtant, le fait que dans certaines familles chaque personne mange où elle veut : devant la télévision, dans sa chambre, dans le salon, etc. Nous, manger à table en famille, c'est une règle apprise chez nos parents que nous imposons et que nous appliquons chez nous jusqu'à présent.

Nous avouons que nous avons toujours été très fière des habitudes de vie que nous avons dans notre famille qui nous distinguaient d'autres familles que nous fréquentions. Par contre, nous avons toujours aussi trouvé nos origines sociales telles que nous les percevions plus jeune comme une contrainte à notre liberté. Nous avons toujours eu le sentiment de ne pas pouvoir nous permettre d'avoir certains comportements, de faire certains choix qui allaient à l'encontre de ces origines sociales. Les gens –amis, connaissances et autres- renforçaient ce sentiment chez nous en nous rappelant à l'ordre à la moindre tentative d'écart de notre part ou du moins ce qu'ils se représentaient comme écart dans notre cas. Depuis des années, nous traînons en nous cette ambivalence : aimer être ce que nous devrions être selon notre famille et aspirer à une liberté d'être ce que nous voulons être : être n'importe qui et faire n'importe quoi n'importe où. Nous assumons tellement difficilement ce besoin de liberté que, dans certaines situations, où nous nous permettons cette liberté, nous sentons l'obligation de justifier nos comportements, nos choix en nous cachant derrière le statut d'anthropologue. Toute liberté qui va à l'encontre de ce statut social que nous avons traîné toute notre vie est présentée comme une démarche d'anthropologue. Ces expériences s'avèrent quand même être de vraies expériences de terrain et nous ont construite, entre autres, en tant que chercheuse. Ce rappel à propos de notre démarche ici est pertinent, puisque nous adoptons une position constructiviste.

b) Alice (A)

Alice est âgée de 25 ans, elle est née en Haïti de deux parents haïtiens. Elle est

arrivée au Québec à l'âge de 15 ans avec son père et sa petite sœur, sa mère est encore en Haïti. Le créole haïtien est la langue qui est parlée chez Alice par son père, sa sœur et elle. Le père d'Alice est chauffeur de taxi. Il a décroché du secondaire une année avant d'obtenir son diplôme de fin d'études secondaires. Comme Alice a été séparée de sa mère dès l'âge de 2 ans, elle ne connaît pas le profil de celle-ci. Elle a appris le français à l'école en Haïti, mais elle ne parlait pas cette langue couramment à cette période. Au Québec, elle a utilisé le français surtout à l'école. Il lui manque 4 crédits pour terminer le secondaire.

c) Gigi (G)

Gigi est né en Haïti de parents haïtiens. Elle est arrivée au Canada à 6 ans avec sa mère. Gigi est âgée de 19 ans. Ses deux parents ont 35 ans. Elle a 3 frères et 2 sœurs. Gigi a rejoint sa mère au Canada à l'âge de 5 ans. Quant à son père, il vivait aux États-Unis à ce moment-là. Son plus jeune frère qui a aujourd'hui 14 ans est resté en Haïti pour éviter qu'il tombe dans la délinquance, selon sa mère.

La mère de Gigi est coiffeuse. Elle a suivi une formation technique dans le domaine et son père a un diplôme collégial en gestion : c'est ce que pense Gigi, puisqu'il n'a jamais voulu aller à l'université. Elle demeure à Saint-Michel depuis son arrivée à Montréal. Elle a passé 4 ans aux États-Unis, du secondaire II jusqu'au secondaire 4. Il lui manque deux cours de français pour terminer son secondaire au Québec ; elle n'a pas pu réussir ces cours.

d) Sami (S)

Sami est née en Guyane française de deux parents haïtiens. Ses parents ont quitté la Guyane et ont immigré au Canada sans elle quand elle était très jeune. Elle a vécu pendant plusieurs années chez sa marraine en Guyane. Elle a rejoint ses parents plusieurs années plus tard, entre 8 et 10 ans. Sa mère lui a toujours interdit de s'exprimer en créole haïtien car, selon elle, ce n'est pas une langue. Sami ne connaît pas le niveau d'études de ses parents. Les deux parents de Sami s'expriment en général en créole haïtien. Sami n'a pas terminé son secondaire.

e) Rico (R)

Rico est né en Haïti de parents haïtiens. Il est arrivé au Québec à 5 ans et demi. Avant son arrivée au Québec, il ne parlait pas le français ; il fréquentait une école maternelle dans une petite ville de province en Haïti. Il était dans une classe d'accueil au début de sa scolarisation à Montréal. Rico dit ne pas savoir ce que font ses parents comme travail et ne pas connaître leur niveau d'études. Il manque deux années d'études à Rico pour compléter son secondaire.

f) Dave (D)

Dave est âgé de 25 ans et est né au Québec. Sa mère est née en Haïti et est arrivée au Québec à l'âge de 15 ans avec sa mère sous le régime Duvalier. Cette dernière voulait échapper au climat de violence qui régnait à l'époque sous ce régime politique en Haïti. Au fait, comme dit Dave, sa grand-mère maternelle « voulait offrir autre chose à ses filles ». Quant au père de Dave, il vient de Trinidad et Tobago, il a rencontré la mère de son fils au Québec. Dave ne connaît pas le niveau d'études de ses parents. Les deux langues utilisées chez Dave sont le créole haïtien et l'anglais. Dave a complété son secondaire, mais a décroché du collège.

g) Jean (J)

Jean est né aux États-Unis, car sa mère voulait accoucher de lui dans ce pays. Ses parents sont arrivés ensemble au Canada à l'âge de 17 ou de 18 ans. Le père et la mère sont infirmiers. Il croit qu'ils ont une formation collégiale. À l'âge de 25 ans, Jean a décidé de vivre aux États-Unis, il est resté en Floride pendant un an chez sa marraine. Le français et le créole haïtien ont toujours été utilisés chez lui. Mais, ses parents s'adressent à lui plus souvent en créole haïtien et, lui, il répond souvent en français, des fois en créole haïtien. Il manque une année d'études à Jean pour compléter son secondaire.

Comme l'a mentionné un des informateurs de la recherche de Labelle (1987), la question de classes sociales en Haïti est un sujet extrêmement délicat. Par conséquent, nous n'avons pas abordé directement le sujet avec les jeunes d'origine haïtienne. Nous avons plutôt essayé d'identifier leur appartenance sociale à partir des informations que ces

derniers nous ont fournies au sujet de leurs parents et de leurs expériences de vie en Haïti lors de l'entrevue individuelle semi-dirigée que nous avons faite avec chacun d'eux. Nous avouons que certains de leurs comportements nous ont également servi d'indices. Ainsi, nous avons pu déterminer que ces jeunes d'origine haïtienne étaient issus soit de la paysannerie pauvre et moyenne « noire », soit du prolétariat « noir³² ».

3.3.2.2 Participants qui ne sont pas d'origine haïtienne

a) Moris(M)

Moris est un Québécois qui n'est pas d'origine immigrante. Ses parents ne le sont pas non plus : ils sont nés et ont toujours vécu au Québec. Il est né et a aussi toujours vécu au Québec. Il demeure dans le quartier Saint-Michel depuis sa naissance. Saint-Michel a toujours été le quartier de ses parents. Il a fait des bêtises autrefois et le Tae Kwondo l'a beaucoup aidé. Il aimerait faire profiter d'autres jeunes du quartier de ses expériences et les guider sur la bonne voie. Il fréquente des Haïtiens, sort avec des filles haïtiennes. Il souhaite découvrir d'autres pays un jour, mais il est né au Québec et ne l'a jamais quitté même pas dans le cadre d'un court séjour touristique. Il travaille aussi ailleurs qu'à Maison d'Haïti et son patron est d'origine haïtienne.

b) Bob (B)

Bob est un Québécois qui n'est pas d'origine immigrante. Ses parents ne le sont pas non plus : ils sont nés et ont toujours vécu au Québec. Il est né et a aussi toujours vécu au Québec. Il a visité un pays d'Afrique quand il était plus jeune. Il n'a jamais vécu à Saint-Michel. Par contre, il a complété tout son secondaire dans une école du quartier. Grâce aux amis qu'il s'est fait dans ce quartier, il a pu surmonter sa grande timidité et devenir le jeune homme épanoui et bien dans sa peau aujourd'hui, selon son propre témoignage. Selon lui, les Haïtiens contribuent à enrichir le Québec. Les parents de Bob se sont séparés quand il avait 10 ans. Il a vécu par la suite avec sa mère qui a travaillé pendant plusieurs années à Saint-Michel. Selon Bob, il a une ouverture vis-à-vis des autres cultures qui lui a été transmise par ses parents. Il a trouvé refuge dans la musique. Il fait du rap mélangé avec du funk, du reggae. Son père est informaticien et sa mère est

³² « Noir » dans le sens de personnes de teint foncé.

secrétaire.

c) Polo (P)

Nous avons également Polo dans le groupe lors des périodes d'observation. Nous savons qu'il est d'origine hispanophone. Nous avons pu observer ses interactions sur le terrain. Par contre, nous n'avons jamais pu le rencontrer pour l'entrevue, car celui-ci ne s'est pas présenté au rendez-vous qu'il nous avait donné. Ce jeune homme n'a jamais répondu ni donné suite à nos appels par la suite.

d) Steve (St)

Steve est un jeune qui n'est pas d'origine immigrante. Nous avons pu observer ses interactions sur le terrain. Par contre, nous n'avons jamais pu le rencontrer pour l'entrevue, car il n'a jamais répondu ni donné suite à nos appels. Nous n'avons donc jamais pu avoir une entrevue avec lui. D'après les informations que nous avons eues, celui-ci était très occupé durant la période des entrevues, car il planifiait de fonder une petite entreprise avec sa copine.

Tableau 1: Profil des participants d'origine haïtienne

Participant	Âge	Lieu de naissance	Âge d'arrivée au Canada	Niveau d'études	Niveau d'études des parents		Lieu de naissance des parents		Langue(s) parlée(s) à domicile
					Mère	Père	Mère	Père	
Rico	19 ans	Haïti	5 ans	Secondaire 3	Inconnu	Inconnu	Haïti	Haïti	Créole haïtien
Jean	25ans	États-Unis	6-9 mois	Secondaire 4	Formation collégiale	Formation collégiale	Haïti	Haïti	Français Créole haïtien
Dave	24 ans	Canada (Québec)	S/O	Secondaire 5	Inconnu	Inconnu	Haïti	Trinidad et Tobago	Anglais Créole haïtien
Sami	25 ans	Guyane française	8-10 ans	Secondaire 4	Inconnu	Inconnu	Haïti	Haïti	Créole haïtien
Alice	24 ans	Haïti	15 ans	Secondaire 4	Inconnu	Secondaire 4	Haïti	Haïti	Créole haïtien
Gigi	19 ans	Haïti	5 ans	Secondaire 4	Formation technique (coiffure)	DEP (gestion)	Haïti	Haïti	Français Créole Haïtien

3.4 Instruments de collecte des données

Pour mieux répondre aux objectifs de notre recherche, il fallait que nous utilisions des techniques de collecte de données qui nous permettent de recueillir des données linguistiques et des données ethnographiques. En effet, il nous fallait : 1) relever les occurrences de code-switching dans le discours des sujets, 2) consigner le discours de ces derniers sur les code-switching et sur eux-mêmes en tant que locuteurs, 3) noter des attitudes, des comportements des sujets et de leurs interlocuteurs, 4) noter les types d'interactions entre les sujets et leurs interlocuteurs, 5) noter des choix et des actions posés par les sujets et des personnes de leur entourage, 6) recueillir d'autres informations avec lesquelles nous pourrions confronter les autres types de données. Ainsi, nous devons constituer des données invoquées³³ « dont la constitution est antérieure ou extérieure à la recherche » (Van der Maren, 1995 : 82) et des données suscitées ou d'interaction³⁴ « obtenues dans une situation d'interaction entre le chercheur et les sujets » (Van der Maren, 1995 : 83).

Pour recueillir nos données suscitées ou d'interaction, nous avons eu recours, premièrement, à l'observation participante qui est surtout utilisée dans les recherches en anthropologie; deuxièmement, à l'entrevue semi-dirigée, qui ouvre la porte à l'histoire vivante, ou plus précisément au récit de vie. Dans le cadre de l'entrevue semi-dirigée, nous avons posé des questions ouvertes pouvant porter les participants à s'exprimer librement et à orienter l'entrevue selon leur propre vécu. Nous avons préalablement préparé un guide d'entrevues (présenté en annexe) constitué de questions regroupées selon des thèmes précis qui pouvaient nous permettre de collecter des informations pertinentes répondant aux objectifs de notre recherche. Ce guide a donc servi d'aide-mémoire pour ces entrevues dans lesquelles nous devons respecter les thèmes définis au départ tels que : le parcours migratoire, les choix linguistiques, les pratiques linguistiques, les projets d'avenir, les événements marquants, les choix de chansons, les choix de films, le réseau social, l'identité, la transnationalité, les transmissions familiales, les transmissions culturelles, le programme de Maison d'Haïti.

Un terrain se circonscrit à un espace géographique, à une période et à un groupe de sujets certes, mais le questionnement qui habite le chercheur pendant tout le processus de sa recherche le dote d'une curiosité et d'une réceptivité qui le portent à observer et à retenir tout ce qui est en

³³ Des statistiques nationales, des données d'autres recherches, par exemple.

³⁴ Les données d'entrevues semi-dirigées, par exemple.

lien avec son sujet de recherche même en dehors de ce cadre défini préalablement. C'est ainsi que le chercheur arrive à collecter des données contextuelles dans différents types d'espaces, auprès de différents groupes et à différents moments. Par conséquent, il ne peut, en aucun cas, s'empêcher de confronter ces données d'observations contextuelles -données secondaires- avec celles de son terrain défini au départ et reconnu comme tel -données primaires. Ces données d'observations contextuelles servent à donner un éclairage aux données recueillies dans le cadre du terrain. En effet, certains éléments de réponse qui peuvent s'avérer précieux se retrouvent dans ces données officielles. Compte tenu de ce fait, nous avons constitué aussi un corpus à partir de données que nous avons pu recueillir lors de rencontres et des discussions informelles avec des personnes d'origine haïtienne, hors du terrain initial. Nous avons recueilli ces données dans un carnet de bord destiné à cela que nous avons avec nous durant toute la période de notre recherche.

3.5 Dérroulement de l'enquête

La structure du programme de réinsertion sociale de Maison d'Haïtien dans lequel participaient les jeunes de notre recherche a orienté notre période d'observation. Ainsi, celle-ci a duré neuf mois. Dans un premier temps, les jeunes recrutés ont suivi une formation de patrouilleurs de rue à Maison d'Haïti pendant quelques semaines. Nous avons rejoint le groupe à la troisième semaine de formation, qui était la dernière. En effet, nous avons participé aux dernières séances de formation qui se sont déroulées dans la salle désignée comme la salle des patrouilleurs. Même si nous avons présenté notre recherche aux jeunes et aux responsables qui étaient également sur le terrain à l'occasion, nous souhaitions que notre statut de chercheuse soit oublié. Nous voulions faire de l'observation participante -technique de collecte de données selon laquelle nous devrions participer normalement aux activités du groupe- donc jouer en quelque sorte un rôle au sein du groupe qui ne soit pas celui d'un chercheur. Idéalement, nous voulions nous fondre dans le lot, mais nous n'avons pas eu l'impression que c'était le cas au début, car notre présence en tant qu'étrangère au groupe se faisait sentir. Au fond, si notre présence ne passait pas inaperçue au début, ce n'était pas par rapport à notre statut de chercheuse, puisqu'ils ne nous voyaient même pas en tant que telle. Oui, nous avons compris très rapidement que ces jeunes ne comprenaient même pas le sens de notre démarche auprès d'eux. Ils nous voyaient comme une étudiante au niveau collégial qui faisait un stage, comme l'un des jeunes qui patrouillait les rues avec eux dans le cadre de son stage pour compléter ses études collégiales en intervention. Au début, sans qu'ils ne l'expriment ouvertement, nous avons senti une réserve, de la retenue dans les échanges qu'ils avaient avec nous.

Ils avaient, tous les jours, une période de pause où chacun choisissait de faire ce qu'il voulait. Certains sortaient manger à l'extérieur, d'autres restaient manger sur place à Maison d'Haïti dans l'une des salles du centre. Ceux qui mangeaient sur place dans la salle des patrouilleurs plaçaient une commande de groupe que l'une des personnes du groupe ou la réceptionniste, qui est un ancien patrouilleur de rue (elle avait fait partie du groupe de l'année précédente) allait récupérer. Nous avons accompagné la réceptionniste et une des patrouilleurs une fois au restaurant où ils achetaient à manger en général : c'est un restaurant haïtien où ils vendent des mets haïtiens. Les accompagner au restaurant, manger un repas haïtien, discuter, faire des plaisanteries avec eux, a facilité le rapprochement entre certains des jeunes et nous. Au fur et à mesure, nous sentions que nous nous rapprochions du type d'observation que nous visions. En effet, nous pouvons dire que c'est lorsque nous avons commencé à patrouiller les rues avec les jeunes, à plaisanter et discuter avec eux de tout et de rien que nous avons senti vraiment que nous faisons partie du groupe, que le mur était tombé. Nous devons avouer que nous avons utilisé une stratégie pour nous rapprocher d'eux : la sincérité et la simplicité. Nous avons été entière avec eux, nous avons été nous-mêmes. Nous sommes descendue du piédestal sur lequel ils nous avaient placée. Plusieurs éléments créaient cette distance en question : notre âge légèrement supérieur, notre niveau de scolarité et même notre origine sociale³⁵ selon les critères de rigueur en Haïti³⁶. Un jour, Sami a abordé le sujet et nous a dit : « Tu es une bourgeoise en Haïti, n'est-ce pas ? » C'était une question, mais elle semblait en connaître déjà la réponse. Ce qui prouve que même si elle n'avait jamais mis les pieds en Haïti, elle connaissait la réalité sociale du pays. Au début de l'enquête, Rico, lui, n'a pas caché sa grande surprise en apprenant que nous étions haïtienne. Il a dit à Gigi: « Oh! Elle est haïtienne, comment ça?...Oh Oh ! ».

Pendant les premières semaines de terrain, nous avons observé les jeunes du groupe que nous étudions et leur entourage pendant des heures au centre même, soit dans la salle de conférence, soit dans la salle informatique ou, tout simplement, dans les corridors et au secrétariat. Par la suite, le centre communautaire « Maison d'Haïti », les rues proches de deux écoles du

³⁶Labelle (1987 : 58) précise, certes, que dans sa recherche ne porte pas sur « la structure de classe de l'ensemble de la formation sociale haïtienne, mais elle présente 7 milieux sociaux en Haïti qui nous permettent de situer les jeunes d'origine haïtienne de notre recherche et nous. Il s'agit de la bourgeoisie « mulâtre », les secteurs dirigeants « noirs », la petite-bourgeoisie « noire », la petite-bourgeoisie « mulâtre », le prolétariat « noir », la paysannerie aisée « noire », la paysannerie pauvre et moyenne « noire ». Dans sa recherche, elle aborde la question de couleur dans les classes sociales en Haïti. Ainsi, elle identifie 8 principaux types de couleur en Haïti se retrouvant sur un continuum noir-blanc: noir, marabout, brun, griffe, grimaud, mulâtre, quarteron, blanc.

quartier Saint-Michel (l'école François Perrault et l'école Louis Joseph Papineau), la cour de l'école François Perrault, le parc à côté de l'école François Perrault, quelques rues du quartier Saint-Michel, la pizzeria proche de l'école François Perrault, le McDonald du coin, le restaurant haïtien situé à quelques rues de Maison d'Haïti ont été des espaces où nous nous sommes retrouvés avec les patrouilleurs, donc où nous avons pu continuer notre terrain. Pendant neuf mois, nous avons accompagné les participants à ces différents endroits à Saint-Michel.

Précisons que Saint-Michel est un quartier défavorisé de Montréal qui est connu comme un endroit où il y a souvent du grabuge, d'où la présence fréquente de la police dans les rues, proches des parcs et même dans les cours d'écoles de ce quartier. La mission officielle des patrouilleurs de rue était de circuler dans les rues du quartier afin d'assurer la sécurité des jeunes, de prévenir la violence entre eux, d'être à leur écoute, les aider au besoin.³⁷ Les patrouilleurs de rue devaient intervenir dans le quartier Saint-Michel Ouest; plus précisément, autour des quatre écoles secondaires, cinq écoles primaires, dans cinq parcs récréatifs, le métro Saint-Michel et l'arrêt de l'autobus 67 et à l'intersection Saint-Michel et Louvain.

Nous avons pu, à certains moments, prendre discrètement des notes dans un petit carnet de format 9 x 14 cm. Nous avons pu également enregistrer certaines conversations des patrouilleurs entre eux et avec d'autres jeunes du quartier à l'aide d'une très petite enregistreuse qui ressemblait à un téléphone cellulaire. La discrétion dont nous faisons preuve et le modèle de l'enregistreuse ont contribué à éloigner complètement l'attention des jeunes sur le fait que nous enregistrions certaines conversations. Nous avons obtenu leur autorisation au début pour les enregistrements, mais nous avons eu l'impression sur le terrain qu'ils avaient fini par oublier ce fait.

Lors de nombreuses situations de communication, nous avons enregistré leurs conversations avec leur autorisation, toutefois pour des raisons d'ordre éthique et, parfois, pour des raisons d'ordre pratique, nous nous sommes contentée de noter certains passages de leur conversation dans notre cahier de bord au lieu de les enregistrer. Dans ces derniers cas, nous avons noté les parties des conversations que nous avons trouvées pertinentes pour notre recherche, plus précisément, dans certains cas, nous avons noté la phrase précédant le code-switching et le code-switching lui-même et, dans d'autres cas, nous n'avons noté que le code-switching lui-

³⁷<http://www.mhaiti.org/champs-daction/jeunesse>

même. Nous désignons ici par code-switching la partie où le locuteur est passé à une langue différente de celle qu'il utilisait initialement. Quelques précisions sur ce que nous entendons par problèmes d'ordre éthique : au fait, quand les conversations impliquaient d'autres sujets qui ne faisaient pas directement partie de la recherche ou, plus précisément, que nous n'avions pas mentionnés dans notre certificat d'éthique, nous nous contentions de les prendre en note le plus fidèlement possible. Quant aux raisons d'ordre pratique, il s'agit tout simplement des cas où nous jugions l'enregistreuse inappropriée, encombrante ou qu'elle pourrait être sous une forme ou sous une autre intimidante.

À la fin du programme de réinsertion sociale à laquelle participaient les sujets de ma recherche, nous avons planifié une entrevue avec chacun d'eux. Certaines entrevues, plus précisément celles avec Moris, Rico, Alice et Jean ont pu avoir lieu dans une des salles de Maison d'Haïti. Quant aux entrevues avec Sami, Gigi, Dave et Bob, elles ont eu lieu à leurs domiciles respectifs. Nous avons pu faire l'entrevue avec 8 des patrouilleurs au lieu de 9, car Pedro, le jeune d'origine « latine » ne s'est pas présenté à notre rendez-vous à Maison d'Haïti. Nous avons, par la suite, essayé à plusieurs reprises de le joindre par téléphone, mais en vain. Nous nous permettons de dire jeune d'origine « latine », comme on le dit dans le langage courant, tout simplement parce que c'est la seule information que nous avons à propos de ses origines, puisque nous avons choisi d'attendre l'entrevue pour recueillir plus d'informations à ce sujet et celle-ci n'a jamais pu avoir lieu. Nous avons préféré attendre la fin du programme pour faire les entrevues avec les jeunes parce que nous avons pensé que le fait d'apprendre à mieux les connaître et le fait d'attendre que les barrières entre eux et nous tombent permettraient de mieux orienter les entrevues et d'en tirer le maximum de données. Cette attente nous a coûté la perte d'un des participants certes, mais l'attente en valait la peine selon nous.

Les entrevues se sont toutes déroulées en français. Comme le français est la langue dans laquelle les jeunes s'adressaient à nous en général, le choix de cette langue comme langue d'entrevue s'est fait automatiquement. Nous devons avouer que ce choix a été un réflexe de notre part. Les entrevues, nous les avons toutes entamées en français. Les jeunes ont donc inévitablement suivi le pas. Aujourd'hui, avec le recul, nous nous rendons compte que nous leur avons, en quelque sorte, imposé ce choix auquel, toutefois, ils ne se sont pas opposés.

La durée des entrevues a varié entre 3 et 4 heures selon le participant. Celles-ci ont été réalisées dans une atmosphère détendue même dans les cas où l'entrevue s'est passée dans une

salle des salles de Maison d'Haïti. Comme nous l'avons déjà mentionné dans la partie précédente de la méthodologie, nous avons préparé un petit guide constitué de plusieurs questions, qui est présenté en annexe. Toutefois, nous les avons adaptées selon le participant et l'orientation que prenait l'entrevue. Même quand dans notre guide, nos questions suivaient un ordre et se regroupaient selon des thèmes précis, nous n'avons pas tenu compte de cet ordre-là. Nous nous sommes plutôt laissée guider par la direction que prenait l'entrevue, car nous voulions que cela soit naturel, spontané. Quant aux thèmes, ils ont tous été abordés dans les 8 entrevues que nous avons réalisées. Avec la permission des participants, nous avons enregistré leur entrevue de façon intégrale. Tout en enregistrant les entrevues, nous avons pris en note les idées essentielles et certains de leurs propos, tout en nous arrangeant pour garder le côté informel, détendu, naturel de l'entrevue.

À la fin de notre terrain, nous avons donc pu collecter des données d'observation et des données d'entrevue que nous comptons analyser plus tard.

3.6 Méthodes d'analyse de l'ensemble des données

Puisque les données ont été recueillies dans des contextes différents (entrevues, période d'observation) et qu'elles proviennent également de types de locuteurs différents (participants d'origine haïtienne, participants qui ne sont pas d'origine haïtienne), nous avons décidé de les catégoriser et de les « isoler » les unes des autres selon le cas afin de les analyser au départ séparément. C'est ainsi que nous avons défini les catégories de données suivantes :

D'abord, les données linguistiques classées en :

- 1) Mélange de langues chez les jeunes d'origine haïtienne lors des observations.
 - a. Le code-switching
 - b. L'emprunt
 - c. Le calque

- 2) Mélange de langues chez les jeunes d'origine haïtienne lors des entrevues.
 - a. Le code-switching
 - b. L'emprunt
 - c. Le calque

- 3) Mélange de langues chez les jeunes qui ne sont pas d'origine haïtienne lors des observations.
 - a. Le code-switching
 - b. L'emprunt
 - c. Le calque

Ensuite, les données ethnographiques subdivisées en :

- 4) Données ethnographiques recueillies lors des observations.
- 5) Données ethnographiques obtenues lors des entrevues.

Ainsi, comme méthodes d'analyse, nous avons opté, d'une part, pour une première analyse structurale des données linguistiques, d'autre part, pour une analyse qualitative des données ethnographiques.

3.6.1 Le mélange de langues chez les jeunes d'origine haïtienne dans les données de la période d'observation³⁸

3.6.1.1 Identification et classification des cas de mélange de langues tirés des données de la période d'observation

Nous avons identifié les segments de conversations dans lesquelles se retrouve le créole haïtien. Ainsi, nous avons recherché cette langue sous ses formes syntaxiques, lexicales, phonétiques et phonologiques. Nous basant sur la définition que nous avons retenue de l'emprunt et sur celle que nous avons retenue du calque (voir 2.1.2.3), nous avons identifié séparément les cas d'emprunt, les cas de calque et les cas de code-switching. Quant aux instances de code-switching, nous avons cherché à identifier leur structure. Ceux-ci ont donc été regroupés selon les catégories suivantes dont nous avons discuté le choix et les limites dans le cadre théorique (voir 2.1.2): le code-switching inter-phrastique, le code-switching intra-phrastique, les cas de code-switching extra-phrastique (Milroy et Muysken 1995). Nous référant à la notion de langue matrice (LM) et de langue enchâssée (LE) du modèle insertionnel de Myers-Scotton (2000), nous avons identifié dans le code-switching intra-phrastique la langue matrice et la langue enchâssée. Dans le cas du code-switching interphrastique, pour parler de code-switching et l'illustrer, nous avons choisi d'attribuer un code seulement à la partie en créole haïtien. Dans le cas de code-

³⁸ Le mélange de langues est abordé au chapitre 2 de ce travail.

switching intraphrastique, nous avons attribué un code à l'énoncé complet dans lequel le créole haïtien est inséré. Le code a été attribué ainsi : d'abord, OBS (pour observation) suivi d'un tiret; ensuite, la première lettre du prénom du participant suivi d'un nombre en ordre croissant allant de 1 à x selon l'ordre suivant lequel les exemples ont été cités par locuteur. Par exemple, pour le premier code-switching produit par Dave dans l'ensemble des données d'observation, nous avons : OBS-D1.

3.6.1.2 Analyse qualitative des cas de mélange de langues tirés de la période d'observation

Nous avons analysé les cas de code-switching à partir du modèle « Conversational Analysis (CA) » présenté par (Wei, 2005) et le modèle « Rational Choice » (RC) présenté par Myers-Scotton (2001). Nous avons opté pour une combinaison de ces deux modèles, puisqu'ils se complètent selon nous. Ces modèles nous ont permis de situer chaque occurrence de code-switching dans son contexte de production, donc dans la situation de communication et aussi dans le cadre plus large que constituent les repères socio-culturels des locuteurs. Ainsi, nous avons, plus précisément, présenté le CS, nous avons identifié le locuteur qui l'a produit, la situation de communication, l'objectif de communication et fait ressortir les fonctions communicatives et sociales que celui-ci remplit dans la conversation. Dans la littérature sur le code-switching, d'autres modèles d'analyse sont proposés comme le modèle du Choix rationnel de Myers-Scotton et l'ethnométhodologie et ceux-ci peuvent compléter le modèle que nous avons utilisé. Cependant, compte tenu du contexte dans lequel les occurrences de code-switching ont été recueillies (l'observation participante), ce modèle nous semblait offrir le meilleur potentiel pour éclairer les données lors de leur analyse. Nous avons également procédé à une analyse qualitative des cas de calque et d'emprunt à partir du modèle « Conversational Analysis (CA) » présenté par (Wei, 2005) complété par le modèle du Choix rationnel de Myers-Scotton et une approche inspirée de l'ethnométhodologie.

3.6.2 Le mélange de langues chez les jeunes d'origine haïtienne dans les entrevues

3.6.2.1 Identification et classification des cas de mélange de langues tirés des entrevues

Pour identifier et classer les cas de code-switching produits lors des entrevues par les jeunes d'origine haïtienne, la même démarche a été suivie que pour l'analyse des occurrences du code-switching recueillies lors des observations de terrain. Ainsi, nous avons tenté d'identifier les segments de conversations dans lesquelles se retrouve le créole haïtien. Nous avons ainsi recherché cette langue sous ses formes syntaxiques, lexicales, phonétiques et phonologiques.

Nous basant sur les catégories de code-switching proposées dans la littérature sur la question, nous avons cherché à identifier la structure du code-switching. Ceux-ci ont donc été regroupés selon les catégories suivantes dont nous avons discuté le choix et les limites dans le cadre théorique présenté au chapitre 2 de ce travail: le code-switching interphrastique, le code-switching intraphrastique, le code-switching extraphrastique (Milroy et Muysken (1995). Nous basant sur la notion de langue matrice (LM) et de langue enchâssée (LE) du modèle insertionnel de Myers-Scotton (2000), nous avons également identifié dans les code-switching intraphrastique, la langue matrice et la langue enchâssée. Une telle distinction ne peut être appliquée aux autres types de code-switching. Quand il s'agit de parler de code-switching et l'illustrer, le segment de la langue qui est en français a aussi sa place, puisqu'elle permet justement de voir le passage d'une langue à une autre. Cependant, nous avons choisi d'attribuer un code uniquement à la partie en créole haïtien. Dans le cas du code-switching intraphrastique, de l'emprunt et du calque, nous avons attribué un code à l'énoncé complet dans lequel le créole haïtien est inséré. Le code a été défini ainsi : d'abord, ENT (pour entrevue) suivi d'un tiret; ensuite, la première lettre du pseudonyme du participant suivi d'un nombre pris par ordre croissant allant de 1 à x suivant l'ordre selon lequel les exemples ont été cités dans la présentation de l'analyse et de la discussion des résultats.

À des fins pratiques et pour éviter toute confusion, nous avons attribué un code seulement aux exemples que nous avons exploités dans l'analyse et la discussion des résultats. Les parties en créole haïtien sont présentées en gras et en italique dans l'ensemble du texte. Un équivalent en français de chaque exemple cité dans le texte est proposé. Quant aux exemples présentés dans un tableau, une colonne avec l'équivalent en français est proposée et, dans le cas de certains tableaux, comme celui qui présente les calques, une colonne avec l'énoncé en créole haïtien est également proposée. Dans le cas du code-switching intraphrastique, un équivalent en français du mot en créole haïtien inséré dans l'énoncé est proposé entre parenthèses. Pour les occurrences de code-switching interphrastique, un équivalent en français de la partie en créole haïtien est donné entre parenthèses en dessous de l'énoncé.

3.6.2.2 Analyse qualitative des cas de mélange de langues des données d'entrevues

Comme pour l'analyse des extraits des données d'observation, nous avons exploité l'approche « Conversational Analysis (CA) ». Consciente, par contre, des limites du modèle, nous avons retenu d'autres outils théoriques dans d'autres modèles qui sont présentés dans la littérature pour le compléter. Ainsi, nous avons utilisé le modèle du Choix rationnel et nous avons tenu compte du discours des locuteurs sur eux-mêmes et sur leurs discours comme cela se fait en

ethnométhodologie (perspective émiqne). Sans vouloir donner les résultats de la recherche dans cette partie du travail qui est consacrée à la méthodologie, nous dirons que chaque participant a pu lors de l'entrevue donner son point de vue sur son discours et sur celui des autres. Ils ont tous parlé du code-switching et ont tenté de justifier leurs choix linguistiques, mais nous ne leur avons pas fait écouter leurs conversations, nous n'avons pas non plus fait référence à leurs énoncés que nous avons notés lors des observations sur le terrain. Cependant, certains de ces jeunes ont eux-mêmes, par rapport à la tournure qu'a prise leur entrevue, présenté et commenté sous forme de discours indirect des exemples de code-switching qu'ils utilisent et ceux que des personnes de leur entourage utilisent.

Nous avons également procédé à une analyse qualitative des cas de calque et d'emprunt à partir de l'approche « Conversational Analysis (CA) » (Wei, 2005) complété par le modèle du Choix rationnel de Myers-Scotton et une approche inspirée de l'ethnométhodologie.

Pourquoi compléter l'approche CA par le modèle RC? Selon nous, l'approche CA permet d'analyser la structure de la conversation lors de l'interaction. Elle nous porte à nous concentrer sur chaque étape de celle-ci, à regarder de près le choix du locuteur à chaque étape de la conversation. Grâce à cette approche, nous prêtons une grande attention au résultat : le choix linguistique. Quant au modèle RC, celui-ci nous porte à nous éloigner, « en quelque sorte » de la conversation en tant que telle tout en nous basant sur le résultat : le choix linguistique. Nous nous penchons également sur les raisons idéologiques ou autres pouvant conduire à un tel choix. Ainsi, nous ne regardons pas seulement le ponctuel, mais aussi tout ce qui précède comme les normes linguistiques de la communauté d'appartenance. Nous vérifions l'adéquation ou pas entre le choix linguistique et les normes, les idéologies linguistiques.

3.6.3 Le mélange de langues chez des jeunes qui ne sont pas d'origine haïtienne tirés des données d'observation

3.6.3.1 Identification et classification des cas de mélange de langues chez les jeunes qui ne sont pas d'origine haïtienne

Pour identifier et classer les cas de mélange de langues chez les jeunes qui ne sont pas d'origine haïtienne, nous avons tenu compte des mêmes critères utilisés pour identifier et classer le code-switching des jeunes d'origine haïtienne. La seule différence est que le code-switching des jeunes d'origine haïtienne et ceux des jeunes qui ne sont pas d'origine haïtienne ont été

analysés séparément et les exemples ont été gardés séparément parce que nous comptons les utiliser à des fins différentes.

3.6.3.2 Analyse qualitative des cas de mélange de langues chez les jeunes qui ne sont pas d'origine haïtienne

Les critères d'analyse mentionnés pour les cas de mélange de langues des jeunes d'origine haïtienne ont également été utilisés pour analyser les cas de mélange de langues chez les jeunes qui ne sont pas d'origine haïtienne. La seule différence, c'est que nous n'avons pas pu prendre en compte certains facteurs sociaux dans le cas des jeunes qui ne sont pas d'origine haïtienne, puisque cela ne les concernait pas. Par conséquent, l'analyse de ces occurrences de code-switching s'est limitée à certains critères compte tenu de leur contexte de production.

3.6.4 Les données ethnographiques tirées de la période d'observation et des entrevues

3.6.4.1 Sélection des données ethnographiques

Même si nous avons identifié et présenté séparément les données linguistiques, toutes les données recueillies, quelle que soit leur forme, constituent également des données ethnographiques qui sont analysées comme telles. Les données exploitées comme données linguistiques font également partie de celles-ci. Par contre, ces données quand elles sont prises comme données ethnographiques ne font pas l'objet d'une analyse linguistique.

3.6.4.2 3.6.4.2. Analyse des données ethnographiques

Les données recueillies à partir des entrevues ont fait l'objet d'une analyse qualitative qui s'est déroulée comme suit : 1) nous avons élaboré une grille de codage à partir du cadre théorique (grille de codage présentée en annexe) –que nous avons ajustée tout au long du processus de recherche comme il est, en règle générale, le cas dans l'analyse qualitative (Paillé et Mucchielli, 2012; Van der Maren, 1996); 2) nous avons fait une lecture attentive de l'ensemble des données recueillies pendant les entrevues; 3) nous avons procédé à un codage évolutif des entrevues transcrites. Ce codage s'est précisé au fur et à mesure des allers-retours entre les données théoriques et les verbatim et s'est consolidé; ce qui implique donc une analyse par catégories prédéterminées et émergentes³⁹, donc des catégories mixtes, selon Huberman et Miles (2003); 4) nous avons effectué des regroupements importants; 5) nous avons essayé de « faire parler les données », d'en puiser un sens, de voir ce qu'ils nous apprenaient sur le lien entre le code-

³⁹Des catégories qui n'ont pas été identifiées au départ dans la grille de codage, mais qui ressortent pendant l'analyse et qui se révèlent pertinentes.

switching impliquant le créole haïtien et la dynamique linguistique et identitaire chez des jeunes d'origine haïtienne.

Comme nous l'avons déjà spécifié, nous avons orienté les entrevues de façon à recueillir le récit de vie des participants. Le récit de vie constitue pour nous un outil clé parce qu'il permet de mieux interpréter certains faits, certains actes, certains propos. Il permet de dépasser le cadre d'une simple conversation, d'une simple discussion entre interlocuteurs et même d'aller au-delà du discours du locuteur sur lui-même et sur ses choix. Même s'il est analysé et que les résultats de cette analyse sont confrontés à d'autres, il constitue un moyen de valider la recherche. Le recoupement des autres types de données vers lesquels nous ont conduite les données principales recueillies lors des périodes d'observation et des entrevues ont contribué à accroître la validité des résultats. En effet, en recueillant plusieurs types de données à partir de différents instruments de collecte de données, nous avons procédé à une triangulation instrumentale, la triangulation étant, selon Savoie-Zajc (1996), l'une des démarches pouvant assurer la validité des analyses faites. D'autre part, nous avons confronté les données relevées (données d'observation), nos données suscitées/sollicitées (données d'entrevues) avec nos données informelles afin de relever les éventuelles redondances dans les discours et faire ressortir les idées se dégageant des analyses. Ce qui correspond à l'idée de saturation à laquelle fait référence Savoie-Zajc (1996) comme stratégie pour assurer la validité et la scientificité de la recherche.

Même quand les analyses linguistiques et ethnologiques ont été réalisées séparément dans un premier temps, nous les avons par la suite confrontées afin d'arriver à mieux décrire et à comprendre les comportements linguistiques et déterminer les rôles qu'ils jouent dans la dynamique sociale et identitaire chez les participants. C'est justement pour cela que l'analyse de l'ensemble des données quelles qu'elles soient, a été utilisée pour définir les fonctions que remplit le code-switching chez les participants. Lors de l'analyse, les fonctions identifiées ont été regroupées en catégories que nous avons présentées sous forme de tableau, ce qui a permis d'avoir une vue d'ensemble de ces fonctions.

Au cours de cette démarche, nous avons gardé en tête que les participants présentaient un profil différent les uns des autres : ils ne constituaient pas un groupe homogène. Alors, nous avons cherché à prendre du recul par rapport à chaque participant et à creuser les comportements individuels afin de voir si les comportements étaient tributaires du parcours migratoire et/ou d'autres facteurs.

Les données ethnographiques ont été citées, dans le texte, sous forme de discours direct. Nous ne les avons pas identifiées par un code, mais nous avons précisé s'il s'agissait de données tirées de la période d'observation ou des entrevues. Nous avons ajouté après l'énoncé (OBS) quand il s'agissait de la période d'observation et (ENT) s'il s'agissait des entrevues.

3.6.5 Considérations éthiques

Faisant référence à l'éthique dans le cadre de la recherche, Boutin (2008) rappelle les principes suivants qui s'imposent inévitablement au chercheur: 1) protéger les droits, les intérêts et la sensibilité des participants, 2) les informer des objectifs de la recherche et de l'importance de leur collaboration, 3) veiller à la confidentialité en gardant leur anonymat de façon à empêcher toute exploitation. Ainsi, afin de respecter ces principes et répondre du même coup aux exigences de notre institution d'attache, nous avons suivi la démarche suivante:

- 1) Nous avons rédigé le résumé de notre projet de recherche.
- 2) Nous avons rédigé un formulaire de consentement (voir annexe 2) destiné à être présenté à chaque sujet.
- 3) Après avoir recruté nos sujets, nous avons présenté le projet de recherche à ces derniers, d'abord, verbalement, ensuite, à l'écrit.
- 4) Nous avons recueilli leur consentement écrit –un consentement libre et éclairé- à partir du formulaire de consentement approuvé préalablement par le comité d'éthique de notre établissement d'attache.
- 5) Nous avons remis une copie du formulaire de consentement signé et daté à chacun des sujets ; formulaire dans lequel était décrit brièvement le projet de recherche et dans lequel nous nous engageons à respecter leur dignité, leur vie privée et la confidentialité des données recueillies auprès d'eux.

4. Résultats et discussion

Dans cette partie, nous présenterons les résultats de l'analyse des données linguistiques et ethnographiques recueillies dans le cadre de notre recherche et nous présenterons la discussion de ces résultats. Nous discuterons, d'abord, de la localité haïtienne vécue à Montréal par les jeunes d'origine haïtienne; ensuite, des usages du créole haïtien et du français par les jeunes d'origine haïtienne; puis, des choix linguistiques des jeunes et de leurs implications; enfin, de l'appropriation des transmissions intergénérationnelles par les jeunes d'origine haïtienne et de l'agentivité de ces derniers.

4.1 Pratiques linguistiques et identité chez les jeunes d'origine haïtienne

4.1.1 Accès à des valeurs, des attitudes, des comportements et des pratiques propres à la culture haïtienne

Les jeunes d'origine haïtienne vivent la localité haïtienne à Montréal au-delà des frontières géographiques. En effet, ils ont accès à Montréal à des valeurs, des attitudes, des comportements et des pratiques qui sont fréquents en Haïti et qui sont associés à la culture haïtienne. Pour les jeunes d'origine haïtienne, à part Alice qui est arrivée au Canada au début de l'adolescence, soit ils n'ont jamais vécu en Haïti, donc n'y ont vécu aucune expérience significative, comme c'est le cas pour Jean, Dave et Sami; soit ils ne se rappellent pas de grand-chose de leur vécu en Haïti, comme c'est le cas pour Gigi et Rico qui sont arrivés au Québec vers l'âge de 5 ans. Justement, Rico dit, parlant de ce dont il se souvient de sa vie en Haïti : « Pas grand-chose... » (ENT-R1). Gigi, elle aussi, parlant de ce dont elle se souvient de son pays d'origine, dit : « Rien, j's'sais pas. » (ENT-G1). La famille constitue l'une des voies par lesquelles les jeunes d'origine haïtienne parviennent à avoir accès à des valeurs, des attitudes, des comportements et des pratiques. En effet, au sein de la famille de ces jeunes, des transmissions se font consciemment ou inconsciemment. Ces transmissions se font, selon le cas, par proscription, par prescription et/ou par l'exemple. Précisons que ces transmissions se font à Montréal, puisque ces familles dont il est question dans notre recherche ne retournent pas régulièrement en Haïti, certaines ni retournent même pas du tout.

Les jeunes d'origine haïtienne se remémorent et évoquent avec plaisir les situations où leurs parents expriment leur mécontentement, leur désaccord ou les sermonnent en utilisant une question en créole haïtien, question à laquelle ces derniers n'attendent à aucune réponse. C'est

un plaisir pour les jeunes de reprendre le discours de leurs parents fâchés contre eux lorsqu'ils se racontent des anecdotes familiales. Sami dit pour reprendre le discours de sa mère fâchée contre elle: « Kisa ? » (Quoi?) (OBS-S1). Elle dit aussi : « Sou ki moun w ap fè kòlè a ? » (Contre qui tu te mets en colère?) (OBS-S2). Pourtant, dans aucune des situations, la mère de Sami ne s'attend à recevoir une réponse à sa question. Il est même arrivé à Gigi et à Sami de deviner et de dire avec Dave en cœur les propos de la mère de celui-ci fâchée : « Ki moun ki yo a ? » (C'est qui eux ou untel?)⁴⁰ (OBS-D1; OBS-S3; OBS-G1). Cela arrive pendant que Dave raconte une anecdote familiale. Nous déduisons que les deux filles devinent ce que la mère de Dave pourrait dire dans le genre de situation que décrit ce dernier. Cela signifie qu'il arrive que les parents de Gigi et de Sami tiennent des propos identiques dans des situations similaires. Nous pouvons parler ici de la mécanique des tours de parole et de la pertinence conditionnelle des échanges, comme le présente le modèle « Conversational Analysis ». En effet, l'échange X détermine la réponse X+1. C'est le même comportement linguistique que leur mère ou un de leurs parents aurait pu également avoir dans une telle situation. Par les questions présentées sous forme de discours indirect en racontant leurs anecdotes familiales, les jeunes d'origine haïtienne cherchent à illustrer un comportement fréquent chez leurs parents : une habitude qu'ils trouvent drôle.

L'emploi du créole haïtien en lui-même par les parents quand ces derniers sont fâchés est un autre comportement que certains des jeunes illustrent dans leurs anecdotes familiales. Gigi dit reprenant respectivement le discours de sa mère fâchée contre elle: « Demare min ou sou mwen ! » (Cesse de faire la gueule!) (OBS-G2); « Fout ou deyò ! » (Fous le camp!) (OBS-G3). Sami dit, elle, reprenant le discours de sa mère également fâchée contre elle: « Demaske w devan m non ! » (Disparais « devant moi »!) (OBS-S4). Dans ces trois situations décrites respectivement par leur fille, les deux mères sont fâchées certes, mais ces exemples sont pertinents pour illustrer ce comportement dont nous parlons dans la mesure où ces deux mères ont l'habitude de s'adresser à leurs enfants aussi en français⁴¹ et qu'elles passent souvent du français au créole haïtien pour exprimer leur mécontentement. Le passage du français au créole haïtien, dans ces genres de situations, confirme qu'elles sont fâchées.⁴²

Le discours indirect que les jeunes d'origine haïtienne utilisent dans leurs anecdotes familiales pour reprendre les propos de leurs parents et grands-parents en général démontre

⁴⁰ Les parents détestent en général quand leurs enfants les désignent par « yo » (eux). Ça désigne un certain anonymat, qui est ainsi comme un mépris, selon nous.

⁴¹ Les usages des langues dans leur famille est abordée plus loin dans le travail au point 3.2.

⁴² Dans ces exemples qui illustrent cela, nous n'avons retenu que les parties en créole haïtien. Nous étions tellement concentrée sur la place qu'occupe cette langue dans leur discours.

également l'utilisation fréquente du créole haïtien par ces derniers fâchés ou pas. Gigi imite sa mère lors de trois différentes situations qui se sont déroulées chez elle: « Woy li kraze biblo a ! » (Woah! Elle a brisé le bibelot! » (OBS-G4); « Mwen wè l pa vle vini li gen lè gen yon lòt fanm. » (Je vois qu'il refuse de venir, il fréquente peut-être une autre femme.) (OBS-G5); « Mwen pa ka rete san diri a. » (Je ne peux pas me priver de riz.) (OBS-G6). Elle imite aussi sa grand-mère lors de deux différentes situations chez elle : « Li marye li gen sis pitit. » (Il est marié, il a six enfants) (OBS-G7); « Reveye w pou w al legliz...Non, non, non, gen twòp satan nan ou! » (Réveille-toi pour aller à l'église...Non, non, non, il y a trop de satan en toi!) (OBS-G8). Ce comportement qui est fréquent chez les parents des jeunes d'origine haïtienne se retrouve dans d'autres contextes d'immigration, comme chez des parents et des grands-parents de jeunes d'origine chinoise en Angleterre (Wei et Milroy, 1995). Des parents et des grands-parents de cette origine utilisent en général le chinois et passe parfois en anglais pour provoquer un certain effet dans la conversation intergénérationnelle; par contre, certains n'utilisent que la langue chinoise (Wei et Milroy, 1995). Comme le soulignent Wei et Milroy (1995), c'est ainsi que la langue acquiert sa symbolique sociale. En effet, ces messages que ces parents d'origine haïtienne adressent à leurs enfants sous forme de questions en créole haïtien ou tout simplement en créole haïtien dans des contextes bien précis sont évalués même inconsciemment par ces destinataires qui finissent par assimiler leur portée symbolique, leurs significations sociales. Ainsi, les jeunes intériorisent des comportements linguistiques et leurs significations sociales.

Dave se remémore aussi des expériences familiales et parle avec enthousiasme des fois où ses parents l'ont battu. Il rit et dit : « Oh, yes! J'ai eu la dose de bâton. Yes, sir! » (ENT-D1). Il dit aussi parlant de la façon dont les parents haïtiens élèvent leurs enfants : « Le bon bâton. » (ENT-D2). Il rit et continue : « Manje baton. Ou konnen. Manje mwens de bâton que nous autres (les jeunes d'origine haïtienne), mais eux autres (les Blancs), ils en mangeaient presque pas » (ENT-D3). Par l'emploi de « nous autres », Dave généralise la pratique dont il parle. Il insinue que c'est une pratique courante non seulement chez lui, mais aussi chez d'autres jeunes qui sont d'origine haïtienne. Par « ou konnen », il insinue que nous le savons aussi bien que lui, que c'est une évidence pour nous deux, puisque nous sommes aussi d'origine haïtienne. C'est comme s'il disait : « Entre nous, tu le sais très bien ». Nous avons souvent entendu des personnes d'origine haïtienne identifier cette pratique comme une valeur. En effet, nous avons déjà entendu plusieurs personnes se plaindre de l'absence de cette valeur chez les Québécois ou s'enorgueillir de la présence de celle-ci chez les Haïtiens.

La transmission d'habitudes sur le plan alimentaire et culinaire se font également par des exemples. En effet, les jeunes ont vu et voient souvent les membres de leur famille acheter et/ou préparer chez eux des mets haïtiens comme le griot de porc, le « riz collé »⁴³, la « sauce de pois »⁴⁴, la soupe « joumou »⁴⁵. La préparation de la soupe « joumou » est en elle-même une pratique transmise, mais sa préparation et/ou sa consommation le 1^{er} janvier⁴⁶ en est aussi une. L'adoption et la valorisation de certains médicaments dits médicaments haïtiens sont transmises par l'exemple également au sein de la famille, ce qui est le cas pour le mélange de rhum, de citron et de miel réputé pour être très efficace contre la grippe. Justement, Gigi nous dit un jour que nous voulions aller à une succursale de la SAQ⁴⁷: « Tu veux faire un remède haïtien là a ? Ronm, bagay...(Rhum, chose...). (OBS-G9). Cela nous fait penser à Lili⁴⁸, une mère d'origine haïtienne qui est née au Québec, qui n'a jamais visité Haïti et qui se procure des antibiotiques sans la prescription d'un médecin dans des marchés haïtiens à Montréal alors qu'il en faut bien une pour se procurer ces médicaments dans une pharmacie. Cette jeune femme prône l'efficacité de ces antibiotiques et aussi de plantes disponibles uniquement dans des marchés dits ethniques. Elle prône également des techniques pouvant nettoyer l'appareil génital de la femme, raffermir les muscles de son vagin et ainsi « retenir » un homme dans une relation amoureuse. Des habitudes qu'elle aurait héritées de sa mère et de sa grand-mère.⁴⁹

Le respect des aînés est également transmis dans les familles d'origine haïtienne et cette transmission se fait par proscription ou par prescription selon le cas. La relation adulte-jeune que certains parents d'origine haïtienne nomment « le respect » est perçue comme une valeur que les « Blancs » n'ont pas et qu'eux-mêmes auraient gardée d'Haïti. Jean et Rico font référence à cette valeur que leur auraient transmise leurs parents :

⁴³ Du riz préparé avec des haricots ou des petits pois.

⁴⁴ De la purée de pois, d'haricots ou de lentilles.

⁴⁵ De la soupe au giraumon.

⁴⁶ Haïti a obtenu son indépendance le 1^{er} janvier 1804. Cette indépendance a été obtenue après la révolution qui a conduit à une victoire contre les Français. Manger de la soupe « joumou » (soupe au giraumon) le 1^{er} janvier est une tradition haïtienne.

⁴⁷ Société des alcools du Québec.

⁴⁸ Jeune femme que nous savons interviewée dans le cadre de la recherche sur les groupes religieux, le pluralisme et les ressources symboliques dirigée par DeirdreMeintel.

⁴⁹ Ces données n'ont pas fait l'objet d'une publication, même si c'est ce qui était prévu. Nous avons reçu l'autorisation de les utiliser tout en précisant dans quel cadre nous les avons collectées (organisme de financement, contexte, directrice, etc.).

« Bon, cela peut être le respect des grandes personnes...comment me comporter en public, comment me comporter, puis avoir une bonne façon de parler aux grandes personnes...c'est de la politesse, le ton de ta voix... » (ENT-R2)

Jean, lui, dit :

« Chez nous, on respecte les parents, les grands-parents, tous les adultes. Eux (faisant référence aux Québécois qui ne sont pas d'origine immigrante), ils parlent n'importe comment avec leurs parents, avec les adultes. » (ENT-J1)

Hubert⁵⁰, coordinateur du programme des patrouilleurs à Maison d'Haïti, qui est aussi d'origine haïtienne, n'hésite pas, par exemple, à dire à un jeune qui n'est pas d'origine immigrante qui se plaint du traitement reçu à l'école : « C'est une *granmoun (adulte)*, elle a le droit de t'emmerder » (OBS-H1). Quand la mère de Sami lui dit : « Sou ki moun w ap fè kòlè a ? » (Tu t'énerve contre qui?) (OBS-S2), par cette question, elle rappelle sa fille à l'ordre, c'est une façon également de sermonner sa fille et de lui rappeler qu'elle n'a pas le droit de se comporter ainsi avec une adulte. Cela va plus loin que le respect des parents, c'est le respect des aînés. Pour avoir vécu en Haïti jusqu'à la vingtaine, nous savons que nos parents nous apprennent non seulement à les respecter en tant que parents, mais aussi et surtout de respecter toute personne adulte. Même en étant une adulte à 20, 30 ans, par exemple, nous nous devons de respecter ceux que nous considérons comme des adultes si nous étions beaucoup plus jeune. C'est justement pour cela que la mère de Gigi se fâche un jour contre elle parce que celle-ci manque de respect à un de ses amis -un ami de la mère- en visite chez eux⁵¹. La question : « Ki moun ki « yo » a ? » (C'est qui « Ils »?) (OBS-D1 ; OBS-S3 ; OBS-G1) articulée par Sami, Gigi et Dave en même temps pour imiter la mère de Dave dans l'anecdote racontée par ce dernier évoque une interdiction dont ils sont tous habitués chez eux, celle de ne pas désigner leur parent, un adulte, par « yo »⁵². Ce respect qu'évoquent en général les personnes d'origine haïtienne peut aussi prendre la forme d'une relation de soumission entre l'enfant et l'adulte : l'adulte a toujours raison et a tous les droits, l'enfant exécute et se tait.

⁵⁰ Hubert a été en interaction plusieurs fois avec les jeunes de notre recherche ainsi qu'avec nous, mais il ne fait pas partie de nos sujets.

⁵¹ Cet exemple est discuté plus longuement au point 4.1.2.

⁵² Son équivalent en français est « ils ». Cependant, parfois, en créole haïtien, on utilise « yo » pour désigner de façon impersonnelle et indirecte une personne de qui l'on parle. On l'utilise ainsi souvent quand on est mécontent et qu'on ne veut pas désigner directement la personne qui est à l'origine de ce mécontentement. C'est un usage de « yo » qui est perçu négativement par les adultes quand le « yo » fait référence à eux-mêmes. C'est considéré comme de l'impolitesse.

Nous pouvons citer deux autres pratiques souvent proscrites par des parents d'origine haïtienne : le « sleep over » et la pratique de l'Halloween. Par exemple, la mère de Gigi n'a jamais accepté que celle-ci passe la nuit chez des amis. Lili, la jeune mère de la recherche de Deirdre Meintel⁵³ parle de la pratique d'Halloween en termes de pratique de « Blancs ». « *Se bagay Blan* » (ENT-L1) (*c'est pour les Blancs*), dit-elle à sa fille qui se fait inviter par une camarade de classe qui n'est pas d'origine immigrante. Son refus à ce sujet est catégorique, comme c'est le cas pour la mère de Gigi. Cette tendance chez des parents d'origine immigrante à rejeter et à ne pas adopter certaines pratiques courantes dans le pays d'accueil même quand ceux-ci sont nés et/ou ont grandi dans ce pays est abordée par Meylon-Reinette (2010) en termes d'« inculturation opératoire ». En effet, Meylon-Reinette (2010) souligne que même si, en général, l'immigrant haïtien idéalise « le pays étranger », il n'adhère pas à toutes les valeurs qui y sont véhiculées et il ne rate pas une occasion pour le rappeler à ses enfants. C'est une tendance qui se retrouve, selon Meylon-Reinette (2010) dans les familles d'origine haïtienne à New York. Comme plusieurs auteurs, cette dernière aborde donc l'écart culturel du point de vue des relations familiales (Tremblay et Parazelli, 2001). Justement, selon Turcotte (1991), certains parents haïtiens manifestent une certaine réticence vis-à-vis de certaines valeurs québécoises qu'ils ne comprennent pas et les acceptent difficilement. Des valeurs québécoises sont parfois remises en question, rejetées ou adoptées selon le cas, tout comme des valeurs, des comportements, des habitudes, des pratiques sont adoptées dans les familles d'origine haïtienne. De plus, ces derniers semblent se transmettre d'une génération à une autre. En témoigne, entre autres, le fait que Lili, qui associe la pratique de l'Halloween et le « sleep over » à des pratiques de blancs, soit née et ait grandi au Québec d'une mère d'origine haïtienne qui est arrivée assez jeune au Québec. La grand-mère maternelle de Lili a vécu longtemps au Québec et y est morte. Les transmissions sont passées dans cette famille d'une mère à une autre⁵⁴. Les transmissions se font également de Lili à ses enfants.

Les individus sont dotés d'une mémoire familiale (Montgomery *et al.*, 2009). Cette mémoire familiale se construit à partir des transmissions qui se font dans les familles d'une génération à une autre. Dans le cadre de cette mémoire familiale, des souvenirs du passé sont souvent évoqués, comme c'est possible de le voir chez plusieurs personnes d'origine maghrébine qui vivent à Montréal (Montgomery *et al.* 2009; Montgomery *et al.* 2011). Comme tout individu, les jeunes d'origine haïtienne sont dotés d'une mémoire familiale qui leur permet d'évoquer des souvenirs du passé. Toutefois, ces jeunes ont aujourd'hui une représentation de ces souvenirs du

⁵³ Recherche sur les groupes religieux, le pluralisme et les ressources symboliques dirigée par Deirdre Meintel.

⁵⁴ Nous disons d'une mère à une autre, puisque les trois femmes (Lili, sa mère et sa grand-mère) ont été ou sont des femmes monoparentales.

passé. En effet, ils jettent sur ces événements du passé un regard du présent, leur vision présente de la vie. En d'autres termes, les jeunes, comme tout individu, se sont construits, à des moments donnés de leur vie, cette mémoire selon leur perception et leur propre vécu des événements et ils traduisent, en quelque sorte, ces événements, donc les évoquent selon la perception qu'ils en ont aujourd'hui. Justement, Muxel (1996 : 9-10) souligne que la mémoire familiale est avant tout « une histoire personnelle et sa reconstruction. » Cette mémoire est donc une construction individuelle, puisqu'elle reflète des réalités vécues, perçues et interprétées par l'individu.

Nous aimerions souligner que les souvenirs ne sont pas forcément évoqués, ils sont, dans certains cas, juste vécus sous une forme ou sous une autre. Ils peuvent même relever de l'un des cinq sens : le goût, le toucher, l'ouïe, l'odorat ou la vue. Nous n'oublions pas ce jour où nous avons ressenti cette agréable émotion ou sensation que nous avons qualifié de « *ti black out* » (petit black out). Au fait, nous étions chez Lili⁵⁵, qui n'est pas née en Haïti et qui n'y a pas grandi, et il y a eu brusquement une coupure d'électricité. Ce qui nous a fait automatiquement voyager dans le temps et dans l'espace. Nous nous sommes sentie en Haïti, car quand nous y vivions, il y avait souvent des coupures d'électricité et cela arrivait brusquement et certains citoyens disaient à chaque fois que cela arrivait : « *Woy! black out* » (*Oh ! Une coupure d'électricité*). Cette expérience de « *black out* » vécue au Québec a donc ravivé des souvenirs de façon sensorielle. Après que j'ai partagé mon expérience de « *black out* » d'Haïti avec Lili, « *ti black out* » est devenu chez Lili l'expression pour qualifier toute situation ou chose qui rappelle Haïti. Lili ne fait pas partie du groupe de jeunes d'origine haïtienne de notre recherche mais, comme la majorité du groupe, elle n'a pas grandi en Haïti. Pourtant, nous avons vécu ensemble des instants de « *ti black out* ». Et, comme nous l'avons aussi souligné avant, Gigi et Rico sont nés en Haïti, mais ne se souviennent presque pas de leur vécu dans leur pays d'origine. C'est seulement Alice qui devrait en principe se souvenir de certaines choses de la réalité haïtienne vécue jusqu'à l'âge de 12 ans là-bas, l'âge à laquelle elle est arrivée au Québec. Surtout qu'elle est retournée en Haïti quelques années plus tard où elle y a passé plusieurs mois. Les expériences vécues par les jeunes que nous découvrons à travers leurs anecdotes familiales ainsi que certains souvenirs, tout comme celle vécue avec Lili, nous permet d'appuyer l'idée que la transnationalité vécue à travers la famille permet de découvrir une Haïti au Québec, au-delà des frontières géographiques. Soulignons que nous avons mentionné l'expérience vécue avec Lili quoi que celle-ci ne soit pas une expérience de transmission familiale parce qu'elle nous permet tout simplement de voir

⁵⁵ Jeune femme que nous avons interviewée dans le cadre de la recherche sur les groupes religieux, le pluralisme et les ressources symboliques dirigée par Deirdre Meintel que nous avons déjà mentionnée.

concrètement à quel point l'expérience de quelqu'un qui a vécu en Haïti peut être partagée et permettre et être un vecteur de transmission auprès d'une personne qui n'a pas vécu la même expérience ou n'a pas vécu dans ce pays. En effet, à travers nous, Lili a pu vivre une expérience haïtienne jusqu'à adopter un vocabulaire lié à celle-ci : cette expérience lui sert de repère depuis lors dans certaines situations, dirions-nous. Des expériences comme celles du « black out », des comportements, des valeurs, des pratiques sont transmis ou ont été transmis aux jeunes d'origine haïtienne au quotidien chez eux par leurs parents avec lesquels ils vivent ou ont vécu.

La famille n'est pas le seul espace de transmissions auprès des jeunes d'origine haïtienne au Québec. Leurs réseaux sociaux constitués surtout de personnes d'origine haïtienne constituent également un espace de transmissions. Si nous nous basons sur leurs anecdotes, le partage de leurs expériences, leurs affirmations, nous arrivons à définir cette prédominance de personnes d'origine haïtienne au sein de ces réseaux. D'une part, les amis de leurs parents sont presque tous d'origine haïtienne. Les jeunes affirment que les amis de leurs parents qui venaient chez eux étaient tous d'origine haïtienne. Nous gardons quand même une petite réserve, puisque le père de Dave qui est un anglophone d'origine trinitadienne a vécu pendant un certain temps avec sa mère, ses soeurs et lui. Nous envisageons donc la possibilité que le père n'avait pas forcément que des amis d'origine haïtienne à cette époque. La présence d'autres communautés anglophones noires d'origine immigrante à Montréal appuie un peu notre hypothèse sans forcément la confirmer. D'autre part, ces jeunes affirment tous qu'ils ont surtout des amis d'origine haïtienne. Par exemple, Jean est parti en voyage avec un groupe d'amis à la Jamaïque et ces derniers étaient tous d'origine haïtienne, sans aucune exception. Il raconte :

- J: Quand je suis parti en Jamaïque, ça m'a marqué. C'était mon premier voyage, puis...
- S : (Et vous étiez 20 à peu près.)
- J: Une quinzaine. 15 à 20. On était beaucoup.
- S: (Ok. C'était un groupe plus euh... des groupes du quartier ou?)
- J: Non, de partout.
- S: (Partout?)
- J: Il y a du monde que je ne connaissais pas aussi là, des amis d'autres amis.
- S: (Et c'était de quelle origine le groupe?)
- J: Des Haïtiens
- S: (Que des Haïtiens?)
- J: Anhan.

Grâce à leurs réseaux sociaux, les jeunes d'origine haïtienne participent à des activités comme des « fêtes de maison »⁵⁶, des barbecues, des réceptions de baptêmes, de premières communions et de mariages où on retrouve une ambiance de fêtes d'Haïti. Ces activités se démarquent d'activités retrouvées au sein d'autres types de réseaux sociaux sur le plan de l'ambiance, de la musique, des chansons, des types de blagues, de la nourriture, de la boisson, etc. Justement, Bob compare les fêtes haïtiennes aux fêtes québécoises, il explique à quel point elles sont différentes :

« Non, non. C'est pas pantoute la même chose. Une vraie fête Québécoise-là, on peut comparer ça à des vikings qui fêtent. C'est Heu Heu (il simule la voix de personnes saoulent), on boit, tout l'monde est saoul. Dans une fête haïtienne, tout l'monde va être saoul, mais il y a toujours du rire, je sais pas, d'la danse, qui fait que c'est chaud, ça sent les Antilles, ça sent l'fun sud-là, c'est pas le Québec-là. Ici, c'est la saoulerie, la buverie, puis on s'amuse, on s'en fout d'comment on bouge tandis que là-bas on boit, on boit, on danse quoi, on s'amuse, c'est deux façons différentes de s'amuser, mais c'est s'amuser quand même-là. » (ENT-B1)

Nous avons nous-même participé à ces genres de fêtes à Montréal -mais pas forcément dans des quartiers où demeurent beaucoup de personnes d'origine haïtienne⁵⁷-et quand nous participions à celles-ci, nous avons l'impression de nous retrouver en Haïti. Comme dit Bob : «...il y a toujours du rire...d'la danse, qui fait que c'est chaud, ça sent les Antilles » (ENT-B2). La façon dont les gens s'amuse, rient et s'expriment lors de ces activités favorise la création de micro-espaces haïtiens à Montréal. Les jeunes d'origine haïtienne, même ceux qui sont nés au Québec et qui n'ont même jamais visité Haïti, se plaisent et se retrouvent dans ces genres d'ambiance, comme c'est le cas, entre autres, de Lili, la jeune femme d'origine haïtienne, qui est née à Montréal et qui ne connaît pas Haïti, rencontrée dans le cadre de la recherche⁵⁸ dirigée par Deirdre Meintel. Elle ne fréquente que des boîtes de nuit haïtiennes –c'est là qu'elle arrive à s'amuser, selon elle. Elle participe aussi régulièrement à des fêtes, des barbecues, des baptêmes organisés par des personnes d'origine haïtienne. De plus, quand c'est l'anniversaire, le baptême, la première communion de ses enfants, elle s'arrange pour qu'il y ait une ambiance haïtienne :

⁵⁶ En Haïti et dans la communauté immigrante haïtienne, on organise des fêtes chez soi où l'on mange, boit, danse le compas, danse haïtienne.

⁵⁷ À plusieurs occasions, la famille ou la personne hôte était la seule d'origine haïtienne du coin où elle demeurait. La localité haïtienne peut ainsi se vivre dans des quartiers autres que Saint-Michel où on retrouve un nombre important de personnes d'origine haïtienne.

⁵⁸ La recherche sur les groupes religieux, le pluralisme et les ressources symboliques dirigée par Deirdre Meintel.

musique et chansons haïtiennes, mets typiquement haïtiens –qu’elle achète exclusivement depuis des années dans un restaurant haïtien à Montréal. Et, ce n’est pas seulement pour plaire à ses invités qui sont tous effectivement d’origine haïtienne, mais c’est aussi et surtout parce qu’elle se retrouve et se sent bien dans ce genre d’ambiance aux « couleurs haïtiennes ». Les jeunes d’origine haïtienne, comme cette jeune femme, ont donc découvert -dans le cas de Dave, Sami et Jean- ou redécouvert -dans le cas de Gigi, de Rico (même s’ils ne s’en rappellent pas) et Alice- ce genre d’ambiance à Montréal lors de différentes occasions, chez des amis et/ou des amis des membres de leur famille.

La localité haïtienne se vit également à Montréal dans certains centres communautaires. En effet, certains centres communautaires, qui se donnent comme objectifs, entre autres, de promouvoir la culture haïtienne et de faciliter l’intégration des personnes d’origine haïtienne, organisent différents types d’activités où se rassemblent de nombreuses personnes d’origine haïtienne. Par exemple, la Perle Retrouvée⁵⁹ célèbre au sein de son établissement le Jour de l’indépendance d’Haïti⁶⁰ et la fête du drapeau haïtien⁶¹. Nous avons pu assister à l’une de ses festivités où chansons, discours en créole haïtien, étaient au rendez-vous. Une exposition sur Haïti dans les locaux de l’organisme était aussi proposée au public. Certaines activités autour de la culture haïtienne, d’Haïti ou des Haïtiens attirent des personnes d’origine haïtienne de différents profils. Par contre, d’autres activités n’accueillent ou n’attirent qu’une certaine élite (membres de la direction des organismes, écrivains, intellectuels, etc.). C’est le cas des activités organisées à la Librairie Olivieri à Montréal après le tremblement de terre qui a frappé Haïti le 12 janvier 2010⁶². Plusieurs tables rondes autour d’écrivains d’origine haïtienne y ont été organisées.

Montréal, étant une ville de quartier, certains quartiers compte tenu, entre autres, de leur profil sociodémographique, vont accueillir de nombreuses personnes d’origine haïtienne. D’où la présence dans ces quartiers de centres culturels, d’associations, de commerces en lien avec Haïti et d’écoles dans lesquels on retrouve beaucoup d’élèves d’origine haïtienne. Les centres, les associations organisent des activités autour d’Haïti, les commerces vendent des produits haïtiens

⁵⁹ Un centre communautaire haïtien à Montréal.

⁶⁰ Haïti a obtenu son indépendance le 1^{er} janvier 1804. Cette indépendance a été obtenue après la révolution qui a conduit à une victoire contre les colons français.

⁶¹ La fête du drapeau haïtien est célébrée le 18 mai. Cette fête est le résultat d’un acte symbolique qui a consisté à enlever la partie blanche du drapeau français et à garder la partie bleu et la partie rouge. Le bleu était gardé pour les « Noirs » et le rouge pour les mulâtres. Certaines personnes de type métissé se font appeler, des fois par ceux qui ne le sont pas, « ti wouj » (petit rouge) en Haïti. Pourtant, ceux qui utilisent cette appellation ne font même pas le lien avec la couleur du drapeau haïtien.

⁶² Ce séisme a fait environ 230000 morts, 220000 blessés et 1,5 million de sans-abri.

que l'on ne retrouve pas forcément dans d'autres commerces. À l'intérieur de ces commerces se retrouve une « ambiance haïtienne » : il y a sur les murs des affiches publicitaires d'événements touchant la communauté haïtienne ; des chansons haïtiennes, des conversations, des blagues en créole haïtien se font entendre. À l'une des écoles du quartier Saint-Michel, école qu'ont fréquenté tous les jeunes de notre recherche, on organise une semaine où chaque jour est consacré à une culture immigrante différente. C'est ainsi que nous avons pu assister à la journée haïtienne pendant notre terrain. Lors de cet événement, des mets haïtiens étaient vendus, des objets artisanaux (tambour, par exemple) et historiques (photos des différents présidents d'Haïti, par exemple), étaient exposés. Lors de cette journée, Gigi et Alice accompagnées de deux jeunes hommes d'origine haïtienne ont exécuté un numéro de danse de compas⁶³ au rythme d'une chanson haïtienne. Bref, toutes ces institutions constituent un ensemble de micro-espaces où se retrouvent des éléments de la culture haïtienne. Ces éléments culturels sont exhibés, exposés, entendus, vus, découverts, revus et explorés.

4.1.2 Accès à des productions culturelles haïtiennes

Plusieurs groupes musicaux haïtiens livrent régulièrement ou occasionnellement des performances à Montréal. Nous pouvons même en citer quelques exemples. Le 25 juillet 2009, le groupe Boukman Eksperiyans très connu pour sa « musique racine »⁶⁴ a participé à Montréal à la troisième édition d'Haïti en Folie. Ce groupe chante en général en créole haïtien. Les 11 et 12 juillet 2009, plusieurs groupes musicaux haïtiens qui ont dans leur répertoire de textes en créole haïtien et/ou bilingues ont participé à la 4^{ème} édition du Festival International de Musique Haïtienne à Montréal. Parmi ces groupes, on retrouvait : Mizik Mizik, Krezi Mizik, Barikad Crew, Belo, Emeline Michel, Harmonik, Kreyòl la, Djakout Mizik, T-Kabzy, Black Parent. Le 4 avril 2010, les deux groupes Carimi et Harmonik ont animé une soirée dansante à Montréal. Plusieurs autres spectacles et d'autres événements ont eu lieu ces années-là. Des affiches de spectacles, de concerts et d'événements musicaux divers de plusieurs groupes musicaux haïtiens se retrouvent sur les murs et/ou les portes de certains commerces du quartier Saint-Michel. Le tableau 3.1 en annexe présente des extraits de quelques textes chantés par des groupes musicaux qui livrent souvent des performances à Montréal ; activités auxquelles les jeunes d'origine haïtienne participent quelques fois. Par exemple, Alice, un jour qu'elle patrouillait avec les autres

⁶³ Cette danse haïtienne suit le même rythme que le meringue, mais le rythme est plus lent et il est parfois langoureux. Le compas se danse avec une ou un partenaire.

⁶⁴ Musique dite traditionnelle, dans laquelle on retrouve des rythmes de la musique folklorique haïtien, des rythmes qui sont utilisés lors des danses folkloriques haïtiennes.

jeunes, parle avec enthousiasme d'un événement (un bal) d'un de ces groupes musicaux haïtiens auquel elle a hâte de participer. Elle dit : « J'ai hâte d'aller danser ce compas mercredi. » (OBS-A1)

4.1.3 Accès au créole haïtien

Le créole haïtien est disponible à Montréal dans différents cadres et sous différentes formes. Les chansons auxquelles que les jeunes d'origine haïtienne entendent dans les festivals, dans des commerces à Saint-Michel, chez eux, dans les fêtes chez des personnes d'origine haïtienne, entre autres, leur donnent accès à cette langue. Par exemple, les extraits des chansons présentés dans le tableau 3.1 montre la présence imposante du créole haïtien dans la communauté immigrante haïtienne à Montréal. Quand nous avons assisté au centre communautaire, La Perle retrouvée, à la célébration du Jour de l'indépendance et à la fête du drapeau haïtien, un groupe de chanteurs d'origine haïtienne ont offert une prestation en créole haïtien. En effet, chansons, discours adressé au public étaient en créole haïtien. L'un des refrains était justement : « *Prizon pa pou nou.* » (OBS-Ch1)⁶⁵ (la prison n'est pas pour nous). Certains taxis⁶⁶ constituent également un micro-espace où le créole haïtien se fait entendre. En effet, dans certains taxis de Montréal, des conversations en créole haïtien du chauffeur et/ou des émissions ou des chansons en créole haïtien se font entendre durant le trajet, nous l'avons nous-même constaté plusieurs fois en tant que cliente. Les jeunes d'origine haïtienne peuvent donc à n'importe quel moment se retrouver dans un taxi où le créole haïtien se fait entendre sous une forme ou sous une autre.

4.2 Usages du créole haïtien et du français par les jeunes d'origine haïtienne

4.2.1 Usages du créole haïtien et du français dans la famille des jeunes d'origine haïtienne

Le français et le créole haïtien sont utilisés dans les interactions dans la famille des six jeunes d'origine haïtienne de notre recherche. Jean et Gigi affirment clairement que les deux langues sont utilisées chez eux. Gigi dit plus précisément :

S: Chez toi, c'est quelle langue qu'on utilise? Chez ta mère? Quand t'étais chez tes parents?

Gigi : Français, créole.

S: Et, laquelle qu'on utilise plus?

Gigi : Les 2. Vraiment les 2.

⁶⁵ « Ch » est mis ici pour chanteur.

⁶⁶ Une des compagnies de taxi à Montréal, Taxi Laval, appartient à des personnes d'origine haïtienne.

Jean, quant à lui, en parle en ces termes :

S : (Avec ta mère et ton père, c'est quelle langue?)

J : En français.

Par contre, selon Rico et Alice, c'est seulement le créole haïtien qui est utilisé chez eux. Ces derniers soutiennent à tour de rôle à la suite de mes questions :

S: (Quand t'étais en Haïti quelle langue tu parlais?)

R: Le créole.

S: (Jusqu'à présent le créole.)

R: Oui, le créole.

Au tour d'Alice de préciser :

S : (Ok. Tu parlais créole chez toi tout le temps?)

A : Tout le temps.

Malgré cela, nous pouvons affirmer que le français est aussi présent chez ces deux jeunes sous une forme ou sous une autre. Dans le cas de Rico, cela se confirme au départ par le fait que sa grande sœur -qui joue le rôle de médiatrice linguistique (*language broker*) dans la famille- utilise surtout le français, comportement que Rico affirme ne pas comprendre. Il dit justement: « Ma sœur a plus tendance à parler le français que le créole...Mais, elle avait toujours l'habitude de parler le français, je ne sais pas pourquoi » (ENT-R3). Le fait que la sœur joue le rôle de médiatrice linguistique au sein de la famille confirme le manque de maîtrise du français chez leurs parents. Et, c'est, selon nous, ce manque de maîtrise du français chez ses parents qui donne l'impression à Rico que c'est seulement le créole haïtien qui est utilisé chez lui. Dans le cas d'Alice, même si, comme elle dit, les interactions entre son père et elle se font seulement en créole haïtien, nous pouvons quand même affirmer que le français y est aussi présent sous forme de mélange de langues. Justement, elle dit, parlant du mélange des deux langues chez elle: « Spontanément, ça arrive » (ENT-A1). Comme dans la famille des autres jeunes d'origine haïtienne, le français et le créole haïtien sont utilisés dans la famille de Dave. Toutefois, l'anglais occupe aussi une certaine place dans sa famille, car son père est un anglophone d'origine trinitadienne et il ne maîtrise pas le français selon lui. La présence du père oriente les usages des deux autres langues entre les locuteurs de cette famille. D'abord, Dave affirme que sa mère maîtrise surtout le créole haïtien, ensuite, il affirme que sa mère s'adressait à son père -quand elle était en couple avec lui- en français et comme le père répondait en anglais, elle passait du français à l'anglais. Dave dit plus précisément : « Ma mère peut le parler en français, puis il répond en anglais. Puis, ma mère parle anglais avec » (ENT-D4). Dans la situation décrite par Dave, la

réaction du père porte donc la mère à passer d'une langue à une langue dans la même conversation avec le même interlocuteur. Ainsi, nous voyons que l'orientation que prend la conversation, la structure de la conversation, entre la mère et le père oriente le choix linguistique de la mère comme nous le voyons également dans les résultats de recherches qui adoptent l'approche Conversational Analysis (CA) (Wei, 2005; Cashman, 2005). De plus, Dave en racontant une anecdote familiale dit, parlant des compétences limitées de sa mère en anglais : « Son anglais est malouk » (ENT-D5) (son anglais est terrible, son anglais est très mauvais). Il fallait que Dave entende sa mère s'exprimer en anglais pour pouvoir évaluer ses compétences dans cette langue. Nous nous attardons ici sur l'utilisation de l'anglais par la mère de Dave pour deux raisons. D'une part, le fait que nous décrit Dave fait quand même référence à l'utilisation du français par la mère, donc dans sa famille; d'autre part, il illustre bien le fait qu'un locuteur peut être influencé par le comportement linguistique de son interlocuteur jusqu'à être poussé à utiliser une langue qu'il ne maîtrise pas. Ainsi, selon nous, quelle que soit la maîtrise du français ou du créole haïtien des locuteurs au sein de la famille des jeunes d'origine haïtienne, l'utilisation des deux langues est inévitable. Les jeunes ayant tous grandi au Québec maîtrisent tous le français et leurs parents -à part peut-être le père de Dave- maîtrisent tous le créole haïtien -cela n'exclut pas le fait que les parents pourraient aussi maîtriser le français. Nous voulons tout simplement dire que même si les parents choisiraient de s'exprimer seulement en créole haïtien, l'interaction entre les jeunes et leurs parents dans les deux langues serait inévitable. Dans ces familles, le choix du français ou du créole haïtien pourrait dans certains cas être initié par l'interlocuteur.

Perreault et Bibeau (2003) affirment que certains parents haïtiens s'opposaient à l'apprentissage du créole haïtien par leurs enfants. Toutefois, chez Gigi, Alice, Rico et Jean, aucune des deux langues n'était ni imposée ni interdite. Justement, Dave dit à propos de l'utilisation des langues chez lui : « Ma famille était assez loose-là » (ENT-D6). Par contre, dans le cas de Sami, la mère ne voulait pas que ses filles -Sami et sa sœur- s'expriment en créole haïtien. En effet, même si la mère s'adressait à sa sœur et à elle en créole haïtien, celles-ci ne devaient pas lui répondre en cette langue. Selon la mère de Sami, le créole haïtien n'est pas une langue. Sami nous dit justement à ce sujet : « Ma mère haïssait ça qu'on parlait créole.⁶⁷ Elle voulait pas. Elle dit : « Le créole, c'est pas une langue » » (ENT-S1). Malgré les attitudes négatives de la mère de Sami vis-à-vis du créole haïtien, cette langue était présente chez Sami : sa mère l'utilisait, Sami et sa sœur l'utilisaient également même si ce n'est pas à la même fréquence que la mère. Le fait

⁶⁷ Calque du créole haïtien qui se retrouve dans le tableau des calques.

de dire : « Ma mère haïssait ça qu'on parlait créole. » (ENT-S1), nous permet d'inférer qu'il arrivait aux deux sœurs d'utiliser cette langue chez elles. De façon générale, les parents -à part le père de Dave- utilisent surtout le créole haïtien et le français est surtout utilisé par les enfants dans la famille des jeunes.

Les pratiques linguistiques dans la famille des jeunes d'origine haïtienne ont varié dans le temps, puisque leur profil linguistique, celui de leurs parents et aussi leur situation familiale ont varié dans le temps. Plusieurs faits le confirment. Premièrement, après avoir vécu à Montréal pendant des années, la famille de Dave s'est installée à Ottawa où Dave et ses sœurs ont fréquenté des écoles anglophones. Le père de Dave qui parlait surtout anglais avec les membres de sa famille a quitté la maison familiale après sa séparation avec la mère, ce qui implique que l'anglais n'occupait plus la même place qu'avant dans les interactions entre parents et enfants chez eux. Plus tard, Dave a quitté Ottawa et est retourné vivre à Montréal chez sa grand-mère qui lui parlait seulement en créole haïtien. Deuxièmement, quand Sami était enfant, elle accompagnait sa mère à Maison d'Haïti parce que celle-ci participait à un programme d'alphabétisation. Elle dit pour expliquer la façon dont elle a connu Maison d'Haïti : « Parce que ma mère allait là pour l'alphabétisation » (ENT-S2). Ce qui nous permet d'inférer que sa mère était analphabète au début, ce qui sous-tend qu'elle était plutôt une monolingue créolophone à une certaine période. Puisque le français s'apprend à l'école en Haïti, les analphabètes haïtiens sont en général des unilingues créolophones. La mère ayant été alphabétisée à Montréal et, ne menant pas une vie sédentaire comme certaines personnes d'origine haïtienne âgées, nous pouvons inférer que ses compétences en français ont évoluées au fil des années. En effet, elle vit depuis plusieurs années à Montréal, elle a côtoyé et côtoie encore des francophones et a des interactions avec eux, puisque le français est, selon la loi 101, la langue de l'espace public au Québec. De plus, même si son réseau social est constitué surtout de personnes d'origine haïtienne, elle va au travail, à l'épicerie, dans les services publics, elle rencontre donc des personnes qui ne sont pas d'origine haïtienne. Ce qui lui permet chaque jour d'améliorer ses compétences en français. Ces deux exemples montrent clairement que le profil linguistique de ces locuteurs ne saurait rester figé, celui-ci, comme nous l'avons déjà dit, évolue dans le temps; ce qui inévitablement influe sur les usages des langues dans les interactions au sein de la famille des jeunes.

Les compétences dans les langues des jeunes ont également évolué dans le temps. Par exemple, Alice affirme qu'elle n'avait pas une bonne maîtrise du français quand elle est arrivée au Québec; Rico, quant à lui, ne parlait que le créole haïtien quand il est arrivé au Québec, il a

même dû fréquenter une classe d'accueil à Montréal. Les compétences des jeunes d'origine haïtienne en créole haïtien ont dû inévitablement évoluer également dans le temps. C'est même ce qui porte Sami à croire que c'est au secondaire qu'elle a appris le créole haïtien. Elle dit justement : « Moi, j'ai vraiment appris à parler créole à l'école. En secondaire, je me rappelle, comme si c'était hier, là. Je disais des mots, puis tout le monde riait de moi. C'est là que j'ai appris le créole. » (ENT-S3). Ce qu'elle associe à « apprendre le créole haïtien » est, selon nous, l'évolution de ses compétences dans cette langue qui crée chez elle une prise de conscience de la maîtrise de la langue. En effet, elle dit avoir appris le créole haïtien au secondaire. Pourtant, un peu plus tard, elle parle de l'opportunité qu'elle avait de parler en créole haïtien chez elle avec son père. Elle dit plus précisément : « ...j'ai une opportunité parce que mon père était avec moi, et je peux parler créole aussi. J'ai appris à parler créole et tout » (ENT-S4). Sami est même persuadée qu'elle ne parle pas bien le créole haïtien, manque de maîtrise qu'elle associe à la prononciation de certains mots. Elle dit justement : « Euh, créole, mais pas vraiment bien là » (ENT-S5). Elle exprime même une certaine insécurité linguistique par rapport au créole haïtien. Elle dit : « Je ne prends pas une conversation au complet en créole » (ENT-S6). Elle justifie son choix ainsi : « C'est parce que il y a des mots que j'arrive pas bien à prononcer ou c'est des mots que j'arrive pas bien à dire » (ENT-S7). Elle ajoute : « C'est le fait que je connais pas bien la langue. Je suis pas capable de bien prononcer les mots. Je ne connais pas bien les mots. » (ENT-S8) Soulignons qu'au début du secondaire, les pairs de Sami se moquaient d'elle quand elle s'exprimait en créole haïtien. Elle raconte : « En secondaire, je me rappelle, comme si c'était hier, là. Je disais des mots, puis tout le monde riait de moi... » (ENT-S3). Cela fait partie de sa mémoire individuelle et celle-ci oriente encore aujourd'hui sa perception de ses compétences en créole haïtien qui a même sûrement évolué dans le temps. Dave met aussi en évidence la variation dans les pratiques linguistiques au sein de la famille. Il dit, parlant de la façon dont il a appris le créole haïtien : « À travers ma famille. Mes parents qui m' parlent créole, ma grand-mère qui m' parlait créole, ma mère qui m' parlait toujours créole des fois. » (ENT-D7) Dave semble vouloir dire par là que, des fois, ce n'était que le créole haïtien (c'était **toujours** le créole haïtien **des fois**).

De plus, quand les jeunes disent qu'un de leurs parents ou eux-mêmes parlent juste le créole haïtien, le français ou l'anglais, cela n'exclut pas le mélange de langues. Comme tout bilingue, ces parents et ces jeunes utilisent un « parler bilingue » -notion qu'illustrent bien Lüdi et Py (2004)- à un moment ou à un autre s'ils parlent de façon spontanée, sans s'imposer des restrictions sur le plan de la langue. Justement, Alice dit, du fait de mélanger les deux langues : « Spontanément, ça arrive. Mais, je peux le contrôler-là quand je veux, c'est comme ça peut

arriver, puis, je dis ok, c'est correct, je vais le dire, mais c'est comme je peux contrôler. Si je veux seulement parler français, je peux parler français. Si je veux parler seulement créole, je peux parler seulement créole » (ENT-A2). En fait, tous les jeunes affirment mélanger les langues de façon spontanée et/ou par choix. Dave dit à ce sujet : « C'est juste des fois, il y a des mots qui viennent pas et pis boum, je le remplace par un mot en anglais. » (ENT-D8) Il dit aussi parlant du mélange de langues dans son discours : « Ça peut être un choix comme ça, mais la plupart du temps, c'est spontané » (ENT-D9). Il dit par la suite, un peu plus tard dans l'entrevue : « C'est quelque chose qui arrive comme ça » (ENT-D10). À tout cela s'ajoute la présence du créole haïtien dans les échanges transnationaux que les jeunes entretiennent avec des membres de leur famille éloignée en Haïti et aux Etats-Unis : les cousins, les cousines, les tantes, etc. Soulignons également dans le cas d'Alice qu'il s'agit aussi d'échanges avec sa mère qui demeure en Haïti. Ce qui confirme également le fait que les deux langues soient utilisées sous une forme ou sous une autre au sein de la famille de ces jeunes d'origine haïtienne.

4.2.2 Usages du créole haïtien et du français dans le voisinage des jeunes d'origine haïtienne autre que la famille

Le français et le créole haïtien se retrouvent dans les interactions des jeunes d'origine haïtienne en dehors de leur cadre familial comme dans leurs réseaux sociaux, leur quartier, leur école. En dehors du cadre familial, le français est la langue dominante dans leur discours, c'est celle qu'ils utilisent le plus souvent dans leurs interactions avec des personnes de différentes origines. Le créole haïtien est également utilisé dans leurs interactions. Toutefois, ces jeunes utilisent leur langue d'origine plus souvent dans leurs interactions avec des personnes d'origine haïtienne qu'ils côtoient et surtout avec des personnes d'origine haïtienne âgées. Cependant, même si le créole haïtien se retrouve seule dans certaines de leurs prises de parole, comme c'est le cas pour le français, il est le plus souvent utilisé dans des cas de mélange de langues.

Il arrive aux jeunes d'origine haïtienne d'utiliser le mélange de langues avec le créole haïtien intentionnellement, dans un but précis. D'abord, il leur arrive de l'utiliser comme dépannage linguistique. Justement, Dave dit : « Ouais, si je veux mélanger deux langues, ça va être plus pour un dépannage comme d'habitude mais, spontanément, moi, non. » (ENT-D11) Ensuite, il leur arrive de l'utiliser comme stratégie pour éviter que certains comprennent ce qu'ils disent. C'est une stratégie qu'utilise Alice certaines fois dans ses interactions. Elle en parle ainsi :

(Ok. Est-ce-que ça t'arrive d'utiliser la langue pour atteindre un objectif quelconque?)

A: Oui. Si par exemple, je parle quelque part où je ne veux pas que les autres me comprennent. Si par exemple, je parlais français, et je ne veux pas que les autres me comprennent, je rajoute un bout de créole. [Rires] Je mets le créole dedans. Comme ça, ils ne vont pas comprendre qu'est-ce-que je dis. (ENT-A3)

(D'accord. Est-ce-que ça t'arrive d'avoir d'autres objectifs?)

A: Euh... Non. Juste pour éviter que les autres comprennent qu'est-ce qu'on dit des fois. (ENT-A4)

Moris, jeune qui n'est pas d'origine immigrante, se plaint justement de ce comportement chez certains locuteurs d'origine haïtienne. C'est un comportement qui l'énerve beaucoup.

Puis, il arrive que le créole haïtien soit introduit dans leur discours en français -ce qui implique le mélange de langues- lors de leurs interactions avec d'autres jeunes quelle que soit leur origine juste pour s'amuser, « pour le fun » comme disent Dave et Alice. C'est un jeu auquel ils s'adonnent fréquemment lors de leurs interactions avec les autres jeunes du quartier de différentes origines. Dans ce cas, c'est surtout la présence des jeunes qui ne sont pas d'origine haïtienne qui rend le choix linguistique pertinent du point de vue ludique. Alice dit pour justifier leur choix de mélanger les deux langues certaines fois : « Parce que c'est le fun. C'est plus drôle. Des fois, on fait des blagues, il faut absolument. Mais, pour avoir du fun, il faut absolument qu'on mélange les deux. Alors, on le fait juste pour le fun. » (ENT-A5) Le mélange de langues avec le créole haïtien est perçu comme quelque chose de « chill ». Alice dit justement : « ...si la personne me comprend, c'est chill. ». (ENT-A6)

Le mélange de langues dans les interactions des jeunes d'origine haïtienne est également souvent un comportement spontané, naturel; c'est un réflexe, selon eux. Rico dit : « Oui, cela arrive souvent (parlant du passage d'une langue à une autre) ...Cela arrive comme ça » (ENT-R4). Gigi dit : « Non, ça arrive spontanément...Non, c'est vraiment ça arrive, ça. Dave dit également: « C'est quelque chose qui arrive comme ça » (ENT-D12). Jean dit : « ...Ça vient nature. » (ENT-J2) Alice dit : « Spontanément, ça arrive » (ENT-A7). C'est un comportement linguistique « normal », comme dit Jean, qui se retrouve chez les jeunes d'origine et chez leurs amis de différentes origines. Jean dit plus précisément : « On mélange les mots, c'est normal » (ENT-J3). Et, pour répondre à la question suivante que nous lui posons : « Tu les mélanges comment? »,

celui-ci répond : « Non, ça dépend. Je ne sais pas. Ça vient tout seul. Il y a des slangs, comme »⁶⁸ (ENT-J4). De plus, quand nous lui demandons si le mélange se fait dans la même phrase, il répond : « Sûrement. Je ne sais pas. Ça vient nature » (ENT-J5). Cette difficulté à décrire exactement la façon dont ils mélangent des langues est due, selon nous, au fait que leurs pratiques linguistiques varient sans arrêt et que ces pratiques ne respectent pas forcément un modèle, une structure préétablie, préexistante et figée dans le temps. La variation se fait dans le temps, selon l'objectif de communication et selon l'interlocuteur auquel ils ont affaire. Les propos de Jean confirment cette variation dont nous parlons. Il dit, peu de temps après avoir dit que ses amis et lui mélangent les langues et que cela se fait de façon naturelle : (question : est-ce que ça t'arrive de mélanger les langues parce que tu as un objectif?) « Ah non, je mélange pas les langues » (ENT-J6). Toute cette séquence de l'entrevue avec lui se déroule ainsi :

J : On mélange les mots, c'est normal. (ENT-J3)

(Tu les mélanges comment...?)

J : Non, ça dépend. Je ne sais pas. Ça vient tout seul. Il y a des slangs, comme.
(ENT-J4)

(Est-ce que le mélange se fait dans la même phrase où?)

J : Sûrement. Je ne sais pas. Ça vient nature. (ENT-J5)

(Est-ce que ça t'arrive de mélanger les langues parce que tu as un objectif?)

J : Ah non, je mélange pas les langues. (ENT-J6)

(Han?)

J : Non. (ENT-J7)

(Quand ça arrive ça arrive spontanément?)

J : Ça arrive plus avec mes amis, mais si je parle avec d'autres gens, je vais pas mélanger parce que je fais attention à qu'est-ce que je dis, comment tu

⁶⁸ Notez qu'il n'a pas terminé sa phrase.

parles. (ENT-J8)

(Quand tu es avec tes amis, tu ne fais pas attention?)

J : Non, ce n'est pas que je ne fais pas attention, mais comme il y a des mots que tu prends, comme des p'tits mots en anglais que tu prends, des p'tits mots en français que tu prends, puis c'est tout là. (ENT-J9)

(Et pourquoi tu le fais?)

J : parce que c'est comme ça qu'on parle. C'est notre slang à nous. C'est la façon qu'on, nous, parle. (ENT-J10)

Dans cette séquence de l'entrevue avec Jean, nous avons repris certains de ses propos que nous avons déjà cité, car nous croyons qu'avoir sous les yeux toute la séquence peut permettre de mieux comprendre cette idée de variation qui ressort de ses propos. Les autres jeunes, par leurs propos, appuient également l'idée de variation dans leur discours. Certains affirment que tous, même « les Blancs » parlent le créole à Saint-Michel. L'ensemble des propos à propos de l'utilisation stratégique du créole haïtien et le fait d'affirmer que « les Blancs parlent tous cette langue. Quelle est donc la pertinence de cette stratégie qui a pour certains ne comprennent pas ce dont ils parlent. De plus, selon Gigi, c'est mieux de regarder des films en créole haïtiens avec des amis haïtiens parce que eux, ils comprennent le créole haïtien. Implicitement, elle soutient que « les Blancs » ne comprennent pas le créole haïtien. Gigi dit justement pour répondre à nos différentes questions qui suivent également:

(Est-ce que tu te sens mieux avec un groupe en particulier?)

Gigi : Disons Haïtiens parce que des fois je parle créole. Tu sais des fois quand j'écoute des films haïtiens si j'écoute ça avec un Québécois tiens il va rien comprendre. (ENT-G3)

(Ok. Mais, t'as des amis Québécois?)

Gigi : Oui, j'en ai plein, des amis arabes aussi. Mais toutes mes amis ça tombe qu'ils parlent créole, ça ne me dérange pas. (ENT-G4)

(Quand tu dis qu'ils parlent tous créole, tu parles des amis Arabes, Québécois

aussi?)

Gigi : Ouais. (ENT-G5)

Elle dit aussi : « Je pense qu'on (parlant d'elle et de ses amis de différentes origines) mélange dans la même phrase. Ça se passe ainsi plus souvent » (ENT-G6). Le « plus souvent » en dit long. Par ses propos, Gigi insinue que, d'autres fois, le mélange de langues se fait autrement.

Ces propos qui sont parfois contradictoires ne font qu'exprimer, selon nous, le fait que les comportements linguistiques varient d'une situation à une autre, d'un locuteur à un autre. Ils varient dans l'espace et dans le temps. Et, ces propos contradictoires représentent la façon dont ils perçoivent les usages des deux langues dans leurs interactions avec les autres, mais aussi la façon dont ils vivent ces situations qui impliquent les usages des langues. Ils essaient en quelque sorte de décrire en quelques mots tout un vécu qui est un long processus qui s'étale sur plusieurs années. Ils essaient de mettre des mots sur des pratiques linguistiques complexes et très variées.

Le mélange de langues impliquant le français et le créole haïtien ne se retrouve pas seulement chez les jeunes d'origine haïtienne, c'est un comportement que des jeunes qui ne sont pas de cette origine adoptent également à Saint-Michel. Les jeunes d'origine haïtienne le confirment tous. Rico dit : « Ben toutes sortes (parlant de l'origine des jeunes) même des Blancs aussi disent des mots en créole. » (ENT-R5) Alice, quant à elle affirme :

« Ben, il y a des gens-là, des Blancs, des Québécois qui parlent créole aussi. Fait que ça arrive qu'ils trouvent qu'ils adorent ça parler créole. Puis, des fois ça arrive, quand on parle, on mélange le créole et le français. Ils aiment ça. » (ENT-A8)

Gigi, elle, soutient : « Oui, j'en ai plein (parlant d'amis québécois qui ne sont pas d'origine immigrante), des amis arabes aussi. Mais, toutes mes amis, ça tombe qu'ils parlent créole... » (ENT-G6). Et, pour répondre à notre question concernant ses amis de différentes origines, elle répond : « Des p'tits mots. Tu sais, des fois, on parle, pis ils vont dire une phrase en créole » (ENT-G7).

Dave et Jean qualifient même de « slang » ce parler bilingue retrouvé dans les interactions entre jeunes à Saint-Michel. Sami va dans le même sens. Elle dit : « C'est comme une langue populaire-là » (ENT-S9). Nous jugeons encore une fois pertinent de citer toute une séquence du

dialogue entre Jean et nous, qui est au fait la suite du dialogue précédent :

(Et pourquoi tu le fais? (parlant du fait de mélanger les langues))

J : parce que c'est comme ça qu'on parle. C'est notre slang à nous. C'est la façon qu'on, nous, parle. (ENT-J11)

(De quel nous tu parles?)

J : De mes amis. (ENT-J12)

(Et ces amis-là sont plus de quelle origine, de quelle origine ils sont)

J : Haïtien. (ENT-J13)

(Est-ce que c'est une dynamique qui se fait entre jeunes d'origine haïtienne ou entre jeunes?)

J : N'importe quelle nationalité. Il y a même des Chinois qui parlent notre langue. Ils mélangent aussi, ils font la même chose que nous. C'est comme du slang du quartier comme, j'peux pas t'dire. (ENT-J14)

Ce passage fait référence au fait que des jeunes qui ne sont pas d'origine haïtienne utilisent le mélange de langues avec le créole haïtien certes, mais il fait aussi ressortir l'idée de variation dans les pratiques linguistiques. En effet, quand nous demandons à Jean de quelle origine sont ses amis qui mélangent les langues, il répond : « Haïtiens » (ENT-J13). Par la suite, quand nous lui demandons tout de suite après si les situations de mélange de langues impliquent des jeunes d'origine haïtienne, il répond que les jeunes de différentes origines mélangent les langues comme eux, les jeunes d'origine haïtienne. Il dit plus précisément :

« N'importe quelle nationalité. Il y a même des Chinois qui parlent notre langue. Ils mélangent aussi, ils font la même chose que nous. C'est comme du slang du quartier comme, j'peux t'dire » (ENT-J14).

Dave dit : « Tout le monde. Presque toutes les races le font...Cambodgiens, Haïtiens, Latins, Blancs » (ENT-D13). Gigi, parlant des jeunes qui ne sont pas d'origine haïtienne, dit : « Ils parlent pareil: français-créole. Comme à la place de dire cette chose-là, ils disent « bagay

la », ces affaires-là. », dit : « On parle vraiment pareil » (ENT-G8)⁶⁹. Gigi parle des pratiques linguistiques de jeunes qui ne sont pas d'origine haïtienne certes, mais en le faisant elle décrit également les pratiques linguistiques des jeunes qui sont d'origine haïtienne. Elle se réfère à celles-ci pour décrire celles-là. De plus, parlant des jeunes qui sont d'origine haïtienne et des jeunes qui ne le sont pas, elle ajoute : « On parle vraiment pareil. » (ENT-G8). Dans le même ordre d'idée, Rico dit: « Ils parlent comme nous » (ENT-R6). Le pronom « ils » fait référence aux jeunes qui ne sont pas d'origine haïtienne tandis que le « nous » fait référence aux jeunes d'origine haïtienne. Quant aux pratiques linguistiques dont il parle, il s'agit du passage d'une langue à une autre. Il précise: « Ben, toutes sortes (parlant de personnes) même des blancs aussi disent des mots en créole » (ENT-R7). Il ajoute : « ...ils utilisent des mots créoles dans leur conversation, les jeunes québécois utilisent des mots créoles pour parler » (ENT-R8). Dave est du même avis que Gigi et Rico. Il dit: « Comme le monde, il va dire souvent, il est où le kòb? Kòb, le kòb. (argent) » Veux-tu du kòb? Tout l'monde. Toutes les origines: des blancs dit kòb. Euh! Toutes les origines le font » (ENT-D14).

Nous devons souligner que les jeunes d'origine haïtienne ont également fait mention de la présence de l'anglais dans leurs interactions. Ce qui est tout à fait inévitable chez Dave dont le père utilisait l'anglais chez eux. Nous avons également relevé quelques emprunts de l'anglais dans leur discours sur le terrain, mais il s'agissait plus souvent -à part dans le cas de Dave- de termes comme « fuck, fuck you, fucker, chill, man, shit ». Ce sont des termes qui sont utilisés en général dans le discours des jeunes d'autres origines et certains d'entre eux ne sont pas toujours traduits dans la version française de certains films. Ils se sont, en quelque sorte, intégrés à la langue française. Quoi qu'il en soit, nous ne nous attarderons pas sur l'utilisation de l'anglais, puisque les deux langues qui nous intéressent dans cette recherche sont le français et le créole haïtien dans les interactions.

Bref, l'utilisation que les jeunes d'origine haïtienne font des deux langues varie d'une situation à une autre d'un locuteur à un autre, en témoignent leur discours sur leurs pratiques linguistiques et ce que nous avons observé sur le terrain. Et, ce choix de langue que représente le mélange de langues qui se retrouve dans le discours des jeunes est, certaines fois, volontaire, d'autres fois, spontané.

⁶⁹ Si nous nous basons sur les propos des jeunes d'origine haïtienne, nous dirons que pour ces derniers il suffit qu'un « blanc » utilise un mot en créole haïtien pour considérer ou pour affirmer que celui-ci parle le créole haïtien. » Selon nous, ce n'est pas anodin, car ces jeunes mettent la barre plus haute pour affirmer qu'ils parlent le créole haïtien.

4.2.3 Le mélange de langues dans les interactions sociales des jeunes d'origine haïtienne : des mots à des phrases

Le créole haïtien tout comme le français est présent dans le discours des jeunes d'origine haïtienne seul certes, mais il y est aussi présent sous forme de mélange de langues. En effet, le mélange de langues avec le créole haïtien se retrouve dans les interactions sociales de ces jeunes sous forme d'emprunt⁷⁰, de code-switching interphrastique, de code-switching intraphrastique et de calque.

4.2.3.1 L'emprunt dans les interactions sociales

L'emprunt en créole haïtien est utilisé de différentes façons lors des interactions sociales des jeunes d'origine haïtienne. Justement, dans l'utilisation de ce type de mélange de langues dans leur discours, nous constatons les tendances suivantes :

1) L'emprunt est un terme non récurrent dans le discours du locuteur, mais que son interlocuteur a utilisé précédemment dans un énoncé complètement en créole haïtien

Dans ce cas, l'interlocuteur s'adresse au jeune en créole haïtien et celui-ci lui répond ou réagit en français, mais en insérant un des termes en créole haïtien utilisés par son interlocuteur. Les exemples qui suivent illustrent cette tendance. Dans ces cas, le choix du créole haïtien sous forme d'emprunt est initié par l'interlocuteur.

a) Prenons l'exemple 1 :

Gigi s'adresse à Jean qui a les yeux rivés sur un ordinateur dans une salle de travail de Maison d'Haïti.

1. Gigi : Mwen bezwen met gaz nan machin nan. (Je dois mettre de l'essence dans la voiture).

Jean : Tu as besoin de *gaz* ? (Tu as besoin d'essence ?)

L'énoncé de Gigi est complètement en créole haïtien. Jean réagit en français, mais il emploie le terme « gaz » en créole haïtien que Gigi utilise dans son énoncé. L'équivalent du terme

⁷⁰ Certains des exemples que nous avons regroupés dans cette catégorie pourraient être identifiés comme code-switching intraphrastique. Comme nous l'avons spécifié dans le point ..., nous préférons ne pas nous attarder à la distinction entre emprunt et code-switching intraphrastique qui fait l'objet d'une controverse dans la littérature sur le sujet.

en français est « essence ». Dans cet exemple, l'emprunt du terme « gaz » en créole haïtien est initié par l'interlocutrice de Jean, Gigi.

2) *L'emprunt est un terme proche phonétiquement de son équivalent en français*

a) Prenons l'exemple 2 :

Rico : Ti latina sa a... (Cette petite latina...) (1)⁷¹

2. Alice : Son bounda⁷² est plat. (Ses fesses sont plates.) (2)

En créole haïtien, la lettre « t » à la fin se prononce tandis qu'en français elle est muette au masculin. Même si Alice parle des fesses qui est du genre féminin en français, mais ce n'est pas le terme en français qu'elle a utilisé. Elle emploie plutôt son équivalent en créole haïtien « bounda » qui n'a pas de genre en créole haïtien. De plus, Alice met l'emphase par l'intonation sur « bounda » et sur « plat »; ce qui arrive souvent aux jeunes d'origine haïtienne quand ils font l'emprunt d'un terme en créole haïtien. Comme s'ils voulaient mettre l'accent sur l'élément du message en question non seulement par le choix du créole haïtien, mais aussi par l'intonation. Dans ces cas, par leur intonation, les jeunes confirment qu'il s'agit bien du créole haïtien. Ainsi, cela confirme que c'est bien le terme « plat » en créole haïtien qu'Alice utilise et non le terme « plates » en français au féminin qui s'accorderait avec « fesses », terme qu'elle n'utilise pas dans son énoncé.

b) Prenons l'exemple 3 :

Alice frappe un autre patrouilleur et lui dit :

3. Je te frappe, je ne sens même pas que je te frappe t'as trop de *vyann*.

En français, on dit « viande ». Par contre, même quand « viande » est l'équivalent en français de « *vyann* » ; dans ce contexte, le terme qui conviendrait pour traduire la pensée d'Alice serait « chair ». Alice parle du corps de son interlocuteur, elle trouve son locuteur bien en chair.

c) Prenons l'exemple 4 :

⁷¹ Rappelons que la numérotation correspond à chaque tour de parole dans une conversation présentée par ordre croissant.

⁷² Nous y reviendrons.

Rico exprime son admiration pour une jeune fille métisse (Nous le savons parce que c'est la fille d'un ami). Il parle de la relation de la fille avec un jeune noir de l'école qu'il ne s'explique pas.

Cette fille est trop belle pour sortir avec un gars *lèd* comme ça !

L'équivalent de « *lèd* » est « laid » au masculin en français avec la lettre « d » qui ne se prononce pas. C'est le fait de prononcer la lettre finale qui nous permet de voir qu'il s'agit d'emprunt en créole haïtien. Il dit « ...un gars *lèd*... ». Gars est en français et c'est un terme du genre masculin dans cette langue. En français, Rico dirait : ...un gars aussi laid. Et, la lettre « d » serait muette.

4) *L'emprunt est un terme qui fait partie du registre vulgaire du créole haïtien*

a) Prenons l'exemple 5 :

Alice parle d'un élève. Elle dit :

Il est trop cute. L'enfant a une *djòl* (bouche), mon Dieu!

Le terme dans le registre standard en créole haïtien serait « bouch », le même terme phonétiquement qu'en français. Alice préfère choisir le terme du registre vulgaire. Ce choix du registre vulgaire en créole haïtien lui permet de mettre l'accent sur l'élément en question de son discours. Elle veut souligner à quel point elle trouve ses lèvres grosses. Par son choix de langue, Alice montre la perception qu'elle a et qu'elle souhaite que son interlocuteur ait des lèvres de la fille en question.

5) *L'emprunt est un terme qui est complètement différent de son équivalent en français*

a) Prenons l'exemple 6 :

Dave raconte une anecdote familiale : une altercation avec son père. Il dit :

Il m'a fait une *bagay* (quelque chose) comme un kung fu. Je l'ai poussé dans le bain. Il allait me donner une *fay* (coup de poing).

Nous pouvons citer également des termes que nous avons utilisés pour illustrer d'autres types d'utilisation de l'emprunt tels que : *kale*, *bounda*, *djòl*.

4.2.3.2 Le code-switching interphrastique dans les interactions sociales

Les jeunes de ma recherche utilisent également le code-switching interphrastique dans leurs discours. En effet, ils passent du français au créole haïtien et vice versa en utilisant des énoncés complets dans chacune des deux langues. Dans le discours des jeunes, ce type de code-switching est utilisé soit dans un seul et même tour de parole soit dans un tour de parole différent. Justement, dans l'utilisation de ce type de mélange de langues dans leur discours, nous constatons les tendances suivantes:

1) Le code-switching interphrastique est utilisé sous forme de discours indirect pour reprendre le discours d'un parent

Prenons l'exemple 7 :

Gigi parle de sa mère. Elle dit :

7. Elle prépare ses bagages.

Elle peut pas rester sans son riz.

Elle imite sa mère :

Mwen pa ka rete san diri a. (Je ne peux pas me passer du riz.)

2) Le code-switching est utilisé sous forme de discours indirect pour donner la parole à une personne d'origine haïtienne

En général, dans ce cas, il s'agit d'un discours imaginé : le jeune imagine et simule la situation de communication telle qu'il la perçoit ou la visualise.

Prenons l'exemple 8:

Dave raconte sa vie aujourd'hui, la façon dont se déroulent ses fins de semaine. Il explique la réaction de ses amis qui le contactent pour l'inviter à sortir et qui sont déçus quand il leur dit qu'il a juste envie de rester chez lui tranquillement. Il dit :

8. Les gens ne comprennent pas. (1)

-Mesye a chanje. (2) (Le monsieur a changé.)

-Pou kisa mwen chanje a ? Paske m ap fè kòb?(3). (Pourquoi j'ai changé? Parce que je gagne de l'argent?)

Dans cet exemple, Dave passe du français au créole haïtien pour donner la parole à ses amis : « Mesye a chanje » (2). Cet énoncé qu'il utilise est le discours de ses amis tel qu'il l'imagine ou tel que celui-ci l'est réellement. Quoi qu'il en soit, il utilise le code-switching interphrastique, il passe du français au créole haïtien et donne la parole à ses amis en créole haïtien.

3) Le code-switching est utilisé pour donner son point de vue

Prenons l'exemple 9 :

Nous demandons à Gigi où trouver un magasin de la Société d'alcool du Québec (SAQ). Comme nous sommes grippée, celle-ci devine que nous voulons acheter du rhum pour préparer un remède. Elle nous dit :

9. -Tu veux faire un remède haïtien-là ? (1)

-Ronm bagay, se sa k bon. Afè siwo a.... (2) (Le rhum chose, c'est ce qui est bon. Cette affaire de sirop...

Gigi passe du français au créole haïtien et utilise le créole haïtien pour souligner l'efficacité d'un remède dit haïtien. Elle compare en même temps le remède haïtien aux sirops conventionnels pour la grippe.

4) Le code-switching interphrastique est utilisé pour s'adresser à un interlocuteur différent

a) Prenons l'exemple 10 :

Gigi s'adresse à quelqu'un au téléphone, faisant référence à Jean, et elle utilise le français. Par la suite, elle passe du français au créole haïtien pour s'adresser à Jean.

10. Gigi : Le gars est arrivé, il m'a énervée. (1)

Jean : Je ne veux pas t'entendre salòp !(2)

Gigi: Salòp? Fèmen dan w!⁷³(3) Salope? Ferme ta gueule!

Par son passage du français au créole haïtien : « Salòp? Fèmen dan w! » (3), Gigi montre clairement qu'elle change de locuteur, qu'elle ne s'adresse plus à la personne au téléphone, mais plutôt à Jean qui est à côté d'elle.

b) Prenons l'exemple 11:

Sami et Gigi sont assises dans une pizzeria du coin. Dave, Rico, Bob et Jean entrent dans la pizzeria, ils placent une commande. Sami leur demande s'ils ont fini de patrouiller et ils insinuent que non. Ils ne disent pas oui, ils disent qu'ils vont juste prendre une tranche de pizza et partir, donc ils vont continuer à travailler.

11. Sami : Vous avez fini de patrouiller ? (4)

Dave : Non, on prend une tranche et on part. (5)

Sami : Yo fè sa yo vle.⁷⁴ (6) (Ils font ce qu'ils veulent.)

Sami s'adresse aux garçons en français, mais passe du français au créole haïtien, comme dans l'exemple précédent, pour s'adresser à un autre interlocuteur. En effet, elle se tourne vers Gigi pour montrer qu'elle s'adresse à elle et elle le fait en créole haïtien : « Yo fè sa yo vle. ». Sami s'adresse à Gigi et formule une critique négative en créole haïtien au sujet des garçons, de leur manque de professionnalisme, de leur manque de sérieux dans le travail.

5) Le code-switching interphrastique est utilisé pour s'adresser au même interlocuteur dans un objectif précis

a) Prenons l'exemple 12:

Rico questionne Hubert, un des coordonnateurs, sur la paye que le groupe pourrait recevoir au cours de la journée. Son premier énoncé est en français, mais il passe, par la suite, du français au créole haïtien.

12.-À quelle heure, Hubert, le chèque ? (1)

⁷³ C'est une expression figée en créole haïtien mémorisée comme un bloc.

⁷⁴ Là encore c'est une expression figée mémorisée comme un bloc.

-Hubert, w a ban m nouvèl.(2) (Hubert, tu me donneras des nouvelles.)

Rico passe du français au créole haïtien : « Hubert, w a ban m nouvèl. » (2), pourtant il s'adresse au même interlocuteur. Le contenu des deux énoncés formulés par Rico indique clairement que, par son second énoncé en créole haïtien, il cherche à exprimer une certaine complicité entre Hubert et lui. Le premier énoncé : « À quelle heure, Hubert, le chèque? » (1) s'adresse au coordonnateur; le second énoncé : Hubert, w a ban m nouvèl » s'adresse à Hubert, « l'Haïtien comme lui »⁷⁵.

7) Le code-switching interphrastique est utilisé pour passer d'une étape de la narration à une autre (pour ajouter un fait lors d'une narration)

a) Prenons l'exemple 13 :

Dave raconte ce qui s'est passé entre des jeunes du quartier et la police un jour.

13.-Il a mangé la pire kal. (Il s'est fait vraiment tabasser.)

-Yo tout pati. (Ils sont tous partis.)

-Ils ont laissé le policier parterre.

8) Le code-switching interphrastique est utilisé pour reprendre son propre discours en racontant une anecdote

Prenons l'exemple 14 :

Dave parle de sa vision de la vie, du fait qu'il ne faut pas être trop pressé de réussir dans la vie.

14.-Tu donnes peu par peu.

-Ou bay yon ti bagay. (Tu donnes une petite chose.)

Dans cet exemple, Dave passe du français au créole haïtien pour se donner la parole : « Ou bay yon ti bagay. » Il se donne la parole en créole haïtien certes, mais son énoncé est une reprise de son discours en français : « Tu donnes peu par peu. »

⁷⁵ Nous discuterons plus longuement de cet exemple plus loin dans le travail.

9) Le code-switching interphrastique est utilisé pour changer de sujet.

a) Prenons l'exemple 15 :

15. Dave : Je suis moitié Haïtien, moitié Trinidadien.

Alice : Le mixte n'est pas intense, comme Haïtien et Jamaïcain.

Par la suite, Alice se met à fredonner une chanson et fait brusquement un commentaire sur une fille qu'elle voit passer.

Alice : Gad sa ti pitit la pran l met sou li, mesye ! (Regarde ce que la fille ose porter, Mon Dieu⁷⁶ !)

Alice passe du français au créole haïtien et, par son énoncé en créole haïtien, nous voyons qu'elle change de sujet. Alors qu'elle parlait de Dave et avec lui en français, elle décide de passer au créole haïtien et, cette fois, pour faire un commentaire au sujet de la tenue d'une fille qu'elle voit passer. Le fait de fredonner une chanson après avoir fait son commentaire au sujet de Dave en français montre qu'elle est passée à autre chose.

4.2.3.3 Le code-switching intraphrastique dans les interactions sociales

Les jeunes de notre recherche utilisent également le code-switching dans leur discours. Le recours au modèle de Myers-Scotton, le « Matrix Language Frame Model » permet d'identifier, dans les énoncés retenus, la langue matrice et la langue enchâssée.

a) Prenons l'exemple 16 :

16. Dave : Il a mangé la pire *kal*.

Nous avons dans cet énoncé :

-Deux morphèmes de contenu en créole haïtien : « *kal* » et « mangé »

Soulignons que « mangé » est, dans ce contexte, un calque du créole haïtien. Comme nous

⁷⁶Mesye signifie Monsieur, mais dans ce contexte Mon Dieu ou Seigneur exprime mieux le sens du message.

retenons que le calque est un genre d'emprunt, nous le considérons comme du créole haïtien. Par contre, notons que l'emploi du passé composé renvoie à un temps et un aspect en français.

-Deux morphèmes de contenu en français : « Il », « pire ».

-Un morphème de système en français : l'emploi du passé composé et « la ».

Dans cet énoncé, les code-switching suit l'ordre des morphèmes du français (la structure de surface des constituants sont basés sur grammaire du français), tous les morphèmes de système sont en français et il y a plus de morphèmes en français qu'en créole haïtien. Par conséquent, dans cet énoncé, la langue matrice est le français.

b) Prenons l'exemple 17 :

Dave parle de la vie au Canada.

17. Dave : C'est le *fredi* dans ton *bounda*. (C'est le froid dans ton cul.)

Nous avons dans cet énoncé :

-Deux morphèmes de contenu en créole haïtien : « *fredi* » et « *bounda* »

-Deux morphèmes de contenu en français : « C' », « est »

-Trois morphèmes de système en français : « le », « dans » et « ton »

Dans cet énoncé, les code-switching suit l'ordre des morphèmes du français (la structure de surface des constituants sont basés sur la grammaire du français), tous les morphèmes de système sont en français et il y a plus de morphèmes en français (5) qu'en créole haïtien (2). Par conséquent, dans cet énoncé, la langue matrice est le français.

c) Prenons l'exemple 18 :

Alice réagit par rapport à son commentaire.

18. Alice : Son *bounda* est *plat*. (Ses fesses sont plates.)

Nous avons dans cet énoncé :

-Deux morphèmes de contenu en créole haïtien : « bounda » et « plat ».

-Un morphème de contenu en français : « est ».

-Un morphème de système en français : « son ».

Dans cet énoncé, le nombre de morphèmes en français est égal au nombre de morphèmes en créole haïtien certes, mais il n'y a qu'un morphème de système parmi ces derniers et celui-ci est en français. De plus, l'ordre des morphèmes respecte la grammaire du français. Par conséquent, le français est la langue matrice et le créole haïtien est la langue enchâssée.

4.2.3.4 Le calque linguistique dans les interactions sociales

Les jeunes de ma recherche utilisent également le calque dans leur discours. Ces calques peuvent prendre différentes formes : c'est soit le calque d'un mot soit le calque d'un segment de phrase. Le tableau 4.1 suivant présente quelques exemples de calques produits lors des entrevues:

Tableau 4.1 Des exemples de calques produits par les jeunes d'origine haïtienne

Locuteur	Énoncé avec le calque	Mot ou expression en CH calqué	Équivalent de l'énoncé, de l'expression ou du mot en français
Alice	...elle vivait <i>en dehors</i>	Andeyò	Elle vivait à la campagne
	...elle me coiffait <i>normal</i>	Nòmàl	Elle me coiffait bien
	...il va <i>laisser tous les enfants dans mes mains</i>	Kite timoun yo nan men mwen	Il va laisser les enfants avec moi
	Ici, tu fais ça, ils <i>enlèvent les enfants dans tes mains</i>	...y ap pran timoun yo nan men w	...ils te retirent la garde des enfants
Jean	J'ai peur de rien. <i>Qu'est-ce qui arrive arrivera</i>	Sa k rive rive Jan l pase l pase	J'ai peur de rien : advienne que pourra
	...il va prendre <i>qu'est-ce qui est bon dans les mains de ma mère</i> , il va prendre <i>qu'est-ce qui est bon dans mes mains</i>	...sa k bon nan men w, ...sa k bon nan men m.	Il va prendre ce que ma mère à offrir de bien, il va prendre ce que j'ai de bien à offrir
Sami	J'avais toujours des réponses <i>dans ma bouche</i>	...repons nan bouch mwen	J'avais toujours une réplique
	J'utilisais beaucoup le créole, des mots euh, pas vraiment <i>des bêtises</i> à 100%	...pa betiz...	...pas vraiment des mots vulgaires ou des insultes
Dave	Des amis <i>vagabonds</i> , des affaires de même genre	Zanmi vagabon	Des amis délinquants...

4.2.3.6 Le calque et l'emprunt dans les interactions sociales

Il arrive aux jeunes d'origine haïtienne d'utiliser à la fois le calque et l'emprunt dans le même énoncé lors de leurs interactions sociales.

a) Prenons l'exemple 19 :

Hubert parle des améliorations qu'il va apporter à son vélo.

19. Hubert : J'ai *un dernier chèlbè* que je vais mettre dedans : un *dos-là*.

Dans cet exemple, le GN qui complète le verbe qui est le noyau du GV principal est composé d'un nom (le noyau) qui est en créole haïtien, d'un déterminant et d'un adjectif qui sont un calque du créole haïtien. De plus, la phrase relative qui complète le nom le nom en créole haïtien est aussi un calque du créole haïtien. Dans le second énoncé : « un dos-là », nous avons aussi un calque du créole haïtien. En effet, en créole haïtien, on aurait : *Mwen gen yon dènye chèlbè mwen prale mete ladan li: yon do la a.* (Je vais y ajouter une dernière chose pour l'embellir).

b) Prenons l'exemple 20 :

Sami parle des parents en général.

20. Sami : Quand t'es grande vraiment, ils vag sur toi.

Dans la seconde phrase syntaxique⁷⁷ de l'énoncé, le GV qui est le principal est composé de l'emprunt d'un verbe en créole haïtien (*vag*) et d'un calque du créole haïtien (*sur toi*). En créole haïtien, on aurait : « ...yo vag sou ou » (Ils te fichent la paix).

4.3 Choix linguistiques des jeunes et leurs implications

4.3.1 Des tendances dans les usages du créole haïtien chez les jeunes d'origine haïtienne

Les jeunes d'origine haïtienne associent certaines utilisations du créole haïtien aux locuteurs qui viennent arriver d'Haïti. Ils leur arrivent même de se moquer de l'utilisation que leurs parents font de cette langue. Pourtant, ces jeunes ont tendance à faire ces mêmes utilisations dont ils se moquent lors de leurs interactions entre eux. En effet, nous remarquons les tendances suivantes dans leur discours :

⁷⁷ Selon la grammaire moderne. Dans la grammaire traditionnelle, on parlait plutôt de proposition.

1) Choix d'une question en créole haïtien pour exprimer son mécontentement ou son désaccord

Il arrive aux jeunes d'origine haïtienne, lors de leurs interactions entre eux, de poser une question en créole haïtien à leur interlocuteur pour exprimer leur mécontentement, leur désaccord ou leur désapprobation. Même si leur énoncé, dans ces cas, prend la forme d'une question, leur objectif n'est pas d'obtenir une réponse à leur question, mais plutôt de faire comprendre à leur interlocuteur qu'ils sont fâchés ou qu'ils ne sont pas d'accord avec quelque chose. Plusieurs exemples illustrent ce comportement linguistique chez les jeunes d'origine haïtienne.

a) Prenons l'exemple 21 :

Les jeunes sont dans la cour d'une des écoles du quartier en train de patrouiller, brusquement, Alice décide d'arrêter de travailler et annonce qu'elle s'en va. Elle se met du rouge à lèvres et regarde son cellulaire. Gigi réagit par rapport à ce qu'elle dit. Alice, à son tour, fait la même chose.

Alice : M ale! (1)

Gigi : Tu reviens à 3 heures? (2)

Alice : Ou fou? (3)

Gigi : T'as dit : « T'es fou? » (4)

T'es trop conne! (5)

Alice annonce qu'elle s'en va en créole haïtien : « M ale! » (1) Gigi lui demande si elle va revenir à 3 heures. Elle pose la question à Alice en français : « Tu reviens à 3 heures? » (2) Quand Gigi pose cette question à Alice, elle s'attend à une réponse qui, selon elle, devrait être positive vu qu'il est tôt et qu'on est à la moitié de la journée de travail. En effet, le fait de mentionner une heure exacte -3 heures- dans sa question permet d'inférer que Gigi s'attendrait à ce qu'Alice revienne à cette heure-là. Alice répond à Gigi par une question en créole haïtien : Ou fou? (3). Elle lui demande si elle est folle, par contre, elle n'attend pas une réponse d'elle. Elle veut plutôt exprimer son désaccord, sa désapprobation, concernant l'idée de revenir travailler plus

tard. Elle comprend qu'implicitement Gigi suggère ou croit que si elle part aussi tôt, elle devrait revenir terminer sa journée de travail. Alice par son comportement linguistique fait un choix rationnel : celui d'exprimer son désaccord par rapport à l'idée de revenir travailler plus tard. C'est aussi un choix marqué, puisqu'en tant que jeune ayant grandi au Québec et dont la langue principale est le français, on s'attendrait à ce qu'elle s'adresse à Gigi en français, surtout que cette dernière lui pose une question en français. La réaction de Gigi à la suite de la question posée par Alice confirme aussi que le choix de celle-ci est un choix marqué. Gigi dit en riant: « T'as dit : « T'es fou? » (3) T'es trop conne! » (4). Gigi trouve donc le comportement linguistique d'Alice drôle, puisque c'est un choix linguistique auquel elle ne s'attendait pas. Elle réagit de la même façon qu'elle le fait quand elle décrit certains comportements similaires de ses parents.

b) Prenons l'exemple 22 :

Hubert parle d'un homme qu'il voit trainer proche de l'école et dont il ne comprend pas le comportement. Gigi et Rico réagissent. Cela se passe ainsi :

Hubert : Mwen pa konprann nèg sa a! (1) (Je ne comprends pas cet homme.)

Gigi: Le pédophile? (2)

Rico : Kote l? (3) (Où est-il?)

Il est où le pédophile? (4)

Hubert s'exprime au sujet de l'homme en créole haïtien : « Mwen pa konprann nèg sa a! » (1) Gigi pose une question en français : « Le pédophile? » (2). Rico réagit : il se retourne brusquement et fait deux pas d'un air décidé en direction de l'homme qui est assez loin du groupe et pose spontanément une question en créole haïtien. Il dit : « Kote l? » (Où est-il?) (3). Par son geste et le ton de sa voix, il est possible de constater qu'il est mécontent. Rico utilise donc une question en créole haïtien comme le fait habituellement ses parents et ceux de ses pairs d'origine haïtienne pour exprimer son mécontentement vis-à-vis du comportement de l'homme qu'il s'imagine être un pédophile. C'est un comportement linguistique que ces jeunes trouvent en général drôle dans le discours de leurs parents. C'est un choix rationnel, car le plus important pour Rico, c'est d'exprimer son mécontentement et non d'exprimer une identité linguistique différente de celle de ses parents. Selon nous, Rico ne s'est pas dit qu'il devait utiliser le créole haïtien, il s'est juste laissé aller et s'est laissé guider par son objectif d'exprimer son mécontentement. La reprise de

sa question en français par la suite : « Il est où le pédophile » confirme la spontanéité de son premier choix linguistique c'est-à-dire la question en créole haïtien : « Kote l? » (3).

Prenons l'exemple 23, les patrouilleurs sont dans la cour d'école. C'est la fin de la journée de classe. Les élèves circulent, se parlent entre eux, marchent dans toutes les directions: vers le parc, vers la rue à gauche, vers la rue à droite, etc. Alice fait des commentaires sur la tenue d'une élève qui passe à une certaine distance du groupe. L'élève en question porte des bas déchirés.

23. Alice : Sa pitit la met sou li la a? (1) (Que porte-t-elle là cette enfant?)

Yo fou! (2) (Ils sont fous.)

Elle pose une question en créole haïtien : « Sa pitit la met sou li la a? », mais elle ne s'attend pas à une réponse. Elle exprime juste son désaccord avec le choix vestimentaire de la fille. Elle trouve la tenue de la fille inappropriée. Elle émet, par la suite, un commentaire en créole haïtien : « Yo fou! » (Ils sont fous!) et celui-ci confirme qu'elle ne s'attend pas à une réponse à sa question précédente, mais plutôt qu'elle désapprouve le choix vestimentaire de la fille dont elle parle.

Prenons l'exemple 8 que nous avons déjà mentionné, Dave parle de ses nouvelles habitudes de vie, de ses fins de semaine. Il explique la réaction de ses amis qui le contactent et qui sont déçus quand il leur dit qu'il a juste envie de rester tranquillement chez lui. Il simule la discussion avec ses amis.

8. Dave : Les gens ne comprennent pas. (1) « Mesye a chanje. » (2) Pou kisa mwen chanje? » Paske m ap fè kòb? » (3)

Dave commence par décrire la situation en français. Il dit, entre autres : « Les gens ne comprennent pas ». Il continue en créole haïtien. Par un premier énoncé en créole haïtien, il rapporte le discours de ses amis parlant de lui : « Mesye a chanje » (2). Nous en discuterons au point suivant. Dave réagit par la suite par rapport au discours de ses amis : il utilise deux questions en créole haïtien : « Pou kisa mwen chanje? (3) Paske m ap fè kòb? ». Dave ne s'attend pas à une réponse à ses questions. Il utilise des questions en créole haïtien pour exprimer son désaccord par rapport à ce que pensent ses amis de ses nouvelles habitudes de vie, sa désapprobation par rapport à leur comportement.

2) Choix du créole haïtien pour sermonner, insulter, exprimer son mécontentement ou pour remettre quelqu'un à sa place

Prenons encore l'exemple 8. Rappelons que dans cet exemple, Dave parle de ses nouvelles habitudes de vie, de ses fins de semaine. Il explique la réaction de ses amis qui le contactent et qui sont déçus quand il leur dit qu'il a juste envie de rester tranquillement chez lui. Il simule la discussion avec ses amis.

Dave : Les gens ne comprennent pas. (1) « Mesye a chanje. » (2) Pou kisa mwen chanje? Paske m ap fè kòb? (3)

Par le premier énoncé en créole haïtien : « Mesye a chanje » (Le monsieur a changé), Dave reprend les propos de ses amis exprimant leur mécontentement vis-à-vis de ce que ces derniers perçoivent comme un changement de comportement chez lui. Cet énoncé que Dave reprend illustre le fait que les jeunes d'origine haïtienne utilisent des fois entre eux le créole haïtien pour exprimer leur mécontentement.

Prenons l'exemple 24. Il s'agit d'une prise de bouche entre Gigi et Jean. Pendant cette prise de bouche, Gigi s'arrête plusieurs fois pour s'adresser à quelqu'un d'autre au téléphone.

24. Gigi : Get marenn ou shit! (1)

Gigi: Le gars est arrivé, il m'a énervé. (elle s'adresse à la personne au téléphone) (2)

Jean : Je ne veux pas t'entendre salope/salòp! (3)

Gigi : Salope/Salòp? (4) Fèmen dan w! (5)

Gigi: C'est vrai, Il est arrivé, il m'énervé. (6) (elle s'adresse à la personne au téléphone)

Gigi insulte Jean en créole haïtien : « Get marenn ou shit! »⁷⁸ (Va te faire foutre, merde!)

⁷⁸ « Gèt marenn ou » est en quelque sorte une variante de l'insulte « Gèt manman ou ». Dans le premier énoncé, on utilise la marraine et dans le second, on utilise la maman. En tant qu'Haïtienne, nous dirons que « Get marenn est façon plus adoucie d'utiliser l'insulte qui est au fait : « Kolon gèt manman ou » (La signification d'origine de l'insulte serait le colon a baisé ta mère). Tous les Haïtiens ne le savent pas forcément, ils savent juste que c'est la plus grande insulte que l'on puisse leur faire. Plus précisément, ils considèrent que l'on insulte leur mère. C'est pour cela que

(1) et s'arrête pour s'adresser à quelqu'un au téléphone en français : « Le gars est arrivé, il m'a énervé. » Jean réagit en français : Par la suite, elle passe du français au créole haïtien pour insulter une seconde fois Jean : « Je ne veux pas t'entendre salope/salòp! » (3). Gigi passe du français au créole haïtien pour insulter une seconde fois Jean : Fèmen dan w! (5). Le choix de Gigi n'est pas initié par celui de son interlocuteur, Jean. Soulignons que Gigi reprend quand même un énoncé de Jean avant de l'insulter en créole haïtien. Elle dit en effet au début de son intervention : « Salope/Salòp! ». Nous ignorons s'il s'agit de « salope » ou de « salòp », nous aurons tendance à dire que c'est « salòp » en créole haïtien, mais nous ne saurons le prouver. C'est une insulte fréquente en créole haïtien chez les locuteurs haïtiens.

Gigi par le fait d'utiliser le créole haïtien les deux fois pour insulter Jean fait deux choix marqués. Non seulement le choix du créole haïtien n'est pas initié par Jean, son interlocuteur, mais elle passe clairement d'une langue à une autre en passant d'un locuteur à autre. Nous ne nous attendions pas à ces deux choix de la part d'un locuteur ayant grandi au Québec et dont la langue principale est le français. Les choix de Gigi sont des choix rationnels, car son objectif est d'insulter Jean, de lui montrer qu'elle est fâchée contre lui, qu'elle est énervée comme elle le confie à la personne avec laquelle elle parle au téléphone.

Les comportements des jeunes d'origine haïtienne dont nous venons de discuter se retrouvent également chez des locuteurs ayant grandi en Haïti comme leurs parents. Nous le voyons dans les énoncés tirés du discours de leurs parents que nous avons cités dans le chapitre 4.1.1.

Les jeunes par leurs comportements font des choix linguistiques marqués, puisque si nous les considérons comme des locuteurs ayant grandi au Québec, nous nous attendrions au choix du français, puisque c'est la langue dominante chez eux. De plus, nous devons préciser que le choix du créole haïtien n'est aucunement dû à la structure de la conversation : ce n'est pas dû au choix de langue de leur interlocuteur. Dans la plupart des cas, leur interlocuteur s'adresse à eux en français et eux, ils réagissent en utilisant le créole haïtien. Dans ces cas, le choix de la question en créole haïtien, d'un énoncé en créole haïtien pour sermonner, insulter quelqu'un, remettre quelqu'un à sa place ou exprimer leur mécontentement, comportement similaire à celui de leurs parents qui, selon eux, est propre à leurs parents et non à eux-mêmes, est un choix rationnel. Dans ces situations, ce qui importe pour ces jeunes, c'est d'exprimer leur désaccord, leur désapprobation

souvent les Haïtiens qui se font insulter ainsi réagissent en disant « Ou joure manman m? (Tu as insulté ma mère?) Toutefois, l'équivalent en français de cette insulte que nous trouvons c'est : « Va te faire foutre! »

ou leur mécontentement; d'insulter ou de sermonner quelqu'un. Ils n'ont pas le souci de se distinguer de leurs parents, ils ont à leur disposition un outil : le questionnement en créole haïtien, qui peut leur permettre d'exprimer clairement leur pensée et leur sentiment. De plus, ils sont sûrs que leur message sera clair et sera donc compris, puisque leur interlocuteur connaît le sens d'un tel comportement linguistique. En témoigne, le fait de parler de ce comportement chez leurs parents quand ils partagent leurs anecdotes familiales. Ils disent justement en cœur pour imiter leurs parents qu'ils trouvent tellement drôles : « Kiyès ki yo a? ».

3) Choix du créole haïtien pour passer d'un locuteur à un autre et faire un commentaire négatif au sujet de son interlocuteur précédent

Prenons l'exemple 25, Sami, Gigi et moi sommes en train de patrouiller dans une pizzeria du quartier. Sami et Gigi ne sont pas là pour s'acheter à manger. Dave et Jean entrent dans la pizzeria. Sami s'adresse à eux et leur pose une question. Après avoir obtenu une réponse, elle s'adresse à Gigi.

25. Sami : Vous avez fini de patrouiller? (1)

Dave : Non, on prend une tranche et on part. (2)

Sami : Yo fè sa yo vle. (3) Se Ayisyen yo ye, Ayisyen toujou ap...(4) (Ils font ce qu'ils veulent. Ce sont des Haïtiens, comme d'habitude les Haïtiens...)

Sami demande à Dave et à Jean s'ils ont fini de patrouiller, elle leur pose la question en français : « Vous avez fini de patrouiller? » (1). Dave lui répond en français, choix de langue initié par Sami : « Non, on prend une tranche et on part. » (2). Sami s'adresse à Gigi et critique Dave et Jean négativement. Cette fois, Sami passe du français au créole haïtien : « Yo fè sa yo vle. » (3) « Se Ayisyen yo ye Ayisyen toujou ap... » (4). Elle fait un choix linguistique marqué et qui n'est initié par aucun de ses interlocuteurs. Elle fait un choix rationnel, celui d'utiliser le créole haïtien pour s'adresser à quelqu'un qui est d'origine haïtienne -Gigi- pour critiquer négativement le comportement d'autres personnes -Dave et Jean. Dans sa critique négative, nous pourrions dire qu'il y a un « entre nous » qui est implicite. Justement, nous retrouvons ce même type de comportement chez une locutrice haïtienne dont nous avons observé les interactions lors de notre terrain à Saint-Michel.

Prenons l'exemple 26, nous décidons de faire un petit tour dans le coin pour faire passer

l'heure en attendant de nous rendre à l'une des écoles où patrouillent les jeunes. Nous nous rendons à une épicerie. Le gérant de l'épicerie, qui n'est pas apparemment ni Haïtien ni noir, donne du chocolat à un petit garçon noir. La femme qui accompagne le petit garçon réagit par rapport au comportement du gérant.

26. La femme : Quand on ira chez le dentiste, je t'amènerai le bill. Pas de problème. (1)

La femme : Ou wè sa misye a bay timoun nan. (Tu vois ce que le gars a donné à l'enfant.) (2) Tenten an! (La merde!) (3)

Dans un premier temps, la femme s'adresse au gérant en français, elle lui donne un avertissement : « Quand on ira chez le dentiste, je t'amènerai le bill, pas de problème! (1). Elle lui apportera la facture du dentiste. Elle insinue donc que le garçon risque d'avoir des caries à cause du chocolat. Quand elle s'adresse au gérant, elle a l'air de plaisanter, elle sourit. Par contre, arrivée dans sa voiture, éloignée du gérant, elle s'adresse à un homme noir à côté d'elle en créole haïtien. Elle fait un commentaire négatif au sujet du gérant et de son comportement : « Ou wè sa misye a bay timoun nan. » (2). Elle utilise même une insulte pour désigner le gérant : « Tenten an! » (La merde!) La femme passe du français au créole haïtien pour changer d'interlocuteur, s'adresser à celui-ci et critiquer négativement quelqu'un d'autre, son interlocuteur précédent. Il y a dans le choix de la femme, un « entre nous » implicite. En présence du gérant, celle-ci sourit, elle a l'air de plaisanter avec lui. Par contre, loin de lui, en présence de l'homme qui semble être un Haïtien qui est près d'elle, elle exprime son mécontentement, elle a l'air contrariée, fâchée à cause du comportement du gérant vis-à-vis du petit garçon. Entre eux, elle se permet d'exprimer ses vrais sentiments. Le choix du créole haïtien exprime symboliquement cette transition, ce changement dans les interactions : passer d'un locuteur à un autre et insulter son interlocuteur précédent.

4) Choix du registre vulgaire en créole haïtien pour exprimer son mécontentement

Dans l'exemple 27, Alice fait un commentaire sur le pantalon que porte Gigi. Selon elle, cette dernière ne devrait plus le porter parce que celui-ci ne lui va pas. Gigi réagit par rapport au commentaire d'Alice.

27. Alice : Ou pa bezwen met pantalon sa a ankò, li pa fè w byen. (1) (Ne porte plus ce pantalon, celui-ci ne te va pas.)

Gigi: Gade w kaka! (2) (Merde!) Se ou k achte l? (C'est toi qui l'a acheté?) (3)

Alice : Ti fi sa a pale tankou timoun ki fèt sot Ayiti. (La fille parle comme quelqu'un qui vient d'arriver d'Haïti.) (4)

Alice s'adresse à Gigi en créole haïtien : « Ou pa bezwen met pantalon sa a ankò li pa fè w byen. » (1) Gigi réagit et lui donne la réplique en utilisant deux énoncés en créole haïtien: Gade w kaka! (2) Se ou k achte l? (3). L'énoncé 2 de Gigi est dans un registre vulgaire en créole haïtien. C'est un choix marqué, car on ne s'attendrait pas à un tel choix chez une jeune qui n'a pas grandi en Haïti. De plus, Alice le confirme par sa seconde intervention en créole haïtien : « Ti fi sa a pale tankou timoun ki fèt sot Ayiti » (4) (Cette fille parle comme quelqu'un qui vient d'arriver d'Haïti) Nous pouvons donc inférer qu'Alice associe un tel choix linguistique aux locuteurs qui viennent d'arriver d'Haïti.

Prenons l'exemple 28. Dans cet exemple Jean touche Gigi en s'adressant à elle. Alice s'adresse à Jean à la suite de son geste à l'égard de Gigi et de son discours adressé à cette dernière. Jean la remet à sa place et Alice réagit.

28. Alice: Ou renmen touche moun! (Tu aimes toucher les gens.) (1)

Jean : Mwen p ap pale avè w! (Je ne te parle pas.) (2)

Alice : Gwosè gason, nonm tankou w. (Un gars aussi vieux que toi.) (3)

Jean : De quoi je me mêle? (4)

Alice: L ap ouvri bounda w tifi sa a. (Elle va t'ouvrir le cul, cette fille-là.) (5)

Jean: Elle est jalouse. (6)

Alice: Qui est jalouse? (7) Moi? (8)

Alice s'adresse à Jean en créole haïtien : « Ou renmen touche moun! » (1). Jean la remet à sa place, il s'adresse aussi à elle en créole haïtien : « Mwen p ap pale avè w! » (2). Il fait le choix de langue initié par son interlocutrice, Alice. Alice s'adresse une deuxième fois à Jean en créole haïtien : « Gwosè gason, nonm tankou w » (3). Jean réagit et lui pose une question en français pour la remettre à sa place : « De quoi je me mêle? » (4). Alice réagit et s'adresse une troisième

fois à Jean en créole haïtien, mais cette fois dans un registre vulgaire : « L ap ouvri bounda w tifi sa a. » (5) (Elle va t'ouvrir le cul, cette fille). Alice utilise donc le registre vulgaire en créole haïtien pour exprimer son mécontentement. Le mécontentement d'Alice prend la forme d'un avertissement, d'un présage négatif, mais au fond c'est fait dans l'objectif d'insulter son interlocuteur. D'autres locuteurs haïtiens utilisent le même comportement dans des situations similaires, donc pour exprimer vivement leur mécontentement. C'est le genre de discours utilisé, en général, dans des situations similaires par des locuteurs haïtiens, donc pour prouver catégoriquement leur mécontentement, etc. Dans ces cas, le choix du registre vulgaire est utilisé pour prouver son mécontentement, voire sa colère et pour insulter son interlocuteur.

5) Choix du créole haïtien pour parler d'intimité ou de sexualité directement ou indirectement

Prenons l'exemple 29. Un élève montre son short sous son pantalon et bouge les fesses. Au fait, il veut montrer ses fesses à Gigi et à Alice. Il cherche de la connivence. Cela crée une interaction entre Alice et Gigi au sujet du garçon et de son potentiel en tant que partenaire sexuel masculin.

29. L'élève : Bon ti bagay! (Une bonne petite chose.) (1)

Alice : Lui, il ferait ton affaire. (2)

Gigi : Il est trop jeune. (3)

Alice : W a konn jòj! (Tu risques d'être surpris!) (4) Twò jèn! (Trop jeune!) (5)

L'élève vante la beauté de ses fesses, il s'exprime en créole haïtien : « Bon ti bagay! » (1). Contrairement au choix du créole haïtien initié par l'élève, Alice s'adresse à Gigi en français : « Lui, il ferait ton affaire. » (2) Nous discuterons de cet énoncé en français plus loin. Alors que Gigi, réagit au commentaire d'Alice en français. Alice s'adresse à elle par la suite en créole haïtien. C'est l'intervention d'Alice en créole haïtien qui nous intéresse ici. En disant: « W a konn jòj! (4) Twò jèn! (5) », Alice fait référence aux potentiels que l'élève aurait sexuellement, car Gigi semble en douter. Elle veut faire comprendre à Gigi que celle-ci serait extrêmement surprise et même déstabilisée par la performance sexuelle du garçon que celle-ci trouve trop jeune.

4.3.2 Un jeu entre jeunes de différentes origines

Le choix du créole haïtien lors d'interactions entre jeunes d'origine haïtienne et aussi entre jeunes de différentes origines remplit une fonction ludique dans le quartier Saint-Michel. En effet, les jeunes de différentes origines utilisent le créole haïtien sous forme de code-switching interphrastique, d'emprunt ou seul pour s'amuser entre eux comme s'insulter amicalement, jouer au locuteur « cool », rechercher des connivences et en rire. Leur discours lors de leurs interactions et leur discours à propos des interactions où le créole haïtien est impliqué -sous une forme ou sous une autre- en témoigne.

Prenons l'exemple 30, Alice insulte Rico qui a jeté des pelures d'orange par terre tout en le frappant. Rico réagit, Alice l'insulte à nouveau et Gigi fait, par la suite, un commentaire sur les propos d'Alice.

30. Alice : Kochon! (Sale porc!) (1)

Rico : Ou konn fè sa tou! (Tu sais faire ça aussi!) (2)

Alice : Bounda nan do! (Fesses dans le dos!) (3)

Lors de son premier tour de parole, Alice utilise un énoncé « Kochon! » (1) en créole haïtien. Soulignons qu'en général, cet énoncé est utilisé en créole haïtien par des Haïtiens en Haïti pour insulter quelqu'un qui fait preuve de manque d'hygiène. Rico réplique en utilisant un énoncé en créole haïtien : « Ou konn fè sa tou? » (2). Il demande à Alice si elle sait vraiment faire cela : frapper quelqu'un. Au fait, c'est une façon d'insulter Alice, de lui dire qu'elle ne sait même donner un coup de poing correctement. Alice et Rico jouent à s'insulter amicalement, dirons-nous, puisqu'ils se disent des insultes tout en souriant et en riant. Aucun des deux n'est réellement fâché. Ils utilisent des insultes courantes en Haïti pour rendre la situation plus réelle et rendre leur jeu plus intéressant.

Lors de son second tour de parole, Alice utilise une insulte en créole haïtien courante en Haïti : « Bounda nan do! » (3). En tant que locutrice ayant grandi en Haïti, nous avons souvent entendu cette insulte. Gigi rit et fait un commentaire en français concernant le second énoncé d'Alice (énoncé 3) : « T'es trop conne! » (4). Le fait que Gigi rit à la suite de ladite insulte qui lui est adressée confirme que c'est un jeu entre Alice et elle.

Prenons l'exemple 31, Bob fait remarquer à Alice qu'on voit ses fesses, il l'invite donc indirectement à remédier à la situation en ajustant son pantalon à sa taille. Celle-ci n'ajuste pas son pantalon et bouge les fesses tout en s'adressant à Bob. Tout le monde rit.

31. Bob : On voit tes fesses Alice. (1)

Alice : Pourquoi tu regardes mes fesses? (2)

Bob : On voit tes fesses. (3)

Alice : Mwen bon! (Je suis canon!) (4)

D'abord, si nous nous basons sur l'énoncé d'Alice : « Pourquoi tu regardes mes fesses? » et le ton dans lequel cet énoncé est prononcé, nous dirons que celle-ci reproche implicitement à Bob de regarder ses fesses. Toutefois, Alice dans son second tour de parole passe du français au créole haïtien en disant : « Mwen bon! » (Je suis canon! »). Par cet énoncé (énoncé 4), elle vante son physique avec une pointe d'ironie. Ainsi, Alice semble rechercher des connivences, mais elle le fait pour s'amuser. En effet, dès son premier tour de parole, dans l'énoncé 2, Alice démontre cette recherche de connivences, elle ignore, en quelque sorte, l'invitation indirecte de Bob, elle cherche plutôt à mettre en évidence le fait que celui-ci regarde ses fesses. Dans l'énoncé 3, Bob, à son tour, ignore la démarche d'Alice, il ignore sa question, il n'y répond pas. Il réitère plutôt son invitation en s'adressant de nouveau à elle. Bob n'embarque pas dans le jeu d'Alice, mais celle-ci continue son jeu : sa recherche de connivences. Lors de son second tour de parole, dans l'énoncé 4, Alice confirme sa recherche de connivences. Dans l'énoncé (2), Alice exprime ses intentions par le contenu du message tandis que dans l'énoncé (4), elle exprime ses intentions non seulement par le contenu du message, mais aussi par ses comportements non linguistiques et par son comportement linguistique. En effet, malgré les deux interventions de Bob, elle n'ajuste pas son pantalon, bouge les fesses et utilise un énoncé en créole haïtien pour vanter son physique. Elle transforme une situation dans laquelle elle aurait pu ressentir une gêne en une blague entre les autres et elle. Tous les autres trouvent cela drôle, ils en rient. Nous pouvons constater que ce qui s'inscrit en filigrane dans la recherche de connivences apparente d'Alice, c'est son objectif de transformer la situation en une situation drôle, de ne surtout pas manifester de la gêne par rapport au fait que ses fesses soient vues. Elle fait aussi, par le code-switching en créole haïtien, un choix marqué, puisqu'elle fait un choix de langue qui n'est pas initié par son interlocuteur, Bob, qui n'est pas d'origine haïtienne. On s'attendrait donc à ce qu'elle continue à s'adresser à Bob en français, surtout que celui-ci n'est pas d'origine haïtienne. Elle aurait pu, en effet, utiliser le

français lors de son second tour de parole, surtout que son premier énoncé est dans cette langue.

Dave confirme le fait qu'il leur arrive à Saint-Michel d'utiliser le créole haïtien de façon ludique. Il nous explique à quelles occasions, il s'exprime en créole haïtien, à la suite des questions que nous lui posons à ce sujet. Parlant des situations où il lui arrive d'utiliser le créole haïtien de nos jours, il dit : « Avec des des. Des fois, quand je rentre dans des magasins haïtiens si je parle avec des adultes, des adultes haïtiens, je vais parler haïtien avec eux autres, créole avec eux autres. Pis, des amis, pour le fun » (ENT-D15). Il confirme qu'il parle d'amis haïtiens : « Ouais, des amis haïtiens » (ENT-D16).

Il arrive donc à Dave de s'adresser à des adultes haïtiens en créole haïtien dans des magasins du quartier Saint-Michel, l'utilisation qu'il fait de la langue, dans ces cas, ne remplit aucune fonction ludique. Même s'il ne l'affirme pas directement, il l'insinue en précisant qu'il utilise le créole haïtien avec des amis « pour le fun ». Dave présente deux types d'utilisation qu'il lui arrive de faire de la langue: 1) avec des adultes haïtiens qu'il rencontre sur son chemin, dans des magasins, par exemple; 2) avec des amis, pour le fun. Il sépare les deux contextes et cela se voit clairement dans ses propos: « ...si je parle avec des adultes, des adultes haïtiens, je vais parler haïtien avec eux-autres, créole avec eux autres. Pis, des amis, pour le fun » (ENT-D17). Dave prend le soin de présenter deux types de situations, deux types d'interlocuteurs. Il met une pause entre ce qu'il dit de ses interactions avec les adultes et ce qu'il dit de ses interactions avec « des amis haïtiens ».

Même si Dave affirme qu'il utilise le créole haïtien avec des amis haïtiens « pour le fun », il souligne que le créole haïtien remplit aussi cette fonction ludique dans des interactions avec des jeunes qui ne sont pas d'origine haïtienne et même qui ne sont pas d'origine immigrante. Il en parle plus précisément ainsi.

(S: On me dit dans l'coin il y a des jeunes d'autres origines qui parlent...)

Il ne nous laisse pas terminer la question, il devine déjà la suite de la question.

Dave : Ouais, qui parlent le créole aussi, oui. (ENT-D18)

(S: Est-ce que ça t'arrive de leur parler en créole aussi?)

Dave : Ouais, ouais. Pour le fun. Ouais. (ENT-D19)

(S: Ok. Est-ce que tu sens que quand quelqu'un d'une autre origine parle le créole il l'utilise dans un objectif précis? Pourquoi ils l'utilisent, les étrangers (nous voulions dire étrangers par rapport aux personnes d'origine haïtienne ou haïtienne)?

Dave : C'est pour le fun. (ENT-D20)

(S: Ok.)

Dave : Dans. De qu'est-ce que je vois dans mon entourage, c'est plus pour le fun. (ENT-D21)

Alice souligne aussi ce côté ludique dans l'utilisation du créole haïtien dans les interactions entre jeunes de différences origines. Selon elle, « il faut absolument » qu'ils mélangent le français avec le créole « pour avoir du fun ». Elle souligne également que les blancs, les Québécois qui ne sont pas d'origine immigrante aiment quand ils mélangent les deux -langues. Prenons l'exemple 40. Cela se déroule ainsi : Bob utilise un dicton haïtien en riant. Sa phrase en créole haïtien est introduite par un énoncé en français. Il insinue qu'il a faim.

Bob : Comme vous dites en Haïti, sak vid pa kanpe. (...les sacs vides ne tiennent pas debout.) (1) C'est ce que vous dites, n'est-ce pas? (2)
On sent une hésitation chez lui.

Greg : Oui, sak vid pa kanpe.

Il semble douter de la qualité de sa phrase en créole haïtien. Il vérifie auprès de Gigi si sa phrase est correcte en lui demandant si c'est ce que disent les Haïtiens. Gigi met du temps à comprendre ce que demande Bob, elle hésite. Greg, qui est présent, confirme que le dicton est bien utilisé par Bob. Quand ce dernier apprend que sa phrase en créole haïtien est correcte, il fait un commentaire.

Bob : Elles m'ont fait rater ma sortie et en plus, ça se dit.

Par la suite, il s'adresse à Gigi.

Bob : T'es pas une vraie Haïtienne.

Comme Gigi n'a pas compris rapidement la question de Bob concernant la qualité de son énoncé en créole haïtien, celui-ci lui reproche de ne pas être une vraie Haïtienne. Toutefois, ce qui dérange réellement Bob, c'est le fait d'avoir rater « sa sortie ». Par son choix linguistique, il voulait faire une « sortie », il voulait que son énoncé retienne l'attention et fasse rire éventuellement ses interlocuteurs. Le choix linguistique de Bob est un choix rationnel parce qu'en le faisant, il cherche à faire une sortie, à retenir l'attention des autres jeunes et il croit que c'est une façon d'y parvenir. Il pourrait, en effet, retenir leur attention et en rire avec eux. Justement, il affirme être perçu comme un « blanc cool » quand il utilise le créole haïtien. Il dit plus précisément pour répondre à l'une de nos questions: (S : Et, comment tes copines, tes amis, qu'ils prenaient ce besoin chez toi d'apprendre ou bien cette tendance chez toi à apprendre le créole haïtien ou bien à parler cette langue?)

Bob : Je suis un blanc cool.

Le choix linguistique est un choix marqué, puisqu'on ne s'y attendrait pas chez un locuteur qui n'est pas d'origine haïtienne ni immigrante. Bob, par le fait de chercher à vérifier la qualité de son énoncé auprès de Gigi, qui est d'origine haïtienne, insinue lui-même que c'est aux Haïtiens de connaître un tel dicton et de l'utiliser correctement. Justement, il reproche à Gigi de ne pas être une vraie Haïtienne parce qu'elle ne confirme pas la qualité de l'énoncé. De plus, Bob semble comprendre le dicton qui est très imagé et aussi le contexte de l'utilisation de celui-ci; ce qui dépasse la simple maîtrise de quelques mots en créole haïtien et même d'une phrase qui n'est pas imagée. Ce dicton qu'on pourrait traduire littéralement en français par « un sac vide ne peut pas se tenir debout », est utilisé quand on a faim, pour dire qu'avec un estomac vide, on ne peut pas faire grand-chose.

Pierre également, qui n'est pas d'origine haïtienne, par son comportement, montre le côté ludique recherché par les jeunes qui ne sont pas d'origine haïtienne par le choix du créole haïtien. Il montre aussi par son comportement la tendance qu'ont ceux qui ne sont pas d'origine haïtienne de vérifier la qualité de leur performance en créole haïtien auprès de ceux qui sont d'origine haïtienne, même si ces derniers sont nés et ou/ont grandi au Québec et ont comme langue principale le français comme eux. En effet, il se met à chanter en créole haïtien. Il vérifie la qualité de sa performance auprès de ceux qui sont d'origine haïtienne et continue, par la suite, à chanter la chanson. Il dit plus précisément : « Kolongèt...Pas vrai? » (OBS-P1). Il continue : « Kolongèt manman. Kolongèt manman. » (OBS-P2) (Va te faire foutre!). Au fait, il ne dit pas toutes les paroles de la chanson que nous connaissons ainsi : « Kolongèt manman ou, Blan! » (Va

te faire foutre, Blan!). Soulignons que dans cette chanson, un vocabulaire vulgaire est utilisé. D'abord, le choix linguistique de Pierre est un choix rationnel parce qu'il croit que celui-ci peut retenir l'attention des autres et les faire rire et en rire avec eux. Il leur a, en effet, fait rire et il en a ri également. Ensuite, son choix est un choix marqué parce qu'on ne s'attendrait pas à ce qu'il le fasse. Comme Bob, Pierre fait ressortir cette tendance chez ceux qui ne sont pas d'origine haïtienne à vérifier la qualité de leur performance en créole haïtien auprès de ceux qui sont d'origine haïtienne. Le fait par Pierre de rire de sa performance en créole haïtien confirme le côté inusité ou inhabituel de son utilisation du créole haïtien. Si c'était habituel, ce ne serait pas drôle. Cela risquerait même de passer inaperçu. C'est un choix d'autant plus marqué du fait que Pierre utilise un vocabulaire vulgaire qui est associé par les jeunes d'origine haïtienne aux locuteurs haïtiens qui viennent d'arriver d'Haïti.

Alice confirme également l'aspect ludique associé par l'emploi du créole haïtien, souvent sous forme de mélange de langues, entre les jeunes de différentes origines. Elle dit :

« Ben, il y a des gens-là, des Blancs, des Québécois, qui parlent créole aussi. Fait que ça arrive qu'ils adorent ça parler créole. Puis, des fois, ça arrive, quand on parle, on mélange le créole et le français. Ils aiment ça. » (ENT-A9)

De plus, elle affirme qu'il arrive à d'autres jeunes de Saint-Michel et à elle d'utiliser le créole haïtien dans son discours même en français. Elle justifie un tel comportement linguistique ainsi :

« Parce que c'est le fun. C'est plus drôle. Des fois, on fait des blagues, il faut absolument. Mais, pour avoir du fun, il faut absolument qu'on mélange les deux. Alors, on le fait juste pour le fun. » (ENT-A10)

Bref, même si selon les jeunes d'origine haïtienne, le choix du créole haïtien est, certaines fois, spontané, il est aussi des fois un choix conscient, orienté par eux. Quand c'est un choix réfléchi, voulu, orienté, celui-ci peut être motivé par différentes raisons, différents objectifs. Et, l'un des objectifs d'un tel choix linguistique, c'est d'« avoir du fun », comme le dit Alice. Les jeunes d'origine haïtienne ne sont pas les seuls à trouver ce comportement linguistique drôle, amusant, les jeunes qui ne sont pas d'origine immigrante décrivent également l'utilisation du créole haïtien dans leurs interactions entre jeunes de différentes origines, comme étant « cool », comme étant « le fun ».

4.3.3 Cohabitation de deux registres de langues différents

Les jeunes d'origine haïtienne font cohabiter le registre vulgaire du créole haïtien avec le registre standard ou courant du français dans leur discours. Plusieurs exemples le montrent.

Prenons l'exemple 32. Dave, Jean et moi patrouillons les rues. Nous marchons en direction d'une des écoles du quartier où patrouillent d'autres jeunes du groupe. Dave se met à parler de la vie au Canada.

32. Dave : C'est le fredri dans ton bounda. (C'est le froid dans ton cul.) (1)
C'est ça la vie. (2) Se sistè m vòlè. (C'est un système d'escroquerie.) (3) T'es bien brain wash. (4)

Dave décrit sa façon de voir la vie au Canada. Il la décrit négativement. Il utilise quatre énoncés en français lors de son tour de parole. Dans le premier énoncé, il insère deux emprunts en créole haïtien. L'un des termes fait partie du registre vulgaire en créole haïtien: « bounda ». Quand Dave dit le terme « bounda », nous sentons qu'il y met une emphase par son intonation. Dave met ainsi une double emphase sur son message: d'une part, par le choix de « bounda » qui fait partie du registre vulgaire; d'autre part, par l'intonation, qui lui permet d'ajouter une emphase au choix de son terme. Le choix linguistique de Dave est aussi doublement marqué. C'est un choix marqué parce qu'il utilise un registre vulgaire que les jeunes d'origine haïtienne associent aux Haïtiens qui viennent d'arriver d'Haïti, il met même son choix en évidence par son intonation. C'est aussi un choix marqué parce qu'il fait cohabiter le français avec le registre vulgaire du créole haïtien : cohabitation qu'on ne retrouve pas habituellement chez les Haïtiens bilingues ayant grandi en Haïti. Un locuteur bilingue ayant grandi en Haïti ou un locuteur unilingue créolophone dirait éventuellement : « se fredri nan bounda w. ». Soulignons que Dave ne pourrait pas aller plus loin dans sa démarche en ce qui a trait au registre vulgaire en créole haïtien. En effet, il fait deux emprunts en créole haïtien: « fredri » et « bounda », mais il n'y a pas un autre mot dans le registre vulgaire qui soit l'équivalent de « fredri ». Quel que soit le registre qu'il voudrait utiliser en créole haïtien, il n'aurait d'autre choix que « fredri » comme équivalent de « froid », c'est le seul qu'il y a dans cette langue. Même un locuteur unilingue créolophone ou bilingue créolophone qui voudrait utiliser seulement le créole haïtien et seulement le registre vulgaire dirait: « Se fredri nan bounda w ». Il associe le pays à ses grandes vagues de froid durant l'hiver. Il met en évidence dans son énoncé la férocité du froid au pays et il résume le pays à cela. Par le choix du registre vulgaire, Dave fait un choix rationnel, celui de mettre l'emphase sur son message, sur la situation

au Canada qu'il perçoit négativement et il juge que choisir le registre vulgaire est la meilleure façon de le faire.

Le troisième énoncé de Dave est complètement en créole haïtien. Par cet énoncé, il continue à décrire négativement le Canada. Cette fois, il parle du système, il décrit celui-ci comme un système d'escroquerie. Cet énoncé de Dave confirme le fait que celui-ci cherche à exprimer la perception négative qu'il a du Canada : il met en évidence ce qu'il trouve de négatif dans le pays.

Dave et Alice font cohabiter le registre vulgaire du créole haïtien avec le registre standard du français dans le même énoncé. Leur choix linguistique est un choix conscient et délibéré, car ils ont une bonne connaissance des idéologies liées aux deux langues en Haïti. En effet, ces jeunes ont une bonne connaissance de la culture haïtienne et de la réalité sociale en Haïti. En témoignent l'emploi de certaines expressions idiomatiques et aussi certains de leurs commentaires qui réfèrent à certaines réalités ou à des croyances au pays. Par exemple, Sami n'hésite pas à nous poser des questions sur nos origines sociales en Haïti, elle nous demande si nous sommes une bourgeoise en Haïti. Quand elle nous pose la question, nous voyons qu'elle veut juste que nous confirmions ce qu'elle croit déjà être vrai. Sa question renvoie à une division de classes qui souvent implique des préjugés de couleur⁷⁹. Alice, elle, utilise avec spontanéité, dans un contexte qui s'y prête, l'expression idiomatique utilisée souvent par des locuteurs en Haïti : « W a konn jòj » (énoncé 4 dans l'exemple 34); d'autres expressions courantes en Haïti sont également utilisées par les jeunes lors de leurs interactions. De plus, les jeunes d'origine haïtienne par le fait d'associer le choix du registre vulgaire en créole haïtien à un type de locuteur, plus précisément, le locuteur qui vient d'arriver d'Haïti, confirment qu'ils font bien la différence entre les registres de langue en créole haïtien. Ainsi, quand ils font cohabiter le registre vulgaire en créole haïtien et un registre standard en français dans le même énoncé, ils en sont conscients.

Quoique la cohabitation du registre vulgaire en créole haïtien avec le registre standard en français se retrouve plusieurs fois dans le discours des jeunes d'origine haïtienne, nous ne nous y habituons pas. C'est un choix linguistique qui retient notre attention à chaque fois, voire nous choque. Et, cela parce que, par un tel choix, les deux langues traversent des frontières sociales imposées par les idéologies vis-à-vis des langues en Haïti. Dans n'importe laquelle des langues concernées, le registre vulgaire et chacune des variétés d'une langue parlées dans une communauté sont associées à un type de locuteur. L'emploi du registre vulgaire d'une langue, dirons-nous, est,

⁷⁹ Pour plus d'informations sur la question, voir Labelle (1987).

en général, mal perçu et a une valeur connotée, il indique un manque d'éducation, de l'impolitesse, etc. et est souvent utilisé pour confirmer le statut social du locuteur stigmatisé dans le milieu où il évolue. En Haïti, l'usage du créole haïtien défini par certains comme étant « cru » -variété du créole haïtien qui s'éloigne le plus du français- est associé aux locuteurs unilingues créolophones en général analphabète et ce sont des locuteurs stigmatisés qui bénéficient d'un statut social dévalorisé. Rappelons que les locuteurs bilingues -comme tout bilingue- (Lüdi et Py, 2004) utilisent souvent un parler bilingue qui implique le mélange des deux langues (code-switching, emprunt, calque, créolisme et/ou haïtianisme). Ce parler bilingue est utilisé quelques fois de façon spontanée et non préméditée, d'autres fois, il est utilisé de façon préméditée dans un objectif précis. En Haïti, il est souvent utilisé pour exprimer une identité sociale, une supériorité par rapport au locuteur unilingue. Par exemple, certains locuteurs bilingues auront tendance même involontairement à utiliser certains phonèmes du français qui n'existent pas en créole haïtien dans leur discours en créole haïtien. Par exemple, au lieu de dire : « Li pini m » (il m'a puni), le locuteur dit : « Li *puni* m ». Pourtant, le phonème /y/ n'existe pas en créole haïtien. Certains locuteurs haïtiens confondent la variété du créole haïtiens dit « créole cru » -variété sans mélange avec le français- avec le registre vulgaire du créole haïtien. Par exemple, pour certains, utiliser « bounda » (fesses) dans son énoncé en créole haïtien, c'est du vrai créole (le créole cru », alors que cela fait partie du registre vulgaire en créole haïtien comme nous l'avons déjà souligné. Dans le registre standard, on a : « dèyè » (fesses). Pour les locuteurs qui confondent le registre vulgaire avec la variété du créole haïtien qui s'éloigne le plus du français, le registre vulgaire est la variété parlée par les unilingues créolophones des campagnes, par exemple. Nous, en tant que bilingue haïtienne, nous distinguons la variété du créole haïtien qui s'éloigne le plus du français du registre vulgaire du créole haïtien. Ainsi, partant du principe que le registre vulgaire n'est pas une variété du créole haïtien, nous dirons que pour nous c'est d'autant plus choquant d'entendre les jeunes faire cohabiter dans leur discours le registre vulgaire du créole haïtien avec le registre standard et même familier du français québécois. Ils font cohabiter le registre standard ou familier d'une langue qui est perçue comme étant « supérieure » qui renvoie à un statut social valorisé et qui donne accès à certains privilèges au sein de la société haïtienne avec le registre vulgaire de la langue qui est perçue comme étant « inférieure » à celle-ci, qui renvoie à un statut dévalorisé et qui constitue un obstacle à la promotion sociale en Haïti. En d'autres termes, le choix du registre vulgaire sans cohabitation avec le français -donc, dans un discours unilingue- est, au départ, très mal perçu et choque, sa cohabitation avec le français est alors encore plus choquante. C'est inhabituel, inattendu dans un discours bilingue qui implique les deux langues. C'est ce que nous renvoie notre regard de bilingue haïtienne. De plus, c'est l'une des choses qui semble retenir l'attention

de plusieurs bilingues haïtiens ou d'origine haïtienne de notre génération dans le discours des jeunes d'origine haïtienne à Montréal.

4.3.4 Intégration du créole haïtien dans le français à Saint-Michel

Le mélange de langues dans le discours des jeunes d'origine haïtienne nous permet de constater que nous nous orientons vers une certaine intégration du créole haïtien dans le français à Saint-Michel. En effet, certains termes en créole haïtien que nous identifions comme des emprunts semblent « vouloir s'intégrer » dans le français parlé par des jeunes de différentes origines à Saint-Michel. C'est difficile de parler de l'intégration en tant que telle de ces termes dans le français, puisque nous ne pouvons pas appuyer ce fait par un nombre significatif d'occurrences recueillies dans le discours des jeunes, ce qui est dû à la taille de notre corpus. Par contre, nous voyons clairement que les jeunes d'origine haïtienne et des jeunes qui ne sont pas de cette origine ont tendance à utiliser certains termes en créole haïtien dans leurs énoncés en français plutôt que d'utiliser le terme équivalent en français. Le fait qu'au moins deux occurrences de ces termes se retrouvent dans le discours de plusieurs jeunes dans des situations de communication différentes nous permet d'identifier et de confirmer cette tendance à Saint-Michel. Les termes identifiés sont les suivants : *fanm*, *patnè*, *kòb*, *kal*, *kale*, *bagay*.

a) Le cas de *fanm*

Fanm est un terme polysémique en créole haïtien. Il est utilisé plusieurs fois dans le discours des jeunes et dans différents sens. Par exemple, dans une première situation de communication, Moris répond à une question que lui pose Jean au sujet de ses amis sur Facebook et il utilise *fanm* dans son énoncé en français. Il dit : « Tu n'vas pas tcheke mes fanm man! » (OBS-M1) Dans cet énoncé *fanm* signifie « personne du sexe féminin avec qui on a une relation amoureuse ou une aventure ». Dans une deuxième situation de communication, Gigi s'adresse à Alice. Elle lui parle d'une femme que celle-ci lui a recommandée pour les impôts. Elle dit : « Ta fanm est niaise pour les impôts » (OBS-A2). Dans cet énoncé, « fanm » signifie personne de sexe féminin. Dans une troisième situation de communication, Gigi parle du comportement des hommes quand ces derniers voient une fille. Elle dit : « Tu vois une fanm marcher, franchement! » Dans cet énoncé, « fanm » signifie aussi personne de sexe féminin. Dans une quatrième situation de communication, Dave raconte des anecdotes personnelles. Il dit entre autres: « Quand je marchais dans le couloir avec ma fanm. » Dans cet énoncé, « fanm » signifie « petite amie ». Dans une cinquième situation de communication, Hubert va vers sa voiture. Nous

l'accompagnons. En chemin, dans la cour d'une des écoles, il voit un garçon et une fille ensemble. Hubert s'adresse au garçon. Il lui dit : « Pourquoi tu tiens la fille comme ça? » Un autre garçon, un élève de l'école, ayant des traits phénotypiques de blanc lui répond : « Non, c'est sa fanm » (OBS-É1). Dans cet énoncé, « fanm » signifie aussi « petite amie ». Dans la même situation de communication, l'élève change de sujet et raconte une anecdote. Il dit entre autres : « Mon patnè, il a battu une fanm (OBS-É2) Il a kale une fanm (OBS-É3). Dans les deux énoncés de l'élève, « fanm » signifie personne du sexe féminin.

b) Le cas de *kal* et de *kale*

Les termes « kale » (battre) et « kal » (volée) sont souvent utilisés par les jeunes à Saint-Michel. « Kal » est un nom et « kale » est le verbe dérivé de ce dernier. Par exemple, dans une première situation de communication, un jour, les patrouilleurs sont dans la salle qui leur est désignée à Maison d'Haïti. Ils discutent. Autour de la table, il y a Bob, Jean, Dave, Rico, Marc, Steve et nous. Dave raconte une anecdote, il parle d'un jeu, etc. Par la suite, Bob s'adresse à Dave et dit : « Tu ne m'as pas appelé pour que je te kal » (OBS-B1). Il utilise le terme « kal », qui est un nom en créole haïtien, comme verbe. De plus, il l'utilise comme si c'était un verbe en français qu'il conjuguerait. Le verbe en créole haïtien est « kale » et si l'énoncé était complètement en créole haïtien, on aurait : « Ou pa rele mwen pou mwen kale ou. » (Tu ne m'as pas appelé pour que je te batte). Dans une deuxième de communication, un élève utilise le verbe « kale », il dit : « Le gars qui s'est fait kale » (OBS-É4). L'élève en question utilise « kale » dans une structure de phrase en français et dans cette phrase tous les autres mots sont en français. Dans une troisième situation de communication, un autre élève raconte ce qui s'est passé dans la cour d'école avec des gestes. Il utilise deux énoncés et, dans le second, il utilise le terme « kal ». Il dit : « Son patnè est venu...Ils lui ont donné une kal ». « Kal » est utilisé comme nom, comme c'est le cas en créole haïtien, mais dans une structure de phrase en français et dans cette phrase tous les autres mots sont en français. Dans une quatrième situation de communication, Dave utilise aussi le terme « kal » comme nom, comme c'est le cas en créole haïtien. Il dit, en racontant, une anecdote : « Il a mangé la pire kal » (OBS-D2). Dans cet énoncé, « kal » est utilisé dans une structure de phrase en français et tous les autres mots sont en français. Par contre, un des mots est un calque du créole haïtien : « mangé ». En créole haïtien, on dirait : « Li manje yon bèl kal. » (Il s'est bien fait tabasser.)

c) Le cas de *bagay*

Dave raconte une anecdote au sujet de sa mère. L'histoire de l'ordinateur de son père et de sa mère. Il utilise le terme « *bagay* ». Il dit : « Il y a eu des problèmes avec mon père *bagay* » (OBS-D3). « *Bagay* » est utilisé dans une structure de phrase en français et tous les autres termes de l'énoncé sont en français. Dans cet énoncé, l'équivalent de « *bagay* » serait « etc. ». Soulignons toutefois que l'équivalent de « *bagay* » en français est en général « chose ».

d) Le cas de *kòb*

Ce terme se retrouve une seule fois dans le discours direct des jeunes. Plus précisément, dans une situation de communication qui implique Gigi et Jean. Jean dit entre autres : « C'est du *kòb* ou pas? » (OBS-J1) Nous n'avons pas pu identifier plusieurs occurrences de ce terme dans le discours direct des jeunes. Par contre, Dave l'utilise plusieurs fois dans son discours indirect pour illustrer le fait que tout le monde dit « *kòb* » à Saint-Michel. Il dit : « Comme le monde des fois, ils vont dire : « Il est où le *kòb*? »...Le *kòb*, *kòb*...Veux-tu du *kòb*?...Tout l'monde. Toutes les origines : des blancs dit *kòb*. Euh! Toutes les origines le font. » (ENT-D22) Un des employés de Maison d'Haïti prend également en exemple le terme « *kòb* » pour illustrer le fait que les jeunes de Saint-Michel qui ne sont pas d'origine haïtienne et même ceux qui ne sont pas d'origine immigrante, les « blancs », utilisent souvent des mots en créole haïtien.

Non seulement l'ensemble de ces mots en créole haïtien dont nous venons de discuter sont utilisés dans le discours initialement en français des jeunes d'origine haïtienne, ces mots sont aussi utilisés plusieurs fois par, et/ou en présence de jeunes qui ne sont pas d'origine haïtienne.

4.3.5 Expression et gestion de l'altérité

Les jeunes d'origine haïtienne gèrent l'altérité, entre autres, par certains de leurs choix linguistiques. En effet, dans certaines situations de communication, les jeunes d'origine haïtienne exploitent le créole haïtien pour exprimer ou gérer l'altérité. Pourtant, comme nous en avons déjà discuté au point 4.2.2, les jeunes qui ne sont pas d'origine immigrante -ceux qui sont identifiés comme blancs- ont une certaine compétence en créole haïtien qui leur permet au moins de comprendre ce qui est dit en créole haïtien par les jeunes d'origine haïtienne. Puisqu'il arrive que les jeunes qui ne sont pas d'origine immigrante comprennent le créole haïtien, le choix linguistique des jeunes d'origine haïtienne, dans ces situations est, en général, symbolique. Plusieurs exemples nous permettent d'illustrer ces propos. Par exemple, un jour, après avoir

patrouillé, tout le monde s'en va sauf Gigi. Nous lui demandons où nous pouvons trouver une SAQ⁸⁰. Comme nous sommes grippée, Gigi devine que nous aimerions préparer un remède dit « haïtien » et c'est le cas. Elle nous en parle ainsi : « Tu veux faire un remède haïtien là. Ronm bagay se sa k bon. Afè siwo a a... » (exemple 9). Gigi affirme que nous voulons faire un remède haïtien en utilisant un premier énoncé en français. Elle vante les bienfaits du remède haïtien qu'on prépare avec du rhum et d'autres ingrédients, elle le fait en utilisant un énoncé en créole haïtien. Ensuite, elle commence une phrase qui sous-entend que les sirops conventionnels pour la grippe ne sont pas efficaces, elle utilise encore une fois le créole haïtien pour exprimer sa pensée. Ainsi, dans le même tour de parole, Gigi fait un code-switching du français vers le créole haïtien. Elle choisit de passer au créole haïtien, elle parle du remède haïtien et le compare, en quelque sorte, aux sirops conventionnels pour la grippe. Le choix du créole haïtien est un choix marqué parce qu'on s'attendrait à ce que Gigi continue à s'exprimer en français, puisqu'elle a commencé ainsi. Ce qui est tout à fait attendu d'une jeune ayant grandi au Québec. Le choix du créole haïtien de Gigi est aussi un choix rationnel, car celle-ci, dans son discours « sous-entend », un « entre nous, Sandra », un nous qui réfère aux Haïtiens. C'est comme si elle nous disait implicitement, entre nous, ce qui est bon, c'est notre remède haïtien et non le sirop des blancs. En tant qu'Haïtienne en interaction avec une jeune fille d'origine haïtienne, qui a une certaine connaissance de la culture haïtienne, c'est ainsi que nous recevons et comprenons le message.

Nous pensons également au comportement de Dave. Dans certaines situations: celui-ci s'affirme en général comme un être humain, comme une personne. Justement, il dit:

« Quand on me demande d'où c'est que je viens je l'dis. Sinon, le plus en général, je m'affirme comme je suis humain comme tout le monde. Pis, je (hésitation). Je vois pas les personnes par leur couleur. Moi, je suis une personne comme ça. »
(ENT-D23)

Par contre, il aime s'affirmer en tant qu'Haïtien quand les gens aiment quelque chose qui vient d'Haïti et qu'ils en parlent. Justement, parlant de ce qui le rend fier d'Haïti en général et le porte à s'affirmer en tant qu'Haïtien, il dit :

« Quand qu'il y a du *bon manje* (bonne nourriture) qui se fait et pis une personne dit « Ah! C'est bon là!» Moi, je dis: « c'est mon *manje* (nourriture) de mon pays. »
(rire) Je me sens fier, t'sais. Chaque p'tite bonne chose qu'Haïti a offert et puis

⁸⁰ Société d'alcool du Québec, c'est ainsi qu'on désigne les magasins où on ne vend que de l'alcool.

que le monde aime et qu'on parle, je vais m'affirmer. Tu t'sens bien, t'sais. »
(ENT-D24)

Dans cet exemple, dans un seul tour de parole, Dave utilise plusieurs énoncés en français. Toutefois, il utilise deux fois un calque en créole haïtien. Soulignons que Dave rapporte son propre discours : il décrit son comportement dans certaines situations. D'abord, l'identité haïtienne est exprimée par « c'est mon manje » (c'est ma nourriture), nous avons dans cet énoncé un « mon » qui exprime l'idée de possession. Nous pouvons inférer qu'il dit que c'est sa nourriture parce qu'il est Haïtien. Ensuite, cette identité est exprimée par « manje de mon pays » (nourriture de mon pays), donc c'est de la nourriture de son pays, de chez lui parce qu'il est Haïtien. Par le fait que l'identité haïtienne est doublement affirmée lors d'interactions avec l'Autre, qui n'est pas d'origine haïtienne, mais qui apprécie ce qui vient d'Haïti, l'altérité est également doublement exprimée. Dave en disant: 1) « c'est ma nourriture...2) nourriture de mon pays » dit en même temps indirectement: 1) ce n'est pas ta nourriture, 2) ce n'est pas la nourriture de chez toi parce que tu es blanc. En exprimant ainsi l'identité haïtienne Dave exprime en même temps l'altérité. Il présente, dans son discours, la dualité : noir et blanc et la dualité : Haïtiens et Québécois.

Soulignons que Dave utilise deux fois un emprunt en créole haïtien dans son énoncé en français: « manje ». Le choix de l'emprunt en créole haïtien pour parler de mets haïtiens est un choix marqué, puisque nous nous attendrions à ce que son énoncé soit complètement en français, ce qui ne changerait pas le sens de son message ou ne nuirait pas à la compréhension de celui-ci. Par ses deux emprunts, Dave fait un choix rationnel, celui de nommer quelque chose d'Haïti en créole haïtien, comme si cela rendait encore plus haïtien le met en question, il veut jouer sur la symbolique en nommant quelque chose du pays par la « langue du pays »⁸¹.

Prenons l'exemple 33. Alice voit un papier parterre qui ressemble à de l'argent. Elle fait un commentaire. Elle dit :

33. « Si se te kòb mwen t ap pran l. Nan katye italyen m ap pran l, men nan katye ayisyen mwen p ap pran l. Ayisyen twò mechan. » (Si c'était de l'argent, je l'aurais pris. Dans un quartier italien, je le prendrais, mais dans un quartier haïtien, je ne le prendrais pas. Les Haïtiens sont trop méchants.)

⁸¹ Nous considérons ici la langue du point de vue des locuteurs, ce qui correspond plus à une vision essentialiste de l'identité. Nous ne nions nullement la présence du français en Haïti et son statut, dans les faits, de langue du pays, donc des Haïtiens.

Le choix du créole haïtien par Alice pour parler négativement des Haïtiens est un choix rationnel car, dans ses propos, nous avons pu inférer, d'abord, un « entre nous, avouons-le ». C'est comme si Alice disait implicitement : « En tant qu'Haïtiens, nous devons l'admettre, mais le linge sale se lave en famille. » Alors, Alice n'a tenu à s'adresser symboliquement qu'à des personnes d'origine haïtienne. Le choix du créole haïtien est comme un choix linguistique qui sert à indiquer, symboliquement, bien sûr, que le message s'adresse qu'à nous les Haïtiens, c'est entre nous. Nous pouvons nous critiquer négativement entre nous.

Dans l'exemple 34, Gigi fait un commentaire à propos d'un acte que pose une élève ayant des traits phénotypiques associés en général aux blancs et Alice réagit.

34. Gigi : Woy! Apa tifi an ap ramase chips. (Woah! N'est-ce pas que la fille ramasse des chips par terre.) (1)

Alice : Mikròb pa touye blan tou non. (Les microbes ne tuent pas les Blancs n'ont plus.) (2)

Gigi : Ayisyen an li menm soufle l. (L'Haïtien, lui, il souffle dessus.) (3)

D'abord, Gigi et Alice critiquent le comportement d'une Blanche. Ensuite, elles opposent le comportement du « Blanc » (le comportement qu'a l'élève dans une situation donnée) à celui de l'Haïtien (le comportement qu'a habituellement où qu'aurait l'Haïtien dans une situation similaire selon elles); elles utilisent, dans leur discours, « Blan » et « Ayisyen ». Selon Gigi, l'Haïtien aurait quand même soufflé sur les chips ramassés par terre avant de les manger, il les aurait ainsi nettoyés (nous convenons que cela ne pourrait pas faire partir les microbes pour autant, mais cela a quand même un sens pour Gigi).

L'altérité est donc exprimée dans cette interaction entre Alice et Gigi, d'abord, en présentant une similitude entre le comportement de l'Haïtien -qui renvoie au Noir- et celui du Blanc ; ensuite, en présentant une différence entre le comportement des deux. Nous pouvons également souligner qu'au départ, le choix du vocabulaire d'Alice et de Gigi exprime cette altérité. Le choix du créole haïtien par Gigi prend tout son sens en termes d'expression de l'altérité dans l'ensemble de l'interaction entre Alice et elle. Nous retrouvons, dans cette interaction, un ton de commérage entre deux Haïtiennes parlant négativement du comportement d'une blanche. Gigi par le choix du créole haïtien et son ton d'étonnement –ton de commérage- initie un discours qui exprime l'altérité. Alice en disant « mikròb pa touye Blan tou non » démontre qu'elle connaît le

dicton haïtien : « Mikròb pa touye Ayisyen » (Les microbes ne tuent pas les Haïtiens). Elle démontre aussi qu'elle connaît bien le contexte dans lequel ce dicton est utilisé, justement il est utilisé dans des situations similaires à celle que vit l'élève dont elles parlent : quand quelqu'un ramasse quelque chose à manger qui tombe par terre et le mange quand même sans se soucier des microbes. Elle n'utilise pas le dicton tel quel, elle l'exploite et l'adapte à la situation, elle dit face à l'étonnement manifestée par Gigi à la suite du comportement de l'élève : « Mikròb pa touye blan tou non » (les microbes ne tuent pas les Blancs non plus). Tout en exprimant l'altérité, Alice présente apparemment une similitude chez le Blanc et chez l'Haïtien. Nous décelons une certaine ironie dans son discours. En effet, elle fait ressortir non seulement sa connaissance du dicton, mais aussi sa vision de celui-ci. Elle le présente de façon ironique. Justement, en Haïtien, c'est utilisé de façon ironique aussi.

Prenons l'exemple 35. Alice est avec Gigi, Rico et Bob. Elle insulte Rico, par la suite, elle s'adresse à Bob.

35. Alice : Bounda nan do. (Fesses dans le dos.) (1)

Alice : Va fumer ta cigarette ailleurs. (2)

Alice passe, d'un locuteur à un autre et aussi d'une langue à une autre. Elle s'adresse à Rico et emploie le créole haïtien : « Bounda nan do. » (1), elle s'adresse, par la suite, à Steve et emploie le français : « Va fumer ta cigarette ailleurs! » (2) Elle veut que celui-ci aille fumer ailleurs, loin d'elle. Ce qui est pertinent dans cet exemple ici, c'est le fait qu'Alice passe du créole haïtien au français quand il s'adresse à Bob. Elle fait ainsi un choix non marqué, mais qui a toute sa signification. En effet, ce n'est pas particulier qu'Alice en tant que jeune ayant grandi au Québec s'adresse à un autre jeune en français. Cependant, cette jeune qui a grandi au Québec joue à s'insulter en créole haïtien avec un autre jeune ayant grandi au Québec, mais qui, comme elle, est d'origine haïtienne et décide de passer du créole haïtien au français pour s'adresser à Bob qui n'est pas d'origine immigrante. Le choix du créole haïtien et celui du français chez Alice sont symboliques et expriment l'altérité. Bob comprend le créole haïtien, mais Alice choisit d'orienter son choix linguistique par rapport à son interlocuteur. Le choix du français donne toute sa signification au choix du créole haïtien dans cet exemple. Alice fait ainsi par le choix du français un choix rationnel parce qu'elle juge pertinent d'utiliser le choix linguistique pour désigner son interlocuteur, pour indiquer donc que le créole haïtien s'adresse aux personnes d'origine haïtienne et le français aux personnes qui ne sont pas d'origine haïtienne, voire qui ne sont pas d'origine immigrante. Par ses choix, elle fait une distinction entre son interlocuteur, Rico et son

interlocuteur, Bob.

Prenons l'exemple 36. Alice donne un coup de pied à Steve. Ce dernier fait pareil et Alice riposte et ainsi de suite.

36. Alice: Oh! Arrête! (1)

Rico : Ou frape ti gason an pou l pa frape w. (Tu as frappé le gars et tu veux qu'il ne te frappe pas.) (2)

Alice: Ban m wè diplòm nan. (Laisse-moi voir ton diplôme.) (3) Ban m wè. (Laisse-moi voir.) (4) Pou kisa w ap mache ak diplòm nan? (Pourquoi tu traînes le diplôme avec toi?) (5)

Rico: Pou m fè kòb sou blan. (Pour soutirer de l'argent aux Blancs.) (6)
Je me souviens un jour, Jean Pascal marche avec son diplôme⁸². (7) Il voit un noir, il le regarde comme ça. (8) Un autre jour, mon tour. (9) Dans ce temps-là, j'étais le negro qui avait gagné le match. (10) Je le snobe aussi, je marche avec mon trophée. (11)

Alice s'adresse à Steve en français (1). Par contre, Rico réagit face à la situation, il s'adresse à Alice en créole haïtien (2). Il fait un choix de langue différent de celui d'Alice. Il prend en quelque sorte la défense de Steve, pourtant il s'exprime en créole haïtien et non en français. Par son choix, Rico démontre clairement qu'il s'adresse seulement à Alice et que même s'il prend la défense de Steve, il ne s'adresse pas à lui. Même si Steve peut comprendre le message en créole haïtien, le choix de langue de Rico garde sa signification, c'est un choix donc symbolique. Alice change de sujet, elle s'adresse à Rico, en passant du français au créole haïtien. Dans son tour de parole, Alice utilise trois énoncés en créole haïtien (3, 4, 5); le troisième est une question (5). Rico répond à la question qui lui est posée en créole haïtien aussi. Nous pourrions croire que le code-switching d'Alice est initié par le choix du créole haïtien de Rico quand celui-ci s'adresse à elle, mais il se pourrait que le choix du créole haïtien soit plutôt une façon de distinguer ses interlocuteurs: Steve, qui n'est pas d'origine immigrante et Rico, qui est d'origine haïtienne comme elle. Ce qui serait l'expression de l'altérité. Si les choix de langue d'Alice, dans

⁸² Nous avons noté dans notre cahier de bord "diplôme", mais nous nous demandons si c'est une erreur de notre part. Nous nous demandons si Rico n'avait pas plutôt dit "trophée". Quoi que le mot soit, cela ne change pas la signification du choix de langue.

cet exemple, pourraient être interprétés ou être justifiés de deux façons, le choix de Rico par la suite quand il répond à la question d’Alice ainsi que le contenu de son message de Rico confirme l’expression de cette altérité.

Au fait, Alice veut savoir pourquoi Rico traîne avec un diplôme. Toute la conversation entre Alice et Rico se passe en créole haïtien. Tous les autres jeunes qui ne sont pas d’origine immigrante -les Blancs- sont encore là, mais nous pouvons voir clairement que ces derniers sont, en quelque sorte, exclus de la conversation. La réponse de Rico qui évoque l’altérité explique la raison de l’exclusion des autres, surtout de ceux qui sont « Blancs ». En effet, Rico répond : « Pou m fè kòb sou blan (Pour soutirer de l’argent aux Blancs), ce qui explique que le choix du créole haïtien indique que ceux qui ne sont « blancs » ne sont pas concernés par sa conversation avec Alice. Toutefois, comme les jeunes qui ne sont pas d’origine immigrante présents peuvent comprendre le créole haïtien, nous dirons que ce choix linguistique est symbolique. Par son choix du créole haïtien, Rico fait un choix rationnel: celui de s’adresser à des noirs pour faire passer un message concernant les blancs. Il se promène avec son diplôme pour soutirer de l’argent aux Blancs: lui, le noir, qui soutire de l’argent aux blancs. Nous comprenons que Rico veuille symboliquement exclure les blancs de la conversation. Pour Rico, c’est la moindre des choses de montrer aux Blancs qu’on ne s’adresse pas à eux quand on fait passer un tel message, puisqu’on ne saurait le leur adresser. Encore une fois, nous pouvons inférer qu’il y a un « entre nous » implicite dans les échanges entre deux jeunes d’origine haïtienne.

Toujours dans l’exemple 42, dans le même tour de parole. Rico raconte une anecdote (7, 8, 9, 10, 11). Il passe du créole haïtien au français : il parle d’un genre d’exploit. Cette fois, il s’adresse plutôt à tous les jeunes y compris ceux qui ne sont pas d’origine immigrante, les Blancs. Par le code-switching, Rico inclut les jeunes qui ne sont pas d’origine immigrante -les Blancs- de la conversation. Il montre clairement qu’il s’adresse à tout le monde. C’est un choix rationnel, car il veut avoir l’attention de tout le monde, il veut partager avec tous un exploit, un accomplissement dont il est fier. Nous pouvons inférer que par son passage du créole haïtien au français, il passe de « entre nous » à « écoutez-moi tous », « vous m’entendez tous? »

Dans l’exemple 12, rappelons que Rico questionne Hubert, un des coordonnateurs, sur la paye que le groupe pourrait recevoir au cours de la journée.

12. Rico : A quelle heure, Hubert, le chèque? (1)
Hubert, w a ban m nouvèl. (Hubert, tu me donneras des nouvelles.) (2)

Alice : Eske kòb la ap la? (Est-ce que l'argent va être là?) (3)

Rico s'adresse, d'abord, à Hubert en français (1); ensuite, dans le même tour de parole, il passe du français au créole haïtien (2). Son choix linguistique est un choix marqué, puisqu'on s'attendrait à ce qu'il continue à s'adresser à Hubert en français, surtout que c'est son choix de langue de départ et c'est la langue dominante chez le groupe de jeunes d'origine haïtienne dont il fait partie. Rico fait, par le code-switching en créole haïtien, un choix rationnel: celui de se rapprocher d'Hubert symboliquement, comme s'il changeait d'interlocuteur. En principe, il ne change pas d'interlocuteur, mais il passe d'un statut de son interlocuteur à un autre: de l'Hubert, le coordonnateur, à l'Hubert, « l'Haïtien », dont il est plus proche, puisque lui aussi, il est d'origine haïtienne. Il suggère donc à Hubert de lui donner des nouvelles de la paye, comme s'il s'adressait à un ami. Il passe donc d'un discours un peu plus formel à un discours informel symboliquement. Son choix de langue exprime deux relations différentes avec Hubert. Par sa démarche de rapprochement avec Hubert, Rico s'identifie à lui, donc à un groupe, celui des Haïtiens. L'altérité est donc exprimée indirectement par Rico qui s'identifie comme Haïtien et non comme Québécois. Alice continue sur la même lancée (3), elle questionne Hubert concernant la paye en créole haïtien. Elle continue sur la même lancée non seulement sur le plan de la langue, mais aussi et surtout sur le plan de la signification du choix du créole haïtien dans une telle situation. En effet, Alice semble guider par les mêmes objectifs que Rico: se rapprocher d'Hubert, l'Haïtien, pour savoir s'ils recevront la paye au cours de la journée. Par leur choix linguistique, Rico et Alice expriment l'altérité. Ils s'identifient à Hubert, ils s'identifient donc comme Haïtiens, comme étant donc différents de Québécois qui ne sont pas d'origine immigrante. Leur choix de langue est un choix rationnel car, selon eux, c'est la meilleure façon de se rapprocher d'Hubert et d'exprimer implicitement un « entre nous, Hubert ».

Les jeunes d'origine haïtienne désignent leur(s) interlocuteur(s) par leur choix linguistique. Même quand ceux qui ne sont pas d'origine haïtienne présents peuvent comprendre ce qui se dit, ils sont symboliquement exclus de la conversation. Du même coup, les jeunes d'origine haïtienne, par leur choix linguistique, rappellent leur origine et l'affirment. Ce qui est aussi une façon d'exprimer l'altérité, puisque cette origine en question est une origine différente de celle des autres jeunes avec lesquels ils sont en interaction.

4.4 Appropriation des transmissions intergénérationnelles par les jeunes d'origine haïtienne

Les jeunes d'origine haïtienne ont une connaissance de leur culture d'origine qui leur permet d'évoquer, de remettre en question, de rejeter, d'adopter ou de reproduire certaines attitudes, valeurs, comportements et pratiques retrouvés en Haïti, donc associés à la culture haïtienne.

4.4.1 Évocation de valeurs, d'attitudes ou de comportements

Les jeunes d'origine haïtienne, lors de leurs interactions même avec des jeunes qui ne sont pas d'origine haïtienne, évoquent des éléments de la réalité haïtienne ou plutôt une réalité haïtienne à laquelle ils ont et/ou ont eu accès à Montréal. Dans certains cas, l'évocation de cette réalité se fait de façon neutre, dirons-nous, puisqu'ils y font juste référence sous une forme ou sous une autre. Il leur arrive, par exemple, de comparer la culture haïtienne à la culture québécoise. Pour ces jeunes, la culture haïtienne et la culture québécoise représentent clairement deux réalités différentes. Justement, Jean dit : « C'est ça, c'est pas la même chose, c'est deux systèmes différents » (ENT-J15). Selon eux, il arrive à certaines personnes d'origine haïtienne de prioriser la culture haïtienne dans leur quotidien tout en vivant au Québec comme c'est le cas d'Alice qui dit:

« J'ai pas vraiment changé mon mode de vie parce que tu sais, je garde toujours... je mange toujours la même nourriture, je parle créole souvent, puis il n'y a pas vraiment de choses que j'ai changées en moi, mais autour de moi, c'est pas la même chose. » (ENT-A11)

La différence claire qui existe entre les deux cultures selon les jeunes d'origine haïtienne est parfois basée sur des préjugés, des généralisations, qui ne renvoient pas forcément à des caractéristiques propres au groupe lui-même. En effet, nous constatons que ces derniers ont intégré dans leur imaginaire collective une image de l'Haïtien, qui est, des fois, basée sur des idées préconçues et véhiculées au sein de la communauté. Justement, Dave et Jean présentent le fait par les parents de frapper leurs enfants pour les réprimander comme un trait culturel haïtien qui ne se retrouve pas du tout chez le « Blanc ». Jean dit: « Quand t'es en Haïti, t'es en Haïti là.

« Quand t'es ici, il faut que tu t'ajustes avec le système ici. Il y a des choses que tu peux pas faire, sinon tu vas aller en prison. Je te donne un exemple. Tu peux pas arriver et puis commencer à battre des enfants. Ils vont enlever les enfants dans tes mains. En Haïti, tu pouvais faire qu'est-ce tu veux, les battre comme tu veux. Mais, ils vont rien faire. Ici, tu fais ça, ils enlèvent les enfants dans tes mains. »

(ENT-J16)

Nous pensons que Jean évoque une certaine tolérance par rapport à une pratique. En fait, dans certaines sociétés, certains comportements sont jugés inacceptables et sont sanctionnés. Ainsi, dans ces sociétés, certains se retiennent d'avoir ces genres de comportements ou les ont de façon discrète. Ces comportements peuvent se retrouver chez n'importe quel individu -quelle que soit la société; ce sont des comportements liés à l'individu, à ses problèmes ou à ses convictions. Justement, à une émission française « On n'est pas couché », un des invités français qui n'est pas d'origine immigrante a défendu ses convictions concernant le fait de battre un enfant. Cet invité est pour cette pratique et n'est pas prêt à y renoncer, car c'est un incontournable dans l'éducation d'un enfant selon lui.

Dave, lui, affirme que « les parents haïtiens élèvent leurs enfants de façon différente. » Il dit avec fierté d'un air songeur: « le bon baton! » Il continue: « (rire) manje baton ou konnen, (des coups de fouets, tu le sais) manje moins d'baton que nous autres, mais eux autres ils en mangeaient presque pas ... ». (ENT-D3). Quoique Dave et Jean perçoivent et présentent le fait de battre son enfant comme une pratique culturelle propre aux Haïtiens et non aux Québécois blancs; Steve, qui n'est pas d'origine immigrante, précise pour Dave et pour les autres que les Québécois frappent aussi leurs enfants.

Gigi, quant à elle, évoque un autre trait culturel haïtien, elle dit : « Tu connais les Haïtiennes, ça parle, ça parle. Finalement, je suis sortie. Woy! Lè mwen tounen. (Wooh! Quand je suis revenue. » Comme nous l'avons déjà mentionné, Gigi parlait de sa mère. Rappelons que Gigi a été élevée par sa mère dans une famille monoparentale, alors elle a comme référence du parent qui gronde son enfant: la mère. Elle présente le comportement de sa mère comme un trait culturel en disant: « les Haïtiennes ». En disant également « tu connais les Haïtiennes... » en s'adressant à un autre jeune d'origine haïtienne, elle renforce l'idée de trait culturel: ce comportement est connu de tous, tous les jeunes d'origine haïtienne le vivent.

4.4.2 Remise en question ou refus de valeurs, d'attitudes ou de comportements

Il arrive également aux jeunes d'origine haïtienne de remettre en question ou de rejeter certaines pratiques que ces derniers associent à la culture que ces derniers associent à la culture haïtienne. Nous le voyons clairement dans certains de leurs propos. Par exemple, Gigi dit: « Se sa mwen rayi avèk Ayisyen. » (C'est ce que je déteste chez les Haïtiens.) (OBS-J10) Sami, elle, faisant référence au fait que Dave et Rico ne font pas leur travail sérieusement, dit: « Se Ayisyen

yo ye. Ayisyen toujou ape... » (OBS-S5) Ce sont des comportements habituels chez l'Haïtien, mais elles ne les approuvent pas. Alice mentionne également le fait que son père voulait qu'elle fréquente surtout des blancs car, selon lui, les noirs ne « l'amèneraient nulle part. » Elle dit plus précisément :

« Il voulait que je fréquente plus les blancs. Parce qu'il me disait que les Haïtiens vont m'amener nulle part. Les noirs vont m'amener nulle part. Qu'il fallait fréquenter des blancs parce que les blancs ils sont ci, ils sont ça. C'est pas vrai là. » (ENT-A12)

Elle continue :

« Non, c'est pas vrai. Parce que tu peux trouver des blancs méchants. Et puis, tu peux trouver des noirs méchants. » (ENT-A13)

Comme nous le voyons, Alice n'est pas du même avis que son père. Elle évoque un autre comportement fréquent, selon elle chez les Haïtiens qu'elle rejette. Au fait, elle généralise en associant le comportement aux Haïtiens en général, mais elle fait référence dans son discours à un profil d'Haïtiens : ceux qui sont arrivés au Québec avec un diplôme universitaire de médecin ou d'avocat. Elle dit :

« Les Chinois, ils avancent vraiment bien. Les autres là, mais nous, les Haïtiens, je pense que...je vais pas me mettre dedans là. Quand les Haïtiens sont partis d'Haïti, ils étaient médecins, ou avocats, puis ils vont pas recommencer à zéro pour pouvoir remonter parce qu'ils disent: « Ben, je suis médecin. Pourquoi je travaillerais dans un McDonald? ou je ne sais pas, ou quelque chose de même. Mais, cette façon de penser là des Haïtiens vont les limiter un peu à avancer » (ENT-A14).

Compte tenu du contexte, cette fois, le comportement est plutôt comparé à celui d'autres d'immigrants, plus précisément, les Chinois. Nous ne sommes pas en train de dire que le commentaire d'Alice est juste ou fondé, par contre, cela témoigne de sa perception de certaines situations qu'elle associe à des habitudes liées à la culture haïtienne. Nous avons entendu des discours similaires dans d'autres contextes en dehors du quartier Saint-Michel. Rappelons qu'étant d'origine haïtienne, nous avons régulièrement accès aux discours par et sur les Haïtiens au Québec dans notre voisinage (membre de la famille, amis, chauffeurs de taxi, etc.).

Jean, lui, par un mélange de calque et d'emprunt décrit le comportement des parents haïtiens vis-à-vis de leurs enfants. La tendance de gronder leurs enfants s'ils ne rentrent pas à l'heure ou assez tôt chez eux. Il dit: « ...du parler anpil (beaucoup) pour rien. » (ENT-J17) Il qualifie le comportement des parents de « parler anpil » et il dit que c'est une perte de temps. Les parents parlent beaucoup pour rien dans ces circonstances. Par ses propos, Jean insinue que, selon lui, ce n'est pas un problème si une jeune traîne à l'extérieur et ne rentre pas tout de suite chez lui. Le fait par un parent « de beaucoup parler » quand celui-ci a quelque chose à reprocher à son enfant est un trait culturel haïtien selon les jeunes. Les propos de Jean rejoignent en quelque sorte ceux de Gigi quand elle dit : « Tu connais les Haïtiennes, ça parle, ça parle... ». Par contre, Gigi ne fait qu'évoquer le comportement chez les Haïtiennes; Jean, lui, l'évoque et le rejette. Il se positionne par rapport à la tendance chez les parents haïtiens.

Rico ne mentionne pas un comportement de parents en particulier comme le fait Jean et Gaby, par contre, il exprime directement ses réserves concernant le comportement des Haïtiens en général, ce qui inclut ses parents. Il dit:

« Je trouve que la communauté haïtienne, des fois, trop d'années 1800, je n'aime pas vraiment trop leur mentalité, ils ne voient pas le nouveau monde, mais ils voient toujours l'ancien monde » (ENT-R9).

4.4.3 Adoption et reproduction de valeurs, d'attitudes ou de comportements

Les pratiques linguistiques des jeunes d'origine haïtienne montrent non seulement que ces derniers ont la connaissance de certaines croyances présentes dans l'imaginaire collective en Haïti, mais aussi que ceux-ci adoptent des comportements linguistiques que l'on retrouve en Haïti. L'interaction entre Gigi et un jeune homme d'origine haïtienne de passage à la salle informatique de Maison d'Haïti illustre bien cela. Prenons l'exemple 37. Le jeune homme (JH) lui montre un abcès qu'il a sur la paupière gauche et elle réagit, ils font référence dans leur interaction à une croyance en Haïti⁸³. Cela se passe ainsi :

37. JH: Ou wè mwen gen klou nan je. (Tu vois que j'ai ...sur la paupière)

(1)

Gigi : Ou gade twòp fanm. (Tu regardes trop de femmes) (2)

⁸³Quand un homme a un abcès sur la paupière, on dit, en Haïti, qu'une femme est enceinte de lui.

JH: Yon fanm mwen ansent. (Une femme que j'ai mise enceinte) (3)

Gigi : Yon fanm ou gwòs! (Une femme que tu as engrossé!) (4)

C'est, certes, le jeune homme, le premier, qui fait référence à la croyance, mais Gigi, par son comportement, montre qu'elle sait de quoi celui-ci parle, elle connaît la croyance aussi. De plus, elle porte une rectification pour le jeune homme : elle lui dit que la fille dont il fait référence est « gwòs » et non « ansent ». Le fait par Gigi de reprendre les propos du jeune homme en remplaçant « ansent » (enceinte) d'un registre standard et neutre par son équivalent en créole haïtien péjoratif « gwòs » (enceinte) confirme sa connaissance de la croyance à laquelle fait référence le jeune homme. Son choix de vocabulaire pour reprendre le discours du jeune homme prouve aussi sa connaissance de certaines valeurs haïtiennes : le mariage avant la grossesse. « Ansent » serait pour une femme mariée; par contre, « gwòs » serait pour la fille ou la femme qui tombe enceinte par accident et surtout sans être mariée.

Sur le plan culinaire, les personnes d'origine haïtienne même quand ils adoptent certains mets qui ne sont pas courants en Haïtien –pâté chinois, lasagne, etc.- priorisent dans leurs menus de tous les jours et de fêtes les mets haïtiens. La file d'attente est souvent très longue dans les casse-croûtes haïtiens à Montréal. Presque tous les jours, durant la période d'observation, les jeunes d'origine haïtienne de ma recherche et plusieurs membres du personnel de Maison d'Haïti ont commandé un repas haïtien pendant leur pause. Selon Meylon-Reinette (2010), cette préférence culinaire pour la cuisine haïtienne est le produit de l'inculturation/ou acculturation ? dans les familles d'origine haïtienne, puisqu'elle se retrouve également chez des jeunes de la deuxième génération à New York. Le spaghetti demeure pour les personnes d'origine haïtienne un mets pour le petit déjeuner qui n'est pas assez consistant pour un dîner ou un souper. Le sandwich n'est nullement perçu, par de nombreuses personnes de cette origine, comme un repas complet. Pour celles-ci, le plantain, la pomme de terre, les pâtes ne sauraient nullement remplacer le riz, ils peuvent l'accompagner par contre.

Ces jeunes parlent aussi du respect des aînés qui est très important dans la culture haïtienne. Par exemple, selon Rico, dans les familles haïtiennes, les jeunes apprennent à se comporter de façon polie en présence des adultes, que ces derniers fassent partie de leur famille ou pas. En effet, il dit, parlant des valeurs que lui auraient transmises ses parents: « ...c'est de la politesse, le ton de ta voix, la façon dont tu dis gentiment, c'est ça. » Gigi, quant à elle, parle du respect des aînés. Elle raconte une anecdote familiale en français et insère dans son discours un

terme en créole haïtien pour décrire un comportement qu'elle a eu vis-à-vis d'un ami de sa mère que sa mère a jugé irrespectueux. Elle dit: « ...je l'ai juste manqué de respect...ma mère trouvait cela *derespektan*. » Le comportement tel qu'il est décrit démontre que Gigi renvoie à l'importance accordée au respect des aînés dans la culture haïtienne. Son comportement est décrit et évalué selon les critères de rigueur en Haïti en général et non ceux de rigueur en général au Québec –si nous nous basons sur ce qui est véhiculé de cette culture dans les médias (des feuilletons, des films québécois, des on dit, etc.). En disant: « ...je l'ai juste manqué de respect », le mot « juste » utilisé dans son énoncé montre le regard de la jeune qui évolue au Québec et qui a intégré la culture québécoise. Elle fait cohabiter dans son énoncé des termes qui montrent qu'elle porte deux regards différents sur son comportement: 1) ce n'est pas si grave de manquer de respect à un adulte, c'est « juste » cela; 2) j'ai manqué de respect à un adulte, un ami de ma mère. Malgré la présence de « juste », le fait d'admettre que son comportement est irrespectueux montre qu'elle utilise aussi la culture haïtienne comme grille d'évaluation, comme référent pour évaluer son comportement. Sinon, elle aurait dit: « ...je lui ai juste dit...ou j'ai juste eu un comportement X ». Le choix de mots de Gigi témoigne également, selon nous, d'une mauvaise interprétation de certains comportements chez le Québécois qui n'est pas d'origine immigrante. En effet, nous doutons, qu'un Québécois verrait dans le fait de manquer de respect à un adulte quelque chose de banale, d'ordinaire, de normal. Il aurait plutôt tendance, selon nous, à ne pas voir en d'autres types de comportements vis-à-vis d'un adulte un manque de respect. Bob, qui n'est pas d'origine immigrante, parle d'une certaine hypocrisie dans le comportement des jeunes d'origine haïtienne quand ils sont avec leurs parents. Il critique négativement le fait que ces jeunes adoptent un comportement selon qu'ils soient chez eux, en présence de leurs parents ou selon qu'ils soient ailleurs. Cela confirme la tendance chez les jeunes d'origine haïtienne à se comporter d'une certaine façon en présence des aînés.

Il y a peut-être une mauvaise évaluation de certaines pratiques au Québec par Gigi, mais le regard qu'elle pose sur la culture haïtienne est constant et son évaluation de celle-ci correspond à ce qui est véhiculé par les autres jeunes et même par d'autres personnes en dehors de Saint-Michel.

Dave, quant à lui, voit en le fait de battre son enfant un comportement bénéfique pour celui-ci. C'est ce qui fait de lui, selon ses dires, la personne forte qu'il est aujourd'hui.

« (rire) Oh, yes. J'ai eu la dose de bâton yes sir! Mais je suis content de les avoir eu, ça m'a fait aujourd'hui un homme...Je ne sais pas c'était bon (rire)...oui. Ça

m'a pas rendu faible dans la vie. C'est ça! Je suis capable de m'affirmer. Si quelqu'un me frappe dehors je suis capable de t'se me défendre d'une manière. »
(ENT-D25)

Les jeunes d'origine haïtienne adoptent également certains comportements linguistiques tels que l'emploi de certaines expressions idiomatiques et de certains dictons en créole haïtien qui renvoient à des pratiques en Haïti.

Dans l'exemple 34, que nous avons déjà exploité, un élève de l'école ou les jeunes patrouillent montre son short qui se trouve sous son pantalon et bouge les fesses et l'interaction se passe ainsi :

L'élève : Bon ti bagay! (Une bonne petite chose!)

Alice s'adresse à Gigi.

Alice : Lui, il ferait ton affaire. (1)

Gigi : Il est trop jeune. (2)

Alice: W a konn jòj! (Tu connaîtras Georges!/Tu serais surpris!/Tu tomberais des nues.) (3)

Twò jèn! (Trop jeune!) (4)

Le « W a konn jòj » (tu connaîtras Georges) qu'Alice lance à Gigi pour la contredire en quelque sorte renvoie à l'ouragan Georges qui a frappé Haïti en 1998. L'expression est née de cet événement et est utilisée fréquemment en Haïti pour dire que c'est pire, que tu serais surpris, étonné, dépassé, etc. selon le cas. Dans l'exemple 41, Alice dit: « Mikròb pa touye Blan tou non. » Cela montre qu'Alice connaît le dicton: « Mikròb pa touye Ayisyen. » Dicton qu'on utilise en Haïti pour justifier le fait de ramasser quelque chose qui est tombé par terre et de le manger. Cela veut dire que même si on attrape des microbes en mangeant ce qui vient du sol sale, en tant qu'Haïtien, on ne mourra pas. Dans la situation de communication en question, Gigi exprime d'abord son étonnement en voyant une fille ramasser des chips par terre et les manger. La fille semble être une Blanche et non une Haïtienne. Gigi dit: « Woy apa tifi an ape ramase tchip! » Alice réagit face aux propos de Gigi en disant sur un ton ironique : « Mikròb pa touye blan tou non ». Gigi dit alors : « Ayisyen an li menm souffle li. » Encore une généralisation qui est faite

et un point de vue implicite qui est exprimée: les Haïtiens soufflent sur ce qu'ils ramassent par terre avant de le manger; c'est moins grave que ce que fait la fille, qui n'est pas d'origine haïtienne, fait. En Haïti, le dicton est utilisé comme réplique par l'individu qui ramasse quelque chose par terre et qui se fait réprimander ou critiquer négativement par une tierce personne.

Certains goûts d'Alice sont liés à des attitudes négatives vis-à-vis des traits phénotypiques associés aux noirs en général. En effet, elle affirme, par exemple, aimer les cheveux « siwo », un type de cheveux valorisé en Haïti. Cette valorisation est basée sur le rejet des traits physiques associés (traits phénotypiques) aux Africains, aux Noirs. Ce rejet se manifeste dans le vocabulaire du créole haïtien: les cheveux qui ne sont pas crépus sont appelés en créole haïtien « bon cheve » (de bons cheveux). Parfois, au lieu de dire « cheve siwo », le locuteur va dire « bon cheve », les cheveux « siwo » –qui est un calque lexical du créole haïtien- ne sont pas crépus. Ce sont des cheveux lisses et ondulés.

Les jeunes d'origine haïtienne adoptent également des contradictions que nous retrouvons dans certaines attitudes en Haïti. Comme nous l'avons déjà dit, les traits phénotypiques associés aux blancs sont en général valorisés au détriment de ceux associés aux Noirs. Comme les cheveux « sirop » préférés aux cheveux crépus. Pourtant, les fesses redondantes associées aux femmes noires sont préférées aux fesses dites « plates » associées aux femmes blanches. En Haïti, l'expression « bounda plat » (fesses plates) est même utilisée comme insulte. Alors, on dévalorise des traits phénotypiques associés aux noirs, mais pas les fesses qui y sont associées. Justement, Alice aime les hommes aux cheveux « sirop », donc non crépus. Pourtant, les cheveux crépus, c'est ce qui est plus fréquent chez les Haïtiens. Elle critique négativement les lèvres pulpeuses d'une fille en disant: « L'enfant a une djòl, mon Dieu! » Par contre, elle critique négativement les fesses d'une fille qu'elle ne trouve pas redondantes. Elle dit d'un ton qui laisse voir son manque d'appréciation: « Son bounda est *plat*. »

4.5 Agentivité des jeunes d'origine haïtienne

4.5.1 À la croisée des chemins : des manques et des besoins de jeunes d'origines différentes

4.5.1.1 Manques et besoins vécus en tant que groupe stigmatisé

Les jeunes d'origine haïtienne de notre recherche n'échappent pas au procès d'identification pour emprunter l'expression de Gallissot (1987) qui est liée à leur origine et ils sont conscients du fait qu'ils n'échappent pas à cette identité noire qui ne passe pas inaperçue

compte tenu de leurs traits phénotypiques. Le problème, ce n'est pas le fait que cette identité leur soit imposée, mais plutôt que cette identité vienne avec un ensemble de défis tels que le profilage racial, les propos haineux, la discrimination, l'exclusion et l'attention négative. En effet, les jeunes d'origine haïtienne en tant que Noirs vivent le racisme et la discrimination sous différentes formes au Québec. Les noirs constituent un groupe stigmatisé et les jeunes d'origine haïtienne doivent faire face à cette réalité qui est la leur, puisqu'étant noirs. Comme le soulignent Maritiniello (1995) et Waters (1990), certaines identités sont imposées par rapport au critère racial. Dans différentes situations, certains des jeunes s'imaginent même les propos, les pensées ou les intentions d'autres personnes qui ne sont pas d'origine immigrante en lien avec cette identité. Dans ces genres de situations, les termes comme negro, noir, black sont cités, termes par lesquels ils s'imaginent des fois être désignés. Noir et black n'ont aucune connotation négative à la base : être noir, être « black » renvoie à une origine, à une appartenance, à un groupe. Ce qui n'est nullement un problème. Ce sont plutôt les préjugés, l'image négative qui sont associés à ceux qui sont dits noirs, « black » le problème. Justement, Dave dit simulant le discours de policiers québécois qui sont passés à Maison d'Haïti et qui ont fait une mauvaise plaisanterie au sujet des noirs : « On a niaisé les fucking black de Maison d'Haïti » (OBS-D4). Rico, quant à lui, emploie le terme « negro » pour donner la parole à celui qui le snobait, selon lui. Ce terme a une connotation négative pour les Haïtiens, comme nous l'avons déjà souligné, c'est l'équivalent de nègre, qui ne peut pas être traduit par « nèg » en créole haïtien, puisque « nèg » signifie, dans cette langue, homme, une personne de sexe masculin. Rico dit en racontant son anecdote : « Dans ce temps-là, j'étais le negro qui avait gagné le match. Je le snobe aussi, je marche avec mon trophée » (OBS-R1). D'abord, par le choix de negro, il illustre la perception négative, l'image négative que la personne dont il parle avait de lui; ensuite, en disant « je le snobe aussi », il insinue que la personne l'avait snobé en tant que « negro ». Le discours de Rico fait ressortir l'attention négative dont il a été victime et, par conséquent, son manque et son besoin d'attention positive. Le fait de gagner le match, de snober la personne aussi et de marcher avec son trophée est une quête de Rico de cette attention positive. Les jeunes sont, comme nous l'avons déjà souligné, conscients de l'identité noire qui leur est attribuée, mais ils sont d'autant plus conscients de l'attention négative dont ils bénéficient en tant que membre d'un groupe stigmatisé. Ils en parlent avec une grande lucidité. Rico dit :

« C'est sûr, on n'a pas les mêmes avantages même si des fois ils (les Québécois blancs) nous montrent ça mais » (ENT-R10).

Rico, en disant « même si des fois, ils nous montrent ça... », insinue que les pratiques

discriminatoires envers les noirs sont des fois camouflées, voilées. Le « ils » dont il fait référence et qui sont les Québécois blancs essaient de dissimuler quelques fois les pratiques inégalitaires au sein de la société. Rico pointe ainsi du doigt un racisme non assumé, nié dans la société québécoise. Cela nous fait penser aux propos tenus par l'un des animateurs d'une émission québécoise après qu'une jeune femme haïtienne qui avait remporté la première place à l'émission grâce à sa performance en tant que chanteuse. Cet animateur prend la parole et affirme que cela l'a touché de voir à quel point au Québec on n'est pas raciste parce qu'une « femme de couleur qui vient d'Haïti » remporte le premier prix parce que le Québec l'a choisie, etc. Justement, le fait même d'être impressionnée par ce fait et de le souligner montre que, selon lui, c'est anormal, cela n'est pas dans l'ordre des choses habituelles. C'est comme les fois où nous rencontrons un Québécois blanc et que nous lui disons que nous sommes Haïtiennes et qu'il s'empresse de nous dire sans que nous lui ayons posé de question « Je ne suis pas raciste ». De plus, le « j'aime les Noirs » que certains disent en s'adressant à un Noir sans que ce dernier ne leur ait rien demandé est, selon nous, une autre façon d'exprimer inconsciemment leur racisme. Une fille d'origine haïtienne de teint très foncé que nous avons rencontrée en dehors de notre terrain de recherche nous explique justement à quel point ces genres de situations l'énervent plus que toute autre chose. Ce sont des situations qu'elle vit souvent au Québec à l'épicerie, dans la rue, etc. Par exemple, elle nous raconte qu'un jour, à l'épicerie, une petite fille blanche dit à sa mère en la voyant : « C'est une noire ». Et, la mère gênée dit à sa fille : « Non, on ne dit pas ça ». Le fait de dire que c'est une noire n'a rien de péjoratif ou de négatif, cela montre qu'elle n'en voit pas souvent dans son entourage. Par contre, la gêne de la mère et ses propos insinuent que le fait d'être noir est négatif, que c'est une tare. Du moins, c'est ainsi que la fille d'origine haïtienne l'a perçu et, nous, nous le percevons également de cette façon. C'est comme la Québécoise blanche qui a dit un jour à la télévision pour prouver qu'elle n'est pas raciste : « Je ne suis pas raciste, moi, je dis à mes enfants de ne pas dire noir, mais de dire brun ». Pourquoi brun? Nous demandons-nous. Pourquoi pas noir? Est-ce que brun diminue le poids des stéréotypes?

Revenons aux inégalités au Québec dont parle Rico. Cela se vit, selon lui, dans toutes les sphères d'activités. Il dit plus précisément :

« Oui, je le sens (parlant d'attention négative dont bénéficie encore aujourd'hui les noirs) dans tout, dans le sport, dans tout et bien c'est pas dans le travail même aussi dans le travail quand tu es appliqué, je ne sais pas, tu vois comme des boxeurs ici même si qu'ils sont champions, quand le monde achète leur billet, il n'en vend pas beaucoup de billets comme aujourd'hui il y a un boxeur qui s'appelle Jean

Pascal, il n'a pas vendu beaucoup de billets, c'est un Haïtien, c'est un noir, c'est un champion du monde, il n'a pas vendu beaucoup de billets. Ted, lui, vend beaucoup de billets parce qu'il a la peau blanche ». (ENT-R11)

Sami, elle, parle de l'attention négative dont elle est victime au Québec en se référant à une mémoire de l'altérité (Montgomery et *al.* 2011) teintée de mauvais souvenirs de son enfance. Elle dit :

« Puis, là, le monde te mettait à ta place. Comme t'es noire, reste dans ton coin puis tout. » (ENT-S10)

(Qui? Qui? De qui tu parles là?)

« Ben, les autres personnes. Les gens de ce pays-là. Les Québécois, et tout là. » (ENT-S11)

Elle continue :

« Ils te mettaient à ta place. T'es noire. C'est là que t'apprends c'est quoi le mot « négresse ». C'est là que t'apprends que c'est quoi ta couleur. Parce que dans mon pays, j'ai jamais été traitée de « négresse » ou quoi que ce soit (ENT-S12).

Elle décrit une autre situation :

« J'étais dans l'autobus. Puis, il y avait une dame... Mon Dieu, je ne pensais pas qu'une dame pourrait faire ça à un enfant là. J'avais peut-être 7 ans, puis la dame a dit : « Fuck You! » à moi. J'étais avec ma mère, pourtant elle aurait dit ça à ma mère, mais à moi, puis elle m'a dit : « Retourne dans ton pays » (ENT-S13).

Elle s'en souvient jusqu'à présent et elle le dit :

« Ça m'a tellement choquée, jusqu'à maintenant je m'en rappelle de cette journée-là » (ENT-S13, suite).

Elle se souvient aussi d'autres situations où des parents québécois blancs interdisaient à leurs enfants de jouer avec elle. « Oh non, ne joue pas avec elle, euh, c'est une noire » (ENT-S14), disait ces parents.

Sami a, très jeune, bénéficié d'une forme agressive, violente, de l'attention négative dont bénéficient les noirs au Québec. C'est une chose d'être victime de propos haineux, mais c'en est une autre d'en être victime quand on est enfant. Sami le dit, elle-même, la dame aurait pu adresser ces propos à sa mère qui était une adulte, mais pas à elle à ce moment-là. Cela ne signifie nullement que, si ces propos étaient adressés à la mère, ce serait acceptable. Ce serait tout aussi violent, critique et inacceptable; mais c'est plus traumatisant pour une enfant qui se construit et à laquelle certaines réalités échappent encore. De plus, Sami n'a jamais mis les pieds en Haïti, elle a grandi au Québec et la dame dans l'autobus lui dit « Retourne dans ton pays ». Comment arriver à se construire en tant que citoyenne du Québec au fil des années dans une telle situation?

Ces expériences sont vécues et relatées par trois des jeunes d'origine haïtienne, elles les concernent tous, puisque ce sont des exemples de la manifestation de la discrimination, du racisme, dont les Noirs -groupe auquel ils sont identifiés- sont victimes au Québec. Cela confirme l'image négative associée aux Noirs et, par conséquent, l'attention négative dont ils bénéficient sous une forme ou sous une autre.

Les jeunes d'origine haïtienne sont chez eux au Québec, certains d'entre eux y ont passé toute leur vie, d'autres y ont passé la majeure partie de leur vie et ils y vivent tous encore. Pour le moment, ils ne planifient pas d'aller ailleurs. Nous pouvons donc comprendre le mal-être qu'ils peuvent ressentir quand certains Québécois blancs qui ne sont pas d'origine immigrante leur fait sentir qu'ils ne sont pas chez eux. Par exemple, le « Retourne chez toi » qu'a reçu Sami en plein visage date de nombreuses années certes, mais celle-ci s'en souvient jusqu'à présent. Elle dit : « Ça m'a tellement choquée, jusqu'à maintenant, je m'en rappelle de cette journée-là ». Cette invitation ou cet ordre -à en croire le ton du locuteur simulé par Sami quand elle décrit la situation- se renouvelle, dirons-nous, dans d'autres situations où la place des jeunes d'origine haïtienne au Québec est remise en question ou quand un mal-être est créé chez ces jeunes, quand la différence avec l'Autre est exprimée comme étant quelque chose de négatif. Ce mal-être dont nous parlons est provoqué, entre autres, par le discours dans les médias, dans les rues. Tous les jeunes y ont accès, aucun d'entre eux n'y échappe. Tout comme nous n'y échappons pas non plus en tant qu'Haïtienne, donc en tant que noire. Permettons-nous justement une petite parenthèse. Un jour, un Québécois nous dit : « Rappelle-moi le titre de ta thèse ». Nous lui répondons : « Mélange de langues et identités chez de jeunes Québécois d'origine haïtienne ». Il nous a dit alors : « Non, tu dois plutôt dire descendants d'esclaves » et il continue en disant : « Dis-leur (parlant des jeunes d'origine haïtienne) qu'on n'a pas besoin d'eux ici, de leurs gangs de rue ». Deux points sont à retenir dans l'intervention de cet homme. D'une part, il refuse d'accepter les jeunes d'origine

haïtienne comme des Québécois. D'autre part, il associe certains problèmes sociaux à l'origine ethnique ; il fait une corrélation entre l'appartenance ethnique et certains problèmes sociaux. Qui dit noirs dit gangs de rue pour cet homme. Il arrive certes que certains noirs fassent partie de gangs de rue, c'est aussi valable pour des jeunes blancs. Ces jeunes quelle que soit leur origine optent pour cette option pour faire face à certains défis de la vie. Soulignons que même s'il arrive que certains Noirs d'origine haïtienne fassent partie de gangs de rue, aucun des jeunes de notre recherche n'en fait partie. Et, même si c'était le cas, ces jeunes ne seraient pas moins des Québécois. De plus, leur construction sociale se fait au Québec : ils deviennent ce qu'ils sont au Québec. Comme le souligne Castel (2007 : 4) : « ...on confond problèmes ethniques et problèmes avant tout sociaux ».

4.5.1.2 Manques et besoins vécus en tant qu'individu

Les jeunes qui ne sont pas d'origine immigrante ont certains besoins ponctuels en tant qu'individu tout comme les jeunes d'origine haïtienne et ces besoins ne sont pas liés à leur groupe d'origine. En effet, ils se retrouvent tous dans ce programme de Maison d'Haïti parce qu'ils étaient à la recherche d'un emploi ou d'un gagne-pain. C'est un programme de réinsertion sociale pour les jeunes qui ont décroché du secondaire ou du collège, mais aucun d'entre eux ne voit le programme ainsi : c'est pour eux un emploi. Lors de l'entrevue avec Dave, nous voyons à quel point sa situation financière est précaire. Il n'a pas d'électricité dans son appartement, il a des difficultés à payer son loyer. Pourtant, il vit dans un appartement délabré, ce qui implique un loyer très bas dans un tel quartier de Montréal. Malgré tout, il n'arrive pas à joindre les deux bouts. Comme Dave, Moris, qui n'est pas d'origine haïtienne, vit une situation très précaire. L'un des indices de la situation de Moris est le découragement que celui-ci paraît ressentir et qu'il exprime une semaine avant la fin de son contrat comme patrouilleur de rue à Maison d'Haïti. Ce n'est pas de la nostalgie par rapport au groupe ou à son rôle auprès des jeunes, dont il est fier; c'est plutôt le poids de l'incertitude de l'avenir qui assombrit brusquement ses journées. Ce que nous révèle son discours, son air découragé et l'absence de son enthousiasme habituel. En tant qu'individu, Moris a certains besoins compte tenu de sa précarité financière qui n'est pas récente. Il lui arrive d'avoir besoin que les commerçants du coin le dépannent en lui permettant d'acheter à crédit. Il lui arrive aussi d'avoir besoin que ses voisins le dépannent pour des produits alimentaires de base. Les besoins de Moris ne s'arrêtent pas à cela. À travers les anecdotes et son discours exprimant sa fierté, sa confiance en soi, ses quêtes et ses conquêtes auprès des jeunes femmes haïtiennes, nous pouvons déceler un besoin également de se valoriser, un besoin de reconnaissance, un besoin d'être « quelqu'un ». Et, ce quelqu'un, il parvient à l'être dans des

réseaux sociaux dominés par des personnes d'origine haïtienne, dans des fêtes haïtiennes où il est parfois le seul blanc comme il dit. Ce qui lui permet justement d'être « leur Québécois », comme il dit aussi. Au fait, c'est le fait, entre autres, d'exprimer sa satisfaction, son succès et de parler avec un tel enthousiasme des relations qu'il entretient avec des personnes d'origine haïtienne qui nous permet d'identifier ces besoins chez lui.

Quant à Bob, qui n'est pas d'origine immigrante, il n'a jamais demeuré à Saint-Michel, mais il a fréquenté une école secondaire du quartier pendant 10 ans. Il y a donc passé beaucoup de temps de sa vie et a fréquenté des jeunes d'origine haïtienne. À ses débuts dans le quartier, il était très timide, renfermé sur lui-même. Il avait donc des besoins sur le plan personnel et c'est la reconnaissance qu'il exprime vis-à-vis des jeunes du quartier qui l'ont aidé à devenir ce qu'il est aujourd'hui qui nous permet d'identifier ses besoins à l'époque. Selon lui, il a su combler ces besoins grâce aux jeunes du quartier Saint-Michel. Quand Bob parle de cette période, il parle aussi de la transition, dans le quartier, de groupes composés que de Blancs vers des groupes multiethniques. Aujourd'hui, 40% de ses amis seraient d'origine haïtienne, pourtant il a grandi à Petite-Patrie, un quartier considéré comme un quartier italien. Aujourd'hui, il demeure à Rosemont, un autre quartier, comme Petite-Patrie, où les personnes d'origine haïtienne ne se retrouvent pas en grand nombre. Bob compare l'école qu'il a fréquenté à Saint-Michel à l'école où il n'avait pas été admis à l'époque. Il souligne aussi que même s'il aurait été admis à l'école qu'il qualifie d'école de snobs, il serait resté à l'école de Saint-Michel, qu'il a justement fréquenté. Cela fait ressortir encore une fois ses besoins à l'époque : le besoin d'être accepté tel qu'il est, le besoin d'être bien, le besoin d'être dans un environnement simple, modeste où il pourrait se faire des amis qui pourraient l'aider à se construire. Ce qu'il a justement trouvé à Saint-Michel. Il dit plus précisément :

« ...Avant j'étais quelqu'un de pas mal timide, de pas mal gêné t'sais. Je m'la fermait tout l'temps, j'disais rien. À un moment donné il y a des gens qui m'ont aidé à passer à travers cette p'tite gêne-là...la gêne c'est con... » (ENT-B3)

Même après le secondaire, il a gardé des liens avec des jeunes du quartier Saint-Michel. Justement, c'est un de ses amis d'origine haïtienne de Saint-Michel qui lui a parlé du projet de Maison d'Haïti et lui a ainsi permis d'y participer.

C'est en décrivant ce qu'ils ont vécu et trouvé, ce qu'ils vivent et trouvent, dans le quartier Saint-Michel auprès de jeunes qui sont d'origine immigrante, comme les jeunes d'origine

haïtienne, que nous décelons les manques et les besoins dans le passé, dans le présent et éventuellement dans le futur des jeunes qui ne sont pas d'origine immigrante. Nous disons bien dans le futur, puisque leur histoire avec des jeunes d'origine haïtienne de Saint-Michel ne s'arrêtera pas, à la fin du projet de Maison d'Haïti. Moris habite encore à Saint-Michel, Bob n'y habite pas, mais il y a encore des amis, comme Dave avec lequel il discute de projets et Pierre, l'un des jeunes qui travaille à Maison d'Haïti et qui semble viser une carrière politique à Saint-Michel.

Les jeunes d'origine haïtienne et les jeunes qui ne sont pas d'origine immigrante se sont retrouvés à un certain moment de leur vie dans le quartier Saint-Michel où leurs besoins sont comblés partiellement ou totalement, selon les moments, selon les circonstances, processus dans lequel l'Autre est impliqué positivement. La perception de la participation de l'Autre dans la vie de chacun d'eux leur permet de se réconcilier avec le groupe d'appartenance de l'Autre ou d'aller à la rencontre de celui-ci. C'est ainsi que Moris devient « le Québécois » des dits « Haïtiens » et que ces dits « Haïtiens » deviennent les membres de sa famille chez lesquels il peut aller frapper pour demander du sucre, du sel, etc.

4.5.2 Mémoire de l'altérité et solidarité entre jeunes d'origines différentes

Les jeunes d'origine haïtienne sont dotés d'une mémoire de l'altérité (pour emprunter l'expression de Montgomery *et al.* 2009) et ils l'expriment. En effet, ils racontent des anecdotes, relatent des faits, font des commentaires qui rappellent et confirment le racisme, les discriminations, les préjugés dont ils sont victimes au Québec. Les expériences que Sami a vécues sont bien ancrés en elle, elle s'en rappelle et semble revivre ces fragments de sa vie passée quand elle en parle :

« Ils te mettaient à ta place. T'es noire. C'est là que t'apprends c'est quoi le mot « Nègresse ». C'est là que t'apprends que c'est quoi ta couleur. Parce que dans mon pays, j'ai jamais été traitée de « nègresse » ou quoi que ce soit. Puis, c'est là que tu vois la différence. Personnellement, ton choix, c'est de t'avancer vers ceux qui sont noirs, pas ceux qui sont blancs. Puis, c'est ça » (ENT-S12).

Le profilage racial fait partie du quotidien des jeunes d'origine haïtienne, ces derniers en sont conscients, comme nous l'avons déjà souligné. Ils en parlent et en discutent entre eux – jeunes d'origine haïtienne et jeunes qui ne sont pas d'origine immigrante. Dans les anecdotes racontées les jeunes d'origine haïtienne, le « ils » ou le « eux » qui sont des Blancs n'incluent pas

les jeunes qui ne sont pas d'origine immigrante qui font partie du groupe. Une sorte d'alliance se forme entre les jeunes d'origine haïtienne et ceux qui ne sont pas d'origine immigrante. Ceux qui ne sont pas d'origine immigrante expriment leur mécontentement par rapport à ce que vivent les jeunes d'origine haïtienne, ils déplorent le traitement que ces derniers subissent des fois en tant que noirs. C'est même Moris qui redécrit la situation contrariante vécue par les jeunes d'origine haïtienne avec des policiers à Maison d'Haïti et s'en plaint. Il exprime ainsi de l'empathie, de la solidarité vis-à-vis des jeunes d'origine haïtienne. Moris montre qu'il comprend, en quelque sorte, la frustration exprimée par Dave dont nous avons parlé plus tôt au point 4.5.1.1 (voir OBS-D4). Cette solidarité va même plus loin. Alors que Dave évoque des stéréotypes, comme le fait de battre ses enfants qui serait propre aux parents d'origine haïtienne, Steve, qui n'est pas d'origine immigrante, rappelle que chez des blancs québécois les mêmes pratiques se retrouvent. Il contredit en quelque sorte Dave en précisant que ce type de pratique n'est pas propre aux Haïtiens. Steve souligne aussi le fait que J.E.⁸⁴ n'oserait jamais s'introduire sans autorisation dans une école différente de celle du quartier Saint-Michel. Il précise aussi que le quartier est dit chaud, mais ce n'est pas à cause de la présence des Noirs, etc.

Un jour, Moris, en plaisantant, dit lors d'une discussion allumée avec des jeunes d'origine haïtienne : « Le Blanc parle ». Comme le Blanc parle, il fallait que les Noirs se taisent. Ils ont tous rien de la plaisanterie, mais nous croyons que derrière cette plaisanterie, il y a une réalité. Morris est comme les jeunes d'origine haïtienne doté d'une mémoire de l'altérité mais, dans son cas, il occupe la place du privilégié. Cette mémoire se manifeste dans une plaisanterie qui est acceptée contrairement à la plaisanterie des policiers qui sont passés à Maison d'Haïti et qui ont dit : « Il fait noir ici » et ont eu un rire moqueur. Aucun des jeunes d'origine haïtienne n'a aimé la plaisanterie des policiers. C'est justement pour cette raison que Dave en parle avec mécontentement. Les jeunes qui ne sont pas d'origine immigrante ont également manifesté leur mécontentement vis-à-vis du comportement des policiers. La plaisanterie de Moris, par contre, est acceptée. Cependant, même si elle l'est, elle exprime et rappelle un rapport d'inégalité entre le Blanc et le Noir : le Québécois blanc et le Québécois d'origine haïtienne. Moris nous rappelle ainsi par sa plaisanterie qu'il est conscient des privilèges auxquels il peut avoir droit auprès des jeunes d'origine haïtienne. Il faut quand même être « un Blanc cool », comme dit Bob, pour se faire accepter par les jeunes d'origine haïtienne.

⁸⁴ Une émission québécoise de la chaîne de télévision TVA où l'on pointe du doigt certaines réalités dans la société. Elle est reconnue pour ses "émissions chocs" sur différents sujets.

Quoi que les jeunes d'origine haïtienne puissent vivre et partager de positif avec l'Autre à Saint-Michel, ils gardent une certaine lucidité, ils demeurent réalistes. L'altérité vécue n'est pas perçue positivement. Ils sont dotés d'une mémoire de l'altérité affectée, blessée. Toutefois, chez ces jeunes, il n'est nullement question de victimisation. Ils abordent avec réalisme cette altérité : ils témoignent de ce qui se passe, sans se plaindre ni se positionner comme victimes. Ils affirment un « Nous » qui est les jeunes d'origine haïtienne et un autre « Nous » inclusif qui se situent à Saint-Michel et dont des jeunes de différentes origines y compris des jeunes qui ne sont pas d'origine immigrante font partie. Malgré la construction du « Nous » inclusif, ils restent conscients que les jeunes qui ne sont pas d'origine immigrante, les blancs, représentent un « Eux » qui n'est pas « Nous », ce que Rico désigne par « Ils » quand il dit : « Ils parlent comme Nous ».

Dans les anecdotes des jeunes d'origine haïtienne est abordée l'altérité, particulièrement, le regard que l'Autre leur jette. L'Autre leur rappelle leur origine qui est teintée d'une perception négative. En racontant leurs anecdotes, ils expriment leur mécontentement, leur frustration, certes, mais cela ne s'oriente pas vers la victimisation. Au contraire, ils s'approprient de ce regard de l'Autre, assume leur origine et l'affirme et, des fois, ils le font à partir de leurs choix linguistiques. En effet, ils font certains choix linguistiques tantôt pour désigner leur interlocuteur d'origine haïtienne, tantôt pour faire appel à la mémoire familiale, collective ou individuelle tantôt pour exclure symboliquement des locuteurs qui ne sont pas d'origine haïtienne -puisque des fois les locuteurs en question comprennent le créole haïtien- tantôt même pour s'insulter, s'insulter tout en rappelant leur origine haïtienne commune.

Le quartier Saint-Michel, espace où se développe et se vit le lien social entre jeunes de différentes origines, présente une certaine ambivalence. Ce quartier est stigmatisé et défavorisé, et les jeunes en sont conscients et en parlent. Pourtant, les jeunes quelle que soit leur origine retrouvent, dans cet espace, une certaine richesse qu'ils associent à des valeurs humanitaires comme l'entraide, la solidarité, le respect, le partage et la liberté d'être soi-même. Les jeunes qui ne sont pas d'origine immigrante se montrent concernés par les situations de discrimination raciale auxquelles font face les jeunes d'origine haïtienne. Ils expriment souvent une certaine compassion envers les jeunes d'origine haïtienne quand ceux-ci sont victimes de profilage racial, de racisme ou de discrimination. Par exemple, un jour, Pétion, l'un des coordonnateurs du programme de réinsertion sociale de Maison d'Haïti, raconte une expérience vécue la veille. Cela s'est passé après une soirée de gala à laquelle nous avons été présente. Nous y étions en compagnie de plusieurs personnes de Maison d'Haïti. Pétion dit : « Le mec me pousse fuck! Ma première

réaction serait de lui foutre une droite » (OBS-P1). Bob, qui n'est pas d'origine immigrante, réagit en disant : « C'est ce qu'ils veulent » (OBS-B2). Ils se mettent à discuter. Ils affirment que la police cherche toujours à pousser à bout les noirs sur lesquels ils tombent afin de leur « coller » un dossier criminel. Paul continue son anecdote : « Ils m'entourent à sept. J'ai dit : « C'est quoi votre nom monsieur l'agent ? » (OBS-P2). Cette fois, Steve, qui n'est pas d'origine immigrante, réagit : « T'as bien fait ! » (OBS-St1).

Les jeunes qui ne sont pas d'origine immigrante démontrent clairement qu'ils sont comme les jeunes d'origine haïtienne conscients de la réalité des « noirs » au Québec. Ils ne nient pas le fait que ces derniers sont souvent victimes de discrimination, de racisme, et qu'ils sont traités différemment qu'eux, les « Blancs ». Le fait qu'ils se retrouvent dans le quartier Saint-Michel et qu'ils constituent un « Nous » inclusif grâce à un lien social ne fait pas disparaître la dualité « Nous » (les Noirs) et « Eux » (les Blancs). Tous les jeunes en sont bel et bien conscients. Contrairement à des Québécois qui ne sont pas d'origine immigrante qui prônent le fait qu'au Québec, on n'est pas raciste ou qu'ils ne sont pas eux-mêmes racistes, les jeunes qui ne sont pas d'origine immigrante de notre recherche témoignent du fait que les Noirs occupent une place non privilégiée dans la société québécoise, qu'ils sont victimes de discrimination et de racisme, qu'ils bénéficient d'une attention négative. Bob, Moris et Steve, qui ne sont pas d'origine immigrante, en parlent avec une grande lucidité.

Bref, Saint-Michel représente une zone de confort pour les jeunes d'origine haïtienne, mais c'est un quartier dans lequel les conditions de vie devraient être remises en question. Cette ambivalence ressort justement des propos de Bob qui dit :

« Je pense quand tu vis dans un quartier de même, tu n'le vois pas de la même façon que les autres. Tu t'dis de toute façon eux ils disent n'importe quoi. Ils peuvent bien dire n'importe quoi j'pense que si eux ils vivent leur p'tit bonheur avec leur cercle de personnes ils sont heureux ils voient pas plus loin, ils devraient peut-être voir plus loin, la majorité des personnes devrait voir plus loin, pis s'dire non, j'veux dire c'est un peu au même niveau que la politique t'sais les jeunes ils sont désintéressés de la politique, ils vont même pas voter, leurs voix pourraient faire changer les choses, mais ils font pas c'est comme un peu, ils s'désintéressent, ils disent qu'avec leur p'tit monde ils sont bien; « pis pour vrai, St Michel c'est pas ça, qu'ils disent ça, s'ils disent ça on s'en fout » ». (ENT-B4)

4.5.3 Le créole haïtien et la confirmation d'un lien social entre jeunes d'origines différentes

4.5.3.1 Présence du créole haïtien dans l'espace public

Le créole haïtien dépasse le cadre domestique dans le quartier Saint-Michel et se fait entendre dans l'espace public. En effet, cette langue qui est une langue périphérique et minoritaire au Québec est utilisée fréquemment dans les interactions entre des locuteurs d'origine haïtienne et des locuteurs qui ne sont pas de cette origine. Dans ce quartier, l'utilisation du créole haïtien dans l'espace public est acceptée et tolérée. Comme le mentionne Gumperz (1989), le fait pour un locuteur bilingue de passer d'une langue à une autre témoigne d'une relation de confiance et de sécurité entre son auditoire et lui. Caubet (2001) est également de cet avis. Le créole haïtien se parle, s'entend, s'écoute dans la cour d'école et dans des rues de ce quartier. Plusieurs fois, sur le terrain, nous avons entendu des enseignants qui ne sont pas d'origine immigrante utiliser des termes en créole haïtien en s'adressant à des jeunes fréquentant l'une des écoles du quartier. Pourtant, dans d'autres quartiers de Montréal, le fait qu'un jeune d'origine haïtienne emploie même un seul terme en créole haïtien dans son discours est perçu négativement et est réprimandé. Par exemple, un jour, nous avons même été convoquée à l'école de notre fils située dans un autre quartier de Montréal parce qu'il avait dit : « *Timoun* » (*enfant*) à un de ses camarades de classe. Il arrive, certes, qu'un locuteur créolophone bilingue utilise des termes en créole haïtien en s'adressant à des locuteurs non créolophones mais, contrairement à la dynamique qui prévaut dans le groupe que nous avons observé, certains locuteurs qui désirent passer d'une langue à une autre vont annoncer leur choix, l'expliquer ou le justifier. Dans ce genre de situation, le locuteur justifie son choix. Ce qui excuse, en quelque sorte, l'introduction du terme en créole haïtien. Dans ces cas, une formule introductive est en général utilisée : « Comme on dit en Haïti... », « comme disent les Haïtiens... », ou « comme on dit chez moi... ». Les jeunes d'origine haïtienne bénéficient donc d'une certaine liberté linguistique à Saint-Michel. Celle-ci est le fruit d'une négociation entre jeunes de différentes origines et elle se manifeste clairement dans leurs interactions. Les propos de Lüdi et Py (2003 : 137) illustrent bien cette idée de liberté linguistique :

« Quand le locuteur bilingue entame une conversation, il fait une proposition de langue exactement comme il propose des rôles pour chacun des interlocuteurs. Il le fait en fonction du contexte, c'est-à-dire de ses convictions, de ses possibilités, de son savoir du monde et de ce qu'il pense être les convictions, les possibilités et le savoir du monde des interlocuteurs. Ces derniers peuvent accepter, accepter momentanément ou refuser la langue et les rôles proposés dans la définition progressive de la situation. Tous les échanges ne présentent pas évidemment la même marge de liberté ».

4.5.3.2 Représentations sociales de l'utilisation du créole haïtien à Saint-Michel

Le créole haïtien se retrouve dans le quartier Saint-Michel dans les interactions entre jeunes de différentes origines. Selon les jeunes d'origine haïtienne, les jeunes qui ne sont pas d'origine immigrante parlent le créole haïtien. Rico, dit même, parlant des Québécois qui ne sont pas d'origine immigrante : « Ils parlent comme nous ». Gigi affirme que tout le monde parle le créole haïtien à Saint-Michel. Elle illustre son assertion en disant : « Tout le monde dit « *kòb* » (de l'argent). Elle utilise donc un emprunt pour justifier le fait que tout le monde parle le créole haïtien dans le quartier Saint-Michel. Le « nous » à qui fait référence Rico –les jeunes qui sont d'origine haïtienne- utilisent le créole haïtien le plus souvent sous forme d'emprunt. À aucun moment durant la période que nous avons passé sur le terrain à Saint-Michel, nous n'avons entendu un locuteur qui n'est pas d'origine haïtienne dire une phrase complète en créole haïtien, à part pour reprendre un dicton haïtien à la lettre, comme c'est le cas pour Bob : « *Sa k vi pa kanpe* » (un sac vide, faisant référence à un ventre vide, ne peut pas se tenir debout. C'est l'équivalent du proverbe en français : « Ventre affamé n'a point d'oreilles. » Plusieurs fois, nous avons entendu des personnes qui ne sont pas d'origine haïtienne faire des emprunts en créole haïtien, c'est-à-dire insérer un mot en créole haïtien dans leur énoncé en français. Très souvent, nous avons entendu les personnes d'origine haïtienne –les jeunes et des employés de Maison d'Haïti- tenir un discours en créole haïtien en présence de personnes qui sont pas d'origine haïtienne ou qui ne sont pas d'origine immigrante. À aucun moment, ces locuteurs d'origine haïtienne ont eu à traduire leur discours en français à cause d'un manque de compréhension chez leurs interlocuteurs qui ne sont pas d'origine haïtienne. Alors, même quand les locuteurs qui ne sont pas d'origine haïtienne n'utilisent pas des phrases complètement en créole haïtien dans les interactions avec les autres locuteurs, ils démontrent clairement une compréhension de cette langue en participant activement aux interactions. Moris et Bob qui ne sont pas d'origine immigrante m'ont même avoué que c'est par crainte de ne pas prononcer les mots parfaitement en créole haïtien qu'ils se retiennent d'intervenir dans cette langue lors des interactions. Par contre, ils semblent tous faire référence à l'utilisation de l'emprunt plutôt qu'à une maîtrise de la langue en tant que telle qui se manifesterait par un autre type d'utilisation de la langue comme, entre autres, le code-switching interphrastique. Bob le confirme en disant :

« C'est vraiment un mot comme ça dans l'milieu de la phrase qu'on va utiliser, je sais pas...Phrase française pis un mot. Souvent c'qui rentrait ces temps-ci dans notre, t'sais quand on n'a pas d'argent on l'dit en créole. Je sais pas on dit tout l'temps ça. On dit quoi d'autre ? Quand on a faim. On dit c'est *m'grangrou*, (j'ai faim) c'est comme ça, il y a des p'tits mots, je n'peux

pas dire maintenant comme tout la. Il y a toujours des p'tits mots créoles dans nos phrases en français quand on parle en tout cas. C'est rendu une habitude genre. » (ENT-B5)

De plus, après avoir suivi une séance de formation à Maison d'Haïti avec les jeunes de ma recherche, le formateur qui était d'origine haïtienne nous a dit avec fierté des jeunes qui ne sont pas d'origine immigrante : « Ils disent *fanm (copine, blonde, petite amie)* ». Encore un exemple de l'emploi de l'emprunt chez les jeunes qui ne sont pas d'origine haïtienne pour illustrer leur emploi du créole haïtien. L'un des jeunes de la recherche de Sarkar (2008) sur le crossing avec le créole haïtien dans la musique hip hop à Montréal dit justement qu'un tel comportement linguistique exprime l'authenticité, puisque c'est ainsi qu'ils parlent réellement.

Même si nous n'avons jamais entendu sur le terrain des locuteurs qui ne sont pas d'origine immigrante s'exprimer en tant que tel en créole haïtien, nous savons qu'il en existe à Montréal qui le font. C'est le cas d'une des anciennes copines de Bob, locuteur qui n'est pas d'origine immigrante, qui s'exprimait très souvent en créole haïtien, alors qu'elle n'était pas d'origine immigrante. C'est aussi le cas d'un jeune homme dont nous avons fait la connaissance au téléphone en dehors de notre terrain de recherche qui ne s'exprimait qu'en créole haïtien quand il s'adressait à nous : c'était une façon pour lui en tant que « Blanc » de nous impressionner. Jusqu'à ce que nous le rencontrions, nous avons toujours « cru » qu'il était d'origine haïtienne, car en plus de sa fluidité dans la langue, il utilisait un vocabulaire vulgaire en créole haïtien. Ces deux personnes, qui ne sont pas d'origine haïtienne, ont appris le créole haïtien à Montréal en fréquentant des jeunes d'origine haïtienne : la jeune fille l'a appris à Saint-Michel et le jeune homme, à Montréal-Nord. Nous déduisons donc que les jeunes d'origine haïtienne de notre recherche côtoient ou ont déjà côtoyé des jeunes comme ces deux derniers. Ainsi, le fait de dire que tout le monde parle le créole haïtien à Saint-Michel pourrait être une généralisation basée sur ces types de cas rencontrés par les jeunes d'origine haïtienne. Il se peut que beaucoup de personnes qui ne sont pas d'origine haïtienne parlent, en effet, le créole haïtien. Il se peut que nous n'ayons pas eu accès à ces personnes sur le terrain tout simplement. Ce n'est pas parce que Moris et Bob n'osent pas s'exprimer en créole haïtien, comme ils le disent, que d'autres jeunes comme eux n'osent pas le faire. Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons pas dire, comme les jeunes d'origine haïtienne, que tout le monde à Saint-Michel parle le créole haïtien.

Les jeunes d'origine haïtienne croient innover en faisant des emprunts au créole haïtien. Pourtant, à part leur maîtrise du français québécois, leur fluidité en français, leur intonation, leurs

comportements linguistiques ne diffèrent pas trop de celui d'autres bilingues créolophones en Haïti. Bref, contrairement à ce que les jeunes affirment, il n'y a pas d'innovation dans les pratiques linguistiques en tant que telles : l'emprunt, le calque, le code-switching interphrastique avec le créole haïtien sont tous des types de mélanges que l'on retrouve chez tout bilingue créolophone. Justement, Prudent (1981) rappelle que depuis la période de la colonisation, il n'y a jamais eu de séparation claire et nette entre les deux langues dans le discours des locuteurs. Hoffman (1976) souligne également, en s'appuyant sur le roman « Gouverneur de la Rosée » de l'écrivain haïtien, Jacques Roumain, que les bilingues haïtiens utilisent dans leur discours des créolismes et des haïtianismes, il parle aussi de l'intonation (le ton saccadé) du locuteur haïtien quand il s'exprime en français. Toute la différence réside, selon nous, dans la façon dont les jeunes d'origine haïtienne perçoivent leurs choix linguistiques et de l'exploitation innovante qu'ils en font sur plan social et identitaire.

Les jeunes d'origine haïtienne semblent être pris dans une certaine « performativité ». Ils décrivent une réalité où le créole haïtien serait omniprésent en tant que langue adoptée. Ils associent cette réalité au quartier Saint-Michel en général. Pourtant, ce qu'ils vivent en réalité et décrivent n'embrasse pas forcément tout le quartier. Oui, nous avons entendu des mots en créole haïtien durant toute la période de notre enquête de terrain. Mais, ce terrain s'est limité à un espace précis dans le quartier Saint-Michel : nous avons patrouillé des rues avec eux, mais ces jeunes devaient respecter les consignes reçues de leurs supérieurs hiérarchiques à Maison d'Haïti. Nous avons donc patrouillé dans des espaces circonscrits préalablement. D'où le fait d'avoir passé la majeure partie du temps dans la cour d'une des écoles du quartier et dans le parc qui se trouve à côté de cette école. De plus, un jour, nous avons eu, en dehors de notre terrain à Saint-Michel, une conversation avec une jeune fille d'origine haïtienne et nous lui avons parlé de la dynamique à Saint-Michel. Cette jeune fille, après nous avoir écoutée, nous a dit que ce dont nous parlions concerne « un Saint-Michel », donc une partie de Saint-Michel qui regroupe certaines rues. Il y aurait donc, selon elle, plusieurs types de Saint-Michel. Cela confirme bien que les représentations sociales de l'utilisation du créole haïtien dans le quartier Saint-Michel ne correspond pas forcément à la réalité dans le quartier tout le monde ne parle pas forcément le créole haïtien.

L'utilisation du créole haïtien décrite par les jeunes d'origine haïtienne, qu'elle soit réelle ou fictive, a une valeur symbolique. Ce qui est symbolique, ce n'est pas la fréquence de l'utilisation ou le type d'utilisation du créole haïtien dans le discours des jeunes qui ne sont pas d'origine haïtienne. C'est plutôt le fait que cette langue même en étant une langue périphérique et minoritaire occupe une place dans les interactions de jeunes de différentes origines. Justement,

comme le souligne Auer (2005), ce qui rapproche les locuteurs dans ces genres de situations, ce n'est pas le fait de parler plusieurs langues, c'est plutôt les identités derrière le fait linguistique que le mélange de langues symbolise. Ce qui rejoint en quelque sorte la théorie de l'ethnicité de Barth selon laquelle les groupes définissent eux-mêmes leurs frontières en exploitant à leur manière les critères d'identification, en leur donnant leur propre sens (Barth, 1995). Le créole haïtien se retrouve ainsi au cœur d'une symbolique sociale. Et, Tremblay et Parazelli (2001) s'appuyant sur Le Breton, 1985, affirment que : « ...la symbolique sociale constitue le « ciment d'une communauté humaine déterminée ». Et comme le précisent Tremblay et Parazelli (2001 : 46) :

« C'est en s'identifiant à certaines significations symboliques investies dans l'espace que le désir des jeunes marginalisés de se rassembler et d'appartenir à un groupe s'actualisera dans certains lieux et non dans d'autres, construisant progressivement un imaginaire social commun qui donnera un sens à leurs lieux d'occupation ».

La présence du créole haïtien, quelle que soit la forme qu'il prend dans les interactions de jeunes de différentes origines, confirme le lien social entre ces jeunes.

4.6 De nouvelles perspectives identitaires et linguistiques

4.6.1 Vers une identité de quartier interculturel

Les jeunes de différentes origines de notre recherche ressentent et expriment un sentiment de bien-être ou un sentiment de confort qu'ils vivent dans le quartier Saint-Michel. Ce quartier, en étant le témoin de la solidarité entre des jeunes de différentes origines représente un lieu où des jeunes d'origine haïtienne et d'autres qui ne sont pas de cette origine se sentent bien. Selon Di Méo (2007), la ville en tant qu'espace contribue aux sensations de mal-être ou de bien-être chez l'individu. Chez les jeunes d'origine haïtienne, c'est à travers un quartier, le quartier Saint-Michel, situé dans la ville de Montréal que cette spatialité que présente la ville remplit l'une de ces deux fonctions. « P'tit quartier d'Haïtiens » de Jean, le « chez moi » de Dave et de Jean, la « famille », la « maison » de Marc et le quartier où Gigi « connaît tout le monde ».

Que cette perception soit fondée ou non, cet endroit a une grande valeur sentimentale pour eux. C'est un quartier où ces jeunes ont grandi physiquement et/ou socialement. C'est un endroit où ils se sentent chez eux. Ces jeunes s'identifient, d'une manière ou d'une autre, au quartier Saint-Michel où ils ont vécu dont ils n'hésitent pas de parler. Justement, Rico dit :

« C'est le coin que j'ai toujours habité. Mes amis sont proches de moi, je ne pense pas à aller plus loin. Plus vieux, peut-être. Pour l'instant, je trouve que je suis correct » (ENT-R12).

Jean, lui, dit :

« C'est mon quartier Saint-Michel. C'est un bon quartier. C'est le coin que j'ai toujours habité, mes amis sont proches de moi, je ne pense pas à aller plus loin plus vieux peut être pour l'instant je trouve que je suis correct. » (ENT-J1)

Gigi, elle, dit : « Pis, ça c'est mon quartier, j'ai vécu là, je connais c'est quoi », affirme Gigi.Dave de mère d'origine haïtienne et de père d'origine trinitadienne, quant à lui, n'envisage pas de vivre ailleurs qu'à Saint-Michel pour le moment, puisque c'est leur « chez nous ». À Saint-Michel, les jeunes d'origine haïtienne se sentent acceptés tels qu'ils sont, ils existent. Ils s'y en terrain connu, ils s'y sentent bien. Saint-Michel est une zone de confort pour les jeunes d'origine haïtienne. Le bien-être qui est ressenti dans cette zone de confort est réel. Dans ce quartier, ils peuvent se permettre d'être eux-mêmes peu importe ce qu'ils sont ; nul n'est besoin de jouer un jeu. C'est une notion ou plutôt un sentiment que nous comprenons, car c'est une « sensation », un « privilège » auquel nous avons goûté. Sincèrement, nous ignorons comment le qualifier : pouvoir m'asseoir par terre devant Maison d'Haïti et manger du griot, ce que je n'oserais faire ni en Haïti ni dans mon quartier de résidence à Montréal.

Les jeunes qui ne sont pas d'origine immigrante ressentent et expriment, eux aussi, un attachement vis-à-vis de ce quartier. En effet, ce sentiment d'être chez soi, d'être bien à Saint-Michel, est aussi présent chez Moris, jeune qui n'est pas d'origine immigrante. Il dit :

« Moi, j'habite Legendre, Saint-Michel. J'aime bien cette place. J'aime bien mon p'tit quartier. C'est ma petite maison. C'est « Home, sweet home » qu'on dit ! Fait, qu'si un jour je m'en va vivre à Québec, admettons, j'm'ennuie de Saint-Michel, là, parce que c'est ici que j'ai grandi. Elle est ici ma famille, même si ma famille est noire, jaune, vert, c'est ici ma famille. » (ENT-M1)

Moris souligne le fait que ce quartier soit socio-économiquement défavorisé et que des gangs se forment dans cet espace –fait social qu'il perçoit comme un moyen de survie, une forme de résistance sociale. Malgré cela, ce quartier demeure, selon lui, un quartier riche et cette richesse serait due à l'amitié, l'entraide, le partage, la solidarité et l'empathie qui y règnent. Saint-Michel est son petit quartier, sa petite maison, sa famille. Il l'exprime plus précisément ainsi :

« Il y en a qui disent que c'est un quartier pauvre. Pour moi là, c'est le plus riche quartier de Montréal parce que c'est ici que le monde s'entraide, le monde s'aide, le monde y, le monde, ils y ont des familles, ils y ont des enfants, puis je m'excuse, mais tout ça a aucune valeur. L'argent n'a aucune valeur là-dedans là. Il n'y a rien de mieux que d'avoir des amis qui t'aident en te prêtant du lait. Puis, à un moment, lui, il va te prêter du lait aussi si t'en as besoin... C'est sûr que ce n'est pas de l'aide, c'est de l'entraide. Tout le monde s'aide...Puis, c'est une famille. Quand qu'on se voit ailleurs, puis qu'on dit qu'on est de Saint-Michel, mais on va se serrer dans ses bras pour dire : « Excuse-moi, je le savais pas tu étais de Saint-Michel » ...Des fois, j'ai faim, je vais voir le gars de la pizzeria, je lui demande une pizza sur le bras. Il me le laisse, puis je le paie la journée de la paye. » (ENT-M2)

Saint-Michel occupe une grande place dans le cœur de Bob qui, comme Moris, n'est pas d'origine immigrante, et qui a fréquenté une école de ce quartier pendant toute la période de ses études secondaires. Il en garde des souvenirs. Justement, il dit :

« Le projet de la Maison d'Haïti justement, ça m'a fait retourner à l'école secondaire, puis revoir du monde que j'avais pas vu depuis longtemps. En même temps, connaître du nouveau monde. Ça t'fait plonger dans la nostalgie du bon vieux monde, c'est l'fun de revoir les vieux visages ou bien de retourner sur un terrain qui t'a marqué, qui t'a forgé dans l'fond. C'est sûr qu'ça m'fait du bien. Avant j'étais quelqu'un de pas mal timide, de pas mal gêné t'sais. Je m'la fermais tout l'temps, j'disais rien. À un moment donné il y a des gens qui m'ont aidé à passer à travers cette p'tite gêne-là...la gêne c'est con, c'est encore une histoire d'apparence. Ça fait en sorte que tu t'exprimes pas, tu dis pas c'que t'avais à dire. Pis, tu t'sens mal veut veut pas. Moi, quand je m'exprime pas je m'sens mal, j'ai besoin de dire c'que j'ai à dire. Pis, si je n'le dis pas, j'sais, je suis renfermé sur moi-même au fond. » (ENT-M3)

Parlant de ses amis à Saint-Michel, Bob ajoute : « ...des amis avec qui je me suis mis à oublier tout l'reste ». Ainsi, comme dans les couches de populations plus défavorisées, des réseaux de solidarité se forment plus souvent (Mantovani et Saint-Raymond, 1984), Saint-Michel serait un espace propice au développement de tels types de réseaux. De plus, selon Germain et Charbonneau (1998), une dimension fonctionnelle, une dimension symbolique et une dimension reliée à la sociabilité définissent les rapports des habitants au quartier en général. En effet, certains manques, certains besoins, portent les citoyens de ces quartiers à s'entraider pour faire face à certains défis de la vie. Ce qu'entre autres, les propos des jeunes que nous avons cités illustrent.

Des jeunes d'origines différentes se retrouvent donc dans le quartier Saint-Michel et à celui-ci ils s'identifient. Justement, Germain et Charbonneau (1998 : 100) définissent le quartier comme étant, entre autres :

« un espace qui prend forme au fur et à mesure de l'installation de populations qui, en le peuplant successivement vont forger, occuper, modifier ce territoire, vont le définir tant concrètement par leurs pratiques que symboliquement par les images qu'elles lui conféreront et dont, éventuellement, elles nourriront leur identité ».

Pourtant, Saint-Michel qui est l'« un des quartiers les plus densément peuplés de Montréal et les plus défavorisés économiquement et socialement » (Le groupe de travail sur les portraits de quartiers : Villeray, Saint-Michel et Parc-Extension, 2004 : 1) bénéficie d'une mauvaise réputation. Comme les jeunes des banlieues françaises, les jeunes qui évoluent à Saint-Michel sont stigmatisés, ils sont des « étrangers de l'intérieur », pour emprunter l'expression de Castel (2007 : 1). De plus, comme les médias français qui, selon Derville (1997 : 104), « tendent à construire une certaine image, très dévalorisante, des « jeunes de banlieue » », les médias québécois nourrissent la stigmatisation des jeunes à Saint-Michel. Souvent les jeunes débattent de la question, expriment leurs frustrations par rapport à la mauvaise presse dont jouit leur quartier. Un jour, pendant que nous patrouillions, l'équipe de l'émission J.E. est entrée sans autorisation avec sa caméra dans une des écoles. Selon les jeunes, ils n'auraient pas osé le faire ailleurs, dans un autre quartier. La première personne qui soulève le problème avec mécontentement est Steve, qui n'est pas d'origine immigrante. Il dit : « Ils pourraient pas faire ça dans une autre école privée. Je pense que, dès fois, on accepte de se laisser filmer et quand on regarde ça à la télé, on voit que c'est autre chose...C'est le ghetto Saint-Michel. » (OBS-St2) Steve souligne donc le fait qu'une mauvaise utilisation est faite des informations que les médias recueillent auprès des jeunes du quartier. Il y aurait donc, selon Steve, une mauvaise manipulation de l'information. Il semble parler par expérience, puisqu'il explique qu'il leur arrive d'être surpris de voir l'image négative que les médias véhiculent à propos du quartier. Ainsi, comme le souligne Derville (1997 : 105), parlant d'une situation similaire dans les banlieues françaises :

« En cristallisant un certain nombre de stéréotypes dévalorisants, les médias contribuent en effet à entretenir l'image négative des « jeunes de banlieue » et à accentuer le processus de stigmatisation et la marginalisation dont ils sont souvent victimes ».

En disant « ...dès fois, on accepte de se laisser filmer et quand on regarde ça à la télé, on voit que c'est autre chose...C'est le ghetto Saint-Michel », Steve insinue que les jeunes se prêtent

parfois au jeu des médias sans pourtant en être conscients de l'utilisation réelle qui sera faite de leur contribution. Ainsi, sans forcément en faire le choix tacite, les jeunes contribuent au processus de cristallisation de stéréotypes dévalorisants et renforcent la stigmatisation et la marginalisation dont ils sont victimes.

Les participants sont lucides, ils sont conscients des limites de leur quartier. Dave, tout en disant ne pas vouloir vivre ailleurs qu'à Saint Michel, avoue ceci :

« Un autre quartier, pas nécessairement. Peut-être, plus tard, si je suis chanceux, Westmount, c'est vraiment nice là, si je travaille fort. (ENT-D26)

(Question : Pourquoi Westmount?)

C'est des belles maisons là-bas ! C'est calme, les maisons sont belles, ça donne un air ancien-temps là-bas, je ne sais pas, j'aime bien ça. C'est cool ça (rire) » (ENT-D27).

Il parle du quartier où il aimerait vivre idéalement plus tard. Soulignons que Westmount est un quartier considéré comme un quartier anglophone très riche à Montréal. Dave dit : « ...si je suis chanceux... ». Cela en dit long. Ce serait une chance, un privilège, de vivre dans ce quartier qui n'a rien à voir avec Saint-Michel. Pourtant, il affirme que Saint-Michel est leur « chez nous ». C'est bien chez eux, mais par « chez nous », il veut dire : un endroit où ils se sentent bien, à leur place.

Tout en vivant et en évoquant l'altérité, donc tout en étant conscients des frontières entre les groupes qui leur sont imposées dans la société québécoise, les jeunes d'origine haïtienne développent un lien social avec l'Autre jusqu'à former, à un autre niveau, un nouveau groupe qui garde quand même l'essence ou les particularités de chaque groupe d'appartenance. Les jeunes de différentes origines optent pour un « vivre ensemble » qui leur permet de ressentir un certain bien-être, une sorte de tranquillité, une paix dans le quartier Saint-Michel. Ce quartier devient ainsi une zone de confort pour ces jeunes. Au départ, des manques et des besoins ont porté les jeunes à découvrir l'Autre, à aller vers lui, à l'accepter, à le tolérer.

Le quartier Saint-Michel ainsi que les jeunes qui y évoluent bénéficie d'une image négative certes, mais ils définissent eux-mêmes cet espace, qu'ils s'approprient. Cette définition et cette appropriation qui vont au-delà de l'image négative véhiculée, entre autres, dans les médias et perçue de l'extérieur. Ces jeunes adoptent des pratiques, qui nourrissent l'entraide, la solidarité et la cohabitation de deux langues au-delà des frontières sociales. Selon nous, ces pratiques créent

et nourrissent l'image qu'ils confèrent à l'espace où ils évoluent se retrouvent entre jeunes de différentes origines. Ils s'impliquent ainsi dans un processus, dirons-nous, de déconstruction, reconstruction et construction d'une image positive du groupe basée sur des valeurs humanitaires, comme l'entraide, la solidarité, le partage, la reconnaissance des différences et le respect du jeune lui-même en tant qu'individu et en tant que citoyen. Ce processus dont nous parlons qui implique tout ce que nous venons d'évoquer constitue, selon nous, une innovation sociale, puisqu'il relève certains défis de l'interculturalisme québécois, quoique cela se passe dans un cadre restreint : un quartier. Selon la politique interculturelle adoptée par le Québec, le français devrait être le ciment de la relation entre les individus de différentes origines qui vivent au Québec. Le français et la culture québécoise se retrouveraient en quelque sorte au centre des échanges entre les membres de la grande communauté québécoise construite au fil des années par des personnes de différentes origines. Les différences culturelles devraient -la culture d'origine des personnes immigrantes- devraient être également reconnues et respectées. Quoique les intentions soient bonnes, l'emphase qui est mise sur le français et la culture québécoise, l'engagement -une sorte d'allégeance, permettons-nous de dire- qui s'impose, en quelque sorte aux personnes d'origine immigrante afin d'arriver à se faire peut-être une place dans la société québécoise, amputant, certaines fois, ce côté de la politique et confère ainsi une place défavorable à la culture d'origine de certains immigrants. Nous disons bien que tout cela c'est afin d'arriver à se faire peut-être une place dans la société québécoise parce que nos expériences au Québec et avec des Québécois même hors-Québec nous font prendre conscience que cet engagement, voire cette déclaration d'allégeance vis-à-vis du Québec ne nous garantit pas forcément une place dans la société québécoise : nous restons, des fois, « l'étranger » ou « l'étrangère ». L'engagement ou l'allégeance ne garantit pas notre place de citoyen ou de citoyenne à part entière. Par contre, le gain de cette place passe, selon nous, inévitablement par cette sorte d'allégeance qui peut aller jusqu'à l'amputation d'une partie de son histoire, le déni de ses origines. Au fait, les politiques linguistiques et culturelles québécoises qui se justifient par l'histoire du Québec et sa situation sociolinguistique qui est différente de celle des autres provinces canadiennes et qui se retrouvent au centre de la politique interculturelle québécoise constitue un défi à l'interculturalisme. En effet, il est facile de quitter le cadre, de verser dans l'assimilationnisme dans les faits. Rappelons que l'interculturalisme est un choix politique du gouvernement québécois, mais c'est un processus, une réalité, qui doit être accepté et vécu concrètement au sein de la société. Cela implique une cohabitation de personnes de différentes origines : des personnes d'origine immigrante et des personnes qui ne le sont pas. Cette cohabitation, à entendre ou à lire certains commentaires de personnes qui ne sont pas d'origine immigrante, est difficile, voire insoutenable

pour certaines personnes d'origine immigrante.

Comme nous l'avons déjà souligné, le français est la langue principale dans le discours des jeunes d'origine haïtienne, elle est la langue principale dans les interactions entre les jeunes de différentes origines dans le quartier Saint-Michel. Tout en occupant la place convenue par la politique culturelle québécoise, elle ne monopolise pas l'espace. Il est en contact avec le créole haïtien, une langue, qui est une langue périphérique et minoritaire. C'est non seulement une langue minoritaire, c'est aussi une langue stigmatisée et cela dans la communauté haïtienne même. Nous nous référons à la communauté haïtienne en Haïti. De plus, c'est la langue d'origine d'un groupe « racisée », « stigmatisée » : les Haïtiens, donc des noirs. Les motivations à apprendre le créole haïtien sur le plan international sont difficiles, presque injustifiées (à part des cas où un étranger compte partir en mission en Haïti et, même là encore, cela dépend de la mission). Dans certains cas, le français ou l'anglais suffit amplement pour accomplir sa mission au pays. Malgré le statut non privilégié du créole haïtien, les jeunes font cohabiter les deux langues au-delà des frontières sociales, au-delà des idéologies vis-à-vis de ces deux langues dans la communauté haïtienne en Haïti.

Le créole haïtien, un élément culturel qui au départ constitue un facteur de différence, le marqueur d'une identité ethnique devient également un facteur de ressemblance qui renvoie à une identité de quartier. Oui, les jeunes d'origine haïtienne parlent le français québécois; oui, ils parlent comme eux, les Québécois qui ne sont pas d'origine immigrante. Ce qui n'est nullement surprenant, inattendu, puisqu'ils ont grandi au Québec. Mais, ce qui est innovateur, c'est le fait que, comme dit Rico : « Ils parlent comme nous. » Le pronom « Ils » représente les Québécois qui ne sont pas d'origine immigrante et le « eux » représente les jeunes d'origine haïtienne. Tout cela nous fait penser à la cohabitation harmonieuse, la reconnaissance et le respect des différences, le partage et l'acceptation de l'Autre jusqu'à apprendre à connaître sa langue, sa culture. Ces jeunes nous ouvrent, selon nous, une voie vers l'interculturalisme. La place qu'occupe le créole haïtien dans les interactions sociales entre les jeunes de différentes origines à Saint-Michel illustre bien et confirme la cohabitation harmonieuse entre des jeunes d'origines différentes, entre des langues différentes, entre des cultures différentes. Parmi ces langues différentes, nous retrouvons également l'anglais qui occupe une place de choix dans le discours des jeunes de nos jours et cela quelle que soit leur origine.

La situation à Saint-Michel que nous décrivons relève, en quelque sorte, le défi de l'assimilation, l'oubli ou le mépris des cultures immigrantes ainsi que la ghettoïsation qui

enfermerait les jeunes d'origine haïtienne, par exemple, dans leur bulle, les confinerait dans un espace loin des échanges interculturelles. Très jeunes, les jeunes d'origine haïtienne apprennent à se méfier des Blancs (Perreault et Bibeau, 2003), mais ces jeunes, tout en restant lucides, arrivent à développer un lien social avec des jeunes québécois qui ne sont pas d'origine immigrante, des blancs.

Loin de nous l'idée d'idéaliser la situation des jeunes d'origine haïtienne à Saint-Michel. Tout comme ces derniers, nous y jetons un regard lucide. De plus, nous y jetons un regard à la fois de l'intérieur et de l'extérieur. De plus, comme le rappellent Germain et Charbonneau (1998 : 99) :

« La notion de vie de quartier ne peut être univoque : son contenu variera selon les types de territoires considérés, et sa signification ne sera pas la même pour tous les types d'habitants ».

4.6.2 Au-delà de l'identité de quartier interculturelle : de nouvelles façons d'être Haïtiens

Les jeunes de différentes origines se partagent l'espace dans le quartier Saint-Michel. Ils font face à certains défis et choisissent d'affronter leur réalité avec une certaine lucidité, mais aussi de façon stratégique. Comme nous le voyons, ils abordent certains problèmes sociaux, en discutent, sans pourtant pleurnicher sur leur sort. Ils abordent la question des différences entre groupes dits ethniques et aussi entre groupes sociaux. Ils ne font pas preuve de déni face aux inégalités que prône et nourrit la société dans laquelle ils évoluent : la dualité noir/blanc, la dualité quartier défavorisé/quartier favorisé. Toutefois, ils négocient l'espace et se l'approprient jusqu'à en faire un « chez soi » qui est à la fois un « chez nous ». Ce « nous » est inclusif, il englobe un « eux » et un « nous ». Chacun est identifié et/ou continue à s'identifier à son groupe d'origine : on parle de Québécois, d'Haïtiens et jamais de Québécois d'origine haïtienne. Les jeunes d'origine haïtienne n'échappent donc pas à la vision essentialiste de l'identité ; pourtant Dave, par exemple, aurait bien aimé être perçu comme un être humain, il semble même vouloir faire abstraction de la « couleur » des individus -au fait, il dit n'en pas tenir compte ; cela ne demeure pas moins une quête idéaliste. L'identité haïtienne s'impose aux jeunes d'origine haïtienne. Comme le souligne Gallissot (1987), l'identité est un procès d'identification que l'individu subit et vit en interaction avec l'Autre. Les jeunes Québécois d'origine haïtienne peu importe leur degré d'attachement au Canada n'échappent pas à ce procès d'identification. À aucun moment sur le terrain ou pendant les entrevues que ce soit avec les jeunes d'origine haïtienne ou les jeunes qui ne sont pas d'origine

immigrante, l'expression : « Québécois d'origine haïtienne », que nous nous forçons d'utiliser dans notre travail, n'est utilisée. Le terme Québécois est utilisé seulement pour désigner ceux qui ne sont pas d'origine immigrante. L'identité haïtienne est réclamée et affirmée par les jeunes d'origine haïtienne. Elle est associée par tous au créole haïtien. Justement, Gigi, qui est d'origine haïtienne, affirme une identité haïtienne, qui est, non seulement associée au créole haïtien, mais aussi et surtout à une maîtrise de cette langue. Selon elle, son créole n'est pas parfait parce qu'elle a vécu ailleurs qu'en Haïti. Elle dit :

« Je suis d'origine haïtienne, j'ai jamais cherché quelque chose d'autre-là. Je suis Haïtienne, j'ai vécu au Canada, aux États-Unis c'est tout. C'est peut-être pour ça mon créole n'est pas 100% parfait-là. » (ENT-G9)

Pourtant, Gigi démontre, par ses pratiques linguistiques une excellente maîtrise du créole haïtien. Cette perfection dont elle parle concerne, nous pouvons inférer, compte tenu d'autres discours que l'ensemble des jeunes tiennent, un type d'accent, un rythme et un vocabulaire associé à la maîtrise de la langue. Un vocabulaire que ceux qui viennent d'arriver au Canada maîtrisent selon ces jeunes.

Bob, qui n'est pas d'origine immigrante, dit même à Gigi qui a mis du temps à confirmer que l'expression idiomatique qu'il utilise est correct en créole haïtien : « Tu n'es pas une vraie Haïtienne ». Rico, lui aussi, associe clairement son identité haïtienne au créole haïtien. Il dit lors d'une discussion dans la salle de rencontre à Maison d'Haïti parlant d'un chanteur de hip hop :

« Le Québécois, c'est sa langue chef (parlant du français). C'est normal, il te ouvre yo (il te bat à plat couture), même si c'est Bilo (un chanteur de musique hip hop). Le français, c'est sa langue. Le Québécois, il va t'ouvert (te battre à plat couture) en français. C'est comme si tu demandais à le Blanc de ouvert (battre à plat couture) un Haïtien en créole, t'es fou! » (OBS-R2).

Même Dave, qui est né d'un couple mixte, se dit Haïtien. Pourtant, à part Alice, qui tarde à faire sa demande de citoyenneté canadienne, ils ont tous la nationalité canadienne. Comme le soulignent Lafortune et Kanouté (2007 : 44-45) :

« ...lorsque l'individu décide d'adopter la majorité des normes de la société d'accueil, certaines différences peuvent faire qu'il sera toujours perçu comme un « étranger ». C'est notamment ce qui arrive quand il se distingue par sa couleur de peau, qu'il fait partie d'une minorité visible ».

Même quand ces jeunes pensent tous qu'être Haïtien se voit automatiquement et que ce n'est pas nécessaire de l'affirmer pour que cela se sache, ils ressentent quand même le besoin d'affirmer cette identité. Rico en parle ainsi : « J'habite au Canada et puis j'ai mon certificat de citoyenneté. Sinon, j'suis Haïtien, j'adore dire que j'suis Haïtien. » Gigi, elle, dit : « Parce que, moi, j'suis fière d'être Haïtienne, anyway. N'importe où j'arrive, ben j'm'en vais...j'suis Haïtienne ». C'est donc important pour certains de ces jeunes de dire d'où ils viennent. Et cela, peu importe les désavantages que cela puisse comporter, soutient Jean. Il dit plus précisément :

« Parce que dans le pays où l'on vit, il y a n'importe quelle nationalité, y a du monde qui dit qu'ils sont Québécois, ils sont Québécois. Toi, tu es Haïtien, tu es Haïtien. Toi, tu es Italien, tu es Italien. Affirme-toi. Du monde qui vont dire... ils sont Haïtiens, ils vont dire : « Moi, je ne suis pas Haïtien ». Arrête là. C'est arrivé en Jamaïque en plus là. C'est un Haïtien, il voulait pas dire que c'est un Haïtien. C'est à la fin qu'il nous l'a dit que c'est un Haïtien. Moi, je trouve ça... Moi, je trouve ça stupide-là. Il a peur de quoi ? Peur de quoi ? Faut pas tu as peur man, Si tu as peur là parce que tu as peur de ton identité, parce que tu n'es pas fier de ton identité parce que tu as un problème. Moi, c'est comme ça je le vois ». (ENT-J18)

C'est même une fierté, pour Rico, d'être Haïtien. Il dit:

« Mais, c'est une grande joie de dire que tu es Haïtien... » (ENT-R13).

Quant à Dave, né d'un couple mixte, il se sent Haïtien, mais il affirme une identité haïtienne quand il pense que cela est nécessaire. Il dit :

« Ça peut arriver, genre quelqu'un commence à parler mal des Haïtiens non non non, pis s'il pense que je ne suis pas Haïtien, je vais m'affirmer...je suis Haïtien...tu ne dois pas parler comme ça, comme ça par exemple...Chaque petite bonne chose qu'Haïti a offert que le monde aime, quelqu'un parle, je vais m'affirmer, tu te sens bien » (ENT-D28).

En général, une personne d'origine haïtienne est considérée comme un Noir. Dans le quartier Saint-Michel, nous retrouvons des Noirs de différentes origines comme de Trinidad et Tobago, du Congo, de la Jamaïque, etc. Le fait de regrouper un ensemble d'individus d'origines différentes est ce que Lopez et Espiritu (1990 : 198) nomment la « panethnicité ». En effet, définit cette réalité ainsi : « le développement d'organisations et de solidarités qui traversent les sous-groupes de collectivités ethniques, et qui sont souvent perçues comme homogènes par les gens de l'extérieur ». C'est ainsi que certains individus perçus comme « Noirs » vont, dans certaines situations, s'identifier en se référant à leur pays d'origine, d'autres vont s'identifier en tant que

« Noirs » sans spécifier le pays d'origine. Justement, si les autres jeunes d'origine haïtienne s'affirment en tant qu'Haïtiens, Sami, elle, s'affirme plutôt en tant que Noire. Ce qu'elle associe à son vécu. Elle dit :

« Moi, j'ai un besoin de bien m'afficher comme noire. Et, puis je suis fière d'être descendante d'esclaves et tout...C'est parce que, bon, j'ai plus euh ben, premièrement, on m'a beaucoup classée en tant que Noire...Puis, j'ai appris à connaître c'était quoi le peuple noir, puis j'en suis fière. Puis, ça ne me dérange pas de m'afficher en tant que ça » (ENT-S15).

En fait, même quand les autres jeunes ne s'affirment pas forcément directement en tant que noirs, ils sont conscients de leur identité. Rico, par exemple, exprime une identité haïtienne en se basant sur une mémoire historique. Il projette l'Haïtien dans un passé très lointain où il n'était même pas encore question d'Haïtiens, mais plutôt d'esclaves africains.

Le discours sur la langue créole, la fierté qu'il dit ressentir quand ceux qui ne sont pas d'origine haïtienne parlent cette langue, sont rattachés, dans son discours, au parcours historique du noir : ce que le noir est aujourd'hui comparativement à ce qu'il était dans le passé. Il dit :

« Mais, c'est une grande joie de dire que tu es Haïtien, on a fait beaucoup ici pour les Blancs même à l'esclavage. C'est comme ça. L'esclavage dans l'temps, on a bâti beaucoup de choses pour eux et puis on les a servis beaucoup. Je pense qu'on mérite d'être fier de ce qu'on est et de ce qu'on est devenu maintenant. On est devenu traiter comme le monde, comme les autres, on a les mêmes possibilités. C'est sûr, on n'a pas les mêmes avantages, même si des fois ils nous montrent ça, mais » (ENT-R14).

Si pour les jeunes aux États-Unis d'origine dominicaine étudiés de Bailey (2000), l'identité de « Spanish » affirmée ou réclamée s'oppose à celle de l'identité de « Noir » et est, de surcroît, affirmée pour rejeter l'identité de « Noir » ; pour les jeunes d'origine haïtienne de notre recherche, l'identité haïtienne affirmée s'insère dans l'identité noire ou se confond à celle-ci. Ainsi, tout en s'affirmant en tant qu'Haïtiens, ils s'affirment en tant que noirs. Justement, certaines recherches comme celles de Kanoute (2000) à Montréal et de Verhoeven (2002) révèlent la tendance chez des élèves d'origine immigrante qui ont une expérience scolaire défavorable d'exploiter, de mettre de l'avant le facteur ethnique dans les rapports sociaux à l'école. Notre recherche ne se situe pas dans un contexte scolaire, par contre, comme ces élèves, les jeunes d'origine haïtienne semblent

avoir recours à la même stratégie dans les rapports sociaux dans leur quartier. Cela aurait peut-être commencé à l'école selon nous, stratégie qu'utilisent également les jeunes de banlieues françaises selon Castel (2006, 2007). Justement, Castel (2007 : 4) affirme que :

« ...on confond problèmes ethniques et problèmes avant tout sociaux. D'où la tentation pour ces populations stigmatisées de retourner le stigmate, de s'affirmer arabe, noire ou musulmane, à défaut de pouvoir être reconnues comme membres à part entière de la nation française ».

Castel (2006 : 18-19), parlant de la discrimination négative des jeunes de banlieue parisienne et de leur déficit de citoyenneté affirme également que :

« L'attention exclusivement portée à la délinquance de ces jeunes, en leur faisant jouer le rôle de classe dangereuse, renforce la stigmatisation dont ils sont déjà l'objet dans les différents domaines de la vie sociale. La logique qui se met ainsi en place au nom de la défense de l'ordre républicain risque alors de se retourner en logique de ghettoïsation, ces jeunes n'ayant plus d'autres ressources que de se renfermer sur eux-mêmes dans un entre-soi communautaire, et de retourner le stigmate en revendiquant la fierté de la race contre les promesses fallacieuses de la démocratie. »

Les jeunes d'origine haïtienne ont beau affirmé une identité haïtienne, nous croyons qu'ils sont quand même confrontés à une remise en question en terme identitaire, à une hésitation au sujet de ce qu'ils sont réellement après avoir vécu toute leur vie ou la majeure partie de leur vie au Québec ; surtout quand ils ne se retrouvent pas dans certaines pratiques, certaines visions de la vie que leurs parents qui ont grandi en Haïti. Ils se retrouvent pris entre l'identité héritée, attribuée -qui semble évidente pour tous-leur vécu québécois et leur citoyenneté canadienne un peu moins (cela peut se résumer à un titre, à « un document »). Justement, Rico ne trouve même pas la façon de l'exprimer, de la nommer clairement, son identité. Il dit :

« Je suis Canadien d'origine d'Haïti, mais mon pays natal est Haïti, je suis d'origine canadien, je ne sais pas bôf. J'habitais Canada et puis j'ai mon certificat de citoyenneté sinon je suis Haïtien, j'adore dire que je suis Haïtien » (ENT-R15).

Comme les jeunes d'origine haïtienne de la recherche de Fleuret et Armand (2012), ils doivent ressentir ce sentiment de « je ne sais pas » quand ils sont questionnés au sujet de leur identité, au sujet de ce qu'ils sont. Situation que vivent également des jeunes d'origine haïtienne

de la recherche de Lafortune et Kanouté (2007) et aussi d'autres groupes stigmatisés en contexte d'immigration, comme les jeunes d'origine arabes des banlieues parisiennes. En effet, les jeunes d'origine haïtienne, comme les jeunes de banlieue en France, vivent un « déficit de citoyenneté » pour emprunter l'expression de Castel (2006). La citoyenneté québécoise des jeunes d'origine haïtienne n'est pas reconnue, alors que ces derniers sont nés et/ou ont grandi au Québec. Meintel (1992), se référant à Camilleri, 1990, parle de « double appartenance » ou de « pôles identitaires » pour désigner l'identité des jeunes de la deuxième génération. Cette double appartenance qui impliquerait aussi l'identité québécoise n'est ni affirmée ni réclamée chez les jeunes ; par contre, elle est vécue et exprimée dans leurs pratiques langagières où un français québécois est très présent. Ces jeunes sont chez eux au Québec, c'est la terre qu'ils connaissent le mieux ; alors qu'Haïti fait surtout partie de leur imaginaire collectif. Ce qu'ils vivent à travers la localité à Montréal n'est qu'un type d'Haïti. Nous disons un type d'Haïti pour plusieurs raisons. D'abord, cette Haïti leur arrive à travers le regard des autres, des parents, par exemple, le regard de quelqu'un qui garde le souvenir d'une Haïti qu'il aurait connu, un souvenir qu'il veut garder intact ou qui est parfois embellit ou enlaidit selon les expériences qui se vivent dans le pays d'accueil. Ensuite, cette Haïti est reçue des jeunes qui ont leur propre vision du monde, d'où les représentations sociales que ces derniers se font de cette Haïti. Enfin, la localité haïtienne même quand elle peut se vivre en dehors des frontières géographiques, elle se vit dans un contexte social différent, donc avec des repères différents.

Quoi qu'il en soit, les jeunes font preuve d'une certaine innovation sociale ils construisent un « nous » à partir du « nous » qu'ils ont hérité. Un « nous » qui veut dire les Haïtiens certes, mais qu'ils se sont appropriés. Ce « nous » qui veut dire « les Haïtiens » reste symbolique, puisqu'il ne représente pas dans les faits « les Haïtiens » qui ont grandi en Haïti, comme leurs parents. Ainsi, les jeunes, d'une part, s'approprient l'identité haïtienne basée sur une vision essentialiste et l'affirment; d'autre part, vivent une réalité dans leur quartier, Saint-Michel, qui dépasse cette vision essentialiste de l'identité et qui serait plutôt constructiviste. Jean exprime clairement cette vision constructiviste quand il dit :

« Ça me fait rien (*il parle du fait que des personnes qui ne sont pas d'origine haïtienne parlent le créole haïtien*). C'est bon, c'est une connaissance pour eux. Je ne peux comme dire Oh! t'es pas Haïtien tu ne parles pas créole c'est comme si je pourrais dire je suis pas Américain, je vais pas parler anglais, ça n'a pas de sens. T'es dans un pays libre, tu fais qu'est-ce que tu veux. Moi, c'est comme ça je veux le vois. Tu veux parler arabe, parle arabe. C'est ta connaissance..., plus de

connaissances que t'as, plus c'est mieux pour toi » (ENT-J19).

L'emphase est mise sur du positif, sur un construit, un changement social qui renvoie à l'authenticité, l'originalité comme le souligne le rappeur de la recherche de Sakar (2008). Les jeunes nous fournissent un bel exemple de vivre ensemble, d'échange interculturel sur le plan micro, bien sûr. L'attention de l'observateur est ainsi portée sur le lien social, le partage harmonieux et respectueux de l'espace. Loin de nous l'idée d'idéaliser le groupe de jeunes de notre recherche. Sincèrement, nous envions parfois leur bien-être, leur zone de confort où ils peuvent être eux-mêmes. Ailleurs, il faut toujours faire attention pour mériter sa place et la garder, toujours faire attention pour ne pas renforcer l'image négative que l'Autre a du Noir. C'est un combat quotidien et c'est extrêmement épuisant. Nous vivons quand même une certaine ambivalence par rapport à la situation. L'ambivalence de ce que nous ressentons : une Haïtienne, une mère monoparentale, une personne qui a eu l'occasion de découvrir le fonctionnement du système, de visiter les écoles de la ville et l'Haïtienne, la Noire, épuisée qui se sent quand même bien dans la dynamique à Saint-Michel. Mais, en tant que parent, nous voulons mettre toutes les chances de notre côté en ce qui a trait à l'éducation de nos enfants. Ainsi, nous devons tenir compte du fait que Montréal est une ville de quartier : les services offerts dans les écoles selon le quartier ne sont pas de mêmes qualités. Par contre, le lien social qui permet, entre autres, aux jeunes d'origine haïtienne de s'épanouir est quand même tentant.

Malgré que le français québécois soit de façon évidente la langue commune entre les jeunes de différentes origines à Saint-Michel, celle-ci n'est pas perçue comme la langue qui lie les jeunes Québécois d'origine haïtienne à ceux qui ne sont pas d'origine immigrante. Peu importe l'utilisation qui est faite des deux langues, le français est, pour tous ces jeunes, la langue des Québécois qui ne sont pas d'origine immigrante et le créole haïtien est la langue des Québécois qui sont d'origine haïtienne.

Pourtant, le français québécois est la langue que les jeunes d'origine haïtienne utilisent le plus souvent dans leur discours même quand ils utilisent le mélange des deux langues, c'est la langue principale dans leurs discours. Les jeunes d'origine haïtienne démontrent une bonne maîtrise du français québécois. Malgré ces faits, ils ne perçoivent que le créole haïtien comme leur langue. C'est aussi le point de vue des autres jeunes qu'ils fréquentent qui ne sont pas d'origine immigrante.

Le parcours migratoire des jeunes d'origine haïtienne leur a permis d'hériter, entre autres,

du français et du créole haïtien, de valeurs, d'habitudes, de comportements issus de deux sociétés différentes, soit la société haïtienne et la société québécoise. Comme le souligne Kaufmann (2010), l'individu est autonome et créatif, il fait ses propres choix. Des fois, ces choix s'enlignent, des fois, avec ce qui lui a été inculqué, mais d'autres fois, ils vont à l'encontre de ce qui lui a été inculqué, par les parents, par exemple. Toutefois, nous dirons que les choix que fait l'individu ne retrouvent pas forcément à un pôle A ou à un pôle B. Non, les jeunes d'origine haïtienne nous montrent, en effet, qu'il existe un ensemble de choix possibles qui se retrouvent sur un continuum entre le pôle A et le pôle B. Comme nous l'avons vu dans l'ensemble des points abordés précédemment, ces jeunes jonglent avec leur réalité de jeune, de noir, de jeune d'origine haïtienne, de jeune évoluant dans un quartier stigmatisé, de jeune homme, de jeune femme. Ces jeunes ont des rêves, des aspirations, des problèmes, mais ils ont surtout conscients de leur réalité. Ils ont une mémoire de l'altérité qui est bel et bien vivante, ils en parlent entre eux, ils expriment leur frustration, leur mécontentement vis-à-vis de certains faits. Ce serait plus facile pour ces jeunes, selon nous, de juste se situer à l'un ou à l'autre des pôles : être l'Haïtien, le « vrai », comme ils le disent des fois, ou être le jeune Québécois qui rejette tout de sa culture d'origine. Au lieu de cela, ils font des choix linguistiques qui, non seulement, rappellent leur origine, mais également soulignent leur appartenance à la société québécoise. Ils sont à la fois le « Nous », les Haïtiens et le « Nous », les jeunes de Saint-Michel qui sont de différentes origines, donc qui constitue un groupe interculturel. Dans cette dynamique, le créole haïtien occupe une grande place, il est présent sous différentes formes : seul dans des énoncés, avec le français, en alternance avec le français et même dans un « translanguaging » où il est difficile de séparer et même d'identifier une des langues spécifiquement.

4.6.3 La vitalité du créole haïtien issue d'un parcours inhabituel

Les jeunes d'origine haïtienne maîtrisent le français et le créole haïtien, mais le français est la langue dominante dans leur discours. Que ce soit sous forme de code-switching, d'emprunt, de calque, le créole haïtien occupe une place auprès du français dans le discours de ces jeunes. Ce qui n'est pas particulier, puisqu'il s'agit de discours de locuteurs bilingues, puisque comme le souligne Lüdi et Py (2004), il existe un « parler bilingue ». Le « parler bilingue » impliquant le français et le créole haïtien serait un comportement linguistique habituel chez les bilingues en général. Toutefois, il convient de rappeler que le bilingue peut s'imposer des censures, se contraindre à faire un choix linguistique plutôt qu'un autre. Justement, Alice, jeune d'origine haïtienne de notre recherche, justement nous dit qu'elle mélange les deux langues, mais qu'elle peut ne pas le faire si elle le souhaite. Selon nous, dans certains cas, le choix linguistique du

bilingue est guidé par le choix de se laisser aller et d'être le bilingue qu'on est; dans d'autres cas, il est guidé par le choix de se contraindre à adopter un type de comportement linguistique, de s'identifier et de s'affirmer en tant qu'un type de locuteur.

Même quand le français est la langue dominante dans le discours des jeunes d'origine haïtienne, le créole haïtien occupe une place significative dans leur discours. Dans nombre des choix linguistiques des jeunes d'origine haïtienne qui impliquent les deux langues, c'est par le choix du créole haïtien -que ce soit le choix d'un mot, d'une partie d'un énoncé, d'un énoncé au complet- que ces derniers gèrent différentes situations.

Le créole haïtien, langue minoritaire et périphérique, s'intègre également dans le discours de jeunes qui ne sont pas d'origine haïtienne à Saint-Michel. Nous assistons à une cohabitation entre deux langues ayant des statuts différents que ce soit en Haïti ou au Québec et à une certaine vitalité du créole haïtien. Une vitalité qui ne suit pas, dirons-nous, les règles habituelles comme une politique linguistique, une standardisation, un aménagement linguistique : des démarches institutionnelles. Ici, ce sont plutôt les choix linguistiques des locuteurs, la liberté linguistique qu'ils négocient et dont ils s'approprient pour en faire un vecteur de la solidarité, d'appartenance sociale qui témoignent de leur agentivité, qui à son tour, nourrit cette vitalité linguistique du créole haïtien.

Le créole haïtien se retrouve dans un contexte social au Québec où l'anglais est associé à des idéologies qui lui confère une place dominante, malgré les efforts pour réhabiliter, si nous nous pouvons employer le terme, le français dans cette province canadienne. Parmi ces efforts, nous pouvons citer la loi 101 dans nous avons déjà fait mention dans cette recherche. D'un autre côté, il y a la place de l'anglais sur le plan international, son hégémonie. L'anglais est très présent dans les médias, les productions culturelles, les chansons, etc. partout dans le monde et les jeunes de notre recherche y ont accès comme tous les autres jeunes. Nous avons même pu confirmer la place que cette langue occupe dans leur vie lors de leur utilisation d'Internet dans la salle informatique pendant leur pause. Il y a aussi les idéologies vis-à-vis du français et du créole haïtien en Haïti qui doivent inévitablement persister sous une forme ou sous une autre à travers la transnationalité. Tout comme les jeunes sont conscients de certaines pratiques, valeurs, etc. en Haïti, ils doivent être conscients de ces idéologies, même si c'est difficile de reproduire les mêmes comportements linguistiques retrouvés en Haïti dans un contexte sociolinguistique complètement différent, au Québec. Comme le soulignent Perrault et Bibeau (2003), certains parents haïtiens se sont montrés réticents à l'idée que leurs enfants parlent le créole haïtien au Québec. C'est le cas,

entre autres, de la mère de Sami, jeune de notre recherche. Malgré tout, on assiste à une certaine vitalité du créole haïtien. Même si les jeunes s'adonnent à une sorte d'exhibition du fait créole – nous nous permettons cette idée d'exhibition, puisque c'est ainsi que nous nous le percevons et le vivons. Précisons que les jeunes n'exhibent pas le créole haïtien comme le font certains locuteurs de langues minoritaires en disant, par exemple, que leur langue est belle, etc. Non, les jeunes d'origine haïtienne ne cherchent pas à convaincre de la beauté, de l'efficacité ou de la pertinence du créole haïtien. L'exhibition se passe après coup, dirons-nous : ils construisent quelque chose à partir de ce qui se produit entre eux et les autres qui ne sont pas d'origine haïtienne. Ils se retrouvent dans une dynamique sociale où des personnes se rencontrent à des moments où chacun est en quête de quelque chose; ce qui permet un face à face entre des jeunes de différentes origines. L'accueil que reçoivent les jeunes qui ne sont pas d'origine haïtienne dans la famille des jeunes qu'ils fréquentent qui sont d'origine haïtienne, l'ambiance chaleureuse des fêtes, le fait de se sentir le Québécois de l'Autre, d'être le Blanc « cool », pour ne citer que cela, permet de renforcer les liens entre les jeunes de différentes origines et de réconcilier ainsi les jeunes d'origine haïtienne avec le Québec. Les jeunes d'origine haïtienne n'oublient pas pour autant leur réalité, les stigmates liés à leur origine. Ils sont dotés d'une mémoire de l'altérité qui est bel et bien présente et ils en parlent. Soulignons que d'autres personnes d'origine haïtienne pour faire face aux défis que leur impose leur origine haïtienne, donc noire, adoptent l'anglais : une façon, selon elles, de mieux se faire respecter par le Québécois, de leur « clouer le bec », comme le soulignent une de nos amies. C'est une stratégie assez fréquente, comme nous l'avons constaté chez plusieurs personnes d'origine haïtienne que nous avons côtoyées à Montréal.

Nous voyons des stratégies de (re)vitalisation partout dans le monde chez des locuteurs qui ont un parcours historique propre à eux. Les stratégies consistent en général, entre autres, à officialiser la langue en question, à l'imposer dans le pays, dans l'éducation, à changer la topographie du jour au lendemain, comme c'est le cas de l'arabe en Algérie; par la propagande, par des productions culturelles dans la langue, par la mobilisation, la standardisation, par l'invitation lancée aux jeunes à produire dans leur langue; par le fait d'éloigner le plus possible la langue d'une langue dominante au pays. Dans tout cela, nous voyons des démarches souvent formelle, officielles qui impliquent des ressources, entre autres, financières. Nous voyons l'investissement de beaucoup de temps sans forcément aboutir aux résultats escomptés. Dans le quartier Saint-Michel, nous n'avons rien de tout cela; toutefois, nous assistons bel et bien à une certaine vitalité du créole haïtien. Rappelons que, quoi qu'il en soit, cela se produit sur le plan micro, dans un quartier de Montréal. De plus, même si les jeunes présentent et décrivent la

situation comme propre au quartier, il est clair que c'est une dynamique qui est propre à un espace précis du quartier, à un coin du quartier. Une étudiante-chercheuse qui connaît bien le quartier, nous a justement dit que ce que nous avons vu et vécu correspond à un Saint-Michel. Selon elle, il y aurait plusieurs Saint-Michel. En effet, avec les jeunes, nous avons patrouillé des rues bien précises, des parcs bien précis, la cour de seulement deux écoles. Jusqu'à présent, il y a des coins de ce quartier que nous ne connaissons pas où demeurent certaines de nos connaissances qui ne sont pas conscientes de la place qu'occupe le créole haïtien dans leur environnement.

Nous ne voulons nullement comparer les expériences de vitalisation dans certains pays avec celle qui émerge à Saint-Michel sur le plan micro. Nous croyons, toutefois, que certains points de ces expériences même différentes peuvent être pris en compte pour mieux comprendre à quel point l'expérience de vitalisation dans laquelle sont impliqués des jeunes d'origine haïtienne est inhabituelle. Cette vitalité est la retombée d'une certaine « réconciliation sociale » avec soi-même et avec l'Autre. C'est le face à face et le côte à côte : je me regarde, je choisis de partager mes manques avec l'Autre, je le regarde, il me regarde, on se tolère ou on s'accepte, un lien social se crée jusqu'à ce qu'on devienne « une famille » sans pour autant faire partie d'un gang de rue. Nous faisons référence ici au gang de rue parce que des fois des jeunes en quête de respect, comme c'est le cas des jeunes de la recherche de Bourgeois (2013) ou en quête d'« une famille » vont rejoindre un gang de rue. C'est le cas de certains jeunes de Saint-Michel justement, mais qui ne font pas partie de notre recherche. Le créole haïtien se retrouve aux côtés du français sous sa forme la plus éloignée de cette langue selon les idéologies vis-à-vis des deux langues en Haïti, mais il s'y retrouve aussi sous une forme proche de celle-ci. Contrairement aux inquiétudes de certains spécialistes et à ce que ces derniers qualifieraient de décréolisation, puisque se rapprochant tellement du français, cela contribue à la vitalité du créole haïtien. En effet, cette cohabitation des deux langues sous différentes formes donne une certaine visibilité au créole haïtien, le rend plus accessible et renforce sa vitalité. Nous nous tenons la main malgré nos différences que nous reconnaissons; les deux langues se tiennent côte à côte dans le discours malgré leur statut différent et les idéologies qui orientent leurs usages habituels chez les bilingues haïtiens et qui, selon nous, subsistent même dans l'imaginaire collective au-delà des frontières géographiques. Le créole haïtien s'intègre dans le français sans perdre pour autant son statut de langue et ne semble pas être sur le point de le perdre.

Conclusion

Au Québec, les jeunes ont accès à des pratiques, des comportements, des habitudes, des idées au sein de leur famille et dans leur voisinage autre que leur famille. En effet, d'une part, les parents maintiennent un certain mode de vie ou habitudes au-delà des frontières géographiques. D'autre part, Montréal, en tant que ville d'adoption de nombreuses personnes d'origine haïtienne, favorise une certaine transnationalité et nourrit une certaine localité haïtienne au sein de cette communauté d'origine immigrante. Au cœur de cette réalité sociale se retrouve le créole haïtien qui est transmis aux jeunes d'origine haïtienne. Toutefois, peu importe leur bonne maîtrise de cette langue, celle-ci demeure leur langue d'héritage, puisque, dans leur quotidien, le français constitue leur langue principale. C'est ainsi que ces jeunes font un usage un peu métaphorique du créole haïtien, ce n'est pas leur langue « normale » ou principale d'expression. Ils l'utilisent souvent volontairement à la recherche de convergence avec les parents et avec d'autres personnes d'origine haïtienne.

Des pratiques linguistiques des jeunes d'origine haïtienne émergent des identités sociales et identitaires différentes de celles que les idéologies linguistiques favorisent en Haïti. Justement, à Saint-Michel, on assiste à ce que nous appelons l'exhibition du fait créole : tout le monde parle le créole haïtien à Saint-Michel prônent les jeunes d'origine haïtienne, ces derniers croient aussi innover en utilisant le mélange de langues avec le créole haïtien, alors que c'est un comportement qui est propre à tout bilingue créolophone. Ensuite, le créole haïtien se manifeste comme l'emblème d'un lien social entre des jeunes de différentes origines dans le quartier Saint-Michel, quartier auquel sont associés des valeurs comme l'entraide, la solidarité, le multiculturalisme, le partage, etc. Enfin, le créole haïtien s'affirme comme l'emblème d'une identité haïtienne, une identité haïtienne qui s'impose aux jeunes d'origine haïtienne qui pourtant sont nés et/ou ont grandi au Québec. Toutefois, des pratiques linguistiques des jeunes d'origine haïtienne émergent plutôt de nouvelles stratégies identitaires, de nouvelles identités telles qu'une identité de quartier interculturelle et de nouvelles façons d'être Haïtien ou Haïtienne. De ces pratiques émerge également la vitalité du créole haïtien qui est issue d'un parcours inhabituel.

Les jeunes par leurs pratiques linguistiques nous offrent un bel aperçu du créole haïtien en contexte d'immigration, plus précisément au Québec. Ils nous permettent de découvrir cette

langue telle qu'elle est maintenue, parlée et exploitée symboliquement dans un tel contexte. Cette langue est souvent utilisée pour faire des vannes et certains thèmes comme, entre autres, la nourriture, le sexe sont abordés dans leurs discours. Leur usage du créole haïtien nous laisse entrevoir l'image qu'ils se font de leurs parents en tant qu'Haïtiens et en tant que locuteurs créolophones. Cet usage nous permet également de voir l'image qu'ils se font d'eux-mêmes en tant que jeunes ayant grandi au Québec. Justement, la parodie-citation que nous retrouvons souvent dans leur discours quand ils parlent de leurs parents indiquent clairement la distinction qu'ils font entre leur vécu, leur mentalité, leurs usages du créole haïtien et ceux de leurs parents. Les usages du créole haïtien par les jeunes d'origine démontrent une certaine conscience sociale, et celle-ci embrasse non seulement une mémoire collective et individuelle, mais aussi une mémoire d'altérité. En effet, conscients de leur réalité en tant que minorités racisées, ces jeunes font preuve d'agentivité. Ainsi, ils exploitent leur langue d'origine dans leur environnement de telle façon que celle-ci se retrouve au cœur de leur processus identitaire. Ces jeunes tout en nourrissant un lien de solidarité avec des jeunes qui ne sont pas d'origine haïtienne, s'affirment en tant qu'Haïtiens, mais différents de leurs parents et de ceux qui ont grandi en Haïti.

Bref, l'originalité de cette pratique bilingue à Saint-Michel c'est, d'abord, le rôle emblématique du créole haïtien pour ces jeunes; ensuite, la référence au créole haïtien des parents; puis, le fait que le créole haïtien apparaisse clairement comme une langue d'héritage; enfin, l'usage de cette langue pour aborder des thèmes liés à la « sexualité » et aux « vannes ».

Malgré les apports de cette recherche, celle-ci présente certaines limites. En effet, compte tenu de l'hétérogénéité du groupe de jeunes d'origine haïtienne et de la taille de l'échantillon, nous pouvons difficilement procéder à des généralisations. Comme nous n'avons pas pu anticiper certaines questions lors des entrevues individuelles, une deuxième entrevue avec les jeunes aurait été pertinente pour pouvoir répondre à des questions qui sont survenues lors de l'analyse et de la discussion des résultats et auxquelles nous n'avons pas su répondre sans tomber dans des spéculations –ce que nous avons tenu à ne pas faire. Nous n'avons pas pu épuiser le contenu des données recueillies lors des entrevues, qui présentent des aspects identitaires qui ne sont pas liés à la dynamique linguistique; pourtant ces aspects pourraient offrir des angles d'approches pertinents dans des domaines d'intervention sociale. Il serait intéressant de confronter les données recueillies auprès des jeunes de notre recherche avec d'autres données recueillies dans des quartiers différents de Montréal et même d'autres villes du Québec afin d'avoir une meilleure

image de la dynamique linguistique et identitaire des jeunes Québécois d'origine haïtienne en général.

Bibliographie

- Abrams, D. et Hogg, M. (1990). *Social Identity Theory: Constructive and Critical Advances*. Springer-Verlag: New York.
- Affergan, F. (1987). *Exotisme et altérité*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Amin, A. (2012). Stratégies identitaires et stratégies d'acculturation: deux modèles complémentaires. *Alterstice*, 2(2), 103-116.
- Anderson, L.; Snow, D. A. (2001). L'exclusion sociale et le soi: une perspective de l'interactionnisme symbolique. *Sociologie et société*, 33 (2), 13-27.
- Appadurai, A. (2001). *Après le colonialisme: les conséquences culturelles de la globalisation*. Paris: Payot.
- Auer, P. (1995). The pragmatics of code-switching: a sequential approach. Dans Milroy, L.; Muysken, P. (eds). *One Speaker, Two Languages: Cross-disciplinary perspectives on Code-Switching*. Cambridge: Cambridge University Press, 115-135.
- Auer, P. (1999). Introduction: Bilingual conversation revisited. Dans Auer, P. (ed.). *Code-Switching in Conversation: Language, interaction and identity*. London: Routledge, 1-24.
- Auer, P. (2005). A postscript: code-switching and social identity. *Journal of Pragmatics*, 37, 403-410.
- Bailey, B. (2000). Language and negotiation of ethnic/racial identity among Dominican American. *Language in Society*, 29, 555-582.
- Bakewell, O. (2010). Some Reflections on Structure and Agency in Migration Theory. *Journal of Ethnic and Migration*, 36: 10, 1689-1708.
- Barth, F. (1995). « Les groupes ethniques et leurs frontières ». Dans Poutignat, P.; Streiff-Fenart, J. *Théories de l'ethnicité*. Paris: P.U.F.
- Baussant, M. (2007). Penser les mémoires. *Éthnologie française*, 37, 389-394.
- Bentahila, A. et Davies, E. (1991). *Constraints on code-switching: A look beyond grammar*. Papers for the symposium on code-switching in bilingual studies: Theory, significance and perspectives. Strasbourg: European Science Foundation. 369-404.
- Bentolila, A. et Gani, L. (1981). Langues et problèmes d'éducation en Haïti. *Langages*. 61, 117-127. Paris: Larousse.
- Bernhard, J.K. et Shor, R. (2003). A comparative study of conflicts experienced between immigrant parents in Canada and in Israel, and professionals in educational institutions about inappropriate responses to children's misbehavior. *Intercultural Education*, 14(4), 385-396.
- Bertaux-Wiame, I. (1993). The Pull of Family Ties: Intergenerational Relationships and Life Paths. *International Yearbook of Oral History and Life Stories*, 2. *Between Generations. Family Models, Myths and Memories*. Oxford: Oxford University Press, 39-50.
- Bouchard, G. et Taylor, C. (2008). *Fonder l'avenir. Le temps de la conciliation*. Rapport. Montréal: Bibliothèque et Archives nationales du Québec.
- Bouchard, G. (2012). *L'interculturalisme. Un point de vue québécois* Montréal: Le Boréal.
- Boudreau, A. et Dubois, L. (2005). L'affichage à Moncton: miroir ou masque? *Signalétiques et signalisations linguistiques et langagières des espaces de villes (Configurations et enjeux sociolinguistiques)*, 36 (1). <https://id.erudit.org/iderudit/011993ar>
- Bourgeois, P. (2013). *En quête de respect: le crack à New York*. Paris: Points.
- Boutin, G. (2008). *L'entretien de recherche qualitatif*. Sainte-Foy: Presses de l'Université du Québec.
- Boyd, S. (1993). Attrition or expansion? Changes in the lexicon of Finnish and American adult bilinguals in Sweden. Dans Hyltenstam, K. et Viberg, Å. (eds.), *Progression and regression in language: Sociocultural, neurophysical, and linguistic perspectives*.

- Cambridge: Cambridge University Press, 386–411.
- Boyer, H.(1996). *Éléments de sociolinguistique* Paris: Dunod.
- Boztepe, E. (2003). Issues in Code-Switching: Competing Theories and Models. *Working Papers in TESOL and Applied Linguistics* 3, 2: 1–27.
- Brousseau, A.-M. (2011). Identités linguistiques, langues identitaires: synthèse. *Arborescences: revue d'études françaises*, 1, 1-33.
- Calvet, L.-J.(2009). *La sociolinguistique*. Paris: Presses universitaires de France.
- Cameron, D. (1990). Demythologizing Sociolinguistics. Why language does not reflect society. In Joseph, J. E. and Taylor, T. J. *Ideologies of language*. London: Routledge.
- Camilleri C. et al. (1990). *Stratégies identitaires*. Paris: Presses Universitaires de France.
- CamilleriC.(1990). Identité et gestion de la disparité culturelle: essai d'une typologie. Dans Camilleri C. et al. *Stratégies identitaires*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Caubet, D. (2001). Comment appréhender le code-switching ? Dans Canut, C. & Dominique Caubet, D. (éds.). *Comment les langues se mélangent*. Codeswitching en francophonie. Paris: L'Harmattan.
- Cashman, H. R. (2005). Identities at play: language preference and group membership in bilingual talk in interaction. *Journal of Pragmatics*, 37, 301-315.
- Castel, R. (2006). La discrimination négative. Le déficit de citoyenneté des jeunes de banlieue, *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 4, 777-808.
- Castel, R. (2007). *Les jeunes de banlieue, ces « étrangers de l'intérieur assignés à résidence »*. L'Obs, actualité du jour en direct <http://nouvelobs.com>. <http://bibliobs.nouvelobs.com/actualites/>
- Centre de la Francophonie des Amériques (2023). *La francophonie en Haïti*. <https://francophoniedesameriques.com/zone-franco/la-francophonie-des-amerique/antilles/haiti>. Consulté le 28 juin 2023.
- Chamberlayne, P. 2002. Second-generation transcultural lives. *Biography and Social Exclusion in Europe. Experiences and Life Journeys*. Bristol, Royaume-Uni: The Policy Press.
- Chamberlayne, P., Rustin, P, Wengraf (dir.). 2002. *Biography and Social Exclusion in Europe. Experiences and Life Journeys*. Bristol, UK: The Policy Press.
- Chaudenson, R. (2003). La créolisation: théorie, applications, implications. Paris: L'Harmattan.
- Clifford, J. (1994). Diasporas. *Cultural Anthropology*, 9, (3), 302-338.
- D'Ans, A.-M. (1987). « Quelques interrogations sur l'identité créole. Repères théoriques et exemples haïtiens ». *Etudes créoles*, 9 (2), 92-112.
- De Gaulejac, V. (1999). *L'histoire en héritage. Roman familial et trajectoire sociale*. Paris, Desclée de Brouwer.
- De Winter, J.C.F. (2013). Using the Student's t-test with extremely small sample sizes. *Practical Assessment, Research & Evaluation*, 18(10), 1-12.
- Derville, G. (1997). La stigmatisation des « jeunes de banlieue ». *Communication et Langages*, 113, 104-117.
- Desruisseaux, J.-C., St-Pierre, L., Tougas, F. et de la Sablonnière, R. (2002). Jeunes Haïtiens de Montréal et déviance: frustration, méfiance et mauvaises fréquentations. *Revue québécoise de psychologie*, 23(3), 43-55.
- Derville, G. (1997). La stigmatisation des « jeunes de banlieue ». *Communication et langages*, 113, 104-117.
- Di Méo, G. (2007). Identités et territoires: des rapports accentués en milieu urbain ? *Varia*, 1, 1-15. <https://doi.org/10.4000/metropoles.80>. «Les élèves et les agents d'éducation »; in *Aménagement linguistique en salle de classe*. Port-au-Prince: MENJS.
- Dubar, C. (1991). *La Socialisation. Construction des identités sociales et professionnelles*. Paris: A. Colin.
- Elias, N. (1997). *Logiques de l'exclusion*. France: Fayard.
- Ferguson, C. A. (1964). Diglossia. *Word*, 15, 325-340.

- Field, F. (2002). *Linguistic borrowing in bilingual contexts*. Amsterdam: Benjamins.
- Fishman, J. A. (dir.) (1982). "Commentaires sur Levels of analysis in sociolinguistic explanation: bilingual code-switching, social relations, and domain theory". *International Journal of the Sociology of Language*, 139: 139-149.
- Eliasson, S. (1989). English-Maori language contact: Code-switching and the free morpheme constraint. *Reports from Uppsala University Department of Linguistics*, 18, 1–28.
- Fleuret, C.; Armand, F.(2012). Le créole c'est presque la même affaire du français, on fait des formules...c'est déformé: Les représentations des langues par des enfants haïtiens. *Revue canadienne de linguistique appliquée*, 15 (1), 42-59.
- Gabriel, A. D. (2009). *En vue de l'action: portrait de la communauté haïtienne au Québec. Document du SJRM de la Province du Canada français*.
- Gallissot, R.(1987). Sous l'identité, le procès d'identification. *L'Homme et la société*, 83(1), 12-27.
- García, O.; Wei, L. (2014). *Translanguaging: Language, bilingualism, and education*. London: Palgrave Macmillan Pivot.
- Gardner-Chloros, P. (1983). Code-Switching: Approches principales et perspectives. *La linguistique*, 19 (2), 21-53. Paris: Presses Universitaires de France.
- Gardner-Chloros, P. (2009). *Code-switching*. Cambridge. New York: Cambridge University Press.
- Gecas, V. et Burke, P. J. (1995). Self and Identity. Dans Cook, K.S.; Fine, G. A. et House, J. (eds). *Sociological Perspectives on Social Psychology*. edited by Boston: Allyn and Bacon, 41-67.
- Germain, A. et Charbonneau, J. (1998). Les modèles d'insertion urbaine des groupes ethniques: discussion à partir du cas des quartiers multiethniques montréalais. *Études ethniques au Canada*, 30 (1), 97-118.
- Gérard, M. (2008). *Résumé de résultats de sondages portant sur la perception des québécois relativement aux accommodements raisonnables, à l'immigration, aux Communautés culturelles et à l'identité canadienne-française*. Présenté à la Commission de consultation sur les pratiques d'accommodement reliées aux différences culturelles.
- Goffman, E. (1963). *Stigma: Notes on the Management of Spoiled Identity*. Englewood Cliffs, New Jersey: Prentice Hall.
- Grawitz, M. (2004). *Lexique des sciences sociales*. Paris: Dalloz.
- Grojean, F. (2016). Bilinguisme individuel. *Encyclopaedia Universalis*. <http://www.universalis.fr/encyclopedie/bilinguisme-individuel>. Consulté le 20 février 2023.
- Grosfoguel, R. ; Cohen, J. (2012). Un dialogue décolonial sur les savoirs critiques entre Frantz Fanon et Boaventura de Sousa Santos. *Mouvements*, 72, 42-53.
- Guardado, M. (2002). Loss and maintenance of first language skills: Case studies of Hispanic families in Vancouver. *The Canadian Modern Language Review/La Revue canadienne des langues vivantes*. 58(3), 341–363.
- Guardado, M. (2008). *Language socialization in Canadian Hispanic communities: Ideologies and practices*. Unpublished doctoral dissertation, University of British Columbia, Vancouver, Canada.
- Guardado, M. (2009). Speaking Spanish like a Boy Scout: Language socialization, resistance and reproduction in a heritage language Scout troop. *The Canadian Modern Language Review/La Revue canadienne des langues vivantes*, 66(1), 101–129.
- Guardado, M. (2010). Heritage Language Development: Preserving a Mythic Past or Envisioning the Future of Canadian Identity? *Journal of Language Identity & Education Identity*, 5, 329-346.
- Guardado, M.; Becker, A. (2014). Glued to the family: the role of familism in heritage in language development strategies. *Language, Culture and Curriculum*, 27(2), 163-181. <https://doi.org/10.1080/07908318.2014.912658>.

- Guilhaumou, J. (2012). Autour du concept d'agentivité. *Rives méditerranéennes*, 41,25-34. [http://journals .openedition.org/rives/4108](http://journals.openedition.org/rives/4108)
- Gecas, V. et Burke, P. J. (1995). Self and Identity. Dans Cook, K.S.; Fine, G. A. et House, J. (eds). *Sociological Perspectives on Social Psychology*. Boston: Allyn and Bacon, 41-67.
- Gumperz, J. (1982). *Discourse Strategies*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Gumperz, J. (1982). *Language and Social Identity*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Halbwachs, M.(1976). *Les cadres sociaux de la mémoire*. Paris: Mouton.
- Hamers, J.(1997). Calque. Dans Moreau, M.-L. *La sociolinguistique*. Bruxelles: Mardaga, 64.
- Haspelmath, M. (2009). Lexical borrowing: Concepts and issues. Dans Haspelmath, M. et Tadmor, U. (eds.). *Loanwords in the world's languages: A comparative handbook*. Berlin: Mouton de Gruyter. 35–54.
- Heath, J. (1989). *From code-switching to borrowing: foreign and diglossic mixing in Moroccan Arabic*. London: Kegan Paul International.
- Heller, M. (1995). "Language choice, social institutions, and symbolic domination". *Language in Society*, 24(3), 373-405.
- Heller, M. (dir.) (1988). *Codeswitching: Anthropological and sociolinguistic perspectives*. Berlin, New York: Mouton de Gruyter.
- Helly, D., Vatz-Laaroussi, M. et Rachédi, L.(2001). *Transmission culturelle aux enfants par de jeunes couples immigrants*. Montréal: Québec, Sherbrooke. Immigration et Métropoles.
- Heritage, J. (2008). "Conversational Analysis as Social Theory". *The new Blackwell companion to social theory*. 300-320.
- Hoffman, L.-F.(1976). Complexité linguistique et rhétorique dans Gouverneurs de la Rosée de Jacques Roumain. *Présence Africaine. Revue culturelle du monde noir*, 98, 2e trimestre, 145-161.
- Howarth, C. (2002). Identity in whose eyes? The role of representations in identity construction. *Journal for the Theory of Social Behaviour*, 32(2), 145–162.
- Huberman, A. M. et Miles, M. B. (2003). *Analyse des données qualitatives*. Bruxelles: De Boeck.
- Hurbon, L. (1987). Comprendre Haïti: Essai sur l'Etat, la nation, la culture. Paris: Editions Karthala.
- Jodelet, D. (1991). *Madness and Social representations*. Hemel Hempstead: Harvester Wheatsheaf.
- Juteau, D.; Mc Andrew, M.; Pietrantonio, L. (2018). Multiculturalism à la Canadian and intégration à la Québécoise. *Transcending their limits*. Dans Bauböck, R. et Rundell, J. *Blurred boundaries: Migration, y, Citizenship*. London: Routledge.
- Kanoute, F. (2002). Profils d'acculturation d'élèves issus de l'immigration récente à Montréal. *Revue des Sciences de l'éducation*, 28(1) 171-190. Rundell, J. *Blurred boundaries: Migration, y, Citizenship*. London: Routledge. <https://doi.org/10.4324/9780429459641>
- Kaufmann, J.-C. (2010). *L'invention de soi: une théorie de l'identité*. Paris: Pluriel.
- Kirmayer, L.J. (1996). Landscapes of memory: Trauma, narrative and dissociation. Dans Antze, P. et Lambek, M. (eds). *Tense Past: Cultural Essays on Memory and Trauma*. London: Rutledge, 173-198.
- Labelle, M. (1978). Idéologie de couleur et classes sociales en Haïti. Montréal: Presses de l'Université de Montréal.
- Labelle, M. (2004). The « language of race », Identity, Options and « belonging » in the Quebeccontext. Dans Devine, F. et Waters, M. C. (dir.). *Social Inequalities in Comparative Perspective*. Malden, Massachussets: Blackwell Publishing, 39-65.
- Labelle, M., Beaudet, G., Lévy, J.J., et Tardif, F. (1993). La question nationale dans le discours de leaders d'associations ethniques de la région de Montréal. *Cahiers de recherche sociologique*, 20, 85-111.
- Labelle, M. et Lévy, J.J., (1995). *Ethnicité et enjeux sociaux, Le Québec vu par les leaders de groupes ethnoculturels*. Montréal: Éditions Liber.

- Labelle, M. ; Salée, D. ; Frenette, Y. (2001). *Ethnicité et enjeux sociaux. Le Québec vu par les leaders de groupes ethnoculturels*. Montréal: Éditions Liber.
- Lafontaine, D. (1997). Les attitudes et les représentations linguistiques. Dans Blampain, D.; Goose, A.; Klinkenberg, u.-M.; Wilmet, M. (dir.). *Le français en Belgique*. Louvain-la-Neuve: Duculot-Communauté française de Belgique.
- Labelle, M. et Therrien, M. (1992). Le mouvement associatif haïtien au Québec et le discours des leaders. *Nouvelles pratiques sociales*, 5, (2), 65-83.
- Lafortune, G. et Kanouté, F. (2007). Vécu identitaire d'élèves de 1e et 2e génération d'origine haïtienne. *Revue de l'Université de Moncton*, 38 (2), 33-71.
- Lamarre, P. (2002). *Le multilinguisme des jeunes allophones québécois: ressource sociétale et défi éducatif*. Colloque Panaméricain. Industries culturelles et dialogue des civilisations dans les Amériques. Montréal du 22 au 24 avril 2002.
- Landry, J. (2017). Représentations et idéologies linguistiques en milieu scolaire minoritaire: réflexions des élèves du cours Parler acadien sur la variation linguistique. *Langues, discours, idéologies*, 1. <https://id.erudit.org/iderudit/1043560ar> DOI: <https://doi.org/10.7202/1043560ar>
- LeBlanc, M.-N., Boudreault-Fournier, A. et Djerrahian, G. (2007). Les jeunes et la marginalisation à Montréal: la culture hip-hop francophone et les enjeux de l'intégration. *Diversité urbaine*, 7(1), 9-28.
- Leclerc, J. (2002). Haïti. Dans *L'aménagement linguistique dans le monde*. Québec: TLFQ. Université Laval. www.tlfq.ulaval.ca
- Le groupe de travail sur les portraits de quartiers: Villeray, Saint-Michel et Parc-Extension. (2004). *Portrait du quartier Saint-Michel*. Montréal: Corporation de développement économique communautaire Centre-Nord et Direction de la culture, des sports, des loisirs et du développement social.
- Lesley Milroy & Pieter Muysken (eds.). (1995). *One Speaker, Two Languages: Cross-Disciplinary Perspectives on Code-Switching*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Lévi-Strauss, C. (1980). « Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss ». Dans Mauss, M. *Sociologie et anthropologie*, Paris: Presses Universitaires de France.
- Lipiansky, E.M. (1990). Identité subjective et interaction. C. Camilleri, J. Kastarsztein, E.M. Lipiansky, H. Malewska-Peyre, I. Taboada-Leonetti et A. Vasquez (Sous la dir. de). *Stratégies identitaires*. Paris: PUF.
- Lipiansky, E. M. (1998). L'identité personnelle. Dans Ruano-Borbalan, J. C. (dir.). *L'identité, l'individu, le groupe, la société*. Auxerre: Éditions Sciences Humaines.
- Lopez, D. et Espiritu, Y. (2010). Panethnicity in the United States: *A theoretical framework*. <https://doi.org/10.1080/01419870.1990.9993669>
- Lüdi, G. et Py, B. (2003). *Être bilingue*. Berne: Peter Lang SA, Éditions scientifiques européennes.
- Maalouf, A. (2001). *Identités meurtrières*. Paris: Le livre de poche.
- Mackey, W. Le bilinguisme. Dans Moreau, M.-L. *La sociolinguistique*. Bruxelles:Mardaga, 61-64.
- MacSwan, J. (1999). *A Minimalist Approach to Intrasentential Code-Switching*. New York: Garland Press.
- Madibbo, A. et Maury, J. (2001). L'immigration et la communauté franco-torontoise : le cas des jeunes. *Francophonies d'Amérique*, 12, 113-122.
- Mantovani, J. et Saint-Raymond, O.(1984). Espace et coexistence interethnique. *Espaces et sociétés*, 45, 9-21.
- Martiniello, M. (1995). *L'ethnicité dans les sciences sociales contemporaines*. Paris: Presses universitaires de France.
- Martiniello, M. (1995). *L'ethnicité dans les sciences sociales contemporaines*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Meintel, D., Kahn, E. (2005). De génération en génération: identités et projets identitaires des

- Montréalais de la deuxième génération. *Ethnologie*, 27 (1), 131-163.
- Meintel, D. (1992). L'identité ethnique chez les jeunes Montréalais d'origine immigrée. *Sociologie et sociétés*, 24 (2), 73-89.
- Meintel, D. (1998). Récit d'exil et mémoire sociale de réfugiés. Dans Laplantine, F., Lévy, J., Martin, J.-B., Nouss, A. *Récit et connaissance*. Lyon: Presses universitaires de Lyon.
- Meintel, D. (1993). Nouvelles, approches constructivistes de l'ethnicité. *Culture*, 13 (2), 10-16.
- Memmi, A. (2003). Portrait du colonisé. *Folio actuel*: Gallimard.
- Meylon-Reinette, S. (2010). *De la dédiasporisation des jeunes Haïtiens à New-York*, Études caribéennes, mis en ligne le 19 mai 2012, consulté le 21 octobre 2015. <http://etudescaribeennes.revues.org/4628>
- Milroy, L.; Muysken, P. (eds). (1995). *One Speaker, Two Languages: Cross-disciplinary perspectives on Code-Switching*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Ministère des Affaires internationales, de l'Immigration et des Communautés culturelles. (1995). *Profils des communautés culturelles du Québec*. Québec: Éditeur officiel du Québec.
- Ministère des Affaires internationales, de l'Immigration et des Communautés culturelles. (1996). *Le racisme au Québec: un élément de diagnostic*. Québec, Ministère des Communautés culturelles et de l'Immigration, Collection Études et Recherches, 13.
- Ministère de l'Éducation Nationale de la Jeunesse et des Sports (2000). *Aménagement linguistique en salle de classe*. Port-au-Prince: MENJS.
- Ministère des Relations avec les citoyens de l'Immigration. (1998). *Immigrants admis au Québec en 1997 et entre 1993-1997, selon le pays de naissance*. Québec, <http://www.immq.gouv.qc.ca/c-15-5.htm>.
- Montgomery, C., Xenocostas, S., Mahfoudh, A., Stoetzel, N., LeGall, J. (2009). *Souvenirs de Kabylie Revue du Crémis*, 2(3), 16-19.
- Montgomery, C., Xenocostas, S., Rachédi, L., Najac, S. (2011). « C'est des choses qu'on raconte »: Mémoire familiale, migration et continuités dans les histoires des familles immigrantes. Dans F. Kanouté, G. Lafortune (dir.) *Familles d'origine immigrante: polysémie des pratiques sociales*. Montréal: Presses de l'Université de Montréal.
- Moreau, M.- L. (1997). *Sociolinguistique: concepts de base*. Bruxelles:Mardaga.
- Mucchielli, A. (2002). *L'Identité*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Mufwene, S. (2005). *Créoles, écologie sociale, évolution linguistique*. Paris: L'Harmattan.
- Muxel, A. (1996). *Individu et mémoire familiale*. Paris: Éditions Nathan.
- Muysken, P. (2000). *Bilingual speech: A typology of code-mixing*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Myers-Scotton, C. (1993). *Social Motivations for Code-Switching*. Oxford: Oxford University Press.
- Myers-Scotton, C. (2000). "The matrix language frame model: Development and responses". Dans R. Jakobson. *Codeswitching worldwide*, 2, 23-58.
- Myers-Scotton, C. (2002). *Contact linguistics: Bilingual encounters and grammatical outcomes*. Oxford: Oxford University Press.
- Myers-Scotton, C. (2005). Supporting a differential access hypothesis: Codeswitching and other contact data. Dans Kroll, J.L. et D Groot, A. *Handbook of Bilingualism, Psycholinguistic Approches*. New York: Oxford University Press.
- Myers-Scotton, C. (2006). How codeswitching as an option empowers bilingual. Dans Pütz, M.; Fisman, J.; Neff-van Aertselaer, J. (eds.). *Along the routes to power*. Berlin: Mouton de Gruyter, 73-86.
- Myers-Scotton, C. (2006). Natural codeswitching knocks on the laboratory door. *Bilingualism: Language and Cognition*, 9 (2), 203-212.
- Myers-Scotton, C.; Bolonya, A. (2001). Calculating speakers: codeswitching in a rational choice model. *Language in Society*, 30, 1-28
- Myers-Scotton, C.; Jake, J. L. (2001). Explaining aspects of codeswitching and their implications.

- Dans Nicol, J. *One mind, two languages: Bilingual language processing*. Oxford: Blackwell.
- Najac, S. (2007). Attitudes et enseignement des langues. Dans Fattier. *Vers une didactique du français en milieu créolophone*, 28, 183-209.
- Najac, S. (2004). *Élaboration d'un outil didactique à partir d'éléments de la langue créole et de la culture haïtienne*. Mémoire de maîtrise, Faculté des sciences de l'éducation. Montréal : Université de Montréal.
- Neveu, F. (2004). *Dictionnaire des sciences du langage*. Paris: Armand Colin.
- Rachédi, L. (2008). *Trajectoires migratoires et stratégies identitaires des écrivains maghrébins au Québec: l'écriture comme espace d'insertion et de citoyenneté pour les immigrants*. Thèse de Doctorat, Faculté des études Supérieures, Sciences humaines appliquées. Montréal: Université de Montréal.
- Oriol, M. (1979). Identité produite, identité instituée, identité exprimée: confusions des théories de l'identité nationale et culturelle. *Cahiers internationaux de sociologie*, 66, 19-28.
- Paillé, P. et Mucchielli, A. (2012). *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*. Paris: Armand Colin.
- Perreault, M. et Bibeau, G.(2003). *Le gang: une chimère à apprivoiser*. Québec: Les Éditions du Boréal.
- Poplack, S. (1980). Sometimes I'll start a sentence in Spanish y termino en Espanol: Toward a typology of code-switching. *Linguistics*, 18, 581-618.
- Poplack, S. (2004). Code-Switching. Dans Ammon, U., N.; Dittmar, K.J.; Mattheier; Trudgil, P. *Sociolinguistics. An International Handbook of the Science of Language and Society*. Berlin: Walter de Gruyter.
- Poplack, S. (1988). Conséquences linguistiques du contact des langues: un modèle d'analyse variationniste, *Langage et société* 43, 23-48.
- Potvin, M. (2008). L'expérience de la deuxième génération d'origine haïtienne au Québec. *Diversité canadienne*, 6 (2), 109-113.
- Prudent, L.-F. (1981). Diglossie et interlecte. *Langages*, 61, 13-38.
- Rampton, B. (1999). Language crossing and the redefinition of reality. Dans Auer, P. *Code-Switching in Conversation: Language, interaction and Identity*. Routledge: London.
- Ricœur, P. (1991). L'identité narrative. *Revue des sciences humaines*, 95/221, 35-47.
- Roumain, J. (1944). *Gouverneurs de la rosée*. Port-au-Prince: Fardin.
- Sankoff, David (1998). A formal production-based explanation of the facts of code-switching. *Bilingualism: Language and Cognition*, 1 (1), 39-50.
- Sarkar, M. (2008). « *Ousqu'onchill à soir ?* » Pratiques multilingues comme stratégies identitaires dans la communauté hip-hop montréalaise. *Diversité urbaine. Numéro hors série*, 27-44
- Sarkar, M. et Allen, D. (2007). Hybrid Identities in Quebec Hip-Hop. Territory, and Ethnicity in the Mix. *Journal of Language Identity & Education*. 10.1080/15348450701341253
- Sarkar, M. et Winer, L. (2006). Multilingual Codeswitching in Quebec Rap: Poetry, Pragmatics and Performativity. *International journal of multilingualism*, 3 (3), 173-192.
- Savoie-Zajc, L. (1996). Saturation. Dans Mucchielli, A. (dir.). *Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines et sociales*. Paris: Armand Colin.
- Scott, J. and Marshall, G. (2009) *A Dictionary of Sociology*. Oxford: Oxford University Press, online edition.
- Sebba, M. et Wootton, T. (1998). We, they and identity: sequential vs. identity-related explanation in code-switching. Dans Auer, P. *Code-Switching in Conversation: Language, interaction and Identity*. Routledge: London.
- Sewell, W.H. (1992) A theory of structure: duality, agency and transformation. *American Journal of Sociology*, 98(1): 1-29.
- Smith, R. J.; Fitzgerald, R; Hously, W. (2020). On Sacks: Methodology, Materials, and Inspirations. Dans *Ethnomethodology*. Routledge: London.

- Statistique Canada (1998). Recensement de 1996: Origine ethnique et minorités visibles. *Le Quotidien*, 17 février, 1-15.
- Statistics Canada (2006). *Immigration in Canada: A Portrait of the Foreign-born Population, 2006 Census*. <http://www12.statcan.ca/census-recensement/2006/as-sa/97-557/pdf/97-557-XIE2006001.pdf> visité le 30 octobre 2014.
- Statistique Canada (2007). *La communauté haïtienne au Canada*. <http://www.statcan.gc.ca/pub/89-621-x/89-621-x2007011-fra.htm> visité le 7 novembre 2014.
- Statistique Canada (2023). Recensement de 2016. <https://assets.super.so/26e4e06c-71a3-4f6c-bb29-7735fc457d84/files/1012963a-288e-4d86-8bc6-ea126c495c95.pdf>. Consulté le 28 juin 2023.
- Statistique Canada (2023). Recensement de 2016. *La population immigrante au Québec en 2016* (quebec.ca). Consulté le 28 juin 2023.
- Statistique Canada (2023). *Recensement 2021*. 7 Québec (statcan.gc.ca). Consulté le 29 juin 2023.
- Taboada-Leonetti, I. (1989). Stratégies identitaires et minorités dans les sociétés pluriethniques. *International Review of Community Development / Revue internationale d'action communautaire*, 21, 95-107. <https://doi.org/10.7202/1034081ar>
- Taboada-Leonetti, I. (1990). Stratégies identitaires et minorités. Le point de vue du sociologue. Dans Camilleri, C.; Kastarsztejn, J.; Lipianski, E.; Taboada-Leonetti, I.; Vasquez A. (dir.). *Stratégies identitaires*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Tabouret-Keller, A. (1982). Entre bilinguisme et diglossie du malaise. Des cloisonnements universitaires au malaise social. *La Linguistique*, 18 (1), 17-43.
- Tabouret-Keller, A. (1978): Bilinguisme et diglossie dans le domaine des créoles français. *Études créoles*, 1, 31-47
- Tabouret-Keller, A. (1997). Language and identity. Dans Coulmas, F. *The Handbook of Sociolinguistics*. London: Blackwell, 214-221.
- Tap P. (1979). Relations interpersonnelles et genèse de l'identité. *Annales de l'UTM, Homo*, 18, 7-43.
- Thiam, N. (1997). Alternance codique. *Sociolinguistique. Concepts de base*. Bruxelles:Mardaga.
- Thomason, S. G. (2001). *Language contact: An introduction*. Edinburgh: Edinburgh University Press.
- Thompson, C.E., Neville, H., Weathers, P.L., Poston, W.C. et Atkinson, D.R. (1990). Cultural mistrust and racism reaction among African-American students. *Journal of College Student Development*, 31, 162-168.
- Thompson, P. (1993). Family Myth, Models, and Denials in Shaping of Individual Life Paths. *International Yearbook of Oral History and Life Stories, 2, Between Generations: Family Models, Myths and Memories*, 13-38. Oxford: Oxford University Press.
- Treffers-Daller, J. (2005). Evidence for insertional codemixing: Mixed compounds and French nominal groups in Brussels Dutch. *International Journal of Bilingualism*. 9(3-4):477-508.
- Tremblay, J. et Parazelli, M.(2001). Écarts culturels et espaces identitaires: l'intervention auprès de jeunes Québécois d'origine haïtienne en HLM. *Nouvelles pratiques sociales*, 14 (2), 39-58.
- Union des municipalités au Québec. (2007). *Mémoire de l'Union des municipalités du Québec*. Présenté à la Commission de consultation sur les pratiques d'accommodement reliées aux différences culturelles.
- Valdman, A. (1988). Diglossia and language conflict in Haïti. *International Journal of Sociology of language*, 71, 67-80.
- Van Coetsem, F. (2000). *A general and unified theory of the transmission process in language contact*. Heidelberg: Winter.
- Van der Maren, J.-M. (1995). *Méthodes de recherche pour l'éducation*. Montréal: Presses de

l'Université de Montréal.

- VatzLaaroussi, M. (2001). *La familial au cœur de l'immigration. Les stratégies de citoyenneté des familles immigrantes au Québec et en France*. Paris: L'Harmattan.
- VatzLaaroussi, M. (2007). La familial au cœur de l'immigration. Les stratégies de citoyenneté des familles immigrantes au Québec et en France. *Enfances, Familles, Générations*, 7: 112-126.
- Verhoeven, M. (2002). *École et diversité culturelle. Regards croisés sur l'expérience scolaire de jeunes issus de l'immigration*. Louvain-la-Neuve, Belgique: Academia Bruylant.
- Waters, M. C. (1990). *Ethnic Options. Choosing Identities in America*. Berkeley (CA), University of California Press.
- Wei, L. (2005). "How can you tell?" Towards a common sense explanation of conversational code-switching. *Journal of Pragmatics*, 37, 375-389.
- Wei, L. (2005). Starting from the right place: introduction to the special issue on Conversational Code-Switching. *Journal of Pragmatics*, 37, 275-279.
- Wei, L. et Milroy, L. (1995). Conversational code-switching in Chinese community in Britain: A sequential analysis. *Journal of Pragmatics*, 23, 281-299.
- Williams A. M. (2005). Fighting words and challenging expectations: language alternation and social roles in a family dispute. *Journal of Pragmatics*, 37, 317-328.
- Winford, D. (2009). On the unity of contact phenomena and their underlying mechanisms. Dans Isurin, L.; Winford, D.; de Bot, K. (eds.). *Multidisciplinary approaches to code switching*. Amsterdam: John Benjamins, 279-306.
- Zéphir F. (2003). *A tale of two cities: The sociolinguistic transformation of New York and Miami by Haitian immigrants*. https://liberalarts.utexas.edu/france-ut/_files/pdf/resources/zephir.pdf. Consulté le 28 juin 2023.
- Zhou, M. et Bankston, C.L. (1998). *Growing up American: How Vietnamese children adapt to life in the United States*. New York: Russel Sage Foundation.

Annexes

Sommaire

Annexe 1: Extraits de chansons de groupes musicaux	214
Annexe 2: FORMULAIRE DE CONSENTEMENT	218
Annexe 3: Guide d'entrevue	220
Annexe 4: Corpus 1: Entrevues avec les jeunes d'origine haïtienne.....	227
Annexe 5: Corpus 2 - Entrevues avec les jeunes qui ne sont pas d'origine haïtienne	381
Annexe 6:Corpus 3 - Données d'observation	445

Annexe 1: Extraits de chansons de groupes musicaux

Nom du groupe	Titre de la chanson et son équivalent en français	Extrait ⁸⁵	Équivalent en français
BoukmanEkspéryans	Tribilasyon (Tribulations)	Remet mizè'w Bay mou'n ki remen'w Sila ki te bay lavi'l Pou'l te sove'w Fò'w ka wè se nan li Ke nou ka sove...	Remets tes tourments à celui qui t'aime. Celui qui t'a donné la vie pour te sauver. Tu dois bien voir que c'est grâce à lui que nous pouvons être sauvés.
Mizik Mizik	Blakawout (Black out)	San ke m' pa nan politik Mwen kwè m' gen dwa pou m' pale Gen yon seri de bagay Kape fè-n pase yon tray Se pou m' di laverite Paske mwen gen dwa pou m' ekziste vre.	Même si je ne fais pas de politique, je crois que j'ai le droit de parler. Il y a des choses qui nous rendent la vie difficile. Nous devons dire la vérité parce que j'ai le droit d'exister vraiment.
Krezi Mizik	Ti mafi (La p'tite)	Soley poko kouche Ti mafi a p kalkile tout mizè li pwal pase pou l fe kòb la rive fènwa a penn mete pye sou de pye li kanpe mete l byen fre pou lal poste.	Le soleil ne s'est pas encore couché, pourtant la p'tite pense déjà à tout ce qu'il devra subir pour arriver à avoir le montant d'argent nécessaire. Il fait à peine noir, elle prend son courage à deux mains, elle se fait belle pour le trottoir.
Barikad Crew	Goumen pou sa w kwè (Bats-toi pour ce dont tu crois)	Plante nan bon sezon, devan pou w rekotlte rezon travay di ka louvri pòt yon lòt orizon Pinga w abandone, anyen pa di tèt ou koupe	Sème à la bonne saison, afin de récolter la raison plus tard. Le fait de travailler fort pour ouvrir d'autres

⁸⁵Nous avons gardé tels quels les extraits trouvés sans y porter de correction. Ces extraits ne respectent pas tout à fait le système orthographique du créole haïtien.

		janw te fèt la, se pa konsa w prale.	horizons. N'abandonne-pas, rien ne dit que ta tête s'est arrachée. Tu ne partiras pas comme tu es né.
Emeline Michel	Djannie	Pa gad dèyè, pa pran priyè Bay koubliye, pot mak sonje fò w chape lanmou pa malè, l'pamizè Lanmou se lonè, se respè Louvri je w.	Ne regarde pas en arrière, n'accepte pas d'excuses. Donne le « coup oublier », mais porte la « cicatrice se rappeler ». Tu dois te sauver, l'amour, ce n'est pas le malheur, ce n'est pas la misère, l'amour, c'est l'honneur, c'est le respect. Réveille-toi.
Harmonik	Obsede (Obsédé)	Parmi les saints m'a va ekspoze'w Pou yo sa ajenou nan pye'w Pou yo konnen kiyès ou ye Ou se pi bèl nòt lè m'ap chante Ou se tout kè mwen lè m ap montre jan mwen devwe.	Parmi les saints, je te mettrai afin qu'on puisse s'agenouiller à tes pieds, afin qu'on puisse savoir qui tu es. Tu es la plus belle note de musique quand je chante. Tu es tout mon cœur quand je montre à quel point je suis dévoué.
Kreyol La	Triye (Fais un tri)	Si w ak yon moun ki renmen w e ki chwazi respekte w Pa prandefol sou pretèkske ou ka jwenn pi bon pase l Lavi sa a tèlman pyeje ke chwa nou vrèman limite Si w pral chache on menaj ki pa gen menaj Yon timoun byen saj ki pap tounen on loraj, fò w triye.	Si tu es avec quelqu'un qui t'aime et qui choisit de te respecter, que ces défauts ne te servent pas de prétexte pour croire que tu trouveras mieux que lui. Il y a tellement de pièges dans la vie que nos choix sont limités. Si tu décides de chercher un amoureux ou une amoureuse qui est libre, un enfant sage

			qui ne se transformera pas en un orage, tu dois faire un bon tri.
DjakoutMizik	Jistis (Justice)	Depi tou piti manman'm toujou di'm Depi'w fè mal l'ap tounen dèyè'w Se sa'k fè m'fè respè'm Mwen pa gen anbisyon S'ak pa pou mwen, m'pa fouye men m' ladan'l.	Dès mon très jeune âge, ma mère m'a dit que le mal que je fais se retournera contre moi. C'est pour cette raison que je me respecte. Je ne convoite pas ce qui n'est pas à moi, je ne touche pas à ce qui ne m'appartient pas.
T-Kabzy	Relax (Relaxe)	Lavi a difisil (...) Nou gen mizik pou chill Nou pa bezwen pilul fò nou pa trò prese héhé pa koute moun k ap pale nou pa bezwen strese ce soir on va faire la fête.	La vie est difficile (...) Nous avons la musique pour nous amuser. Nous n'avons pas besoin de pilule, nous ne devons pas être trop pressés. Ne te préoccupe pas des gens qui juge/qui sont sur ton dos. Nous ne devons pas stressés. Ce soir, nous allons faire la fête.
Black Parents	Oblije (Obligé)	W oblije mennen madanm ou sinema Pou montre ke w se yon bon gason W oblije mennen madanm ou al bwè krèm la Bouch nan bouch konsa na va love W oblije ba li bon afeksyon la Pou montre kijan ke ou renmen la w oblije ba li bèl ti karès la Pou lanmou n ka dire pi lontan.	Tu dois emmener ta femme au cinema pour lui montrer que tu es un bon gars. Tu dois emmener ta femme manger une glace. Lèvres sur lèvres, vous vivrai l'amour. Tu dois lui donner d'affection pour lui montrer à quel point tu l'aimes. Tu dois lui donner des caresses pour que votre amour dure plus longtemps.
Carimi	I want to be (Je veux être)	Pou kiresonké ou vlé kenbé Pou ki reson ou vlé kontinué? Pou ki reson ké ou vlé kenbé,	Pourquoi tu ne veux pas y renoncer? Pourquoi tu veux

		<p>s'il pa renmen-w jan mouin renmen-w? Pou ki reson ké ou vlé kenbé yon lanmou ki sanblé fané Pou ki resonké ou vlé kimbé-l Tout zanmi mwen di fòm pa fòm pa.</p>	<p>continuer? Pourquoi tu ne veux pas y renoncer, s'il ne t'aime pas comme je t'aime? Pourquoi tu ne veux pas renoncer à un amour qui semble fâné? Pourquoi tu ne pas y renoncer? Tous mes amis m'ont dit que je ne dois pas, que je ne dois pas.</p>
--	--	---	---

Annexe 2: FORMULAIRE DE CONSENTEMENT

Titre de la recherche : Contact de langues et identité chez des Québécois d'origine haïtienne

Étudiante-Chercheure: Sandra Najac, Candidate au doctorat en Sciences du langage à Avignon Université

A) RENSEIGNEMENTS AUX PARTICIPANTS

1. Objectifs de la recherche

Ce projet de recherche vise, d'une part, à analyser les pratiques linguistiques chez des jeunes d'origine haïtienne vivant à Montréal et, d'autre part, à décrire et expliquer la dynamique identitaire qui s'attache à la communauté linguistique à laquelle appartiennent ces jeunes.

2. Participation à la recherche

Votre participation à la recherche à :

- Faire l'objet d'observations par l'étudiante-chercheure pendant votre formation à « Maison d'Haïti » en tant que « patrouilleur de rue »;
- Participer à une entrevue semi-dirigée.

3. Confidentialité

Les renseignements que vous nous donnerez demeureront confidentiels. Chaque participant à la recherche se verra attribuer un numéro et seul l'étudiante-chercheure aura la liste des participants et des numéros qui leur auront été attribués. De plus, les renseignements seront conservés dans un classeur sous clé. Aucune information permettant de vous identifier d'une façon ou d'une autre ne sera publiée. Ces renseignements personnels seront détruits 7 ans après la fin du projet. Seules les données ne permettant pas de vous identifier seront conservées après cette date.

4. Avantages et inconvénients

En participant à cette recherche, vous pourrez contribuer à l'avancement des connaissances sur la dynamique identitaire et les choix linguistiques chez les jeunes d'origine haïtienne vivant à Montréal. Votre participation à la recherche pourra également vous donner l'occasion de mieux vous connaître.

Par contre, il est possible que le fait de raconter votre expérience suscite des réflexions ou des souvenirs émouvants ou désagréables. Si cela se produit, n'hésitez pas à en parler avec l'étudiante-chercheure. Si possible, l'étudiante-chercheure pourra vous référer à une personne-ressource.

5. Droit de retrait

Votre participation est entièrement volontaire. Vous êtes libre de vous retirer en tout temps par avis verbal, sans préjudice et sans devoir justifier votre décision. Si vous décidez de vous retirer de la recherche, vous pouvez communiquer avec l'étudiante-chercheure, au numéro de téléphone indiqué à la dernière page de ce document. Si vous vous retirez de la recherche, les renseignements

qui auront été recueillis au moment de votre retrait seront détruits.

B) CONSENTEMENT

Je déclare avoir pris connaissance des informations ci-dessus, avoir obtenu les réponses à mes questions sur ma participation à la recherche et comprendre le but, la nature et les avantages de cette recherche.

Après réflexion, je consens librement à prendre part à cette recherche. Je sais que je peux me retirer en tout temps sans préjudice et sans devoir justifier ma décision.

Signature : _____ Date : _____

Nom : _____ Prénom : _____

Je déclare avoir expliqué le but, la nature et les avantages de l'étude et avoir répondu au meilleur de ma connaissance aux questions posées.

Signature de l'étudiante-chercheur _____ Date : _____

Nom : _____ Prénom : _____

Pour toute question relative à la recherche, ou pour vous retirer de la recherche, vous pouvez communiquer avec Sandra Najac, étudiante-chercheur, au numéro de téléphone suivant : (514) 277-3962 ou à l'adresse courriel suivante : sandranaj@hotmail.com.

Annexe 3: Guide d'entrevue

Profil sociodémographique

- Quel âge as-tu?
- Quelle est ta date de naissance?
- Quel est ton pays de naissance?
- As-tu terminé ton secondaire?
- Est-ce que tu as une autre activité professionnelle?
- Tu es de quelle nationalité?
- Tu vis avec tes parents?
- Tu as combien de sœurs et combien de frères?
- Tes parents ont quel âge?
- Quelle est la profession de ta mère?
- Quelle est la profession de ton père?
- Quel est leur niveau de scolarité?
- Pratiques-tu une religion?
- As-tu été éduqué dans une religion?

Projet migratoire

- Avant de venir ici, est-ce que tu connaissais des choses du Canada?
- À quel âge es-tu arrivé au Canada? /À quelle âge tes parents sont arrivés au Canada?
- Avec qui es-tu venu au Canada?
- En quelle année es-tu arrivé au Canada? /En quelle année tes parents sont arrivés au Canada?
- Qu'est ce qui a poussé ta famille à quitter Haïti?
- Est-ce que t'as d'autres parents ici au Québec?

Valeurs transmises

- Quelles sont les valeurs que ta famille t'a transmises?

Quartier

- Où demeures-tu?
- Depuis quand?
- Quel est ton quartier préféré à Montréal?
- Pourquoi?

Habitudes vestimentaires et coiffure

- Est-ce que tes parents t'ont déjà imposé un style vestimentaire?
- Est-ce qu'à une période de ta vie, tu as adopté un style vestimentaire? Un style de coiffure?
- Est-ce que tu adoptes un style aujourd'hui?
- Est-ce que tu as le souci d'être branché, d'être in?
- Est-ce que cela t'est déjà arrivé d'avoir ce souci-là?

Goûts : musique, chansons et films

- Quel genre de musique aimes-tu?
- Pourquoi?
- Est-ce que tu peux me citer une chanson que tu aimes beaucoup ou qui t'a beaucoup marqué ?
- Pourquoi?
- Est-ce que tu peux me citer un film qui t'a beaucoup marqué ou que tu aimes beaucoup?
- Pourquoi?

Événement mémorable/marquand

- Est-ce que tu peux me parler d'un évènement inoubliable, un évènement marquand de ta vie?
- Pourquoi cet évènement t'a marqué?

Personnes importantes/Personnages importants

- Est-ce qu'il y a un enseignant qui t'a marqué au primaire ou au secondaire?
- Pourquoi?
- Quelles sont les personnes qui sont plus importantes pour toi dans ta famille, dans ton entourage?
- Pourquoi ces gens-là sont les plus importants pour toi?
- Est-ce qu'ils te donnent des conseils ces gens-là?
- Est-ce qu'il y a un personnage (politique, publique, par exemple) ou bien une personne dans ta famille qui a de l'influence sur toi?
- Pourquoi?

Le contact avec Haïti

- As-tu des parents en Haïti?
- Es-tu en contact avec des personnes en Haïti (parents, amis ou autres)?
- A quelle fréquence parles-tu à ces personnes en Haïti?
- Es-tu en contact avec des membres de ta famille qui ne sont pas en Haïti?
- Est-ce qu'il y a des fêtes qui sont d'Haïti et que vous respectez, par exemple, la fête nationale, la fête du drapeau haïtien?
- Est-ce que tu participes à des festivités haïtiennes, des activités haïtiennes?
- Est-ce que, par exemple, il y a des pratiques en Haïti qu'on retrouve chez toi?

Québec versus Haïti : valeurs, habitudes, mode de vie

- Quels sont les changements que tu crois qu'il y a entre ta vie en Haïti et ta vie maintenant à Montréal?
- Est-ce que tu retrouves certaines valeurs, certaines pratiques que tu avais chez toi en Haïti ici au Québec?
- Qu'est-ce qui a changé dans ton mode de vie depuis que tu es au Québec?
- Est-ce que tu vois une différence entre l'éducation que donnent les parents Haïtiens et les autres parents?
- Qu'est-ce qu'on cuisine en général chez toi?

- Qu'est-ce qu'on prépare chez toi le 1^{er} janvier?

Pratiques linguistiques

- Quelles langues parles-tu?
- Tu parles le créole haïtien avec qui?
- Tu parles plus souvent en créole haïtien ou plus souvent en français à tes amis?
- Dans quelle situation tu parles seulement le créole haïtien?
- Dans quelle situation tu parles seulement le français?
- Est-ce que cela t'arrive de faire exprès de mélanger les langues?
- Quand est-ce que tu mélanges les deux langues?
- Est-ce que cela t'arrive d'utiliser le créole haïtien pour atteindre un objectif quelconque?
- Quand tu étais en Haïti quelle langue tu parlais?
- Dans ta famille, quelle langue est utilisée?
- Tu parles le français dans quel contexte?
- Tu parles le créole haïtien dans quel contexte?
- Est-ce que cela t'arrive de passer d'une langue à une autre quand tu parles ?
- Est-ce que quand cela t'arrive tu le fais involontairement ou bien tu décides de parler comme cela?
- Est-ce que tu entends d'autres jeunes faire la même chose, passer d'une langue à une autre?
- Vous parliez quelle langue entre vous, les patrouilleurs, sur le terrain?
- Est-ce que cela vous arrivait de passer d'une langue à une autre?
- Est-ce que les patrouilleurs qui ne sont pas d'origine haïtienne connaissent le créole haïtien?
- Est-ce qu'il leur est arrivé de passer d'une langue à une autre sur le terrain?
- Est-ce que cela vous (les jeunes d'origine haïtienne) arrivait de parler le créole haïtien entre vous devant eux (les jeunes qui ne sont pas d'origine haïtienne)?
- Et quand vous le faisiez, est-ce qu'il y avait une intention?
- Était-ce un réflexe ou un choix?

Réseau social

- Tu as des amis de quelle(s) origine(s)?
- Dans ta famille, est-ce que tu sentais qu'on t'obligeait à fréquenter un groupe en particulier?
- Quel genre de personnes ta famille voulait que tu fréquentes?
- En général, tu sors avec des personnes de quelle origine?

Vie sociale

- Parle-moi de ta vie sociale. Qu'est-ce que tu fais en général avec tes amis?
- Est-ce que tu fréquentes des clubs?
- Quel genre de clubs?
- Dans quel coin, tu vas plus dans les clubs?
- Tu peux me donner le nom d'un club que tu fréquentes souvent?

Parcours scolaire

- Quand tu es arrivée au Québec, tu as fréquenté une école québécoise francophone ou anglophone?
- Est-ce que c'était l'école de ton quartier?
- Ton secondaire, tu l'as fait où? Au même endroit?
- Quand tu étais à l'école en Haïti, que pensais-tu de l'école? Est-ce que tu aimais l'école?
- Pourquoi?
- Est-ce que quand tu es arrivée au Québec, tu 'as aimé l'école? Pourquoi?
- Est-ce que tu peux comparer l'école en Haïti à l'école ici?

Identité : choix, affirmation, besoin

- Est-ce que tu sens le besoin de t'identifier comme faisant partie d'un groupe? Est-ce que tu sens le besoin de t'identifier comme jeune, comme Haïtien, comme Québécois, comme Canadien?
- Est-ce que tes parents t'identifient à un groupe? Comment tes parents te présentent?

- Tes parents se présentent comment?
- Est-ce que tu sens le besoin d'affirmer une identité quelconque?
- Spontanément, tu te présentes comment aux autres?

Matières préférées

- Quelles étaient tes matières préférées en Haïti?
- Quelles ont été tes matières préférées au Québec?
- Quelles sont les matières que tu aimais le moins en Haïti?
- Quelles sont les matières que tu aimais le moins au Québec?

Projets d'avenir

- Quel était ton rêve plus jeune? Pourquoi?
- Qu'est-ce que tu aimerais être aujourd'hui?
- Quels métiers tu vois le plus souvent dans ta famille, dans la famille de tes amis?
- Est-ce que tu as des projets d'avenir?
- À quoi aspirent tes parents pour toi?
- Est-ce que tu penses que les projets d'avenir que tes parents avaient pour toi ont toujours été les mêmes que ceux qu'ils avaient pour ton frère ou ta sœur?
- Est-ce que tu peux me citer une personne dont tu aimes son métier?
- Est-ce que tu te sens limitée en termes de choix de profession au Québec?
- Quels sont les métiers que tu vois autour de toi dans ta famille?
- Quand tu vas chez tes amis qu'est-ce que tu vois?
- Quelle profession que tu rencontres le plus autour de toi?

Maison d'Haïti

- Qu'est-ce que tu penses du projet patrouilleurs de rue de Maison d'Haïti?
- Qu'est-ce qui t'a porté à choisir à venir travailler à Maison d'Haïti?
- Qu'est-ce que l'expérience à Maison d'Haïti t'a apporté?

Perception de la communauté immigrante d'origine haïtienne

- Comment perçois-tu la communauté haïtienne qui évolue au Québec?

Choix d'une image pour se représenter

- Selon toi, quelle image pourrait bien te représenter?

Perception des autres collègues

- Pourrais-tu décrire en quelques mots les autres patrouilleurs.

Annexe 4: Corpus 1: Entrevues avec les jeunes d'origine haïtienne

1. Entrevue avec Gigi

- S: T'as quel âge Gigi?
Gigi: 18, bientôt 19.
S: T'étais la plus jeune du groupe
Gigi : Non, c'est Rico.
S: Rico a quel âge?
Gigi : Il vient d'avoir 18 ans.
S: T'as mère a quel âge?
Gigi : 35.
S: Et ton père?
Gigi : 35 aussi.
S: Et t'as combien de frères et sœurs?
Gigi : J'en ai 3. J'ai 3 frères et 2 sœurs.
S: T'es l'aîné ou ?
Gigi : Non, 3ème.
S: Tu es né...?
Gigi : Je suis née en Haïti.
S: T'es venue ici à quel âge?
Gigi : À 6 ans
S: T'es venue avec...?
Gigi: Mes frères, mes sœurs
S: Ta famille?
Gigi : Non, ma mère était déjà là, je suis venue avec mes frères, puis mes sœurs.
S: Et ton père, il était où?
Gigi : Aux Etats-Unis
S: Ton père est parti avant ta mère?
Gigi : Non, je pense genre en même temps. Pas vraiment en même temps. Mon père est parti genre 2, 3 mois avant ma mère.
S: Est-ce que tu sais pourquoi ta mère est venue au Canada? Pourquoi c'est le Canada qu'elle a choisi?
Gigi : Bon, parce que c'est là que ma grand-mère était. Elle a fait une demande pour elle et puis c'est ici.
S: T'as grand-mère était ici?
Gigi : Ma grand-mère, elle voyageait ici parce que...Vu qu'elle avait des grandes sœurs ici. Les grandes sœurs à ma mère étaient au Canada.
S: T'es rentrée avec quel statut?
Gigi : Résidence. C'est ça wè? Résidence!
S: D'accord.
S: C'est la même chose pour ta grand-mère?
Gigi: Ma grand-mère, wè au début c'était résidence. Vu qu'elle ne voulait pas rester, comme elle a pris un visa à la place genre. Quand son affaire de résidence était terminée, elle a juste demandé un visa.
S: D'accord! Mais ta grand-mère est repartie en Haïti?
Gigi : Anhan! Elle fait juste venir pour les vacances.
S: Elle est en Haïti?
Gigi : Oui.

S: Et toi, tu vas souvent en Haïti?

Gigi : Non, mais là je compte y aller souvent. J'ai été dernièrement et puis j'ai aimé ça, je compte y aller souvent.

S: Mais avant le voyage cette année, t'avais été d'autres fois?

Gigi : Oui, ça fait genre 8 ans de cela.

S: Et t'avais été avec les parents ou seule?

Gigi : Avec mes parents.

S: Les 2

Gigi : Wè!

S: Toute la famille? Les autres enfants avaient été aussi?

Gigi : Non, on était 2, moi et puis mon frère.

S: Ok. Et, est-ce que tu te souviens de comment que c'était? Est-ce que t'as aimé ça?

Gigi : Oui, j'ai aimé ça aussi, mais jus que quand j'étais jeune, je pouvais pas décider n'importe quand aller en Haïti, mais maintenant je suis vieille, je peux décider

S: Pourquoi t'as pas été plus tôt? Pourquoi c'est cette année, t'as décidé d'y aller? Comment que c'est venu l'idée d'y aller cette année?

Gigi : Comment que c'est venu? C'est parce que je trouvais que ça faisait longtemps que j'avais pas été et pi j'ai un petit frère là-bas aussi, pi ma grand-mère dès fois elle ne veut pas venir, bon je dis je vais la voir, j'ai été la voir.

S: Et ton petit frère c'est l'enfant de...?

Gigi : de mes 2 parents.

S: Il a quel âge?

Gigi : Maintenant, il a 14 ans.

S: Et pourquoi il est...?

Gigi : Parce qu'il était, il était trop jeune, ma mère, elle ne voulait pas genre, vu qu'il fallait qu'elle travaille pour nous, elle voulait pas genre avoir un enfant à ses pieds pour occuper aussi parce que ça faisait, ce serait trop dur, vu qu'elle voulait faire 2 jobs pour nous afforder la...elle a décidé de le laisser pis c'est ça. Puis maintenant, tu vois ce qui se passe, vu à ce qui se passe ici genre les gangs de rue et pi tout ça ne la donne pas vraiment le goût de l'emmenner au Canada la.

S: Et lui il vit avec qui?

Gigi : Ma grand-mère.

S: Il aime ça? Il ne manifeste pas l'envie de venir ici?

Gigi : Il peut venir ici pour les vacances aussi. Il va aller aux Etats-Unis pour les vacances.

S: Mais est-ce qu'il vient d'habitude ici au Canada?

Gigi : Ouais, une fois.

S: Et toi, maintenant t'as la nationalité Canadienne?

Gigi : Citoyenneté

S: Wè, c'est à cause de mes parents qu'on l'a eu.

Gigi : Est-ce que tu pratiques une religion?

S: Le Bouddhisme! Non, c'est pas vrai!

Gigi et S: (rire)

Gigi : Je suis catholique

S: Pratique ou non pratiquante?

Gigi : Non pratiquante

S: Tu ne pratiques pas?

Gigi : Non

S: Ça ne t'arrive pas d'aller à l'église?

Gigi : Bòf! Rarement la. Comme dans le temps wè. Vu que là où ce que j'habite il n'y pas vraiment d'églises. Oui, il y a une église mais bon je ne sais pas. Genre après ma confirmation, j'ai arrêté d'aller à l'église.

S: Mais tu as continué à y aller une fois en passant quand même ou pas du tout.

Gigi : Une fois par année-là, comme à Noël.

S: Ok.

Gigi : Ou bien au d'avril.

S: Avec qui?

Gigi : Tout seul

S: Mois d'avril c'est-à-dire pour les Pâques?

Gigi : Oui

S: Et quand tu y vas, tu y vas à quelle église?

Gigi : Saint René Goupil

S: C'est où?

Gigi : C'est à Pie-IX

S: C'est une église haïtienne?

Gigi : C'est une église de blanc, mais il y a des Haïtiens là aussi.

S: Beaucoup d'Haïtiens?

Gigi : Bon, ce n'est pas une affaire que tout le moun, tout le monde krianmweyepi blablaba, c'est plus...tu vois le Blanc il parle la, le monde écoute, c'est une église catholique, c'est calme la.

S: C'est pas une église où tout le monde crie quoi?

Gigi : Comme les Haïtiens la, dans les églises ça crie toujours, mais là c'est vraiment toutes ethnies...Il y a tout le monde-là des Espagnols, des Blancs, des Noirs, des Arabes. C'est vraiment tout, un mélange.

S: T'as déjà été à des églises haïtiennes ici?

Gigi : Wè! Quand j'étais petite, j'ai déjà été dans une église protestante...pi, je déteste ça, ça prend trop de temps, ça crie, pi ils font plein de stupidité pour rien.

S: Est-ce que tu as des frères et sœurs qui sont nés ici?

Gigi : Oh wè! J'ai ma petite sœur qui est né ici. J'ai 2 petites sœurs qui sont nées ici, mais il y a une qui est morte.

S: Ok. Elle est morte de quoi?

Gigi : J'en ai aucune idée, j'étais aux États-Unis quand c't' arrivé, mais comme c'est 3 jours après l'accouchement genre.

S: Bébé! Là tu parles des États-Unis. Est-ce que tu fais des voyages aux États-Unis?

Gigi : J'ai été. J'ai fait mon primaire comme au Canada après ça j'ai fait une année du secondaire et j'ai été terminé le reste aux États-Unis.

S: T'as vécu combien de temps aux États-Unis?

Gigi : Quatre ans je pense wè.

S: T'as été chez qui aux États-Unis?

Gigi : Au début j'ai été, j'ai fait une année chez ma grand-mère, la mère à mon père, elle habite là-bas. Pi heu après ça vu qu'elle parlait trop j'aimais pas ça j'allais j'ai été chez la tante à mon père à Boston et là je suis restée et puis après ça je suis retournée au Canada parce que ma mère je ne sais pas, elle voulait que je revienne. Après ça je suis retournée encore aux États-Unis chez la le frère à ma mère.

S: Alors si je comprends bien t'as été seule aux États-Unis?

Gigi : Avec ma sœur

S: Ta petite sœur...?

Gigi : Celle-là! Ma p'tite sœur la.

S: Alors c'était l'initiative de qui?

Gigi : pour aller étudier États-Unis? Je ne sais pas, ça venait de nous, mais comme mes parents aussi voulaient et puis tout un peu plus de motivation parce qu'on avait de belles notes quand on s'en allait lòtbò. On était moins déconcentré qu'au Canada.

- S: Vous avez eu de bonnes notes aux États-Unis?
- Gigi : On était les bolés de l'école.
- S: Et ça ne passe pas comme ça au Canada?
- Gigi : Mais au Canada, disons on niaise toujours tandis que là-bas quand c'est le temps de faire tes affaires tu les fais.
- S: Est-ce que tu sais pourquoi c'est différent?
- Gigi : Moi, je trouve que les profs sont différents. L'entourage est différent aussi parce que les jeunes là-bas quand c'est le temps de niaiser on niaise mais quand c'est le temps de travailler, on se met tout au travail. C'est pas comme au Canada, le prof te dit chut puis t'arrête pas blablabla. Pi les prof ils t'aident genre, ils veulent que tu réussisses... ils font tout genre pour t'aider. Vraiment t'as l'aide, fait que ça t'encourage.
- S: Tu penses que les profs d'ici ne t'aide pas?
- Gigi : Bon, ils t'aident dès fois. Genre les profs là-bas si t'es en train de couler, ils vont t'appeler, ils vont te donner des récupérations, ils vont te donner des devoirs en plus à faire pour pouvoir monter ta note. Pi tout et pi t'as un site internet pour aller tcheke tes notes... où est-ce que t'es rendue. Si toutefois il te manque des documents, ben tu vas voir le professeur, il va t'aider tandis que c'est pas pareil ici la.
- S: Parle-moi un peu d'ici, comment c'est?
- Gigi : Ici t'as pas de site pour aller vérifier tes notes. C'est au cégep ils font ça ici. Même s'il te manque quelque chose dès fois le prof il s'en fout qu'il te manque quelque chose ou pas. Il sait que tu coules et puis toi t'es même pas au courant. C'est quand tu reçois ton bulletin, tu vois que t'as manqué ça ça. C'est après qu'il te dit bon la prochaine fois tu te mettras à tes affaires tandis que **l'autre bord** c'est pas comme ça.
- S: T'as passé 4 ans là-bas, est-ce que de temps en temps tu venais?
- Gigi : Oui, je venais. Je venais pendant les vacances. Après ça, à Noël, en été.
- S: Mais, t'as pas eu de nostalgie par rapport à ici?
- Gigi : Hanhan! Non, vu que mon père était... mon père il est citoyen américain la.
- S: Il était là-bas quand t'as aidé passer 4 ans?
- Gigi : Non, mais comme avant ça genre vu qu'il est citoyen américain, j'avais pas de problème pour whatever la.
- S: Mais, tu te sentais mieux aux États-Unis ou au Canada?
- Gigi : J'aime les 2, j'aime vraiment les 2.
- S: Tu es revenue pourquoi tu dis?
- Gigi : Pourquoi je suis revenue, c'était mon but finir mon école là-bas, pi là c'est le cas, je reviens la.
- S: Si je comprends bien t'as terminé ton secondaire?
- Gigi : Et ben, quand je suis revenue ici genre, il fallait que je refasse mon français vu que l'autre bord le français n'est pas équivalent à le français d'ici.
- S: ça veut dire quoi refaire ton français?
- Gigi : Du genre ils m'ont donné un test de classement, pi la j'ai passé jusqu'à secondaire 4, donc il me manque 2 cours de français à faire.
- S: Ok. Cela veut dire après le test on t'a dit qu'il te manquait des cours de français c'est tout et c'est ces cours de français que tu n'as pas encore pris?
- Gigi : Ouais!
- S: Cela veut dire aussitôt que tu auras terminé ces cours de français tu auras ton programme jusqu'au secondaire 4, n'est-ce pas?
- Gigi : 5.
- S: Secondaire 5, ok! Ton prénom c'est quoi exactement?
- Gigi : C'est ...(le vrai prénom reste confidentiel, alors je ne l'ajoute.)
- S: Cela veut dire quoi exactement?
- Gigi : Je n'en ai aucune idée.

S: Qui t'a donné ce prénom?

Gigi : La sœur à ma mère.

S: Tu sais pourquoi elle t'a donné ce prénom?

Gigi : Non. Et puis j'ai été en Haïti, j'ai oublié de lui demander. En plus, j'ai été un peu pour ça la. J'ai oublié de lui demander.

S: Si je comprends bien t'as encore des parents là-bas? À part ta grand-mère, t'as des tantes, des oncles?

Gigi : Oui. J'ai beaucoup de famille là-bas. Des familles un peu éparpillées la.

S: Est-ce que quand t'es au Canada t'es en contact avec eux?

Gigi : Oui.

S: Par quel moyen, tu communique avec eux?

Gigi : Ils appellent, ils connaissent mon numéro de téléphone, ils appellent.

S: À quel rythme? Est-ce que vous vous parlez souvent?

Gigi : Bòf! Ouais, mes frères m'appellent souvent. Pi quoi? On se parle assez souvent la.

S: Est-ce que tu as des tantes qui viennent assez souvent? Des oncles? Des cousins? Est-ce qu'il y a un va et vient?

Gigi : Pas au Canada. Ils viennent jamais au Canada. C'est seulement mes deux grands-parents qui viennent vraiment au Canada : ma grand-mère et puis mon grand-père. Et pi les autres, c'est comme, mes tantes, leurs filles sont aux États-Unis à Chicago et puis blablabla.

S: Ok. Est-ce que t'es en contact avec les parents que t'as aux États-Unis?

Gigi : Ma grand-mère la?

S: Ouais. Tes cousins, tantes?

Gigi : ...on se parle assez souvent.

S: À quel rythme?

Gigi : Genre 3 fois par semaine, on se parle.

S: Est-ce que ça t'arrive d'aller aux États-Unis?

Gigi : Hanhan! Souvent.

S: À quel rythme?

Gigi : Je ne sais pas. Une fois par mois la.

S: Et quand tu y vas, c'est quel genre de vie que tu y mènes? Parce exemple, tu y vas pour une fin de semaine? Tu y vas pour une semaine? Et puis, tu fais quoi?

Gigi : J'y vais toujours pour une fin de semaine et puis finalement je reste toujours pour une semaine.

S: Et puis tu fais quoi quand tu y vas?

Gigi : On s'amuse, on s'éclate. Je ne sais pas. On s'amuse. Ou bien quand on va à Boston, ma cousine à un salon de coiffure. Donc, on fait toujours des photos, des nouveaux projets pour son salon de coiffure. Puis, c'est ça, c'est à peu près ça.

S: Est-ce que tu sors là-bas?

Gigi : Oui, on a toujours des fêtes. Vu qu'on a beaucoup de familles là-bas, genre il y a toujours une fête qui se fait chez une des tantes, une des cousines, il y a toujours toujours quelque chose.

S: Et, c'est des fêtes genre haïtienne?

Gigi : Ouais! Des fêtes maison.

S: Est-ce que c'est du genre les enfants, les adultes sont tous ensemble et puis?

Gigi : Ouais! On met de la musique on s'en va chez une des tantes et puis on met de la musique. Finalement, toute la famille arrive et puis on fait une fête.

S: Quel genre de mets qui est servi?

Gigi : Des mets haïtiennes la. Ben, de la lasagne, du riz, du griot, blablabla, du gâteau.

S: Quand t'es ici, quel genre de sorties tu fais? Quel genre d'activités tu fais?

Gigi : Quel genre d'activités que je fais? Je ne sais pas. Il y a un temps où je m'en allais

toujours **cluber** pi.

S: C'est à quelle période de ta vie? Quel âge à peu près?

Gigi : (rire) 16 ans (rire)

S: Comment que tu faisais?

Gigi : (rire) Je me mettais sur mes talons. (rire). Et puis, j'avais toujours une cigarette. (rire). Puis je parlais en anglais (rire). C'était mon truc. (rire)

S: Et ça t'amusait?

Gigi : ça m'amusait toujours!

S: Pourquoi l'anglais?

Gigi : Ça te donne un air agressif, vieille. (rire) Je ne sais pas, ça Morishait toujours. Toujours.

S: D'où t'es venu l'idée que l'anglais donne un air agressif etc?

Gigi : À la télévision!

S: Pourquoi tu dis à la télévision?

Gigi : Quand je regarde les films ça Morishe. Et puis dans la vraie vie ça a marché.

S: Est-ce que dans les films, les gens utilisent ça ou bien tu trouves quand ils parlent anglais ça donne un air...?

Gigi : J'ai déjà écouté un film la fille a utilisé ça. Mais, elle a utilisé ça parce qu'elle n'avait pas d'argent pour rentrer dans le club. Moi je l'ai utilisé pour autre chose, puis ça a Morishé. Je l'ai toujours gardé, c'est mon truc. C'est mon ptit truc perso.

S: Et tu y vas avec des amis?

Gigi : Oui, avec des amis.

S: Et, ces amis avaient 16 ans aussi?

Gigi : Non, j'ai des amis qui avaient 18 déjà ou bien 17.

S: On ne t'a jamais attrapée?

Gigi : Non, on ne m'a jamais attrapé jusqu'à présent. Et là j'ai 18, j'ai plus besoin de faire ça la.

S: Dans quel genre de club tu allais?

Gigi : Toutes les clubs. Des fois, j'allais dans des clubs espagnols, ou bien dans des clubs haïtiens. On ne peut pas vraiment dire que c'est des clubs haïtiens, il y a de tout la. Au centre-ville! des clubs au centre-ville.

S: Tu peux me citer quelques noms?

Gigi : Il y a òrkid. C'est quoi l'autre où j'allais toujours encore?

S: Peux-tu l'épeler?

Gigi : O-r-c-h-i-d-1. Il y a ça. C'est quoi l'autre club où j'allais encore? Il y a Moka.

S: Ça s'écrit comment?

Gigi : Comme ça se prononce. Avec un k-a.

S: Lequel est haïtien?

Gigi : Moka!

S: C'est au centre-ville, tu dis?

Gigi : Anhan!

S: Ça existe encore?

Gigi : Wè! ça existe encore. Celui làc'est pas au centre-ville. Celui-là je ne me rappelle plus c'est où. Puis celui-là c'est au centre-ville.

S: Celui-là n'est pas haïtien?

Gigi : Ça c'est le genre club de jeunes. C'est pas tout le monde qui rentre là.

S: Et, le Moka c'est quel groupe d'âge?

Gigi : Genre mon âge, ton âge!

S: Écoute il y a une grande différence entre nous. J'ai l'âge de ta mère.

Gigi : Je sais, mais j'ai déjà été au Moka avec ma mère aussi là! C'est du monde de son âge aussi.

S: Si je comprends bien, tu sors avec ta mère parfois?

Gigi : Anhan!

S: Est-ce qu'à l'époque où tu avais 16 ans tu faisais ça avec elle aussi?

Gigi : Non! Mais non, franchement! Elle savait pas si j'allais **clober** à 16 ans. Elle savait la, mais...(rire) En tout cas!

S: Elle n'aurait pas été d'accord?

Gigi : Non, elle parlait toujours. Elle savait que je sortais. Elle savait que je sortais, dès fois j'arrivais saoul, elle n'aimait pas voir ça, mais...En tout cas. Elle le savait, mais je ne la donnais pas une raison, je ne la donnais pas raison.

S: Si je comprends bien, ta mère te laissait sortir, aller dormir chez des amis?

Gigi : Anhan! Elle n'a jamais voulu ça. Ça a commencé à l'âge de...Wè, ça a commencé à l'âge de 17 ans. Une fois j'étais chez mon tchum la qui est en ce moment mon tchum la, puis il habitait à Anjou fait que j'ai pas vu le temps passé comme, on écoutait un film, puis j'ai pas vu le temps passé comme à un moment donné il était genre 3h pis, le dernier bus il passait genre à 2h56, j'avais pas le choix de rester comme j'avais vraiment pas le choix alors, là j'arrivais pas à dormir, je savais, c'était ma 1e fois que je dormais dehors. Ce jour-là, ma mère m'a foutu dehors, c'était vraiment fou la. En plus c'est le jour que je venais de la présenter mon tchumla.

S: Ton tchum, il vivait seul à l'époque?

Gigi : Anan! chez sa mère.

S: Alors, t'es restée chez sa mère?

Gigi : Han!

S: La mère n'a pas eu de problème?

Gigi : Parce que tu sais c'est une maison. Il habitait dans le sous-sol lui.

S: Alors, elle savait pas que t'étais là?

Gigi : Elle m'a vu le lendemain matin la. Elle m'a vu dans la soirée dans la veille, elle m'a vu le lendemain. Qui fait qu'elle le savait genre. Mais, qu'est-ce que tu voulais? Le mal était déjà fait.(rire)

S: C'est une mère haïtienne?

Gigi : Anhan!

S: Le père était là aussi?

Gigi : Non, il vit aux États-Unis, il vient de temps en temps.

S: Il a quel âge ce tchum maintenant?

Gigi : 20 ans.

S: Et, est-ce que tes parents t'ont imposé un style vestimentaire quand t'étais plus jeune?

Gigi : Anhan! Mes parents ont toujours été **cool**. Ils ont toujours suivi la mode avec moi. C'est ma mère qui m'a genre mis la mode dans la tête. Elle m'habillait toujours chic.

S: Ok. C'est quoi s'habiller chic pour toi?

Gigi : Genre être dans le temps la, dans le temps des pantalons pattes-éléphant tout. Maintenant, c'est le genre des **p'tits** pattes-cigarette. J'ai toujours suivi la mode la.

S: Ok. Est-ce que c'est important pour toi de suivre la mode?

Gigi : Bof! Du moment que je me sens bien dans ma peau la.

S: Est-ce que quand tu suis la mode tu te sens bien dans ta peau?

Gigi : Si je prends un habit que je me sens bien dans ma peau ça me convient.

S: Est-ce que tu as un style vestimentaire en particulier?

Gigi : Ouais! Genre j'aime ça être classique genre.

S: C'est quoi être classique?

Gigi : Du genre avec mon p'tit **manteau cuir**. Tiens des choses classiques, je ne suis pas du genre **running shoes** non non. Moi, je suis plus talons, bottes.

S: Ok.

Gigi : Des affaires classiques.

- S: Pourquoi c'est ce style que tu aimes?
- Gigi : Parce que ça te donne un **look** femme d'affaires.(rire) Je ne sais pas. Quelqu'un de sérieux. Ouais!
- S: Est-ce que tu as le souci d'être branché, d'être « in » comme on dit, je pense?
- Gigi : Si j'ai le souci? Oui, j'aime ça être branchée la.
- S: Ça t'apporte quoi?
- Gigi : Ça m'apporte quoi? Le succès. (rire). Non! Je ne sais pas. C'est juste un **feeling** que j'aime avoir être branchée, savoir ce qui se passe.
- S: Ok.
- Gigi : Ouais!
- S: Est-ce que tu peux me citer une chanson qui t'a beaucoup marquée ou qui te marque beaucoup?
- Gigi: Une chanson? Une chanson qui m'a beaucoup marquée...Une chanson pour Marie c'est une chanson, c'est une chanson française ou bien une chanson : Whenyou gone c'est /avênlavin/ qui chante ça.
- S: Ça c'est des chansons qui t'ont marquée? Tu peux les écrire pour moi?
- Gigi : Chanson pour Marie.
- S: Ça c'est de qui?
- Gigi : Daniel! Je ne me rappelle pas c'est quoi son nom. Pis, je vais écrire...c'est quoi l'autre encore? Mad...
- S: Pourquoi ces chansons t'ont marquée?
- Gigi : Une chanson pour Marie c'est une ptite fille, c'est l'histoire d'une ptite fille genre qui...elle se fait genre battre maltraitée comme on peut dire la, comme, c'est mélangé car c'est une ptite fille au début du vidéo c'est une ptite fille, à la fin du vidéo c'est une grand-mère genre. Son mari genre, elle aime son mari, mais des fois il la maltraite genre quand l'alcool est dans son sang du genre blablabla. Donc, là c'est comme ça a été original parce que c'est quelqu'un qui a envoyé ce texte-la au gars. Pis il a décidé de faire une chanson avec ça, c'est une histoire vécue genre. Une fille qui a décidé de se débarrasser de cette douleur intérieure-la, une douleur qu'elle avait subie depuis qu'elle était jeune. Je pense c'est ça, c'est pourquoi ça m'a marqué genre.
- S: Pourquoi ça te marque toi?
- Gigi : Parce que c'est triste. J'aurais pas aimé être à sa place. Je trouve ça triste.
- S: Et l'autre chanson pourquoi elle te marque?
- Gigi : Pourquoi elle me marque? C'est l'histoire d'un couple. Pis au début, ils se chicanent genre, là ils se chicanent genre. Ben, je ne sais même pas pourquoi ils se chicanent. Pis l'enfant est sorti, ils ont un enfant pis l'enfant est sorti, pis il s'est fait écrasé par une auto devant le père la. Pis c'est ça la, ils étaient dans la maison, ils faisaient de finir une chicane nan nannan. En tout cas c'est triste! Je ne sais pas comment l'expliquer en tout cas c'est triste. C'est très triste, j'aimerais pas qu'ça m'arrive c'est une chanson qui te fait réfléchir genre.
- S: Ça te fait réfléchir à quoi?
- Gigi : Plusieurs choses comme, il y a des choses, comme de ne pas te préoccuper des choses qui ne sont pas importantes. Genre de plus consacrer ton temps à quelque chose de plus important...Sandra, je ne sais pas comment expliquer. (rire)
- S: Est-ce que tu peux donner des exemples?
- Gigi : Du genre des ptites chicanes genre, des fois c'est pas important. S'ils n'avaient pas eu cette ptite chicane la, ça n'aurait jamais, ça ne serait jamais arrivé, ce qui est arrivé à leur fils la...
- S: De quelles importantes ont devrait s'occuper?
- Gigi : ...tu t'occupes de ton enfant, tu te rassures qu'il est en sécurité, pis tu ne le laisses pas sortir n'importe quand, n'importe comment. C'est ça...

S: Est-ce que tu peux me citer un film qui t'a beaucoup marqué?

Gigi : Un film!? Ah! Ya il y a un film Aurore. C'est un film québécois ce film-la, il est hyperbon. C'est une ptite fille qui se faisait battre.

S: Tu l'as regardé à quel âge ce film-la?

Gigi : Ça fait longtemps je l'ai regardé. Je ne m'en rappelle plus. En tout cas, elle se faisait battre. Sa mère est morte d'une tuberculose, pis son père a marié genre une de ses cousines pis c'est ça la, la madame elle était méchante genre elle battait la ptite fille jusqu'à ce que, elle l'a tellement battue, elle l'a genre mis dans un grenier genre pis la ptite fille est morte à la fin du film, c'est une histoire vraie la. Ça s'est passé au Québec il y a longtemps.

S: Quel est ton type de musique préféré?

Gigi : Du hip hop.

S: Est-ce qu'il y a une raison pour ça?

Gigi : Bòf! Vu qu'je comprends les paroles genre des fois. Je dirais plus le rap, le rap ils disent des affaires, oui j'aime mieux le rap, le rap ça te dit des affaires qui ont rapport à la réalité genre, ça t'fait voir la réalité en face.

S: Et quel est ton type de film préféré?

Gigi : Les films d'action.

S: T'as une raison?

Gigi : Il y a beaucoup de fusillades, pis j'adore ça.(rire)

S: Est-ce que tu utilises souvent l'internet? À quel rythme?

Gigi : Chaque jour!

S: Ok. Tu l'utilises pour faire quoi?

Gigi : Pour aller sur facebook. Quoi encore? Des fois, chercher un travail. Pis écouter de la musique, ça dépend, des informations sur google.

S: Quand tu vas sur internet pour la musique, quel genre de musique cherches-tu?

Gigi : Des fois j'écoute du Céline Dion, des fois du rap. J'écoute beaucoup Tupac parce que lui dit des affaires.

S: Quel est ton quartier préféré à Montréal?

Gigi : Pie-IX

S: Pourquoi?

Gigi : Parce que c'est là que j'ai vécu.

S: Quand t'es arrivée à Montréal, t'es arrivée à Pie-IX?

Gigi : Ouais!

S: T'as jamais quitté Pie-IX à part les États-Unis et ici?

Gigi : Ouais.

S: D'accord! Et comment c'est venu l'idée de venir à Laval?

Gigi : Ma sœur!

S: Elle aime Laval?

Gigi : Elle aime ça les endroits calmes.

S: Ok. Vous avez opté pour Laval, pourquoi Laval?

Gigi : C'est elle. Elle a déménagé genre 2 mois avant moi. Puis après ça j'ai emménagé avec elle.

S: Pourquoi t'as décidé de ne plus demeurer chez tes parents?

Gigi : Ah! Disons qu'ma mère m'a foutu **dehors** c'est tout. J'ai **derespekte** son ami. J'aimais pas son ami fait que

S: Pourquoi elle t'a mise à la porte?

Gigi : J'ai **derespekte** son ami.

S: Quand tu dis son ami?

Gigi : Un de ses amis la. C'est son ami la.

S: Un homme?

Gigi : Ouais.
S: Ok. Son tchumou ?
Gigi: Son ami! J'aurais préciser si c'était son tchum. Sais pas **je l'ai juste manqué de respect** c'est tout.
S: Ça s'est passé comment?
Gigi : Ça s'est passé comment? Je parlais avec ma mère une fois epi il m'a dit, pis il m'a dit : « **Oh! Se konsa ou pale ak manmanw?!** » Pis la je l'ai regardé (rire). Je l'ai regardé, je lui ai fait un regard très bizarre genre mêle-toi de tes affaires genre comme parle-moi pas pis tout ma mère trouvait ça derespektan. Pis la elle parlait, parlait, parlait, j'ai pris une crise sur elle, pis blablabla j'ai pris une crise sur elle. Tu connais les Haïtiennes ça parlent, ça parlent finalement j'suis sortie woylè m retounen, Bon, je suis sortie quand je suis sortie je me suis dit je veux plus habiter avec elle, mais...j'avais pas le choix quand je suis arrivée toutes mes valises étaient dehors.
S: Tes affaires étaient dehors?
Gigi : Oui dans une petite **malette**, vu que mes **malettes** sont toujours faites...C'est ça!
S: Pourquoi tes valises sont toujours faites?
Gigi : À cause que je voyage souvent genre.
S: Pourquoi Pie-IX c'est ton quartier préféré à Montréal?
Gigi : Parce que c'est là qu'j'ai vécu, c'est Pie-IX que je connais bien genre. Je connais tout le monde là-bas pis j'trouve cela **cool**.
S: Comment tu te sentais à Pie-IX?
Gigi : Bien entourée.
S: Ça veut dire quoi bien entourée?
Gigi : ...J'avais plein d'amis...On s'ennuyait jamais il y avait toujours quelque chose à faire. Il y avait le terrain de basket ou est-ce qu'il y avait tout le monde en plus dans le temps je jouais au basket...J'avais toujours quelque chose faire.
S: Tu dis que t'as beaucoup d'amis a Pie-IX, t'as gardé contact avec eux?
Gigi : Anhan!
S: Ces amis-la sont de quelles origines? Toutes origines confondues?
Gigi : Confondues.
S: Il y avait un groupe majoritaire?
Gigi : Il y avait beaucoup de Noirs.
S: Quand tu dis beaucoup Noirs ou ?
Gigi : Beaucoup d'Haïtiens.
S: Mais il y avait d'autres types de Noirs aussi?
Gigi : Ouais, Africains.
S: Est-ce que t'as senti quand tu vivais avec tes parents, ils voulaient que tu aies un type d'amis plus qu'un autre type? Est-ce qu'ils avaient des préférences dans tes choix d'amis?
Gigi : Disons à Pie-IX mes parents connaissaient tout mes amis, ils avaient pas de problème
S: T'as jamais eu des problèmes avec tes parents pour un ami, pour un tchum?
Gigi : Non.
S: Est-ce qu'ils avaient des préférences? Est-ce qu'ils voulaient plus que ça soit des Haïtiens ou plus que ça soit autre chose?
Gigi : Non.
S: Tu n'as jamais ressenti ça?
Gigi : Non.
S: Quel est le quartier où tu souhaiterais demeurer plus tard?
Gigi : Je sais pas, j'ai jamais pensé à cela...Laval parce qu'il y a de belles maisons là.
S: Quel est ton plus grand rêve?
Gigi : Mon plus grand rêve? Il va se réaliser la, de voir /tuazon/ et il s'en vient le 4 décembre.

S: C'est qui?
Gigi : Un chanteur.
S: Un chanteur américain?
Gigi : Ouais.
S: Comment ça s'écrit? Ou konnen m pa branche (rire)
S: Il est de quelle origine? Il chante quel genre de musique?
Gigi : du R&B
S: Comme ça c'est ton plus grand rêve de le voir?
Gigi : Oui.
S: Un autre rêve?
Gigi: (rire)Merde! (rire) Si mon tchum apprend ça j'suis morte.
Gigi : Reprendre avec un de mes ex.
S: Celui que j'ai vu quand j'étais à Maison d'Haïti?
Gigi : Celui avec qui je devais partir en voyage.
S: C'est lui qui est sur le site la, le clair?
Gigi : Sur le site?
S: Avec toi sur facebook?
Gigi : Sur une photo?
S: Oui.
Gigi : Avec qui je suis une photo sur facebook? Un Blanc genre?
S: ...
Gigi : Est-ce qu'il beau, il est clair, il est beau?
S: Je ne sais pas. Ça dépend des goûts.
Gigi : Non, tu vas le trouver beau. Il est super beau celui-la.
S: Tu m'avais dit qu'il y avait un Haïtien clair, c'est lui?
Gigi : Genre blanc la?
S: ...
Gigi : Oui. C'est pas avec lui que je sors maintenant. Ce n'est pas possible maintenant.
S: Pourquoi ce n'est pas possible?
Gigi : (rire) parce que je dois être sérieuse. C'est quelque chose que j'aurai pas à faire la être sérieuse en tout cas je ne sais pas.
S: C'est quoi être sérieuse?
Gigi : être sérieuse pour lui, car moi je me trouve sérieuse du genre fréquenter un seul gars.
S: Et t'es pas capable?
Gigi : Ce n'est pas que je ne sois pas capable, mais j'ai des amis gars. Il est très possessif, jaloux.(rire) Je suis tellement sûre qu'il a laissé une petite radio pour m'enregistrer.(rire)
S: Est-ce qu'il est métissé lui?
Gigi : Qui?
S: Jason
Gigi : Jason?!
S: T'as pas dit Jason? Celui avec qui tu veux reprendre?
Gigi : J'sais pas...sûre. C'est un Haïtien la. Ses deux parents sont Haïtiens. C'est sûrement ses grands-parents.
S: Est-ce que tu te sens obligée de fréquenter un groupe en particulier? Par exemple, plus d'Haïtiens ou plus de Québécois, Africains, Arabes etc.?
Gigi : Anan! Non, je ne me sens pas obligée.
S: Est-ce que tu te sens mieux avec un groupe en particulier?
Gigi : Disons Haïtiens parce que des fois je parle créole. Tu sais des fois quand j'écoute des films haïtiens si j'écoute ça avec un Québécois tiens il va rien comprendre.
S: Ok. Mais, t'as des amis Québécois?
Gigi : Oui, j'en ai plein, des amis arabes aussi. Mais toutes mes amis ça tombe qu'ils parlent

- créole, ça ne me dérange pas.
- S: Quand tu dis qu'ils parlent tous créole, tu parles des amis Arabes, Québécois aussi?
- Gigi : Ouais.
- S: Ils parlent créole normalement?
- Gigi : C'est tout du monde qui a grandi à Pie-IX. Pie-IX, on parlait souvent en créole, les parents, ils venaient souvent manger à la maison. Disons depuis qu'ils sont p'tits genre.
- S: Alors ils parlent créole.
- Gigi : Ouais!
- S: Ils te parlent en créole aussi?
- Gigi : Des p'tits mots. Tu sais des fois on parle pis ils vont dire une phrase en créole.
- S: Comment vous utilisez les 2 langues?
- Gigi : On les mélange.
- S: ...Tu les mélanges dans la même phrase ou tu passes d'une phrase ... à une autre...?
- Gigi : Je pense qu'on mélange dans la même phrase. Ça se passe ainsi plus souvent.
- S: Tes amis haïtiens parlent comme ça?
- Gigi : Oui, genre!
- S: Les amis québécois, arabes aussi? Qui le fait plus souvent?
- Gigi : Les Haïtiens ou les autres?
- S: Les 2?
- Gigi : Les 2.
- S: Vous le faites...
- Gigi : On parle vraiment pareil.
- S: Ça te fait quoi d'entendre quelqu'un qui n'est pas Haïtien parler comme ça?
- Gigi : Je ne sais pas. Si je vois quelqu'un d'autre parler comme ça, je trouve ça bizarre, vu que c'est du monde que j'ai vécu avec eux autres je sais déjà qu'ils parlent créole que tu ne me peux rien dire sur eux parce qu'ils comprennent tout.
- S: Ça t'arrive de dire des choses sur d'autres personnes?
- Gigi : Anan!
- S: Mais tu as dit tu ne peux rien dire sur eux parce qu'ils comprennent? Est-ce que cela t'arrive d'utiliser la langue pour parler de gens?
- Gigi : Des fois t'aimerais ça utiliser une langue pour parler de quelqu'un d'autre-là.
- S: Mais ça t'arrive de le faire quand même?
- Gigi : C'est vrai ça m'arrive avec le jargon.
- S: C'est quoi le jargon?
- Gigi : une langue genre inventée-là.
- S: T'as inventé le jargon?
- Gigi : Pas moi. Ça a toujours été inventé la. Tu ne connais pas ça? En créole aussi. En créole en français.
- S: Tu peux me donner un exemple?
- Gigi : Si je veux dire bagay lan c'est quoi? Baga c'est quoi encore?...une autre phrase. En tout cas, en français c'est maga soeurga, ça veut dire ma sœur. Maga soeurga estge laga. Ça veut dire ma sœur est là.
- S: Ok.
- Gigi : T'as jamais entendu ça? **Enben ou pa Ayisyen!** (rire)
- S: Ah bon! C'est inventé par les Haïtiens?
- Gigi : Sais pas, mes parents connaissent ça.
- S: Et comment on fait ça la, ce jargon?
- Gigi : C'est quand tu l'écris, tu vas le savoir. Tu fais juste qu'ajouter r-g avec la syllabe **whatever**. Comme attend. Admettons qu'j'écris ma tu dois toujours ajouter un ga derrière comme...le suffixe genre tu le rajoutes.
- S: Ah! Qui t'a appris ça?

Gigi : Une copine quand j'étais petite.
S: T'avais quel âge?
Gigi : On était au primaire j'avais 10 ans je pense ouais.
S: C'est une Haïtienne?
Gigi : Anhan!
S: Est-ce que tu sors toujours avec le même type de gars?
Gigi : Ouais! Je pense que ouais.
S: C'est quoi ton type de gars?
Gigi : Classique. J'aime pas les gars trop, j'aime pas les gars **gangster**. Les yo man moi j'aime pas ça.
S: Quand tu dis classique. Ils sont comment les classiques?
Gigi : Du genre un pantalon pas trop gros genre. Pas des chandails trop gros non plus. J'aime les p'tits...les p'tits chandails pas trop serrés ou bien un ptit peu serrés ou bien avec une chemise. Et puis, les manteaux cuirs c'est tout.
S: Est-ce que t'as un groupe d'âge en particulier?
Gigi : Je ne vais pas sortir avec un gars de 30 ans, 27 ans, je ne pense pas. Je pense que le plus loin que j'ai été je pense que c'est 25.
S: Tu peux parler un plus fort?
Gigi : Je pense que le plus loin que j'ai été je pense que c'est 25.
S: Est-ce que ce sont des Haïtiens ou ?
Gigi : Anhan.
S: N'importe quelle nationalité?
Gigi : N'importe quelle, sauf Québécois. J'suis jamais sortie avec eux quoi!
S: Est-ce que c'est un choix?
Gigi : Ouais c'est un choix parce que. Non, Québécois non.
S: Pourquoi?
Gigi : Pourquoi? Je ne sais pas. C'est juste pas Québécois.
S: Mais tu ne sais pourquoi?
Gigi : C'est pas que je sais pas pourquoi. Ils prennent pas soin d'eux, on dirait qu'ils sont malpropres. (rire) Tu sais que je suis fréquent. On dirait qu'ils sont malpropres les Québécois je ne sais pas.
S: Tu dis malpropre. Leur vêtement? Quoi?
Gigi : De l'extérieur ils peuvent paraître propres la, mais je ne sais pas. J'ai l'impression qu'ils aiment pas ça prendre leur bain **whatever**.
S: Ok.
Gigi : Ça c'est un jugement genre.
S: Mais tu sors en général avec plus d'Haïtiens ou ?
Gigi : ...non. Je ne sors pas vraiment. Bòf!
S: Tu peux parler un peu plus fort?
Gigi : Mais non, je ne sais pas. Je sors plus avec. Bon, je sors avec autant d'Haïtiens, autant d'Arabes, autant de Qué, autant de Haïtiens Arabes Espagnols. Ces 3 là.
S: C'est quoi ta préférence entre les 3?
Gigi : Espagnols.
S: Ok. Pourquoi?
Gigi : Je ne sais pas. Disons que les Dominicains embrassent **plus bien**. (rire) Je ne sais pas.
S: Est-ce que ça un rapport à le type physique aussi? Est-ce que c'est un type que tu aimes le type dominicain? Latino la?
Gigi : Ils sont plus b. Il y en a qui sont plus beaux. En tout cas, tous ceux que j'ai pris ils sont plus beaux. Ouais.
S: Est-ce qu'il y a un type physique que tu préfères?
Gigi : J'aime ça les belles fesses. Pas gros. Pas mince comme normal. Pis hum pas un gros

ventre genre.

S: Couleur...?

Gigi : Comme un peu plus grand que moi. Cheveux noirs foncés et un teint caramel.

S: Teint caramel. Et type de cheveux?

Gigi : Siwo.

S: Est-ce que t'as des critères de sélection pour tes gars?

Gigi : (rire) lol. J'aime pas les gars que. J'aime pas les gars qui sortent avec les filles juste pour le sexe...pour ça t'as pas besoin de sortir avec moi pis qu'on qu'on. J'aime les gars cool, drôle qui ne sont pas menteurs. Je déteste les imbéciles, les menteurs. Pis les gars qui prennent 10 ans à **catcher une joke**, je déteste ça aussi. Les gars collants je déteste ça.

S: Est-ce que tes critères sont les mêmes que ceux de tes parents? Est-ce que tu penses les types de gars que tu choisis sont les types de gars qu'ils aimeraient te voir fréquenter?

Gigi : Ouais! Un gars intelligent, beau, de belle apparence.

S: C'est quoi belle apparence pour tes parents?

Gigi : Ben du genre je sais pas. Je pense pas ma mère aime ça aussi les pantalons baissés. Je ne sais pas. Mes frères font ça mais. Ils font plus ça, dans le temps que c'était à la mode ok mais. Je pense que mes parents. Le gars avec qui je suis maintenant je l'avais présenté à mes parents quand je sortais avec lui à l'âge de 16 ans, pis heu ma mère l'adore.

S: Est-ce que tu sais pourquoi elle l'adore?

Gigi : Parce qu'il est beau, pis ils ont le même nom. (rire) pis il a les mêmes yeux que nous la.

S: Il est clair aussi?

Gigi : Anhan! Il est clair, pis il a 2 yeux noisettes comme ma mère.

S: Ok. Est-ce que tu te souviens du 1er jour quand t'es arrivée ici au Canada?

Gigi : Heu non!

S: Tu ne te souviens pas de tes premiers jours ici. Même si ce n'est pas le 1er jour, quand t'as commencé l'école? Comment tu t'es sentie?

Gigi : Je ne me rappelle pas quand j'ai commencé l'école, mais je me rappelle quand je suis arrivée à l'aéroport. J'ai vu ma mère et j'étais contente.

S: Parce qu'elle était déjà là, c'est ça hein? Qu'est-ce que t'as ressenti d'autres?

Gigi : Rien d'autre. Normalement, c'est ça qu'je me rappelle.

S: Est-ce que tu peux dire quels sont les changements les plus importants entre ta vie là-bas et ta vie ici?

Gigi : Les changements que j'ai eus? Je ne sais pas j'étais ptite, je ne foutais rien.

S: Quels sont les changements les plus importants entre ta vie ici et ta vie aux États-Unis?

Gigi : MMM Les changements les plus importantes? Disons j'ai appris beaucoup de choses aux États-Unis et ici aussi. Pis heu c'est quoi? Je ne sais pas. Je sais pas.

S: Est-ce que tu penses que, t'as été en Haïti dernièrement quelle différence tu vois entre la vie de tes tantes en Haïti et ta vie ici? La façon de vivre de tes tantes, tes cousines et la façon de vivre de ta mère etc? Est-ce que tu vois des différences entre leurs modes de vie?

Gigi : Les autres, je ne sais pas, ils font leur travail. Je ne sais pas. On est toujours réuni tandis qu'au Canada tout le monde est toujours éparpillé. Après le travail ils se réunissent mais là-bas on travaille vraiment dans la cour pis on est toujours uni la.

S: Quand tu dis on travaille dans la cour ça veut dire quoi?

Gigi : Disons mon frère son club est genre devant la maison et le café internet est à côté du club, c'est collé genre une grosse terrasse genre.

S: Ce frère qui a ce club la a quel âge?

Gigi : 21 il va avoir 22 le mois prochain.

S: C'est l'enfant des 2 aussi.

Gigi : Oui. Non, mais il était ici, il a été avec mon père tient ouvrir des business la.

S: Depuis quand il est parti.

Gigi : Cette année.

Gigi : Le club ça fait longtemps qu'il l'avait bâti parce que ma mère aussi a fait une maison en Haïti la. Ils ont fait tout cela : le café internet na nana. La il fallait quelqu'un pour aller gérer ça...

S: En attendant qui gérait ça?

Gigi : Il n'était pas ouvert. La mon père epi mon frère ils ont été la.

S: Et ça Morishe bien?

Gigi : Anhan!

S: Heu Est-ce que ton père a l'intention de revenir vivre ici?

Gigi : Aux États-Unis.

S: Retourner aux États-Unis. Est-ce qu'ils sont séparés tes parents?

Gigi : Ouais. Je pense à ...

S: Quoi?

Gigi : Ouais!

S: Depuis quand?

Gigi : Cette année je pense.

S: Ok.

Gigi : Pas séparés sur les papiers encore, mais

S: Est-ce que tu sais pourquoi?

Gigi : Si je sais pourquoi? Je sais pas. Des fois les affaires ne Morishe pas epi.

S: Ok. Est-ce qu'il y a une personne dans ton entourage qui a eu beaucoup d'influence sur toi?

Gigi : J'ai beaucoup d'influence sur ma mère.

S: Sur toi, qui a de l'influence sur toi?

Gigi : Ma ptite sœur.

S: Dans quel sens, elle a de l'influence sur toi?

Gigi : Ben, je sais pas. J'suis genre un modèle pour elle.

S: Non, non sur toi?

Gigi : Sur moi? Je dis ma mère.

S: Elle t'influence comment? Dans quel domaine? Dans quoi?

Gigi : Dans quoi? Mais dans tout ce qu'elle fait genre. Dans tout ce qu'elle fait, je ne sais pas genre. Ma mère c'est le genre de businessman, elle fait bien ses affaires.

S: Et ça t'influence comment?

Gigi : Disons que on doit...dans la vie. Je dois travailler...C'est une femme forte, elle avait 4 enfants quand on est arrivés elle était tout seule. Bon, mon père envoyait de l'argent mais elle était tout seule, vraiment tout seule.

S: Elle a passé combien de temps avec vous toute seule?

Gigi : 2 ans.

S: Ok. Est-ce qu'il y a des gens qui l'ont aidée comme vous étiez 4?

Gigi : Ma tante, sa sœur.

S: Elles l'ont aidée comment?

Gigi : Je ne sais pas. Elles l'ont sûrement aidée la.

S: Est-ce que tu sens qu'à l'intérieur de la maison c'est pareil qu'à l'intérieur de la maison en Haïti? Est-ce que c'est le même fonctionnement? Les types de repas? Les horaires pour les repas?

Gigi : Bôf! À l'intérieur c'est pareil, je sais pas. Les douches sont pareil.

S: Pas forcément les choses comme ça. Ce que vous mangez? L'heure du repas?...

Gigi : Ici on mange quand on veut, on mange rarement à table, c'est quand il y a une occasion qu'on mange pas à table tandis que **l'autre bord** on mange toujours à table pis ouais c'est ça.

S: Vous mangez ensemble là-bas? Ici c'est seule?

Gigi : C'est rare. Nous, quand on mange ma mère est encore au travail ou bien quand elle est là, nous on est au travail.

S: Et ta mère, elle fait quoi déjà dans la vie?

Gigi : Coiffeuse.

S: Elle a étudié là-dedans ou elle le fait juste?

Gigi : Elle faisait ça depuis en Haïti. Quand elle est arrivée ici, elle a ouvert son salon de coiffure.

S: Ok. Elle a fait des études là-dedans?

Gigi : Anhan!

S: Ok. Et ton père est-ce qu'il a fait des études aussi?

Gigi : C'est en gestion je crois, je sais pas pour ouvrir des business la.

S: Il a fait ses études où?

Gigi : Aux États-Unis.

S: Est-ce que tu sais quel niveau?

Gigi : Non, je sais qu'il est diplômé la.

S: Ok. Mais, tu ne sais pas s'il a un bac ou ?

Gigi : Ouais je pense c'est qu'il a. Je ne sais pas. Collégiale sûrement, il n'a jamais voulu aller à l'université.

S: Est-ce qu'il y a un ami qui a de l'influence sur toi? Est-ce que tes amis ont de l'influence sur toi?

Gigi : Non.

S: Et maintenant, quel genre de sorties tu faisais avec tes amis? Tu dis qu'avant tu clobait beaucoup. Maintenant, qu'est-ce que tu fais comme sorties?

Gigi : Je sors pas. Mais la demain je m'en vais au chalet avec ma sœur epi son tchum.

S: Dans quel coin?

Gigi : Je ne sais pas.

S: C'est l'invitation de?

Gigi : De ma sœur.

S: Son tchum, il est?

Gigi : Haïtien.

S: De quel groupe d'âge?

Gigi : Je sais pas. Dans la vingtaine la.

S: Ta ptite sœur a quel âge?

Gigi : Ma ptite sœur 18.

S: Est-ce que tu peux me parler d'un événement inoubliable que tu as vécu? Me raconter une anecdote que tu as vécue?

Gigi : Inoubliable!?

S: Mémorable, ça t'arrive d'y penser?

Gigi : Anhan. Avec mon ex (rire) ouais c'est tout...Ok. Tu veux que j'en parle? (rire) lol Merde! Ok. Si c'est gênant! (rire) lol...je ne sais pas. Ça m'arrive d'y penser. Le jour où je l'ai vu pleurer. J'ai vu larme sortir de ses yeux la. C'est pleurer la. C'est rare que tu vois un gars **chose**.

S: Pourquoi il a pleuré?

Gigi : Parce que je le faisais chier la, je ne sais pas. Je parlais avec un autre gars, cela le faisait chier genre.

S: Ça c'est l'autre la qui veut que tu sois sérieuse?

Gigi : ...

S: Tu parlais à l'autre au téléphone?

Gigi : Je parlais à l'autre sur l'ordi, il était derrière moi. Il était sorti, il est rentré genre. Je sais pas, j'étais vraiment dans l'ordi genre.

S: C'était quel genre de conversations? Pourquoi ça l'a affecté autant?

Gigi : Pourquoi ça l'a affecté autant? Parce que c'est un gars qui m'aimait, c'est un autre gars qui m'aimait genre. Pis la genre, pis la c'est pas comme si je disais à l'autre gars que j'avais un tchum la que je suis pas célibataire, mais je savais bien qu'il m'aimait. En plus je venais d'avoir une conversation je dis ok ok j'arrête de parler aux autres, mais j'ai toujours continué genre. Il savait plus quoi faire, ça le faisait chier la.

S: Est-ce que c'était une conversation intime?

Gigi : Intime?! Parce que le gars en tout cas il voulait me voir epi bla bla bla je le provoquais je disais je vais l'appeler plus tard. Il disait quand... Il m'dit si j'ai un tchum, j'ai dit non.

S: Ok!

Gigi : Tu comprends?

S: Si je comprends bien tes grands-parents sont là-bas n'est-ce pas en Haïti?

Gigi : Anhan!

S: Tu reçois de cadeaux d'eux, des souvenirs?

Gigi : Quand je vais l'autre bord oui.

S: Est-ce qu'ils envoient des choses.

Gigi : Ils apportent des choses quand ils viennent.

S: Quels genres de choses qu'ils apportent quand ils viennent?

Gigi : Genre les chapeaux, des affaires de même la, les bibelots genre en bois la.

S: Des choses haïtiennes.

Gigi : Oui

S: Et chez ta mère est-ce que c'est le style plus haïtiens? Est-ce que quand on rentre on voit qu'on est plus chez un Haïtien?

Gigi : Avec les fleurs oui.

S: Comment?

Gigi : Avec les plantes, maintenant elle en a moins. C'est ridicule!

S: Y en a beaucoup chez les Haïtiens?

Gigi : Beaucoup (rire) il y a toujours une plante...J'ai mon autre tante à Saint-Michel qui fait pousser un palmier chez elle franchement. (rire) C'est vraiment. Il y a toujours plein de plantes par rapport la dans le salon. On dirait un jardin la.

S: Et les souvenirs que vous recevez de vos grands-parents vous les mettez où?

Gigi : Dans le salon, dans la cuisine.

S: Est-ce que chez ta mère on cuisine plus haïtien ou ...?

Gigi : Elle fait de tout : lasagne **whatever**. Elle fait vraiment de tout genre.

S: Est-ce que tu manges souvent dans les restaurants haïtiens? Est-ce que tu achètes souvent dans les restaurants haïtiens?

Gigi : Quand je suis dehors de chez moi oui.

S: Quand tu es dehors tu achètes plus haïtien ou plus autre chose.

Gigi : Haïtien ou une poutine québécoise ou bien du Mc Do (mekdo).

S: Mais qu'est-ce que tu achètes plus?

Gigi : Du Mc Do.

S: Pourquoi le Mc Do?

Gigi : J'adore le Mc Do.

S: Est-ce que tu te sens très proche de tes grands-parents?

Gigi : Anhan!

S: Est-ce que parfois ils te font profiter de leurs expériences dans le passé?

Gigi : Ouais. En me racontant des je ne sais pas des affaires qu'ils ont vécues.

S: Quels genres de choses par exemple?

Gigi : Je ne m'en rappelle plus. Ça ne me vient pas en tête la, mais je me fais toujours raconter des histoires la par mes grands-parents.

S: Et ta mère et ton père te font profiter aussi de leurs expériences en Haïti des fois?

Gigi : Ouais quand

Gigi : C'est quoi ça, Mon Dieu dis-moi pas que c'est une ravèt!?

S: Petit comme ça?

Gigi : Je ne sais pas. C'est une bibite.

S: Ça ne peut pas être petit comme ça.

Gigi : Et pis sur mon lit.

Gigi : **Li tou mouri Sandra ou touye l.** (rire) on va plus savoir c'est quoi (rire) woy! **Li mouri wi!**

Gigi : (rire)

S: Tu mets ça où?

Gigi : Passe. ...**on ravèt**

Gigi : ...

S: On a parlé de religion tout à l'heure. Est-ce que ta mère est pratiquante?

Gigi : Ouais. Elle est protestante je pense ma mère...

S: Elle va souvent à l'église? Quelle église?

Gigi : Je sais pas. Je sais pas c'est quelle église.

S: Tu ne sais pas si c'est haïtienne ou ?

Gigi : C'est haïtien.

S: A Pie-IX?

Gigi: Anhan. ...à Saint-Michel. Je ne sais pas c'est où l'église, mais elle m'a dit c'est loin.

S: T'as fréquenté quelles écoles?

Gigi : Bienville. Louis Joseph Papineau.

S: Quoi? La 1e c'est?

Gigi : Bienville.

S: L'école B-i-e-n-v-i-l-l-e?

Gigi: Oui.

S: C'est où?

Gigi : Pie-IX.

S: Louis Joseph Papineau c'est l'autre la, le secondaire.

Gigi : Anhan. Francophone.

S: Et aux États-Unis t'as fréquenté?

Gigi : ...high school...high school.

S: C'était dans quelle ville?

Gigi : /flòtladeRdel/ Florida. Et ...high school c'est à /nepol/ Florida.

S: Est-ce que tes parents avaient des critères pour choisir tes écoles ou bien?

Gigi: Bòf! Disons la 1e année c'était Louis Jo epi je ne sais pas Louis Jo à la télévision c'est fou nan nannanepi mes parents ne voulaient pas Louis Jo la. Mais, aux États-Unis c'est ma grand-mère qui m'avait inscrit dans une école...aux États-Unis t'a pas le choix genre, c'est vraiment l'école du quartier.

S: Pourquoi c'est à Saint-Michel que t'as été à l'école pour le secondaire?

Gigi : Je ne sais pas. Je ne voulais pas aller à d'autre école. J'avais été m'inscrire à je ne me souviens pas quelle école Marie Victorin je pense. Je ne voulais vraiment pas y aller epi ma mère a vu que je voulais vraiment pas aller là-bas...finalement.

S: ...Louis Jo c'est pas une école du quartier?

Gigi : C'est une école du quartier.

S: Comment t'as pu faire pour y aller?

Gigi : Parce que Pie-IX c'est dans le quartier Saint-Michel.

S: Ok.

Gigi : C'est la même chose. Il y a Pie-IX, il y a Saint-Michel. Le quartier Pie-IX genre c'est Saint-Michel c'est la même chose.

S: D'accord! Ta mère parle quelles langues?

Gigi : Français, pis créole.

S: Et ton père?

Gigi : Français, créole, anglais.

S: Et toi?

Gigi : Français, créole, anglais.

S: Tout à l'heure, tu m'as dit que parfois quand vous êtes avec des amis vous mélangez les langues. Est-ce que vous les faites avec les 2 langues ou avec 3 langues, avec 4?

Gigi : Moi je mélange les 3. Tout le monde connaît des ptits en anglais qui fait que je mélange les 3.

S: Ok. Qu'est-ce qui arrive plus souvent que tu mélanges les 3 ou 2?

Gigi : Ça dépend avec qui que je parle si je parle avec cousines qui sont aux États-Unis je vais mélanger l'anglais et puis le créole tandis que ici je vais mélanger le français et puis le créole ou bien le français et puis l'anglais.

S: Français anglais avec qui?

Gigi : Français anglais avec qui? J'ai des amis anglophones.

S: C'est avec eux que ça arrive?

Gigi : Oui, c'est avec eux que ça arrive.

S: Et français créole ça arrive avec qui?

Gigi : Français créole ça arrive avec tout mon entourage la ici, mes amis.

S: Ok. Et a arrive avec les 3 en même temps?

Gigi : Oui. Avec ma sœur des fois.

S: Avec d'autres personnes aussi?

Gigi : Mes amis à Pie-IX

S: Est-ce que c'est quelque chose qui arrive spontanément ou tu décides de parler comme ça?

Gigi : Non, ça arrive spontanément.

S: Est-ce que parfois tu décides de parler ainsi?

Gigi : Non, c'est vraiment ça arrive ça arrive.

S: Ça ne t'es jamais arrivé d'utiliser ça dans un objectif?

Gigi : Non, mais admettons comme, tu sais des fois tu, admettons en créole tu veux dire que chose, moi c'est pour ça que je l'utilise quand je parle créole je ne sais pas comment dire le mot en créole je le dis en anglais ou en français comme qu'il vient genre je le remplace par une autre langue je le connais en cette langue-la pas en celle-la.

S: Tu le fais quand tu parles créole ou ?

Gigi : Toutes les langues la.

S: Le français?

Gigi : ...pour l'anglais aussi.

S: Tu m'as dit tout à l'heure que parfois tu aimerais parler une autre langue pour que les gens ne comprennent. Est-ce que ça t'arrive de mélanger la langue juste pour que quelqu'un ne comprenne pas?

Gigi : Je fais ça avec ma sœur quand elle parle de son tchum la et qu'il est la.

S: Quoi?

Gigi : Quand ma sœur parle de son tchum pis il est là, elle me parle en jargon.

S: Mais pour l'affaire de français, créole, créole français, anglais etc. est-ce que vous le faites pour ça?

Gigi : Anan!

S: C'est juste le jargon qui est utilisé à ce moment?

Gigi : Dans mon entourage ouais.

S: Est-ce que tu sais écrire le créole haïtien?

Gigi : Ouais il n'y a pas, il y a beaucoup de mots que je ne sais pas écrire, mais j'ai pratiqué ça. Fait **que** mes grands-parents aux États-Unis ils lisaient ça des bibles en créole. Tient des fois, les autres sont des religieuses, je suis obligée de lire la bible avec eux. Fait en lisant

la bible genre j'ai vu les mots en créole. Au début, j'avais de la difficulté à lire la, mais ça se, je trouve ça un peu trop facile, ça s'prononce comme ça s'écrit genre. Pis c'est mélangeant parce que tu dis c'est trop facile. Fait que maintenant j'suis plus bonne.

S: Ok. Les amis de ton père quand il était ici et les amis de ta mère sont de quelles origines?

Gigi : Des Noirs. Ouais des Noirs.

S: Mais quand tu dis Noirs?

Gigi : Des Haïtiens la. Epibòf! Ma mère a queques amies Africaines la.

S: Ok.

Gigi : Mon père c'est juste des Haïtiens la je pense.

S: Quel groupe qui vient plus dans le salon de coiffure de ta mère?

Gigi : Tout. Vraiment de tout. Plein d'Africains, plein d'Haïtiens, des Blanches, pis des, y a beaucoup d'Espagnols qui viennent.

S: Ok. Les Haïtiens viennent surtout faire quoi?

Gigi : Laver leurs cheveux

S: Permanente ou tresses?

Gigi : Tresses, greffes, permanente, traitement

S: Qu'est-ce qu'elles font plus?

Gigi : Ça dépend. Comme en été c'est **wash and set**. Ils font juste laver **blow dry** pis c'est tout la.

S: Ça c'est plus la permanente?

Gigi : et la couleur, ils mettent toujours ça en été.

S: Et, les Blanches viennent faire quoi?

Gigi : Mettre des extensions et ça paraît vraiment pas.

S: Et les Africaines, elles viennent faire quoi?

Gigi : Des tresses **oubyen** des coif, des hautes coiffures.

S: Ok. Est-ce que ça t'es déjà arrivé des choses en créole?

Gigi : Ouais.

S: Où ça?

Gigi : Sur facebook ou msn parce que mes cousines aux États-Unis des fois ils m'écrivent en créole.

S: Où est-ce qu'elles ont appris à écrire le créole?

Gigi: parce qu'aux États-Unis c'est créole-anglais, espagnol-anglais. Eux autres ils l'apprennent dans les documents comme qua leur envoie des documents pour tes parents quand t'es d'origine haïtienne ils te le donnent en créole et en anglais. T'es toujours intrigué à voir comment ça s'écrit blablabla.

S: Est-ce que tu sens Gigi le besoin d'affirmer une identité quelconque?

Gigi : Non, je ne sais pas.

S: En tant que jeune, en tant que femme, en tant que Québécoise, en tant que Canadienne, comme tu veux la?

Gigi : Non, je m'en fous la.

S: Mais, si tu arrives quelque part, tu vas te présenter comme quoi?

Gigi : En tant qu'Haïtienne.

S: Tu te présentes en tant qu'Haïtienne?

Gigi : Anhan!

S: Tu te sens Haïtienne?

Gigi : Ouais! (rire)

S: C'est quoi être Haïtienne pour toi?

Gigi : Je suis d'origine haïtienne, j'ai jamais cherché quequ'chose d'autre la. Je suis Haïtienne, j'ai vécu au Canada, aux États-Unis c'est tout. C'est peut-être pour ça mon créole n'est pas 100% parfait la.

S: Et tes parents ils te perçoivent comment?

Gigi : Mais, comme moi, je le fais la.
S: Comme Haïtienne aussi?
Gigi : Ouais!
S: Eux ils se voient comme toi aussi Haïtiens?
Gigi : Anhan!
S: C'est pareil pour tes frères et sœurs, ils se présentent comme Haïtiens?
Gigi : Anhan!
S: Ok. Est-ce que ça t'arrive de vouloir affirmer cette identité haïtienne? Vouloir dire que t'es Haïtienne? Vouloir exprimer ça? Comment qu'tu montres que t'es Haïtienne?
Gigi : Je sais pas (rire).
S: Est-ce que t'as envie de montrer qu't'es Haïtienne? Est-ce que ça t'arrive?
Gigi : Ça s'voit déjà la, je me dis.
S: Pourquoi ça s'voit déjà?
Gigi : La tu reconnais toujours les Haïtiens.
S: Mais il y a des Africains? Il y a d'autres Noirs aussi, des Antillais.
Gigi : Je sais. Je sais pas. Des fois, quand je parle j'ai souvent des mots en créole, ils vont savoir que je suis Haïtienne la.
S: Alors c'est pas quand ils te parlent, c'est quand ils te voient qu'ils le savent?
Gigi : Anhan!
S: Mais tu m'as dit que tous tes amis ils peuvent parler créole aussi?
Gigi : Mais quand t'es Blanc pis qu'tu parles créole, le monde sait que t'as juste appris à parler créole.
S: Est-ce qu'y a des Africains qui parlent le créole aussi?
Gigi : Ouais! Ceux-là, tu ne les reconnais pas. Comme j'ai des amis la, des amis d'enfance, c'est maintenant que je, la je sais que c'est des Africains. (rire) Ridicule, mais ouais. Quand ils m'disent qu'ils sont Africains genre, je n'les crois pas parce que je me dis à chaque fois que je te parle créole tu me réponds genre dit la je suis habituée genre. C'est quand je vois leurs noms de famille je dis mais c'est quoi ça c'est pas Haïtien ça. Ça ressemble à de l'africain. Mais ça comme, la j'suis Africaine la.
S: Ça te fait quoi d'entendre un étranger parlé le créole?
Gigi : Je te jure comme lol. Je fais toujours ça lol. Ça fait bizarre.
S: Et ça te fait quoi à l'intérieur?
Gigi : Rien, je m'en fous!
S: Que représente le créole pour toi?
Gigi : Ma langue, quequ'chose qu'y est à moi vu qu'suis Haïtienne.
S: Ok.
Gigi : C'est tout.
S: Ok. Si je comprends bien, tu as fréquenté 2 écoles seulement ici?
Gigi : Ouais.
S: L'école primaire, puis l'école secondaire d'accord. Est-ce que tu as l'intention de terminer tes 2 cours?
Gigi : Ouais (un ton moins ferme que pour les autres fois où c'est utilisé). Peut-être en janvier.
S: Et tu vas les terminer où?
Gigi : Je ne sais pas. Je vais **tcheke** une école la.
S: Ok. Est-ce que tu aimes l'école ici à Montréal?
Gigi : Anan. Je suis jamais motivée quand je vais à l'école à Montréal, je ne sais pas pourquoi.
S: Et tu aimes l'école aux États-Unis?
Gigi : Anhan.
S: Pourquoi?
Gigi : Pourquoi? Parce que je suis plus motivée.
S: Anan!

Gigi : Je ne sais pas. C'est vraiment quand je suis aux États-Unis, je me concentre j'ai de bonnes notes. Je me consacre vraiment à l'école tandis qu'au Canada je ne sais pas.

S: Qu'est-ce que tu penses de l'école au Canada? Comment tu vois ça l'école au Québec?

Gigi : C'est de la marde. J'aime pas l'école au Québec. Je ne sais pas. J'ai des raisons vu que j'arrive pas à être, je ne trouve qu'on n'a pas assez d'soutien.

S: Et quelles étaient tes matières préférées à l'école?

Gigi : Ici?

S: Anan!

Gigi : Hum! Arts plastiques. Art dramatique epi art plastique.

S: Aux États-Unis, c'était quelles matières?

Gigi : Mathématiques

S: Est-ce qu'il y a des professeurs qui t'ont marquée à l'école ici et aux États-Unis aussi?

Gigi : Marquée comment?

S: Qui t'ont marquée, qui ont dit une parole un jour qui t'a marquée? Ou qui ce sont comportés avec toi...ça peut être positif, ça peut être négatif?

Gigi : Anan!

S: Aucun professeur ne t'a marquée?

Gigi : Non. Oui ouioui! Mon prof de français.

S: Professeur ici au Canada?

Gigi : Oui, en secondaire I.

S: Pourquoi?

Gigi : Parce que j'étais toujours en train de, j'étais jamais à mes affaires, mais je passais toujours. La, il m'a dit comme l'examen de fin d'année genre même s'il me manque 1 point pour l'effort que je ne veux pas fournir en classe, même s'il me manque 1 point il va pas me le donner. Pis finalement j'ai coulé à 59%, il ne me l'a pas donné pour de vrai et ça m'a marqué à vie.(rire)...59% pis c'est un Haïtien, il ne me l'a pas donné. Il me donne mon bulletin, pis il est tout content la.(rire) Le ptit con!

S: Chez toi, c'est quelle langue qu'on utilise? Chez ta mère? Quand t'étais chez tes parents?

Gigi : Français, créole.

S: Et laquelle qu'on utilise plus?

Gigi : Les 2. Vraiment les 2.

S: Est-ce que tes parents t'ont imposé une langue?

Gigi : Anan.

S: Est-ce que tu sentais qu'ils voulaient que tu parles beaucoup plus le français que le créole et vice versa?

Gigi : Non.

S: Ok. Et, avec ses amis, ta mère, elle parle quelle langue, ses amis Haïtiens?

Gigi : Créole.

S: Et ton père avec ses amis?

Gigi : Créole, anglais quand c'est ses amis anglophones la.

S: Et quand c'est ses amis Haïtiens?

Gigi : Créole.

S: Les patrouilleurs quand tu les entendais parler comment ils utilisaient les langues?

Gigi : Ils parlaient les 3 langues: français, anglais, créole.

S: Tous les patrouilleurs?

Gigi : Enfin tout. Il y en a qui, ils comprenaient tous le créole, pis on était peut-être 5 qui comprenaient le franç l'anglais. Et puis après ça le français pour les autres.

S: Est-ce que ça t'es arrivée d'utiliser le créole pour que certains patrouilleurs ne comprennent pas?

Gigi : Anan. Non.

S: Est-ce que tu entendais les patrouilleurs mélangés les langues comme tu me dis?

Gigi : Anhan.
S: Quels genres de mélanges se faisaient plus souvent?
Gigi : Mais c'est ça la, créole-français-anglais avec Jeff, Dave epi tout la.
S: Est-ce que c'était les 3 en même temps ou bien français-créole, anglais-créole?
Gigi : Les 3 en même temps.
S: Et les autres? Il y avait Rico et Alice c'était plus quoi leurs mélanges?
Gigi : Alice aussi parle anglais.
S: Alors, elle utilisait les 3 aussi?
Gigi : Ouais.
S: Ok. Chez les autres jeunes à Saint-Michel ça se passe comment l'utilisation de la langue?
Gigi : Français-créole.
S: Quand c'est pas des Haïtiens?
Gigi : Ils parlent français genre (dans un ton qui exprime une évidence).
S: Mais tu m'as dit que tous les jeunes ils parlent créole.
Gigi : Mais c'est ça, ils parlent tout français-créole. Garde, je dis tout les jeunes de Pie-IX, j'ai vécu avec eux-autres, Saint-Michel je ne sais pas, je m'en fous de Saint-Michel la.
S: Mais pendant que tu patrouillais qu'est-ce que t'entendais?
Gigi : Enben c'est ça.
S: Comment ils utilisaient la langue?
Gigi : Comme nous la. Ils parlent pareil : français-créole. Comme à la place de dire cette chose-la, ils disent bagay la, ces affaires la.
S: Même ceux qui n'étaient pas d'origine haïtienne?
Gigi : Je sais pas.
S: Tu parles de ceux qui sont d'origine haïtienne?
Gigi : Je parle de ceux que je connais la. Je connais pas tout le monde.
S: Ok. Mais qu'est-ce qui se faisait plus souvent? Le choix d'une seule langue, ou bien de 2 langues ou de 3 langues?
Gigi : de 2 langues.
S: Français-créole, c'est ça?
Gigi : Ouais.
S: C'est-à-dire tu sentais que c'était plus du créole ou plus du français?
Gigi : Plus du français avec des mots créoles.
S: Dans quelle situation qu'on utilisait plus le créole?
Gigi : Dans des débats, dans des conversations chola.
S: C'est quoi les conversations cho?
Gigi : Mais les débats la, quand on parle de quelque chose on sait ce que c'est les mots créoles ça sort.
S: Et dans les conflits c'était comment?
Gigi : Je ne sais pas.
S: Qu'est-ce que tu penses de la communauté haïtienne qui est ici?
Gigi : Je pense rien d'eux autres la. Cette question la, je la saute, je sais pas.
S: Qu'est-ce que tu penses du projet de Maison d'Haïti?
Gigi : Hum! Ils font des bons projets. Ça aide les immigrants c'est bon.
S: Et qu'est-ce que tu penses des projets des patrouilleurs de rue?
Gigi : Ça a été bon, pour de bon, on a aidé beaucoup de jeunes.
S: Vous les avez aidé comment?
Gigi : En étant un autre, des bons modèles pour eux la. On devenait amis avec eux-autres, pis on leur faisait comprendre des choses qu'ils n'arrivaient pas à comprendre tout seul.
S: Quoi par exemple?
Gigi : Comme ne pas se battre pour rien genre. De faire la paix. D'être à son affaire à l'école. Quand c'est le temps de niaiser tu niaises, mais quand c'est pas le temps tu t'mets à tes

- affaires.
- S: Quelle est la place qu'occupe la Maison d'Haïti dans la communauté haïtienne?
- Gigi : Quelle est la place?
- S: Quelle place qu'elle occupe?
- Gigi : Comment quelle place qu'elle occupe? Je sais pas.
- S: Est-ce que c'est une référence? Est-ce que ça apporte quelque chose à la communauté haïtienne? À tout le monde?
- Gigi : Pour tout le monde. C'est une place pour les immigrants. Pas juste pour les Haïtiens.
- S: Elle leur apporte quoi selon toi?
- Gigi : Beaucoup la. Ils ont beaucoup d'aides. Ils aident beaucoup de monde, les immigrants surtout. Ils les réfèrent, ils les apprennent des choses, ils ont des formations. C'est vraiment, c'est un projet extraordinaire.
- S: Pourquoi t'as choisi
- Gigi : la Maison d'Haïti? Bon, j'ai pas vraiment choisi, je passais, j'avais des CV, Rico je connaissais la, pis la je l'ai vu, il m'a dit qu'est-ce que je faisais la je lui ai dit que je cherchais un travail. Il m'a pris un CV, il m'a dit je vais le donner à na nana puis ils vont t'appeler. Ils m'ont appelée epi j'ai passé une entrevue pis ils m'ont pris.
- S: Ok. Est-ce que le choix de Maison d'Haïti était par affinités ou parce qu'il y avait l'opportunité et puis tu l'as saisie?
- Gigi : Non, j'avais l'opportunité, puis je l'ai saisie. Pis c'est une expérience que je n'ai pas regrettée, j'ai bien aimé ça.
- S: Qu'est-ce que ça t'a apporté de positif et de négatif?
- Gigi : Ben. Ça parce que je ne savais. J'ai jamais voulu faire mon cours de français parce que je ne savais pas en quoi je voulais rentrer mais en rentrant dans ça je me suis dit je vais rentrer en intervention en délinquance, ça m'a genre aidé à avancer.
- S: En intervention?
- Gigi : En délinquance. Ça m'a genre aidé à savoir ce que je veux faire de mon futur. Pis heu
- S: Ok. Tu vas le faire au cégep, c'est ça?
- Gigi : Non, je vais faire. Vu que j'ai déjà un 9 mois d'expérience je vais attendre 21 ans genre, je vais faire un autre travail qui rapport avec ça aussi parce qu'il faut qu'j'aie 2 ans d'expérience pour rentrer à l'université. Je vais attendre.
- S: Et tu vas rentrer à l'université sans le cégep?
- Gigi : Sans le cégep.
- S: Alors tu vas le faire à l'université?
- Gigi : Anhan!
- S: Ok. Tu as déjà choisi ton université?
- Gigi : Sûrement Vieux Montréal la.
- S: Alors c'est le cégep?
- Gigi : Non, l'université. Parce que je pensais aller au Vieux Montréal non. Hum, je n'ai pas encore choisi l'université.
- S: Est-ce que t'as eu de mauvaises expériences comme patrouilleur de rue?
- Gigi : Je sais pas. Je sais pas. Je ne m'en rappelle plus vraiment la.
- S: Et les bonnes expériences? Oui, tu m'as dit que ça t'as permis de décider, de choisir...Est-ce qu'il y a autre chose que tu aimerais ajouter?
- Gigi : Non.
- S: Est-ce que tu peux me parler de tes rêves? Est-ce qu'il y a un métier qui te tentait quand t'étais plus jeune?
- Gigi : Actrice, mannequin. Je veux encore ça la, je ne sais pas, j'ai un potentiel, je le veux encore.
- S: Comment t'as su que t'avais un potentiel?
- Gigi : J'avais participé à un concours de mannequin genre.

S: À quel âge?

Gigi : À 13 ans.

S: Où ça?

Gigi : Au centre-ville.

S: C'était organisé par?

Gigi : Je n'me rappelle plus. Je me rappelle j'ai gagné.

S: C'était une communauté précise ou la ville?

Gigi : Non, c'était un concours de mannequin la genre. Epi la, j'ai participé avec 3 de mes cousines. Pis heu, il y avait plein de monde là, c'était vraiment de 13 à 18 ans. Pis la j'avais gagné. J'ai gagné parce que, en tout cas, mes yeux comme ça connecte avec la caméra genre je ne sais pas. Il faut que t'es un regard quand tu fais tes photos. La j'ai gagné le concours. Pis il fallait qu'ma mère aille signer genre comme en disant que je suis inscrite à l'agence la epi tout Pis heu.

S: Elle l'a fait?

Gigi : Non.

S: Elle voulait pas?

Gigi : Non.(rire)

S: Pourquoi elle voulait pas?

Gigi : Je ne sais pas. Elle a fait la même chose avec ma sœur aussi. Ma sœur avait gagné un concours et ça c'était vraiment notre rêve de devenir mannequin.

S: Mais, est-ce qu'elle vous a pas dit pourquoi?

Gigi : Pourquoi? Parce que ma mère, elle pense mannequin **toutouni** nan nannan dans les magazines epi tout elle n'aime pas ça. Elle prenait ses précautions epi tout. Mon père disait que c'est pas ce qu'ils nous fallait nan nannan.

S: Qu'est-ce que ton père disait qu'il vous fallait?

Gigi : Genre aller étudier, aller au collège, l'université, avoir une bonne éducation

S: Et qu'est-ce que tu penses qu'ils aimeraient pour toi comme métier tes parents?

Gigi : du genre infirmier (elle semble se raviser) docteur.

S: Tes parents aimeraient ça?

Gigi : Ouais.

S: Pourquoi médecin?

Gigi : Pédiatre parce que c'est ça que je voulais faire au début la pédiatrie.

S: Comment c'est venu l'idée d'être pédiatre?

Gigi : J'aime les enfants c'est ça, pis je voulais travailler dans un milieu avec les enfants mais pas en tant que garderie en tant que gardienne la pis j'aime aussi je suis capable de deal avec le sang la ces affaires la. Fait que c'est comme ça que c'est venu l'idée mais quand j'ai vu le temps d'études je me suis dit non non je ne peux pas faire ça.

S: À quel âge tu as eu cette idée-la?

Gigi : Depuis au primaire, je me suis dit c'est ça que je voulais faire. Tout comme maintenant je me dis intervention délinquance c'est ça que je faire.

S: Mais l'affaire de mannequin a commencé à 13 ans quand t'as participé au concours?

Gigi : Ouais.

S: Comment c'est venu l'idée de participer au concours?

Gigi : J'aimais toujours ça prendre en photo. C'est queque chose que j'ai toujours adoré depuis que je suis ptite. À chaque fois qu'il y a une caméra je cours je vais prendre des photos.

S: Qu'est-ce que tu veux faire exactement : être mannequin ou être?

Gigi : Moi, je veux faire les 2.

S: Les 2?

Gigi : Anhan!

S: Est-ce que tu te sens limiter en termes de choix de carrière au Québec?

Gigi : Non, tu peux faire tout ce que tu veux au Québec. Il suffit d'y pousser à fond genre.

S: Est-ce que tu penses que tu serais limitée aux États-Unis en termes de choix de carrière?

Gigi : Anan!

S: Est-ce que tu penses qu'en Haïti tu serais limitée en termes de choix de carrière?

Gigi : Non plus, je pense je ne sais pas.

S: Qu'est-ce que tu vois autour de toi comme métier?

Gigi : C'est tout des infirmières les parents de mes amis. C'est là qui a de l'argent, je ne sais pas.

Gigi : Est-ce que le choix de Maison d'Haïti tu l'as fait en fonction d'un rêve que tu avais?

S: Anan

Gigi : Je l'ai fait parce que j'avais besoin d'un travail epi c'était ce travail la qui m'a appelée.

S: La tu me dis que tu vas travailler bientôt?

Gigi : Dans une compagnie de Bell Canada .

S: Pour faire?

Gigi : Des appels. Service à la clientèle.

S: Dans un centre d'appel alors?

Gigi : Bon, c'est à peu près ça oui.

S: Est-ce que tu peux me citer quelqu'un, ça peut être un artiste, ça peut être un personnage publique, quelqu'un que tu admires par rapport à la profession qu'elle exerce?

Gigi : Angelina.

S: C'est l'actrice la?

Gigi : Oui.

S: Pourquoi?

Gigi: Elle est actrice, j'aime ça. C'est une bonne actrice, j'aime ça.

S: Angelina Joly n'est-ce pas?

Gigi : Oui.

S: Est-ce qu'il y a autre chose qui te porte à l'aimer?

Gigi : Non c'est tout. Elle pis Meagan Good.

S: C'est qui?

Gigi : Meagan Good, une actrice.

S: Elle, c'est pourquoi?

Gigi : Elle est actrice aussi, c'est une bonne actrice.

S: C'est quoi une bonne actrice pour toi?

Gigi : Je ne sais pas. J'aime toujours ses rôles dans des films.

S: T'es arrivé ici en quelle année?

Gigi : Heu. 1996, je ne sais pas. 96 je ne sais pas.

S: Tu me dis t'avais 6 ans hein?

Gigi : Ouais.

S: Tes parents sont nés où en Haïti?

Gigi : À Port-au Prince.

S: Quand t'as été en Haïti, t'as été où?

Gigi : À Port-au-Prince.

S: T'as pas été dans les villes de province?

Gigi : Non. J'ai jamais été là.

S: C'est dans quel coin à Port-au-Prince? Est-ce que tu sais?

Gigi : Croix-des-Bouquets.

S: C'est là qu'ils étaient aussi avant de partir?

Gigi : Ouais.

S: Croix-des-Bouquets!

Gigi : Ah! Tu connais?

S: Oui.

Gigi : La 1e personne qui connaît ça.

S: Le père de mes enfants lui il vivait à Santo.

Gigi : C'est, moi aussi.(rire)

S: Ses parents ils vivent là. Mes tantes aussi y sont.

Gigi : Qui? Je ne sais pas si je les connais tout la.

S: Payen. Réginald Payen.

Gigi : Je connais pas les noms de famille. Parce que Santo tout le monde se connaît la. C'est Santo quoi? Moi, c'est Santo 13.

S: Santo 9, Santo 3, Santo 9.

Gigi : Bon, juste après, à côté men ni!

S: C'est les? Comment ?

Gigi : Moi, je ne connais pas les noms de famille. J'ai été à, je les connais plus de face la. Nom la...

S: Ils ont beaucoup d'espace, une grande maison. Ça c'est ma tante, mes cousines la.

Gigi : Une grande maison?

S: Ils ont une école. Ils ont une école, mais pas à Santo, mais ils ont une école presque au centre-ville pas vraiment au centre-ville. Parce qu'ils vivent ensemble ma tante, mes cousines.

Gigi : Je ne sais pas. Ils sont clairs? Comme toi?

S: Pas autant que moi. Il y en a qui sont clairs, il y en a qui plus foncés.

Gigi : Il y a des gens clairs qui habitent près de chez nous. C'est peut-être ces gens-là.

S: Peut-être. Peut-être que tu les connais. Ce sont des gens connus. Tout le monde les connaît. Je cherche le nom de famille de ma cousine. Je ne sais pas chez oublié. Peut-être que c'est eux hein. Heu. Est-ce que tu parlais français avant de venir au Québec?

Gigi : À l'école ils t'apprennent à parler fran, à l'école t'es obligé de parler français. Moi, je pense que je parlais français. Dans l'école que j'allais quand j'étais Haïti

S: Quelle école tu t'en souviens?

Gigi : Je n'ai aucune idée...mais j'y allais en voiture la.

S: Je termine. C'est une question un peu vaste, tu peux l'orienter comme tu veux. Comment tu décrirais le climat chez toi quand t'étais chez toi avec tes parents est-ce que tu sentais que c'était pareil dans d'autres familles où tu allais, chez des amis etc?

Gigi : Non. Chez moi genre mes parents, pis nous les enfants quand c'était le temps de blaguer genre on pouvait faire des blagues sur n'importe qui genre je peux rester là je niaise ma mère mais vu c'est des blagues on s'en fout la. Tandis que les autres parents genre on donne des blagues mais la tu ne peux pas aller viser la mère la ... tout le monde va rire non. On faisait, comme mon père il faisait des **joke** sur nous, on pouvait faire des **joke** sur lui aussi nan nannan. On était vraiment comme plus que parents genre, on était vraiment amis genre.

S: Est-ce que tu penses que c'est l'âge qui fait ça?

Gigi : Ouais! Je pense c'est ça aussi la.

S: Les autres parents où c'était pas possible est-ce que c'est des parents haïtiens?

Gigi : Ouais comme ma grand-mère ouais tu peux pas faire des joke sur elle la.

S: Mais dans les autres familles tu me dis, chez des amis?

Gigi : Ouais

S: C'est des Haïtiens quand même?

Gigi : C'est des Haïtiens.

S: Est-ce que, parce que comme tu me dis tu n'avais pas que des amis Haïtiens à Pie-IX, la façon dont les parents qui n'étaient d'origine haïtienne était différente ou pareil que la façon dont les parents haïtiens élevaient leurs enfants?

Gigi : Les Espagnols pis les Arabes c'est, moi, je dis qu'c'est similaire à les Haïtiens, aux Haïtiens genre. Mais, les Québécois genre sont plus du genre : vas-y, sors, je m'en fous

- (elle imite l'accent québécois), pis les autres ils vont dire à quelle heure tu vas rentrer blablabla comme ils veulent une raison pourquoi tu vas dehors blablabla. Ils sont plus protecteurs. Je sais pas.
- S: Ça c'est les Haïtiens, les Hispanophones, les Arabes tu as dit? Et tu me dis que les Québécois c'est plus l'enfant sort?
- Gigi : C'est ça! Tu rentres à 9h. Fais c'que tu veux la.
- S: Ok. Est-ce que tu trouves que les règlements pour toi étaient pareil pour toi et pour tes frères, pour tes sœurs?
- Gigi : Ouais.
- S: Tout le monde avait les mêmes règlements, les mêmes règles, les mêmes heures? Il n'y avait aucune différence?
- Gigi : Les gars ouais. La différence c'est que les gars ils pouvaient sortir plus souvent que nous genre. Nous les filles il fallait qu'on rentre à 9 h, les gars pouvaient rester jusqu'à 10h.
- S: Mais, pas plus tard?
- Gigi : 10, 11h.
- S: Est-ce qu'ils pouvaient aller là où ils veulent aussi?
- Gigi : Anan. De toute manière on restait toujours dans le quartier. Pis le parc il était là, ma maison était pis ma mère voyait tout c'qui se passait dans le parc.
- S: Il fallait lui dire là où vous alliez?
- Gigi : Mais, elle sait si on sort c'est dans le parc qu'on va. C'est vraiment là. C'était là le **tchilling spot**
- S: C'était là quoi?
- Gigi : **Tchilling spot**, tout le monde se rencontrait.
- S: Est-ce que dans le parc vous pouvez rester à n'importe quelle heure?
- Gigi : Ouais, mais à 11h30 le parc je crois qu'il ferme. Mais, dans le temps c'était pas comme ça. Dans le temps tout le monde était dans le parc, pis les policiers ça faisaient pas de problèmes.
- S: Maintenant, ça donne des problèmes?
- Gigi : Ouais. Genre le parc il ferme blablabla.
- S: Pourquoi tu penses que ça a changé?
- Gigi : Ben par ce qui s'est produit la genre, il y a du monde je ne sais pas. Les gangs de rue epi tout ça a changé c'est plus comme avant. Mais, mois j'ai pas remarqué de changement mais.
- S: Qu'est-ce que vous allez faire au parc? Fumer? Est-ce que tu fumes?
- Gigi : Non. On s'en allait jouer au basket.
- S: Tu fumes?
- Gigi : Non, je fume pas.
- S: Du pôt, rien?
- Gigi : Non. J'ai déjà fumé. Maintenant, je fume pas. Faut dire maintenant je fume plus, je ne fume plus. J'ai déjà fumé du pôt ouais.
- S: Est-ce que c'est sur une base régulière? Par hasard ou une fois.
- Gigi : Comme une fois, après ça j'aimais ça après ça je fumais régulièrement.
- S: Quand tu dis régulièrement, c'était?
- Gigi : 2, 3 fois par semaine.
- S: C'était à quel âge?
- Gigi : 16 ans. Une ptite crise d'adolescence la.
- S: T'as commencé comment? Avec des amis, avec ton tchum, avec?
- Gigi : Non, avec des amis. Mon tchum n'a jamais voulu ça non.
- S: Des filles, des gars?
- Gigi : Des filles.
- S: Ok. Où est-ce que tu trouvais le pôt?

Gigi : Je ne sais. Moi, je ne sais jamais ça. Même si je fumais souvent la, j'achetais jamais ça.

S: C'est tes amis qui en avaient?

Gigi : (Elle dit oui de la tête)

S: Qu'est-ce que tu aimerais transmettre à tes enfants? Est-ce que tu souhaites avoir des enfants?

Gigi : Anhan!

S: Te marier?

Gigi : Ouais.

S: Qu'est-ce que tu aimerais leur transmettre?

Gigi : Je sais pas. Ce que mes parents m'ont transmis genre. De ne pas trop faire de conneries, en tout cas. Ils m'ont pas limité de faire des conneries mais.

S: C'est quoi des conneries? C'est quoi faire des conneries pour toi?

Gigi : Ben, les conneries du genre mes parents m'ont jamais comme, je ne sais pas comment ils ont fait ça mais j'ai jamais été intéressée à aller coucher avec plein de gars pis nan nannan. C'est vrai j'ai fréquenté beaucoup de gars, mais j'ai jamais été intéressé à ça genre. Je ne vraiment pas comment mes parents ont fait ça mais c'est vraiment ça qu'ils ont fait parce que non je ne sais. J'aimerais ça leur demander c'est quoi leur secret. J'aimerais ça que ma fille soit comme moi. Mais, c'est vraiment ça. J'aimerais que si j'ai une ptite fille qu'elle se respecte comme que moi je l'ai fait.

S: Quand tu dis ne pas coucher avec plein de gars?

Gigi : C'est ça, tu ne peux pas vraiment jugé genre. Tu ne sais pas quand est-ce qu'un gars est sérieux avec toi parce qu'il y a des filles 2, 3 mois, même pas maintenant, ils attendent peut-être, même pas 1 mois, ça couche la 1e journée avec toi epi bla bla bla. Tu sais des fois c'est je sais pas genre sûrement quand je vais être dans la 20aine, quand je vais avoir 25 ans genre je ne sais pas. Tout le monde m'a dit c'est des **trip** que je sais pas, je sais pas c'est amusant genre faire un **one night** la. C'est quequ'chose qui va sûrement m'arriver, mais ça m'est pas encore arrivé la.

S: Ok.

Gigi : Ah! C'est tout.

S: Quand tu dis tout le monde, c'est des amis de ton âge qui te disent que c'est...?

Gigi : Ouais, des amis.

S: Si on te dit la on va écrire l'histoire de ta vie et qu'il nous faut une image pour mettre sur la page de couverture qui te représente. Qu'est-ce que tu mettrais?

Gigi : Qu'est-ce que je mettrais? La musique. La musique. Des appareils photos. Des fusils (rire), mais c'est, je sais pas. J'ai toujours rêvé faire un film d'action genre moi qui tire la, bref c'est ça. C'est ça qui me représente pour de vrai.

S: Qu'est-ce que tu aurais mis alors?

Gigi : Une caméra. Des logos de musique puis quoi encore comme je ne sais pas une fille à la mode branchée. Pis heu je ne sais pas. Je pense que c'est ça que je mettrais moi.

S: Tu parles d'être branchée. Est-ce que ta un look en particulier pour tes cheveux?

Gigi : Non, j'essaie toujours plein de choses différents.

S: Mais, est-ce que t'as un style que tu aimes plus, une coupe que tu aimes plus?

Gigi : Une coupe que j'aime plus? J'adore les cheveux noirs vraiment rien de brun, tout noirs. Pis, j'aime laisser mes vrais cheveux genre frisés noirs. C'est ça que je fais aujourd'hui la. Ouais, c'est tout!

S: Moi, je vois tout le temps que tu changes de style, de coupes de cheveux, de couleurs?

Gigi : Parce que ma mère est coiffeuse genre, j'ai l'opportunité je le fais.

S: Et ça t'apporte quoi? Ça te fait quoi? Est-ce que t'aimes ça?

Gigi : Ouais j'aime ça.

S: Tu te sens comment quand tu le fais?

Gigi : Sais pas, j'aime ça. Je suis une fille qui aime ça changer de style de cheveux. Je ne peux

pas rester plusieurs, je ne peux pas me voir avec la même tête chaque fois. J'aime ça changer de tête.

S: Ça t'apporte quoi?

Gigi : L'originalité la. Je sais pas. J'aime ça être différente des autres la. Je sais pas.

S: Pour terminer, si je te demande en quelques mots de décrire chacun des patrouilleurs avec qui tu as collaboré, tu dirais quoi? D'abord, de qui tu étais le plus proche?

Gigi : De qui j'étais plus proche? Sami!

S: Ok. C'est quel patrouilleur tu connaissais le plus?

Gigi : Rico.

S: Comment était la relation avec Sami?

Gigi : On travaillait ensemble, pis on était collègue, on était amies en même temps. Je sais pas. C'est la fille qui me comprenait et que je la comprenais.

S: Vous parliez de quoi?

Gigi : On parlait de tout, pis de rien. C'est ça qui est fresh avec elle. Disons que c'est une fille qui est vraie genre. C'est ça que j'aimais avec elle.

S: Et Rico?

Gigi : Lui, je le connaissais déjà fait que je sais pas.

S: Qu'est-ce que tu pourrais dire de Rico?

Gigi : Rico c'est un bon gars. C'est un bon gars gentil, drôle. Ouais!

S: Et Dave?

Gigi : Dave, il est **fresh** aussi, mais des fois il est bizarre.

S: Il est quoi?

Gigi : Il est cool, il est drôle.

S: T'as dit **fresh** avant?

Gigi : Ouais.

S: Ça veut dire quoi?

Gigi : **Cool** c'est ça. Il est super drôle, c'est ça. Je ne sais pas. Bòf! De toute façon, je m'en fous de Dave la, bon, c'est ça.

S: Qu'est-ce que t'as dit? Je m'en fous de Dave c'est ça?

Gigi : Ouais

S: Ok! Alice?

Gigi : Alice est bizarre. Elle est bizarre cette fille-la.

S: C'est-à-dire?

Gigi : Des fois elle est **cool**, des fois elle, elle a l'air hypocrite cette fille-la. Je ne sais pas. Des fois, elle fait des affaires bizarres.

S: Comme?

Gigi : Hypocrisie la genre. Elle est avec toi et tout de suite après elle va parler sur toi. Elle est bizarre.

S: Comment tu le sais?

Gigi : Je le sais la, je connais Alice. Elle habitait à Pie-IX aussi cette fille-la dans le temps.

S: Et Jean?

Gigi: Jean? Jean, il est super cool, c'est un bon gars.

S: C'est quoi un bon gars pour toi?

Gigi : Genre c'est un bon gars respectueux, il est **cool**, drôle.

S: Il est sur ton facebook?

Gigi: Anhan! Jean Bastien.

S: Et Steve?

Gigi : Steve, il est super **cool**. C'est un gars intelligent. Bernard aussi est super intelligent. C'est un gars qui là pour toi quand t'en a besoin. Puis c'est ça.

S: Dans quelle situation on va avoir besoin de lui, il va être là?

Gigi : Toutes les situations justement quand t'as besoin d'un conseil, il va être là pour te parler,

pour t'aider. Un bon gars.

S: Tu lui as déjà demandé un conseil?

Gigi : Ouais.

S: À quel sujet?

Gigi : Ouf! Je ne sais pas moi. Je lui parlais souvent Bernard la.

S: Vous vous parliez de quoi?

Gigi : De tout pis de rien.

S: Et Steve?

Gigi : Steve c'est un Bernard 2 la. C'est un gars qui a de l'expérience dans la vie.

S: Quand tu dis avoir de l'expérience dans la vie c'est quoi?

Gigi : Disons du genre heu. Du genre, il a passé partout la. Je ne sais pas. Il a eu des amis fous pi, il a fait des affaires fous, là il prend sa vie en main, il habite en appart nan nannan pis tout.

S: Et Moris?

Gigi : Moris? Je l'avais oublié. Moris il est super cool. Ouais, il est super **cool** Moris.

S: C'est quoi être **cool**?

Gigi : Il est super **cool** la, il fait rien qui me dérange la. Il est super **cool**.

S: Heu Paul?

Gigi : Ça c'est Paul Evra ça? Bon, on travaille même pas avec eux-autres la. Je m'en fous d'eux autres.

S: Gil? Tu veux dire quelque chose?

Gigi : Gil aussi il est **cool**. Moi, j'aime plus Frero. C'est mon préféré Frero.

S: Pourquoi?

Gigi : Frero au moins il t'écoute quand tu parles. Pis il dit des affaires qu'il va faire tandis que les autres c'est plus ouais je vais le faire finalement jamais la.

S: Ok. Comment il s'appelle l'autre la? Celui qui est candidat?

Gigi : Je sais pas. Hans?

S: Oui, Hans!

Gigi : Hans c'est un homme parfait (rire). Non, mais je sais pas. Hans aussi c'est du genre, il dit queque chose il le fait genre 10 ans après la. Mais, il est super **cool** à part ça.

S: Gigi, je sais qu'il y a des fêtes qu'on célèbre en Haïti, il y a la fête du drapeau toutes sortes de choses. Il y a aussi la façon de fêter la Noël, le 1e janvier tout. Comment ça se passe ici dans ta famille?

Gigi : Nous, on fête toujours. On fait de la nourriture et toute la famille vient. Ou bien un autre de la famille fait la nourriture et puis tout le monde y va, on fête blablabla.

S: Quels genres de repas que vous faites?

Gigi : Des repas haïtiens la.

S: Et la soupe du 1e janvier, est-ce que vous le faites aussi?

Gigi : **Soup joumou** la?

S: Anhan!

Gigi : Ouais!

S: Et puis, est-ce que tu participes à des festivals haïtiens ici?

Gigi : Non.

S: Non? Il y avait le truc la Cari?

Gigi: Carimi?

S: Non non, Karibe?

Gigi : Han! Des affaires haïtiens la non.

S: Au parc Jean Drapeau. Quand des groupes haïtiens rentrent tu y vas?

Gigi : J'ai été une fois. Ouais, je vais commencer à y aller la. J'y vais encore la semaine prochaine.

S: Quel groupe?

Gigi : Carimi.
 S: Ok. T'as déjà été voir ça?
 Gigi : Ouais.
 S: T'as aimé?
 Gigi: Oui, j'ai aimé.
 S: Comment t'as trouvé?
 Gigi : J'ai trouvé ça. Bon, c'était **fresh** la.
 S: Et l'ambiance?
 Gigi : C'est ça tout était bien organisé.
 S: Tu te sens comment quand tu y vas? Il y a beaucoup d'Haïtiens?
 Gigi : Je ne sais pas. Je me sens **cool**. Je me sens **cool** la, tiens je ne sais pas.
 S: Tu as vécu à Pie-IX et tu connais d'autres quartiers? Est-ce que tu te sens différente à Pie-IX...?
 Gigi : Non. Bon, c'est quasiment pareil, mais vu qu'à Pie-IX je connais le monde c'est mieux la, genre. J'aime mieux Pie-IX que tout la.
 S: Juste parce que tu connais du monde?
 Gigi : Pis ça c'est mon quartier, j'ai vécu là, je connais c'est quoi.

2. Entrevue avec Dave

S: Dave, quelle est ta date de naissance?
 Dave : 24 avril 1983
 S: T'as quel âge?
 Dave: 26 ans
 S: T'es né où?
 Dave:Suis né ici à Montréal
 S: Et tes parents?
 Dave:Mes parents...Mon père est de Trinidad, Trinidad Tobago. Et puis ma mère vient d'Haïti.
 S: Ta mère est née ici ou...?
 Dave : Non, elle est née en Haïti.
 S: Elle est venue ici à quel âge?
 Dave : Je pense qu'elle est venue ici à 15 ans (hésitation).
 S: 15 ans?
 Dave: Oui.
 S: D'accord. Est-ce que tu connais son histoire? Comment elle est venue? Pourquoi elle estvenue?
 Dave : Ben, ma mère m'a raconté un petit peu l'histoire. Avec ma grand-mère. Ma grand-mère que, elle était en Haïti, puis mon grand-père était avec le président dans le temps.
 S: Duvalier?
 Dave : Duvalier. Il était avec Duvalier. Puis, mon grand-père avait promis à ma grand-mère genre une meilleure, une bonne vie en Haïti en dessous de Duvalier parce qu'il travaillait en dessous de l'armée de Duvalier. Puis, ma grand-mère a décidé de prendre ses enfants, puis y aller, puis elle a pris ses 5 enfants, elle est venue à Montréal. C'est pas loin en plus, la maison qu'elle a aménagé là-bas sur Saint-Michel.
 S : Je n'ai pas compris. Pourquoi elle a décidé de partir?
 Dave : Parce que il y avait de la violence, pis il y a avait une guerre civile qui se passait aussi. Pis, ma grand-mère n'était pas d'accord avec ce mode de vie là, elle voulait quelque chose d'autre pour ses enfants.
 S: D'accord.

Dave : Puis, c'est ça. Elle n'était pas bien. Il y avait trop de violence. Il y avait les makouts aussi.

S: Il était makout, le grand-père?

Dave : Ouais, je pense. Ouais, c'est ça. Puis, ma grand-mère a décidé de venir ici. C'est comme ça que mère est venue ici.

S: Alors, ta mère a toujours vécu dans le coin, dans le quartier?

Dave : Non, là maintenant, elle n'habite plus ici.

S: Elle est venue, elle est venue à Saint-Michel. Elle a eu des enfants à Saint-Michel?

Dave : Oui.

S: Elle a vécu quelque part d'autre à Montréal?

Dave: Oui, elle a vécu à Parc Avenue.

S: Elle avait déjà des enfants?

Dave: Oui, il y avait moi, ma petite sœur. Puis, mes deux petites sœurs sont nées ici à Montréal. Puis, après Parc Avenue, on est parti à Ottawa. Elle voulait pas, elle pensait que Montréal n'était pas un bon environnement pour nous. Là, on est allé à Ottawa.

S: A quel âge?

Dave: J'avais 12 ans.

S: D'accord.

Dave: 12-13 ans, j'ai habité à Ottawa, puis j'ai gradué là-bas. Puis, après un bout de temps. 3 ou 4 ans après, je suis revenu à Montréal, j'avais 20 ans. 19-20 ans, puis c'est ça, je suis revenue à Montréal, puis. J'ai commencé à travailler à la Tohu à côté de chez ma grand-mère. Je suis allé à Dawson, j'ai suivi un cours de ciné-communication. C'est ça, c'était pendant qu'il y avait eu la tuerie. A Dawson, lorsque l'homme est venu tirer dans l'école, j'étais là cette année-là, j'ai vécu la tuerie aussi. C'était quelque chose, c'était quelque chose d'épouvantable, c'est quelque chose que je ne pas que j'allais vivre un jour dans ma vie. C'était effrayant.

S: Cela t'a fait quoi? C'était effrayant, oui, mais est-ce que cela a eu un impact sur ta vie en tant que telle?

Dave: Enben, ça m'a plus ouvert les yeux que d'autres choses.

S: Sur quoi?

Dave: Sur la vie, sur le temps, prendre avantage du temps que t'as. Puis, que tu vives ta vie. Puis, tu penses plus à la vie que juste gaspiller ta vie à rien foutre. Vis ta vie le plus que tu peux. C'était un wake up call. C'était pas que je n'étais pas une personne sur terre, c'est juste que tu penses pas que ça va t'arriver, t'est en classe et puis. Des fois ça arrive aux Etats-Unis, tu ne penses pas que ça va arriver à Montréal. C'est un reality check, c'est c'est la vie qui te frappe dans la face pour dire que ça peut arriver n'importe où. Puis, c'est ça.

S: C'est quoi vivre sa vie pour toi?

Dave: Vivre sa vie, c'est faire qu'est-ce que t'as à faire. Vivre ta vie, c'est vraiment faire qu'est-ce que t'as à faire sur cette terre. D'une manière aussi, ça devient un petit compliqué quand je dis vivre ta vie parce que tout le monde vit une vie différente. Puis, même si ta vie c'est une certaine vie qui est positive ou négative whatever il y a d'autres chemins, mais c'est comme on dirait qu'il y a telle personnes qui la vit, qui vont rester là, on dirait que ça ne va pas changer. D'autres personnes, leur vie commence mal, puis après ça peut changer. Mais, n'importe quoi, tu vis ta vie, tu continues à faire ce que tu as à faire. Puis, tranquillement pas vite, tu essaies d'arriver à ton but. Il y a un genre de proverbe que je dis là, c'est : tu ne vas pas être qu'est-ce que tu veux être dans cette vie, tu es qu'est-ce que tu veux être dans cette vie. C'est vraiment, t'es ici, puis tu ne sais pas pourquoi t'es ici, tu te questionneS: est-ce que tu fait pour faire ci, mais n'importe quoi que tu dis que tu veux faire, fais-le. Si c'est ça que t'es, fais-le, puis ne perds pas de temps, fonce, tu sais. Perds pas. Persévérance, c'est la clé, puis si tu continues à foncer eh puis essayer

tout le temps, les choses devraient tourner.(rire)
 S: Ta mère a quel âge?
 Dave : Quel âge a ma mère? Je pense qu'elle a 44 ans.
 S: Ton père?
 Dave : Lui, il est plus jeune. Je pense qu'il a 38-39.
 S: Et, ton père, lui, il est né à Trinidad ou ici?
 Dave : Trinidad.
 S: Il est arrivé à quel âge ici?
 Dave : Il est venu ici, il avait l'âge de 20 ans, 21, 20.
 S: Est-ce que tu connais son histoire?
 Dave : Un petit peu oui, je connais son histoire. Ils étaient à Trinidad, ils vivaient tous en dessous d'une maison que le grand-père avait construit. Puis, là-bas, si t'as une chance pour l'école, c'est ça, puis lui après qu'il a fini l'école, il est allé là, il commençait à travailler à une place où ils réparent des frigos, pis des appareils ménagers, puis il a commencé à faire cela. Après quand c'était tout fini, il a décidé de venir au Canada, et puis juste pour voir. Puis, d'après moi, il n'avait pas fini l'école, il a fini l'école ici. Puis, après, il s'est trouvé un petit job dans un garage, il a commencé à travailler comme mécanicien. Puis, après un bout un ami lui a demandé s'il voulait essayer d'être chauffeur d'autobus. Il y avait un examen pour passer et pis tout.
 S: Ici?
 Dave : Non, à Ottawa. Il est allé faire cela, puis depuis ce temps-là, il est chauffeur d'autobus. C'est vraiment cela son histoire, il est venu ici vers l'âge de 19 ans, 20 ans. Il a fini l'école. Il a rencontré ma mère.
 S: Ils se sont rencontrés à Montréal?
 Dave : Ouais. Puis, c'est ça.
 S: Et, ta mère est venue avec quel statut ici?
 Dave : Mmmm statut?
 S: Résident, étudiant, réfugié, résident temporaire, touriste, en visite?
 Dave : Je sais pas comment elle est venue. Je ne sais pas c'était quoi son statut. Résident, je pense. Je suis pas sûr, je ne sais pas, je ne lui ai jamais demandé ces questions-là en détails.
 S: Est-ce que quand elle est arrivée, ta grand-mère, elle avait de la famille ici?
 Dave : Non, ma grand-mère quand elle est arrivée, elle n'avait pas de la famille ici.
 S: Et, ton père, est-ce qu'il en avait?
 Dave : Oui, il avait un peu de famille, (un rot) excusez-moi, à Lasalle. Une tante, il avait une tante à Lasalle.
 S: Alors, tu me dis que ton père est chauffeur d'autobus jusqu'à présent. Et, ta mère, elle est quoi?
 Dave : Elle est femme de maison.
 S: Ok. Femme de foyer. Elle a toujours été ça?
 Dave : Oui.
 S: Tu pratiques une religion, Dave?
 Dave: Ma famille a toujours été protestant.
 S: Les deux, ton père et ta mère?
 Dave : Le père, un peu moins, mais sa famille, oui, sa mère et puis tout, sont catholiques ouais, ils vont à l'église. Mais, c'est le genre de père, il nous amène à l'église, puis il retourne à la maison, comme ça là. Il croit en Dieu, mais c'était pas. C'était pas vraiment, il n'allait pas tout le temps à l'église, une fois de temps en temps il allait à l'église : Noël, les jours de l'An.
 S: C'est comme pour moi. J'allais à l'église avec ma mère, mon père, lui, il ne nous

emmenait même pas, il restait au lit.

Dave (rire) C'est ça.

S: Et, pourtant on devait y aller, on devait y aller.

Dave : (rire). C'est un peu comme ça il était. Pis, ouais, c'est ça.

S: Actuellement, t'as la citoyenneté canadienne?

Dave : Ouais.

S: Ta mère aussi?

Dave : Oui.

S: Ton père aussi, la même chose?

Dave : En détail, je ne sais pas ce que c'est, mais je pense que oui.

S: Tes sœurs ont quel âge? T'as deux sœurs?

Dave : Ouais. Erica, elle a 16 ans. Pis, Elizabeth, elle a 14 ans.

S: Et, elles vivent avec ta mère?

Dave : Oui.

S: A Ottawa?

Dave : Oui.

S: Et pourquoi t'as décidé de quitter Ottawa et de venir vivre ici? Est-ce que t'es retourné à Montréal seul?

Dave : Oui, ma mère m'a envoyé, ma grand-mère était ici, elle a décidé de m'envoyer avec ma grand-mère.

S: Ta grand-mère était restée ici?

Dave : Oui, elle n'a jamais bougé. Elle est toujours restée à Montréal.

S: Quand tu dis qu'elle a décidé. Toi, tu as manifesté l'envie d'y aller ou c'est elle qui a décidé?

Dave: Je voulais y aller, au début, je voulais rester là, mais des années ont passé, elle a vu Ottawa, c'était un peu plate, c'était pas vraiment mon homeland, c'est pas là je venais, et puis ça faisait 9 ans que j'étais à Ottawa, fait, elle a décidé Ok man, tu peux retourner à Montréal, habiter avec ta grand-mère, tu sais que t'aimes bien ça ta grand-mère.

S: Et, pourquoi, toi, tu voulais venir ici, retourner à Montréal?

Dave : Parce que j'aime beaucoup Montréal. Je suis né ici. J'aime mieux ça Montréal que Ottawa. Je trouvais la vie plus excitante ici qu'Ottawa. Ottawa, c'est un peu flat, c'est vraiment une ville conservée. Il n'y a pas beaucoup grand-chose qui se passe. J'aimais mieux Montréal, il y avait plus de vie ici.

S: Tu as vécu à Parc Extension, mais tu as passé plus d'années de ta vie à Saint-Michel?

Dave : Ouais.

S: Est-ce qu'il y a un autre quartier à Montréal où tu aimerais vivre plus tard?

Dave : Mmmm. Quand j'y pense (blou). Pas nécessairement, mais plus tard peut-être, si je suis chanceux, je ne sais pas, Westmount (rire). Westmount, c'est vraiment nice, mais (hésitation) si je travaille fort.

S: Pourquoi Westmount?

Dave : C'est des belles maisons là-bas, c'est calme. Euh...c'est ça c'est calme. Les maisons sont belles. Ça donne un air ancien temps là-bas, j'aime bien. C'est ça, c'est cool ça.

S: (rire) C'est à Westmount que la personne a appelé la police pour me donner la contravention.

Dave: (rire) Ah! Woah! Oh! Non.

S: (rire) Eh! Oui, je m'en souviens jusqu'à présent.

Dave : Oh! Non!

S: C'était le YMCA de Westmount.

Dave: Ok.

S: (rire) Ok. Là, tu t'appelles Dave. Est-ce que t'as d'autres prénoms?

Dave : Mmmm. Dave. Mes amis m'appellent DC.

S: Officiellement, est-ce que t'as d'autres prénoms?

Dave : Non. Non.

S: Qui a choisi ton prénom?

Dave : Ma mère.

S: Parfois, les prénoms ont des significations. Est-ce que cela a une signification?

Dave : Ma mère m'a dit qu'elle aimait juste le nom Dave dans le temps. Elle trouvait cela un nom très élégant.

S: Ok. Et, toi, t'aimes ça?

Dave : Oui, j'aime cela. J'aime bien mon nom. (rire)

S: Ok. Est-ce que t'as des enfants?

Dave : Non.

S: Je vais te poser quelques petites questions. C'est ma liste de questions express. Après, on va retourner là-dedans.

Dave : Ok.

S: Est-ce que tu peux citer une chanson qui t'a marqué?

Dave : Woah! Une chanson. Ça va être sûrement Michael Jackson.

S: Quel titre?

Dave: Mmmm. Got to be there.

S: Tu peux l'écrire pour moi s'il te plaît? Est-ce qu'il y a une vidéo clip qui marche avec? Est-ce qu'on retrouve cela sur Youtube?

Dave : Oui, tu peux trouver cela sur Youtube, mais c'est sûrement extra sonore. Je l'ai même peut-être ici. C'est Jackson five pour de vrai. Moi, je suis un gars qui aime beaucoup la musique old school.

S: Quel type de musique que tu aimes?

Dave : Old school.

S: Vieille école. Ok.

Dave : (Il cherche dans ses affaires). C'est des vieilles chansons que mon père, puis ma mère me faisaient écouter.

S: Mais, toi, tu as ça sur quoi?

Dave : Sur mon Playstation.

S: Ah! Ok. T'as passé combien temps au cégep?

Dave : J'ai fait 3 ans.

S: 3 ans.

Dave: Mais, j'ai pas fini mon cours. Il me manque quelques cours.

S: Pourquoi t'as pas terminé?

Dave: Bon, bôf! Je sais pas. Je commençais à être tanné du cours et puis je pensais pas que j'allais apprendre ce que je voulais apprendre là dans le cours. So, j'ai laissé tombé, je voulais aller dans un autre cours. C'est la première année qu'ils avaient commencé le programme de cinéma là-bas et puis je trouvais qu'il n'était pas aussi intéressant que je pensais qu'il allait être. So, j'ai lâché, mais je peux toujours aller finir.

S: Est-ce que tu prévois aller terminer?

Dave : Ouais.

S: Est-ce que tu peux me citer un film qui t'a beaucoup marqué?

Dave : Retour vers le futur.

S: Retour vers le futur?

Dave : Le premier, le 1 avec Michael J. Fox.

S: Pourquoi ça t'a marqué?

Dave: Quand j'étais jeune, j'étais un jeune qui avait une grande imagination. Puis, je trouve avec ce film-là, j'échappais à la réalité. Eh, pis, j'aimais ça. C'était un film, je ne sais pas. C'est un film qui m'a vraiment touché. J'aime beaucoup ce film-là.

S: Quel type de musique que tu aimes? Je sais que tu as dit que tu es du genre vieille école. Je sais qu'il y a des types de musique comme le rap, etc.

Dave: C'est RandB. Hip hop soul. Vraiment ça. J'aime aussi classique rap, les vieilles chansons, mais il faut que ce soit bon. Il faut que ce soit bon à l'oreille. Je suis une personne qui aime toutes sortes de musiques, mais il faut que ce soit bon à l'oreille. Je peux te donner un extrait de musique. (musique) C'est Marvin Gate.

S: Tu aimes ce chanteur?

Dave : Pas autant que j'aime Michael Jackson, mais j'aime beaucoup Marvin Gate. J'aime ça hein, le fait qu'il y ait beaucoup de musique, beaucoup d'orchestre, c'est fait naturel. Ce n'est pas du ... qu'ils font. C'est le life band qui joue et pis le chanteur il est là. J'aime ça qu'ils devaient aller d'un shot pour faire une chanson, d'un coup-là, ce n'est pas le montage fait électronique putôt. C'est pour cela que j'aime ça. Ils ont réussi à faire une chanson qui est belle, vraiment avec rien. Tu comprends? Puis, c'est, c'est je trouve que c'est bien. C'est la musique que mes parents écoutaient quand ils étaient jeunes fait que j'aime...dans la musique que mes parents écoutaient quand ils étaient jeunes, je trouve que c'est de la bonne musique aussi. Il y a aussi, ça c'est plus maintenant, Bob Marley que j'ai commencé à écouter maintenant encore beaucoup plus. Puis, Bob Marley, c'est vraiment un chanteur que j'admire beaucoup parce que il te met la réalité en face et puis il te fait rappeler que les problèmes que tu penses que t'as c'est pas vraiment des problèmes you know. Il faut juste savoir you know que la misère c'est une genre de nourriture pour l'âme. Tu comprends? C'est quelque chose qui te rend plus fort. Quand je me sens mal, quand ça va mal, il y a un bill qui rentre, je mets un Bob Marley et pis. Je me rappelle, tu sais, calme-toi, ta vie, t'es en santé et pis. Là, j'ai un peu de Bob Marley ici. (il cherche) (musique) Cette chanson là s'appelle « All right ». Tout est correct. Tout va bien.(musique) (Il chante) Tu as un problème, tu t'assois, tu écoutes ton Bon Marley et puis tu te dis Ah! C'est vrai, it's all right, it's all right. Et puis, tout va bien après, tu te sens mieux là. Lui aussi son band qu'il avait avec lui, c'était tout du monde l'orchestre était fait live. L'enregistrement était fait live. C'était quelque chose d'incroyable. Moi, ça me touche beaucoup sa musique. (il arrête la musique) Ouais.

(rire)

S: Merci. Quel type de films que tu aimes?

Dave: J'aime toutes sortes de films depuis que c'est que c'est intéressant, depuis qu'il y a quelque chose qui m'intrigue dans le film. Mais, je pense que moi je serais plus un gars action, science-fiction. C'est vraiment plus mes genres de films.

S: Pourquoi c'est ce type qui te plaît le plus?

Dave : Ah! Je sais pas. Action, j'aime beaucoup l'action, j'aime qu'est-ce qui bouge, explosion, des affaires de même. Pis, science-fiction, c'est une manière d'échapper à la réalité. Que ce soit semi-réel ou irréel, j'aime ça genre La Matrix. Ça fait ton imagination flottée. Ouais, j'aime ça échapper.

S: Quel est ton quartier préféré à Montréal?

Dave : Saint-Michel. (rire)

S: Pourquoi?

Dave : Parce que c'est mon quartier. (rire) C'est mon quartier et puis je l'aime beaucoup et puis, j'ai eu, j'ai eu une belle enfance avec beaucoup de couleurs, beaucoup de rires, de joie, j'ai passé de bons moments comme j'ai passé de mauvais moments, mais j'ai passé plus de bons moments.

S: Tout à l'heure, tu as parlé de Westmount. Pourquoi plus tard si t'es chanceux...?

Dave : Pour faire un changement. Juste, faire un changement, pour me changer aussi. Si je devais choisir un quartier, mais ça ce serait plus. Sinon, je pense que je resterais à Saint-Michel. You know, ce serait plus si ma carrière commence à ouvrir, l'argent commence à rentrer plus, puis je m'en vais à une maison à Westmount. Si je devrais habiter à une

- place et puis l'argent commence à rentrer beaucoup plus, je pense que j'irais à Westmount. J'ai des amis aussi à Westmount.
- S: Et, puis, c'est anglophone hein?
- Dave: (rire) Compris. That's right.
- S: Ok. Est-ce que tu utilises souvent l'Internet?
- Dave: Euh! Plus ou moins, plus pour jouer aux jeux online. Je joue des jeux sur l'Internet. Là, mon ordinateur, il est un peu kapout, j'ai pogné un virus dedans. So, je l'ai mis sur le côté. Mais, je l'utilise-tu tout le temps? Non. Est-ce que souvent? Oui. Je ne l'utilise pas tout le temps, mais ça m'arrive souvent.
- S: Tous les jours?
- Dave: Non. Pas tous les jours. Pas tous les jours.
- S: Et, quand tu l'utilises, tu l'utilises pour jouer et ensuite pour autre chose?
- Dave: Pour checker mes emails. Vraiment plus ça, checker des emails. Juste pour glander, checker sur Youtube, regarder des p'tits vidéos. Mais, je faisais plus ça avant. Maintenant, je suis moins sur l'ordi qu'avant.
- S: D'accord. Quel est ton plus grand rêve?
- Dave: (soupir) Plus grand rêve? D'être un grand acteur, grand comédien à la télévision. C'est vraiment ça.
- S: Est-ce que ça reste au niveau d'un idéal ou bien tu travailles là-dessus?
- Dave: Tranquillement pas vite, je travaille là-dessus, mais c'est juste que j'ai des affaires qui me bloquent un peu. Pis, j'essaie vraiment de me débloquent pour être capable d'être à l'aise à faire qu'est-ce que j'ai à faire pour l'instant, je ne peux pas aller prendre des cours de théâtre, pis je dois payer mon loyer et pis, tu comprends, ça coûte cher, pis mais ouais tranquillement pas vite je pis...
- S: Ça veut dire que c'est le métier que tu aimerais exercer plus tard?
- Dave: Ce serait vraiment nice. Ce serait bon. Avec l'expérience plutôt oui, ce serait l'idéal.
- S: Comment est venu ce rêve-là? Comment ça a commencé?
- Dave: Je sais pas. Quand j'étais jeune, on regardait toujours des films.
- S: Est-ce que c'est le rêve que t'as toujours eu quand t'étais plus jeune ou bien t'en as eu d'autres?
- Dave: Ah! C'était l'un de. Je voulais être chanteur aussi. Chanteur, comme Michael Jackson.
- S: Pourquoi tu voulais être chanteur?
- Dave: Je ne sais pas. Comme Michael Jackson, je voulais juste être comme Michael Jackson. Michael, il a fait. Michael là, je te dis ce gars-là qu'est-ce qu'il a mis dans notre corps là, le feeling qu'il nous a donnés là, il voulait. Ça je voulais vraiment être comme cool comme Michael là. Il danse tout, je suis un bon danseur aussi là, mais Michael m'a vraiment voulu, m'a vraiment voulu être chanteur. So, you know.
- S: Est-ce que ce rêve est parti? Ce rêve est encore là ou il a laissé la place à...?
- Dave: Il est un peu parti.
- S: Etre acteur?
- Dave: Oui, j'aimerais bien être acteur.
- S: Et, comment est venu l'idée d'être acteur?
- Dave: Euh! Je sais que c'est en regardant beaucoup de films. En voyant comment ils étaient dans la peau d'un personnage et pis ils étaient vraiment convaincant, pis je trouvais ça, je trouvais ça vraiment intéressant, intrigant. J'ai commencé à me pratiquer aussi. Pis, j'ai commencé à voir comment les affaires dans le monde se connectaient. Pis, si je voulais, si je poussais, je serais capable de me faire connaître ou je serais capable de me faire appeler par quelqu'un au moins, que mon nom reste pris dans leur tête: « Dave, oui, je me rappelle! » Il a fait telle affaire. Pis, c'est ça, c'est ça.
- S: Est-ce qu'il y a des exemples, des expériences dans ta vie qui t'ont poussé à vouloir être acteur?

Dave: Mmmm. J'ai fait des cours d'improvisation. Quand j'étais jeune j'aimais bien ça. A part de cela, il n'y a pas vraiment grand-chose qui m'avait poussé. C'est ça, je voulais être acteur, je voulais juste être acteur. Il y a des acteurs comme genre Al Pachino. Je trouve que c'est un grand acteur, puis j'aimais vraiment comment il joue, c'est un autre acteur qui me donnait vraiment le goût d'essayer. Après la mort de ma grand-mère, je me suis dit que si je veux être acteur, c'est sûr que je dois y aller, qu'il y a rien qui va m'arrêter, de de donner une belle performance. J'ai pas peur de rien, je ne suis pas gêné. J'ai perdu ma grand-mère, fait comme c'est un ... de plus.

S: C'est quoi le lien avec ta grand-mère?

Dave : Je sais pas. Ma grand-mère, c'est comme, elle a travaillé fort pour faire la famille avoir du succès ici. Aujourd'hui, la famille a du succès, c'est grâce à ma grand-mère. Pis, je pense à elle, pis à toutes les misères qu'elle a fait. Moi, si je veux faire ça, il faut que j'y aille à fond, il faut pas que « Oh! J'ai un peu peur ». Il faut que si j'y vais, c'est à fond. Si je vais arriver à une audition, je veux savoir quoi dire, je veux savoir quoi faire à 120%. La personne ne va venir m'intimider. Je vais juste foncer, je vais rentrer dans mon personnage, je vais leur donner le meilleur que je peux. Je suis mieux que tout le monde qui est dehors qui m'attend. C'est ça la mentalité que je me donnais, c'est ça la mentalité que ma grand-mère donnait, l'impression qu'elle nous donnait à nous tous. C'est c'est vraiment ça. C'est comme ça qu'elle était ma grand-mère. Elle faisait jamais rien à moitié, elle faisait vraiment tout tout, toujours tout à fond puis c'était une femme qui était très forte pis c'est ça. Moi, je me dis: mon temps sur cette terre, qu'est-ce que je vais faire, je vais faire qu'est-ce que j'aime, qu'est-ce que je veux faire et pis si je ne veux pas être le gars qui a dit : « J'aurais pu pu, Ah! Non. Je vais essayer, je vais tout faire.

S: Tu dis que ta grand-mère t'a motivé par sa façon d'être, sa façon de vivre, mais pourquoi quand elle est morte, tu t'es dit : « Maintenant elle est morte, etc. »

Dave : Je sais pas. Pour de vrai, c'est quequ'chose de comme.

S: On dirait que sa mort t'a poussé encore plus. Pourquoi à cette période-là?

Dave: Je sais pas pourquoi. Ça m'a fait vraiment mal. Moi, je trouvais que je devais arrêter de niaiser, tu comprends. C'est plus une joke. Ma grand-mère prenait soin de moi tout le temps tu sais. Je n'avais pas de loyer à payer, j'habitais en dessous d'elle. Pis, c'est ça. Pis (soupir). Pis (grande respiration) quand elle n'était plus là, c'était comme. Tout ce que je vais faire, je vais faire comme ma grand-mère, comme elle a fait pour la famille pis c'est vraiment un boost de plus. Je ne sais pas pourquoi exactement mais il y a juste quequ'chose en dedans de moi qui me dit que je ne peux pas rien foutre. Si je peux pas rien foutre, c'est quoi que tu veux faire, je veux faire telle affaire telle affaire. Il faut que je le fasse d'abord ou dans n'importe quoi que je fais, n'importe quoi que je fais, que ce soit payer ma maison, que ce soit travailler dans Provigo à côté, je donne à fond, à 120%, le plus que je peux. C'est ça, je suis plus un enfant, c'est ça, les affaires changent. Je suis un peu plus sérieux, plus responsable, c'est un ça qui me manquait. Ma grand-mère me disait un peu : « T'es pas responsable nan nannan ».

S: Pourquoi elle disait ça?

Dave : Je sais pas. Je faisais des affaires des fois aussi.

S: Par exemple?

Dave: Je sais pas. Mon linge partout ou mes affaires n'étaient jamais en ordre. J'étais un jeune qui manquait un ptit peu d'organisation avec mes affaires. Elle me disait ça. Elle me disait : « Qu'est-ce que ta fanm va dire ? » Dans un sens, elle avait un peu raison. Mais...

S : Le manque d'organisation, c'était seulement à ce niveau-là?

Dave: Ouais. C'était pas, c'était plus grand, plus haut que ça. J'étais un garçon à manman-là. Tu sais. A grand-mère aussi là. Je restais à la maison, je faisais qu'est-ce j'ai à faire. Elle dit : « Va pas là ». Peut-être je vais y aller, après elle dit : « Va pas là ». Je vais pas y aller après. J'étais obéissant. Pas trop désordre.

S: Est-ce que tes parents t'ont imposé quand t'étais plus jeune un style vestimentaire?

Dave: Non. Anh! Quand j'étais plus jeune, je me sentais un peu mal quand ma mère me mettait un pantalon et pis un chandail quand elle m'envoyait à l'école. Je me sentais just come. (rire)

S: Quand t'es devenu plus âgé, c'est toi qui choisissais? Est-ce que, eux, ils mettaient des limites dans des choix?

Dave: Non. Pas ma mère, non.

S: Est-ce que t'as un style vestimentaire aujourd'hui?

Dave: Je suis plus ou moins classique. Je suis habillé pantalon jeans. J'ai des ptits morceaux spécial qui sont chers que j'achète, mais je suis un gars très classique, style rétro, un peu mélangé avec un peu de rock, un peu de R&B. Fait que ouais.

S: En termes de coupes de cheveux?

Dave: J'aime ça court. J'aime ça couper mes cheveux assez courts égal partout.

S: Est-ce que ça t'es déjà arrivé d'adopter un style?

Dave: Ouais. Ouais. J'ai fait murock quand j'étais plus jeune, j'ai déjà eu des stresses, c'est ça.

S: Et, pourquoi? Cela t'apportait quelque chose?

Dave: J'aimais ça être différent.

S: Tu aimais ou tu aimes ça?

Dave: J'aime ça aime ça être différent.

S: Être différent, ça t'apporte quoi?

Dave: Ça m'apporte que je suis moi. (rire). Puis, j'suis moi, j'suis pas comme toi. J'aime ça des fois un p'tit sens d'originalité...

S: Est-ce que le souci d'être branché, d'être in comme ils disent, je crois?

Dave: In. Ouais, je suis in. (rire)

S: Qu'est-ce que cela veut dire?

Dave: In, ça veut dire que tu connais toutes les modes, tout c'qui s'passe. Mais, j'étais plus in avant, maintenant j'ai un peu lâché. Vraiment pour être in in il faut de l'argent. Veut veut pas les dernières modes, ils coûtent chères. Si t'es une personne qui sait bien magasiner, des fois tu peux trouver le même morceau pour moins cher. Ouais, des fois tu peux trouver, mais le cercle in ne me soucie pas, je m'en fous pas mal du cercle in, mais je suis in sans le savoir.

S: C'est quoi le cercle in?

Dave: Le cercle in. (rire) Le cercle, le cercle de personnes qui ont toujours les affaires populaires, toujours à la mode, tu sais. C'est ça le cercle in, c'est quand t'étais jeune, toi, mes parents, pas toi, mais quand t'étais jeune, t'avais ton cercle de personnes qui avaient toujours le bon linge, t'avais ton cercle de personnes qui s'habillaient un peu moins bien. Ça c'était le cercle in. Mais, maintenant, c'est tellement devenu euh, ça a tellement changé, c'est comme n'importe quoi peut être inn maintenant. Toutes les vieux styles reviennent, comme les vieux jeans déchirés comme ça so, c'est ça. Le cercle in, c'est vraiment un groupe de personnes qui se fréquentent entre amis, pis ils sont toujours à la mode.

S: Est-ce que t'étais dans un cercle in avant?

Dave: Plus avant, oui.

S: C'était à quelle période de ta vie?

Dave: Je dirais de 16 à 20 ans.

S: Ce cercle-là, c'était multiethnique ou comment?

Dave: C'était multiethnique.

S: Et, la majorité était?

Dave: Noirs, latinos, blancs.

S: Mais, la majorité c'était quel groupe?

Dave : Noir. Haïtiens, Jamaïcains, Somaliens.
S: Alors, les Noirs étaient majoritaires.
Dave : Les Blancs aussi. J'avais beaucoup d'amis Blancs moi, d'amis Blancs, Chinois.
S: Comme tu parles de tes amis, on anticipe, on va parler de tes amis. Peux-tu me parler de ton groupe d'amis? Qu'est-ce qu'on retrouvait dans ton groupe d'amis?
Dave : Le basket. On jouait beaucoup au basket. Pis, j'avais un ami qui s'appelait Bruno, Bruno, lui, il était le capitaine de l'équipe de basket de notre école qui était la meilleure équipe de notre région 2 ans de suite.
S: C'était à quelle école?
Dave : Saint Patrick's High School à Ottawa.
S: Saint Patrick's?
Dave : Oui. C'était une école irlandaise, on portait des uniformes à cette école-là.
S: C'était une école privée?
Dave : Non. Une école catholique.
S: Anglophone hein?
Dave : Anglophone. Avec lui, lui, c'était le gars le plus populaire, il était capitaine de l'équipe de basket. So, à travers lui, j'ai rencontré plusieurs personnes dans les cercles populaires. C'est comme ça que tranquillement pas vite, le monde trouvait que j'étais drôle, je faisais le monde rire, c'est comme ça que j'ai fait ma popularité monter. C'est ça, il y avait le basket, j'avais d'autres p'tits groupes aussi du quartier que je tchillais avec parce qu'on faisait des p'tits mauvais coups-là genre.
S: Des mauvais coups?
Dave : (rire) Des p'tits mauvais coups-là.
S: Comme par exemple?
Dave : Je sais pas. Aller dans le dépanneur-là, voler des affaires. (rire) Je sais pas. Lancer des œufs à la maison d'un gars qu'on connaît pas.
S: Dans tes groupes d'amis là, est-ce qu'il y avait beaucoup d'Haïtiens?
Dave : Non, pas beaucoup d'Haïtiens. Il y avait juste un Haïtien dans mon groupe quand j'étais plus jeune quand j'habitais à Ottawa.
S: Avant de quitter Montréal pour Ottawa, dans ton groupe d'amis, il y avait plus de quoi?
Dave : Avant de partir ici?
S: Avant de quitter Saint-Michel?
Dave : J'avais plus des amis Haïtiens, c'était un peu égal, je connaissais du monde, mais pour être plus ami ami, ça variait, j'avais des amis Haïtiens, Chinois, Blancs, ça variait.
S: Il n'y avait pas un groupe dont le pourcentage était plus élevé, c'était égal.
Dave : Ouais, c'est ça.
S: Ok. Est-ce que chez toi, je sais que ta mère est d'origine haïtienne? T'as jamais été en Haïti n'est-ce pas?
Dave : Non.
S: Pourquoi?
Dave : Je sais pas. C'est le temps qui n'était pas bon. Je sais pas. J'ai jamais eu le temps pour y aller.
S: Et, ta mère est retournée là-bas entre-temps?
Dave : En Haïti? Non, elle est à Ottawa.
S: Elle n'est jamais retournée en Haïti depuis qu'elle a été à Ottawa?
Dave : Elle est allée 2 ou 3 fois.
S: Et, ta grand-mère? Elle n'est jamais retournée là-bas?
Dave : Non. Elle n'est jamais retournée.
S: Mais, est-ce que vous avez encore des parents là-bas?
Dave : Non.
S: Et, dans d'autres pays?

Dave : Aux States, New York, on a de la famille là-bas. Atlanta.

S: Et, vous êtes en contact avec ces gens-là?

Dave: Oui, oui, ma famille, ma mère, ma tante, oui. Pas moi, nécessairement.

S: Ils viennent ici, vous allez là-bas. Comment ça se passe?

Dave : Ouais, ouais. C'est plus qu'ils viennent ici qu'on va là-bas, mais ça arrive qu'on va là-bas, pis ils viennent ici.

S: Ils viennent à quel rythme? Combien de fois par mois?

Dave : Très éloigné-là.

S: Une fois par an?

Dave : Même pas. Des fois, ça peut être une fois par an. Puis, on ne les voit pas pour 2, 3 ans. Ça varie.

S: Et, vous vous parlez au téléphone?

Dave: Assez rarement. 2, 3 fois par an. Moi, c'est mes parents, pis mes tantes pis tout. Moi, j'ene connais pas exactement, je sais pas exactement combien de fois qu'elle appelle là-bas, mais je sais qu'elle appelle là-bas. Ça arrive qu'ils appellent.

S: Est-ce que t'es en contact avec la famille de ton père à Trinidad?

Dave : Non, je suis pas en contact direct, mais à travers mon père, oui. Ouais, quand mon père est là, ils me passent le téléphone, je leur parle. Je suis allé à Trinidad, je suis allé au Trinidad, une fois pour le mariage de ma tante.

S: La sœur de ton père?

Dave : Ouais.

S : Ton père, il est encore avec ta mère?

Dave : Oui, ils étaient ensemble, là ils ont cassé, mais ils sont retournés ensemble.

S: D'accord. T'as toujours grandi avec les deux?

Dave : Ouais. Il y avait un moment de temps que j'étais avec ma mère tout seul pis, il y avait une p'tite séparation, pis après il a été là.

S: Là, ils sont maintenant ensemble?

Dave : Ouais.

S: Chez toi, comme ta père est anglophone et ta mère est francophone, créolophone, j'imagine, c'est quelle langue qu'on parlait?

Dave : Toutes les langues. Moi, c'était français, mais je regardais souvent la télé en anglais.

S: Tu parlais en français qui?

Dave : A ma mère.

S: Et puis à ton père?

Dave : En anglais.

S: Et, le couple, ton père et ta mère, ils se parlaient en quelle langue?

Dave : Ma mère peut le parler en français, puis il répond en anglais. Puis, ma mère parle anglais avec.

S: Mais, quelle était la langue la plus présente dans le couple?

Dave : Anglais. Entre les 2, oui anglais parce qu'il parle pas bien français.

S: Quelle était la langue la plus présente dans le couple, avec les enfants?

Dave : Anglais.

S: Et, avec tes sœurs tu parles quelle langue?

Dave : En anglais. Je parle en anglais.

S: Tes sœurs sont nées à Montréal.

Dave : Oui.

S: Est-ce qu'elles parlent français?

Dave : Un p'tit peu.

S: Est-ce que cela t'arrive de leur parler en français?

Dave : Ouais. Pas pour une grosse conversation, genre quelques affaires qu'elles comprennent.

S : Est-ce que cela t'arrive avec tes sœurs. Est-ce que t'a remarqué que tu parlais une langue

- et tu passais d'une langue à une autre?
- Dave : Quand je parle anglais, je parle juste anglais. Des fois, si je veux parler français avec quelqu'un, des p'tits d'anglais vont rentrer.
- S: Est-ce que c'est quelque chose que tu décides de faire ou c'est quelque chose qui arrive comme ça?
- Dave : C'est quelque chose qui arrive comme ça.
- S: Est-ce que ça t'est déjà arrivé de décider de parler comme ça?
- Dave : HnHn (négation).
- S: Jamais?
- Dave : C'est juste des fois, il y a des mots qui viennent pas et pis boum je le remplace par un mot en anglais.
- S: C'est comme un dépannage?
- Dave : Ouais.
- S: Ça t'arrive avec l'anglais et le français ou bien ça t'arrive avec d'autres langues aussi?
- Dave : Juste l'anglais et le français.
- S: Et, le créole?
- Dave : Mmm Ouais, le créole, ça peut arriver. Créole anglais.
- S: C'est un choix ou bien c'est spontané?
- Dave : Ça peut être un choix comme ça, mais la plupart du temps c'est spontané.
- S: Quand est-ce que tu fais ce choix-là?
- Dave : Pour le fun.
- S: Ok. Est-ce qu'il y a d'autres raisons?
- Dave : Mmmm. Je dirais pas. Non.
- S: C'est toujours pour le fun?
- Dave : Ouais, si je veux mélanger 2 langues, ça va être plus pour un dépannage comme d'habitude, mais spontanément, moi, non.
- S: Mais, quand tu dis pour le fun. Peux-tu me donner quelques exemples, dans quels genres de situations, avec qui par exemple?
- Dave : Avec des amis quand on est ensemble.
- S: Est-ce que ce sont des amis d'origine haïtienne ou d'autres origines?
- Dave : Amis d'origine haïtienne. Haïtiens, Haïtiens. Quel exemple, je peux prendre? Dans le reggae là, ils vont faire du patois créole-là. Sa k apgwàn? Sa k apfèt? Sa k pase? Sa k apgwàn?
- S: Mais, où est-ce que tu entends ça?
- Dave : Gwàn se jamaïcain pour sa k apfèt alors là tu mélange un peu les 2 là. Sa k apfèt?
- S: Mais, où est-ce que tu entends ça?
- Dave : Où ce que j'entends ça?
- S: C'est toi qui l'utilises comme ça?
- Dave : Ouais, ouais. Je l'ai inventé comme ça. J'ai mis 2 mots ensemble, pis ça arrive comme ça. Juste un slang. C'est plus un...quand je dis un slang, c'est juste une genre de façon de parler dans la rue.
- S: Est-ce que t'es le seul à le faire ou tu as des amis qui le font aussi?
- Dave : Ouais. Il y a plusieurs amis qui le font aussi.
- S: Et, ce sont des amis d'origine?
- Dave : Tout le monde. Presque toutes les races le font.
- S: Ok.
- Dave : Cambodgiens, Haïtiens, Latinos, Blancs.
- S: Ok. Mais, où est-ce que t'as appris à parler créole?
- Dave : A travers ma famille. Mes parents qui m'parlent créole, ma grand-mère qui m'parlait créole, ma mère qui me parlait toujours créole des fois.
- S: Ok. Est-ce que chez toi on t'a imposé une langue? Est-ce que tu sentais qu'on t'imposait

- une langue, qu'il y avait une certaine interdiction par rapport à une langue?
- Dave : HnHn. Non. Ma famille était assez louste-là.
- S : Est-ce que t'as eu l'impression que tes parents, que ça soit ta grand-mère, ton père ou ta mère t'ont imposé un style de vie? Des pratiques?
- Dave : Non. Pas. Il y avait l'Halloween que je ne pouvais pas passer quand j'étais jeune. Des affaires de même, mais.
- S : Est-ce qu'ils te donnaient une raison?
- Dave : C'est la fête du diable.
- S : Quoi d'autre?
- Dave : Mmmm. A part de cela, pas vraiment d'autres choses, mes parents étaient assez cool.
- S : Tu dis qu'il y a l'Halloween à laquelle tu ne pouvais pas participer, mais ça c'est une fête nord-américaine. Mais, est-ce qu'il y a des fêtes haïtiennes qui étaient fêtées dans ta famille?
- Dave : Non.
- S : Comme la fête du drapeau?
- Dave : Pas vraiment.
- S : Comme la façon de fêter le 1er janvier?
- Dave : Oui, ça, il y avait ça avec ma mère, puis ma grand-mère.
- S : On faisait ça comment?
- Dave : Avec la soupe. Ouais. (rire) La soupe pis chocolat, pis pain. (rire) Euh. Ouais. Je pense que c'était la façon haïtienne je pense...
- S : Est-ce que tu sentais que le mode de vie chez toi était différent du mode de vie dans la famille d'autres jeunes d'origine différente?
- Dave : Ouais, ça arrive hein.
- S : Est-ce que tu voyais une différence entre les pratiques chez toi et celles de chez tes amis?
- Dave : Oui, il y avait des différences.
- S : A quel niveau?
- Dave : Je voyais (hésitation) qu'il y avait des familles blanches qui faisaient de façon différente que nous autres ont fait ça, des affaires différentes qu'on faisait.
- S : Par exemple?
- Dave : Des familles qui mangent genre souper à 5 heures genre. Pis, nous autres, les Haïtiens, on mange le souper plus tard, 7h-8h. Quoi d'autre?
- S : Et, au niveau de la façon d'éduquer les enfants, est-ce que tu voyais une différence?
- Dave : Ça aussi. (rire) Il y avait le p'tit Blanc qui criait sur leurs enfants. Moi, je pourrais jamais faire ça. (rire) Jamais, je pourrais même pas rêver à Jamais, je pourrais même pas rêver à ça. Pis, c'est ça. C'est ça. Le bon bâton. Je trouvais que.
- S : Tu parlais du bâton.
- Dave : (rire) C'est ça. Eux, ils mangeaient moins de bâton que nous autres. Eux, ils en mangeaient presque pas.
- S : Et, toi, tu en mangeais?
- (rire)
- Dave : Oh! Yes. J'ai eu ma dose de bâton. Yes, sir! Mais, je suis content de les avoir eu. Ça m'a fait aujourd'hui un... C'était bon.
- S : Ça te fait aujourd'hui un?
- Dave : Un homme. Ça m'a pas rendu faible dans la vie. C'est ça, c'est ça. Je suis capable de m'affirmer, je suis capable de. Si quelqu'un me frappe dehors, je suis capable de me défendre d'une manière.
- S : Est-ce que tu peux me parler de personnes qui ont été très importantes pour toi autour de toi, dans ta famille? Ça peut être également en dehors de ta famille, dans ton entourage. Des gens qui ont eu ou ont une influence sur toi.
- Dave : eh peux dire ma grand-mère, ma tante et puis ma mère.

S: Pourquoi?

Dave : Ils m'ont aidé beaucoup. A chaque fois, ils ont toujours été là pour moi. C'est ça.

S: Et, ces gens-là t'influencent?

Dave : Han Han!

S: Et, à quel niveau? Comment?

Dave : J'ai un peu de caractère de ma mère. J'ai un peu le caractère de ma mère. Pis, j'ai un peu la patience de ma tante. C'est des p'tites affaires de même. Ben, c'est ça.

S: Qu'est-ce que tu sais d'Haïti, qui est le pays d'origine de ta mère?

Dave : Mmmm. J'en sais pas beaucoup beaucoup.

S: Est-ce que chez toi tu entendais parler d'Haïti?

Dave : Une fois de temps en temps, ma grand-mère des fois, mais pas souvent souvent.

S: Tu entendais parler de Trinidad aussi?

Dave : HanHan.

S : Tu entendais parler plus d'Haïti ou plus de Trinidad ou c'était la même chose?

Dave : Un p'tit peu la même chose. Quand j'allais chez ma grand-mère, il y avait du monde qui venait, des invités d'Haïti qui venaient coucher chez ma grand-mère. Du monde, des invités, pis j'apprenais là. Pis, quand j'étais à la maison, mon père, il amenait des affaires de Trinidad, il me montrait, il m'apprenait en même temps. Pis, c'est ça.

S : Mais, qu'est-ce que tu sais d'Haïti à part de cela?

Dave : Mmmm. Des histoires.

S: Quel genre d'histoires?

Dave : Des histoires de peur là, des histoires de loup garou.

S: Qui te racontait ces histoires?

Dave : Ma grand-mère, mon. Ma grand-mère, pis ma mère. Des histoires de peur-là, des histoires qui se passaient en Haïti-là. Vraiment l'histoire d'Haïti en détail, j'en connais un peu, mais pas beaucoup beaucoup.

S: Est-ce que tes parents t'ont déjà interdit de fréquenter un de tes amis?

Dave : Mmmm. Non.

S: Cela ne t'est jamais arrivé.

Dave : Ouais, des amis vagabon, des affaires de même.

S: C'est quoi des amis vagabon pour toi?

Dave : Euh! Pour eux autres qui voyaient ça comme ça. Qui n'écoutaient pas leurs parents, qui étaient toujours dehors à n'importe quelle heure. Pis, ils voulaient pas que je me tenais avec eux autres.

S: Et, ces amis-là étaient de quelle origine?

Dave : Haïtiens, Blancs, Latinos, j'étais dans l'quartier Saint-Michel vraiment multiculturel, il y avait un peu de tout.

S : Est-ce que tu penses que tes parents ont un type de fille ou un type de femme qu'ils aimeraient pour toi?

Dave: Non.

S: Est-ce qu'ils t'imposent un type de femme?

Dave: Pas nécessairement, mais ils savent que je fais un bon choix, mais ils m'ont jamais imposé une fille.

S: Est-ce que tu penses qu'ils ont une préférence?

Dave : Mmmm. Ils préféreraient mieux que je me trouve une uneune femme d'église ou quequ'chose de même.

S: Ta mère continue à aller à l'église?

Dave : A Ottawa.

S: Protestantehein?

Dave : Ouais.

S: Une église haïtienne?

Dave : C'est une église jamaïcaine, le pasteur est jamaïcain, mais il y a toutes les cultures qui y vont.

S: D'accord. Euh! Il y a un type de fille qui te plait en particulier?

Dave : Mmmm. Ben, je sais pas.

S: Ça peut être au niveau physique, ça peut être à un autre niveau, n'importe quoi, l'origine.

Dave : Non, pas vraiment, j'aime n'importe qui que vraiment qui a du charme qui a quequ'chose...qui est intelligente. Ça pourrait être n'importe qui, moi, je suis une personne vraiment c'est l'humain, c'est pas la couleur, c'est quel genre de personne c'est, c'est vraiment la personne, si c'est une personne bon cœur. Intelligente, c'est vraiment ça qui m'attire dans une fille.

S: Ok. Euh! Est-ce qu'en général tu sors avec des filles d'une origine bien précise?

Dave : Ouais. Je suis sorti avec beaucoup plus de fille comme Québécoise, des Blanche que ma propre couleur-là. Euh! Oui, j'ai...

S: Tu peux parler plus fort?

(rire)

Dave : Je suis sorti avec...

(rire)

S: C'est confidentiel (rire)

Dave : C'est ça, je suis sorti avec, c'est ça, je suis sorti avec plus de Québécoise que d'Haïtienne, comme de ma propre race. Moi, je suis une personne, je suis sorti avec des filles hindous, chinoises, cambodgiennes, espagnoles, latinos, j'ai pas vraiment une genre de préférence fixe.

S: Ok. Le fait de sortir surtout avec des Québécoises, est-ce que c'était un choix?

Dave; Ben, c'était. Disons au début, je sais pas, j'étais plus attiré aux Québécoises, pis après ça a commencé à être juste comme ça. C'est par nature des fois que je suis tombé avec une Blanche ou

S: Quand tu dis que c'est par nature, qu'est-ce que tu veux dire par là?

Dave : Comme je rencontre quelqu'un, puis on se parle. Pis, tout de suite on voit que ça pourrait Morisher.

S: Ok. Avant, c'était une préférence?

Dave : Ouais.

S: Pourquoi cette préférence?

Dave : Je sais pas. (hésitation-rire). J'sais pas, j'sais pas. C'est une préférence.

S: Comment ça tu ne sais pas. Vas-y.

(rire)

Dave : Umm. Je n'sais pas, c'était une préférence, j'aimais les Blanches.

S: C'était physiquement ou?

Dave: Physiquement, j'aimais ça, mais c'était. Je sais pas, c'était quelque chose de nouveau pour moi. Quand j'ai commencé, pour moi, c'est, je ne sais pas comment expliquer ça.

Dave : Physiquement, mentalement aussi c'est, mais c'est après un bout que j'ai commencé à sortir avec différentes races. Genre vers l'âge de 15-16 ans. Epi, après j'ai commencé à avoir toutes les autres cultures.

S: Est-ce que tu as des critères de sélection?

Dave : Non.

S: Non?

Dave : Non.

S: Là, t'étais à Saint-Michel au début, est-ce que t'as été à l'école francophone à Saint-Michel au début ou anglophone?

Dave : Francophone à Saint-Michel. J'ai été à l'école francophone à Saint-Michel. Et, pis c'est ça. Epi après, 6ème année, j'ai déménagé à Ottawa et de là, j'ai fini mon secondaire là-bas.

S: Dans une école anglophone?

Dave : Anglophone.

S: C'était le choix de qui l'école francophone? Tu avais droit à l'école anglophone aussi.

Dave : J'ai commencé à l'école francophone. L'école à côté de nous était française.

S: C'est juste parce que c'était à côté de chez toi ou il y avait d'autres raisons?

Dave : J'étais à Montréal dans ce temps-là, c'était partout un peu. Même si je parlais un peu anglais, c'était l'école français, j'ai commencé avec l'école français. Pis, après un boute, ...voulait que j'apprenne plus l'anglais.

S: Qui voulait ça?

Dave : Ma mère.

S: Ok.

Dave : Pis, après on a déménagé à Ottawa et j'ai commencé à aller à l'école à Ottawa, anglophone.

S: Et, pourquoi ta mère a été à Ottawa? Ils sont partis ensemble tes parents?

Dave : Ouais, pour des raisons de famille-là. Il y a des p'tits problèmes qu'elle avait, elle voulait un changement.

S: Ok. Est-ce que c'était des problèmes au niveau du couple ou d'autres types de problèmes?

Dave : Han. Un peu de tout.

S: Est-ce que tu parles créole?

Dave : Oui, je parle un peu.

S: Un peu?

Dave : Je parle créole, je me débrouille très bien.

S: Dans quelles situations, tu parles le créole aujourd'hui? Avec qui et dans quel genre de situations?

Dave : Avec des des. Des fois, quand je rentre dans des magasins haïtiens si je parle avec des adultes, des adultes haïtiens. Je vais parler haïtien avec eux autres, créole avec eux autres. Pis,...(1 :09 :42), des amis, pour le fun.

S: C'est des amis haïtiens?

Dave : Ouais, des amis haïtiens.

S: On me dit dans l'coin il y a des jeunes d'autres origines qui parlent

Dave : Ouais, qui parlent le créole aussi, oui.

S: Est-ce que ça t'arrive de leur parler en créole aussi?

Dave : Ouais, ouais. Pour le fun. Ouais.

S: Ok. Est-ce que tu sens que quand quelqu'un d'une autre origine parle le créole il l'utilise dans un objectif précis? Pourquoi ils l'utilisent, les étrangers?

Dave : C'est pour le fun.

S: Ok.

Dave : Dans. De qu'est-ce que je vois dans mon entourage, c'est plus pour le fun.

S: Quand ils le font les étrangers, quand je dis étrangers, étrangers par rapport aux Haïtiens, ils le font avec qui? Est-ce qu'ils le font avec des Haïtiens ou ils le font avec d'autres personnes aussi?

Dave : Je les vois plus souvent avec des Haïtiens qu'ils connaissent du quartier, mais ça peut arriver entre d'autres personnes aussi comme qui n'sont pas Haïtiens, mais c'est à cause la façon d'autres amis parlent, ils vont parler comme ça aussi avec des personnes qui sont pas Haïtiens.

S: Est-ce que cela leur arrive de passer d'une langue à une autre. Par exemple, français-créole ou anglais, etc.?

Dave : Ouais, ouais, ça va arriver de français à créole. Ouais, ça arrive souvent. Comme le monde des fois, ils vont dire : « Il est où le kòb? ». Le kòb, kòb.

S: Il est où le kòb?

Dave : Ouais. Veux-tu du kòb.

S: Et ça, c'est plus les jeunes d'origine haïtienne qui le font ou bien?

Dave : Tout l'monde. Toutes les origines: des Blancs dit kòb. Euh! Toutes les origines le font.

S: Et, comment tu peux expliquer ça?

Dave : Toutes les origines qui fréquentent des Haïtiens le font, qui ont des amis haïtiens le disent.

S: Selon toi, pourquoi ils parlent ainsi?

Dave : Je sais pas. Ils aiment ça.

S: C'est quoi l'objectif?

Dave : Je n'sais vraiment pas. C'est pour le fun, ils aiment ça, ils trouvent cela cool. Ils aiment ça, ils veulent se rapprocher de leur ami haïtien ou de la race.

S: Et, cela te fait quoi de les entendre?

Dave : Moi, ça m'fait rien. Moi, je trouve cela fun, je trouve cela cool.

S: Ok. Est-ce que tu as des amis d'autres origines qui ont déjà manifesté l'envie d'apprendre le créole?

Dave : Ouais, j'ai eu des amis comme ça.

S: Et, ça t'a fait quoi de les entendre dire cela?

Dave : Je trouvais ça cool qu'ils voulaient apprendre la langue, tu sais.

S: Est-ce que tu sens le besoin d'affirmer une identité quelconque?

Dave : Une identité, quoi?

S: Une identité quelconque.

Dave : Je n'comprends pas.

S: Par exemple, est-ce que tu sens le besoin de t'affirmer en tant qu'homme? Comme, au Québec, des femmes sentent le besoin de s'affirmer comme femmes. Est-ce que tu sens le besoin de t'affirmer comme homme, est-ce que tu sens le besoin de t'affirmer comme Trinidadien, comme Haïtien, comme Québécois, comme Canadien, comme jeune, comme jeune de Saint-Michel?

Dave : Oui, ça m'arrive de m'affirmer que je suis Haïtien, mais le plus en général, je m'affirme comme je suis humain comme tout le monde. Pis, je (hésitation). Je vois pas les personnes par leur couleur. Moi, je suis une personne comme ça. So, ça peut être. Je suis une personne très sur terre, je peux comprendre le clochard qui est là comme je peux comprendre l'homme riche dans son bureau. Je suis une personne qui observe beaucoup, pis qui analyse beaucoup pour moi-même. T'sais, j'analyse, pis je garde ça pour moi-même. J'suis un peu omniscient genre. Je vois tout de haut, je vois des situations, pis je sais qu'est-ce qui s'passe, pis, j'en parle pas directement. Pis, pour être une personne comme ça, il faut vraiment être une personne qui est ouverte à tout l'monde genre. Je confirme une identité si vraiment je l'ai besoin t'sais.

S: Ça t'arrive d'en avoir besoin alors?

Dave : (grande respiration et soupir) Ça peut arriver. Genre quelqu'un commence à parler mal des Haïtiens et pis nan nan ils pensent que je n'suis pas Haïtien. Je vais m'affirmer: «Tiens je suis Haïtien, tu n' dois pas parler comme ça », par exemple.

S: Est-ce que cela t'arrive de t'affirmer comme Trinidadien aussi?

Dave : Euh! Quand on me demande d'où c' que je viens je l' dis. Sinon, je m'affirme comme personne comme tout le monde.

S: Mais, ça t'arrive de t'affirmer comme Haïtien.

Dave : Oui.

S: Tu as parlé de la situation quand on dit du mal des Haïtiens. Est-ce qu'il y a d'autres situations où tu t'affirmes comme Haïtien?

Dave : Quand qu'il y a du bon manger qui se fait et pis une personne dit « Ah! C'est bon là! » Moi, je dis: « c'est mon manger de mon pays. » (rire) Je me sens fier, t'sais. Chaque p'tite bonne chose qu'Haïti a offert et puis que le monde aime et qu'on parle, je vais m'affirmer. Tu t'sens bien, t'sais.

S: Est-ce que tu te sens Haïtien?

Dave : Oui! (rapidement et avec assurance). Ouais.

S: Tu te définis comment d'abord? Tu es quoi? Si on te le demande, il y a Canadien, Trinidadien, Québécois, etc, qu'est-ce qui va sortir d'abord?

Dave : Je suis un soul, je suis un âme rebelle. (rire). Je suis un âme rebelle (grande respiration)

S: Sincèrement, qu'est-ce qui sort avant? Le réflexe, c'est quoi?

Dave : Moi, je dirais le réflexe, c'est un peu le réflexe Québec qui va sortir en moi un peu, mais pareil, j'suis une personne qui est bizarre, t'sais. Je n'veux pas trop donner au début. T'sais, je n'sais pas vraiment comment dire ça, je n'veux pas trop donner au début, je vais pas laisser savoir à la personne à côté à quoi je pense, t'sais. Juste un p'tit déjouement. T'sais, je peux être mieux capable d'analyser une personne et puis pour voir vraiment.

S: Quel type d'identité tu vas présenter ou pas, c'est ça?

Dave : Un peu, ouais.

S: Alors, tu ne vas pas te présenter au départ, tu attends de voir la situation.

Dave : HanHan.

S: Et, puis, l'identité qui peut être utile, c'est ce que tu utilises?

Dave: Ouais.

S: C'est ça?

Dave : Oui, exactement! D'une façon très discrète et délicate. Oui.

S: Et, tes parents est-ce qu'ils t'identifient à un groupe?

Dave : J'en sais même pas. Pour de vrai, je n'sais pas qu'est-ce que mes parents ils pensent ou s'ils s'identifient à un groupe ou pas ou s'ils le font...

S: Tu ne sais pas s'ils t'identifient à un groupe?

Dave : Non.

S: Tu écris le créole haïtien?

Dave : Mmmm. Je le lis, mais je n'sais pas comment l'écrire, je crois que j'aurais pas trop de difficultés à apprendre.

S: T'as déjà eu l'envie d'apprendre à écrire le créole haïtien?

Dave : Pas nécessairement.

S: D'accord. On continue. T'es fatigué?

Dave : HnHn (negation).

S: Alors, si je comprends bien, tu parles l'anglais, tu parles français, tu parles le créole?

Dave : Ouais.

S: Tu maîtrises les 3?

Dave : Ouais.

S: Est-ce que tu sens que tu maîtrises l'une plus que l'autre?

Dave : Annnnn. L'anglais.

S: Ok.

Dave : Parce que je maîtrise l'anglais plus que le français et le créole.

S: Ok. Et, avec les amis, si récapitules, avec les amis, c'est plus?

Dave : Français. Ben, autour d'ici, c'est le français.

S: Même à Saint-Michel?

Dave : Ouais.

S: Et, t'as fréquenté quelle école à Saint-Michel?

Dave : Euh! École MontCalmà côté de la Maison d'Haïti, pis.

S: Ça c'est le primaire?

Dave : Oui. Mont Calme, Louis Jo.

S: Ok.

Dave : Saint-Noël Chabanel-là.

S: Saint-Noël?

Dave : Oui.

S: Ça s'est secondaire?

Dave : Non, primaire.

S: Chabanel. Loui Jo, c'est secondaire?

Dave : Oui. Pis, ouais, Félicitations.

S: C'est à Saint-Michel?

Dave : Non, c'est proche de Rosemont.

S: a, c'est quel niveau?

Dave : Primaire aussi.

S: Ecole Félicitations. Pourquoi une école qui n'est pas à Saint-Michel?

Dave : Je sais pas. Ah mais, j'ai bougé un peu à plusieurs écoles.

S: Pourquoi t'as changé d'école?

Dave : J'étais un peu. Trouble de comportement des affaires de même.

S: Quand on a des troubles de comportement, on nous envoie dans une autre école?

Dave : Ouais. On nous changeait d'école.

S: Ok. Est-ce que c'est des écoles spécialisées à ce moment ou?

Dave: Ouais, ce sont des écoles qui ont des groupes spécialisés: TDC, trouble de comportement.

S: Ok. Ecole Félicitations. Est-ce qu'il y en a d'autres?

Dave: Non, c'était tout.

S: Et à Ottawa?

Dave: Ouais, Saint Patrick, Feilding, Brookfield.

S: A Ottawa, c'est que des écoles secondaires hein? Ces 3 écoles sont des écoles secondaires?

Dave: Oui.

S: T'as fait tout ton primaire ici hein à Montréal?

Dave: Oui.

S: Pourquoi ils disaient que t'avais des troubles de comportement? Comment ils expliquaient ça?

Dave: Je sais pas. J'étais un enfant hyperactif, j'étais un enfant qui aimait beaucoup jouer.

S: Quand ils disent hyperactif, cliniquement prouvé ou?

Dave: Ouais, ils disaient cliniquement prouvé, mais pour de vrai, je suis un enfant qui aimait jouer, qui aimait l'action. (Han! Grand soupir)

S: Tu prenais des médicaments?

Dave: Avant, il y avait un médicament que je prenais avant, mais après on a arrêté le première année.

S: C'était du Ritalin?

Dave: Hanhan (positif).

S: Pendant 1 an?

Dave: Hanhan.

S: A quel âge?

Dave: Près, 12, 12-13 ans.

S: Et, pourquoi ils ont arrêté?

Dave: Ma mère voulait plus, elle disait que c'était de la bull shit.

S: Ok.

Dave: Elle croyait pas à cela. C'est comme, elle disait comme je suis un enfant normal, je n'ai pas besoin de ça.

S: Là, tu m'as parlé de ton projet de devenir un grand acteur. Est-ce que tu peux me parler de quelqu'un qui exerce un métier, ça peut être dans ta famille, ça peut être ailleurs, que tu admires en fonction de la profession qu'il exerce? Tu l'admires parce qu'il exerce une profession que tu admires. Est-ce qu'il y a quelqu'un?

Dave: En fonction de ce qu'il fait comme travail?

S: Oui.

Dave: Mon oncle, j'ai un oncle qui travaille comme grand cuisinier dans des restaurants et puis dans des hôtels. Il se fait payer beaucoup, puis je trouve, j'admire qu'est-ce qu'il fait. Tiens, il fait de la cuisine et puis il est super bon, il cuisine super bien et puis.

S: Pourquoi tu aimes ça?

Dave: Quoi? Qu'il cuisine?

S: Non, ce qu'il fait?

Dave: Mais, je trouve que c'est fun cuisiner, je trouve que c'est l'fun de savoir cuisiner, puis être capable de cuisiner pour un grand nombre de monde, puis du monde haute qualité, haute grade tout ça, je trouve ça le fun.

S: Quand tu dis des gens de haute qualité...?

Dave: Des gens plus plus qui ont plus d'argent. Si t'es capable de jouer avec le goût, t'es capable de jouer avec le goût, il est raffiné dans les sortes de goût, il est bon avec ça. Puis, je trouve que c'est quelque chose de cool, d'intéressant, d'intrigant. Je trouve que c'est l'fun.

S: Est-ce qu'il y a quelqu'un d'autre que tu admires compte tenu de la profession qu'il exerce? Ça peut ne pas être quelqu'un de ta famille, ça peut être n'importe qui.

Dave: Ok. J'ai un ami qui s'appelle Milane, que lui, il fait du montage de scènes, pis c'est le fun qu'est-ce qu'il fait, je trouve que, lui, il est toujours dans le cerclage (1 :24 :32) de la télévision, il monte la scène de télé épi tout, je trouve que c'est une belle job, comme il est toujours dans le milieu. C'est ça, lui aussi.

S: Est-ce que tu sens que t'es limité en termes de profession au Québec?

Dave: Un p'tit peu oui, mais pas vraiment. Je sais que il faut que j'pousse que j'travaille fort, que je sais qu'est-ce que je veux faire, il faut que je me vende et je vais avoir ma chance de faire qu'est-ce que j'ai à faire. C'est vrai, on a tendance à se sentir un peu limité, mais t'sais il faut que je m'éveille et pis que je réalise que c'est vraiment une question de se vendre pis pis, comment tu l'veux, si tu l'veux pas vraiment, tu n'vas pas vraiment travailler fort pour. Si tu veux vraiment quelque chose dans la vie, tu vas travailler fort pour faire de quoi pour qu'on te respecte, pour pas qu'on aille à dire : t'as fait si, t'as fait cela. T'sais, tu veux toujours que ça quand ça vient à toi, c'est propre, c'est clean.

S: Ok. Mais, tu dis que tu te sens un peu.

Dave: Oui, il y a des moments où tu peux te sentir limité.

S: Dans quel sens, tu te sens un peu limité?

Dave: Ben, genre. Avant, je pourrais dire pour les job et pis toute, les genres de travail, les milieux, mais quand tu travailles bien, comme j'ai dit, tu montres qu'est-ce que t'as à faire, que tu sais faire la même job que les autres et puis tu travailles fort, il n'y a rien qui peut déjouer cela-là, il n'y a rien qui peut déjouer cela-là, t'sais.

S: Mais, c'était quoi? A quel niveau? D'où venait cette limite-là que tu sentais au début?

Dave: D'où elle venait?

S: A quel niveau? Où sentais-tu cette limite-là? Qu'est-ce qui pouvait te limiter? Tu dis avant oui tu pensais qu'il y avait ça.

Dave: Je pensais que c'était peut-être ma couleur, t'sais, qui pouvait peut-être, à cause qu'on pense que je suis suis, comme j'ai dit (1 :26 :29), tu montres qu'est-ce que tu peux faire épi tu montres que tu travailles fort et que t'es une personne comme tout le monde. Pas comme tout l'monde, mais t'es une personne qui travaille fort, qui peut travailler pour qu'est-ce qu'il fait t'sais, on va te respecter. C'était là que la limite arrêtait, je n'pense pas que je suis limité d'une manière ou d'une autre. Je pense qu'il y a toujours une façon d'avoir quequ'chose, il faut juste savoir c'est quoi la façon, d'y aller à fond.

S: Est-ce que t'aimais l'école lorsque t'étais au primaire?

Dave: Ouais, j'aimais beaucoup l'école.

S: Au secondaire aussi?

Dave: Ouais, j'aimais l'école.

S: Et, quelles étaient tes matières préférées?

Dave: Anglais, français, histoire. Education physique.

S: D'accord. Est-ce qu'il y avait une raison pour ces choix-là?

Dave: Ummm. Je sais pas. J'aimais l'anglais, tu lisais différents book, l'anglais, c'est comme français ici, tu lisais différents livres de littérature, t'apprenais des affaires et puis, c'était, j'aimais ça. L'histoire, t'apprenais un peu de l'histoire, je sais pas, il y avait quelque chose là-dedans qui m'intéressait, je sais pas c'était pourquoi, mais j'aimais ça entendre des histoires, pis écrire des histoires, répondre des questions, faire des book reports, des rapports sur les livres qu'on lisait, j'aimais ça. Exprimer qu'est-ce que je pensais du livre des affaires du livre, je trouvais ça fun.

S: Est-ce qu'il y a des professeurs, des enseignants qui t'ont marqué?

Dave: Ouais. J'ai mon professeur, une coupe de profs-là. Mon professeur d'histoire, lui, il était bon.

S: Cela peut être positif ou négatif.

Dave: J'avais Monsieur Bel..., c'est un gars aussi qui était vraiment cool aussi, il m'a poussé, il m'a aidé dans l'temps où je pensais que j'allais échouer, j'allais, pis il m'a poussé, il m'a aidé. Qui d'autres? Ummm. J'avais Monsieur Davis, ça c'était au collège, à Dawson à Montréal, professeur de films, epi lui, il m'a vraiment dit. C'est un professeur de films pis c'est un professeur de la classe de scénario, il m'a dit, c'est lui qui m'a vraiment convaincu que j'avais un don pour écrire, pis que je n'devrais pas niaiser avec qu'eux, que je devais pousser.

S: As-tu déjà entendu parler de l'école en Haïti?

Dave: Un peu, oui, par ma tante et ma mère.

S: Et?

Dave: Comment on mangeait des coups de règles dans les fesses. Un p'tit peu ouais.

S: Est-ce que tu peux faire un parallèle entre l'école en Haïti et l'école ici par rapport à ce que tu as entendu de l'école haïtienne?

Dave: C'est totalement différent.

S: Comment?

Dave: Je n'sais pas en détails, mais je sais que c'est différent.

S: Ok.

Dave: Je sais que c'est différent, je sais que là-bas, tu ne peux pas redoubler 2-3 fois. T'as une chance, 1-2 chances, après si t'es pas bon al nan chan al fèyonlòt job, al fè job ou konprann. Si t'es pas bon à l'école, tu redoubles 3-4 fois-là, tu n'es pas bon à l'école, on t'envoie faire quequ'chose d'autre. C'est comme ça au Trinidad aussi chez mon père, mon père c'est comme tu fais l'école quand tu finis l'école pour aller au secondaire, t'as une chance, t'as échoué bon, on t'envoie dans faire quequ'chose de mécanique, quequ'chose.

S: Est-ce que tu penses que si t'étais en Haïti, tu serais limité en termes de profession, en termes mes de carrière? En fonction des p'tites choses que tu connais d'Haïti-là.

Dave: Ouais. Même si ça, je ne saurais pas tout d'Haïti. Mais, j'aurais toujours une façon de me trouver des ressources, comment m'adapter à qu'est-ce que je veux faire exactement quand je le trouve.

S: Est-ce que tu penses limiter en termes de choix de carrière?

Dave: Sûrement, comme je l'ai dit, je suis capable de m'adapter, pis, me vendre dans n'importe quoi que je fais, n'importe quoi que je vais faire, je vais toujours me vendre, je vais toujours faire soit que ... qu'on respecte mon service.(1 :32 :09)

S: Là, tu dis que tu rêves d'être acteur.

Dave: Ouais.

S: Est-ce qu'il y a une expérience que tu as vécu au Canada, au Québec qui t'a porté à vouloir renoncer à ton rêve?

Dave: Non.

S: Ok. Euh! Quels sont les projets d'avenir que tu penses que tes parents ont pour toi?

Dave: Je sais pas.

S: Ils n'en ont jamais parlé?

Dave: Non.

S: Ils n'ont pas dit qu'ils voulaient que tu sois X, Y, Z?

Dave: Non.

S: Jamais. Ils n'ont jamais manifesté...

Dave: Ouais, ma mère voulait que je sois policier. Elle voulait que je fasse de quoi avec ma vie, c'est tout.

S: Pourquoi policier?

Dave: Je sais pas. Parce que ils engageaient vite, ils engageaient rapidement, pis elle pense que c'est, elle pensait que ce serait une job respectable. C'est ça.

S: Quelle est la perception de ta mère de la communauté haïtienne?

Dave: Mmmm. Ma mère, c'est une personne très solitaire, mais elle apprécie beaucoup la communauté haïtienne, mais c'est une personne qui est vraiment à elle-même (1 :33 :56), elle veut pas vraiment que j'apprenne des affaires du monde, elle veut pas trop. C'est vraiment une personne qui garde à elle-même.

S: Elle veut pas que tu fasses quoi?

Dave: Que j'aïlle chez le monde, manger chez le monde ou des affaires de même, des p'tites affaires de même, mais elle apprécie la communauté haïtienne, mais c'est juste à une limite-là...Dépendamment. C'est par rapport qu'est-ce qu'elle a vécu avec du monde.

S: La limite, c'est à quel niveau? Quand tu dis qu'il y a une limite, dans quel sens?

Dave: Mais, une personne respectable genre. Un Haïtien respectueux genre. Un Haïtien qui est pas trop nan afè, je sais pas trop, moi.

S: Ah! Ce sont les gens-là qu'elle veut pas que tu fréquentes. Mais, tu ne sais pas qu'est-ce qu'elle pense de la communauté haïtienne en général?

Dave: Non.

S: Elle n'en parle pas chez vous?

Dave: On n's'est jamais parlé de ces affaires-là.

S: Et, ta grand-mère?

Dave: Mmmm. Ma grand-mère est une personne qui aimait aider beaucoup de monde, mais en général, je sais pas c'est quoi, ça va pas passer (1 :35 :16) comme c'est une personne, elle garde à elle-même, elle veut pas emprunter de rien de personne, de rien, elle les garde pour elle toute seule.

S: Est-ce que ta mère a beaucoup plus d'amis d'origine haïtienne ou d'ailleurs?

Dave: Ouais. Haïtiens, je pense.

S: Ta grand-mère?

Dave: Ma grand-mère, haïtiens.

S: Et, quels sont les métiers que tu as toujours vu autour de toi ou que tu vois autour de toi? Je ne parle pas de la famille seulement. Famille, amis, parentes des amis, tout. Quels sont les métiers que tu vois plus?

Dave: Euh! Dans le milieu de la télé, des métiers de monteur de scène, monteur de scène, construction, tout ça, pas vraiment.

S: Toi, quelle est ta perception de la communauté haïtienne?

Dave: C'est quequ'chose que, moi aussi, c'est quequ'chose que j'aime. J'aime beaucoup ma communauté haïtienne, c'est quelque chose, c'est important de connaître sa communauté, savoir d'où elle vient. Pis, en tout cas, j'aime bien la communauté haïtienne, c'est ça

qu'je peux dire.

S: Et, quelle place, elle occupe dans le quartier Saint-Michel?

Dave: qui ça?

S: La communauté haïtienne. Saint-Michel. Quelle place?

Dave: Qu'est-ce que tu veux dire par quelle place elle occupe?

S: Qu'est-ce qui se passe à Saint-Michel avec les Haïtiens?

Dave: Le monde vit.

S: Qu'est-ce qui se passe? Est-ce que les Haïtiens ont un pouvoir dans le quartier?

Dave: Je sais pas. Le monde est normal. Je n'comprends c'est quoi la.

S: Est-ce que la communauté haïtienne est très présente à Saint-Michel?

Dave: Oui, oui.

S: On la voit, elle a beaucoup de visibilité?

Dave: Elle a beaucoup de visibilité, oui.

S: Est-ce qu'elle occupe des postes clés, des fonctions clés?

Dave: Maison d'Haïti est un des postes clés, il y a plein p'tits restaurants, des p'tites boutiques où ce sont des Haïtiens qui sont les propriétaires.

S: Est-ce que ton projet d'avenir a un rapport avec le choix de devenir patrouilleur?

Dave: Non.

S: Et, pourquoi t'as décidé d'être patrouilleur?

Dave:J uste parce que, je suis dans le quartier, j'ai vécu un peu les problématiques du quartier et puis je me suis dit que ce serait quequ'chose. Puis, en plus, j'avais de quoi pour payer mon loyer d'une manière.

S: C'est quoi les problématiques du quartier?

Dave: Ben, euh! Problème avec la police, ...(1 :38 :51) avec la police, des jeunes dans la drogue, etc.

S: Hanhan.

Dave: Hanhan. C'est ça des problèmes à la maison, des p'tits problèmes à la maison que je voyais, c'est ça. Ouais.

S: Tu dis, oui, tu voulais un peu d'argent, mais tu pouvais faire autre chose, mais pourquoi ça? Pourquoi patrouilleur?

Dave: Comme je l'ai dit, c'était avec les jeunes, je voulais redonner un peu à ma communauté.

S: Ok.

Dave: C'estça.

S: D'accord. Qu'est-ce que tu pensais que tu pouvais apporter à ta communauté en faisant ce job-là?

Dave: Mes conseils, mes vécus dans l'quartier. C'est plus ça, mes vécus dans l'quartier.

S: Et, comment qu't'as trouvé l'expérience? ‘

Dave: Oh, j'ai trouvé ça très bien, c'était bien, enrichissant. C'était bien de voir les jeunes, de voir que les tenten, un genre d'impact sur les jeunes. C'était pas à fond, mais pareil y a des jeunes pareil. Même si t'as pas eu toute la troupe, t'as eu une coupe de jeunes, pis tu t' sens bien pour ça. Pis, c'est bien. Tu t' sens mieux, tu t' sens bien.

S: Quand tu dis que t'as eu un groupe de jeunes, dans quel sens tu les as eus?

Dave: Han?

S: T'as dit que t'as eu un coupe de jeunes, dans quel sens?

Dave: Ben, dans l'sens à l'école François Perrault, les jeunes, les individus, je n'peux pas en parler mais, qui avaient des problèmes avec la drogue, les affaires comme ça, epi ils ont été capable de surpasser ça, pis retourner à l'école comparés à d'autres jeunes qui auraient lâchés, qui auraient continué.

S: C'est les patrouilleurs qui les ont aidés? Vous avez des jeunes à lâcher la drogue?

Dave: Ouais, ouais. Moi, j'ai un mec que j'parlais individuellement. Pas tous les patrouilleurs, mais individuellement moi. Il y a du monde qui s'implique, il y a du monde qui reste à

- qu'est-ce qu'ils ont à faire, il y a du monde qui vont s'impliquer un peu plus. Moi, j'habite juste là, l'école est juste à côté. Tous les jeunes, je les vois passer en avant d'chez moi tous les jours, fait qu'j'ai des raisons pour m'impliquer un peu plus que d'autres. Je vais pas juste puncher signer pour la journée après quand c'est fini, c'est fini.
- S: Ok. Et, est-ce que tu peux nous parler des expériences négatives et positives que tu as vécu?
- Dave: Euh! Les expériences, je pourrais dire quand il y avait des bagarres avec les jeunes.
- S: Hanhan.
- Dave: Positives, c'est rire avec les jeunes, partager avec les jeunes, que les jeunes partagent avec toi, c'était les moments les plus positifs que j'ai eus, je pense dans l'travail. Il y a eu 2 batailles, les batailles, je pourrais dire ce sont les expériences négatives. Pis, quand les jeunes, ils veulent t'ouvrir à toi.
- S: Hanhan.
- Dave: Mais, c'est pas aussi négatif, mais c'est c'est, mais ça rend juste le travail un peu plus difficile, mais c'est ça.
- S: Est-ce que ça a eu un effet sur tes projets d'avenir, l'expérience que tu as vécu là-bas? Qu'est-ce que ça t'a apporté à toi?
- Dave: Ben. Ça m'a juste apporté un travail pour de vrai. Ça n'a pas vraiment affecté, je penserais pas, les relations que j'ai eues avec le monde au travail peut-être. J'pense pas que ça a affecté tant qu'ça mon futur. C'est juste vraiment un passetemps la job.
- S: Est-ce que tu étais proche des autres patrouilleurs?
- Dave: Pas toute. Une coupe, oui.
- S: Tu étais plus proche de qui?
- Dave: Je vais dire Bernard, Steve, pis Jeff.
- S: Tu les connaissais avant?
- Dave: Ouais. Comme ça, c'est comme ça.
- S: Ok. Quand t'étais avec les patrouilleurs quelle était la langue que tu utilisais le plus souvent?
- Dave: Français.
- S: Et, est-ce qu'il y avait d'autres langues que vous utilisiez ensemble?
- Dave: Mmmm. Français, peut-être anglais une fois de temps en temps moi, je parle souvent l'anglais, tout le monde me connaît, ils savent comment je suis. Je suis (rire) un franglais. Mais, plus souvent français. Créole des fois avec d'autres patrouilleurs, s'il est Haïtien, comme Gigi, pis Alice, mais plus souvent français.
- S: Ok. Et, est-ce que ça t'arrivait de passer d'une langue à une autre?
- Dave: Oui.
- S: Dans quel genre de situations?
- Dave: Ummm. Spécifiquement, je me rappelle pas, mais on pouvait parler en français, pis une seconde après je parle en créole. C'est, c'est ça. Je n'peux pas me rappeler en détails, mais je sais que c'est arrivé, oui.
- S: Est-ce que tu choisissais de le faire ou ça arrivait comme ça?
- Dave: Ça arrivait comme ça.
- S: Est-ce que parfois tu choisissais de le faire aussi?
- Dave: Oui, ça pouvait arriver.
- S: Pourquoi?
- Dave: Je sais pas, je l'faisais juste pour le fun.
- S: Ok. Ça t'es arrivé de parler en créole avec d'autres patrouilleurs en présence des patrouilles qui n'étaient pas d'origine haïtienne?
- Dave: Oui, oui, ça m'arrivait, oui.
- S: Pourquoi tu l'faisais?
- Dave: Euh! Pour parler, je sais pas, je sais pas pourquoi je l'ai fait. Je l'ai juste fait. Il n'y

avait pas vraiment une raison spécifique pourquoi je l'ai fait.

S: Est-ce que ça t'es arrivé de le faire dans un objectif précis?

Dave: Non, je (hésitation) penserais pas.

S: Et, les autres patrouilleurs quelle langue ils utilisaient plus?

Dave: Français.

S: Est-ce qu'il leur arrivait de passer d'une langue à une autre aussi?

Dave: Ouais, je pense que un peu nous tous les Haïtiens, on faisait ça.

S: Et, selon toi, est-ce que c'était volontairement ou involontairement?

Dave: Les autres?

S: Les autres.

Dave: Je sais pas.

S: Selon toi?

Dave: Peut-être, j'en suis pas sûr.

S: Dave, si on te disait qu'on allait faire un roman familial avec tout ce que tu as raconté sur ta vie, qu'est-ce que tu choisirais comme image pour la page de couverture pour le roman familial de Dave? (1 :47 :12)

Dave: Han. C'est très. Qu'est-ce que j'aurais choisi? La terre ou.

S: La terre? Quand tu dis la terre?

Dave: La planète terre.

S: Ok. Pourquoi?

Dave: Je sais pas. Le monde, c'est c'est je trouve que ça me représente plus le monde. J'suis intéressé à t'sais au monde. Pas juste où c'que j'suis, ma nouvelle façon de voir les choses.

S: Hanhan.

Dave: C'est comme comme c'que j't'ai dit, c'est comme la vue/la vie/ l'avis omniscient, je vois tout d'en haut.

S: Ummm.

Dave: Pis, c'est ça. Page couverture, ça ou le ciel avec un oiseau dessus, un oiseau qui vole.

S: Ok. Pourquoi?

Dave: Hmmm. Parce qu'il est tout seul, pis il voyage, tu vois, pis le ciel, le ciel et l'horizon c'est comme l'aventure, un nouveau chemin, de nouvelles affaires. Ça symboliserait mon côté solitaire aussi d'une manière.

S: Hanhan. Ce côté solitaire, ce besoin de te sentir seul, selon toi, ça vient de quoi? Pourquoi t'en as besoin? Pourquoi tu te sens mieux quand t'es seul?

Dave: Parce que la masse du monde pense pas comme moi, tu comprends, pis il y a une réalité des choses.

S: Han! Lui, il est mort?

Dave: Billy. Han. Lui qui est mort. Excuse-moi. C'est quoi la question? Excuse-moi.

S: Pourquoi tu te sens mieux quand t'es seul? Pourquoi ce besoin?

Dave: Je trouve que il y a des fois je vois les affaires différemment, pis je trouve que la masse de la société va d'une façon, pis moi je vois les affaires d'une autre façon fait que je préfère mieux être tout seul comme ça j'ai pas à vraiment écouter qu'est-ce que, t'sais, qu'est-ce que le monde fait comme tout l'monde. Moi, je préfère mieux être à moi apprendre tout seul mon knowledge, pis j'observe le monde après, t'sais, mes connaissances toute, pis C'est comme ça je le vois, je suis tout seul maintenant, tout c'que je vais faire maintenant c'est moi qui le fais. Tout c'que j'ai eu après, c'est moi qui l'a eu, so c'est comme ça je le vois, c'est c' est, bôf, c'est ça.

S: Euh! Si je te demande de présenter en très peu de mots chacun des patrouilleurs avec qui t'as collaborer, qu'est-ce que tu dirais de chacun d'eux?

Dave: Hmmm. Bernard, c'est une personne très amicale, c'est une personne ouverte qui est très attentif. Steve, c'est une personne qui a un grand cœur qui écoute. Rico, c'est une

personne qui est, c'est une personne, il est innocent, pis c'est une personne qui est, comment je peux dire, il est très comique, il est drôle, un peu immature, mais il a beaucoup à apprendre. Euh! C'est une personne pareil, il est positif, il a un bon cœur aussi. Alice c'est une personne qui a un p'tit tempérament qui explose rapide, mais pareil Alice aussi, c'est une personne qui est directe. Gigi aussi, je pourrais dire la même chose d'elle, c'est une personne directe, qui est aussi innocente, elle a beaucoup, elle est encore jeune, mais pareil, c'est toutes des bonnes personnes. Sami, c'est une personne gentille, elle est gentille, elle aussi, c'est une personne qui est cool. (il parle de Frero et de Gil).
Pis.

S: Moris?

Dave: Moris, c'est un bon gars aussi, c'est un gars qui a un grand cœur aussi, qui est cool, c'est une bonne personne, je l'aime bien, c'est c'est.

S: Il reste Jean.

Dave: Jean, c'est un gars cool, très sur terre, c'est un gars qui est direct aussi, il a un bon cœur aussi, c'est une bonne personne.

S: Bon, c'est tout. Merci!

3. Entrevue avec Sami

S: Oui, Sami, tu as quel âge?

Sami: 26 ans.

S: C'est quoi ta date de naissance?

Sami: Le 5 octobre 1983.

S: Tu viens d'avoir 26 ans?

Sami: Han han.

S: Et tes parents ont quel âge?

Sami: Je peux dire alentour, dans la soixante. Je ne sais pas exactement.

S: Les 2?

Sami: Hum hum.

S: Et toi, tu parles quelles langues?

Sami: Euh, créole, mais pas vraiment bien là. Et puis avec le français.

S: Tu parles le créole haïtien ou ...?

Sami: Les 2. Créole de la Guyanne et puis le créole haïtien.

S: Ok. Euh... est-ce que tu pratiques une religion?

Sami: Hum... je peux dire que je m'en vais à l'église, mais je ne pratique pas exactement une religion en tant que telle. Parce que je m'adapte, je ne crois pas à court thèse de la religion.

S: Mais est-ce que tu te dis catholique, protestant.

Sami: Non, je ne me dis pas aucune religion, mais croyante, c'est tout.

S: Ok, mais quand tu vas à l'église, c'est quelle église?

Sami: Catholique.

S: À quelle fréquence tu vas à l'église?

Sami: Bon, selon mes disponibilités et mes désirs. Parfois, ça peut aller pendant 5 fois pendant l'année, 2 fois, ça varie.

S: Oui, tu disais? Tu ne te dis pas ... tu te dis croyante?

Sami: Mais je m'adopte pas derrière une religion comme catholique ou protestante.

S: Mais tu vas seulement à l'église catholique?

Sami: Ben, régulièrement, oui. Mais je passe dans les églises protestantes aussi.

S: Et quel type, quelle église catholique tu fréquentes?

Sami: Euh, c'est Sainte-Thérèse.

S: C'est situé où?

Sami : Jarry, pas loin de... Non, sur St-Denis, pas loin de Jarry.

S: Pourquoi ce choix?

Sami : Parce que je trouve que les gens ne sont pas complexés là-bas. Puis, tu peux t'habiller n'importe comment. Puis pas regarder sur ta façon de t'habiller. C'est comme, moi, je me sens plus en relation personnelle avec Dieu. Et puis après tu peux partir. Mais tandis dans d'autres églises, on te regarde, ta façon de t'habiller, la façon dont t'es coiffée, puis tout. Puis tout le monde sait ta vie privée. Mais moi j'aime pas

S: Quel genre d'églises pas exemple qui est comme ça.

Sami : Églises protestantes ou... Alors moi, je préfère plus côté anonymat là. Je rentre, je sors, puis quand je peux, j'y vais là.

S: C'est fréquenté surtout par...?

Sami : Des Haïtiens.

S: Là où tu vas?

Sami : Hum hum.

S: C'est un prêtre haïtien aussi?

Sami : Ouais.

S: Et ça s'appelle comment, tu dis?

Sami : Église Sainte-Thérèse.

S: Comment s'appelle le prêtre?

Sami : Ah, je ne me rappelle plus.

S: Je ne savais pas qu'il y avait d'autres églises où il y avait un prêtre haïtien.

Sami : Oui, il y en a.

S: Catholique, tu dis?

Sami : Hum hum, catholique.

S: Et c'est fréquenté par plus des Haïtiens?

Sami : Il y a beaucoup d'Haïtiens là oui. Des Haïtiens, mais il y a quelques d'autres nationalités. Mais la majorité c'est des Haïtiens.

S: Et la messe se fait en quelle langue?

Sami : En créole.

S: Hmm...

Sami : Créole et français.

S: Woaw! J'apprends quelque chose.

Sami : Mais c'est surtout le samedi, pas le dimanche.

S: Ok.

Sami : Le dimanche, j'y vais pas moi. C'est le samedi. Il y a des jeunes. Il y a des rencontres de prière le samedi soir.

S: Ok. Hmm. T'as pas le nom du prêtre?

Sami : Non.

S: C'est pas Père, Père Touzin?

Sami : Non, je crois pas c'est Touzin. Je me rappelle pas par cœur son nom.

S: Et quand tu vas à l'église, ça t'apporte quoi?

Sami : Ben, moi, ça m'apporte, je sais pas, une paix intérieure. Puis, ça me... je sais pas, puis c'est un peu rassurant. Je ne sais pas, je me sens plus en confiance aussi.

S: Tu y vas le plus souvent quand tu te sens comment?

Sami : C'est pas parce que comment je me sens. C'est que, par exemple, je sais qu'il y a une rencontre à l'église, ça peut tomber telle heure, j'y vais. Ou bien soit qu'il y a des euh... parfois il y a a... comment on dit ça? Il y a des personnes qui sont d'Haïti, et puis il y a des personnes qui sont d'autres pays pour faire des concerts, pour faire des journées de prière. Parfois j'y vais c'est juste comme pour ça, pour profiter de ça aussi. Mais c'est pas pour remplir l'état d'âme en tant que telle.

S: En tant qu'Haïtienne, comment tu les vis ces expériences-là? Tu les vis en tant

qu'Haïtienne? Tu les vis en tant que n'importe qui? Ou...?

Sami : Je ne comprends pas la question.

S: Quand tu y vas, est-ce que le côté haïtien chez toi, ça l'interpelle ou du moins ça...?

Sami : Ben là, il faut que me questionne sur mon côté haïtien. Mais en tant que tel, non, moi, c'est juste que parce que ça adonne, c'est chaleureux, la musique, et je m'épanouis là-dedans. C'est tout hein? Je n'ai pas pu me questionner si c'est un côté haïtien qui veut sortir ou bien... je ne sais pas quel côté que j'ai encore. Je vais juste pour la [5 :38]. C'est comme si j'allais dans un club pour la [5 :39]

S: Et tes parents, est-ce qu'ils sont, ils vivent ici à Montréal?

Sami : Oui.

S: Les 2?

Sami : Hum hum.

S: Ils vivent ensemble?

Sami : Non.

S: Ils sont séparés depuis combien de temps?

Sami : Ça fait longtemps. Depuis que j'avais 8 ans.

S: Depuis 8 ans.

Sami : Depuis que J'AVAIS 8 ans.

S: Depuis que tu avais 8 ans?

Sami : Ouais.

S: C'était ici?

Sami : Hum hum.

S: Ok. Est-ce que t'es restée avec ton père ou ta mère? Ou il y avait une garde partagée?

Sami: Il y avait pas de garde partagée, (...)

S: Ta mère, est-ce qu'elle est catholique ou protestante?

Sami: Elle est catholique

S: Est-ce que tu as eu des pratiques religieuses avec elle?

Sami: La pratique religieuse catholique en tant que telle on la pratique pas à 100% pas chez moi, non, c'est elle maintenant qui commence à suivre quelques règles, mais en tant que tel, non

S: Mais elle ce qu'elle va à l'église?

Sami: Oui elle va l'église

S: Tout les dimanches?

Sami: Elle elle allait à tout les dimanche mais nous on allait pas tout les dimanches, on allait à l'occasion

S: Mais tu étais très jeune?

Sami: Hanhan, on allait pastout les dimanches

S: C'était quelle église quand vous étiez jeune?

Sami: St-Ambroise

S: St-Ambroise c'est ou?

Sami: C'est sur Beaubien / de Normanville

S: C'est une église haïtienne aussi?

Sami: Haïtienne, hanhan

S: Catholique?

Sami: Oui catholique aussi, puis il y a des messes en Créole et tout... Mais c'est un prêtre québécois qui a fait des missions en Haiti, puis il y des prêtres africains aussi.

S: Ça existe encore?

Sami: hanhan

S: Et ta mère, elle va à quelle église maintenant?

Sami: À St-Ambroise, puis elle va à Sainte-Thérèse aussi

S: Sainte-Thérèse c'est...?

Sami: Sur St-Denis
S: L'autre endroit dont on parlait
Sami: Hanhan, (...) Sainte-Bernadette, qui se trouve sur Crémazie, pas loin de la 9ème avenue
S: Ça c'est encore une église, heu...
Sami: Non ça c'est une église québécoise
S: Ta mère elle parle quelle langue?
Sami: Créole, les deux parlent Créole haïtien
S: Et le Créole Guyannien?
Sami: Elle connaît un peu, moi aussi je connais un peu, pas beaucoup, parce-que je parlais plus français
S: Ton père, c'est quoi les langues qu'il a?
Sami: Français puis Créole
S: Tu es de quelle nationalité? Ça c'est juste des questions pour remplir ta fiche, après on va rentrer dans le vif du sujet
Sami: Bien, je suis reconnue comme Guyannaise, d'origine Haïtienne
S: Mais ton passeport?
Sami: Euh... j'ai jamais vu mon passeport quand je suis venue ici là, mais je pense que c'est un passeport français
S: Et tu as la nationalité canadienne?
Sami: Oui
S: Tu as un fils, n'est ce pas? Il a quel âge?
Sami: 8 ans
S: Il est né à Montréal?
Sami: Oui
S: Son père est...?
Sami: Haïtien
S: Tu es encore avec lui?
Sami: (...)
S: Tu t'appelles Sami, est-ce que Sami a une signification?
Sami: Je sais pas, j'ai pas fait de recherche là-dessus, je sais pourquoi on me l'a donné mais je sais pas la signification
S: Pourquoi on a choisi ce prénom-là?
Sami: Parce-que ma mère a connu une fille qui s'appelait Sami qui était très intelligente
S: Est-ce que tu a l'impression que quand tu était jeune ta mère t'imposait un style vestimentaire?
Sami: Non, elle ne m'imposait pas un style vestimentaire, c'est juste que ce qu'elle me donnait, je ne met jamais (rires) j'aimais jamais ce qu'elle me donnait comme vêtements
S: Et est-ce que t'as aujourd'hui le besoin d'avoir un style vestimentaire propre, propre à toi?
Sami: Non, moi, je suis une personne, je m'habille selon mes goûts. Si j'aime quelque chose, j'achète. J'ai pas...
S: Et t'as pas un style, comment tu peux dire...?
Sami: Ben, je m'habille pas comme une punk là, tu sais, comme pantalons baissés. Mais quand je vais au magasin, j'aime quelque chose, je le prends.
S: Ok. Est-ce que tu ressens le besoin de te sentir branchée, in, des choses comme ça?
Sami: Non.
S: Est-ce que t'as un style de coiffure, etc.?
Sami: J'ai pas un style de coiffure, mais la seule chose, je mets pas de permanente. Mes cheveux, c'est vraiment crépus, comme...
S: Pourquoi?
Sami: Bon, parce que, moi personnellement, j'aime ça comme un changement, j'aime ça

comme changer de tête, changer de coiffure. Et puis j'aime ça me jouer dans mes cheveux, en même temps je déteste parfois me coiffer là. Mais c'est comme je suis pas jeune, ça fait un changement. Puis j'avais eu la permanente, mais les cheveux droits tout le temps, je trouve c'est, c'est pas vraiment intéressant, c'est ... je trouve c'est plat, le mot utilisé là, c'est plat, avoir toujours les cheveux droits, toujours la même coiffure. J'aime ça changer, mettre des tresses, des greffes, ou peu importe quoi dans ma tête j'aime ça.

S : Est-ce que ça t'est déjà arrivé quand t'étais plus jeune d'avoir envie d'avoir un type de coiffure, d'adopter un type de coiffure, etc.?

Sami : Hum, non, mais j'ai toujours voulu avoir les cheveux bouclés. Ben, je l'ai mais quand c'est mouillé.

S : Ok, ok.

Sami : Une fois sec, ça paraît comme quelque chose qui était mêlé là. Mais ça mais plus bouclé, plus souple, plus ça, j'aimerais.

S : Est-ce que tu parles des cheveux des blancs là ou...?

Sami : Non, non, non. Moi je l'ai mais juste que mes cheveux sont secs. Alors une fois secs, ça paraît vraiment que, ça paraît quelque chose qui est mêlé là. Mais comme un peu les Arabes ou les mulâtres là. Mais pas souples comme eux à 100%, mais un peu.

S : Est-ce que tu sens que quand t'étais plus jeune, tes parents t'imposaient un type d'amis, ils voulaient un type d'amis pour toi? T'es confortable là, t'es à l'aise?

Sami : Ah oui!

S : Rester 1 heure de temps comme ça là...

Sami : Non, c'est mon sofa là.

[rires]

Sami : Est-ce qu'ils m'imposaient un type d'amis? Non. Non, pas vraiment. Ils vont juste dire fais attention avec tes amis. C'est tout. Faut pas faire trop confiance aux gens. Mais ils ne m'imposaient pas de... non. C'est resté en moi aussi. Han, il y a quelqu'un qui m'a déjà critiquée là que on dirait que je parle avec n'importe qui. Mais, je ne parle pas à n'importe quoi. Mais, moi, je vais au-delà des apparences. Tu peux t'habiller comme un junky, ça me dit rien, c'est juste la personnalité, qui tu es que je regarde.

S : Mais est-ce que tu sentais qu'ils voulaient que tu fréquentes un type de personnes plutôt qu'un autre?

Sami : Non.

S : Est-ce que ça t'es déjà arrivé quand t'étais plus jeune que tes parents t'interdisent de parler avec quelqu'un ou de fréquenter quelqu'un de tes amis?

Sami : Dans mes amis, non. On ne m'a jamais dit : "Ne parle pas avec telle personne."

S : Est-ce que t'as un type d'homme que tu... par exemple, tu as un type d'homme précis que tu veux dans ta vie?

Sami : Tu parles physiquement ou...?

S : Tout.

Sami : Ok.

S : Ça peut être origine, tout.

Sami : Moi, je peux dire entre guillemets, fin de parenthèses, je l'ai déjà trouvé.

S : Aah!

[rires]

Sami : Mais, c'est ça. Parce que... il rentre dans tous les critères que j'aime là, comme, pays... Pas à 100% là. Un peu plus beau, mais pas laid extrême. Mais en tout cas, ça c'est pas si grave. Qu'est-ce que j'aime, premièrement, physiquement, c'est un gars mais, quelqu'un de couleur noire, très foncé, à la peau fine, et puis de haute taille. Et puis quoi d'autre? Qui fait attention à son apparence, qui paraît pas sale, crotté, et puis tout. C'est ça, puis qui a des mains, des beaux...

- S: [rires]
- Sami : Des beaux doigts, assez longs, puis doux, pas, pas comment dire, pas... rugueux.
- S: Jusque là? [rires]
- Sami : Oui, chère. Qui a pas beaucoup de poils. Je déteste les poils. Parce que moi j'en ai assez. Pour être une femme, j'en ai trop. Et puis quoi d'autre? Et puis quand il se rase, d'une façon de... ben, si tu ne l'as pas, on peut passer là.
- S: [rires]
- Sami : Et, qu'est-ce que j'aime encore chez un homme? Je veux pas qu'il ait des petites oreilles, assez proportionnelles à son corps. Pas de petites oreilles, pas une petite bouche, ni une trop grosse, pas de grosses narines, assez proportionnelles, pas un gros cou, pas trop épais aussi. J'aime pas les gars épais. Tu sais, il y en a on dirait qu'on touche, on dirait que c'est, je sais pas, on dirait que c'est beaucoup de choses qui touchent en même temps là. Oui, un gars délicat, doux, puis même physiquement aussi. J'aime pas les gars trop musclés, mais c'est beau à regarder. Mais j'aime un gars tracé, bien tracé. Et puis tu vois quand même ses... ses... ses muscles, mais pas trop, trop à l'extrême là, j'aime pas ça. Et aussi, côté de valeurs, j'aime un gars qui est respectueux, qui respecte l'autre personne. J'aime une personne qui va à l'école, qui est intelligent. J'aime une personne qui respecte la famille, le sens de la famille.
- S: Il est dans le même programme que toi?
- Sami : Hum... euh... À peu près. C'est un peu en lien. Lui, c'est euh... comment ça s'appelle encore? En délinquance. Moi, c'est...
- S: Vous êtes dans le même cégep?
- Sami : Non, lui, il a fini.
- S: Anh, ok.
- Sami : Quand je décris, c'est pas lui exactement là, mais il rentre là-dedans aussi.
- S: Ok, ok, ok, ok.
- Sami : Et puis, ah oui, j'ai oublié, j'aime ça un gars avec de beaux cheveux aussi. Mais lui, il n'a pas de beaux cheveux.
- S: C'est quoi de beaux cheveux?
- Sami : Ben, c'est comme un enfant, c'est doux puis c'est facile à coiffer. Puis c'est un peu bouclés. Moi, j'aime ça les cheveux bouclés. Puis, c'est ça. Puis assez noirs. En tout cas... mais lui, il a pas, mais c'est pas grave. Mais si j'avais à choisir un autre, c'est comme ça que je voudrais là. Puis, c'est ça, qui a beaucoup de respect. Euh, quand il est avec toi, il est avec toi sincèrement. Je sais que personne n'est parfait là, mais quelqu'un qui travaille beaucoup sa personne. J'aime quelqu'un qui aime sa philosophie aussi. Quelqu'un qu'on peut parler de tout. Je veux pas être limitée. Exemple, si exactement on parle de ça et puis je ne peux pas m'épanouir avec cette personne-là. Puis c'est ça. Bon, j'aime pas quelqu'un de trop matérialiste. Mais, j'aime quelqu'un qui est fonceur, qui va avancer dans la vie, qui a des ambitions. Puis, en tout cas, on va passer toute la nuit si je continue à décrire. À peu près, c'est ça. À peu près, c'est ça.
- S: Est-ce que t'as une préférence d'origine aussi?
- Sami : Hum... À un certain moment, j'étais désespéré à cause des gars haïtiens. Je voulais aller à d'autres places. Mais j'ai quand même, je sais pas, j'ai un peu de ressentissance envers ça. Parce que je te dis, comme, être dans une autre culture, c'est pas évident. Faut comprendre la personne. Je ne sais pas. J'ai toujours pensé être dans des moments de cécité là. Je comprendrais même pas qu'est-ce qu'il me dit si... Mais, je préfère aussi les... qu'est-ce que je préfère c'est les Antillais. Mais j'irai pas dans les Chinois ni dans les Arabes ni dans... Les Jamaïcains, j'en ai rencontrés, mais je trouve que c'est un peuple trop pervers, ça va, c'est trop IV pour moi. Puis, euh, il reste encore les Haïtiens. À part ça, j'ai déjà essayé un peu les Africains, mais... pas essayé là, mais comme côtoyé un Africain, mais je sais pas, mais la mentalité qu'ils ont des femmes qui sont pas

Africaines, je les aime pas... J'aime pas leur façon de penser. Et puis, comment ils classent les autres femmes. Alors c'est ça. Je reste toujours tourné si je dois, à part les Haïtiens, je préfère les Antillais, les Martiniquais, les... les Guyanais, les Guadeloupéens.

S: Alors comme ça, t'as un copain actuellement?

Sami : Hum hum.

S: Il a terminé son programme?

Sami : Ouais.

S : C'est quoi le...? Toi, tu fais un...?

Sami : Un technique.

S: C'est ce qu'on appelle le DEC là?

Sami : Oui. C'est ça, un DEC.

S : Ok. Ça dure combien de temps?

Sami : Ça dure 3 ans. Plus [rire] si je rate des cours et tout.

S: Mais lui, il travaille maintenant? Il travaille à partir de son diplôme maintenant ou...?

Sami : Euh... ben, il est pas parti.... Il est... Avant de finir son technique, il a commencé déjà à travailler dans..., un peu dans le domaine. Mais c'est pas exactement ça dans quoi qu'il veut travailler. Il veut aller travailler dans un centre jeunesse.

S : D'accord. Ok.

Sami : Ouais.

S: Mais, il reste dans le même milieu?

Sami : Oui, dans le même milieu, oui.

S: Est-ce que tu peux me citer une chanson, Sami, qui t'a beaucoup marquée dans la vie ou qui te marque beaucoup?

Sami : Ouais, mais s'il faut la chanter, mais je ne peux pas beaucoup chanter.

S: Tu n'as pas le titre?

Sami : Non, je n'ai pas le titre. Ben, c'est une chanson que à chaque mon père ouvrait la radio pour écouter Radio Centre-Ville. Mais...

S : C'est une chanson de...?

Sami : De racine, à peu près là.

S : Une chanson haïtienne?

Sami : Hum Hum.

S: Ah, ok.

Sami : Cette chanson-là, ça me manque beaucoup là.

S: C'est quel groupe? Tu ne sais pas?

Sami : Non, je sais pas.

S : Ça dit quoi?

Sami : Ben, il dit : "Ça fait mal, qu'est-ce qu'on m'a fait." En tout cas... Je la chante dans ma tête, mais je ne veux pas chanter là-dedans.

S: Vas-y. c'est moi qui vais l'écouter seulement.

Sami : Non, je ne sais pas. Je ne veux pas que tu ris après là.

[rires]

S: Qu'est-ce que ça fait?

Sami : En tout cas, je vais dire le début. Ça dit comme... J'ai oublié. Je ne me rappelle plus. Ça me dit : "Samba, sa m fè mal o. Sa moun yo fè..."

S: Anh. [chantant] "Samba, sa fèmwen mal o." Moi, je suis pire que toi là. Il y a pire que moi, je chante. "Samba la rele".

Sami : Hum hum, c'est une chanson qui m'a toujours marquée.

S: C'est Boukman? Non. C'est pas Boukman. Peut-être c'est Boukman, mais c'est à l'époque où il y avait... Maintenant, il y a Boukman. Il y a un autre là, Koudjay, je crois. À l'époque, le gars de Koudjay était dans Boukman, je pense, une chose de ce genre, et puis, ils ont fait ça. C'est les débuts de Boukman, je crois.

Sami : Ok. Et ben, moi, je ne sais même plus c'est qui chantait.

S : Tu aimes ça?

Sami : Ça m'a toujours captivée et puis jusqu'à présent j'aime toujours.

S : Tu ne connais pas Boukman?

Sami : Non, je ne connais pas les noms.

S : Et, et, et, pourquoi ça t'a frappée cette chanson?

Sami : Ben, je ne sais pas. C'est juste que c'est...

S : T'avais quel âge la première fois que tu l'as écoutée?

Sami : Ça, je ne peux pas te dire, mais je sais que j'étais jeune, puis mon père écoutait la radio haïtienne. Puis c'est toujours cette musique là au début. J'aime le son des tambours et tout, comment ça commence là.

S : Ok. Est-ce que les paroles t'ont interpellée là aussi?

Sami : Oui. Dans ma..., plus vieille, oui. Ouais.

S : Pourquoi ça t'interpelle cette chanson-là?

Sami : Ben, qu'est-ce que j'ai vécu là. C'est-à-dire la même chose que..., tu sais, ils m'ont fait mal. C'est ça. Moi, c'est la même chose, des personnes qui m'ont fait souffrir. Puis, c'est quasiment tout le cri aussi que, les paroles disent t'es entrain de souffrir, et tout.

S : Est-ce que tu peux me citer un film qui t'a beaucoup marquée?

Sami : Oui. Comment ...? Je ne m'en rappelle plus, le titre. Ça parlait de..., ça parlait d'un chanteur, un chanteur haïtien qui était mort. J'ai vu une fois à la télévision ici. Ça fait longtemps, mais euh. En tout cas, ça m'avait beaucoup marquée. Mais je ne connais pas le titre du film.

S : Tu ne connais pas le nom du chanteur?

Sami : Non, tu sais, tu as des pensées, mais ils veulent pas sortir de ta tête parce que c'est juste te rappeler des petits bouts de paroles là.

S : Tu as une idée du déroulement? J'essaie de...

Sami : Mais ça parlait d'un chanteur qui était mort, un chanteur antillais, haïtien. Puis, grâce à lui, on a pu faire l'évolution de la musique haïtienne.

S : C'est pas Manno, Ti Manno? Non?

Sami : Je sais pas. Ça se peut parce que dans le film, ils interpellent son nom dans un spectacle et tout. On lui a donné un petit nom, mais je ne me rappelle plus comme il s'appelle.

S : Ti Manno? Non? Chanteur...

Sami : Je ne me rappelle pas. Mais si euh... comme, si ça me revient, je te dirai. Je ne sais pas.

S : Ok. Mais tu as vu ce film quand? À quel âge à peu près?

Sami : Euh, 9, 10 ans. J'ai vu une fois puis j'ai jamais revu.

S : Et pourquoi ce film t'a marquée?

Sami : Euh... parce que, je sais pas, il y avait beaucoup de choses qui tournaient à l'entour. Il y avait la question d'appartenance, question de culture, de musique. Puis, c'était plus fort que ça. C'était comme si c'était une identité qu'ils avaient perdue.

S : Ce chanteur chantait quoi? Du konpa ou...? Quel type de musique?

Sami : C'est pas vraiment du konpa. Je ne sais pas bien, je ne connais pas trop. C'était de la musique haïtienne, mais ce n'était pas vraiment du konpa. Mais c'est inspiré beaucoup du chanteur haïtien. C'est incroyable, je ne rappelle plus.

S : Est-ce que tu as un autre film qui t'a marquée, qui t'a beaucoup marquée ou qui te marque encore beaucoup?

Sami : Du côté haïtien...

S : Ça peut être de n'importe où, de n'importe quel côté.

Sami : Ça peut être n'importe lequel. Ok. Un film qui m'a vraiment marquée... Hmm... non. Mais un film qui m'a fait beaucoup rire c'est I love you Al. Un film qui m'a vraiment marquée. Je vois pas.

S : Tu regardes les films haïtiens?

- Sami : Oui, oui, je regarde un peu. Mais si je regarde dans les autres films en tout, les autres films qui m'ont vraiment marquée. Non, je ne vois pas. J'ai toute une ligne, mais pas un qui m'a marquée plus. Peut-être Le jardin... Le jardin secret, un peu.
- S: C'est quoi Le jardin secret? Ça parle de quoi?
- Sami : Ça parle d'une petite fille qui s'est faite... ben, en tout cas... ben à l'avant, qu'est-ce que j'ai compris du film, c'est qu'elle se faisait violer par son oncle. Ben, le film s'appelle Jardin secret parce qu'elle gardait ça. Elle avait comme, elle se faisait comme une idée de la vie, et puis tout, une autre imagination de la vie, des choses tristes. C'est un bon film quand même.
- S: Et pourquoi ça t'a interpellée?
- Sami : Pour tout et de rien là. Comment c'était fait et tout. J'aimais ça. Parce que ça montrait pas la nature pure, qu'est-ce qu'elle vivait là. C'est à la longue, en grandissant, tu comprends ce qu'elle fait. Mais quand tu regardes le film, ça te montre la naïveté d'un enfant et tout. Et puis qu'est-ce qu'un enfant regardait à l'intérieur que tu pourrais jamais savoir seul dans Le jardin secret.
- S: Et quel est ton type de film préféré?
- Sami : Quel est le genre de film que j'aime? J'ai pas de genre préféré, mais j'aime ça un film qui a quelque chose de profond là-dedans. Disons des films de G.I. Joe qui est trop défait, je trouve que..., que c'est..., qu'il y a trop, ça ne me captive pas. Mais il y a des films, exemple le film Aurore, un film québécois. J'aime pas vraiment les films québécois, mais celui-là, c'est un bon film. Il s'en vient chercher d'autres choses à l'intérieur du spectateur, puis c'est ça que j'aime. Puis, j'aime la comédie aussi.
- S: Et quel est ton type de musique préféré?
- Sami : Euh, bon, j'en ai pas. Moi, j'écoute un peu tout genre. Mais, j'aime le zouk. J'aime... J'aime le konpa, mais pas trop. Mais, j'aime un peu les musiques racine, les musiques folkloriques, mais tout ce qui tourne, soit côté anglais ou côté créole. Francophone, j'aime un peu, mais il n'y en a pas beaucoup comme Éric Lapointe, il y a des musiques que j'aime. J'aime quelques musiques de Céline Dion, mais c'est pas Céline Dion que j'aime en tant que telle là. Puis euh, d'autres chanteurs, leurs musiques, tout ce qui est musique qui a un sens profond. À part ça, j'ai pas des musiques que je peux faire en tant que telles.
- S: Est-ce que tu utilises souvent l'internet?
- Sami : Ah, oui. Juste pour les travaux de recherche.
- S: Quoi?
- Sami : C'est juste pour les travaux de recherche.
- S: Juste pour ça?
- Sami : Hum hum.
- S: Et à quelle fréquence?
- Sami : Ben là, comme je suis à l'école, c'est presque quotidiennement.
- S: Quel est ton quartier préféré à Montréal?
- Sami : J'en ai pas.
- S: Et quel quartier que tu aimerais? C'est comme quel quartier t'aimes...? C'est comme t'es... pour le moment t'en as pas. Mais est-ce que, est-ce que tu aimerais plus tard vivre quelque part de précis à Montréal? Est-ce qu'il y a un endroit de précis où tu aimerais vivre à Montréal plus tard?
- Sami : Si c'est plus tard...
- S : Quand tu auras le choix. C'est comme tu as le choix de t'installer là où tu veux.
- Sami : Ok. Moi, si j'ai le choix de m'installer où est-ce que je veux c'est pas à Montréal, c'est pas au Canada.
- S: C'est où?
- Sami : C'est dans les Antilles là, quelque part dans les Antilles, soit en Haïti, soit dans un pays

- ou quelque part d'autre, pas au Canada.
- S: Alors, il n'y a pas un quartier qui t'attire? Tu te dis: "Ah..."
- Sami : Non.
- S: Tu aimerais plus tard euh...
- Sami : Non, parce que quand tu tournes en rond, tu vois toujours la même place. Même si t'habiterais à Westmount. Tu tournes en rond, c'est une petite île, et t'as toujours peut-être à l'est, à l'ouest. Je préférerais plus partir du pays.
- S: Pourquoi tu aimerais partir?
- Sami : Je ne sais pas. Je me sens comme condamnée ici. Ça fait longtemps que je suis là. Moi, personnellement, j'aime pas vraiment euh... Je ne sais pas, je n'aime pas vraiment l'ambiance de pays-là. La seule chose que j'aime c'est que autrement c'est un pays qui a pas de guerre, qui a pas de problème politique, en tant que tel là. Mais, à part ça, je n'aime pas comme le monde vivent ici. C'est trop individualiste, chacun pour soi. T'es toujours stressé, tu ne prends pas le temps de vivre. Alors j'aime pas vraiment [...31 :58...]
- S: Pourquoi tu dis tu te sens condamnée ici?
- Sami : Ça fait 20 ans que je suis là. J'ai jamais quitté ce pays-là pour vivre 2 ou 3 ans dans un autre pays. Depuis que je suis venue ici, c'est comme, oui, je voyage de temps en temps, mais ça me déracine pas vraiment d'ici là. Je veux vraiment, comme si comme [32 :22]preint quelque part pour vivre une autre situation, une autre vie.
- S : Tu voyages de temps en temps, tu vas où quand tu voyages?
- Sami : Aux États-Unis, plus je suis... plus aux États-Unis. Je suis allée à Miami, Atlanta, New York.
- S: Et quand tu y vas, tu y vas pour quelle raison?
- Sami : Il y en 1 je suis allée pour un congrès d'église.
- S: L'église catholique?
- Sami : Ouais. Parce que avant j'étais dans une chorale. Et à part ça...
- S: Dans quelle église?
- Sami : Saint-Ambroise.
- S: Ok.
- Sami : À part ça, euh... pour visiter de la famille, mon oncle puis une de mes cousines.
- S: Et ils sont aux États-Unis?
- Sami : Hum hum.
- S: Ok. Est-ce que tu es en contact avec eux? Tu leur parles fréquemment ou...?
- Sami : Non.
- S: Mais c'est à quel rythme que tu vas aux États-Unis?
- Sami : Il n'y a pas de rythme.
- S: Une fréquence?
- Sami : C'est juste que c'est quand l'occasion se donne. J'ai été à peu près peut-être 2 ou 3 fois.
- S: En... en 1 an?
- Sami : Non, pas en 1 ans. Il n'y a pas de... c'est quand l'occasion se présente, puis je peux, puis j'y vais là, c'est tout. Mais je peux passer 2 ans, j'y vais pas.
- S: Tu leur parles au téléphone? Il y a un contact quelconque?
- Sami : Non, malheureusement. Et puis ça c'est mon côté fort. [rire]
- S: Quel est ton plus grand rêve, Sami, dans la vie?
- Sami : Mon plus grand rêve, c'est euh... Qu'est-ce que j'aimerais accomplir? Ou quasiment qu'est-ce que j'aimerais d'idéal de vie ou...?
- S: N'importe, c'est comme...
- Sami : Bon...
- S: C'est vaste, tu l'orientes là où tu veux.

Sami : Moi, j'aurais été un peu partout. Parce que moi j'ai pas plus d'un idéal que j'aimerais. Moi, personnellement, j'aimerais ça comme... Ok, j'aimerais ça avoir une famille. C'est ça, habiter dans une maison, puis être assez bien. Je veux pas ni trop riche, ni extrêmement pauvre. Et j'aimerais ça voyager, connaître d'autres cultures, connaître d'autres choses. J'aimerais ça toujours apprendre, puis j'aimerais ça quitter le Canada un jour. Puis, après bon... j'aimerais aussi comme aider les gens dans les projets comme les organismes ou des écoles pour des enfants et tout, venir en aider à des gens qui ont des problèmes particuliers. C'est ça.

S: Là, on va un peu en arrière. On va dans ton enfance un peu là. Quand tu vivais... quand tu vivais avec tes parents, est-ce que, est-ce que tu sentais que... une différence? Parce que je sais que t'as vécu un peu en Guyane. C'est ça?

Sami : Hum hum.

S: T'as vé...? T'es née là-bas?

Sami : Ouais.

S: T'as vécu combien de temps là-bas?

Sami : 6 ans.

S: 6 ans. T'es venue ici à 6 ans alors?

Sami : Non, mais, j'ai pas vécu... j'ai vécu mes premières années avec mes parents, mais je les ai... je ne me rappelle pas d'eux vraiment là. La personne qui m'a marquée vraiment, c'est ma marraine, qui pour moi, c'était ma mère.

S: Pourquoi?

Sami : Hum?

S: Pourquoi?

Sami : Parce que j'ai pris connaissance que j'étais aimée là, que j'étais vivante. Ça c'est à l'âge de 3 ans. C'était elle que je voyais régulièrement, puis tout.

S: Ils étaient où tes parents?

Sami : Je pense qu'ils étaient déjà au Canada.

S Anh, t'es restée en Guyane avec ta marraine.

Sami : Hum hum. Ouais.

S: Et puis tes parents étaient au Canada?

Sami : Ouais, j'ai grandi avec ma marraine. Puis, j'ai grandi avec d'autres personnes étrangers. Mais, euh... parce que ma marraine n'était pas capable de s'occuper de moi physiquement parce qu'elle avait des problèmes au niveau de ses jambes. Après, j'allais euh... avec ma marraine, je vivais à la ville, puis avec une famille qui s'appelle famille Coulanges, je vais à la campagne.

S: C'est des Haïtiennes? Des Haïtiens?

Sami : Oui.

S: Ta marraine est Haïtienne?

Sami : Ben, oui, c'est ça.

S: C'était un parent, non?

Sami : Non, c'était une étrangère.

S: Et t'as rejoint tes parents des années après?

Sami : Ouais.

S: Mais, ils étaient pas encore séparés quand t'es rentrée ici?

Sami : Non, non.

S: Et est-ce que t'as déjà vécu en Haïti?

Sami : Non, j'ai jamais été là-bas.

S: T'as jamais été non plus?

Sami : Non, non, jamais.

S: Ok. Est-ce que t'as des parents là-bas?

Sami : Oui.

S: Est-ce que t'es en contact avec eux?

Sami : Non.

S: Aucun contact téléphonique euh...?

Sami : Non, non, non.

S: Tu ne les vois pas réellement?

Sami : Non.

S: Est-ce qu'ils sont en contact avec... Tes 2 parents sont Haïtiens?

Sami : Hum hum.

Sandra : Quand je dis Haïtiens, d'origine haïtienne. Est-ce que les 2, est-ce qu'ils ont des parents là-bas?

Sami : Hum hum.

Sandra : Est-ce qu'ils sont en contact avec eux?

Sami : Ouais, ils sont en contact avec leurs familles, puis tout.

Sandra : Ok. Et comment se fait ce contact-là?

Sami : Par téléphone. Ouais.

Sandra : Est-ce qu'ils se voient? Est-ce qu'il y en a qui viennent ici?

Sami : D'Haïti, non.

Sandra : Est-ce que ton père, ta mère, ils vont parfois en Haïti?

Sami : Euh... non.

Sandra : Ils ne sont jamais retournés là-bas?

Sami : Je pense ma mère était retournée 1 fois, je pense à la mort de sa mère. Je suis même pas sûre qu'elle est allée exactement. C'est parce qu'elle avait raté l'avion, il y avait un problème. Puis, mon père, je me rappelle pas qu'il était parti. S'il a été, j'étais jeune, puis je ne me rappelle pas.

Sandra : Ok. Comment tu t'es sentie quand tu es arrivée ici à Montréal. T'as quitté la Guyane, t'avais déjà des amis là-bas.

Sami : Oui, j'avais des amis, j'étais toute installée, et tout.

Sandra : Comment tu t'es sentie? Comment t'as vécu ce changement-là?

Sami : Mais, premièrement, c'était un choc. Parce que je me rappelle toujours comme si c'était hier. Je jouais dans la cour en arrière et tout. Puis après, il y a un monsieur qui vient me parler: "Oh oui, je suis ton père." Bon...

Sandra : C'était lui vraiment?

Sami : Ben, oui, mais moi, je sais pas. Puis j'ai couru à l'intérieur, puis j'ai dit : "Il y a un monsieur qui dit c'est mon père. C'est quoi ça?" Puis on m'a dit : "Oui, oui, c'est ton père." Et puis tout. Là, on m'a dit : "Tu vas partir avec lui." Là, je me suis mise à pleurer.

Sandra : Excuse-moi, t'étais en contact avec eux pendant...?

Sami : Non, non.

Sandra : Il n'y avait pas de contact? Ok.

Sami : Moi, je ne me posais pas de question, c'est qui ma mère, mon père. J'étais bien où est-ce que j'étais là.

Sandra : Tu ne savais pas que c'était ta marraine. Tu pensais que c'était ta mère?

Sami : Oui, oui, moi, je pensais que c'était ma mère. Jusqu'à maintenant, pour moi...

Sandra : Tu l'appelais maman aussi?

Sami : Je ne me rappelle pas comment je l'appelais, mais c'était plus fort qu'une marraine, un lien... C'était plus fort, c'est ça.

Sandra : Ok, ok, ok.

Sami : Je pense que je l'appelais Dinette. Puis, euh, c'est ça. Puis, là, après, on m'a convaincue. "Oui, tu peux partir avec lui." Depuis ce temps-là, j'ai appris à le connaître, puis je suis arrivée chez... mon frère m'a présentée, j'ai vu un enfant. Là, j'ai appris que j'avais dit ça. J'ai vu la personne qui était ma mère, supposément. Et puis, c'est tout. C'est ça.

Sandra : Vous êtes combien dans la famille?

Sami : Ben, pour ma mère, on est 2. Deux enfants. Pour mon père, il en a 7.

Sandra : Deux filles? Plus jeune que toi?

Sami : Oui, ma sœur est plus jeune que moi.

Sandra : Elle est née où? Elle est née à Montréal?

Sami : Ouais.

Sandra : Elle est où maintenant?

Sami : Elle est à Montréal encore, avec ma mère. Elle habite avec ma mère.

Sandra : Elle a quel âge maintenant?

Sami : Pfff, peut-être, elle a 22. Le visage des gens...

Sandra : Et ta mère demeure où?

Sami : Quartier St-Michel.

Sandra : Pourquoi tu as décidé de quitter chez ta maman, chez ta mère?

Sami : Bon, bon, bon, bon. Premièrement, ce n'est pas vraiment une décision personnelle. C'est suite à plusieurs choses. C'est suite à plusieurs choses, et c'est trop long à détailler. Puis, ce sont des points trop personnels. En fait, je ne pouvais pas rester chez ma mère parce que selon la DPJ, elle n'était pas capable de prendre soin de moi, elle n'était pas capable de me protéger. Et j'étais victime de violence par le père de mon enfant. Puis, là, je me suis faite placée dans une famille, pas dans une famille, j'étais placée pour ma sécurité dans quelques endroits, comme des familles d'accueil, et tout, pas de familles d'accueil, mais des centres.

Sandra : T'avais quel âge à peu près?

Sami : 17 ans. J'étais pas encore majeure. Puis, après...

Sandra : T'as eu ton garçon à quel âge?

Sami : À 17 ans. Puis, après, euh, c'est ça. Puis, j'ai habité dans un foyer pour, pour mères. C'est juste des circonstances qui a fait que j'ai quitté chez ma mère. Mais, en tant que tel, je pouvais encore rester chez elle. La porte n'est pas fermée pour moi, là.

Sandra : Pourquoi les gens disaient qu'elle n'était pas capable de...

Sami : Parce que il s'est passé une autre... j'ai été victime 2 fois de violence par le père de mon enfant. Mais, la 1ère fois, c'était plus une dispute. Puis, parce que le fait que j'étais mineure, et tout, la DPJ s'en est mêlée. Alors, la 1ère fois, elle a dit : "Non, non, non, il s'est rien passé." Et tout. Mais la 2ème fois, j'ai été hospitalisée, et puis, j'étais mineure encore. Alors, ils ont dit qu'ils vont me protéger, ils vont me mettre à une autre place en attendant que j'aie l'enfant, puis tout.

Sandra : Ok. Il est où maintenant, le père de ton fils?

Sami : Moi, je n'ai aucune idée.

Sandra : Ton fils ne le voit pas?

Sami : Ça va faire 2 ans que... ils se voient pas.

Sandra : Il est d'origine haïtienne aussi?

Sami : Oui, il est né en Haïti, puis, il est Haïtien.

Sandra : Mais chez toi, quand t'étais en Guyane, tu parlais quelle langue avec ta marraine? Dans la famille, c'était quelle langue?

Sami : Je me rappelle que je parlais le français.

Sandra : Dans quel contexte tu parlais créole? Le créole guyanais, ensuite le créole haïtien?

Sami : C'est plus ici que ma maman m'a appris à parler le créole guyanais. Créole haïtien, j'ai plus connu ici, là. Guyane, je me rappelle plus, on m'a parlé français.

Sandra : Avec tes amis, c'était quoi, quelle langue?

Sami : En tout, ce que tu apprends comme mots. Il n'y a pas de langue comme telle. Le français, puis tu dis des mots que tu apprenais dehors.

Sandra : Est-ce que t'as gardé contact avec ces amis-là?

Sami : Non. Hum hum.

Sandra : Tu m'as dit c'était un choc. Quand ton père est arrivé, tu l'as vu. T'es venue tout de suite à Montréal? Ou bien t'as vécu un peu en Guyane avec ton père?

Sami : Non, non, on est partis peut-être le lendemain là.

Sandra : Ok. Tout était réglé et tout?

Sami : Hum hum.

Sandra : Et puis quand tu es arrivée, tu t'es sentie comment? T'es arrivée à 8 ans hein? 6 ans?

Sami : 6 ans, ouais.

Sandra : Tu t'es sentie comment?

Sami : Ben, pour l'adaptation, ça s'est fait facile, rapidement, mais quand même... je sais pas, c'est toujours un choc de nouveau pays. Tu demandes qu'est-ce que tu fais là. Mais, tu sais, pour un enfant, c'est facile de...

Sandra : De s'adapter.

Sami : Mais c'est ça, mais quand même. Mais il y avait quand même un problème. C'est qui où ce que je suis. Déjà je suis venue comme, il y avait la neige, puis tout. Puis, ils m'ont fait oublié vite mon passé. Ils m'ont acheté des jouets et puis tout. C'est ça. Je suis rentrée dans le monde. Mais c'est après, ça m'a repris quand j'étais plus vieille. Ouais.

Sandra : Ça t'a repris comment quand tu dis que ça t'a repris?

Sami : Ben, je sais qu'à 8 ans, je faisais une grosse dépression. Puis, je sais pas. J'étais tannée de vivre. Je voulais plus vivre, puis tout. Puis euh, même un petit peu avant que je voyais l'avion... Non... C'est ça, quand je voyais un avion, je disais toujours bye bye marraine, j'étais toujours en train de pleurer, et puis tout. Et puis à 8 ans, je disais plus bye bye l'avion, mais j'étais dépressive. Je voyais que c'était pas ma place. Et puis, c'est ça.

Sandra : Et pourquoi tu sentais que c'était pas ta place?

Sami : Parce que... qu'est-ce que j'avais... La relation que j'avais avec ma marraine, j'ai jamais pu trouver mieux par d'autres. Nulle part. On dirait que c'était ma mère, mais j'avais pas cette chaleur-là. J'avais pas de... tu sais, de... Comment dire? Cette confiance là en elle. Je n'avais pas cette approche-là. Vraiment, qu'est-ce que j'avais avec ma marraine, je l'avais pas du tout avec ma mère là.

Sandra : Elle n'avait pas d'enfant? D'autres enfants?

Sami : Ma marraine?

Sandra : Hum hum.

Sami : Oui, oui, elle avait un. Il était plus grand.

Sandra : Un garçon ou une fille?

Sami : Un garçon.

Sandra : Ok.

Sami : C'est ça, je l'avais. Donc, ça faisait comme si, comme ce monde-là était toujours vide à l'intérieur de moi.

Sandra : Le garçon avait quel âge à peu près, par rapport à toi? Quelle est la différence?

Sami : Beaucoup plus vieux. Je pense là, j'ai 26, lui il a 45 ou 50.

Sandra : Alors, si je comprends bien, ta marraine était plus vieille que ta mère aussi?

Sami : Ah ça, je peux pas répondre à la question.

Sandra : Ensuite, t'as gardé contact avec ta marraine?

Sami : Euh, non. C'est ça que vraiment, après, ça m'a énervée contre mes parents. Parce que ils n'ont jamais fait en sorte de garder contact. C'est quand j'étais... c'est quand j'ai eu mon enfant, et tout, j'ai cherché à avoir contact avec elle. Je lui avais parlé au téléphone, puis ça, j'avais planifié d'aller la voir. Malheureusement, elle est morte avant. Oui. Je n'ai pas pu aller la voir. Mais, j'essayais de partir en voyage, je regardais même les prix des billets pour moi et mon fils, partir et aller la voir, et tout. Mais elle avait décidé autrement.

Sandra : Et... qu'est-ce que j'allais te dire? Et, oui. Quelle différence...? C'est comme est-ce que tes habitudes de vie avaient changé? Est-ce que tu sentais...? À part, ok, tu parles

beaucoup de ta marraine. Tu dis que tu sentais que c'était pas ta place ici. Mais est-ce que c'était par rapport aussi à ce qui se passait à l'extérieur? Ce qui se passait à l'école etc.? Est-ce que c'était seulement à la maison que tu sentais l'ambiance différente?

Sami : C'était de tout. C'était le quartier et tout. Moi, je me rappelle, je pouvais, quand j'étais en Guyane, je pouvais jouer dans le quartier, j'avais pas de problème et tout. Mais ici, t'as pas le droit de jouer dehors. T'as pas le droit de... Tu sais, il y en a un qui... Mon père, ça le dérangeait moins. Mais ma mère, j'ai pas le droit de jouer dehors, j'ai pas le droit de ceci, plein de règlements, puis c'est ça. Le monde est différent. Puis, là, le monde te mettait à ta place. Comme t'es noire, reste dans ton coin puis tout.

Sandra : Qui? Qui? De qui tu parles là?

Sami : Ben, les autres personnes. Les gens de ce pays-là. Les Québécois, et tout là.

Sandra : Ok.

Sandra : Ils te mettaient à ta place. T'es noire. C'est là que t'apprends c'est quoi le mot "Négresse". C'est là que t'apprends que c'est quoi ta couleur. Parce que dans mon pays, j'ai jamais été traitée de "négresse" ou quoi que ce soit. Puis c'est là que tu vois la différence. Personnellement ton choix, c'est de t'avancer vers ceux qui sont noirs, pas ceux qui sont blancs. Puis, c'est ça. Puis tranquillement, tu vois aussi que c'est chacun pour soi. Puis dans le quartier, tu ne connais ton voisin, mais tandis qu'ici, c'est complètement le contraire là. Puis, le monde n'est pas chaleureux. C'est plus froid, il n'y a pas beaucoup d'ambiance. Ça faisait vraiment une différence parce que je me rappelle aussi, en Guyane, il y avait tellement de l'ambiance que le carnaval passait devant chez nous, puis tout. Je me rappelle pas vraiment elle dit : "Non, non, parle pas avec personne, fais attention aux gens". J'en peux pas de ça. Mais c'est comme ici, t'as pas le droit de sortir, t'as pas le droit de jouer, t'as pas le droit de... S'il te faut aller dehors, il faut que ta mère soit avec toi, et puis, c'est beaucoup de contrôle ici. Mais en même temps, je comprends quand tu prends conscience où est-ce que tu vis. Vraiment c'est pas... tu ne peux pas laisser ton enfant jouer dehors tout seul, pour de vrai.

Sandra : Mais, tu dis que le monde te mettait à ta place. C'est des enfants comme toi ou des adultes?

Sami : Ben, les adultes.

Sandra : Dans quel contexte?

Sami : Ben, je ne me rappelle pas. J'étais dans l'autobus. Puis, il y avait une dame... Mon Dieu, je ne pensais pas qu'une dame pourrait faire ça à un enfant là. J'avais peut-être 7 ans, puis la dame a dit : "**Fuck You**" à moi. J'étais avec ma mère, pourtant elle aurait dit ça à ma mère, mais à moi, puis elle m'a dit : "Retourne dans ton pays". Ça m'a tellement choquée, jusqu'à maintenant je m'en rappelle de cette journée-là. Ou que... "Oh, non, joue pas avec... elle... euh... c'est une noire".

Sandra : C'était son enfant, elle disait...?

Sami : Non, non, ça c'est une autre... Je te raconte d'autres situations.

Sandra : hum hum, Ok. Mais là, tu me dis, quand tu es arrivée, tu étais dans quel quartier? T'as vécu dans quel quartier depuis ton arrivée ici?

Sami : Bon, moi, je sais pas. Mais où est-ce que j'ai pris vraiment conscience j'ai vécu un bon bout de temps là, c'est Quartier St-Michel.

Sandra : Mais, quand t'étais arrivée, tu sais pas quel quartier c'était?

Sami : Non.

Sandra : C'était pas St-Michel?

Sami : Non, mais je sais... On était peut-être à l'Ouest, à l'Amherst, quelque chose de ce genre.

Sandra : Parce que là c'est comme... Là tu dis comme tu ne connais pas ton voisin etc... mais quand je viens à St-Michel, j'ai une autre impression.

Sami : Ben...

Sandra : J'ai l'impression que tout le monde se connaît, et puis tout.

- Sami : Oui. Comme moi, quand je jouais dans le quartier, je jouais avec les enfants. Mais les voisins, moi je ne connaissais pas les voisins du quartier. Je ne connaissais pas... Tu sais, la seule personne que je me rappelle, c'était la voisine d'à côté. Je voyais un peu son père et sa mère. Moi je changeais pas avec eux non plus. Puis il y avait des groupes de Québécois, on pouvait jouer avec eux. À part ça, les autres personnes dans le bloc, on ne les connaissait pas là.
- Sandra : Chez toi, quand t'es arrivée, qu'est-ce que... est-ce que tu trouves que les habitudes de vie ont changé entre ce que tu avais en Guyane avec ta marraine et ce que tu as eu ici, à Montréal. C'est comme la façon de vivre des adultes, les habitudes qu'ils te donnent, des principes, ou bien tout, la façon de manger, le type de nourriture etc.?
- Sami : Ben, moi, le type de nourriture, je m'en rappelle pas vraiment. Euh... qu'est-ce qui avait un peu changé? Ben, c'est tout le contraire. Moi, je suis arrivée tôt. C'est vraiment comme un peu le jour et la nuit ici là. Mais... les habitudes de ma marraine, c'était propre à elle, puis les habitudes de ma maman aussi, c'est 2 choses différentes.
- Sandra : Et quel type...? Tu ne te souviens pas de quel type de nourriture. Mais ici, qu'est-ce que tu manges plus quand t'es chez toi, avec ta mère, tout. C'est quel type de repas? Est-ce que vous priorisez plus une cuisine? Ou c'est cuisine plus haïtienne? Cuisine plus québécoise? Ou bien c'est...?
- Sami : C'était plus haïtienne.
- Sandra : Quand tu me dis plus haïtienne, tu peux me donner des exemples?
- Sami : Ben, t'avais le maïs "moulin", t'avais le bouillon, t'avais "sauce pois", le riz, puis c'est ça.
- Sandra : Est-ce qu'il y avait des...?
- Sami : Sauf le griot qu'on faisait pas chez nous.
- Sandra : Ok. Mais, on l'achetait?
- Sami : Non, moi, j'avais pas mangé du griot. C'est quand j'étais adolescent que j'ai appris c'est quoi le griot. Mais, avant ça, non.
- Sandra : Ah! Ok. Tu l'as appris avec des amis?
- Sami : Hum hum.
- Sandra : À l'école ou...?
- Sami : Oui, à l'école.
- Sandra : Et euh... il y a aussi les fêtes haïtiennes etc. Est-ce qu'on les fête, par exemple, il y a le 1er janvier, la fête du 1er janvier...
- Sami : Mon père, oui, il est plus de ce style-là. Mais ma mère, non.
- Sandra : Il n'y avait pas la soupe, des choses comme ça.
- Sami : Non, non, pas ma mère. Mais du côté de mon père, oui. Jusqu'à maintenant, là, il appelle pour prendre la soupe. Mais avec ma mère, non. Avec ma mère, c'est les plats que je connais beaucoup plus, mais la culture vraiment haïtienne, profonde, non, je ne connais pas vraiment.
- Sandra : Mais tu dis que ton père appelait pour prendre la soupe. Chez qui?
- Sami : Non, chez lui, parce que comme je te l'ai dit...
- Sandra : Il faisait la soupe lui. Puis, il vous invitait?
- Sami : Ouais.
- Sandra : Le 1er janvier?
- Sami : Ouais.
- Sandra : Est-ce que tu participes à des fêtes haïtiennes? Est-ce que tu participes à des activités haïtiennes ici? Des festivals?
- Sami : Oui, quand je connais, j'y vais. Je connais pas beaucoup parce que j'ai pas vraiment des amis qui savent ce programme-là. Parfois, je... hum... excuse-moi, comme l'année passée j'ai été allé dans la pièce de théâtre, euh... une pièce de théâtre haïtienne, pour souligner le mois, l'histoire des noirs. Puis, je pense, 3 ans aussi, je suis allée dans une

autre pièce haïtienne de théâtre, mais à part ça, plus que ça, non.

Sandra : C'est quelle pièce? Tu t'en souviens?

Sami : Mais, non. L'année passée, c'était pas une pièce. C'était juste, comme, on te présente, l'histoire des noirs sur l'affiche, puis sur l'histoire, là. Puis l'autre c'était vraiment une belle pièce de théâtre. Ça parlait de l'indépendance haïtienne.

Sandra : Ok. T'as pas le titre?

Sami : Non, je n'ai pas le titre. Mais, c'était vraiment bien fait.

Sandra : T'as pas le nom du groupe?

Sami : Non, mais, c'était bien fait. Moi, j'aimerais ça, moi, personnellement, j'aimerais ça, comme parfois aller en Haïti, puis tout. Mais, je sais pas. Ma mère m'impose, elle veut pas que j'aïlle. Puis, euh...

Sandra : Pourquoi elle veut pas que tu y ailles.

Sami : Parce qu'elle dit que ses frères m'aiment pas, puis tout, plein d'histoires.

Sandra : Ses quoi?

Sami : Ses frères ne m'aiment pas.

Sandra : Ok.

Sami : Puis c'est une histoire de magie, des affaires de même là. C'est pour ça moi, j'ai pas le droit d'y aller, mais moi, j'ai toujours voulu y aller pour voir c'est quoi, pour connaître la culture et tout.

Sandra : C'est quoi l'histoire de magie, là?

Sami : Hum?

Sandra : C'est quoi l'histoire de magie?

Sami : Je sais pas. J'ai remarqué que les Haïtiens croient beaucoup au vaudou, alors.

Sandra : Pour toi, vaudou égale magie.

Sami : Pour moi, non. Mais, ce que on m'a montré c'était ça. Mais pour moi, avec le temps, qu'est-ce que j'ai pu apprendre, soit par la télévision, ou par d'autres personnes, pour moi, vaudou n'était pas égale magie.

Sandra : Mais, c'est comme, tu as dit quelque chose avant. On t'a montré que c'était ça. Ça veut dire?

Sami : Oui, quelqu'un qui fait le vaudou, quelqu'un [...55 :20...]qui fait la magie.

Sandra : T'as appris ça, comment on te l'a appris?

Sami : Ben, comment on me l'a appris? Ben, c'est par des amis, c'est par la famille, c'est par tout ça là.

Sandra : C'est ce que pense ta mère aussi?

Sami : Ouais.

Sandra : Ok.

Sami : Parce qu'elle dit : "Moi, je connais pas les affaires magie. Je peux pas dans les affaires vaudou. Moi, c'est ma petite religion. Je suis pas mêlée à tout ça."

Sandra : Est-ce que tu as, quand t'étais plus jeune, t'avais que des amis haïtiens, que des amis noirs, que des amis haïtiens?

Sami : Je peux pas dire que ce sont des Haïtiens, mais, que des amis noirs.

Sandra : Pas de blancs?

Sami : J'ai jamais eu de blancs.

Sandra : Comme amis, t'as jamais eu ça?

Sami : Oh, mais, en Guyane Antillaise, je n'ai jamais vu de blancs. Oui, j'ai parlé avec des blancs, mais c'était pas des amis. C'était du monde que je parlais comme ça. Mais, c'était pas amis. Mes amis, c'était plus des noirs. J'ai fréquenté une amie blanche, mais après, excusez-moi, après, j'ai dit non, j'en veux plus.

Sandra : Pourquoi?

Sami : Je sais pas, je trouve ils sont très, ils sont hypocrites. Du jour au lendemain, ils peuvent changer comme ça, puis sans raison valable, pour rien.

Sandra : Elle était de quelle origine?

Sami : Qui ça?

Sandra : L'amie blanche?

Sami : Une Québécoise.

Sandra : Est-ce que tes parents, ils sont pour quelque chose dans ce choix-là? Est-ce que c'est un choix?

Sami : Moi, je peux pas dire que c'est un choix. Parce que moi, j'ai tenté quand même de parler avec n'importe qui et tout, mais ça a donné que ça devient comme ça. J'ai plus d'affinités, je peux plus comprendre, je sais pas, il y a plus un lien personnel avec les Haïtiens, avec une noire, pas nécessairement avec les Haïtiens qu'avec, je sais pas, des Québécois et tout.

Sandra : Est-ce que tu crois que tes parents ont contribué à cette tendance-là?

Sami : Moi, je ne peux pas dire ça parce que mon père, il a beaucoup d'amis, il n'a pas beaucoup d'amis québécois, mais il y a quelques-uns qui sont Québécois et tout. Jusqu'à maintenant, il a une copine qui est Québécoise. Mais, ma mère, elle, j'ai jamais entendu qu'elle a un ami québécois, mais elle peut avoir un ami espagnol ou cambodgien, et tout.

Sandra : Et est-ce qu'elle a un copain maintenant, ta mère?

Sami : Non, que je sache.

Sandra : Mais, ton père a une copine québécoise?

Sami : Hum hum.

Sandra : Est-ce que tu penses qu'ils... parce que parfois il y a des parents qui vont dire à l'enfant : "Fréquente plutôt des blancs au lieu de noirs. Fréquente ceci." Ils vont dire... Est-ce que t'as eu ça?

Sami : Non, non, non.

Sandra : Mais est-ce qu'ils t'ont dit : "Fréquente des noirs, fréquente des Haïtiens."

Sami : Non.

Sandra : Et les amis que tu voyais rentrer chez toi c'était que des noirs, des amis de tes parents?

Sami : Euh, ouais.

Sandra : Et...

Sami : Excuse-moi. Je voyais pas vraiment d'amis entrer chez moi là.

Sandra : Ok.

Sami : C'est plus mon père avec 2, 3 camarades. À part ça...

Sandra : On ne recevait pas beaucoup d'amis chez toi?

Sami : Peut-être qu'ils allaient à l'extérieur pour aller voir leurs amis. Moi, je voyais pas qu'il y avait beaucoup de monde qui rentraient.

Sandra : Est-ce que tes parents étaient, par exemple, t'interdisaient de sortir à un âge? Est-ce que à l'adolescence, tu pouvais aller dormir chez des amis? Tu pouvais...?

Sami : Non, je pouvais pas dormir chez des amis. Moi, j'étais un enfant [58 :56] à tête de sœur là. Ça, je l'avoue. Puis, je sais pas, je... c'est peut-être pour euh... m'évader, mais j'aimais pas vraiment rester chez nous. C'est que je sais pas.

Sandra : Tu dormais chez des amis quand même?

Sami : Je dormais pas chez des amis parce que j'avais un copain. C'était le père de mon enfant. Je dormais chez eux. Ou je restais dehors c'est tout.

Sandra : Et tes parents, comment ils réagissaient par rapport à ça?

Sami : Oh, excuse-moi. J'ai eu de la merde pour ça, là. Mais, c'est ça.

Sandra : Concrètement, c'était quoi la réaction?

Sami : La réaction, même la police venait là-dedans.

Sandra : Hum?

Sami : Ouais, mais dans un côté, ma mère savait pourquoi, où est-ce que j'étais, mais ça l'énervait. Elle appelait la police, elle faisait comme si elle ne savait pas où est-ce que j'étais, puis tout.

Sandra : Ok.

Sami : C'est ça. Même parfois, je m'en rappelle. Je la parlaiS: "Oui, j'arrive. Et puis tout. Je suis avec telle personne." Après elle me **jourais**. Puis après, je diS: "Il faut que je rentre. Elle va appeler la police" J'étais avec mon copain. Mais il me disait : "Mais non, tu sais, tu viens juste de la parler." Je sais plus vraiment, la police était là, puis tout. Puis elle savait exactement où est-ce que j'étais, là.

Sandra : La police venait là où tu étais?

Sami : Non, ils venaient chez elle.

Sandra : Ok.

Sami : Te dire qu'ils savaient pas où est-ce que j'étais.

[rires]

Sami : C'était drôle. Ah, c'est ça. Alors, non. Quand je prends du recul, je pense que j'essayais de retrouver quelque chose que j'avais perdu. Puis, chez ma mère, j'aimais pas vraiment. Je me rappelle que j'avais toujours des réponses dans ma bouche. Pourtant, je ne suis pas une fille si rebelle que ça. Mais avec elle, j'avais toujours des réponses dans la bouche. Je disais: "T'es pas une bonne mère. Tu sais pas c'est quoi être une mère." Et puis tout. Je la reprochais beaucoup sur la façon qu'elle m'élevait, puis tout. Et quand j'ai eu la possibilité, je suis partie. Pas partie pour quitter la maison, mais, je m'évadais toujours, je prenais toujours une occasion pour partir faire quelque chose. Soit je prenais un cours de danse, j'essayais de prendre un cours de théâtre, je prenais un cours de basket-ball, et tout. Juste pour passer du temps dehors pour pas rentrer chez nous. Mais elle les a toutes bousillées. Puis après, je suis vraiment tomber, comme on appelle, entre guillemets, "**vagabondage**", là.

Sandra : Comment ça, elle les a bousillés?

Sami : Ce que je me rappelle, quand je prenais mon cours de théâtre, elle venait, puis elle a dit : "Oh, Sami est une voleuse. Sami a fait ci". Bon, je suis jamais retournée. Je prenais mon cours de danse, elle est venue me battre là-bas. [rire] Alors, je suis jamais plus retournée non plus. Et puis, mon cours de basket-ball, c'est vrai, parfois je finissais tard, mais elle n'arrêtait pas d'appeler la police. J'avais lâché ça aussi. Puis après, j'ai commencé à connaître c'est quoi un copain, puis tout. J'étais plus avec le père de mon enfant. Et après ça, c'est la suite, je suis tombée enceinte.

Sandra : Et pourquoi tu lui reprochais de ne pas être une bonne mère?

Sami : Ben, sur le coup, je sais pas. Mais, si prends un recul, c'est que je... peut-être que je m'attendais que elle me donnait plus que ce que j'avais reçu de ma marraine. C'était elle ma mère, alors. Puis je voyais pas qu'elle est même capable de remplir le ¼ de ce que j'avais déjà reçu.

Sandra : En terme affectif?

Sami : Oui, en terme affectif. Puis, le lien était complètement différent. Je ne me sentais pas l'appartenir vraiment. Puis, je la disais toujours. Je disaiS: "Pour moi, t'es pas ma mère. Ma mère, je l'ai laissée en Guyane." Et tout, là.

Sandra : Mais, tu peux me donner des exemples concrets de comportements que ta marraine avait et des comportements qui ne sont pas pareils avec ta mère?

Sami : Ben, je peux pas dire comportements. Je peux dire que c'était plus chaleureux. Elle était plus compréhensible, plus douce, puis euh... je sais pas si c'était plus facile avec elle, malgré, je me rappelle, j'étais tannante. J'aimais ça, comme, quand c'est la pluie, aller jouer, courir tout nu dehors, et tout. Mais on dirait elle comprenait mon désir puis c'était moins contrôlant, c'était moins euh..., il y avait un lien plus de douceur, de chaleur et tout. Tandis qu'ici, c'était, je sais pas. Aussi, ma mère, on la voyait pas souvent là. Puis elle est toujours [...1 :03 :20...] quelqu'un pour savoir quoi faire avec nous. "Je sais pas quoi faire avec Sami. Je sais pas quoi." Moi, je disaiS: "Pourquoi t'es une mère d'abord." Tu sais.

Sandra : Tu dis qu'elle n'était pas là. Elle n'était pas...?

Sami : Ben, moi, parfois je me rappelle que je passais mes vacances chez euh... tout l'été chez ma tante. Tout le temps, tout le temps, soit chez ma tante ou soit pendant l'été elle n'est pas là. Moi je m'occupe de ma sœur.

Sandra : Elle était où à cette...?

Sami : Au travail, elle travaillait.

Sandra : Elle faisait quoi?

Sami : Euh, elle travaillait dans une manufacture, comme couturière.

Sandra : Et aujourd'hui, elle fait quoi?

Sami : Elle travaille plus.

Sandra : Elle est à la retraite?

Sami : Hum hum.

Sandra : Et c'est quoi son niveau de formation?

Sami : Ben, peut-être secondaire 2. Je suis pas sûre.

Sandra : Quand tu dis secondaire 2, c'est...?

Sami : D'ici.

Sandra : D'ici?

Sami : Hum hum.

Sandra : Tu sais, est-ce que tu sais quand est-ce qu'elle a été en Guyane? Est-ce qu'ils sont partis ensemble ton père et ta mère?

Sami : Non. Mon père est parti avant. Puis après, ma mère l'a rejoint.

Sandra : Ils se connaissaient avant déjà?

Sami : Ils se connaissent depuis en Haïti. Mais leurs familles se connaissent et tout.

Sandra : Et ton père est parti avant.

Sami : De la Guyane? Ouais. Il est venu s'installer au Canada avant. Puis après, ma mère est partie.

Sandra : Ton père est venu à Montréal avant ta mère?

Sami : Ouais.

Sandra : Ok. Et puis, ta mère est venue après?

Sami : Ouais. Et puis ils m'ont laissée là-bas.

Sandra : Ta mère a rejoint ton père combien de temps avant? Après?

Sami : Peut-être 2 ans.

Sandra : Et quel était le statut de ton père quand il est arrivé ici?

Sami : Oh, ça, c'est une grosse question. Je sais pas.

Sandra : Mais, toi, quel statut t'avais quand t'es arrivé?

Sami : Moi quand je suis venue, j'étais citoyenne caGigienne.

Sandra : Ok. Et tes parents, et ton père, est-ce qu'il était citoyen français aussi là-bas en Guyane?

Sami : Non. En Guyane, tu ne peux pas être Français facilement. Non, non, non, non, c'est vraiment compliqué là-bas. Même si moi, je suis née là-bas, là, ils ne peuvent même pas me donner mon statut "Française" non plus, si je fais la demande. C'est beaucoup. C'est très compliqué. Et c'est la même chose pour Arabes aussi, les Arabes qui sont là-bas. C'est pas évident.

Sami : Ouais parce qu'il faut que les 2 parents soient de là. Si tes parents sont immigrants, t'es née là-bas, c'est comme si tu peux te dire Français, mais ça c'est ton problème, mais toi t'es pas vraiment reconnu Français. Mais sur tes papiers, c'est écrit France et tout là. Mais on portait le... C'est pas reconnu.

Sandra : C'est ce que je n'ai pas compris. Il y a une fille tout le temps: "Je suis Française." Mais je sais qu'elle est juste née là-bas, et ses parents. Je pensais que c'était pas si facile que ça d'avoir ça. Elle est d'Algérie.

Sami : Ok.

Sandra : Elle se présente d'abord comme Française.

Sami : Peut-être parce qu'elle sent appartenir à cette race-là. Comme moi, je me dis Guyanaise parce que pour moi, je sens, j'ai vécu là-bas et tout. Mais sur papier, je suis plus une CaGigienne que autre chose.

Sandra : Et avec ton père, tu parles quelle langue?

Sami : Le français, puis le créole.

Sandra : Créole guyanais ou haïtien?

Sami : Haïtien.

Sandra : Et avec ta mère?

Sami : La même chose.

Sandra : Français et puis...?

Sami : Créole haïtien.

Sandra : Mais tu m'as dit que ta mère t'a appris créole guyanais ici.

Sami : Hum hum.

Sandra : Oui?

Sami : Hum hum.

Sandra : À la maison?

Sami : Oui, à la maison. Des phrases et tout.

Sandra : Avec ta sœur, c'est quelle langue que tu utilises?

Sami : Oh, on utilise plein de langues: français, anglais, créole, puis tout, créole haïtien.

Sandra : Chez toi, pendant tout ton processus d'éducation avec ta mère, c'était quelle langue qui était le plus parlé dans la maison?

Sami : Le français. Ma mère haïssait ça qu'on parlait créole.

Sandra : Ok.

Sami : Elle voulait pas. Elle dit : "Le créole c'est pas une langue."

Sandra : Ok. Elle le dit jusqu'à présent?

Sami : Ben, là, jusqu'à présent on l'a dit non. Je dis: "Tu dois être fière de ta langue parce que créole c'est connu comme une langue. Tu sais, il y a l'orthographe, et tout. Tu ne peux pas dire que c'est pas une langue."

Sandra : Mais, elle, elle disait, quand t'étais plus jeune, que ce n'était pas une langue. Elle voulait pas que...

Sami : Moi, j'ai vraiment appris à parler créole à l'école.

Sandra : En primaire ou...?

Sami : En secondaire. Je me rappelle, comme si c'était hier, là. Je disais des mots, puis tout le monde riait de moi. C'est là que j'ai appris le créole.

Sandra : Au secondaire.

Sami : Hum hum.

Sandra : Et qu'est-ce qui t'a porté à apprendre le créole? Puisque ta mère te l'avait interdit.

Sami : Parce que ma mère parlait créole avec nous. Mais nous, on devait la répondre en français. Puis, moi, je disais: "Ben, écoute, on me parle une langue, je peux pas la parler." Et puis, à l'école, j'ai une opportunité parce que mon père était avec moi, et je peux parler créole aussi. J'ai appris à parler créole et tout.

Sandra : Euh, est-ce que tu écris le créole?

Sami : Non, mais je sais le lire.

Sandra : Tu sais le lire. Tu le lis dans quel contexte?

Sami : Ben, à l'église, s'il y a des textes en créole, je suis capable de le lire. Je sais pas. D'autres endroits, si je tombe sur un texte en créole, je peux le lire.

Sandra : Est-ce que dans ta pratique, la pratique linguistique, quand tu parles les langues, parce que tu me dis que tu connais l'anglais, tu connais le créole, tu connais le français, est-ce que ça t'arrive de les utiliser tous en même temps, les 3 ou bien 2 d'entre eux, etc.?

Sami : Moi, c'est le créole et le français. Je peux parler créole un peu, et puis après je commence en français, je continue en français. Exemple, quand je parle créole, il y a des mots que

- je sais pas dire ou des mots que je sais pas, ben, je parle français après. Je ne prends pas une conversation au complet en créole.
- Sandra : Ça ne t'arrive pas d'avoir une conversation...?
- Sami : Non. Au complet en créole? Non.
- Sandra : Et c'est pourquoi tu dis?
- Sami : Hum?
- Sandra : Pourquoi c'est comme ça?
- Sami : C'est parce que il y a des mots que j'arrive pas bien à prononcer ou c'est des mots que j'arrive pas bien à dire.
- Sandra : Alors, tu prends, tu vas utiliser le français pour combler quelque chose?
- Sami : Ouais.
- Sandra : Un manque?
- Sami : Ouais.
- Sandra : Est-ce qu'il y a d'autres raisons qui te portent à passer d'une langue à une autre?
- Sami : C'est plus...
- Sandra : Est-ce qu'il y a d'autres raisons?
- Sami : C'est le fait que je ne connais pas bien la langue. Je suis pas capable de bien prononcer les mots. Je ne connais pas bien les mots.
- Sandra : Est-ce que ça t'arrive dans l'autre sens aussi? Tu parles français, et puis tu trouves qu'il te manque quelque chose et puis tu vas le chercher en créole?
- Sami : Mais, parfois, je peux parler français avec quelqu'un, juste pour donner un... Comment dire? Une expression pour que la personne me comprend, je dis une expression haïtienne comme exemple, comme dit ma mère, puis je dis le mot en créole.
- Sandra : Pour reporter le discours de ta mère? Les paroles de ta mère?
- Sami : Oui. Ou le discours d'une personne plus vieille, là.
- Sandra : Est-ce que ça t'arrive d'utiliser le créole comme stratégie pour avoir... quel que soit l'objectif?
- Sami : J'ai remarqué avant...
- Sandra : Quand je dis le créole... Oui, oui, vas-y, vas-y.
- Sami : J'ai remarqué que parfois le créole, quand j'étais énervée, j'utilisais beaucoup le créole, des mots euh, pas vraiment des bêtises à 100%, comme exemple, je peux dire **fout**, merde. Je dis ça comme ça.
- Sandra : Est-ce que ça t'arrive d'utiliser stratégiquement aussi, comme de passer d'une langue à une autre, etc.?
- Sami : Non. Non, pas vraiment. Non.
- Sandra : Et quand tu passes d'une langue à une autre, est-ce que c'est dans une même phrase, ou bien par exemple, tu as une phrase, une langue, une autre phrase, une autre langue, etc.? C'est comment? Qu'est-ce que tu utilises le plus souvent?
- Sami : C'est comme, dans les échanges, où ce que t'es bloquée, je parle anglais. Premièrement, je ne suis pas bilingue anglophone à 100%. Alors, si je parle à quelqu'un qui parle un peu le français. Alors, je peux dire quelques mots en français. Ok, bon, je veux dire ça en anglais, mais je ne suis pas capable de dire en... je suis pas capable de le dire en anglais, alors je dis ce mots en français pour dire qu'est-ce que je veux dire. Si la personne me comprend, je vais dire en anglais c'est quoi. C'est ça.
- Sandra : Oui, mais, quand tu utilises, parce que tu m'as parlé de passer du créole au français, français-créole, est-ce que ça t'arrive anglais-créole aussi, créole-anglais?
- Sami : Non. Euh, parfois oui. C'est quand j'ai été aux États-Unis parce qu'ils parlent anglais ou créole. Parfois, je passais du créole à l'anglais, de l'anglais au créole.
- Sandra : Non. Mais, ici, à Montréal, c'est français-créole?
- Sami : Ouais. C'est ça.
- Sandra : Est-ce que tu... Est-ce que, comme je t'ai demandé tout à l'heure, est-ce que parfois, tu

passes d'une langue, tu passes français-créole, créole-français, ou bien dans une seule phrase, tu as français et puis créole-français? C'est comme des mots.

Sami : Oui, oui, c'est ça. Français-créole-français. Ben, ça, c'est quand je parle avec des amis, et puis tout.

Sandra : C'est la même phrase dans les 2 langues?

Sami : Hum hum.

Sandra : Ou c'est 2 phrases?

Sami : Non, la même phrase dans les 2 langues.

Sandra : Mais, est-ce que tu as l'autre cas aussi où tu as français-créole créole-français? C'est comme une phrase en français, une phrase en créole? Une phrase complète?

Sami : Euh, non.

Sandra : C'est plus dans la même phrase où tu...?

Sami : Hum hum. Parce que moi, c'est, c'est rare que je fais une phrase complète en créole à 100%. À part des petites phrases, comme exemple, vin isit. Mais, à part ça, des longues phrases en créole...

Sandra : Mais, tu utilises quelle langue avec ton... ? Tu vis avec ton fils?

Sami : Hum hum.

Sandra : Tu utilises quelle langue avec lui? À la maison?

Sami : Au début, j'utilisais les 3 langues, anglais, français et puis créole. Ben là maintenant, c'est plus le français. De temps en temps, j'ajoute des mots en créole. Mais pas beaucoup.

Sandra : Dans quel contexte, dans quelle situation, tu vas utiliser le créole? Tu l'utilises pas beaucoup.

Sami : Ben, je sais pas. Disons, si je parle avec lui, je lui dis: "Va faire telle affaire." Puis il m'écoute pas. Je dis comme : "**Ou patande sa m di ou? Al pranbagay la, m di ou.**" Puis, c'est ça.

Sandra : Mais le choix du français etc., ou du moins le français, est-ce que c'est un choix? Pourquoi ce choix?

Sami : Ben, c'est pas vraiment un choix. C'est parce que je suis plus à l'aise là-dedans, puis je me trouve plus facilement. Je m'exprime mieux que les autres langues.

Sandra : Et chez toi, comme tu vis seule avec ton fils... Tu vis seule ou tu vis avec ton copain maintenant?

Sami : Non, non, je vis seule avec mon fils.

Sandra : Il est à Montréal, ton copain?

Sami : Hum hum.

Sandra : Quand... Comment c'est la relation avec ton fils? Ça va?

Sami : Pas vraiment, non. Qui ça? Mon copain et puis mon fils? Ou moi?

Sandra : Oui oui.

Sami : Ah, ok, ça va bien. Hum, c'est correct.

Sandra : Mais, tu dis que tu ne t'entends pas vraiment. Tu parles de ta relation avec ton fils?

Sami : Oui. Ouais, c'est ça.

Sandra : Pourquoi?

Sami : C'est à cause de son comportement. C'est beaucoup de choses pour moi, là, et tout.

Sandra : Ensuite, est-ce que tu retrouves tes... le comportement, les comportements que tu avais avec ta mère en lui?

Sami : Euh...

Sandra : Parfois, on dirait qu'on dirait qu'on paie ce qu'on a fait.

Sami : Ben, pas vraiment. Parce que ça, l'autre jour, justement, effectivement, je parlais avec ma mère. Tu sais, j'ai dit : "Bon, parfois tu veux faire un travail sur toi, mais t'es pas capable de t'analyser. T'as besoin d'une autre personne qui t'a connue." Je lui ai demandé un peu. Elle dit oui, mon fils fait le même comportement, mais, lui, c'est un

peu dans le sens superlatif, lui c'est comme vraiment à l'extrême. C'est pour ça que moi j'avais un peu de la difficulté à me reconnaître en lui. Mais je trouve aussi qu'il y a d'autres choses que c'est vraiment pas moi, là. Mais, il y a des choses comme si, ça, ça reflète ma personnalité.

Sandra : C'est parce que moi, en tant que mère, ça m'arrive, je comprends ce que ma mère vivait.
[rire]

Sami : Hum hum.

Sandra : C'est comme tu as des réactions, tu vois la réaction de l'enfant, c'est exactement une réaction que tu avais quand tu étais jeune.

Sami : Ben, moi, personnellement, moi, si j'avais un enfant qui avait la même réaction que moi, je trouverais ça **cute**. T'es peste, tu comprends.

Sandra : [rire]

Sami : Mais, mon fils n'est pas peste. Il est plus brutal. Moi, j'étais peste, comme si, j'avais pas à faire, je jouais des tours, et puis j'étais plus comme ça. Si j'avais un enfant comme ça, je trouverais ça **cute**. Je sais pas.

[rires]

Sami : Ça a ressorti ce côté-là de moi. Je l'aurais encouragé aussi peut-être, qui est pas bon, mais, non. Mais, juste, entre parenthèses, moi, pour qualifier la relation avec mon fils, c'est que avec moi et lui, ça va bien, c'est comme il m'écoute. Mais juste qu'est-ce qui l'entoure aussi. C'est comme quand il est à l'école, il n'écoute pas, c'est toujours des problèmes. Avec ma mère, c'est toujours la même chose. Ça affecte beaucoup la relation que j'ai avec lui. On dirait qu'il a plusieurs personnalités. Je ne sais pas comment le décrire exactement, mais. Ou c'est un enfant qui a trop besoin de ma présence, puis euh, mais c'est pas, moi, je trouve que c'est pas bon parce que, moi, étant jeune, j'étais tellement une fille indépendante, pas trop..., je suis affectueuse, mais, quand même un temps, je veux toujours que le monde vole de tes propres ailes, moi aussi je fais mes affaires. Mais, lui, il a de... il a besoin de moi d'une façon trop... une façon extrême. On dirait je suis au même lieu que lui, il va pas bien se comporter. Il va pas savoir comment bien agir, mais c'est ça. Quand je ne suis pas là, c'est comme si c'est un autre [..01 :17 :17...]. Moi, je suis là, c'est un ange, là.

Sandra : Il a quel âge déjà?

Sami : 8 ans.

Sandra : Il est en 4ème année? En 3ème?

Sami : Il est supposé être en 3ème. À cause de son comportement, moi, je ne sais même pas où est-ce qu'on l'a classé.

Sandra : Et c'est... c'est... il est, il est à l'école où? Il va à l'école où?

Sami : St-Ambroise.

Sandra : C'est où?

Sami : [1 :17 :45...Beaubien et] , après c'est l'église.

Sandra : Ça s'appelle St-Ambroise?

Sami : Hum hum.

Sandra : Mais, toi, t'as été à l'école où?

Sami : Moi, j'étais à Annexe Ogilvy.

Sandra : Comment?

Sami : Annexe Ogilvy.

Sandra : Annexe...?

Sami : Oui, Ogilvy.

Sandra : Tu peux l'écrire pour moi, s'il-te-plaît. C'est une école primaire?

Sami : Ouais.

Sandra : C'est dans quel coin?

Sami : Ça a changé de nom. Maintenant, c'est Sans Frontières. Je ne me rappelle plus, St-

Michel et Rosemont. Mais, je pense c'était pas là avant.

Sandra : Et quelle autre école que t'as fréquentée?

Sami : Ogilvy, une école primaire. Puis secondaire, c'est Académie de Robert Opal.

Sandra : Ça c'est où? À St-Michel?

Sami : Non. C'est à côté du métro Fabre. C'est l'endos de l'hôpital Jean-Talon. Après, j'ai été à Eulalie Durocher.

Sandra : Hum hum.

Sami : À Eulalie Durocher.

Sandra : Tu peux l'écrire pour moi?

Sami : Je suis pas sûre de l'orthographe.

Sandra : Mais t'as pas été dans l'une des écoles à St-Michel?

Sami : Non.

Sandra : Là où tu as patrouillé?

Sami : Non. Eulalie Durocher. Et après, j'ai été à Marie-Anne.

Sandra : Marie-Anne?

Sami : Hum hum. Secondaire 5.

Sandra : Mais tu me dis que tu as vécu la, la, la...

Sami : Dans le Quartier St-Michel.

Sandra : Dans le Quartier St-Michel pendant longtemps.

Sami : Oui, mais, je n'ai pas été à l'école à St-Michel.

Sandra : Pourquoi?

Sami : Je sais pas, moi.

Sandra : Mais, les écoles où tu as été c'était pas des écoles privées?

Sami : Ça, je sais pas c'est où exactement. J'étais vraiment jeune. Ogilvy c'est sur Villeroy, pas loin de Pie IX. Académie Robert Olaf, c'est à côté du métro Fabre.

Sandra : C'était les choix de tes parents?

Sami : Peut-être.

Sandra : Mais tu ne sais pas pourquoi?

Sami : Non, je ne sais pas.

Sandra : Parce que je sais que c'est dur. On va normalement dans une école de son quartier.

Sami : Du quartier. Ouais.

Sandra : C'est quelle personne qui a une influence dans ta vie, là? Qui a eu une influence, vraiment une grande influence sur toi, qui a encore une grande influence sur toi?

Sami : C'est ma marraine.

Sandra : Ouais.

Sami : C'est toujours elle. Elle m'a marquée.

Sandra : Et cette influence se manifeste comment?

Sami : Ben, dans tous les jours. C'est grâce à elle que dans un côté que je suis une personne chaleureuse, qui pardonne beaucoup, qui aime quand même les gens. Malgré qu'est-ce ce qu'on peut me faire et tout, je suis très tolérante. Puis c'est ça qui me donne, avec elle, si j'avais continué à grandir, ce serait parfait, là, pour moi, là. Mais, elle me donne le goût, comme il faut pas se décourager et tout, là. Malgré qu'elle n'est pas... Ça fait longtemps quelqu'un qui n'est plus là. Mais c'est ça. Ça me donne un **boost** dans la vie aussi.

Sandra : Est-ce que tu sens que, certaines valeurs qui avaient, que tu voyais, que tu vivais en Guayne, dans la famille ou bien à l'extérieur, des idées, tout, sont présentes ici, à Montréal?

Sami : Non. Elle sont pas présentes. Puis c'est ça qui me manque.

Sandra : Ok. Tu peux en citer quelques uns?

Sami : Ben, par exemple, c'est ça, l'individualisme qui a ici, chacun pour soi, puis même la façon qu'on doit éduquer notre enfant. Le quartier c'est vraiment froid comparé à qu'est-

ce que j'ai déjà vécu, c'était plus chaleureux, puis qui était plus uni, là.

Sandra : Est-ce que quand tu étais plus jeune, tu allais à des fêtes haïtiennes, dans les familles haïtiennes? Est-ce que tu y vas encore aujourd'hui?

Sami : Ben, c'est pas vraiment haïtien. C'était plus guyanais là, la culture qui était là-bas, là.

Sandra : Non, non, ici, là, à Montréal.

Sami : Est-ce que j'allais où?

Sandra : Est-ce que tu vas à des fêtes haïtiennes? Est-ce que toi tu avais l'habitude d'aller à des fêtes haïtiennes quand tu vivais avec ta famille, dans les familles haïtiennes, des choses comme ça.

Sami : Non. Non. C'est juste chez ma tante. Mais il n'y a pas de fête, là. Des fêtes, j'ai connu ça adolescent, aller dans les clubs et tout.

Sandra : Et dans quel genre de clubs que tu allais le plus souvent?

Sami : Euh, bon, je sais pas, les clubs de hip hop. C'est plus ça.

Sandra : Parfois ils disent clubs haïtiens, clubs X, clubs Y, etc. Quel type? Un type bien particulier ou bien?

Sami : Non, c'était juste de la musique hip hop qu'ils passaient à l'intérieur. J'ai été aussi dans les clubs espagnols. Mais c'est plus en grandissant que j'ai connu les clubs haïtiens, les clubs africains, et puis des clubs jamaïcains.

Sandra : Et c'est un choix?

Sami : Ben là, maintenant, je n'y vais plus vraiment. J'ai fait le tour, là. Je préfère aller dans d'autres choses. Ça m'apprend rien vraiment les clubs. Ça ne me dérange pas d'y aller. Mais c'est pas mon 1er choix, là. S'il y avait une liste de sorties à faire, ce ne serait pas vraiment mon 1er choix, aller dans un club.

Sandra : Avant, ça t'apportait quoi?

Sami : Ça m'apportait que t'avais des amis. Puis, c'était fun. Puis tu sortais dedans, de ta réalité, de ton quotidien. Puis, après, c'est venu, comme, par occasion. Puis, maintenant, bon, ce que ça me rapporte, c'est peut-être une détente. Mais, pas plus.

Sandra : Est-ce que tu sens le besoin d'affirmer une identité quelconque?

Sami : Moi, j'ai un besoin de..., ben, m'afficher comme noire. Et puis, je suis fière dite descendante d'esclaves, et tout. Moi, j'ai pas de problème pour ça. Et puis, je m'identifie par la façon comment que je parle, la façon, pas vraiment comment je m'habille, mais, ben, ma coiffure, et tout, les expressions aussi.

Sandra : Et pourquoi tu ressens ce besoin-là?

Sami : C'est parce que, bon, j'ai plus, euh... ben, premièrement, on m'a beaucoup classée en tant que noire. Puis, j'ai pris considération que vraiment, j'ai pas nié que j'étais noire, j'ai pris ça en considération. Puis, j'ai appris à connaître c'était quoi le peuple noir, puis j'en suis fière. Puis, ça ne me dérange pas de m'afficher en tant que ça.

Sandra : Est-ce que tu le fais autrement? Tu l'affirmes autrement?

Sami : Ben, par les discussions aussi.

Sandra : C'est-à-dire?

Sami : Ben, je sais pas. Si on parle qu'est-ce qu'on fait présentement, ben, c'est ça, en discussion, je l'affirme par cela.

Sandra : Et tes parents, est-ce qu'ils t'ont déjà identifiée à un groupe? Si tes parents auront à te présenter, ils vont te présenter comme quoi?

Sami : Comme leur fille. C'est tout.

Sandra : Si on leur demande de catégoriser, ils vont choisir quoi?

Sami : Ça, je ne sais pas. Il faudrait leur poser la question un peu, là.

Sandra : Et eux, ils s'identifient comme quoi?

Sami : Ben, comme noirs, comme immigrants.

Sandra : Est-ce que tu sais pourquoi tes parents ont choisi d'aller vivre, s'installer en Guyane?

Sami : Hum, pas vraiment.

Sandra : Est-ce que tu sais pourquoi ils ont décidé de quitter la Guyane pour vivre au Canada?

Sami : Ben, parce que, bon, la Guyane c'est pas vraiment facile, quand t'es Haïtien. Ils sont très racistes. Puis quand t'as pas de papier, et tout. Puis par sécurité parce que de temps en temps, ils prenaient des gens qui ne sont pas Guyanais, du jour au lendemain, ils mettaient dehors du pays. Et puis, si t'as pas d'argent pour vivre là-bas, c'est pas conseillé de vivre là-bas, c'est pas facile. Il n'y a pas vraiment d'aide sociale, et tout. Surtout quand t'es pas reconnu pour le peuple là-bas, c'est pas évident. Mais si t'as de l'argent, c'est la bonne place pour vivre.

Sandra : Et c'est quoi le niveau d'études de ton père?

Sami : Peut-être secondaire 4.

Sandra : Ok. C'est quoi sa profession?

Sami : Il était machiniste.

Sandra : Et aujourd'hui, il est à la retraite vu son âge ou il continue à travailler?

Sami : Ben, il continue pas à travailler parce qu'il est tombé aveugle.

Sandra : Aveugle?

Sami : Hum hum.

Sandra : Brusquement ou?

Sami : Ben, tranquillement, cataracte, glaucome, puis suite à des opérations, ça a gâté sa vue. Puis, il a dû arrêter de travailler très tôt.

Sandra : Mais il a quelqu'un qui l'aide chez lui?

Sami : Oui oui. Mais, aussi, il est assez autonome.

Sandra : Et tu le vois à quelle fréquence?

Sami : Avant je le voyais régulièrement, maintenant, c'est...

Sandra : Quand tu dis régulièrement, euh...?

Sami : Peut-être 4 fois par semaine. Maintenant, je peux plus là. J'ai vraiment pas beaucoup de temps.

Sandra : Mais quand t'étais jeune, que tu vivais avec ta mère, à quel rythme que tu le voyais?

Sami : Quand il venait me chercher, là.

Sandra : Il [...1 :27 :52...] maintenant?

Sami : Quand ma mère, ça la tentait. [rire]

Sandra : Quoi?

Sami : Quand ça tentait à ma mère.

Sandra : Quand t'étais enfant, qu'est-ce que tu rêvais de devenir? Professionnellement, qu'est-ce que tu rêvais d'être?

Sami : Premièrement, j'avais beaucoup de choix. Mon 1er choix c'était policière. Et puis, après, je voyais comment les policiers traitaient les noirs. Et puis j'ai jamais voulu ça. Et puis, après, j'ai dit : "Non, je ne veux plus être policière."

Sandra : Tu voulais être policière parce que tu voyais comment ils traitaient les noirs?

Sami : Non.

Sandra : Ou tu n'as plus voulu être...?

Sami : J'ai plus voulu être policière.

Sandra : Ok, ok, ok.

Sami : Après, je voulais être avocate. Puis, après, j'ai dit : "Bon, ça ne me tentait pas de défendre les personnes qui violent des enfants et tout." Moi, je ne voulais pas avoir un cas, un dossier comme ça, et avoir à défendre cette personne-là. Puis après, j'ai dit : "Non." Puis, après j'ai pas pensé quoi que je voulais faire. J'ai arrêté de penser à ça.

Sandra : Ok. Et t'as commencé à penser à ces choses-là, une profession, toi, à quel âge?

Sami : À 7 ans à peu près, assez tôt.

Sandra : Et comment s'est venue l'idée de la police, t'es venu l'idée du droit, etc.?

Sami : Ben, la police, je sais pas. J'ai toujours aimé des choses en uniforme. Puis...

Sandra : Ça t'es venu à quel âge, cette envie?

Sami : Je sais pas, 7 ans, assez jeune. C'est ça. Puis après, pourquoi j'ai plus aimé, c'est vers, 10 ans, 11 ans, je voyais comment ils battaient les noirs et tout.

Sandra : Tu voyais ça où?

Sami : Dans la télévision. Puis je sais pas. Je ne me rappelle pas exactement. Mais on en parlait de ça aussi. Puis après, j'ai dit : "Non, ça ne me tente pas de..."

Sandra : Et le droit, tu as eu cette envie comment?

Sami : Je ne me rappelle pas, mais je sais que j'étais une personne assez capable de défendre quelque chose. Puis, c'est ça. Ben, je ne peux pas te dire le point exactement où là, mais...

Sandra : Est-ce que tu penses que tes parents avaient des aspirations particulières pour toi? Ils voulaient te voir devenir X ou Y.

Sami : Mais, ma mère, elle voyait toujours qu'il y ait 1 qui soit médecin, ben l'autre avocate. Si un est médecin, l'autre avocate, si l'un est avocate, l'autre doit être médecin.

Sandra : Pourquoi?

Sami : Je ne sais pas. Elle nous dit que c'était les 2 professions qu'elle aime.

Sandra : Et ton père?

Sami : Mon père? Fais ce que tu veux, là. Il ne nous a pas imposé ou donné tant que ça.

Sandra : Mais est-ce que ta mère insistait pour que vous le soyez? Est-ce qu'elle en parlait beaucoup? Ou bien c'est juste qu'elle a exprimé ça, et puis...?

Sami : Elle en parlait pas beaucoup. Mais elle voulait surtout qu'on finisse nos secondaires 5, et puis aller plus loin dans les études. Elle veut tellement que jusqu'à présent, elle en parle encore.

Sandra : Elle veut encore que vous soyez médecins ou avocats?

Sami : Pas médecin ou avocat, mais au moins, qu'on ait une profession, et qu'on ait un diplôme.

Sandra : Ok. Mais est-ce qu'elle insiste sur le niveau?

Sami : Au moins cégep fini.

Sandra : Ok.

Sami : Si tu vas à l'université, c'est encore mieux pour elle, elle est plus contente.

Sandra : Ok. Et toi, qu'est-ce que tu veux? Tu veux continuer après le cégep ou tu veux arrêter?

Sami : Non, non, j'aimerais ça à l'université.

Sandra : Ok. Qu'est-ce que tu aimerais étudier à l'université?

Sami : Enseignante du primaire.

Sandra : Est-ce que tu comptes, parce que tu dois commencer tout de suite après, ou bien tu vas attendre de travailler?

Sami : Je vais travailler et puis après je vais y aller.

Sandra : Ok. Là, il te reste combien d'années?

Sami : Bon, j'ai calculé, si je passe tous mes cours, je vais passer 2 ans, mais si j'ai un cours, je vais passer 3 ans, 2 ans et demi, 3 ans.

Sandra : Ça, c'est cette année que tu as commencé?

Sami : Non, j'avais déjà commencé avant.

Sandra : Avant Maison d'Haïti?

Sami : Ouais.

Sandra : Est-ce que ton...? Qu'est-ce qui t'a poussé à aller travailler à Maison d'Haïti, à participer à ce programme-là?

Sami : Bon, c'est parce que...

Sandra : Est-ce que c'est parce que c'est Maison d'Haïti? Ou bien est-ce que c'est une autre raison?

Sami : Ben...

Sandra : Excuse-moi, je vais te laisser parler. Est-ce que c'est en lien avec tes projets d'avenir?

Sami : Oui, c'est tout ça. C'est à cause que ça m'a donné l'opportunité que,, il y avait ça, Maison d'Haïti, que c'est Maison d'Haïti qui offrait ça. Et puis, ça rentrait aussi en lien

- avec le travail que je fais, utile que je vais faire comme intervenante. Moi, je voyais ça comme une interpellation auprès des jeunes adolescents de milieu gangs de rue, et tout. Puis, parce que, aussi, je cherchais une job. Et puis, ça a donné. Et puis, je pouvais aussi travailler aussi à l'hôpital. Mais après, j'ai dit, ben, avec réflexion, ce serait mieux que je travaille dans un milieu qui rentre en contact avec qu'est-ce que je vais étudier. Parce qu'avant, j'étais toujours plus dans la santé.
- Sandra : Ça veut dire que t'as déjà travaillé dans la santé?
- Sami : Hum hum.
- Sandra : T'as travaillé avant d'aller aux études?
- Sami : Parce que moi, j'ai un diplôme, un DEP comme préposée aux bénéficiaires. Puis j'avais déjà entamé un cours comme infirmière au CDA, mais j'ai pas terminé.
- Sandra : Et puis t'as travaillé dans d'autres domaines aussi?
- Sami : C'est plus ces deux-là, soit comme intervenante, soit comme préposée. C'est toujours dans ces deux-là que je tourne.
- Sandra : Et maintenant, est-ce que tu travailles?
- Sami : Non, je ne travaille pas.
- Sandra : Tu étudies seulement?
- Sami : Hum hum.
- Sandra : Et au fait, t'avais commencé les études et puis t'avais arrêté?
- Sami : Ouais.
- Sandra : Est-ce que Maison d'Haïti a contribué à ce retour aux études?
- Sami : Non, parce que personnellement, je voulais retourner là-dedans. Puis, j'ai pris un recul, puis j'ai dit : "Bon, ça me sert à rien que je prends le cours parce que c'est pas ma vocation". C'est pas vraiment quelque chose que je me vois faire ça à long terme. Je préfère un métier en relation avec l'être humain plus direct. Passer des pilules, je ne suis pas en contact avec les gens-là. Puis, j'ai dit : "Bon, c'est ça qui me touche le plus. J'avais déjà commencé". J'ai dit : "Je vais continuer là-dedans.
- Sandra : Et qu'est-ce qui t'a marquée dans cette expérience, euh... de positif, de négatif?
- Sami : Dans quoi?
- Sandra : Dans ton expérience à Maison d'Haïti?
- Sami : Bon, moi... Bon, je vais commencer par le négatif. C'est que je ne trouvais pas vraiment que... Je trouvais que c'était trop de laisser-aller. C'était pas vraiment organisé. On ne faisait pas vraiment d'intervention en tant que telle, qu'est-ce que je connais des interventions auprès des gens, et tout. On a rien fait de cela. Mais, qu'est-ce que j'aimais, c'était quand même un groupe dynamique. Il y avait quand même une bonne ambiance. Puis, on ne se cassait pas la tête pour une job d'été.
- Sandra : Et qu'est-ce que ça t'a apporté en terme d'orientation de carrière, tout?
- Sami : Ça donne juste plus un bon cv. Mais ça m'a rien appris sur le métier que je veux autour là. Parce qu'on n'a jamais fait de rapport, on a jamais fait de suivi avec un élève... un client. Ça m'a pas amené grand-chose.
- Sandra : Mais ça t'a motivée quelque part? Ça t'a apporté une motivation, quelque chose, dans ta vie? Qu'est-ce que t'a apporté de positif dans ta vie?
- Sami : Ben, ça donne un plus sur mon cv. C'est juste ça.
- Sandra : Et de qui tu étais le plus proche de tous ces jeunes-là?
- Sami : Gigi.
- Sandra : Comment tu vois qu'ils utilisaient la langue, les langues, eux? Il y a plusieurs langues à Montréal qui se côtoient. Mais comment c'était utilisé? Est-ce qu'ils utilisaient seulement une langue X ou une langue Y? Ou bien est-ce qu'il y avait un passage comme d'une langue à une autre?
- Sami : Bon, ils étudiaient le créole, le français, l'anglais, et puis aussi, les petits slangs dans la rue, là, des petits mots, comme parfois "**T'es hot, genre**". Mais c'est pas, c'est comme

des mots courants dans la rue-là que le monde utilise. C'est comme une langue populaire, là.

Sandra : Quand ils utilisaient le français, le créole, comment ils faisaient ça? Est-ce qu'ils les mélangeaient? Est-ce qu'ils passaient d'une langue à une autre?

Sami : C'était mélangé dans la phrase, et tout.

Sandra : Est-ce que tu as l'impression les autres utilisaient la langue pour une stratégie, pour atteindre un objectif? Pourquoi ils mélangeaient?

Sami : Par exemple, moi, je pourrais dire que Donna utilisait l'anglais pour s'affirmer aussi qu'il parle anglais. Pour si, comme il parlait avec ses amis, pour pas comme il pensait qu'on comprenait qu'est-ce qu'il disait, là.

Sandra : Quels amis?

Sami : Du monde à l'extérieur du travail, puis tout. Puis, il y a Valien qui utilisait l'anglais pour juste nous montrer qu'il savait parler un peu anglais, mais, c'est juste pour montrer aussi qu'on connaît d'autres choses. Tandis que moi, j'utilisais l'anglais, mais c'est pas avec eux, là. Ils pouvaient parler anglais, mais je pouvais parler français, mais j'utilisais avec d'autres personnes. Par exemple, une personne qui m'approche en anglais, je dis, je parlais en anglais avec la personne.

Sandra : Mais, est-ce qu'ils passaient...? Tu me dis qu'ils mélangeaient, mais dans la même phrase?

Sami : Hum hum.

Sandra : C'était plus quoi comme mélange? Français-créole? Ou anglais-créole? C'était quoi?

Sami : Il y a anglais-créole-français, les 3.

Sandra : Parfois les 3 dans la même phrase?

Sami : Ouais.

Sandra : Est-ce qu'il y a des professeurs à l'école, quand t'étais à l'école qui t'ont marquée dans ta vie?

Sami : Des professeurs? Pas marquée, mais que je m'en souviens, oui.

Sandra : Pourquoi? Quels professeurs et pourquoi?

Sami : Ben, un professeur qui s'appelle Garry, c'est un Haïtien. Non, non, non, je recommence. Il y en a une qui m'a marquée quand j'étais au primaire qui s'appelait Maud. Je sais pas, je l'aimais beaucoup. J'étais pas sa chouchou, mais je sentais comme elle m'aimait beaucoup. Puis, je sais pas, mais j'aimais qu'est-ce qu'elle me laissait comme image, comme, je sais pas, peut-être ça que je cherche tout le temps. Tu sais, très chaleureuse, très douce, très tranquille et elle m'a beaucoup marquée. Elle est très attentionnée aussi. Parfois, elle me prenait pour manger au restaurant avec elle.

Sandra : C'était à quel âge?

Sami : Ça, c'était vraiment au primaire, peut-être 1ère année, 2ème année primaire, là.

Sandra : Elle était de quelle origine?

Sami : Française, si je me souviens bien. Elle s'est vraiment elle qui m'a marquée. Après, il y a aussi des professeurs que j'ai jamais oubliés comme Louise Joly qui faisait ses crises dans la classe, puis que parfois, elle nous mettait dehors. Moi, j'étais souvent dehors.

Sandra : Ok, c'est quelle matière ça?

Sami : Non, mais, c'est en primaire.

Sandra : Ok.

Sami : Toutes les matières. Puis, il y avait Garry aussi.

Sandra : Elle était de quelle origine?

Sami : Québécoise. Mais, elle était vraiment drôle. Avec Nathalie aussi. Puis, Nathalie, je ne l'ai jamais eue comme professeur, mais le fait qu'elle était la meilleure amie de Louise alors on la voyait toujours dans la classe. Elles discutaient toujours ensemble. Puis il y avait Garry. Lui, moi, je trouve qu'il enseignait bien. Il nous apprenait beaucoup de choses comme la poésie et tout. Il me faisait rire parce qu'il me lançait toujours des

craies sur nous si on parlait, si on était dans la lune.

Sandra : Ça, c'était au secondaire?

Sami : Non, en primaire encore. Et puis, avec une dame qui s'appelle Perpétue. On l'aimait jamais, mais quand même, je sais pas. Oui, c'est ça.

Sandra : Quelles étaient tes matières préférées?

Sami : Les mathématiques, puis, l'art plastique.

Sandra : Est-ce que tu te sens limitée en terme de choix de carrière?

Sami : En tout cas, moi, je trouve que l'éducation est limitée. On te donne ce qu'on doit te donner, mais on n'apprend pas autant que ça. Parce que je trouve qu'il y a beaucoup de choses à apprendre. On nous donne ce qu'on doit apprendre pour travailler mais pas pour besoin personnel.

Sandra : Mais, est-ce que tu penses que tu pourrais devenir ce que tu veux ici, au Canada? Tu n'as qu'à décider. N'importe quelle profession, tu n'auras pas de problème, tu vas pouvoir le faire et réussir là-dedans?

Sami : Non, il y a beaucoup de choix. Peut-être au bout de la ligne, tu ne pourrais pas te placer où est-ce que tu veux. Mais quand même, il y a beaucoup de choix de carrière.

Sandra : Et pourquoi tu penses que tu ne pourrais pas te placer?

Sami : Mais, à cause de ta couleur, de ton groupe ethnique, d'où tu sors, et tout.

Sandra : Est-ce qu'il y a des carrières en particulier que tu penses que tu es limitée?

Sami : Mais...

Sandra : À cause de ta couleur, de tes origines?

Sami : On n'est jamais limité parce que, tu sais, on se donne, tous les immigrants, beaucoup à fond, surtout les noirs. C'est jusqu'arrivé au bout de la ligne, ils vont passer peut-être une Québécoise. Disons, toi, tu peux avoir 90%, et puis l'autre, la Québécoise a juste 85%, elle va passer plus vite que toi parce que elle est plus favoritiste que une immigrante, et tout.

Sandra : Et quels sont les métiers que tu vois, que tu as toujours vus autour de toi, que tu as souvent vus autour de toi, et que tu vois encore autour de toi? Quand je dis autour de toi, ça peut-être des parents. Est-ce que tu as des parents ici à part ta mère, ton père, tes sœurs?

Sami : Oui j'ai des sœurs, puis j'ai des cousines, mais on est très distants.

Sandra : Tu as des sœurs ici, d'autres sœurs?

Sami : Hum hum.

Sandra : Des enfants de ton père?

Sami : Ouais.

Sandra : Ils sont encore... Ils sont plus jeunes que toi?

Sami : Plus vieilles.

Sandra : Plus vieilles?

Sami : Hum hum.

Sandra : Elles étaient là avant?

Sami : Non, mais, elles sont venues après.

Sandra : D'Haïti?

Sami : Hum hum.

Sandra : Ok. Elles sont toutes là?

Sami : Non. C'est pas tous ses enfants qui sont là.

Sandra : Il y en a encore en Haïti?

Sami : Ouais.

Sandra : T'es pas en contact avec eux?

Sami : Oui, euh, quand l'occasion se donne. Mais ils parlent au téléphone.

Sandra : Et les autres?

Sami : Non, je leur parle plus.

Sandra : Il y a une raison particulière?

Sami : Oh, ils aiment pas parce qu'on est la suite des enfants de notre père, là. On leur parle pas vraiment.

Sandra : Quand tu dis la suite des...?

Sami : Je sais pas, mais ça, c'est un autre cas, un autre dossier-là. Mais, ça vient d'eux. Moi, je ne sais pas c'est quoi le problème.

Sandra : Leur mère est où?

Sami : Elle est au Canada aussi.

Sandra : Elle est au Canada?

Sami : Hum hum.

Sandra : Et...

Sami : Tu parlais de carrière.

Sandra : Oui, oui. Quels sont métiers que tu vois autour de toi, les professions que tu vois autour de toi? Ça peut être les parents de tes amis, des choses comme ça, que tu as fréquentés. Qu'est-ce que tu vois le plus comme métiers?

Sami : Que les noirs font?

Sandra : Autour... Que tu vois, que tu vois, parmi les gens que tu connais.

Sami : C'est plus infirmière. Infirmière, infirmière. Moi, je trouve ça fatiguant parce que on fait juste ça, là. Il y a plus de noires comme infirmières. C'est pour ça que moi j'aime aller dans d'autres branches. C'est pour ça.

Sandra : C'est pour ça que t'as été dans une autre branche?

Sami : Ouais.

Sandra : Et tu vois d'autres métiers là?

Sami : Hum?

Sandra : Tu vois d'autres métiers?

Sami : Que je voudrais faire?

Sandra : Non. Autour de toi. À part infirmière.

Sami : J'imagine qu'il y en a d'autres, mais ce que je vois le plus c'est ça.

Sandra : Si par exemple là, je te demande de... Non, non, d'abord, quelle classe tu trouves que Maison d'Haïti occupe dans la communauté? Dans la communauté québécoise et dans la communauté haïtienne?

Sami : Moi, je dirais, elle n'a pas occupé une grosse place dans la communauté haïtienne. Mais il n'y en a pas beaucoup qui connaissent malgré ça.

Sandra : Elle pourrait?

Sami : Ouais, mais, il n'y en a pas beaucoup qui connaissent. C'est drôle à dire. Il y a plein de personnes qui connaissent pas c'est quoi les services qu'offre Maison d'Haïti, puis c'est quoi leur but, et tout. Il n'y en a pas qui savent pas. Mais dans côté québécois surtout avec Hans, ben, c'est bien vu, c'est bien connu. Puis c'est un bon établissement, puis un programme qui aide à rayer le phénomène de gangs de rues.

Sandra : Ok. Et quelle est ta perception de la communauté haïtienne?

Sami : Bon, euh, côté positif, c'est que il y en a beaucoup qui essaient de s'en sortir, qui veulent donner une autre image des noirs, que le monde a sur eux, puis que... c'est ça, qui veulent avoir des postes, être reconnus comme peuple aussi. C'est un peu affranchi, un peuple de connaissance et tout. Et côté négatif, c'est que, bon, ils se déchirent entre eux, et puis, il n'y a pas vraiment d'union. Parfois, c'est drôle à dire, mais tu veux faire un service avec un Haïtien, mais t'as toujours peur, il y a toujours, je sais pas, entre nous, il n'y pas de franchise, vraiment de grande franchise entre nous. C'est ça que je remarque. Mais c'est pas tout qui sont comme ça, là. Il y en a ils sont là pour leur communauté. Ils veulent les aider et tout. Mais il y en a ils disent être là pour leur communauté, mais c'est comme si ils volent leur communauté pour s'enrichir.

Sandra : Et comment t'as connu le projet des patrouilleurs de rues de Maison d'Haïti?

Sami : Euh, c'est pas internet, puis euh, il y a un gars qui faisait son stage là-bas puis qui m'a

dit qu'ils prenaient du monde et tout, c'est ça. Puis, je connaissais Maison d'Haïti quand j'étais jeune, mais pas pour les mêmes circonstances.

Sandra : Tu la connais comment? Pourquoi?

Sami : Parce que ma mère allait là pour l'alphabétisation.

Sandra : Ok.

Sami : C'est ça.

Sandra : D'accord. Je vais te demander quelque chose. Si par exemple... Non. Quelles valeurs que tu pourrais dire tes parents, tu sens que tes parents t'ont transmis?

Sami : Plus la religion

Sandra : Hum hum. Comment?

Sami : Ben, de croire en Dieu, d'aller à l'église, tout ça.

Sandra : Ok. Quelle autre valeur?

Sami : Ben, le respect de l'autre, d'autrui.

Sandra : Et en terme identitaire, qu'est-ce qu'ils t'ont transmis?

Sami : Ben, la bouffe, comment faire à manger là. Puis la langue. À part ça, pas grand-chose.

Sandra : Et, euh, ta sœur, ta petite sœur, elle fait quoi maintenant?

Sami : Elle est aux études.

Sandra : Et où ça?

Sami : Au cégep...

Sandra : Elle fait... C'est quel domaine?

Sami : Elle étudie pas dans aucun domaine. Je pense que, je pense qu'elle étudie dans profil monde ou individuel.

Sandra : Ok. Si... Qu'est-ce que tu aimerais transmettre à ton enfant, à ton fils?

Sami : Moi, premièrement, c'est valeurs de base, comme respecter les autres...

Sandra : Quoi?

Sami : Des valeurs de bases comme respecter les gens, les valeurs d'autrui et tout. De s'identifier comme personne, puis si je l'avais aussi, la culture haïtienne, puis où est-ce que je suis née aussi, de visiter ces endroits-là, puis tout.

Sandra : Ok. Quand tu dis de s'identifier comme personne, qu'est-ce que tu veux dire?

Sami : Ben, pas seulement se dire que je suis noir, mais comme personne, s'affirmer, comme ça c'est mon choix, mon désir, puis prendre sa place le monde. Pas nécessairement derrière à cause que t'es noir, parce que t'es un gars, tu sais. S'il semble que toi, ta personnalité c'est pleurer, ben, vas-y, tu peux pleurer, comme ça que tu peux t'exprimer, mais ne pas te cacher derrière quoi que ce soit.

Sandra : Et en terme identitaire?

Sami : Ben, ça, moi, si j'avais le pouvoir, j'aurais écrit la coutume haïtienne. J'aurais été en Haïti, connaître la langue, puis tout. Ben, je connais l'histoire, ben faire vraiment connaître plus profondément. Parce que c'est quand même la culture de ses arrière-parents, puis tout.

Sandra : Tu dis si tu avais le pouvoir. Dans quel sens?

Sami : Ben, si je pouvais aller en Haïti. Si je pouvais connaître plus le milieu puis tout, aller en voyage là-bas, passer du temps là-bas, puis tout.

Sandra : Normalement, t'es majeure, c'est toi qui décides de ne pas y aller. Ta mère a dit non, mais...

Sami : C'est pas ça vraiment. Mais aussi je connais pas l'endroit. Je ne veux pas me garocher non plus. Si je pouvais y aller avec du monde que je suis en confiance, qui ne vont pas, ben, c'est aussi à cause que dans mon adolescence, on m'a tellement dit d'histoires de terreur d'Haïti là, qu'on peut aller te vendre là-bas, vendre ton âme, et tout.

Sandra : Qui t'a raconté ces histoires-là?

Sami : Des jeunes qui prennent ça de la bouche de leurs parents.

Sandra : C'est à l'école avec des jeunes?

Sami : Ouais ouais.

Sandra : Ok. Est-ce que tes parents t'ont raconté des choses de ce genre aussi?

Sami : Un peu oui, que les Haïtiens, ils font beaucoup de magie, beaucoup du mal, ils sont des loups-garous, des diables.

Sandra : Tes parents ont quitté Haïti à quel âge?

Sami : Je ne sais pas. Mais, ils étaient pas adolescents non plus. Ils étaient plus vieux.

Sandra : Est-ce qu'ils étaient dans la vingtaine?

Sami : Un petit peu plus vieux.

Sandra : Ok. La Trentaine? Tu ne sais pas.

Sami : Trentaine ouais, mais pas la vingtaine.

Sandra : Et tu ne sais pas pourquoi ils ont quitté Haïti?

Sami : Ah non, je ne sais pas.

Sandra : Tu ne sais pas ce qu'ils faisaient en Haïti avant de partir?

Sami : Non plus. Mais je sais que mon père était un peu dans l'armée, pas l'armée, mais les forces de l'ordre, là.

Sandra : Les macoutes-là?

Sami : Pas les macoutes, mais je ne sais pas ce qu'ils m'ont raconté comme histoire, mais ce milieu-là, policier ou je ne sais pas quoi.

Sandra : Ok. Est-ce que ton fils il parle créole?

Sami : Non.

Sandra : Il comprend?

Sami : Hum hum. C'est drôle à dire, mais c'est lui qui veut pas parler créole.

Sandra : Il te dit pourquoi?

Sami : Je ne me rappelle plus. Il m'avait dit quelque chose de bizarre : "Je ne veux pas parler créole." Écoute, c'est ta langue, et pourquoi tu parles pas?

Sandra : Et il t'a pas dit pourquoi?

Sami : Je ne me rappelle plus.

Sandra : Et ses amis, ils sont plus...euh...?

Sami : Multi-ethniques.

Sandra : Multi-ethniques. Quelle origine? Il a quoi comme...?

Sami : Québécois, Libanais.

Sandra : C'est quel genre de relation il entretient avec eux? Est-ce qu'ils viennent ici? Est-ce qu'il va chez des amis?

Sami : Il y en a une qui veut, ça ne me dérange pas, mais c'est juste que j'ai pas encore le temps, mais il n'y a personne qui vient ici. Puis il va pas chez le monde non plus.

Sandra : Parce que c'est parce que tu ne veux pas ou...?

Sami : Moi, ça ne me dérange que le monde vient ici, mais moi, je ne veux pas vraiment l'amener chez du monde parce que pour son comportement aussi, je ne le fais pas confiance.

Sandra : Mais, il ne te demande pas?

Sami : Oui, un jour il m'a demandé : "Je vais coucher chez mon ami." Mais je lui disais non.

Sandra : C'était un ami euh...?

Sami : Un jeune, je ne sais pas c'est qui la personne. Il m'a donné un nom.

Sandra : Si par exemple, je te demande, si par exemple, on doit écrire un livre à ton sujet, prendre toutes les données de ta vie et puis on présentait ça sous forme de livre, comme un roman de ta vie, qu'est-ce que tu mettrais, que tu choisirais pour la page de couverture? Ça peut être une image, un dessin, n'importe quoi, là. Qu'est-ce que tu choisirais pour la page de couverture?

Sami : Hum, je choisirais un dessin que j'ai déjà fait.

Sandra : Tu fais des dessins?

Sami : Ouais, mais moins qu'avant, beaucoup moins qu'avant?

Sandra : T'a suivi des cours?

Sami : Non.

Sandra : Mais t'aimes ça?

Sami : Hum hum.

Sandra : Quel dessin tu choisirais? Est-ce qu'il y a un dessin précis?

Sami : Ouais, j'ai un dessin précis. Il faut que j'aille le chercher d'abord?

Sandra : Non. C'est quoi?

Sami : Ben, c'est une jeune femme. Elle a quelque chose à la main, mais personne sait c'est quoi. Quand tu la vois, elle paraît triste un peu par ce qu'elle oublie un peu. C'est tout. Mais qui se rappelle des souvenirs.

Sandra : Elle a quelque chose en main, mais on ne sait pas ce que c'est. C'est ça?

Sami : Ouais. C'est ça.

Sandra : Cet objet te rappelle des souvenirs. Pourquoi tu mettrais ce dessin sur la page de couverture de ton roman?

Sami : Parce que ça me représente. J'ai des choses personnelles en moi mais qui me rappellent beaucoup de choses, des souvenirs nostalgiques plus tristes, et puis des bonnes choses aussi.

Sandra : Par exemple? Tu peux me donner des exemples? De choses, d'objets qui te rappellent des souvenirs?

Sami : Pas d'objet, mais de périodes, on peut dire. Comme, la fois, à mes 18 ans, quand j'ai parlé à ma marraine. C'est quelque chose que j'ai jamais oublié, puis ça m'a cherché beaucoup, ça m'a marquée beaucoup.

Sandra : Ok.

Sami : Excuse-moi. Tout tourne autour d'elle, on dirait.

Sandra : Tu veux ajouter quelque chose?

Sami : Non.

Sandra : Est-ce que tu peux, juste en quelques mots, rapidement, me parler, tu m'as dit que tu es plus proche de Gigi dans tout le groupe...

Sami : Hum hum.

Sandra : Est-ce que tu peux rapidement me parler, me présenter chacun des patrouilleurs que tu as côtoyés pendant...?

Sami : Présenter comment?

Sandra : Juste me dire ce que cette personne t'inspire. Par exemple, tu peux me dire : "Moris, quand je le vois, ça me dit telle chose." Comme tu veux.

Sami : Ok. Bon, Gigi, avec elle, on pouvait parler de tout et de rien. Puis, elle n'avait pas de jugement envers les gens. Elle était assez ouvert. Dave, là, je sais pas, j'avais la misère, je ne sais pas pourquoi.

Sandra : Tu avais rien à lui dire, c'est ça?

Sami : Non, j'avais rien à lui dire, à Dave. Mais il n'y avait rien qui me poussait à lui parler non plus. Mais c'est pas parce que je ne lui ai jamais parlé. Mais...

Sandra : Tu voyais quoi quand tu le voyais?

Sami : Rien, rien du tout. Il n'y avait rien à lui dire, à cette personne-là. Je sais pas pourquoi.

Sandra : Ok. Mais tu le vois comment? Si on te dit Dave, décris-le en 1 ou 2 mots, tu dirais quoi?

Sami : Dave, c'est...

Sandra : Juste quelque chose.

Sami : C'est pas pour parler, mais moi je dis toujours c'est parler mal de la personne, mais je ne sais pas. Je l'ai trouvé un peu mesquin, puis quelqu'un qui cachait sa vraie personnalité, puis ses vraies habitudes de vie. Je trouvais que c'était quelqu'un qui n'était pas vraiment vrai. Puis, il se cachait beaucoup. Puis c'est quelqu'un qui aimait trop analyser. C'est bon d'analyser mais il pouvait se tromper sur une personne ou quoique ce soit. Alors, je sais pas, mais j'ai déjà entendu ses discours, j'ai déjà entendu parler. C'est quelqu'un vraiment qui a beaucoup de..., qui a beaucoup de connaissance, mais, aussi, c'est

quelqu'un quand il a quelque chose en tête, on dirait qu'il prend pas le temps de partager avec les autres. Mais, comme si t'as un autre point de vue, il va pas vraiment respecter ton point de vue, tes idées propres à toi.

Sandra : Ok.

Sami : Puis, après, Steve, moi, je trouvais que c'était quelqu'un qui était vraiment cool, puis qui est un peu lunatique, qui n'est pas toujours tout là. Puis on aimait bien parler avec lui, puis il n'y avait pas de jugement. Il faisait pas de jugement sur les gens, et puis tout. Il était assez humble comme personnalité, puis il était aussi dans ses affaires à lui. Alors il n'avait pas vraiment le temps de critiquer les autres. Bernard, c'était quelqu'un qui avait beaucoup de savoir, qui aime ça apprendre, puis que j'aime, j'aimais son côté artistique quand il chantait et tout, je trouvais que c'était bon. Mais il avait beaucoup de...

Sandra : Il chantait parfois?

Sami : Oui, il est rappeur.

Sandra : Tu l'as entendu chanter déjà?

Sami : Hum hum.

Sandra : Pendant que vous...?

Sami : Pas pendant qu'on patrouillait. Pendant qu'on patrouillait, mais pas dans la rue, mais dans un endroit pour ça. Puis, j'aimais ses propos.

Sandra : C'était quel endroit?

Sami : C'était sur Crémazie, mais je ne me rappelle pas l'adresse.

Sandra : Oh, il avait été chanter quelque part?

Sami : Anh oui.

Sandra : Tu avais été assister à ça?

Sami : Oui. Mais, c'est pas un spectacle. C'était juste que, il y a un endroit qu'on peut s'enregistrer, enregistrer des CDs et tout. On est allé avec eux.

Sandra : Le groupe a été là-bas?

Sami : Pas tout le monde.

Sandra : Pendant le travail?

Sami : Ouais, c'est ça. Mais pas tout le monde. Ceux qui étaient là qui ont été.

Sandra : J'écoute.

Sami : Hum hum. Puis, ce qu'il disait c'était profond. C'est quelqu'un qui réfléchit beaucoup, puis qui avait un côté marginaux. Moris, je sais pas. Je trouvais que sa conversation, ça tournait trop autour des femmes. Puis, euh, je trouvais que ses conversations étaient limitées. Il était quand même drôle aussi, mais j'arrivais quand même pas à rire avec lui puis à entamer vraiment une conversation avec lui. Il y avait Jeff. Je le connaissais un peu avant. Mais là, comment j'ai connu à Maison d'Haïti, c'était vraiment l'envers du gars que je connaissais. Je trouvais que c'était quelqu'un qui se vantait trop, qui parlait trop des femmes, puis...

Sandra : Ça, c'est à Maison d'Haïti?

Sami : Ouais, il faisait ça puis qui était trop show-off. Mais dans un autre côté, je sais qu'il y a encore le côté que je connaissais, comme un peu réservé et tout.

Sandra : Tu l'avais connu comment avant?

Sami : Ben, pas à l'école. Mais disons des amis qu'on se connaît dans le quartier là de Pie IX et tout. Puis, c'est ça. Puis qu'est-ce que je pourrais dire de Jeff? À part ça, c'est quelqu'un que j'aimais bien vérifier mais par moment, il me rendait mal à l'aise. Comme si il avait toujours l'idée de me courtoiser. Ça, j'aimais pas ça. Après ça, Alice, malheureusement, j'ai pas un bon..., ça a pas bien été notre relation. Je sais pas, je trouvais qu'elle était trop... L'aspect que je n'aime pas chez les gens, quelqu'un qui critique, qui dévisage mal le monde qui a un niveau supérieur, qui se pense supérieur aux autres. Mais au début, moi, je pensais que j'étais plus à elle que je m'affiliais au début. Par la suite, j'ai remarqué que mon tempérament va pas avec elle. Puis, je sais pas, je la

trouvais trop limitée dans ses dires, dans ses discours. Puis, ça tournait trop en rond. C'est des conversations qui..., pour parler là, puis je trouvais que ça n'avait rien d'important. Après ça, il y avait qui d'autre? Polo. J'ai pas vraiment parlé avec Polo. Je l'ai trouvé un peu... Comment je peux dire? Conservateur, et tout. Mais il était quand même drôle. Il était plus à l'aise avec les gars puis avec Gigi.

Sandra : C'est quoi, dans quel sens tu dis qu'il était conservateur?

Sami : Ben, c'est pas un gars qui va raconter sa vie privée vraiment, puis qui va s'exposer, puis aussi qui va s'identifier comme : "Je suis le meilleur". Et tout. Comparé à... J'oubliais ces garçons-là aussi. Comparé à celui qui fait la boxe aussi. Comment il s'appelle?

Sandra : Rico.

Sami : Rico et puis Jeff. Il était vraiment plus renfermé. Ça c'est plus au début, mais après ça, il était à l'aise, mais pas assez pour s'exposer puis se montrer en tout temps. Puis il y avait Rico que j'aimais bien. Il était drôle, il était respectueux. Puis, qu'est-ce que j'aimais avec lui, il prenait pas parti pour un camp ou l'autre, puis il s'exprimait assez bien. S'il est pour quelque chose en disant qu'il est contre aussi. J'aimais aussi sa persévérance qu'il avait qu'il veut devenir un champion et tout, puis dans la boxe. J'aimais ça. Puis c'est ça. Je souhaite bonne chance à sa carrière. À qui d'autre je pourrais passer?

Sandra : Gil.

Sami : Bon, Gil. Bon, je le connaissais quand j'étais jeune. J'ai pas vraiment eu de conversation avec lui. Mais c'est quelqu'un qui faisait ses affaires, puis qui ne s'impliquait pas beaucoup comme exemple. Il se laissait aller, il n'était pas imposant. Fais ce que t'as à faire, et tout, là. Euh, il y avait Frero. Au début, je lui avais parlé, j'avais mauvaise idée de lui. Je le trouvais comme un peu comme contrôlant, comme si il se pensait un autre. Mais quand je lui ai parlé, c'était quand même correct. Il a le sens de l'humour et tout. Malgré ça, j'étais pas trop à l'aise avec lui non plus. Puis, il y avait Paul. Paul, je suis désolée, mais c'est le seul que je pouvais pas, comment dire l'expression, je ne pouvais pas sentir là. C'est le seul là que je ne pouvais pas digérer dans le groupe.

Sandra : Pourquoi?

Sami : Je sais pas. Il se pensait trop surcroit. On dirait qu'il prenait toujours le monde pour venir au bout de ses fins à lui. Puis, pour moi, je trouve que c'est un peu manipulateur, puis c'est ça. Un peu manipulateur. Il utilise un peu les gens. Et puis, on dirait qu'il se croit tout savoir. Puis c'est pas quelqu'un non plus en qui tu peux avoir confiance en lui, comme qui est fiable. C'est ça.

Sandra : Dans quel sens tu ne peux pas avoir confiance en lui, il n'est pas fiable?

Sami : Moi, exemple... C'est pas un exemple, c'est vraiment un fait ce qui s'est passé. Parce que j'avais demandé une lettre pour mon école. Ben, j'ai pas demandé. C'est quelqu'un qui m'a dit : "Paul peut t'aider et tout". Puis après il m'a dit : "Appelle-moi sur mon téléphone." Et tout. Et ça paraissait tellement sérieux qu'il pouvait m'aider. Quand j'ai appelé, il m'a jamais répondu. J'ai laissé des messages, il m'a jamais répondu, retourné mes appels. Puis c'est après que, quelques jours plus tard, il me dit : "Oh..." Je ne sais plus ce qu'il me racontait. Puis j'ai fait : "Ah, ok, c'est beau." C'est pas quelqu'un vraiment de fiable là. C'est ça.

Sandra : Ok. Merci. Là, juste une petite chose que j'avais oublié de te demander. Est-ce que tu peux me citer 1 ou 2 personnes connues, ça peut être une célébrité, un personnage politique, n'importe quoi, que tu admires, mais tu admires en fonction de, c'est par rapport à la profession de cette personne et tout.

Sami : Moi, c'est Denzel Washington et Michaelle Jean.

Sandra : Ok. Pourquoi?

Sami : Ben, Michaelle Jean, si je vois son parcours, je vois que c'est une femme qui s'exprime super bien, qui est très intelligente, qui est très diplomate, qui a beaucoup de potentiel, et

tout ce qu'elle a aussi. Qu'est-ce que j'admire aussi en elle, elle a grandi en partie ici, mais elle ne perd pas sa valeur haïtienne et tout.

Sandra : Pourquoi tu dis qu'elle ne perd pas sa valeur haïtienne? Qu'est-ce qui a montré ça?

Sami : Disons, elle pense toujours aux Haïtiens. Elle fait toujours des voyages en Haïti. Puis elle n'a pas honte de s'exprimer comme Haïtienne, de s'identifier comme ça aussi. Je suis fière d'elle. Puis euh, Denzel, qu'est-ce qu'il fait comme film, je trouve que c'est quelqu'un qui met beaucoup de passion là-dedans. C'est un très bon acteur. Il est capable de jouer différents rôles. Puis, je trouve, malgré ça, il reste humble. Il se montre pas un surcroit de... à cause qu'il a eu beaucoup de nominations et tout . Il reste humble, une personne, c'est ça.

Sandra : Merci beaucoup.

4-Entrevue avec Jean

S: T'as quel âge?

J: 28

S: 28, ok. C'est quoi ta date de naissance?

J: 81-07-25.

S: ...

J: 25 juillet 1981.

S: Ok. T'es né ici ou ailleurs?

J: Je suis né aux États-Unis, à New York.

S: D'accord. Anhan.

J: J'ai grandi ici.

S: Quand tu dis...?

J: Je suis né aux États-Unis, j'ai grandi tout ici.

S: T'as passé combien de temps aux États-Unis?

J: Un an.

S: Un an, ok.

J: Alors, j'ai grandi ici.

S: T'es venu à un an ici. Ok.

J: J'ai grandi ici puis.

S: Est-ce que tu peux parler un peu plus fort?

J: J'ai grandi à Montréal.

S: Ok. Et, t'es venu à Montréal avec qui?

J: Avec mes parents.

S: Avec les deux?

J: Anhan.

S: Ils étaient pas séparés?

J: Non, ils étaient ici, ils sont partis en voyage et il y a la famille qui habite là-bas. On a beaucoup de famille.

S: Ils étaient d'abord ici et puis t'as mère a été accouché aux États-Unis, puis elle est revenue après?

J: Exactement.

S: T'as mère avait à peu près quel âge quand elle est arrivée ici à Montréal? Elle est née à Montréal?

J: En Haïti.

S: Elle née en Haïti? Et, tes parents sont arrivés ensemble ici ou ils se sont rencontrés ici?

J: Ils sont arrivés ensemble ici.

S: Ok. Est-ce que t as des informations concernant leur parcours?

J: Pas vraiment.

S: A quel âge?

J: Ils ont arrivés jeunes ici. 18, 17, 18 ans. Ils sont allés à l'école ici, puis après, ont travaillé.

S: Ok. Quand tu dis qu'ils sont allés à l'école, ils ont fait quoi?

J: Ben. Mes parents sont infirmiers.

S: Les 2?

J: Ouais, les 2.

S: Ils ont fait ça au cégep ou ailleurs?

J: Je pense c'est au cégep, je ne sais pas, je ne leur ai pas demandé.

S: Ils travaillent encore comme...?

J: Oui, ils travaillent encore.

S: Les 2?

J: Ouais.

S: Ils sont encore ensemble?

J: Ouais.

S: Quand t'es arrivé ici, est-ce que tu sais dans quel quartier, où t'as habité?

J: J'ai habité à plusieurs quartiers.

S: Est-ce que tu peux les citer?

J: A Saint-Joseph, à Saint-Michel. Sur Bélanger aussi. Puis, jusqu'à maintenant on habite sur Jarry.

S: Quand tu dis que t'habites sur Jarry, c'est pas Saint-Michel?

J: Ça fait partie de Saint-Michel. Mais j'habitais en haut sur la 14e avenue à Saint-Michel. C'est là que j'ai commencé à aller à l'école. 1e année, maternelle, 1e, 2e, 3e.

S: Anhan. Et, après t'as changé d'école?

J: Non, après ça j'ai déménagé, j'ai habité sur Jarry et puis j'ai grandi jusqu'à aujourd'hui.

S: Mais ça fait partie de Saint-Michel?

J: Exactement.

S: La 1e école c'était laquelle? On anticipe un peu...

J: J'ai fait plusieurs écoles, j'étais un gars vraiment très tannant. Après je suis allé à j'ai oublié le nom de l'école. Après...je suis allé à Montcalm, puis à Montcalm ils m'ont foutu dehors, je suis allé à Sainte-Lucie après Sainte-Lucie, je suis allé à Saint Damas. Puis j'ai fini en primaire à Saint-Damas après ça je suis allé à Joseph François Perrault. Puis j'ai terminé là-bas. Puis je suis allé aux adultes à Sainte-Croix puis j'ai terminé à Sainte-Croix.

S: D'accord! T'as fait ton cégep?

J: Non.

S: T'as fait le secondaire, t'as arrêté?

J: Ouais.

S: T'as l'intention de continuer ou?

J: J'ai fini. Je veux juste prendre un cours DP, j'aime pas le cégep. Et puis c'est trop long 3 ans, je préfère les affaires plus faciles 1 an et me concentrer une seule année, c'est mieux pour moi.

S: On va en parler après. Tu parles quelles langues?

J: Français.

S: Est-ce que tu parles d'autres langues?

J: Je parle un anglais, oui.

S: Quoi d'autre? Le créole haïtien?

J: Le créole aussi haïtien.

S: Tu écris le créole haïtien?

J: Non.

S: Tu m'as dit que t'as des parents aux États-Unis. Est-ce que t'as gardé contact avec ces

parents-la? Est-ce que t'es en contact avec eux? Est-ce qu'il y a des échanges qui se font?

J : J'ai ma marraine qui habite à Miami, j'ai fait un an à Miami dernièrement en plus.

S : T'avais quel âge?

J : J'avais 26 ans, j'ai fait un an là-bas.

S : Pourquoi t'as décidé d'aller faire un an là-bas?

J : Parce que je voulais voir comment c'était, les expériences comme changer de...comme t'es habitué à une vie et puis t'es tanné de faire juste, voir qu'est-ce qui se passe ailleurs, voir comment c'est, c'était mon expérience.

S : Et comment t'as trouvé ça?

J : C'est différent quand t'es loin de tes parents, loin de la famille que t'as grandi, c'est une expérience, j'ai vu que c'était plus dur là-bas qu'ici.

S : Dans quel sens c'est plus dur?

J : Mais t'arrive dans un milieu que tu connais pas, c'est plus dur parce qu'il faut que tu t'adaptes, que tu recommences, faut que t'apprends beaucoup de choses, faut que tu cherches du travail, plein d'affaires que t'es pas habitué encore. Comme, si t'es à Montréal je suis déjà habitué, je connais toutes les ressources...là-bas tu connais pas encore les ressources. Ça qui est plus dur.

S : Ok.

J : Et puis les États-Unis ce n'est pas la même chose qu'ici.

S : Dans quel sens?

J : Là-bas, il est, il n'y a pas comme l'aide sociale, les affaires comme ça, faut que tu travailles, t'as pas le choix. Si tu travailles pas, t'as rien.

S : T'as fait quoi pendant cette année? T'as travaillé quand même?

J : J'ai pas travaillé. Je suis resté avec la famille. Puis, c'était comme des vacances.

S : Ok.

J : C'est ça.

S : Est-ce que t'as déjà été en Haïti? Je sais que t'es pas né en Haïti?

J : Non, je suis jamais allé en Haïti.

S : J'ai jamais été en Haïti.

J : Non.

S : Est-ce que t'as pas envie d'y aller?

J : Peut-être un jour.

S : Mais tu n'es pas plus motivé que ça?

J : Ben, c'est pas que je suis pas motivé parce que...j'ai un ami qui est allé là-bas dernièrement. Sais pas ça me dit rien pour l'instant parce qu'il y a toujours. C'est sûr un jour j'aimerais ça y aller sérieusement pour voir où je sors, pour voir comment les autres vient, aider les autres, mais à part ça pour l'instant non. J'ai des voyages, je suis allé à Jamaïque, c'était juste à côté et j'ai vraiment aimé ça. En Haïti, ça doit être la même chose.

S : Est-ce que t'as visité d'autres pays, à part la Jamaïque?

J : J'ai été en République. Il se peut que j'aille à Cuba cette année.

S : (rire)T'as été en République Dominicaine à côté là?

J : Oui (rire)

S : Est-ce que tu pratiques une religion?

J : Non pas vraiment. Je crois juste au Seigneur, puis c'est ça.

S : Est-ce que tu te dis par exemple catholique ou protestant? T'as été élevé dans une religion?

J : Moi, j'ai été élevé avec les catholiques. J'allais à l'église avant, j'ai fait ma 1e communion tout ça. Après à un certain moment donné, j'ai décidé d'aller avec ma tante protestante, j'ai essayé protestante. Puis je suis allé adventiste tout ça m'a donné une base pour voir qu'ils parlent tout de la même chose différemment. Dans ma tête, je me suis dit pourquoi les religions sont toutes les, pourquoi ils ont créé les religions, dans la bible quand je lis il n'y a pas de religion pourquoi je vais rentrer dans une religion je crois pas à des religions. Je

- suis mon instinct, puis je suis, comme le chemin c'est la bible moi c'est ça que je vois. J'ai pas à rentrer dans une religion, je crois pas en la religion. C'est toutes du markeking, des personnes qui veulent faire leur argent. C'est comme ça je le vois.
- S: Mais tes parents est-ce qu'ils pratiquent une religion?
- J: Mes parents non. Pas vraiment. Ils croient aussi au Seigneur. Comme nous autres on est, surtout ma mère elle est comme disons, elle n'a pas vraiment une religion. On est arrivé catholiques ok, mais ce n'est pas comme si on va à l'église catholique on fait qu'est-ce qu'ils font, on a notre bible on prit.
- S: Est-ce que t'avais l'habitude d'aller à l'église avec ta mère quand t'étais plus jeune?
- J: Ouais, avec mon père, mon père et ma mère, je suis allé à l'église catholique, mais ça a changé un peu. Il y va toujours chaque dimanche quand il travaille pas, avec sa mère.
- S: Ok.
- J: Ma mère va comme comme, une autre église la, mais c'est comme une église protestante, mais c'est pas vraiment une église protestante, c'est comme avec des jeunes et il y a des révélations. C'est une bonne église quoi.
- S: Ça s'appelle comment?
- J: J'ai oublié le nom, je ne suis jamais encore allé.
- S: Quand tu dis une bonne église ça veut dire quoi?
- J: Bon, je veux dire une église qui est, je vais te donner un exemple. Comment j'explique l'église, c'est une petite église, mais tu peux inviter 3000 personnes, ces 3000 la vont rentrer dans cette église la, il y a toujours de la place, c'est ça qui est bizarre dans cette église la. C'est tout ptit, mais il y a toujours de la place. Moi, je trouve ça miraculeux. C'est une bonne église, j'appelle ça.
- S: Ok. Et, ton père va à quelle église?
- J: Il va à l'église catholique, l'église du quartier, Sainte Bernadette.
- S: C'est une église parce que parfois j'entends parler d'église haïtienne?
- J: Ce n'est pas une église, c'est une église catholique.
- S: C'est québécois. Est-ce qu'il y a beaucoup d'Haïtiens qui y vont?
- J: Il y a des Haïtiens qui y vont, n'importe quelle nationalité qui vont là.
- S: La messe se fait en français ou?
- J: En français.
- S: Ton père continue à aller à l'église avec sa mère? Ta grand-mère est ici^
- J: Mes deux grand-mères sont ici.
- S: T'es bien encadré toi.
- J: Ouais.
- S: T'es chanceux.
- J: J'ai un autre grand-père en Haïti. Puis, mon autre grand-père est décédé ça fait deux ans.
- S: Est-ce que t'es en contact avec tes grands-parents?
- J: Oui, je suis toujours en contact.
- S: Ok. Est-ce qu'ils t'ont transmis des choses du pays? Est-ce qu'ils t'ont parlé d'Haïti? Qu'est-ce qu'ils t'ont apporté tes grands-parents dans ta vie?
- J: Il y a des choses que je me rappelle plus c'est ça l'affaire.
- S: C'est en quelle langue que tu parles à tes grands-parents?
- J: En français ou en créole.
- S: Ok. Mais, laquelle tu parles le plus avec eux?
- J: Mais les deux.
- S: Les deux...?
- J: Les deux en même temps.
- S: Avec ta mère et ton père, c'est quelle langue?
- J: En français.
- S: Français le plus?

J : Ouais.

S : Parce que il y a des parents qui interdisent une langue.

J : Nous autres non.

S : Est-ce qu'il y a une langue qui était interdite chez toi?

J : Non, vraiment pas. On parlait comme on voulait. Si on parle créole, on parle créole. Si on parle en français, on parle en français.

S : Est-ce que tu sentais que tes parents préféraient le français plutôt que le créole ou le créole plutôt que le français etc?

J : Non, pas vraiment. Ils parlent souvent en créole d'abord. Nous autres on répond en français, sinon on répond en créole.

S : D'accord. Est-ce qu'il y a une place pour l'anglais chez toi?

J : Je sais aux Etats-Unis c'est tout.

S : Quand tu communique avec tes parents qui sont aux Etats-Unis, tu communique avec eux en quelle langue?

J : Quels parents? Tu veux dire ma tante, mes tantes?

S : Oui.

J : En créole ou bien en français, ça dépend.

S : Quel âge ont tes parents maintenant est-ce que tu le sais?

J : Bon, je ne sais pas. Quarantaine, cinquante.

S : Quand tes parents sont arrivés ici, est-ce que tu sais quel statut qu'ils avaient? Est-ce qu'ils étaient étudiants ou immigrants reçus? Visiteurs?

J : Je ne sais pas.

S : Et actuellement vous avez quel statut?

J : Moi, je suis citoyen canadien, mes parents aussi.

S : Est-ce que tu sais si ton père va à l'église parce qu'il y croit ou parce que c'est important pour lui?

J : parce qu'il y croit, c'est important.

S : Et ta mère, elle y va pourquoi?

J : C'est la même chose parce qu'elle y croit.

S : Pourquoi ce n'est pas la religion catholique, c'est une autre religion d'après toi?

J : Ma mère?

S : Anhan.

J : Parce qu'ils expliquent rien, ils expliquent rien les catholiques. Il n'y a pas d'explication, il fait pas la prière. C'est pas assez **afondi** je veux dire, comme ça rentre pas assez, moi j'allais souvent à l'église catholique, puis il n'y a rien qui se dit. Ils disent rien de sérieux.

S : Qu'est-ce que t'as envie d'entendre?

J : Mais il dit rien de sérieux à l'église catholique. Moi j'allais je voyais rien de sérieux. Même moi si je veux je peux être pasteur et dire la même chose, lire des paroles tout le monde peut faire ça la. Pour moi, il n'y a rien de concret qu'est-ce qu'ils disent dans la religion catholique. Au moins, s'ils faisaient le monde lire la bible, **afondir** ce qu'il avait, ce serait quelque chose, un apprentissage. J'apprends rien, moi je trouve sérieusement.

S : Tu m'as dit que chez toi chez toi c'est plus le français que le créole. Dans quelle situation tu utilises le créole?

J : S'il y a des gens qui me parlent en créole je réponds en créole. Si on me parle en français je réponds en français.

S : Et avec tes amis?

J : Français, créole, anglais les trois.

S : Est-ce que tu as remarqué que quand tu parles à tes amis que tu mélanges les?

J : On mélange les mots, c'est normal.

S : Tu les mélanges comment...?

J : Non, ça dépend. Je ne sais pas. Ça vient tout seul. Il y a des slang, comme.

- S: Est-ce que le mélange se fait dans la même phrase ou?
- J: Sûrement. Je ne sais pas. Ça vient nature.
- S: Est-ce que ça t'arrive de mélanger les langues parce que tu as un objectif?
- J: Ah non, je ne mélange pas les langues.
- S: Han?
- J: Non.
- S: Quand ça arrive ça arrive spontanément?
- J: Ça arrive plus avec mes amis, mais si je parle avec d'autres gens, je vais pas mélanger parce que je fais attention à qu'est-ce que je dis, comment tu parles.
- S: Quand tu es avec tes amis, tu ne fais pas attention?
- J: Non, ce n'est pas que je ne fais pas attention, mais comme il y a des mots que tu prends, comme des ptits mots en anglais que tu prends, des ptits mots en français que tu prends, puis c'est tout la.
- S: Et pourquoi tu le fais?
- J: parce que c'est comme ça qu'on parle. C'est notre slang à nous. C'est la façon qu'on, nous, parle.
- S: De quel nous tu parles?
- J: De mes amis.
- S: Et ces amis-la sont plus de quelle origine, de quel origine ils sont?
- J: Haïtien.
- S: Est-ce que c'est une dynamique qui se fait entre jeunes d'origine haïtienne ou entre jeunes?
- J: N'importe quelle nationalité. Il y a même des Chinois qui parlent notre langue. Ils mélangent aussi, ils font la même chose que nous. C'est comme du slang du quartier comme, je peux pas te dire.
- S: J'ai remarqué qu'il y a des gens qui ne viennent pas d'Haïti qui utilisent le créole haïtien, ça te fait quoi?
- J: Ça me fait rien. C'est bon, c'est une connaissance pour eux. Je ne peux pas dire Oh! t'es pas Haïtien tu ne parles pas créole c'est comme ci je pourrais dire je suis pas Américain, je vais pas parler anglais, ça n'a pas de sens. T'es dans un pays libre, tu fais qu'est-ce que tu veux. Moi, c'est comme ça je veux le vois. Tu veux parler arabe, parle arabe. C'est ta connaissance..., plus de connaissances que t'as, plus c'est mieux pour toi.
- S: Et tu te sens comment quand ça arrive?
- J: Bò! Je regarde. Il y en a qui sont, si c'est des wanna (want to) be, qui font juste, qui connaissent juste quelques mots et puis qui viennent te parler comme si tu vas te, qui font comme un peu de sous moun avec toi. Je les regarde comme bizarre, je les réponds même pas parce que pour moi c'est des ignorants.
- S: Pourquoi ils font ça tu dis?
- J: Parce que, je vais te donner un exemple. C'est comme une madame, j'étais avec mon ptit gars, pis j'étais dans l'autobus...C'était le samedi...il fait le cours de natation. La dame, elle arrive, elle vient me parler en créole, une Blanche, elle parle mal déjà, ça c'est de 1, elle connaît juste 2, 3 mots comme si je fais une conversation avec elle. J'ai répondu en français, puis elle était choquée...j'ai répondu en français. Je dis tu parles pas bien pourquoi tu veux que je te parle, je dis parle-moi pas point final. Si tu veux me parler, parle-moi normalement. Moi, c'est comme ça je le vois, je ne veux pas que, si je parle pas bien une langue, je ne vais pas commencer à niaiser comme. Moi, j'appelle ça une insulte.
- S: Et pourquoi elle a fait ça d'après toi?
- J: Juste pour, comme bavarder ou bien tiens pour dire moi aussi je parle, tu comprends. Du monde c'est comme ça, du monde comme, comme je vais te donner un exemple la. J'ai un collègue Italien, j'essaie de parler italien avec la personne qui est Italien. Le gars va me regarder comme ça, c'est quoi le rapport de me parler comme ça. Tu comprends? (rire) Du monde qui ne sont pas bien dans leur tête. Ils cherchent des amis, j'appelle ça. C'est niaiseux,

- du monde qui cherche des amis.
- S: D'accord. À l'école, c'était quelle langue?
- J: Ben, français. Toujours. Français.
- S: Est-ce que quand t'étais plus jeune, t'as senti que tes parents t'imposaient un style vestimentaire?
- J: Ben, non. Moi, je m'habillais comme je voulais. Juste quand j'étais plus c'est eux qui ont choisi mes vêtements. Quand t'es autonome, tu portes ce que tu veux, t'achètes qu'est-ce que tu veux.
- S: Et ils n'ont jamais eu de problèmes avec ton style vestimentaire?
- J: Non.
- S: Ok. Est-ce que t'as un style propre à toi?
- J: Moi, je trouve que j'ai un style propre à moi. Ouais.
- S: Comment tu décrirais ton style?
- J: J'aime ça porter des jeans. J'aime mettre des jeans. J'aime ça mettre des beaux souliers, des beaux running shoes, des tennis là, puis c'est ça des beaux chandails comme qui sont à la mode. Moi, je suis la mode. Ben, je suis pas vraiment la mode parce que si j'aime quelque chose, je l'achète même si qu'il y a pas de marque.
- S: Ok. Mais, tu te trouves à la mode quand même?
- J: Ouais.
- S: T'es branché?
- J: Exactement.
- S: Est-ce que c'est important pour toi d'être branché?
- J: Moi, je trouve que c'est matérialiste. Sérieusement, ça sert à rien. Moi, c'est comme ça que je suis. J'ai grandi comme ça. C'est comme ça que je suis. C'est mes moeurs à moi.
- S: Tu dis que tu as grandi comme ça. C'est venu comment? Est-ce que c'est l'exemple de quelqu'un ou c'est...?
- J: Non, non, c'est... je dirais c'est naturel.
- S: Ok. Pour tes cheveux, est-ce que t'as un style en particulier pour tes cheveux?
- J: Non. Moi, j'aimais ça des tresses. Mais, j'aime plus ça. Je fais des twists. C'est ça.
- S: Tu faisais des tresses avec tes cheveux?
- J: Avec mes cheveux, c'est ça.
- S: D'accord. Maintenant, tu fais des twists? Est-ce que c'est le seul style que tu as maintenant pour tes cheveux?
- J: Ouais.
- S: Comment c'est venu cette idée, ce style là?
- J: Ben, moi, je trouve, mes cheveux respirent mieux. J'ai beaucoup de cheveux, ça respire mieux, puis, j'ai pas besoin de les faire à chaque semaine. Mes cheveux, ça se défait vite. Il fallait que je les fasse à chaque semaine. Et ça me coûtait trop d'argent pour rien. Je les twiste, ça reste plus longtemps. Je peux faire 1 mois avec mes cheveux.
- S: Tout à l'heure, tu as parlé de tes amis. Est-ce que tes amis sont, parce que tu vis dans un quartier multi-ethnique, comme on dit, est-ce que tes amis viennent de différentes communautés, ou bien..?
- J: Moi, j'ai des amis de n'importe quelle nationalité. Je n'ai pas de problème avec la nationalité. J'ai pas de problème avec ça. Tu peux être Chinois. Tu peux être même extra-terrestre, ça ne me dérange pas, depuis que tu me respectes. Comme ça que je le vois.
- S: Et quand est-ce que tu considères qu'un ami te respecte?
- J: Mais, tu le vois. Juste la façon comment qu'il te parle, la façon comment il agit avec toi. S'il te fait des coups bas, c'est pas un vrai ami. C'est comme ça que je le vois. Si un gars, il te ment personnellement pour n'importe quoi là, c'est pas un bon ami. Tu t'éloignes de ces personnes là. La vie là, moi, comment que je vois la vie, c'est comme... tout le monde a des rôles, tout le monde essaie d'être acteur, personne va se montrer c'est quoi son vrai visage.

C'est ça qui m'énerve avec les gens. J'appelle ça l'hypocrisie, mais, dans ce monde là, c'est comme ça. Les gens vont jamais se montrer c'est qui qu'ils sont. Ils vont se déguiser pour voir, essayer de faire des coups, ils montrent jamais c'est quoi qu'ils sont. Moi, je vois ça de loin. C'est comme, j'ai comme un don pour les reconnaître ces personnes là.

S: Et tu t'éloignes de ces gens?

J: Je m'éloigne de ces gens. Je ne vais pas me faire gossier. Je ne vais pas comme, t'sé... Moi, ami là, c'est quelqu'un qui a besoin d'aide, tu peux l'aider, quand toi t'as besoin d'aide, que la personne soit là avec toi aussi.

S: Et, est-ce que t'as beaucoup d'amis comme ça?

J: Ben, des amis, t'as jamais beaucoup d'amis. T'as plus de connaissances que des amis.

S: Le pourcentage d'amis d'origine haïtienne que tu as, c'est à peu près combien, si tu considères tous tes amis?

J: Ben, c'est mes connaissances. Amis, t'sé, tu peux compter sur tes doigts. Tes connaissances, t'en as plusieurs.

S: Mais, les amis, elles sont plus de quelle origine?

J: Mes vrais amis sont Haïtiens. Il y a des Haïtiens. Il y en a qui sont... j'ai 2 amis Italiens. Puis, c'est tout.

S: Mais, t'en as plus qui sont...?

J: Haïtiens.

S: Est-ce que quand t'étais plus jeune, tu sentais que tes parents t'imposaient un type d'amis?

J: Non. Non, jamais.

S: Est-ce-qu'ils t'ont déjà interdit de fréquenter quelqu'un quand t'étais jeune?

J: Non, ils ne m'ont pas interdit de fréquenter. Ils m'ont juste dit de faire attention.

S: Ok.

J: Ils voyaient qu'un ami était un peu délinquant. Ils ne voulaient pas que je me fais avoir aussi, que je rentre dans leur jeu, c'est tout.

S: Est-ce que t'avais des interdictions pour les sorties, les choses comme ça?

J: Quand j'étais plus jeune, ouais, un peu. Quand j'étais jeune, après l'école, il faut que je rentre à la maison, ça, c'est ça. J'avais une heure, il fallait que je rentre à la maison. Sinon, c'est comme ça, du parler anpil pour rien. C'est normal. Ils font attention à leurs enfants, je trouve ça, ben, c'est ça.

S: Est-ce que quand, parce que tu dis t'as des amis de différentes origines, est-ce que quand tu allais chez ces amis-là, est-ce que tu trouvais que l'éducation que les parents, la façon que les parents élevaient ces amis qui venaient d'ailleurs était différente de l'éducation que toi tu recevais chez toi?

J: Ouais. Dans n'importe quelle famille que tu vas aller, c'est aussi jamais la même chose.

S: Mais, si on prend...?

J: C'est aussi jamais la même chose. Je peux aller chez un ami, puis, tu vois, mon ami il est entrain de parler mal avec sa mère, lui c'est correct chez lui, moi chez nous, je peux pas faire chez nous parce que pour ça je vais manger une claque. Bon, chaque personne a une éducation différente.

S: Est-ce que tu voyais des points communs quelque part quand même?

J: C'est sûr qu'il y a des points communs. Les familles haïtiennes sont presque toutes la même chose. Il y en a un peu qui laissent là, ils sont presque, ils sont stricts. Les Italiens aussi. Les familles italiennes de 3 amis là, c'est comme les Haïtiens.

S: Quand tu dis que c'est strict, tu peux me donner quelques exemples?

J: Comme je veux dire le respect, ça c'est important pour ces familles là, le respect. Comme t'as, moi, j'avais pas une heure à rentrer. Ben, quand j'étais plus jeune, oui. Mais, depuis que j'ai eu 18 ans, je suis rentré comme je voulais d'abord. J'ai pas eu des problèmes avec ça, mais il y a des familles, même si t'as 18 ans ou pas, tu habites chez eux là, tu peux pas rentrer, il faut que tu les appelles pour dire où qu'ils sont. Moi, j'avais pas besoin de faire ça

parce que mes parents me faisaient confiance.

S: Ça te faisait quelque chose que tes parents te fassent confiance?

J: Ouais. J'ai pas de dossier d'abord. C'est sûr qu'ils vont me faire confiance.

S: Et tu penses que ça a contribué, parce que là tu dis que: "J'ai pas de dossier"...

J: Ouais, parce que j'ai des amis qui ont des dossiers, puis ils savent qu'ils vont faire des conneries. J'ai une conscience. Il sait que si je fais quelque chose de mal là, c'est quelqu'un qui m'a provoqué pour que je fasse quelque chose de mal. Je ne vais pas faire quelque chose de mal comme ça.

S: Est-ce que tu peux me citer une chanson qui t'a beaucoup marqué dans la vie ou qui te marque aujourd'hui encore?

J: Je sais pas.

S: Il peut y en avoir plusieurs. Mais rapidement qu'est-ce qui te vient en tête quand je te demande ça?

J: C'est la musique de Bob Marley, "One love". Une bonne musique.

S: Comment ça s'appelle, le titre?

J: "One love".

S: "One love"?

J: Ouais. Bob Marley.

S: C'est pourquoi cette chanson t'a marqué?

J: Ben, c'est pour la paix. Puis il y a un temps il y avait la guerre et la paix. Il y avait beaucoup de racistes. Tout le monde soit... Puis, on est tous pareils. C'est une bonne musique.

S: Est-ce que tu peux me citer un film qui t'a beaucoup marqué ou qui te marque beaucoup?

J: Un film... Je sais pas, il y a beaucoup de films que j'aime. J'aime ça, les films d'action, tu vois, d'abord.

S: Mais un qui t'a marqué.

J: Je ne me rappelle plus le nom. Je ne me rappelle plus le nom, c'est ça le problème... Je ne sais pas c'est les [...27:54...] suspect" Je ne me rappelle plus le nom du film, mais je sais que ça commence par "Suspect". [...28:16...] Suspect, [...28:17...] Suspect.

S: Hein?

J: [...] Suspect.

S: Comment ça s'écrit? C'est en anglais?

J: Ben, tu peux écouter en anglais, en français. Ben, je peux te donner... Je l'ai le film chez nous. Je l'ai chez mon frère. C'est un film, ok, il y a 5 suspects. Puis, il y a un partenaire qui est un peu mongol, et puis, tout le monde, tous les policiers essaient de voir le suspect, ils trouvent pas. Jusqu'à la fin, quand ils se font tous acquittés, le vrai suspect c'était l'handicapé. Mais, il faisait comme s'il était handicapé, pourtant il n'était pas handicapé. C'est un bon film.

S: Pourquoi ça t'a marqué?

J: C'est à dire que... ça c'est un film qui dit comme c'est pas parce que t'es handicapé que tu peux pas être suspect. Tu crois? (rire) Tout le monde peut être suspect dans n'importe quelle façon. Puis, comment que le gars est tellement smart là que j'ai dit: "Shit, on l'a même pas arrêté. Ça c'est un..." Ça m'a marqué, ce gars-là est intelligent. Il a dévié à la police, [...29:27...] Suspect. U N S U L Suspect.

S: Oui tu dis, quel type de musique que tu aimes?

J: J'aime du rap.

S: Et... pourquoi?

J: Parce que rap, c'est du monde qui sont réveillés, du monde qui voit le système, qui voit qu'est-ce que le gouvernement il fait, ils aiment pas, ils disent qu'est-ce-qu'ils pensent. C'est pourquoi que j'aime ça. C'est leur façon de démontrer qu'est-ce-qu'ils font. Il y a du monde c'est comme ils parlent comment ils font l'argent, du monde qui parle comment la société est, du monde qui... Ça représente les jeunes. Tu vois, c'est bon ça. Tu vois, les jeunes ont

- réussi à la musique. Puis, c'est une chose, depuis longtemps, la musique a toujours été là pour s'exprimer. Bon, la musique c'est important. C'est avec ça que les noirs ont pris leur indépendance [...30:47...] comme je pourrais dire l'esclave en musique, se rebeller. Ils ont grandi avec l'Amérique. Ils ont eu de l'argent avec la musique.
- S: Ok. Et tu m'as dit que tu aimes les films d'action, c'est ça?
- J: J'aime les films d'action. J'aime beaucoup les histoires aussi. Il y a aussi un film, tu sais, que j'aime c'est l'histoire de David. C'est bon le film là. Les histoires comme ça que j'aime là.
- S: C'est l'histoire de David?
- J: Ouais.
- S: Ça parle de quoi?
- J: C'est David, fils de... Ben, ça parle comme dans la bible là. David là. C'était bon ce film. J'aime ça des films comme ça.
- S: Pourquoi t'as aimé ça, l'histoire de David?
- J: Ben parce que comme ils ont fait le film là... David c'était un gars qui était choisi par Dieu. Puis, quand il était jeune là, il avait comme 12 ans, 15 ans, je pense même plus jeune que ça, puis il fallait qu'il se bat contre, j'ai oublié... contre un soldat. Là il était vraiment puissant. Il n'y a personne dans son groupe qui est allé. Puis, lui, il est allé. Puis il l'a battu avec une roche. Puis il a juste lancé une roche, puis il a tué le gars. Il faut avoir du courage. David c'est un gars qui avait beaucoup de courage. Il était juste.
- S: Et quel est ton...? Est-ce que tu utilises souvent internet?
- J: Oui, souvent un peu.
- S: Et tu l'utilises pourquoi?
- J: Je checke Facebook. Je checke mes affaires, mes emails. [...32:28...] plein d'affaires. Des fois comme, dernièrement, j'ai checké pour la grippe H1N1 pour savoir c'est quoi. Il faut que tu te renseignes. Il y a de tout de l'internet maintenant. Pour le transport aussi, pour n'importe quoi.
- S: Ok. Quel est ton quartier préféré à Montréal?
- J: Le quartier que j'aime beaucoup, il y a Centre-Ville, puis Côte-des-Neiges.
- S: Pourquoi?
- J: Côte-des-Neiges c'est différent, c'est différent d'ici. C'est comme pour moi je me sens comme si j'étais aux States. Côte-des-Neiges là, il y a beaucoup d'éthnies, puis les magasins se ferment tard. Tu sais, je peux, comme à minuit si j'ai faim là, je peux trouver un restaurant, je pourrais faire mon épicerie à n'importe quelle heure, t'sé. Pour moi, c'est un bon quartier ça, un quartier qui a toujours des gens. Puis, il n'y a pas juste comme des Haïtiens, des Québécois, il y a tout, n'importe quelle nationalité, des juifs, n'importe qui, c'est que c'est bon.
- S: Tu dis que c'est comme les States, lequel? Côte-des-Neiges ou ici?
- J: Côte-des-Neiges.
- S: Ok. Est-ce que tu n'aimes pas St-Michel ou...?
- J: Non, c'est pas que je n'aime pas St-Michel. C'est mon quartier aussi St-Michel. C'est un bon quartier.
- S: Pourquoi tu dis que c'est un bon quartier?
- J: Ben, moi, j'ai grandi dedans. Je connais le quartier par coeur. Le monde fait des drames à St-Michel pour dire que c'est un quartier de gangs, mais c'est pas vrai. Si le monde peut dormir, puis il n'y a pas de crime chez les gens, ils sont en sécurité. Moi, c'est comme ça que je le vois.
- S: Tu trouves ça comment euh...?
- J: Moi, j'ai grandi là comme beaucoup... C'est comme un petit... Comment je peux dire? Petit quartier d'Haïtiens. La plupart des gens se connaissent. Je ne sais pas comment expliquer ça.
- S: Ok. Tu aimes ça?

J: J'aime ça, c'est sûr.

S: Les gens se connaissent, des choses comme...?

J: C'est ça.

S: Et si on te disait quel quartier, c'est comme, dans quel quartier tu aimerais plus tard, comme est-ce-qu'il y a un quartier où tu aimerais vivre plus tard?

J: Moi, c'est au Centre-Ville. Il y a toujours de l'action. Ouais.

S: Parce que il y a...?

J: Il y a toujours de l'action.

S: C'est quoi quand tu dis "action"?

J: Toujours de l'action, c'est-à-dire, t'es à côté des clubs, à côté de bars, t'sé. Ça bouge beaucoup le Centre-Ville. Du monde d'autres pays qui débarquent, où ce qu'ils vont? C'est au Centre-Ville.

S: Tu aimes aller dans les bars?

J: Moi, j'aime ça, ouais.

S: C'est quel genre de bars que tu fréquentes?

J: N'importe quel bar. Des fois je vais aux danseuses. Des fois je vais dans un bar pour boire, regarder un match de hockey, Cage aux Sports. Ça dépend.

S: Est-ce que c'est des bars où il y a un groupe majoritaire ou c'est..?

J: Ça dépend, multi-ethnique.

S: Ok. Qu'est-ce que tu fais d'autre comme activité? Tu m'as parlé du pool...

J: Du pool de hockey? Un pool de hockey, c'est comme avant que la saison commence t'as un pool, tu choisis tes joueurs. À la fin de l'année, celui qui a le plus de points, c'est celui qui gagne. T'as une récompense. Tout le monde a mis 50\$ puis tu récoltes l'argent que le monde ils ont mis.

S: Qu'est-ce que tu fais d'autre comme activité avec tes amis?

J: On sort ensemble. On joue souvent au playstation On fait des concours. Puis, qu'est-ce-qu'on fait encore? On est entrain de boire, puis on s'amuse. On fait des fêtes, ça dépend. On voyage ensemble des fois.

S: Vous allez où ensemble?

J: Ben, je suis déjà allé en Jamaïque avec mes amis.

S: Ok.

J: Voyage de groupe, 20 personnes.

S: Et tu dis, qu'il y a des fêtes. Quel genre de fêtes vous faites?

J: Des fêtes.

S: Des fêtes pour jeunes de votre âge seulement ou bien des fêtes en famille, comment?

J: Des fêtes en famille, nos amis vient, puis il peut faire des fêtes, tout le monde vient aussi. Il n'y a pas de problème pour ça. Depuis qu'il y a pas de personne qui va pas déranger notre fête, qui va pas briser, rentrer avec des armes, il n'y a pas de problème.

S: Et quelle musique vous avez dans ces genres de fêtes?

J: Ben, toutes les musiques, du konpa, du pop, all beat, tout, des musiques que le monde écoute, les gens écoutent.

S: Tu écoutes beaucoup le konpa?

J: Non, pas vraiment.

S: Et les musiques qu'on appelle les musiques "racine", est-ce que tu connais des groupes comme Boukman, des choses comme ça.

J: Je connais, ouais. J'ai entendu parler. J'ai déjà écouté 2 ou 3 fois.

S: Mais pas plus que ça?

J: Pas plus que ça, pas mon style de musique.

S: T'aimes pas?

J: Non, c'est pas que j'aime pas. C'est bon qu'est-ce-qu'ils font, c'est leur racine à eux. Ils ont grandi dedans. Moi, je peux pas dire que j'aime pas. Moi, c'est pas ça que j'écoute.

S: Ok. D'accord. T'as des frères et des soeurs?
J: J'ai 2 frères, 2 soeurs.
S: T'es en quelle position?
J: Je suis 1er.
S: Tu es l'aîné?
J: Anhan.
S: Les autres ils sont où? Ils sont ici?
J: Ils sont tout ici.
S: Ils sont encore à l'école ou ils sont chez tes parents?
J: Moi, mon autre frère, il est en appart, il est parti, il travaille. Puis mes autres soeurs, ils vont à l'école. Puis mon petit frère va à l'école.
S: Le plus jeune a quel âge?
J: 17 ans.
S: Mais tu m'as dit que t'as un garçon aussi. T'as un enfant?
J: Oui.
S: Une fille ou un garçon?
J: Un petit gars.
S: Il a quel âge?
J: 5 ans.
S: 5 ans. Il est avec toi ou avec sa mère?
J: Il est avec sa mère pendant la semaine. Pendant la semaine, il est avec sa mère. Puis, les fins de semaine, il est avec moi. Comme aujourd'hui, je vais aller le chercher tantôt à l'école. C'est ça, la fin de semaine.
S: Et ça veut dire vous n'êtes plus ensemble?
J: Non.
S: Ok. Sa mère est d'où?
J: C'est une Haïtienne.
S: Ok. Elle est née ici ou...?
J: En Haïti.
S: Ok. Vous vous êtes rencontrés ici?
J: Anhan.
S: Et elle a quel âge?
J: 27.
S: Et qu'est-ce-qu'elle fait?
J: Ben, je ne suis pas vraiment en contact. Ben, souvent, elle va à l'école. Elle va à l'école.
S: Est-ce que vous habitez loin de l'autre?
J: Je suis loin. Elle habite complètement, comme dire, en bas de la ville, partie de Frontenac. Elle habite dans ce coin là.
S: Ça c'est quel coin?
J: Hochelaga, dans ce coin là.
S: La ligne verte là.
J: Ouais.
S: C'est loin d'cila ligne verte? Je pensais que c'était proche.
J: Ben, c'est tout...
S: Parce que c'est pas loin de St-Léonard, des choses comme ça.
J: Non, non, c'est plus bas. C'est à côté du Centre-Ville, Hochelaga.
S: Ok, ok, je suis nulle en orientation, excuse-moi. Tu t'appelles Jean, n'est-ce-pas?
J: Anhan.
S: Qui a choisi ton prénom?
J: Je sais pas. J'ai jamais demandé. Je pose jamais des questions.
S: Tu ne sais pas?

J: Non. granmoun
S: Mais, c'est un nom anglais là?
J: Anhan.
S: Mais tu ne sais pas pourquoi c'est un nom anglais?
J: Parce que je suis né aux États-Unis, c'est peut-être c'est à cause de ça. Je sais pas.
S: Est-ce que tu peux partager avec moi un événement inoubliable que tu as vécu dans ta vie? Quelque chose d'inoubliable, ça peut être une anecdote, une petite histoire, ça peut être drôle, ça peut être triste, n'importe quoi. Quelque chose qui t'a marqué, que tu retiens vraiment.
J: Ben, plein de choses qui me marques à chaque jour.
S: Tu peux m'en parler de quelques unes?
J: Quand je suis parti en Jamaïque, ça m'a marqué. C'était mon premier voyage, puis...
S: Pourquoi ça t'a marqué?
J: Parce que je n'ai jamais voyagé, prendre l'avion. C'était la 1ère fois que je prenais l'avion.
S: Anhan.
J: Je me suis amusé avec mes amis, puis, il y a des nuits qu'on riait tellement c'était drôle là, avec mes amis. Les fins de soirée juste à rire, c'est tellement drôle. Si on me disait un jour quel endroit t'aimerais ça retourner là, je pense c'est cette journée là.
S: Vous étiez 20?
J: Ouais.
S: Comment t'as fait pour... C'était ton initiative ce voyage?
J: Non, non. Moi, j'étais... en plus, j'étais à Miami. Ben, moi, j'étais parti à Miami. Mes amis avaient déjà préparé ça. Moi, je savais même pas ça.
S: Ok.
J: Mon ami, on se parle des fois, puis il a dit, quand tu vas venir puisque nous autres on va bouger. J'ai dit: "Je sais pas, moi." Une semaine avant qu'il bouge, il dit: "Tu viens ou tu viens pas?" J'ai dit que je viens. Ils ont acheté mon billet. Je suis venu, puis...
S: Et vous étiez 20 à peu près?
J: Une quinzaine. 15 à 20. On était beaucoup.
S: À peu près quel âge t'avais?
J: Ça fait 2 ans de ça. J'avais 26 ans.
S: Les parents n'avaient pas à donner leur autorisation?
J: Non.
S: Ok. C'était un groupe plus euh... des groupes du quartier ou?
J: Non, de partout.
S: Partout?
J: Il y a du monde que je ne connaissais pas aussi là, des amis d'autres amis.
S: Et c'était de quelle origine le groupe?
J: Des Haïtiens.
S: Que des Haïtiens?
J: Anhan.
S: Et vous avez utilisé quelle langue là-bas?
J: On parlait français.
S: Ok.
J: Créole, français, puis c'est tout. Il y a du monde qui parlait anglais aussi avec d'autres gens parce que Jamaïque, c'est anglophone.
S: Mais, entre vous?
J: Entre nous, c'est français, créole.
S: D'accord. Et est-ce que tu peux dire que dans ta vie...? Non, non, est-ce que tu as d'autres événements que...?
J: Ben, c'est pas mal ça.
S: Est-ce que tu peux me dire s'il y a dans ta vie, la personne qui t'a influencé le plus? Ça peut

- être un parent, un ami.
- J: Je sais pas.
- S: Ça peut être une célébrité aussi, hein.
- J: Je vois personne qui m'a influencé. Je sais pas. Sérieusement, c'est une bonne question. Mais, moi je trouve... c'est moi-même. (rires) C'est moi-même, c'est juste ça que j'ai à dire.
- S: Est-ce que tes grand-parents partagent avec toi parfois leurs expériences passées en Haïti ou n'importe où là, tes parents, tes grand-parents?
- J: Des fois, mes parents, ouais.
- S: Quel genre d'expériences ils ont partagé avec toi?
- J: Comme ils disaient qu'ils étaient en Haïti euh... Ils m'ont raconté des histoires là. Toutes des histoires, qu'est-ce-qu'ils faisaient, des affaires comme ça. On parle pas souvent de ça, tu comprends.
- S: Et tes grand-parents, est-ce-qu'ils te racontent des choses ou des contes, des histoires bizarres?
- J: Non.
- S: Ils t'offrent des cadeaux des fois?
- J: C'est ça, à Noël.
- S: Quel genre de cadeaux tes grand-parents t'offrent? Des souvenirs?
- J: De l'argent. Ils me donnent de l'argent.
- S: Des objets?
- J: Non.
- S: Quand tu entends tes parents parler, est-ce-qu'ils parlent d'un changement dans leurs habitudes de vie, entre ces habitudes qu'ils avaient en Haïti et les habitudes qu'ils ont ici?
- J: C'est ça, c'est pas la même chose, c'est 2 systèmes différents.
- S: Anhan.
- J: Quand t'es en Haïti, t'es en Haïti là. Quand t'es ici, il faut que tu t'ajustes avec le système ici. Il y a des choses que tu peux pas faire, sinon tu vas aller en prison.
- S: Par exemple?
- J: Je te donne un exemple. Tu peux pas arriver et puis commencer à battre des enfants. Ils vont enlever les enfants dans tes mains. En Haïti, tu pouvais faire qu'est-ce tu veux, les battre comme tu veux. Mais, ils vont rien faire. Ici, tu fais ça, ils enlèvent les enfants dans tes mains.
- S: Ça veut dire qu'ils t'ont jamais battu? Ils t'ont jamais...?
- J: C'est ça, je peux pas dire qu'ils m'ont jamais battu. C'est que j'avais quelque chose de mal, t'sé, c'est comme s'ils m'ont donné une éducation là, comme de pas faire ça. Tu fais quelque chose qu'ils disent de pas faire, c'est sûr t'as des conséquences. À chaque chose, il y a des conséquences. Si tu vas voler, c'est sûr t'as une chance d'entrer en prison. C'est des conséquences.
- S: Est-ce que tes parents écoutent beaucoup, quand t'étais chez toi, quand t'étais plus jeune, et jusqu'à présent, beaucoup de musique haïtienne, des choses comme ça?
- J: Bon, je sais pas. Plus quand j'étais plus jeune là. Plus maintenant.
- S: Quel genre de musique?
- J: J'écoutais de toute là. Je connais pas toutes les... Du Carimi, du Sweet Micky, de toute.
- S: Est-ce que ça t'arrive de participer à des festivals haïtiens, d'activités haïtiennes?
- J: Ouais, ouais, ça m'arrive.
- S: Quel genre de festivals?
- J: Festival à chaque été qu'ils ont là. T'sé, le festival... comment on appelle ça encore?
- S: Caribbean?
- J: Non, pas caraïbéen, il y a un festival, konpafest.
- S: Ok, ok, ok.
- J: J'yvais. Aussi, des fois, il y a des groupes qui vient, des Zenglen, des groupes comme ça que

- ça me dérange pas d'y aller. C'est rare que je vais dans les bals là.
- S: Est-ce que tes parents sortaient beaucoup? Il y avait beaucoup de... t'emmenaient chez des amis, et puis à des fêtes?
- J: Non, pas vraiment parce que on est beaucoup chez nous d'abord. T'as pas le temps de sortir. Toujours fini de travailler. Ma mère vient faire la nourriture. On est beaucoup, pas le temps de sortir.
- S: Ok. Et...
- J: Faut qu'ils se reposent.
- S: D'accord. Et... est-ce que tes frères et soeurs, ok, est-ce que tes frères et soeurs avaient, par exemple, surtout tes soeurs, est-ce que tu sens qu'ils ont les mêmes... elles doivent suivre les mêmes règles que toi?
- J: C'est ça, non. C'est différent. Moi, ok, moi puis mon frère, on a 1 an de différence. Puis mon frère, c'était plus dur, comme ils disaient... Ils étaient plus sévères. Puis mes 2 soeurs avec mon petit frère sont plus relax maintenant, si je regarde comme dans le temps puis jusqu'à maintenant.
- S: Pourquoi tu penses que c'est comme ça?
- J: Ben, c'est ça. Nous autres on était les premiers là. Tu sais, c'est... ils sont... comment je pourrais dire... on les a fatigués. (rire)
- S: Là, c'est comme ils laissent ta soeur sortir?
- J: Non, mais toujours avec discipline, tu comprends. Ils sont moins sévères, c'est ça que je veux dire. Ils sont moins sévères. Ils ont compris.
- S: Et, tu dis que c'est différent, on est dans un système différent, est-ce que tu peux me donner d'autres exemples de... par exemple de pratiques, d'idées, de valeurs qui avaient en Haïti ou bien qu'il y a ici qui sont différentes, etc...?
- J: Ici, moi comme... En Haïti, il y a beaucoup de respect. Ils respectaient les granmoun, c'est-à-dire respecter le plus vieux que soit. Ici, si tu viens ici, tu vas entendre quelqu'un dire "faire ta gueule" à sa mère. Des affaires, pour moi, comme ça, c'est pas des valeurs ça.
- S: Quelles sont les valeurs que tes parents t'ont transmis?
- J: Moi, ma mère, elle peut m'appeler dans mon cell, elle me dit va faire quelque chose, je vais le faire tout de suite. Sans poser de question, je vais le faire.
- S: Quelle autre valeur ils t'ont transmis d'autre? Des valeurs ou autres choses aussi hein?
- J: Bon, je sais pas. Tu sais, quand tu me parles comme ça, ça vient pas tout de suite là. Je sais pas vraiment. C'est sûr le respect, ça compte beaucoup, comment respecter les gens. Ça c'est la clé dans n'importe quelle culture.
- S: Et du point de vue identitaire, qu'est-ce-qu'ils t'ont transmis?
- J: Ben, je sais pas, le respect.
- S: En terme d'identité, est-ce-qu'ils parlaient d'identité? Est-ce-qu'ils te portaient à t'identifier à un groupe ou bien est-ce que...?
- J: Non.
- S: Est-ce que tu sens le besoin de t'affirmer en tant que, ça peut être en tant que jeune, en tant que Québécois, en tant qu'Haïtiens, en tant que noir, en tant que n'importe quoi?
- J: Il faut dire qu'est-ce que t'es. Si t'es Haïtien, dis qu'est ce que t'es Haïtien.
- S: Est-ce que tu sens le besoin de t'affirmer, d'affirmer ton identité?
- J: Il faut que tu t'affirmes. Moi, je dis que c'est important. Ben, c'est important de t'affirmer.
- S: Pourquoi c'est important?
- J: Parce que dans le pays où l'on vit, il y a n'importe quelle nationalité, il y a du monde qui dit qu'ils sont Québécois, ils sont québécois. Toi, t'es Haïtien, t'es Haïtien. Toi, t'es Italien, t'es Italien. Affirme-toi. Du monde qui vont dire... ils sont Haïtiens, ils vont dire: "Moi, je suis pas Haïtiens." Arrête là. C'est arrivé en Jamaïque en plus là. C'est un Haïtien, il voulait pas dire que c'est un Haïtien. C'est à la fin qu'il nous l'a dit que c'est un Haïtien. Moi, je trouve ça... Moi, je trouve ça stupide là. Il a peur de quoi? Peur de quoi? Faut pas t'as peur man, Si

t'as peur là parce que t'as peur de ton identité, parce que t'es pas fier de ton identité parce que t'as un problème. Moi, c'est comme ça je le vois. T'es pas un vrai.

S: T'es pas un...?

J: T'es pas un vrai, je veux dire comme...

S: Anh, ok.

J: Je sais pas. Moi c'est comme ça je vois les choses. Moi, je m'affirme qui je suis. J'ai pas peur. J'ai peur de rien. Qu'est-ce qui arrivera, arrivera. C'est comme ça que je vois.

S: Et pourquoi que tu dis que c'est important?

J: Ben, c'est pas vraiment... important, important, mais, c'est important quand même où tu sors. Il faut que tu connais où tu sors. C'est important.

S: Et comment tu affirmes ton identité?

J: Je sais pas.

S: Comment tu le fais?

J: Moi, j'ai pas besoin de m'affirmer. Le monde sait déjà.

S: Comment ils le savent?

J: Ben, je sais pas. Combien de noirs il y a ici? Il y a des Africains. Soit que t'es Africain, soit que t'es Haïtien.

S: Oui, mais tu peux être un Africain ou bien un autre Antillais.

J: Je sais pas. Ici, il n'y en a pas beaucoup d'autres Antillais. Il n'y a pas beaucoup de Martiniquais. Il n'y a pas beaucoup de Guadeloupéens. Il n'y en a pas beaucoup. C'est rare qu'on trouve ça ces personnes là ici.

S: Mais ça arrive.

J: C'est rare. Quelqu'un vient te demander. Il dit: "T'es Africain ou Haïtien?" Qui c'est qui vient te dire... ils vont jamais dire: "Tu es Martiniquais, puis tu..." C'est ça.

S: Est-ce que tu as un type de... un type de femmes? Est-ce que tu as un modèle de femmes. Il y a des gens qui ont un type. Il y en a qui n'en ont pas.

J: Moi, j'aime beaucoup les femmes. C'est ça, j'aime beaucoup les femmes comme tous les hommes. J'aime les femmes intelligentes, qui voient loin, puis, c'est ça.

S: Est-ce que tu as un type physique, un type [...59:17...]

J: Physique, sexy. So good.

S: Est-ce-qu'il y a autre chose?

J: À part ça il n'y a rien.

S: Est-ce que tu penses que tes parents ont les mêmes critères que toi?

J: Mais, ça dépend. Mes parents peuvent avoir un autre point de vue, puis je peux avoir un autre point de vue là. Tout dépend. Chaque personne est née avec un point de vue d'abord. C'est sûr t'auras jamais les mêmes idées.

S: Tout à l'heure, on parlait des différences entre la vie en Haïti et la vie ici. Est-ce que tu as déjà entendu tes parents parler de différences vraiment, de différences qui les dérangent, ou bien de choses qu'ils aiment, qu'ils n'aiment pas?

J: Avant il y avait beaucoup de racisme. (baillement) Excuse-moi. C'est normal. T'es pas dans ton pays, c'est normal qu'on fait du racisme. Puis, il y en a jusqu'aujourd'hui, du racisme. Moi, j'ai déjà vu du monde là qui se font refuser parce qu'ils étaient noirs, du monde qui se font refuser parce qu'ils étaient gros.

S: Refuser dans quoi?

J: Dans des jobs.

S: Ok.

J: Ils n'aiment pas ta face, ils te refusent. C'est n'importe quel endroit. C'est comme... C'est partout, c'est comme ça. En Haïti, ça peut être comme ça aussi. Ils n'aiment un [...53:43...] Il y a du racisme partout là.

S: Est-ce que tes parents t'identifient à un groupe? Comment, si par exemple..., tes parents te présentent comme quoi?

J: Comme leur fils.

S: Mais, si on leur dit: "Votre fils il est Américain parce qu'il est né aux États-Unis ou bien il est Québécois ou bien..."

J: Ben, ils vont dire Haïtien, je suis un Haïtien. S'ils sont... Moi, j'ai grandi... Bon, je suis jamais allé en Haïti, mais s'ils vont dire, ils vont dire que je suis Haïtien.

S: Et qu'est-ce que tu penses...? Quels sont les changements les plus importants que tu penses qu'il y a eu entre la vie de tes parents ici et la vie de tes parents en..., la vie de tes parents en Haïti et la vie de tes parents ici? Les changements les plus importants.

J: Je sais pas. Je sais j'ai pas vécu avec eux en Haïti d'abord. Je sais pas.

S: Mais, qu'est-ce que tu entends par "vivre"?

J: Même si je les entends parler, ils peuvent dire n'importe quoi, moi je sais pas.

S: Mais, de quoi ils parlent?

J: Ben, je veux dire comme... C'est rare déjà qu'ils parlent d'aller en Haïti. C'est juste qu'ils disent qu'ils étaient mieux en Haïti qu'ici.

S: Est-ce-qu'ils disent pourquoi ils étaient mieux?

J: Je pose jamais de question d'abord. Je laisse parler.

S: Est-ce que ils ont le projet de retourner y vivre?

J: Non.

S: Non?

J: Non. Ils sont déjà installés ici. C'est pour ça.

S: Est-ce-qu'ils ont fait des va-et-vient? Ils ont été en Haïti?

J: Ben, il y a 3 ou 4 ans, ma mère était partie. Mon grand-père était malade, puis après elle est y est retournée, puis après mon grand-père était mort.

S: Elle a passé combien de temps?

J: Peut-être un mois et demi, deux mois.

S: Ok. Elle n'est jamais retournée?

J: Après, je sais pas.

S: Et ton père, est-ce-qu'il est?

J: Ça fait longtemps.

S: Il a été aussi?

J: Ben, il a été, mais ça fait longtemps.

S: Juste pour les vacances?

J: Anhan.

S: Est-ce que tu aimais l'école quand t'étais plus jeune?

J: Non.

S: Pourquoi?

J: Je sais pas. J'ai jamais aimé l'école.

S: Mais tu ne sais pas pourquoi? Et quelles étaient tes matières préférées?

J: Mathématiques.

S: Pourquoi?

J: J'aime ça. Je sais pas.

S: T'étais bon en mathématiques?

J: Moi, j'étais bon en mathématiques. J'aimais l'histoire aussi.

S: Ok. Pourquoi tu aimais l'histoire?

J: Parce que l'histoire t'apprend. T'apprends c'est où les gens sort vraiment.

S: Anhan. C'est juste pour ça que tu aimes?

J: Ouais, j'aime ça. Avec ça, tu vois où ils sort, où ils ont eu les moeurs, où ils ont eu de tout.

S: Et quel est ton plus grand rêve dans la vie?

J: Faire le tour du monde.

S: Ok. Et tu penses que ça peut t'apporter quoi?

J: Ben, des connaissances. Ça fait ouvert tes yeux. C'est toi qui dis toujours: "Ici, on est bien".

- Du monde qui critique tout le temps. Tout ça ils critiquent, mais [...56:45...], pas aussi bien que ici.
- S: Pourquoi t'es bien?
- J: Parce que t'es bien. Tu peux manger à chaque jour. T'as tes 2 mains, tes 2 pieds. Dans d'autres pays, il y a du monde qui manquent des jambes, qui sont en guerre toujours, qui ne trouvent même pas à manger, qui ont pas d'eau. Ici, t'es bien.
- S: Ok. Est-ce que tu t'es...? Qu'est-ce que...? Est-ce que quand t'étais plus jeune, tu rêvais d'exercer un métier, un métier précis? Est-ce que t'avais un rêve?
- J: Mon rêve là c'était d'ouvrir mon propre business.
- S: Business de quoi?
- J: Ben, un restaurant, n'importe quoi. Ou bein... C'était plus ça quoi. J'aimerais bien avoir une business.
- S: Et pourquoi...? Comment c'est venu ce rêve là?
- J: Parce que je disais comme: "Pourquoi je vais travailler pour quelqu'un d'autre si je peux ouvrir une compagnie?" Je travaille pour ma compagnie.
- S: C'était juste... tu voulais travailler pour toi?
- J: Oui, exactement.
- S: Et pourquoi?
- J: Parce que... quand tu travailles pour toi il y a des choses tu [...57:54...] mieux Si quelqu'un peut ouvrir une compagnie, pourquoi pas toi tu peux pas le faire?
- S: Ok. Ça a commencé ce rêve là, tu as commencé à l'avoir à partir de quel âge?
- J: Peut être 9 ans, 10 ans.
- S: Ok. Est-ce que tu as encore ce rêve là?
- J: C'est ça, j'ai encore ce rêve là.
- S: Est-ce que tu travailles pour ça? Tu...
- J: J'avais pris un cours d'entrepreneur. C'est juste que moi qu'est-ce que je voulais faire c'est ouvrir un magasin de vêtements, pour aller aux États-Unis prendre les affaires puis commencer à vendre ici. C'est ça.
- S: Est-ce que tu te sens limité en terme de choix de carrière ici?
- J: Très limité, ouais.
- S: Pourquoi?
- J: Parce que ici, si tu veux faire quelque chose là, il faut... il y a trop de [...58:51...complexions...]. Comment je pourrais dire? Faut... Il y a des comme... Je vais donner un exemple. Moi qu'est-ce que je voulais faire c'est aider les jeunes, c'est-à-dire travailleur de rue. Pour faire ça, ils ont pas de DEP. Faut que je fais 3 années de cégep, je suis obligé pour faire ça. Parce que s'il y avait un DEP, et puis il y avait 1 an à l'université, je l'aurais fait. Puisqu'il n'y a pas ça, faut que j'aie 3 années de cégep après l'université pour faire ça. Bon, c'est très limité.
- S: Alors, tu voulais travailler comme travailleur de rue?
- J: Ouais.
- S: Pourquoi?
- J: Parce que j'aime ça aider les jeunes. Faut que t'aides les jeunes, les jeunes c'est l'avenir. Les jeunes ont toujours de l'espoir pour pas qu'ils lachent.
- S: Et comment s'est venue cette envie de vouloir aider les jeunes?
- J: C'est à cause que moi j'aimais pas l'école, puis j'ai dit, puis j'avais laché l'école, et puis à un moment donné, j'ai dit: "Shit, j'aurais jamais dû jamais lacher l'école." Puis, c'est pour ça maintenant, l'école ça me dit plus rien. Si j'ai laché en retournant en arrière, voir des jeunes qui veut lacher, je vais jamais lui laisser lacher, laisser continuer pour qu'il voit plus loin que maintenant. Ça va t'aider. L'école ça aide quand même, veut, veut pas.
- S: Ok. Ça aide à quoi?
- J: Ça aide. Ça aide à avoir un métier. Ça aide à avoir le policier te respecter dans la rue.

S: De...?

J: Les policiers te respecter. Les gens te respectent dans la rue, ça aide. Ça aide à beaucoup de choses.

S: Ok. Tu peux... beaucoup de choses...

J: Comme... t'as vu plus tard tes enfants... montrer un modèle. Sans ça aussi... Comment je peux dire? Avoir du bagage.

S: Tu dis que t'as arrêté l'école. T'as arrêté il y a quelle année? Quel niveau?

J: Secondaire 5.

S: T'as fini? T'as fini ton secondaire.

J: Ouais, ouais. J'ai fini. Ouais, ouais.

S: Quand tu dis que t'avais arrêté, t'avais arrêté...?

J: Oui, oui, j'avais arrêté avant. J'avais arrêté en secondaire 4, puis j'étais parti travailler. Je travaillais, je travaillais, puis après je pouvais pas trouver de job. Fait que il fallait que tu fasses secondaire 5, je suis retourné à l'école des adultes, puis j'ai fini.

S: Après combien de temps que t'es retourné?

J: Après 3, 4 ans.

S: Et pourquoi t'avais lâché?

J: J'avais besoin d'argent.

S: Mais tu n'étais pas chez tes parents?

J: Ouais, j'étais chez mes parents. J'achetais mes affaires. (rires) J'achetais beaucoup chez nous. Je pouvais pas avoir qu'est-ce que je voulais.

S: Ok. Qu'est-ce qui t'a porté à retourné vers...? Parce que tu ne pouvais pas trouver d'emploi?

J: Ouais. Il y a des bons emplois. Pas les manufactures.

S: T'as déjà fait quel type d'emploi?

J: J'ai travaillé dans tous les domaines.

S: Anhan.

J: J'ai travaillé dans le groupe Aldo. Aldo c'est une compagnie de manufacture un peu. Je faisais les bottes, je faisais leur shipping là. Après j'ai travaillé Eco-Quartier Saint-Michel. C'est comme un peu associé à la Ville de Montréal. C'était pour le parc vert. J'ai aidé... j'ai travaillé un peu aussi avec les jeunes, moniteur.

S: Moniteur de quoi?

J: Moniteur d'un camp à Outremont. Puis...

S: Où ça?

J: Outremont. Puis, après ça, j'ai fait la sécurité. J'ai fait pendant 3 ans, 4 ans, j'ai fait la sécurité. Puis, après j'avai pris un cours en imprimerie. Puis ça... ça m'a rien donné ce cours là. Après je suis à la Maison d'Haïti.

S: Comment t'a appris... t'as pris connaissance de ce projet à Maison d'Haïti?

J: C'est un bon projet. C'est à cause d'un ami que j'avais rencontré en autobus. Puis, jJe suis entré. Je connaissais déjà Henri Delvaparceque il faisait la même chose avec mon cousin.

S: Quand tu dis qu'il faisait la même chose avec ton cousin...

J: Ben, il dit... mon cousin travaillait avec lui.

S: Et, et... est-ce que ça avait un rapport... le projet de Maison d'Haïti avait un rapport, avait un lien avec tes projets d'avenir?

J: C'est ça, ouais. Ça m'a aidé à voir plus clair là. Je crois c'est quoi que vraiment que j'aime. Puis j'ai vraiment aimé ça. Puis je pense que c'est ça que je vais faire.

S: C'est quoi?

J: Intervenant avec les jeunes.

S: Ok.

J: Ça m'a aidé à voir les choses plus claires.

S: D'accord. En résumé, si tu veux résumer pourquoi t'es motivé par cette orientation, tu dirais quoi? En résumé, pourquoi tu veux travailler avec les jeunes?

- J: Parce que les jeunes ont besoin de nous pour les aider.
- S: Ok. Qu'est-ce que tu penses que tu peux apporter aux jeunes? Qu'est-ce que tu peux leur apporter?
- J: Les jeunes parfois ils n'ont pas de frère. Ils ont besoin de leur frère pour les aider à...
- S: Un grand frère?
- J: Oui, les jeunes ils ont besoin de ça, comme partager tes expériences que t'as faites. Pas rentrer dans les gangs de rues. Moi, j'ai jamais été dans une gang, entré dans une gang de rue. Il y a des gangs de rue qui voulaient que j'y aillent avec eux. J'ai jamais voulu rentrer dans leurs affaires. Faut que t'aie un non, t'aie un oui. Il y du monde, leur famille c'est pastoujour bien, des discussions, ils ont pas les parents pour les aider. D'abord, ils ont besoin de ça, du monde qui leur parle, qui sont jeunes comme eux, qui les guident dans le droit chemin.
- S: Et, qu'est-ce que tu comptes faire pour exercer ce métier là?
- J: Sûrement prendre un cours, je ne sais pas. Comme aujourd'hui, j'avais une entrevue, je suis allé Justice de Noirs là. Puis ils ont un projet qui vont arriver à Montréal-Nord. Puis, ils m'ont dit qu'ils vont avoir besoin de moi.
- S: Ok. Pour faire quoi?
- J: Ben, la même chose qu'ici.
- S: Ok. Ils ont d'autres types de projets comme ça? Comment ça s'appelle, tu dis?
- J: La ligue de Justice de Noirs.
- S: Ok. Ligue de Justice de Noirs. Ok. Et ça, ça va être à Montréal-Nord?
- J: Ouais.
- S: Ok. Anhan. Est-ce que tu penses que tes parents avaient des aspirations pour toi en terme de profession?
- J: Ça, c'est sûr. C'est sûr.
- S: Qu'est-ce-qu'ils voulaient? Qu'est-ce-qu'ils disaient?
- J: Ils voulaient que je prenne un métier. Ça c'est sûr.
- S: Quel métier? Est-ce-qu'ils avaient un métier en tête? Est-ce-qu'ils te... parlaient de ça?
- J: Peut-être avocat, tu sais, des gros métiers-là. Pfff, ça me dit rien, moi, ces affaires-là.
- S: Qu'est-ce-qu'ils faisaient pour ça? Est-ce-qu'ils te parlaient de ça? Ou bien ils te disaient: "Il faut y aller, il faut y aller." Qu'est-ce-qu'ils faisaient?
- J: Ils avaient pas le temps pour me dire ça puisque ils avaient d'autres choses à faire, il y avait d'autres personnes, le temps pour jouer, pour parler de ça là. Mais ils disaient juste avoir un métier, c'est important.
- S: Qu'est-ce que tu penses de Maison d'Haïti? Quel rôle tu penses que ça joue...?
- J: Moi je trouve que ça joue beaucoup. Ça aide les jeunes. Ça aide beaucoup les jeunes. Parce que du moins ils ont, après l'école, ils ont personne pour aider, et puis ils ont un plus grand après l'école pour les jeunes. Moi, je trouve qu'est-ce-qu'ils font, c'est du bon travail. Vraiment du bon travail.
- S: Et quelle place Maison d'Haïti occupe dans la communauté?
- J: Dans la communauté, je ne sais pas. Ça dit Maison d'Haïti, ça dit plus. En plus, j'allais là quand j'étais jeune, à Maison d'Haïti. Quand j'étais jeune, la garderie c'était ici que j'allais.
- S: Ah bon?
- J: Ouais.
- S: Ok.
- J: Tu vois, ça a un gros rôle. Ça... surtout pour le quartier St-Michel là, c'est bon. Il y a du monde qui ont besoin d'aide. Puis, ils aident.
- S: Ok. Et quelles sont les professions que tu vois autour de toi, Jean? Pas seulement dans ta famille, mais dans la famille des amis aussi, quand tu vas chez des amis, quelles les professions que tu vois le plus?
- J: Bon... Je sais pas. Mon meilleur là ami il est parti là. Et... comment on appelle ça encore...?

Il est comptable, il est comptable agréé. Il est parti dans un petit pays là, dans les îles Caïmans, il est parti travailler là. Puis, sa soeur est avocate. Tu vois, j'ai de tout. Tous mes amis font quelque chose de différent. Il y en a qui sont mécaniciens, électriciens, plomberie. Bon...

- S: Les parents aussi.
J: Les parents sont infirmiers.
S: Mais, qu'est-ce que tu vois plus?
J: Du monde qui font du taxi dans leur ... ils font de tout. Je peux rien dire.
S: Mais, tu vois plusieurs, plusieurs métiers.
J: Ouais, c'est ça.
S: Ok. Et, ton fils il est à l'école?
J: Ouais, il est à l'école. Il a commencé. Il est en pré-maternelle.
S: Il est, comme vous ne vivez pas dans le même coin, il va à l'école dans quel coin, ton fils?
J: Hochelaga.
S: Proche de chez sa mère?
J: Anhan.
S: Ok. Oui, tu le prends en fin de semaine seulement.
J: Anhan.
S: Et qu'est-ce que tu aimerais transmettre à ton fils?
J: Ben..., ma connaissance. Mais, il y a sa propre expérience aussi, je peux pas... Lui, il va prendre qu'est-ce-qui est bon pour moi, qu'est-ce-qui est bon dans les mains de ma mère, il va prendre qu'est-ce-qui est bon dans mes mains, il va prendre qu'est-ce-qui est bon dans les mains de sa mère, il va prendre. J'ai rien à...
S: Mais, qu'est-ce que tu aimerais lui laisser, lui transmettre?
J: Moi, qu'est-ce que...? Je sais pas.
S: En terme de valeurs?
J: Valeurs...?
S: Oui, valeurs, et puis en terme identitaire, tout...?
J: Moi, qu'est-ce que je vais transmettre c'est pas avoir de dossier dans ce système là.
S: Ok.
J: Si tu veux être quelqu'un pour avoir le système, puis être juste par toi-même. Être responsable de tes actes. Si t'as fait quelque chose, tu l'avoues qu'est-ce que t'as fait. Pas avoir peur des gens. Moi, j'ai pas peur des gens.
S: Et en terme identitaire, est-ce que tu veux transmettre quelque chose ou pas?
J: Comme, exemple?
S: Parce que toi tu disais que c'est important de s'affirmer, d'affirmer son identité, est-ce que tu veux lui transmettre...?
J: Oh, mais, il sait qu'est-ce-qu'il est. Mon petit gars, il sait si c'est un Haïtien, c'est un Haïtien. Si dans sa peau, il est Québécois. J'ai rien à lui dire, c'est lui-même.
S: Ok. Tu ne veux pas lui imposer quelque chose?
J: Non, non.
S: Il va choisir par lui-même?
J: Il va choisir par soi-même.
S: Est-ce que tu peux me citer 1 ou 2 personnes que tu admires, euh... tu les admires en fonction, par rapport à la profession qu'ils exercent. C'est par rapport à cette profession qu'ils exercent que tu as de l'admiration pour eux.
J: Mon ami. J'ai un ami Raynald, il est parti aux Îles Caïmans. Il a travaillé fort où est-ce-qu'il est rendu. Puis, je l'admire beaucoup.
S: Euh... c'est quoi sa profession?
J: Et... comptable agréé.
S: Comptable agréé. Ok. Au fait ce que tu admires c'est le fait d'avoir travaillé, sa pervérance,

- c'est ça.
- J: Ouais, il était allé à l'université. Il a fait longtemps à l'école. Et là maintenant, il récolte son fruit.
- S: Si par exemple, je te demandais de... Par exemple, je te dis, on va faire, avec toutes les informations qu'on a sur toi, on va faire comme le roman de ta vie. Et il me faut une image pour la 1ère page. Qu'est-ce que tu choisiras comme image? Ça peut être une photo, un dessin, n'importe quoi. Qu'est-ce que tu choisiras... comme image pour présenter Jean, pour présenter, par exemple, dans le livre, il y aurait Jean, on parlerait de toi, mais qu'est-ce-qu'on aurait sur la page de couverture?
- J: Je sais pas. J'ai pas d'idée.
- S: Tu pourrais essayer de trouver quelque chose?
- J: ... Je sais pas. (ricannement) Je sais pas.
- S: Spontanément, n'importe quoi qui...
- J: Ça ne me dit rien.
- S: Ok. Est-ce que tu peux rapidement me présenter chacun des patrouilleurs avec qui tu as travaillé, euh... c'est comme si on prend n'importe qui, il y avait Gigi, il y avait Dave, c'est comme... tu peux juste dire voilà ce que tu penses ou bien voilà ce que cette personne t'inspirait, voilà comment que tu vois cette personne. C'est comme une petite description, mais rapidement?
- J: C'est comme, celui que j'aimais beaucoup c'était Rico.
- S: De qui tu étais le plus proche?
- J: De Rico.
- S: Ok. Anhan.
- J: De Rico.
- S: Tu le connaissais avant?
- J: Non, ben, je le connaissais, mon frère, mon petit frère, il venait des fois chez nous. Mais, je ne lui parlais pas vraiment. Je l'ai connu vraiment au travail. Puis, je trouve que c'est un gars qui a beaucoup de perception, qui a la discipline, puis c'est important d'avoir la discipline.
- S: Il a beaucoup de...?
- J: Discipline.
- S: Ok.
- J: La discipline c'est important. Moi, j'ai pas la discipline. Moi, je sais si demain matin je vais travailler, moi je peux dormir à 3 heures du matin et quand même, je vais me réveiller pour aller travailler. Lui, il va faire tout pour qu'il rentre tôt, qu'il dort, point, il faut avoir la discipline. Ça, j'admire. Il faut la boxe, il est discipliné. Qu'est-ce-qu'il fait c'est qu'il faut. Dans la vie, il faut être discipliné. C'est ça que j'ai admiré de lui. Puis, les autres sont... chacun sont débrouillards, fait... je peux rien dire de mal sur chaque personne. Tout le monde a une qualité de chaque personne.
- S: Mais, comment tu...?
- J: Celui avec qui j'ai travaillé le plus, c'est avec lui, puis c'est ça que je vois.
- S: Et si on te dit Gigi, qu'est-ce-qui te vient en tête?
- J: Gigi, je n'ai pas vraiment travaillé avec elle. Bon...
- S: Mais, c'est comme le peu que tu sais, comment tu la vois?
- J: C'est une bonne petite fille. C'est... Elle est là. Elle fait qu'est-ce-qu'elle a à faire. Mais, c'est tout. Elle est encore jeune. Elle a beaucoup de choses à apprendre.
- S: Ok. Alice?
- J: C'est une chialeuse.
- S: (rire)
- J: Elle chiale pour rien. Moi, déjà comme ça, je pourrais jamais travailler.
- S: Ok. Euh... Il y avait Bernard.
- J: Bernard c'est un gars très intelligent. Bernard, c'est un bon gars. Il fait qu'est-ce-qu'il a à

- faire. Puis, il est indépendant. C'est ça que je vois.
- S: Il est...?
- J: Indépendant.
- S: Et Steve?
- J: Steve, la même chose aussi. C'est un bon gars. Il fait qu'est-ce-qu'il a à faire. Mais, des fois, il trouve des petites excuses. J'appellerais comme Monsieur Excuses. (rires)
- S: Des excuses pour faire quoi?
- J: Des fois, comme... donner un exemple. Une fois il n'était pas venu travailler. Et puis il a dit comme ça c'est à cause de son chat. Avant-hier, il n'est pas venu, Michael Jackson est mort. C'est un bon gars quand même. Il fait qu'est-ce-qu'il a à faire. Mais, il fait des excuses comme ça là.
- S: Et Moris?
- J: Moris c'est bon gars. C'est juste travailler aussi avec lui. Lui aussi, il était là. Lui, il est comme... il était là pour le monde, c'est ça que j'aimais. Il a aidé tout le monde. Chacun de nous, il a aidé. C'est un bon gars. C'est un bon intervenant.
- S: Il y a qui d'autre? Il y avait Sami.
- J: Sami aussi. Sami est un peu paresseuse. C'est ça que je lui donne comme défaut. Elle est un petit peu paresseuse, mais quand elle aimait quelques fois quelque chose elle faisait avec euh... elle faisait qu'est-ce-qu'elle avait faire.
- S: Elle...?
- J: Je disais qu'elle faisait qu'est-ce-qu'elle avait à faire.
- S: Il y avait Sami. Il y avait euh... Dave.
- J: Polo? Dave? Dave, je le connaissais déjà avant. C'est un bon petit gars. Je le voyais souvent dans le quartier. Puis, c'est ça. Dave, il fait qu'est-ce-qu'il a à faire.
- S: Ok.
- J: Il y avait Polo aussi.
- S: Oui.
- J: Polo, j'ai travaillé avec lui. Lui aussi, il fait qu'est-ce-qu'il a à faire. Il travaillait. [...1:15:13...Le plus souvent...] latino il aidait. Je trouve qu'il a du potentiel pour aider les jeunes latinos.
- S: On a Rico, Steve, Sami, Bernard, Moris. Paul?
- J: Paul, c'est... Moi, je suis fier de Paul. Parce que lui là Paul là c'est un gars comme... comment dire? Il est jeune, il est déjà commissionnaire de l'école là, des écoles, puis j'aime ça voir un noir qui réussit comme ça. Ça me fait plaisir
- S: Ok Garcia?
- J: Garcia c'est un gars qui est cool, toujours souriant. Mais si quelqu'un fait le mal, comme si qu'il a pas vu, mais il est cool. Il va dire qu'est-ce-qu'il a à dire, qu'une personne abuse, il va faire qu'est-ce-qu'il a à faire, mais c'est un gars qui est... comment je peux dire? Très tranquille.
- S: Frero?
- J: Frero aussi, gars tranquille. Mais, il y a du monde qui l'aimait pas. Mais, j'aime beaucoup, Frero. C'est un gars qui est correct pour moi, Frero. Moi, je le trouve qu'il est correct et puis juste. Il est juste juste. C'est ça il faut être juste dans la vie.
- S: Juste pour terminer, des petites choses que j'avais oubliées. Euh... Est-ce que tu penses que tes parents ont les mêmes projets d'avenir pour toi que pour tes autres frères ou tes soeurs?
- J: Mes parents qu'est-ce-qu'il veut, c'est que tout le monde réussit bien. Elle veut savoir avant qu'ils meurent que tout le monde a quelque chose. C'est ça l'important.
- S: C'est quoi réussir bien?
- J: Réussir à avoir un métier. Que chaque personne a son métier puis avance tranquillement dans la vie.
- S: On va parler de, pour terminer, c'est vraiment là la fin, un peu des pratiques ling... de la

façon de parler des patrouilleurs, quand vous étiez ensemble c'est comme quelle langue que vous avez utilisée le plus?

J: Français.

S: Français entre vous?

J: Anhan.

S: Et est-ce-qu'il y avait , parfois, des situations où on utilisait d'autres langues?

J: C'était la plupart du temps c'est du français. La plupart du temps.

S: Est-ce-qu'il y avait par exemple des mélanges ou...?

J: Ça se peut il y a des mélanges. Mais je ne vais pas dire bon, le 13 on a parlé créole, tu comprends ce que je veux dire?

S: Non, non, je sais, mais...

J: C'était vraiment du français. Ça se peut... Il y en a que c'est arrivé à des gens qui parlent créole en même temps, après ils se parlent en français. Mais, c'est normal.

S: Anhan. Est-ce que tu penses que parfois, la langue on a utilisée, la façon de parler pour atteindre un objectif, etc... etc...

J: Je sais pas. Je sais pas.

S: Et toi ça t'est arrivé?

J: Moi, c'est pas arrivé. Je sais pas. Bon, je ne porte pas attention à ça.

S: Ok.

J: L'important c'est que je comprends qu'est-ce-qu'il veut dire.

S: Parce que je voulais voir les types de... s'il y avait eu des mélanges...

J: Sûrement, il y a des mélanges. Moi, je parle français. Je ne leur parle pas créole. Puis, c'est ça il y a ça. Ça c'est ça.

S: Dans quelles situations?

J: Bon, je sais pas. On va dire, comme quand Sami parle avec Gigi, des situations comme ça, t'sé. C'est des Haïtiennes, ils se parlent, qui parlent un peu français, qui parlent créole ensemble, t'sé. Des situations comme ça. Parfois, c'est...

S: Merci... Alors, si je comprends bien, est-ce que l'on te demandait si la façon de parler par exemple, le choix des langues, ou bien que ça soit mélange, que ça soit une langue en particulier etc... c'est un choix chez...

J: Chez les jeunes.

S: Chez les jeunes. Ou bien est-ce que c'est un hasard?

J: C'est un choix.

S: Ils choisissent de parler d'une façon ou bien ça arrive comme ça?

J: Moi, je trouve c'est un choix. Du monde sont habitués à parler comme ça aussi. Ça vient naturel. Mais, je sais pas. Chaque personne est différent. Je pourrais pas dire qu'est-ce que le monde pense de... Moi, selon ma pensée, c'est que...

S: Toi, c'est un choix ou un hasard?

J: Moi, c'est un choix, c'est un choix, c'est un choix.

5- Entrevue avec Rico

S: Rico, tu as quel âge?

R: J'ai 18 ans.

S: Et, tu demeures dans le coin, dans le quartier Saint-Michel?

R: Oui, présentement, oui.

S: Tu vis avec tes parents?

R: Avec toute ma famille mes sœurs mon père et ma maman.

S: Ta mère aussi?

R: Oui.

S: Tu as combien de sœurs et combien de frères?

R: J'ai deux sœurs.
S: Tu as deux sœurs. Et, combien de frères?
R: Pas de frère.
S: Tes sœurs ont quel âge?
R: L'une d'eux a vingt-un ans et la deuxième a huit ans.
S: La plus jeune a huit ans?
R: Oui.
S: Tes parents ont quel âge?
R: Quarante-neuf et cinquante.
S: Et, est-ce que t'es né ici ou en Haïti?
R: Je suis né en Haïti.
S: Tu es venu ici à quel âge?
R: Quand j'allais avoir six.
S: T'es arrivé comment? Avec tes parents?
R: Non, je suis arrivé avec ma sœur ma grande sœur accompagnée de ma tante.
S: À ce moment-là, tu avais quel statut? C'était avec la résidence permanente.
R: J'avais déjà la résidence permanente.
S: Tu l'avais obtenue comment?
R: Le jour même que j'ai atterri, je ne sais pas le système, un jour ou une semaine après.
S: Est-ce que c'est ta tante qui te l'a donnée?
R: Non, c'est mon père.
S: Ton père vivait déjà au Canada?
R: Oui.
S: Il était en Haïti quand t'es venu?
R: Non, il était ici.
S: Ah bon! Il était au Canada?
R: Oui
S: Alors, t'as rejoint ton père?
R: Oui, je suis venu rejoindre mon père.
S: Et vous avez habitez ensemble?
R: Oui.
S: Ta sœur et puis ton père et ta mère?
R: Ma mère était encore en Haïti, mon père ne pouvait pas tout de suite venir avec elle parce qu'il n'était pas marié avec elle. Il a dû retourner pour se marier avec elle et après l'intégrer au Canada.
S: Elle est arrivée combien d'années après?
R: Quatre ans, trois ans, je crois.
S: Est-ce que ça a été difficile l'installation?
R: Non, je me suis tout juste adapté à Montréal?
S: Comment tu t'es senti quand t'es arrivé?
R: Quand je suis sorti, il faisait un peu froid, il tombait l'hiver, j'ai trouvé que ce n'était pas normal, il faisait trop froid, puis je me suis adapté peu à peu.
S: D'accord. Quels sont les changements que tu crois qu'il y a entre ta vie en Haïti et ta vie maintenant à Montréal?
R: Changement, c'est que je ne vois pas beaucoup d'enfants qui se promènent seuls à moins qu'ils sont accompagnés d'un adulte alors qu'en Haïti, tout le monde se promène seul, des enfants, tout le monde se connaît dans le voisinage, mais ici je trouve que ce n'est pas sociable.
S: Même à Saint-Michel?
R: À Saint-Michel, c'est sociable, mais pas dans toutes les quartiers c'est sociable mais, Canada n'est pas vraiment sociable.

S: Quoi?

R: J'ai dit ce n'est pas toutes les quartiers qui sont sociables pareil. En Haïti, tout le monde se connaît, tout l'monde se dit bonjour.

S: Mais, à Saint-Michel, comment ça se passe? Tu m'as dit que c'est différent.

R: Mais, c'est deux choses différentes.

S: Est-ce que les gens te connaissent pas dans le coin?

R: Oui, mais après peu d'années, ils commençaient à me connaître.

S: Ok, est-ce que tu as un autre quartier à Montréal où tu aimerais vivre un jour?

R: Non.

S: Mais, c'est seulement à Saint-Michel?

R: C'est le coin que j'ai toujours habité, mes amis sont proches de moi, je ne pense pas à aller plus loin. Plus vieux peut-être. Pour l'instant, je trouve que je suis correct.

S: Ok. Tu parles d'amis, dans ton réseau d'amis, est-ce qu'il y a plus d'Haïtiens ou de Québécois quand je dis Haïtiens, mais plutôt de jeunes d'origine haïtiennes ou bien est-ce qu'il y a des jeunes d'autres origines?

R: Mais, c'est un peu de tout comme amis.

S: Et, qu'est-ce qu'il y a plus?

R: Il y a plus d'Haïtiens.

S: D'accord. Est-ce que les habitudes de vie en Haïti sont différentes de celles que tu as ici au Québec?

R: Ouais. C'est sûr, beaucoup.

S: Par exemple?

R: Je sais qu'en Haïti, par exemple, pour qu'un enfant aille à l'école c'est difficile ici, t'offre l'école gratuite mais, moi, je n'avais pas de problème pour aller à l'école dans mon pays. On était réputé, nous, ma famille. C'est bon ici, tu ne paies pas l'école primaire.

S: Cela veut dire quoi que ta famille est réputée?

R: On avait de l'argent de quoi à se nourrir, tout cela. On n'était pas pauvre en Haïti.

S: Tu vivais où en Haïti.

R: À Saint-Michel de l'Atalaye.

S: Ton père faisait quoi en Haïti?

R: Il avait son propre business.

S: Ok. quel genre de business?

R: Il faisait cultiver des choses.

S: Et ta mère faisait quoi?

R: Ma mère avait sa boutique, une boutique, je crois et puis mon grand-père était magistrat.

S: De la zone?

R: Ouais.

S: Et alors t'as été à l'école à Saint-Michel de l'Atalaye?

R: Ouais.

S: D'accord. Et, c'était une école privée ou publique.

R: Privée.

S: Chez des frères ou des laïcs?

R: Des frères.

S: L'enseignement se faisait en quelle langue?

R: Français.

S: D'accord. Et, quand t'étais chez toi en Haïti chez toi, tu parlais quelle langue?

R: Créole.

S: Créole. Et, est-ce que tu parlais déjà le français avant de venir au Québec?

R: Non, mais je venais juste de commencer à aller à l'école.

S: Ah oui, t'étais très jeune!

R: Mais, ma sœur savait parler le français, elle n'avait pas eu de problème pour cela.

- S: Et, quand t'es arrivé ici on t'a mis dans une classe d'accueil?
- R: Oui, ils m'ont mis dans une classe d'accueil.
- S: Et, est-ce que ton père ou tes parents t'imposent un mode de vie. Par exemple, ils exigent certaines choses de toi, te demande de te comporter de telle ou telle façon?
- R: C'est sûr les parents Haïtiens sont plus bien encadrés avec leur ancienne vie, comment je peux dire ça? Dans leur temps à eux, c'est beaucoup de politesse envers les adultes bien encadré.
- S: Tu sens une différence entre l'éducation que donnent les parents Haïtiens et les autres parents?
- R: Ouais.
- S: Est-ce que tu penses que c'est la même chose chez tes autres amis d'origine haïtienne.
- R: Ouais
- S: Je trouve que c'est la même chose.
- S: Est-ce que tu peux me donner quelques exemples qui prouvent cet encadrement?
- S: Qu'est-ce qui va être différent entre les principes qu'on a dans une famille haïtienne et ceux principe qu'on a dans une autre famille.
- R: bon je.
- S: Ou bien un seul exemple.
- R: Bon exemple, bon comment dire cela admettons qu'on emmène un ami chez toi, il doit dire bonjour à tout l'monde qu'il voit tandis qu'un Québécois, il rentre et ne salue personne, il rentre dans sa chambre.
- S: Et, tu penses que c'est grâce à l'éducation que vous avez reçue.
- R: Oui, c'est grâce à l'éducation.
- S: D'accord.
- R: Même au téléphone, ils ne disent pas allo, bonjour, est-ce que je peux, non, ils disent je peux parler à un tel.
- S: D'accord. Est-ce que tes parents ou est-ce que tu sens que tes parents ont voulu que tu t'intègres dans un groupe ou d'un type d'amis bien précis.
- R: Non.
- S: Il te laissait fréquenter qui tu veux?
- R: Non.
- S: Ils n'avaient pas de préférence? Des Haïtiens ou bien des Québécois?
- R: Non.
- S: Quand t'étais en Haïti quelle langue tu parlais?
- R: Le créole.
- S: Jusqu'à présent le créole.
- R: Oui, le créole.
- S: Et, tu parles le français dans quel contexte?
- R: Ben, avec d'autres personnes qui parlent le français au travail ou sinon à l'école.
- S: D'accord et entre amis quelles langues vous parlez.
- R: Les deux.
- S: D'accord, est-ce que cela vous arrive de passer d'une langue à une autre quand vous parlez de passer du créole au français, du français au créole.
- R: Oui, cela arrive souvent.
- S: Est-ce que quand cela t'arrive tu le fais consciemment volontairement ou bien tu décides de parler comme cela?
- R: Cela arrive comme ça.
- S: Est-ce que cela t'arrive de décider de parler comme cela?
- R: Non.
- S: Ça t'es jamais arrivé de décider.
- R: Non.

S: Ok. Est-ce que tu entends d'autres jeunes faire la même chose, passer d'une langue à une autre?

R: Oui.

S: Ces jeunes-là sont des?

R: Ben toutes sortes même des blancs aussi disent des mots en créole.

S: Est-ce que tu penses qu'ils le font quand ils le font juste comme cela?

R: Ils le font parce que ils entendent, ils utilisent des mots pour faire comprendre de la même façon que nous on utilise le créole comme il y a des mots qui sonnent comme en français, les Québécois il y a des mots qu'ils utilisent des mots créole dans leur conversation les jeunes Québécois utilisent des mots créole pour parler.

S: Est-ce que tu sais pourquoi ils font cela?

R: Moi, je sais pas.

S: Et, cela te fait quoi quand un ami québécois ou un ami d'une autre origine décide d'utiliser le créole.

R: Ben, cela me fait rien du tout cela me fait être fier.

S: Cela te fait sentir fier pourquoi?

R: Ben, que au moins quelqu'un essaie de parler notre langue, notre langue elle vaut quelque chose au moins.

S: Ok. Et, est-ce que tu as des amis qui ne sont pas d'origine haïtienne et qui ont déjà manifesté l'envie d'apprendre le créole. Est-ce que tes amis te disent j'aimerais apprendre le créole?

R: Non, mais des fois je parle avec mes amis latino, québécois lorsque je parle ils commencent à comprendre, ils utilisent les mêmes mots aussi lorsque des mots que j'utilise pour la conversation. Quand ils commencent à comprendre, ils font la même chose aussi

S: Ok. Tout à l'heure j'ai parlé de tes parents, mais j'avais pas terminé vraiment. Ton père, ici, qu'est-ce qu'il fait? Quand t'es arrivé qu'est-ce qu'il faisait comme travail?

R: Bon.

S: Et, c'est quoi sa profession et ta mère?

R: Je ne sais pas non plus.

S: Ta sœur qu'est-ce qu'elle fait?

R: Ma sœur est secrétaire.

S: C'est qui ta sœur?

R: Woodline.

S: T'es le frère de Woodline. Ah, je ne le savais pas ok. Alors, Woodline, c'est ta grande sœur.

R: Oui.

S: Ton prénom, c'est Rico, n'est ce pas cela s'écrit Roo

R: dsy.

S: Qui a choisi ton prénom?

R: Ma marraine.

S: Ok. Cela veut dire quelque chose?

R: Non.

S: Pourquoi elle l'a choisi?

R: Ben, c'est elle qui avait l'opportunité de choisir mon nom.

S: Tu ne sais pas pourquoi elle l'a choisi?

R: Je ne sais pas pourquoi dans ma famille, mon grand-père, mon père cela commence par Dro, tu n'as pas vue ma grande sœur cela commence par woodl.

S: Ok. Tu parles quelle langue?

R: Ma sœur a plus tendance à parlé le français que le créole.

S: Ok.

S: Tu peux parler un peu plus fort s'il te plaît?

R: Ok.

S: Tu sais pourquoi elle a tendance à parler plus français?
R: Mais, elle avait toujours l'habitude de parler le français, je ne sais pas pourquoi.
S: Ok, est-ce que tu écris le créole haïtien?
R: Je sais écrire un petit peu, mais je me débrouille, mais je ne suis pas resté trop là-bas à apprendre, à écrire dans le temps que j'ai quitté, je n'avais pas eu le temps de connaître. Je n'avais que cinq ans et demi.
S: Alors, c'est là-bas t'a appris à écrire le créole.
R: Oui.
S: Ok. Est-ce que tes parents t'ont imposé un jour ou t'impose maintenant une tenue vestimentaire, la façon de t'habiller et tout?
R: Mmm. Non.
S: Est-ce qu'ils ont déjà fait des remarques sur ton style?
R: Sur mes cheveux, mes oreilles, sinon rien de tout cela.
S: Et, qu'est ce qui se passe avec tes cheveux et tes oreilles?
R: Ils voulaient que je coupe mes cheveux et pour mes oreilles, ils m'ont dit que je n'étais pas une fille, ils disaient que ce sont des filles et des vagabonds qui percent ses oreilles.
S: Mais, toi, pourquoi tu l'as fait.
R: Je l'ai fait parce que je me voyais avec et cela me plaisait.
S: Au début, comment tu as eu l'idée au début?
R: Mais, l'idée, c'est que j'avais un acteur préféré dans le temps, il l'avait je croyais c'était bon et puis au début et après il y a eu comme des semaines ils vendaient des boucles d'oreilles au Dollarama et j'ai acheté lorsque j'ai vu que cela me faisait bien j'arrêtais pas de les perdre et je suis dit brusquement je vais les percer.
S: C'est qui cet acteur?
R: Will Smith.
S: Ok. Et, pourquoi tu aimes cet acteur? Au fait, tu l'aimes encore?
R: Oui, parce que dans pays Haïti, je regardais beaucoup de film de lui et venant ici je regardais plein de films...
S: Est-ce que c'est important pour toi d'avoir un style propre à toi?
R: Ah oui, j'aime cela d'avoir mon propre style.
S: Est-ce que tu l'as trouvé ton style?
R: Oui, j'ai trouvé.
S: Comment tu décrirais ce style?
R: Bòf!
S: Si tu rencontres quelqu'un, tu lui parles au téléphone?
R: Plus propre, pas des chemises trop larges ni des jeans trop larges plus propre.
S: Et, il te faut une coupe aussi d'après ce je vois? Tout cela t'apporte quoi?
R: Comme ce coupe de cheveux, je l'ai fait mais je vais pas la gardé, je fais plein de coupes de cheveux et j'ai fini par faire celle-là et je crois que je vais rester comme cela.
S: Cela ne te plait plus.
R: Cela me plait
S: Et, bien tu vas garder ça?
R: Oui.
S: Ok. Qu'est-ce que cela t'apporte d'avoir une coupe de cheveux spéciale?
R: ben, cest pour moi que je le fais, j'aime ça.
S: Ok. Est-ce que tu sens le besoin d'être « in »? C'est ça « in »?
R: Non, pas obligé.
S: Je veux dire est-ce que t'as le souci d'être branché, d'être à la mode comme les jeunes de ton âge? Est-ce que tu sens le besoin?
R: Je n'ai pas besoin d'être comme les gens, mais pour moi lorsque je sors je dois toujours être bien habillé, propre. On me l'a toujours appris ça.

S: C'est quoi être habillé propre?

R: C'est comme des souliers qui étaient blancs et qui sont devenus belges, des souliers noirs qui sont tout plissés.

S: Ok, alors propre vraiment dans le sens propre?

R: Oui.

S: Ok. Tout à l'heure, tu m'as parlé de films, je vais te demander de me donner, de me citer un film qui t'a marqué dans la vie, un film que tu as beaucoup aimé.

R: Moi, j'ai aimé toutes sortes de films.

S: Rapidement, un film qui est dans ta tête?

R: Bòf! Moi, j'aime plus les biographies des films qui sont en biographie, admettons sur la vie de fifty cent et de Tupac, des chanteurs, des boxeurs, ça c'est ce qui me marque.

S: Est-ce qu'il y a un en particulier? Si tu devrais choisir un qui te viens en tête parmi tout cela?

R: C'est Tupac.

S: Est-ce que tu as le nom du film?

R: C'est TupacShackur.

S: Tu aimais Tupac?

R: Oui, c'est mon chanteur préféré.

S: Ok, pourquoi c'est ton chanteur préféré?

R: J'aime mes propres affaires ce que le monde aime pas, mais le monde l'aimait puisqu'il était mort, il y a des gens qui s'étaient détachés, qui a aimé un autre chanteur comme fifty cent. Moi, Tupac, c'est la façon de parler et puis il dit toujours de vraies choses, comme ce qui se passait dans la vie dans le temps c'était un beau chanteur, c'est lui qui écrivait ses propres musiques tandis que maintenant les chanteurs n'écrivent pas leur musique, ce sont des gens qui écrivent pour eux, c'est ce qui m'a attiré vers lui.

S: D'accord. Et, quel genre de musique que tu aimes?

R: J'aime R and B, rap, mais le rap, du zook, du compas et puis j'aime le roots dance hall.

S: Le roots dance hall, c'est comment?

R: C'est des musiques jamaïcains.

S: Ok.

R: La souka, ça vient de la Trinidad.

S: Tu sais comment on écrit ça?

R: Oui, dancehall.

S: Ok, et est-ce que tu peux me chanter une chanson qui t'a marqué où qui te marque beaucoup.

R: Et, oui, c'est la musique de Tupac.

S: Une chanson, le titre?

R: Dear mama.

S: Est-ce qu'il y a une vidéo clip qui Morishe avec?

R: Oui.

S: On peut trouver ça sur youtube?

R: Oui, Internet aussi.

S: Est-ce que tu utilises souvent l'internet?

R: Oui.

S: Combien de fois par semaine à peu près?

R: Chaque jour.

S: Et, quand tu utilises internet, tu l'utilises pourquoi surtout?

R: Pour regarder les vidéos de boxe.

S: Vidéos de boxe, c'est des combats?

R: Des combats de boxe.

S: Ok. Et, que t'apporte la boxe? Depuis combien de temps tu pratiques la boxe?

R: Cela va faire trois ans cette année. Cela m'apprend à me calmer dans la rue. Je peux pasfaire

- n'importe quoi, j'ai du respect, dans ma vie, ils trouvent que je suis un bon gars, c'est que je n'essaies pas trop de gâcher mon potentiel.
- S: D'accord. Mais, tu dis que tu ne fais plus n'importe quoi dans la rue, mais avant tu faisais n'importe quoi dans la rue?
- R: C'est sûr, quand j'étais jeune, la bagarre et moi, j'étais vraiment un gars habile dans la bagarre, j'aimais ça, j'étais vraiment habile. En tout cas, cela me plaisait.
- S: Tu m'as déjà dit que, une fois, tu ne voulais pas aller dans le même école que ta sœur pour ne pas te battre?
- R: Ah ouais.
- S: Alors, tu as fréquenté quelle école?
- R: J'ai fréquenté des écoles vraiment loin à mon arrivée au Canada, j'ai fréquenté une école privée à Rivière des Prairies.
- S: Mmm.
- R: Ça s'appelait École Rivière des Prairies.
- S: Et, puis après.
- R: J'ai fréquenté l'école à côté de chez nous Sainte Bernadette après transféré à un autre prenant un bus chaque matin.
- S: Ok. Et, le nom, c'était quoi?
- R: Saint nom de Jésus.
- S: Pourquoi tout ces transferts?
- R: Trouble de comportement.
- S: Et, ton secondaire?
- R: Mon secondaire, je suis resté au même endroit.
- S: À quel endroit?
- R: George Vanier.
- S: Et, ta sœur, elle était où?
- R: Elle fréquentait François Perrault.
- S: Et, pour la primaire, elle fréquentait quoi?
- R: Sainte Bernadette et puis l'école privé avec moi.
- S: Qui avait choisi l'école privée?
- R: Mon père.
- S: Pourquoi ce choix? Tu le sais?
- R: Ben, parce que les gens haïtiens aiment plus mettre leur enfant dans l'école privé, toujours des rumeurs qui courent l'école publique, c'est bon mais. Je trouve cela bien normal l'école publique et le privé, l'école de fille, je ne sais pourquoi que cela existe école de gars, école privée, bon privé, c'est plus avancé, l'école privé n'est pas fait pour moi, c'était beaucoup plus fait pour ma grande sœur, je n'étais pas une grosse tête pour y aller.
- S: Pourquoi tu dis, tu n'étais pas une grosse tête pour aller à l'école privée?
- R: De toute façon, je n'aimais pas l'école, j'allais à l'école seulement pour voir mes amis.
- S: Est-ce qu'en Haïti, tu aimais l'école?
- R: Ah bon, pour des amis encore.
- S: Mais, ici c'est pour aller voir des amis?
- R: C'est sûr!
- S: Est-ce qu'il y a un enseignant, un professeur qui t'a marqué dans ta vie au primaire ou au secondaire?
- R: Ouais, deux fois.
- S: Cela peut être positif ou négatif.
- R: Cela m'a marqué en première année, c'est cela qui m'a marqué, elle était trop belle.
- S: En Haïti?
- R: Non, ici. J'avais des problèmes quand j'ai changé d'école, j'avais pleuré, elle était trop belle et puis la deuxième, j'ai réussi à être le chouchou d'un prof en sixième année, chouchou

- d'un prof cela ne m'était jamais arrivé.
- S: Et, tu faisais quoi?
- R: J'avais avantage sur les autres de la classe.
- S: Est-ce que cela a changé ton comportement?
- R: C'est elle qui m'a fait changer de comportement même si je niaisais un peu, mais je donnais beaucoup plus.
- S: Elle était de quelle origine?
- R: Québécoise.
- S: Elle venait pas d'un autre pays?
- R: Non, et puis, l'autre qui m'a marqué dans le secondaire, c'était une année à cause de mon comportement, ils m'ont fait couler.
- S: C'était en quelle année?
- R: En secondaire, mes amis ont avancé eux qui étaient plus méchants que moi l'année, je suis tombé dans une autre prof, une nouvelle, elle enseignait au secondaire 3 après 2, elle a tout fait pour que j'aille en 2 et puis cela a été arrangé, elle m'avait vraiment marqué.
- S: J'ai raté quelque chose. Elle a tout fait au milieu de l'année?
- R: Oui, au début de l'année, elle a tout fait.
- S: C'était un homme ou une femme?
- R: Une femme.
- S: De quelle origine?
- R: Italienne Québécoise.
- S: D'accord. Et, quel était tes matières préférées? Au fait, t'a terminé ton secondaire?
- R: Pas encore.
- S: Il te reste quoi à terminer?
- R: Mon cinq.
- S: T'as pas encore commencé du tout?
- R: Non, mais j'ai commencé. Pas bon, je lâche. À temps partiel.
- S: T'es inscrit cette année? L'année dernière, t'étais pas inscrit?
- R: Non.
- S: Ok. Est-ce que ton expérience à Maison d'Haïti dans un sens à ce niveau-là t'a aidé pour retourner terminer?
- R: Non, je ne trouve pas, mais c'est sûr en tout cas cela m'a montré une vision : je dois retourner à l'école pour avoir un diplôme.
- S: Mais, c'est l'expérience à Maison d'Haïti?
- R: C'est aussi le monde qui me parle qui me met des idées en tête, qui me donne leur façon de penser c'est vrai ils ont raison et puis.
- S: Tu parles de quel monde?
- R: Du monde que je rencontre.
- S: Par exemple?
- R: EvensGarci et mon coach de boxe Evensgarci est policier, c'est lui le propriétaire du gym de box. Il y a mon coach qui m'entraîne, il y a mes amis proches aussi, mes amis comme on donne des conseils entre nous.
- S: Ok. Quand tu es à l'école quelles sont tes matières préférées?
- R: Et l'éducation physique, art plastique, le français.
- S: Si l'on te demandait ce que tu as comme rêve?
- R: Mon plus grand rêve, c'est d'être un grand champion du monde invincible, jamais être dominé par quelqu'un.
- S: Champion du monde en boxe, c'est ça?
- R: Oui, faire mon nom. J'ai pété le record.
- S: Est-ce que tu as l'intention de te battre pour atteindre ce niveau.
- R: Je veux me battre, je veux me battre encore pour atteindre ce niveau.

- S: Quand tu penses à cela, qu'est-ce que l'idée t apporte? Et, pourquoi? Cela te fait quoi l'idée d'être un champion du monde?
- R: Ben, l'idée, c'est que, moi, je suis un gars qui ne fait pas le sport pour le sport. Là, je suis arrivé à faire quelque chose comme la boxe ce n'est pas moi qui l'a choisie, la boxe m'a choisi. La boxe a fait en sorte que j'aime faire ça et je me suis dit cette fois si je suis aussi bon dans un sport, j'ai du potentiel et puis si il y a quelque chose comme je jouais dans une équipe du soccer, basket, football américain, si on perdait, on pourra dire à cause de ce joueur-là, l'équipe n'est pas à cent pour cent.
- S: On te le disait.
- R: Non, moi, je disais cela parce que moi j'aime gagné, je suis un mauvais perdant.
- S: Alors, c'est pour cela que tu as laissé tomber les autres sports?
- R: Mais, je suis à quelque chose, si je perds, je vais me fâcher contre moi-même.
- S: Mais, t'as commencé à faire la boxe à quel âge?
- R: J'avais seize ans.
- S: Comment est venue l'idée?
- R: L'idée, c'est un ami qui faisait de la boxe gratuitement et il m'a dit : « Tu veux venir? » Je lui ai dit oui comme j'avais mon affaire de sport avec moi. J'avais mon sac qui contenait des souliers, un short, un chandail. Je suis parti et puis et j'ai fait de la pratique avec eux. Un jour, je commençais à venir et j'ai commencé à apprendre la base. C'est l'étape le plus amusant quand tu commences à faire de la boxe : le sparing.
- S: C'est quoi?
- R: Ben, se battre avec ton partenaire.
- S: Ok.
- R: Un casque protège, un morpus, un gant
- S: Un mordpus, c'est quoi?
- R: Des choses pour protéger vos dents.
- S: Est-ce que quand t'étais plus jeune, tu avais d'autres rêves? Tu voulais être x, y, z? Tu voulais devenir autre chose que boxeur?
- R: Jouer de football, être policier, footballeur parce que ces gens-là ont beaucoup d'argent, plein de femmes qui les aiment, chanteur, basketteur, j'avais envie d'être comme eux.
- R: J'ai toujours envie d'être célèbre. Je pensais surtout à l'argent et ma famille. Les filles, non, ma famille, faire des investissements.
- S: Lorsque tu parles de ta famille, ta famille qui est déjà là ou ta famille future?
- R: Non, ma famille qui est là déjà. Ma mère, c'est quelqu'un de particulier. Si un jour bon dieu me bénira, j'aurai plein d'argent.
- S: Si le jour où?
- R: Dieu me bénira en bas des dollars.
- S: En bas des dollars, ok. Tu as parlé des filles. D'abord, est-ce que tes parents t'ont interdit de fréquenter un type de filles en particulier?
- R: Mmm...non.
- S: Est-ce qu'il y a un type de filles qui te plaît en particulier?
- R: Bon, cela dépend lorsque j'étais jeune toutes les filles me plaisaient.
- S: Tu avais quel âge a peu près.
- R: Douze, treize ans, quatorze. Maintenant, ça va changer ma façon de penser j'aime plus les filles comme intelligentes, les filles qui vont à l'école, des filles si elles ont quelque chose en tête ne lâche pas, qui abandonnent pas si je ne travaille pas. Je vais travailler pour le genre de filles que j'aime, bonne réputation aussi.
- S: C'est quoi une fille qui a une bonne réputation?
- R: J'entends pas des histoires, tu comprends?
- S: Quel genre d'histoires?
- R: Par exemple, sortir avec une fille que tes amis ne connaissent pas pour ne pas entendre ceci,

cela, si tes amis connaît, ils te découragent, ils n'auraient pas dû dire ça. Ça même moi, j'ai remarqué, je fais la même chose, je dis ça, ça, ça quand quelqu'un connaît une fille que tu fréquentes, oublie ça là. Bon, c'est vrai, on entend ça, ça, ça. Je ne te demande pas de me croire c'est vrai.

S: Et, est-ce que t'as des critères physiques?

R: Oui, j'ai des critères, j'ai toujours aimé les filles pâles, plus pâles que moi.

S: Est-ce qu'il y a une origine que tu préfères?

R: Non.

S: Il y a la fille-là qui te plaît qui est rentrée à l'école, elle est métissée.

R: A quelle école? François Perrault?

S: Oui.

R: J'ai dit qu'elle était belle.

S: Oui, que c'était la plus belle de l'école.

R: Ah, ouais! Ok, la blonde-là, la copine à mon ami. Il était beaucoup plus petit que moi qui a quatorze ans, j'étais plus grand que lui, mais j'ai dit qu'il a du goût.

S: Elle était de quelle origine?

R: Dominicaine, je crois.

S: Et tes parents, quel type de filles ils aimaient que tu fréquentes?

s: Est-ce que tu emmènes des filles chez toi?

R: Ouais, quelque fois, je le faisais quand j'étais plus petit, mais maintenant je me cache. Je ne présente jamais. Si je ne t'aime pas, je vais pas te présenter. D'ailleurs, j'ai présenté seulement une fille à mes parents.

S: Elle était d'où?

R: Ça c'était ma première blonde de Trinidad.

S: De Trinidad?

R: Ouais.

S: Tu l'avais présentée à ta famille?

R: Non, si je présente une fille à ma famille, cela doit être sérieux, du genre de faire ma vie avec elle et je ne suis pas encore prêt.

S: Pourquoi t'es pas prêt?

R: Ben, comment dire cela? Ben, je suis trop jeune-là pour l'instant et puis il y a beaucoup de choses à avoir, travailler, en savoir plus, à étudier.

S: Est-ce que tu peux me parler d'un événement inoubliable, un événement marquant ta vie?

R: Bon, je sais pas.

S: Est-ce qu'il y a quelque chose qui te vient en tête, un souvenir inoubliable?

R: Non.

S: Quelles sont les personnes qui sont plus importantes pour toi dans ta famille, dans ton entourage?

R: Ma famille qui m'abandonnerait jamais.

S: Quand tu parles de ta famille, tu parles de qui?

R: Mon papa, ma maman.

S: Oui, mais les personnes les plus importantes.

R: Ma maman, mes sœurs, mes amis, EvensGarci, policier, puis mon coach.

S: Pourquoi ces gens-là sont les plus importants pour toi?

R: Je les considère comme du monde de ma famille. C'est du monde qui va pas me lâcher. Si j'ai un problème demain, ils vont être là pour moi.

S: Est-ce qu'ils te donnent des conseils ces gens-là?

R: Ouais.

S: A quel niveau?

R: A un niveau ma vie future. Du bon conseil pour mon avenir. Dès que tu as quelque chose, ils vont être là pour toi.

S: Est-ce que ces gens-là t'influencent?
R: Bon, ils m'influencent beaucoup par les bonnes choses, pas les mauvaises choses.
S: Ok. Et est-ce que tu te sens très proche d'eux?
R: Oui.
S: T'as des grands-parents en Haïti?
R: J'ai une grand-mère en Haïti, mon grand père est mort du côté de ma mère, mais du côté de mon père, ils sont aux Etats-Unis.
S: Est-ce que tu es en contact avec eux?
R: Oui.
S: Ceux qui sont en Haïti?
R: Pas tellement, sauf ma mère mais, à chaque fois, qu'elle appelle, je ne suis jamais là. Boston, je suis plus en contact, je passe des vacances avec eux.
S: Tu y vas chaque année?
R: Non, pas chaque année. Moi, je voyage rarement, ils se plaignent pour me voir, ils ne me voient pas souvent.
S: Tu y vas à quelle fréquence?
R: Une fois tous les trois ans.
S: Ok. Et tu leur parles au téléphone?
R: Oui, je les parle au téléphone.
S: Combien de fois par semaine?
R: Ouf, peut-être une fois par mois.
S: Ta mère parle aux gens en Haïti combien de fois par année, par mois, par semaine?
R: Peut-être maintenant c'est beaucoup parce que j'ai ma tante qui va se marier bientôt. Je vais retourner en Haïti-là.
S: Est-ce que t'as déjà été depuis que t'es venu ici?
R: Non, c'est pour la première fois pour le mariage.
S: Ok. Toute la famille va y aller?
R: Juste moi et ma sœur.
S: C'est la sœur de ta mère?
R: Oui, la petite sœur de ma mère.
S: Elle vit où? À Port-au-Prince ou à Saint-Michel?
R: À Port-au-Prince.
S: et t'as la citoyenneté canadienne.
R: Oui.
S: Et tes parents?
R: Oui.
S: Qu'est ce qui a poussé ta famille à quitter Haïti? Ton père est parti avant n'est-ce pas?
R: Oui.
S: Pourquoi il est parti?
R: Pour faire de nouveaux argents.
S: Est-ce que parfois tu l'entends dire qu'il a des regrets?
R: Il sait qu'il peut toujours retourner, il ne regrettera pas.
S: Et, toi, t'as envie de retourner vivre là-bas?
R: Je sais pas. Non, je ne crois pas, je suis habitué ici, je suis sûr quand je devais rentrer, je ne voulais pas.
S: T'as encore des amis là-bas?
R: Non.
S: Tu étais trop jeune et pourquoi c'est le Canada que ton père a choisi pas les Etats-Unis?
R: Je ne sais vraiment pas.
S: Euh, est-ce que t'as d'autres parents ici au Canada?
R: Ouais, quelques tantes quelques oncles.

- S: Est-ce que tu penses qu'il y a des valeurs d'Haïti très présentes ici, par exemple, dans ta famille, entres amis ou bien chez toi?
- R: Non.
- S: Est-ce qu'il y a des fêtes qui sont d'Haïti et que vous respectez, par exemple, la fête nationale, la fête du drapeau haïtien? Ah oui, je t'ai vu à la fête du drapeau à La Perle retrouvée.
- R: J'étais passé, mais je ne suis pas resté trop longtemps.
- S: En général, tu y vas?
- R: Non, c'est pour la première fois.
- S: Comment t'as trouvé cela?
- R: Je ne sais pas. J'ai juste passé pour faire un tour, pour voir qui était là, mais après je suis rentré tout de suite après.
- S: T'as pas aimé?
- R: Je ne sais pas. Peut-être bien, je crois que j'ai aimé, je n'ai pas aimé, je ne m'étais pas concentré.
- S: Comment tu t'es senti dans l'ambiance?
- R: Je ne me rappelle même plus.
- S: Est-ce que tu as participé dans des festivités haïtiennes, des activités haïtiennes?
- R: Non.
- S: Parle-moi de ta vie sociale. Qu'est-ce que tu fais en général avec tes amis?
- R: On sort au club des fois.
- S: Quel genre de clubs?
- R: N'importe.
- S: Club haïtien?
- R: Quelque fois.
- S: Quel type de clubs?
- R: Je ne sais pas.
- S: Comment tu ne sais pas?
- R: Des clubs qu'il y a tout le monde, des club de noirs.
- S: Dans quel coin, tu vas plus dans les clubs?
- R: Dans les deux.
- S: Tu peux me donner le nom d'un club que tu fréquentes beaucoup?
- R: Je ne sais vraiment pas, je ne suis pas homme de club.
- S: Est-ce que tu peux me dire quel changement que tu as remarqué dans ta vie en Haïti et ta vie d'ici?
-
- S: Oui, on continue. Est-ce que tu peux comparer l'école d'Haïti et à l'école d'ici?
- R: Dans les écoles d'Haïti il y a beaucoup plus de violence, ils n'arrêtent pas de te taper sur les doigts.
- S: Qui?
- R: Les profs et après, ils ont eu des conséquences aussi...
- S: Tu avais quel âge?
- R: J'avais quatre ans.
- S: À la maternelle.
- R: Il faut dire que les enfants haïtiens sont beaucoup plus intelligents que celui d'ici ils savent marcher plus vite, aller plus bonne heure, ils sont éclairés, les yeux ouverts.
- S: Ok. Quelle est ta perception de la communauté haïtienne? Comment tu perçois la communauté haïtienne?
- R: Je trouve que la communauté haïtienne, des fois, trop d'années 1800 tranquille. J'aime pas vraiment trop leur mentalité, ils ne voient pas le nouveau monde, mais ils voient toujours l'ancien monde.

- S: Tu peux me donner des exemples qui te poussent à dire cela?
- R: N'importe, des cheveux longs, attendre le mariage.
- S: C'est quoi les cheveux longs?
- R: Ils disent : « T'es un gars, tu dois couper tes cheveux. » Sincèrement, quand ma grand-mère a dit que Dieu nous a pas créé avec des cheveux longs. Moi-même, ce que j'ai vu, Dieu avait les cheveux longs c'est écrit dans la bible dans un verset que les gars devraient couper leurs cheveux.
- S: Et quelle est la perception de tes parents de la communauté haïtienne?
- R: Bon, je trouve cela leur affecte. Sauf, des fois, ma mère qu'y a de la misère. Elle essaie de voir les choses en face, c'est quelle est dans une nouvelle mode dans une nouvelle vie, l'année 2009, des choses qu'elle doit comprendre que, dans leur monde, les choses doivent passer à leur manière, ce n'est pas comme ça.
- S: Est-ce que, par exemple, il y a des pratiques en Haïti qu'on retrouve chez toi? Par exemple, il y a une façon de fêter le 1er janvier, la Noël.
- R: La seule fête que je me souviens, c'est le carnaval. Sinon, Noël, je ne peux pas savoir si c'est Noël, je reçois toujours des cadeaux.
- S: De qui?
- R: Ben, de ma marraine. Elle a toujours été comme une deuxième mère.
- S: Mais, quel genre de cadeau que ta marraine te donnait? Tu reçois des cadeaux maintenant d'Haït?
- R: Non, maintenant, je ne reçois plus de cadeau, moi. Je n'ai pas connu de cadeau. Ici, Noël est noir.
- S: Pourquoi c'est noir?
- R: Ben, c'est pas nous. C'est le fait que la famille n'est jamais réunie. Comme, moi, je peux manger à cinq heures. À sept heures peut-être quand on était ensemble quand j'étais jeune, j'étais avec ma famille et, bien là, je ne passe pas Noël.
- S: Et le 1er janvier, tes parents, ils font quoi? La soupe traditionnelle?
- R: Oui, mais, moi, j'aime pas la soupe.
- S: Et chez toi, c'est quelle cuisine?
- R: Haïtienne. Moi, je mange beaucoup de riz, je suis pire que les Chinois. Ma mère sait qu'elle doit cuisiner du riz ici ou bien je ne mange pas. Du riz, du poulet, sinon je mange pas.
- S: Et elle fait la cuisine haïtienne? Est-ce que vous respectez les horaires d'Haïti ou les horaires d'ici?
- R: Bòf! Je ne sais pas moi quel horaire sérieusement. Moi, je sais que ma mère fait la nourriture le midi. Ouais, 2 heures et 4 heures, ouais.
- S: Est-ce que tu pratiques une religion?
- R: Non.
- S: Est-ce qu'on t'a élevé dans une religion en particulier?
- R: Mais chrétien.
- S: Protestante, c'est ça?
- R: Protestante, oui.
- S: Ta maman est pratiquante?
- R: Oui, on va à l'église avant, mais, moi, l'église juste, je me suis vraiment, je juste toujours endormi. Je trouve cela trop long.
- S: Ta mère te forçait à aller à l'église?
- R: Ma grand-mère, oui. Justement, j'avais la tête chaude. J'étais tout petit, les mêmes histoires : bon Dieu va me changer...aussi dit ça marche. Depuis quand je suis baptisé, je suis venu plus tranquille. Non, mais, c'est l'âge qui fait ça.
- S: T'as été baptisé à quel âge?
- R: Dix ans, onze ans, je crois.
- S: T'as une grand-mère ici?

- R: Non, ma grand-mère était venue passer des vacances avec nous. Elle habite aux Etats-Unis. Elle me forçait d'aller à l'église.
- S: Et ta mère continuait à aller à l'église?
- R: Ma maman n'a plus de temps, elle travaille beaucoup maintenant.
- S: Et quelle église fréquentait ta mère?
- R: Ben, l'église protestant.
- S: Une église haïtienne ou?
- R: Haïtienne
- S: Ok. Tu n'as pas le nom?
- R: Mais, l'église chrétien. Le pasteur s'appelait Samuel. C'est sur Pie-IX et Bélanger.
- S: C'est encore là?
- R: Je je vais plus à l'église. Ben, je...
- S: Est-ce que tu sens le besoin de t'identifier comme faisant partie d'un groupe? Est-ce que tu sens le besoin de t'identifier comme jeune, comme Haïtien, comme Québécois, comme Canadien?
- R: Comme Haïtien, je voulais m'identifier. Faut dire que je m'identifie pas, mais ma façon de parler dit que je suis Haïtien, j'ai l'accent d'un Haïtien.
- S: Est-ce que toi tu veux te montrer ainsi? Toi, tu te présentes comment si tu es a un endroit on te demande de te présenter tu le fais comment?
- R: Mais, je me présente par mon nom.
- S: Mais si tu fais partie d'un groupe quel groupe tu vas dire? Canadien, Québécois ou?
- R: Je vais dire Canadien d'origine d'Haïti. Mais, mon pays natal est Haïti. Je suis d'origine canadien. Je sais pas, bôf. J'habitais Canada et puis, j'ai mon certificat de citoyenneté. Sinon, je suis Haïtien. J'adore dire que je suis Haïtien.
- S: Pourquoi tu aimes dire cela?
- R: Mais, c'est une grande joie de dire que t'es Haïtien. On a fait beaucoup ici pour les blancs même à l'esclavage, c'est comme ça.
- S: Tu dis qu'on a fait beaucoup pour les blancs. Quoi par exemple?
- R: L'esclavage, dans le temps, on a batti beaucoup de choses pour eux et puis, on les a servis beaucoup. Je pense qu'on mérite d'être fier de ce qu'on est et de ce qu'on est devenu maintenant.
- S: Qu'est-ce qu'on est devenu?
- R: On est devenu traiter comme le monde, comme les autres. On a les mêmes possibilités. C'est sûr on n'a les mêmes avantages, même si, des fois, ils nous montrent ça mais.
- S: Et cette réalité tu l'as vis, toi, comment?
- R: Je la vis normalement.
- S: Tu la vois ou tu le sens.
- R: Oui, je le sens mais.
- S: Dans quelle situation?
- R: Dans tout, dans le sport, dans tout et bien c'est pas dans le travail, même aussi dans le travail quand tu es appliqué, je ne sais pas tu vois comme.
- S: Cela arrive comment dans le sport?
- R: Ben, tu vois comme des boxeurs ici même si qu'ils sont champions quand le monde achète leur billet, ils n'en vendent pas beaucoup de billets comme, aujourd'hui, il y a un boxeur qui s'appelle Jean Pascal. Il n'a pas vendu beaucoup de billets. C'est un Haïtien, c'est un noir, c'est un champion du monde, il n'a pas vendu beaucoup de billets. Ted, lui, vend beaucoup de billets parce qu'il a la peau blanche.
- S: Est-ce que les règlements chez toi ont toujours été les mêmes pour tes sœurs et pour toi?
- R: Non.
- S: Pour les sorties et pour tout?
- R: Mmm! J'ai toujours plus de liberté que ma sœur parce que je suis garçon, je suis le seul

garçon de la famille, je suis le seul, je suis l'unique. Moi, je peux avoir une copine et l'emmener à la maison. Ma sœur, non... Je rentrais, je sortais... après j'ai donné la liberté à ma sœur.

S: Comment?

R: Je parlais à mon père.

S: T'as parlé à ton père et il t'a écouté?

R: Ben, ouais.

S: Elle a eu cette liberté à partir de quel âge?

R: À partir de dix-huit ans, je crois, dix-sept ans, dix-huit.

S: Tu as dit que tu veux, tu es fier d'être Haïtien. Est-ce que tu fais des choses pour montrer que t'es Haïtien?

R: Ben, parler créole.

S: À part de cela? Tu dis parler créole. Tu arrives dans la rue et puis?

R: Je parle créole.

S: Tu parles créole fort ou bien?

R: Je parle fort. Le monde voit cela. Ici, il n'y a pas une question à demander, juste la façon..., on voit que je suis Haïtien.

S: Est-ce que tes parents t'identifient à un groupe? Comment tes parents te présentent? Comme Haïtien? Canadien?

R: Ils me présentent comme Haïtien, comme eux.

S: Eux, ils se présentent comment?

R: Comme Haïtien. Ils sont nés en Haïti. Moi, je me présente comme Haïtien. Je suis né dans mon pays et mon pays est haïtien, c'est eux qui sont né ici qui sont Canadiens. Je ne suis pas Canadien, mais j'ai des papiers canadiens, mais ça reste Haïtien, c'est mon pays natal que je suis né. Quand j'ai ouvrir les yeux, je vois que je suis Haïti.

S: Est-ce que tu as des projets d'avenir, d'études? Tu m'as parlé d'école, tu veux terminer. Est-ce que tu veux terminer le secondaire ou tu veux faire plus?

R: Juste le secondaire.

S: Et le Cégep?

R: Non.

S: Et tes parents, à quoi ils aspirent pour toi?

R: Ils aimeraient toujours que je suis un bon avocat, médecin.

S: Est-ce qu'ils t'en parlent?

R: Non, ils me parlaient quand j'étais petit.

S: Et, ok. Là, tu me disais vouloir être champion de boxe. Est-ce que tu as une expérience que t'as vécu en Haïti qui t'a orienté vers ça, à vouloir ça ou bien c'est une expérience d'ici qui t'a porté à vouloir atteindre cet objectif-là?

R: Expérience ici, non. Bon, l'expérience, j'aimais beaucoup la bataille et puis quand tu sais comme quand j'ai vu que, tu sais, le sparing, j'ai vu que je pouvais être meilleur, mais intelligemment et puis ça m'a marqué. T'es pas meilleur juste dans un sport quand t'es sur le ring. C'est un sport. Un sport, ce n'est pas pour se défouler. Moi, j'appelle pas cela comme ça. Moi, je ne joue pas avec de la force. Je joue avec la mental, l'intelligence. C'est comme un jeu d'échec.

S: Est-ce que tu penses que les projets d'avenir que tes parents avaient pour toi ont toujours été les mêmes que ceux qu'ils avaient pour tes sœurs?

R: Bon, ma sœur, on voyait quelqu'un d'elle parce qu'elle était vraiment intelligente. C'est elle qui avait rempli les papiers pour moi, pour mon papa, ma maman. Moi, j'étais le gars pas très exigeant. Je ne donnais pas trop de grandes notes, je ne faisais pas mon devoir. Ma sœur, elle, c'était le contraire. Ils voyaient en moi déjà que je ne serai pas un grand avocat.

S: Quels sont les métiers que tu vois autour de toi dans ta famille? Quand tu vas chez tes amis qu'est-ce que tu vois? Quelle profession que tu rencontres le plus autour de toi?

- R: Quel métier?
- S: Oui?
- R: Euh, un peu de tout. Ben, comme mes amis, des policiers, de toutes sortes.
- S: Des adultes?
- R: Des adultes, je ne sais pas. Ah, oui, ils travaillent à l'école, des éducateurs, troubles de comportement, pas plus que ça.
- S: Quels métiers tu vois le plus souvent dans ta famille, dans la famille de tes amis?
- R: Bon, je sais pas je n'ai jamais examiné ça.
- S: Euh, on termine là. Je te rassure. Et quelles sont les valeurs que ta famille t'a transmises?
- R: Je sais pas, bon.
- S: Bon, cela peut être le respect d'une personne, il y a toutes sortes de choses : le respect des filles.
- R: Comment me comporter en public, comment me comporter, puis avoir une bonne façon de parler.
- S: C'est quoi une bonne façon de parler?
- R: Tout chose que tu as dit. C'est de la politesse, le ton de ta voix, la façon dont tu dis...gentiment, c'est ça.
- S: Qu'est-ce qui t'a porté à choisir à venir travailler à Maison d'Haïti?
- R: À Maison, euh, euh, comment dire? J'avais, bôf, je connais plein de monde qui a travaillé en tant que patrouilleurs. Moi, qu'est-ce qui me portait, c'est pour faire de l'argent. J'ai toujours besoin de l'argent, mais c'était un beau travail avec les jeunes, comme c'était les jeunes de mon quartier. On peut voir et constater comment j'ai changé, tu sais, moi, maintenant, je donne des conseils. Quand j'étais petit, dans mon quartier, ils m'aimaient tous parce que je me battais toujours. Je leur montrais de mauvais exemples. Il n'y arrive pas à comprendre comment j'ai pu changer comme ça, ils disent, tu nous donnais de mauvais exemples et tu nous donnes de bons exemples. C'est ça, j'aime bien travailler avec eux, leur faire part de mon estime de vie maintenant, raconter des histoires. Ils me racontent des histoires pour le midi, on va manger, on rit, tu sais, on est souriant.
- S: Alors, comment tu t'es senti?
- S: Ben, je me suis senti fier de moi.
- S: Est-ce que ton comportement a changé avec l'expérience ou bien ça avait changé avant de commencer le travail?
- R: Avant le travail, ça avait commencé à changer depuis que j'ai mis un pied dans la boxe.
- S: Tu te sens comment quand les gens voient que tu as changé et voient que tu fais un autre type de travail?
- R: Tu peux marcher avec la tête droite, n'importe qui devant moi, je peux le regarder dans les yeux...
- S: Ok. Qu'est-ce que l'expérience t'a apporté? Si tu fais un bilan qu'est-ce que tu peux dire que cela t'a apporté?
- R: Mmm, bon. Cela m'a apporté que j'ai travaillé dans une école, plus patrouilleur, et de voir comment les jeunes agissent à l'extérieur de l'école. Bôf, comme moi, j'étais enfant aussi, mais si j'ai fait, j'ai fait des affaires. Cela ne m'a pas pris...comme je suis devenu un peu plus vieux. Mais, c'est fou de voir ce que tu faisais avant. C'est horrible. Après, tu dis que c'est pas bon...cela fait pas longtemps que...
- S: Est-ce que cette expérience a réorienté ta vie, tes projets d'avenir, ton rêve?
- R: Projet d'avenir n'était pas surtout là-dedans. Comme problème intérieur bien sûr que oui. Si d'ailleurs mes projets d'avenir tiennent parce que Evans, le policier, le propriétaire de mon gym de boxe. Comme lui, il a vraiment battu le potentiel sur les jeunes. Il s'occupe vraiment des jeunes. Moi, j'aurais aimé faire la même chose, essayer d'être champion du monde et de faire quelque chose pour les jeunes à Saint-Michel.
- S: Pour terminer, je veux juste te demander, par exemple, si on te disait qu'on allait écrire un

- livre avec ces données pour présenter Rico, qui parle de Rico, la vie de Rico, etc. Qu'est-ce que tu aimerais mettre sur la page de couverture de ce livre-là de ta vie?
- R: Et etet, j'aimerais très bien qu'ils fassent et qu'ils disent comme ça : tu peux pas effacer tes heures.
- S: Cela peut être une image aussi.
- R: L'image, comme une personne qui marche et qui voit son ombre à terre, c'est le contraire, tu comprends. Je veux dire que tu ne peux pas reculer, comme tu ne peux pas reculer en arrière, mais tu peux avancer pour essayer d'arranger les affaires. C'est sûr que tu ne peux pas... toutes les heures que t'a fait restent les mêmes, mais tu peux avancer pour conclure de nouvelles choses. Une bonne phrase que je voulais dire, une bonne phrase : tu peux avancer pour réparer tes choses, mais tu ne peux pas reculer en arrière pour les effacer. Tu comprends?
- S: Oui. Je sais que t'étais en groupe avec d'autres patrouilleurs. On a pratiquement fini. Mais, je me souviens de quelque chose que je ne t'ai pas demandé. Vous parliez quelle langue entre vous, les patrouilleurs?
- R: Ben, patrouilleurs, plus français...ils essaient de parler créole, il ne peut pas, il n'a pas l'accent qu'on a...je parlais pas vraiment créole avec eux.
- S: Est-ce que cela vous arrivait de passer d'une langue à une autre?
- R: Non, des fois, on fait des petites blagues quand on blaguait on fait ça.
- S: Je vois aussi qu'il y avait trois Québécois et un latino et eux ils parlaient quelle langue?
- R: Français.
- S: Est-ce que, eux, ils connaissent le créole?
- R: Il y en a qui comprennent. Les mots, ils comprennent aussi.
- S: Est-ce qu'ils mélangeaient les langues aussi?
- R: Non, ils parlaient effectivement français.
- S: Est-ce que cela vous arrivait de parler créole entre vous devant eux?
- R: Oui.
- S: Et quand vous le faisiez, est-ce qu'il y avait une intention ou?
- R: Non, il n'y avait pas d'intention.
- S: Est-ce que c'est un réflexe ou choix?
- R: Peut-être un réflexe.
- S: Pete est né ici?
- R: Oui.
- S: Là maintenant, je vais juste te demander si tu pourrais juste par exemple en quelques mots décrire les patrouilleurs. Par exemple, qu'est-ce qui te vient en tête quand on te dit Gigi?
- R: Rien.
- S: Qu'est-ce qu'elle te dit? Qu'est-ce qu'elle représente pour toi?
- R: Une amie...
- S: Si tu dois la décrire rapidement? Tu peux ne pas rentrer dans les détails, quelque chose qu'elle inspire.
- R: Je ne sais même pas
- S: Si tu prends Alice?
- R: Je ne sais même pas non plus, je ne sais pas quoi dire.
- S: Si tu prends les gars, Dave?
- R: Oui, sérieusement...je suis sorti de l'orgueil toute la saison d'ailleurs. Je donnais des blagues sur eux, ils se fâchent et puis mwenretekonsa, moi, je ris. ils aimeraient me sauter dessus, les avoir niaisés, j'ai vraiment le sens de l'humour, je me suis foutu de leur gueule pour voir leur réaction. Tu comprends? Bon, ils ont le sens de l'humour parce qu'après si tu te fâches contre moi, si c'est drôle un peu, si tu te fâches, c'est mon...Comme Alice, elle voulait tuer tout le monde...
- S: Non, t'as dit : « C'est une... ».

- R: Non, elle n'avait pas le sens de l'humour, arrogante, puis quand tu dis quelque chose, il prenait cela mal.
- S: Mais, t'as dit : « ...une petite fille baboune ». Qu'est-ce que cela veut dire?
- R: Fille comme qui est toujours fâchée.
- S: Ok. Ok.
- R: Moi, je dessinais. Tout le monde a ajouté quelque chose, faire une image d'elle.
- S: Alors, là tu l'as décrite un peu, tu m'as dit comment tu la vois. Tu pourrais me dire comment tu vois les autres aussi?
- R: J'ai juste niaisé...
- S: Est-ce que tu peux trouver quelque chose à dire au sujet de chaque personne?
- R: Non, je ne trouve pas.
- S: De quel patrouilleur tu étais le plus proche?
- R: De Jean.
- S: Et pourquoi? Il y avait une raison?
- R: C'est le gars qui était toujours là à l'heure, qui manquait jamais ses journées...les autres n'étaient vraiment pas trop sérieux comme, des fois, la journée de notre paye, on va manger au restaurant...en matin, on arrive en acteurs comme des gros acteurs ...

6- Entrevue avec Alice

- S: Oui, tu as quel âge?
- A: J'ai 20 ans.
- S: Oui, tu as 20 ans?
- A: Oui, c'est ça.
- S: Ta date de naissance, c'est...?
- A: Le 3 juin 89.
- S: 3 juin 89. Et t'as terminé ton secondaire?
- A: Non, il manque à peu près 4 crédits pour terminer.
- S: Le secondaire?
- A: Ouais.
- S: Le secondaire ici ou ... ?
- A: Le secondaire ici, oui.
- S: D'accord. Secondaire 5?
- A: Oui, c'est ça?
- S: Je sais que t'es patrouilleure ici. Est-ce que t'as une autre activité professionnelle?
- A: Non.
- S: T'as la nationalité canadienne?
- A: Haïtienne.
- S: Et tu pratiques une religion?
- A: Non, pas vraiment.
- S: Mais, tu es née dans une religion?
- A: Euh... On va dire catholique.
- S: Catholique. Tes parents c'est ça?
- A: Ouais.
- S: Mais, est-ce qu'eux ils pratiquent la religion catholique? Ou bien ils sont juste catholiques, mais...
- A: Ils sont juste catholiques, mais ils ne sont pas pratiquants.
- S: T'es née en Haïti?
- A: J'suis née en Haïti, ouais.
- S: T'es ici depuis combien de temps? Depuis quelle date? Depuis quelle année?
- A: Depuis 2003.

S: T'avais quel âge?
A: Euh... J'avais 15 ans.
S: T'es venue seule? Avec tes parents?
A: J'suis venue avec ma soeur et mon père.
S: Ta soeur, ta petite soeur ou ta grande?
A: Ma petite soeur.
S: Elle a quel âge?
A: Euh... maintenant, elle a 16 ans.
S: À l'époque tu avais quel âge?
A: Euh... j'avais 15.
S: 15 ans. Ta mère, elle est...?
A: Elle est en Haïti
S: Encore en Haïti. D'accord... Mais, avant de venir, tu vivais avec ta mère et ton père en même temps ou... ?
A: Non, je vivais avec ma soeur.
S: Avec ta soeur?
A: Ouais.
S: Tu ne vivais pas avec ton père?
A: Mon père, il a toujours habité au Canada.
S: Ah, ok. Il a été vous chercher.
A: Oui, c'est ça.
S: Ok. Mais, tu ne vivais pas avec ta mère?
A: Non.
S: Ok. Et puis, euh... Si je pose une question qui te dérange, tu me le dis, hein.
A: D'accord.
S: Ok. Tu me dis que tu vivais seule avec ta soeur. Est-ce que t'avais choisi que ça soit comme ça ou...?
A: Non, j'avais pas choisi. C'est juste que... ma mère, elle vivait en dehors, puis, euh... mon père, il était au Canada. Fait que, j'étais à Port-au-Prince, et avec ma soeur, pour qu'elle puisse prendre soin de moi. C'est tout.
S: Mais, ta soeur est ta plus jeune soeur, non?
A: Non, une grande soeur, ouais.
S: C'est avec une grande soeur que tu vivais?
A: Ouais.
S: C'est pas elle qui est venue au Canada?
A: Non.
S: Ok. Ta grande soeur, c'est quelle différence d'âge qu'il y avait entre vous?
A: Hmm... Dans le temps, elle avait 27.
S: Et ta mère, elle est d'où? En Haïti qu'elle est...?
A: De Petit-Goâve.
S: Petit-Goâve. T'es née à Petit-Goâve aussi?
A: Oui.
S: Ok. T'es arrivée à Port-au-Prince à quel âge?
A: Euh... j'étais jeune, vraiment jeune. Je ne m'en souviens pas.
S: T'as été à l'école à Port-au-Prince, au secondaire, au primaire?
A: Au primaire.
S: Au primaire?
A: Oui. T'étais vraiment jeune
S: Tu t'appelles Alice, n'est-ce pas?
A: Oui.
S: Qui a choisi ton prénom?

A: C'est mon père qui l'a choisi.
S: Est-ce que ça veut dire quelque chose?
A: Euh...
S: Alice?
A: Non.
S: Est-ce que ça a une signification?
A: Euh... non, pas vraiment.
S: Ok. Tu dis...
A: Si jamais, il y en a, je ne sais pas. Je sais que c'est mon père qui l'a choisi.
S: Est-ce que tu sais pourquoi il l'a choisi?
A: Non.
S: Tu aimes ton prénom?
A: J'adore.
S: Et Mathurin, c'est le nom de ...?
A: De famille de mon père.
S: De ton père? D'accord. Quand t'étais en Haïti, est-ce que tu sentais que, ta mère à l'époque où tu vivais avec elle, ou bien ta soeur quand t'as vécu avec ta soeur, comme t'as quitté Petit-Goâve tôt, est-ce que tu sentais que l'une d'entre elles t'imposait un style de vie, des styles d'habits, des styles de coiffure, etc...? Est-ce que tu le sentais?
A: Quand j'étais avec ma mère, elle me coiffait normal. Comme, j'avais pas le choix de dire que j'aime pas ou j'aime. Quand ma mère me coiffait, c'était toujours ok. Mais ma soeur, j'avais le droit de faire tout ce que je veux.
S: Ok.
A: Fait que c'est ça. Je pouvais me coiffer n'importe comment. C'est juste que je ne pouvais pas genre m'habiller comme toutes les autres qui étaient plus grandes que moi. Mais c'était correct dans ce sens.
S: Comment les autres s'habillaient?
A: C'est sûr qu'elles étaient plus grandes pour s'habiller plus genre sexy, plus femmes. Moi, je m'habillais en enfant.
S: Mais, est-ce que tu voulais t'habiller comme les autres?
A: Non, pas vraiment. Ça ne m'intéressait pas.
S: D'accord. Est-ce que à une période de ta vie, t'as adopté un style vestimentaire, une façon de t'habiller qui est propre à toi ou bien propre à un groupe? Une façon de t'habiller, une façon de te coiffer? Un style de coiffure, un style de ...?
A: Il y a un moment?
S: Oui.
A: Eh oui. Quand j'ai eu 17 ans, je commençais à faire, euh... je trouvais qu'il y avait une coiffure qui me faisait bien. Donc, je la faisais toujours, c'était avec des greffes « wet and wavy ». C'était des « humanhair ». Puis, c'est ça, j'avais toujours ça dans la tête. C'était ça mon style.
S: C'était en Haïti ou ici?
A: C'était ici.
S: Ok. Ça a commencé ici. Euh... est-ce que c'est parce que tu voyais...? Tu me dis que tu voyais les autres le faire aussi?
A: Non, c'est juste que j'ai essayé ça. Puis, euh... je me trouvais belle avec ça. So, je l'ai gardé.
S: Oui, mais la première fois que tu as vu ça, c'était où?
A: C'était ma soeur qui l'avait fait.
S: Ok. Et tu te sentais comment là-dedans?
A: Je me trouvais belle.
S: C'était long et puis...?
A: Frisé.

S: Ok.

A: Ouais.

S: C'était comme les cheveux bouclés là? C'est...

A: Oui.

S: Et quelle hauteur... quelle longueur tu mettais ça?

A: C'était du 21 pouces. C'était vraiment long.

S: Est-ce que tu as le souci aujourd'hui...? Est-ce que tu as un style aujourd'hui que tu adoptes?

A: Non. J'ai mon propre style à moi. Quand je sors, je suis toujours différente des autres. Et je me trouve toujours belle... normale parce que j'aime qu'est-ce que je fais, puis euh... c'est différent aux autres. Et puis, j'aime ça.

S: Ce style c'est comment? Comment tu décrirais ce style?

A: Ben... un style propre à moi. Je ne sais pas comment le décrire. Mais, c'est like je m'habille comme je le veux. Puis, je sais que ça me fait bien. Et puis, c'est ça.

S: Est-ce que tu as le souci d'être branchée? D'être in?

A: Non. Pas vraiment.

S: Est-ce que ça t'est déjà arrivé d'avoir ce souci-là?

A: Non.

S: Ok. Euh... depuis quand tu...? Tu demeures dans le coin de Saint-Michel?

A: Oui.

S: Et depuis quand?

A: euh... 3 mois.

S: Et avant...?

A: J'habitais à Rivière.

S: Rivière-des-Prairies?

A: Oui.

S: Et t'as grandi où? À Rivière-des-Prairies?

A: J'ai grandi à Saint-Michel, Pie IX.

S: Ok, à Saint-Michel, Pie IX. T'as été à l'école dans le coin aussi?

A: À Louis Joe. Louis Joseph Papineau. C'est en-haut-là.

S: D'accord. Mais, t'as quitté le coin Saint-Michel à quelle période? À quel âge à peu près?

A: Euh... Ben, je suis arrivée ici en 2002, puis, j'ai quitté en 2004. J'ai quitté ici, Saint-Michel, en 2004.

S: Et là t'es où?

A: 1 an à peu près. Mais là, je suis revenue ça fait 3 mois.

S: Ok. Maintenant t'es revenue, est-ce que tu aimes le coin?

A: Euh... j'aime. Je ne peux pas dire que j'aime. Je ne peux pas dire que j'aime pas. C'est juste que normal.

S: Ok. Est-ce-qu'il y a un...? C'est quoi ton quartier préféré à Montréal?

A: Hmm... Je voudrais essayer les West Island.

S: Ok.

A: Je ne sais pas comment c'est là-bas.

S: Quel coin en particulier?

A: C'est dans le... Mais, là-bas, ils parlent anglais.

S: Oui, mais comme il y en a beaucoup. Il y a beaucoup de ... Est-ce-qu'il y a un coin en particulier dans le West Island?

A: Non, non. Je n'ai pas encore visité. Tout ce que je sais c'est que j'aimerais essayé là-bas.

S: Hmmhmm

A: C'est ça.

S: Quand tu dis West Island, est-ce que tu parles... plus euh... Beaconsfield, Claire...?

A: Je ne connais pas vraiment les endroits là-bas.

S: Ok. Alors, pourquoi tu veux essayer? Est-ce que...? Tu me dis qu'il y a l'anglais, est-ce que

c'est pour l'anglais?

A: Oui.

S: Oui?

A: Oui.

S: Pourquoi?

A: Parce que j'aime ça l'anglais.

S: Ce que représente l'anglais pour toi.

A: Rien, absolument rien. Mais, c'est juste que j'aime ça. puis, euh... j'aimerais ça habiter dans un endroit où ce qu'ils parlent anglais.

S: Et... Je vais juste te poser quelques petites questions rapidement. Et puis, on va revenir aux autres types de questions. C'est des petites questions rapides, des réponses rapides. Est-ce que tu peux me citer une chanson qui t'a beaucoup marqué dans la vie?

A: Qui m'a beaucoup manqué?

S: Marqué.

A: Oh, marqué. Euh... parce que moi, j'écoute beaucoup de musique, mais je n'ai pas vraiment une qui m' ai marqué là.

S: Il y en a une que tu aimes beaucoup par exemple?

A: Euh...

S: Qui te vient spontanément en tête?

A: Euh... oui. C'est un groupe haïtien qui s'appelle Zenglen. puis, ça s'appelle "Maman".

S: Pourquoi cette chanson te marque? Pourquoi tu aimes cette chanson?

A: Parce que ça parle des mères. Ça dit vraiment des belles choses.

S: C'est en français?

A: C'est en créole.

S: Est-ce que tu peux me parler de...? Est-ce que tu peux me citer un film que tu aimes beaucoup? Qui t'a beaucoup marqué ou que tu aimes beaucoup.

A: J'aime "Roméo et Juliette".

S: Pourquoi?

A: Parce que c'est romantique.

S: Alors, tu aimes ce qui est romantique?

A: Ouais, des fois.

S: Ok. Quel est le type de musique que tu aimes le plus?

A: Le slow jams.

S: Le slow...?

A: Slow jams.

S: C'est quoi le slow Jams?

A: C'est un... C'est dans le temps longtemps-là. Quand les gens avaient des cheveux... Des espèces de cheveux comme Michael Jackson-là. Puis, c'est ça.

S: Afro?

A: Ouais, ouais. Ça s'appelle du slow Jams.

S: Jams. Comment on écrit Jams.

A: J A M S

S: Euh... quel genre de film que tu aimes?

A: Action

S: Est-ce que tu utilises souvent l'internet?

A: Beaucoup.

S: Pourquoi? Quand tu l'utilises, c'est pourquoi?

A: Quand je suis boring.

S: Ok. Oui, mais, tu fais quoi?

A: Je vais regarder des vidéos. Je vais faire des recherches. Ben...

S: Des recherches sur quoi?

A: Des fois, j'ai des choses à checker. Si j'ai pas la réponse, je m'en vais sur Google. Je vais chercher. Surtout, je vais toujours chercher les définitions des proverbes-là. Fait que, j'utilise beaucoup d'internet.

S: Quand tu dis des proverbes, des proverbes ...

A: Ben, les... les... Comme c'est quand les gens disent des affaires euh...

S: Ouis, mais des proverbes haïtiens, des proverbes français?

A: N'importe lesquels. Français, créole, en anglais.

S: Ok. Et, quel genre de vidéos tu regardes sur internet?

A: De musique vidéo.

S: Hmmhmm... Quel genre de musique?

A: Du slow, du R n' B, des fois du kompa, ou du zouk.

S: Ok. Ça t'arrive d'aller à des clubs? Est-ce que tu fréquentes des clubs?

A: Beaucoup.

S: Quel genre de clubs?

A: Hmm... je m'en vais dans les clubs zouk, haïtiens vraiment.

S: Ok.

A: Ils donnent du zouk, du konpa, du dance hall.

S: Du...

A: Dance hall.

S: Du quoi? J'en apprend des choses hein.

A: Du dance hall, c'est de la musique jamaïcaine. Ça fait vraiment bouger. J'adore ça. J'aime danser. Fait que je m'en vais dans les clubs là où ce qu'ils donnent du dance hall.

S: Hmm... hmm... du dance hall?

A: Ouais. Euh... il y a Délima.

S: Délima, on m'en a parlé. C'est bon Délima? On m'en a parlé.

A: C'est vraiment bon. C'est classique.

S: Ok.

A: Là où tu vas, tu t'amuses. puis, tu retournes à la maison. C'est tout.

S: Ok. Ah! Je dois essayer. On m'en a beaucoup parlé. J'ai une amie qui y va souvent.

A: Oui? Avant, j'allais chaque samedi.

S: Ok.

A: Mais, ça c'était quand j'avais rien à faire là. Maintenant, j'ai des choses à faire. Fait que, je vais pas dans les clubs souvent.

S: T'as des choses à faire. Quel genre de choses maintenant?

A: J'aime ça dormir.

S: Alice, est-ce que tu peux me parler d'un événement mémorable, c'est comme quelque chose de mémorable que tu n'arrives pas à oublier, un événement que tu n'arrives pas à oublier qui s'est passé dans ta vie? Un souvenir, ou ...

A: Hmm...

S: Inoubliable pour toi.

A: Souvenir inoubliable? Non, j'en ai pas.

S: Ou bien ça peut être une anecdote, une histoire, quelque chose de drôle qui s'est passé dans ta famille, ou entre tes amis et toi, et puis que tu n'as jamais oublié.

A: [Rires] J'ai tout oublié moi. Ça veut dire que c'est pas important. Je sais pas. J'en ai pas.

S: Est-ce-qu'il y a des gens qui sont dans ta famille ou dans ton entourage ou bien ça peut être un personnage public, un personnage politique, est-ce-qu'il y en a un qui t'a beaucoup marqué, qui t'influence beaucoup?

A: Hmm...

S: Un personnage important ou bien une personne importante dans ta famille qui t'influence beaucoup, qui a de l'influence sur toi.

A: C'est ma mère. Cette personne-là c'est ma mère.

S: Pourquoi? Pourquoi elle t'influence ta mère?
A: Parce que... elle essaye toujours d'avancer. Même si elle a des moments difficiles, mais elle reste pas là à chiâler parce qu'elle a de la misère. Elle essaye toujours d'avancer. Et puis, elle aime tout le monde, super gentille. Fait que c'est ça.
S: Et, c'est quand la dernière fois que t'as vu ta mère?
A: Je l'ai vu en 2003. Euh... 2004.
S: Tu as été en Haïti?
A: Oui.
S: Tu as passé combien de temps là-bas à l'époque?
A: 7 mois.
S: Est-ce que t'as passé les 7 mois avec elle?
A: Non. J'ai fait les 3 premiers mois avec elle. puis, euh... après ça, j'ai fait les autres avec ma tante.
S: À Petit-Goâve? Les autres à Port-au-Prince ou à Petit-Goâve?
A: À Port-au-Prince.
S: Mais, les 3 à Petit-Goâve, avec ta mère?
A: Ouais.
S: Est-ce que tu lui parles souvent avec ta mère?
A: Oui.
S: À quelle fréquence?
A: Hmm...
S: Tu parles un peu plus fort?
A: 2 fois par semaine.
S: 2 fois par semaine. Ok... Est-ce que tu as gardé contact avec tes amis d'Haïti?
A: Non.
S: Et d'autres parents? À part ta mère, est-ce que tu as gardé contact avec d'autres personnes chez toi?
A: Non.
S: Et ta grande soeur où tu vivais?
A: Non.
S: T'as pas gardé contact avec elle?
A: Non.
S: Tu ne l'as pas revu quand tu as été en Haïti dernièrement?
A: Non.
S: Et pourquoi tu voulais pas ou...?
A: Ça ne me tentait pas.
S: Ok. Et pourquoi... pourquoi ton père t'a amené au Canada?
A: Euh... Ben, en ce qui me concerne, il me disait toujours qu'on lui manquait quand on était en Haïti. Il voulait vivre avec nous. C'est pour ça qu'il nous a ramenées. Il voulait qu'on aille à l'école ici.
S: Ok. Mais, tu me dis que tu es retournée en Haïti quelques temps après.
A: Ouais, c'était pour les vacances. Mais, je suis restée plus, et puis après, je suis revenue.
S: T'étais restée 7 mois, et t'es revenue. Mais pourquoi t'es restée 7 mois?
A: Euh... Ben parce que je voulais.
S: Ok.
A: Mais, quand je suis arrivée ici...
S: T'avais quel âge quand tu es retournée, quand t'as été pour les vacances?
A: J'ai retourné en décembre, genre décembre 2003. Je suis partie en juin, je suis retournée en décembre.
S: Ok.
A: Ok. C'est ça.

S: Et puis, tu voulais restée. T'es restée 7 mois.

A: Oui. Je n'aimais pas ça, le Canada, moi.

S: Pourquoi tu n'aimais pas?

A: Je sais pas. C'était tout nouveau pour moi. puis, ces affaires... puis, les affaires comme si t'étais nouvelle, toutes les affaires comme la nourriture, les amis, le soleil ça me manquait. Fait que j'étais un peu malheureuse quand je suis arrivée dès le début. Mais, là, c'est correct parce que je suis habituée.

S: Et tu t'étais pas fait d'amis quand t'es arrivée?

A: Non.

S: T'étais dans quel coin?

A: À Pie IX.

S: Ok. Pourquoi ton père avait quitté le pays, quitté Haïti avant? Est-ce que tu le sais?

A: Non. Mais, il disait toujours... Mais, la famille disait toujours qu'il voyageait. Et puis, à un moment donné il est arrivé au Canada, et puis il a décidé de rester. Je sais pas pourquoi.

S: Avant de venir ici, est-ce que tu connaissais des choses du Canada?

A: Non.

S: Ok. Est-ce que tu retrouves certaines valeurs, certaines pratiques que tu avais chez toi en Haïti, est-ce que tu les retrouves ici au Canada? Ou ici, au Québec par exemple?

A: Non, vraiment pas.

S: Il n'y a aucune valeur, aucune pratique?

A: Non.

S: Même parmi des amis qui sont d'origine haïtienne?

A: Non.

S: Tu ne vois qu'il n'y a aucune ressemblance, aucune pratique?

A: Non.

S: Et toi, dans ton mode de vie, est-ce que t'as changé de mode de vie complètement, ou bien il y a des choses...?

A: J'ai été obligée de changer...

S: ... d'Haïti?

A: Euh... ben... J'ai pas vraiment changé mon mode de vie parce que t'sé, je garde toujours... je mange toujours la même nourriture, je parle créole souvent, puis il n'y a pas vraiment de choses que j'ai changées en moi, mais autour de moi, c'est pas la même chose.

S: Quand tu dis tu manges toujours les mêmes choses, quelles choses?

A: La nourriture haïtienne.

S: C'est quoi?

A: Ben, il y a tellement de nourriture haïtienne que...!

S: Vas-y, tu peux me citer quelques uns.

A: Ben, euh... Il y a du maïs, il y a du petit-mil, il y a du riz, il y a des bananes, il y a des légumes, il y a des maniocs, il y a des euh...

S: Tu manges tout ça ici?

A: Oui, je magasine, puis je mange. Je cuisine ça chez moi comme si j'étais en Haïti.

S: Tu les trouves où?

A: Dans les marchés haïtiens, les marchés arabes, les marchés chinois.

S: Tu dis tu parles créole, tu parles créole avec qui?

A: Avec les gens dehors. Avec les gens dans la rue, les Haïtiens, il y en a beaucoup ici.

S: Ok. Tu leur parles plus souvent en créole ou plus souvent en français?

A: Plus souvent en créole.

S: Est-ce que ça t'arrive de faire exprès de mélanger les langues.

A: Oui, ça arrive.

S: Tu le fais exprès ou c'est spontanément que ça se passe?

A: Spontanément, ça arrive. Mais, je peux le contrôler là. Quand je veux, c'est comme ça peut

arriver, puis, je dis ok, c'est correct, je vais le dire, mais c'est comme je peux contrôler. Si je veux seulement parler français, je peux parler français. Si je veux parler seulement créole, je peux parler seulement créole.

S: Et quand est-ce que ça t'arrive de vouloir parler seulement créole?

A: Quand je suis avec les gens qui parlent pas français. Comme il y a des vieilles ou des vieux qui ne parlent pas français...seulement créole

S: Ok. Et dans quelle situation tu parles seulement le français?

A: Quand je suis avec des gens qui ne parlent pas créole, comme les « blancs ».

S: Et quand est-ce que tu mélanges les 2?

A: Quand je parle avec des amis.

S: Ok. Des amis euh...

A: Comme...

S: D'origine haïtienne?

A: Oui.

S: Ou de toute origine?

A: Ben, il y a des gens là, des « blancs », des Québécois qui parlent créole aussi. Fait que ça arrive qu'ils trouvent qu'ils adorent ça parler créole. Puis, des fois ça arrive, quand on parle, on mélange le créole et le français. Ils aiment ça.

S: Quand tu le fais exprès, pourquoi tu le fais?

A: Parce que c'est le fun. C'est plus drôle. Des fois, on fait des blagues, il faut absolument. Mais, pour avoir du fun, il faut absolument qu'on mélange les deux. Alors, on le fait juste pour le fun.

S: Ok. Est-ce que ça t'arrive d'utiliser la langue pour atteindre un objectif quelconque?

A: Oui. Si par exemple, je parle quelque part où je ne veux pas que les autres me comprennent. Si par exemple, je parlais français, et je ne veux pas que les autres me comprennent, je rajoute un bout de créole. [Rires] Je mets le créole dedans. Comme ça, ils ne vont pas comprendre qu'est-ce que je dis.

S: D'accord. Est-ce que ça t'arrive d'avoir d'autres objectifs?

A: Euh... Non. Juste pour éviter que les autres comprennent qu'est-ce-qu'on dit des fois.

S: Est-ce que ça t'arrive de l'utiliser pour montrer d'où tu viens?

A: Hmm... Non, mais, t'sé, les gens demandent toujours d'où tu viens. Fait qu'ils le savent là, d'avance, que tu es Haïtienne ou Québécoise, ou je sais pas trop. Mais, c'est clair là. Je pense que c'est écrit dans mon front que je suis Haïtienne. Parce que partout j'arrive les gens savent que je suis Haïtienne.

S: Pourquoi ils pensent pas que tu peux venir d'une autre Antille, d'Afrique, de partout là? Pourquoi d'après toi, ils savent dès que tu arrives, que tu es Haïtienne?

A: Ça... là façon qu'on est fait, la forme de face. On a pas la même forme de face que les Africains. On a pas les mêmes formes que les Africains. Fait que, dès qu'on arrive quelque part, ils savent qu'on est pas des Africains. puis, on parle la même façon qu'eux autres.

S: Ok. Et, tu m'as parlé de tes amis. Dans ton réseau d'amis, est-ce que t'as beaucoup d'Haïtiens? Ou bien t'as beaucoup de Québécois comme on est au Québec? Ou bien t'as quoi?

A: Beaucoup d'Haïtiens.

S: Ok. Qu'est-ce-qui est majoritaire?

A: Comme...?

S: Qu'est-ce-qui est plus? Plus des Haïtiens? Ou plus autres choses?

A: Plus des Haïtiens. Mais, c'est pas comme si j'avais des bunch d'amis là. Mais, j'ai quelques uns, puis ils sont... J'ai des connaissances québécois, mais c'est pas comme si des amis si j'ai envie de parler, je vais les appeler pour dire j'ai quelque chose à dire, mais des Haïtiens, j'en ai 2 ou 3.

S: Ok. Alors, les amis qui sont les plus proches de toi sont des Haïtiens?

A: Ouais.

S: Ok. Est-ce que euh... Là maintenant, tu vis encore avec ton père?

A: Non, je suis toute seule.

S: Ok. Mais quand tu vivais avec ton père... T'as vécu avec ton père quand t'es arrivée?

A: Oui.

S: Quand tu vivais avec ton père, est-ce que tu sentais qu'il t'obligeait à fréquenter un groupe, des types de personnes en particulier? Est-ce-qu'il ...?

A: Un peu, oui.

S: Quel genre de personne il voulait que tu fréquentes?

A: Il voulait que je fréquente plus les blancs. Parce qu'il me disait que les Haïtiens vont m'amener nulle part. Les noirs vont m'amener nulle part. Qu'il fallait fréquenter des blancs parce que les blancs ils sont ci, ils sont ça. C'est pas vrai là.

S: Tu peux parler plus fort, s'il-te-plaît?

A: D'accord. Est-ce que je dois répéter qu'est-ce que j'ai dit.

S: Oui, ce serait intéressant.

A: Ben, j'ai oublié.

S: Il voulait que tu fréquentes des blancs parce que...

A: Oui, parce que il disait que les noirs n'allaient m'amener nulle part. So, il voulait que je parle plus avec les blancs. Moi, ça ne m'intéressait pas.

S: Et tu dis que c'est pas vrai. C'est comment c'est pas vrai ce qu'il a dit? Tu peux...

A: Non, c'est pas vrai. Parce que tu peux trouver des blancs méchants. Et puis, tu peux trouver des noirs méchants.

S: Ok. T'as eu de mauvaises expériences avec des amis euh... noirs, blancs, etc... ?

A: Non, pas vraiment.

S: Ok. Est-ce que tu as eu des interdictions chez toi comme il voulait que tu fréquentes surtout des blancs? Est-ce-qu'il t'interdisait de venir, par exemple, avec un?

A: Ouais. C'était interdit d'amener des amis à la maison. Mais, ils pouvaient être noirs ou blancs là, il n'y avait pas d'amis qui rentrent à la maison.

S: D'accord. Et tu pouvais aller chez tes amis?

A: Non.

S: Et toi, as-tu une préférence pour euh... pour l'origine de tes amis?

A: Non, vraiment pas.

S: Ok. Est-ce que tu as des critères de sélection pour tes amis?

A: Ouais, ben, j'aime les gens qui aiment ça écouter les autres, qui ne vont pas te juger avant de te connaître. Parce qu'il y a des gens, avant même qu'ils te connaissent, ils te donnent déjà un titre.

S: Hmmhmm

A: J'aime pas ce style de personnes. Mais qu'est-ce que j'aime... qu'est-ce que j'aimerais avoir dans une amie, c'est la compréhension, puis... d'être là quand j'ai envie de parler, puis, quand j'ai des choses à partager, la personne est là pour écouter.

S: Et... là t'as parlé de tes amis. Et... par exemple, tes chums, comme on dit, ton copain, ton petit ami, est-ce que t'as des critères pour ton petit ami? Est-ce que tu veux qu'il soit d'une origine plutôt qu'une autre, etc...? En général?

A: Non.

S: En général, est-ce que tu sors avec euh...?

A: Ben, en général, je suis sortie avec des noirs. Mais, c'est pas parce que je veux pas sortir avec des blancs. C'est juste que plus mes tchums c'était des noirs.

S: Quand tu dis des noirs, ça pouvait être Africains, n'importe quoi, ou...?

A: Ouais, je suis déjà sortie avec un Africain.

S: Ok. Est-ce que c'est plus haïtien? Tu sors plus avec des Haïtiens?

A: Ouais.

S: Ok. Quand t'es arrivée, t'as fréquenté une école québécoise francophone ou...?
A: Francophone, oui.
S: C'était l'école de ton quartier?
A: Oui, c'était... J'habitais à Pie IX, puis l'école c'était à St-Michel, sur le boulevard St-Michel.
S: C'est quelle école?
A: Louis Joseph Papineau.
S: L'école dont tu m'as parlé. Ok. Là où on va patrouiller, l'autre école où on va patrouiller, c'est ça?
A: C'est Jean-François Perreault. Ben, il y a Jean-François qui est de l'autre côté.
S: Et puis, Louis Joseph Papineau, c'est de l'autre côté?
A: Ouais.
S: C'est ton père qui a choisi l'école?
A: Non, il ne voulait pas que je vienne ici, mais, puisque c'était l'école le plus proche, fait que, il était supposé de m'envoyer ici.
S: Ok. Tu venais en autobus scolaire? Il donnait l'autobus scolaire?
A: Non, l'autobus de la ville.
S: Ok. Eh... si je comprends bien, tu parles créole.
A: Français et anglais.
S: Créole, français, anglais. Euh... tu as appris le créole comment?
A: C'est ma langue maternelle.
S: Ok. Mais, tu l'as appris en Haïti?
A: J'ai grandi en Haïti. Je l'ai appris en Haïti.
S: Ok. Tu parlais créole chez toi tout le temps?
A: Tout le temps.
S: Tu as appris le français euh...
A: À l'école, en Haïti, puis euh... je lisais en créole, puis je pouvais...I mean, en français, je pouvais parler, mais pas couremment. Quand je suis venue ici, je parlais seulement français, à l'école, à la maison.
S: Ok. Et l'anglais, tu l'as appris comment?
A: Avec des amis.
S: Est-ce que ça t'arrive de mélanger les 3 langues?
A: Oui, souvent.
S: Quel mélange que tu fais plus souvent? Créole-français, ou bien français-anglais, ou bien créole-français-anglais, les 3, ou bien créole-anglais.
A: Français-créole, c'est plus facile. Ou bien ça dépend avec qui tu parles. Si la personne parle français et créole, c'est plus facile de mélanger le créole avec le français. Mais, la personne parle pas français, c'est sûr qu'on va pas mélanger un français avec anglais. Si la personne... comme j'ai des amis euh... j'ai un ami Jamaïcain, il parle anglais, mais juste un peu français, fait que, des fois quand on parle on essaie de mélanger les 2, français et anglais.
S: Et créole-anglais, ça t'arrive?
A: Euh... oui. Des fois, mais, pas souvent.
S: Ok. Et des fois, ça t'arrive avec qui? Dans quelles situations?
A: Le créole et l'anglais?
S: Hmmhmm
A: Euh... des fois quand je parle anglais, puis j'ai oublié le mot, je mets en créole. [Rires]
S: [Rires] Comment réagis la personne avec qui tu parles?
A: La personne est comme... ben... si la personne me comprend, c'est chill, mais si la personne ne comprend pas, elle va dire "Qu'est-ce que tu dis?". puis, je vais essayer de dire: "Ben, j'ai oublié le mot". Fait que, j'ai rajouté le créole. [Rires]
S: [Rires] Ok. Est-ce que tu écris le créole?
A: Oui.

S: Tu as appris à écrire le créole avec qui? Comment?
A: À l'école, en Haïti.
S: Ok. À Port-au-Prince ou au Petit-Goâve?
A: À Port-au-Prince.
S: Ok. C'est quelle école?
A: Euh... euh... Saint-Gérard. C'est une école catholique, c'est des Mères qui avaient là-bas, des Filles...
S: Saint-Gérard, c'est où?
A: Carrefour-Feuilles.
S: Carrefour-Feuilles. Ok. Ça s'appelle l'École Saint-Gérard, c'est ça?
A: Oui.
S: Est-ce que tu sens le besoin d'affirmer une identité quelconque?
A: Quelle sorte d'identité?
S: Peu importe, ça peut être, tu as besoin de t'affirmer comme jeune. T'as besoin de t'affirmer comme femme. Ou bien t'as besoin de t'affirmer comme Québécoise, ou bien comme CaGigiienne, ou bien comme Haïtienne.
A: Non.
S: Aucune?
A: Non.
S: Rien?
A: Rien.
S: Et comment toi, tu te définis, quand quelqu'un te dit qu'est-ce que tu es? Qu'est que tu lui dis spontanément?
A: Ah... [rires]... ben, je suis une femme. Souvent, les gens vont me dire que je suis une gamine, mais, moi, je dis toujours que je suis une femme.
S: Ok. Alors, tu réclames cette identité? C'est comme une identité sexuelle?
A: Je ne suis pas un enfant. Je ne suis pas une jeune fille. Je suis une femme.
S: Ok. Mais, en terme d'origine, en terme de nationalité, ou quoi que ce soit, quand tu te présentes, qu'est-ce que tu as... Spontanément, tu te présentes comment? Comme CaGigiienne, Québécoise...?
A: Haïtienne.
S: Haïtienne.
A: Et ça va être pour toujours.
S: Ça va être pour toujours?
A: Ouais.
S: Pourquoi?
A: Parce que moi, je suis fière d'être Haïtienne, anyway. N'importe où j'arrive, ben, je m'en vais... je suis Haïtienne.
S: Et ton...? Et comment tu l'affirmes? À part le dire quand tu l'affirmes, tu fais autre chose pour montrer que t'es Haïtienne?
A: T'as pas besoin de montrer que t'es Haïtienne, tu dis que tu l'es.
S: Et ton père, lui, il te présente comment? Si ton père doit te présenter, il va te présenter comment?
A: Comme une petite fille.
S: Comme quelle origine? Qu'est-ce-qu'il va dire?
A: Il va souvent dire que je suis CaGigiienne.
S: Ok.
A: Parce que lui, il est CaGigiien, et puis moi, non. J'aime pas ça. J'aime pas ça dire que je suis CaGigiienne parce que je suis Haïtienne.
S: Est-ce que tu comptes demander la nationalité?
A: Oui. Juste parce qu'il y a beaucoup de... parce que il y a beaucoup de...like c'est plus facile.

- Tu peux faire beaucoup de choses quand t'es CaGigiienne, quand t'as ta nationalité caGigiienne. Mais à part de ça, pour rien d'autre.
- S: Quand tu parles à ton père, tu lui parles dans quelle langue?
- A: Créole.
- S: T'es en contact avec lui?
- A: Non.
- S: Vous ne vous parlez pas?
- A: Non.
- S: Vous êtes...? Tu es fâchée contre lui?
- A: Je ne suis pas fâchée, mais c'est juste ben... oui, un peu, je suis fâchée. Fait que je ne lui parle pas. Mais c'est pas comme si j'étais vraiment frustrée et je le déteste, mais c'est juste que je pense que c'est mieux comme ça. Je ne lui parle pas.
- S: Pourquoi?
- A: Parce que ça ne me tente pas. Parce que ça me tente pas. J'ai trouvé qu'il était trop dur, qu'il ne comprend les gens, les autres. Tout ce qu'il dit, c'est ça que tu dois faire. Mais dans le fond, la vie n'est pas si facile que ça. Il faut aussi comprendre les autres. Mais, lui, il n'accepte pas ça. Fait que...
- S: Et quand il n'accepte pas, il réagit comment?
- A: Ben, si tu ne fais pas qu'est-ce qu'il veut que tu fasses, il va être fâché, il va dire des propos qui va te blesser. Donc à la place d'attendre ça, moi, j'ai décidé de ne pas réparer. Je fais mes choses toute seule.
- S: Tu peux me donner des exemples de propos qui peuvent te blesser toi?
- A: Euh... non.
- S: Non, non. Tu dis qu'il va te dire des propos...
- A: Je ne peux pas dire parce que c'est des choses méchantes. Puis, en créole.
- S: Tu peux me donner un exemple.
- A: Non. Je ne peux pas donner d'exemple. Non, je ne peux pas.
- S: Ça va rester confidentiel.
- A: Anh...
- S: Non, non. C'est juste pour que je voie ...
- A: Ben, des fois, mon père là, c'est pas juste qu'il va te dire des choses méchantes, mais il va mentir. Il va appeler les gens en Haïti, comme ma mère. Il va appeler en Haïti, il va dire que tu fais des affaires qui sont même pas vraies.
- S: Quel genre d'affaires?
- A: Comme, t'es sortie. Soit qu'il va dire que t'es sortie depuis ce matin, puis t'es jamais rentrée à la maison, soit tu n'as pas appelé, soit que tu l'as insulté. Mais, c'est même pas vrai.
- S: Ok. T'es venue ici avec ta petite soeur, tu dis?
- A: Oui.
- S: Et ta petite soeur, elle vit avec toi?
- A: Non. Elle est en Haïti là.
- S: Elle est retournée là-bas?
- A: Oui.
- S: Elle est retournée après combien de temps, elle?
- A: Elle est retournée ça fait un an.
- S: Ok. Elle a décidé de retourner y vivre?
- A: Mon père est parti avec elle.
- S: Ok.
- A: So, ils sont en Haïti ça depuis un an là.
- S: Elle a quel âge maintenant ta petite soeur?
- A: Je crois qu'elle a 16 ans.
- S: Ok. Et tu sais pourquoi ils sont partis?

A: Non. Non, je ne sais pas.

S: Alors, tu étais à l'école Louis Joseph Papineau, c'est ça?

A: Oui.

S: Et ton secondaire, tu l'as fait où? Au même endroit?

A: Non, je l'ai fait à Jean Groulx. C'est à Rivière-des-Prairies.

S: Jean...?

A: Jean Groulx.

S: Jean Groulx. Ok. C'est encore une école francophone?

A: Oui.

S: Et quand tu étais à l'école en Haïti, qu'est-ce que tu pensais de l'école? Est-ce que tu aimais l'école?

A: J'adorais ça.

S: Ok. Et pourquoi tu adorais l'école?

A: Parce que j'étais très bonne à l'école.

S: Est-ce que quand t'es arrivée, t'as aimé l'école ici?

A: Non.

S: Pourquoi?

A: Parce que les choses que je... sans rire... les choses que je faisais en primaire là-bas, c'est ça qu'on fait en secondaire 5 ici. Et c'est toutes...sorry... c'est toutes des choses que, genre des choses plates. J'aime pas ça l'école ici.

S: Est-ce que tu peux comparer encore les 2 écoles, l'école en Haïti, l'école ici? Comment tu les vois quand tu les compares?

A: Moi, je vais dire que l'école en Haïti c'est meilleur, 100% meilleure que les écoles ici.

S: Ok. Et pourquoi tu dis ça?

A: Parce qu'on apprend mieux.

S: Ok. Quelles étaient tes matières préférées en Haïti?

A: Toutes.

S: Toutes les matières?

A: Oui.

S: Ici quelles on été tes matières préférées?

A: Seulement français et éducation physique.

S: Ok. Et quelles sont les matières que tu aimais le moins en Haïti?

A: J'aimais toutes les matières.

S: Ok.

A: Tout, tout, tout.

S: Et ici, quelles sont les matières que tu aimais le moins?

A: Mathématiques, sciences physiques. Tout ce qui a rapport à maths, je déteste.

S: T'étais déjà au secondaire quand t'es venue ici?

A: Je suis arrivée au secondaire ici.

S: T'as pas été au secondaire en Haïti?

A: Non.

S: Est-ce-qu'il y a eu des professeurs en Haïti qui ont eu une influence sur toi? Qui t'ont influencé à un certain moment?

A: Hmm, comme dans ...?

S: Influençé, des professeurs?

A: Ben, tout ce que je sais, quand j'étais en Haïti, si par exemple, mon professeur, il va être absent, il va laisser tous les enfants dans mes mains pour que j'apprends aux autres. Super bonne, puis, j'aimais ça. Je manquais pas mes cours. Je ne manquais même pas 5 minutes de mes cours.

S: Ok.

A: Parce que j'adorais ça. J'étais la présidente de mes classes. Fait que c'est ça.

S: Ça t'a... Ça a eu...

A: Ça m'a motivée, ouais.

S: Et est-ce-qu'il y a des professeurs ici qui t'ont marquée d'une façon négative ou positive, peu importe?

A: Ben, des fois, j'ai trouvé beaucoup de professeurs racistes là, ici. Par exemple, si tu ne dis pas "Madame", ils vont t'envoyer à la maison, puis ils vont chose sur tes notes. Parce qu'ils m'ont fait couler mon secondaire 2 à Louis Joe parce que j'aimais pas ça dire "Madame si" ou "Monsieur si".

S: Mais, pourquoi tu dis qu'il y en a qui sont racistes?

A: Ben, c'est logique. Tu peux voir que quelqu'un est raciste, qu'il n'aime pas les noirs. Puis, il y en a beaucoup ici là.

S: Comment tu... Est-ce que tu as quelques exemples? Quelques exemples, quelques comportements que tu pourrais...?

A: Par exemple, si tes notes doivent faire plus que les autres pour réussir.

S: Ok.

A: C'est ça, moi, j'ai trouvé ça raciste.

S: Ok. C'est quoi être raciste pour toi?

A: Ben, c'est quand... soit si je suis... par exemple, je suis Haïtienne, je déteste un Dominicain parce qu'il a la peau blanc.

S: Ok. Et quand t'étais plus jeune, quel métier que tu voulais faire?

A: Hmm...

S: Quel ton rêve?

A: Je voulais être Rock Star.

S: [Rires]

A: Je voulais être un star.

S: Rock star?

A: Pas un rock star? Mais, un star tout simplement, like chanter, danser.

S: Et pourquoi tu voulais être une star?

A: Parce que j'aimais ça. J'aimais les musiques. Puis, je regardais beaucoup de télé. Fait que, la télé m'influçait beaucoup.

S: Et tu te disais que ça pouvait t'apporter quoi? Ça pourrait t'apporter quoi être une star?

A: Ben, quand tu regardais les gens à la télé, ils étaient toujours belles, puis, t'sé, on dit toujours qu'ils ont de l'argent. Fait que, je voulais être dans leur coin là.

S: Ok. Et aujourd'hui, est-ce que tu souhaites encore être une star?

A: Non. Je ne me vois pas là-dedans.

S: Qu'est-ce que tu aimerais être aujourd'hui?

A: Massothérapeute.

S: Est-ce que tu comptes travailler pour devenir ça ou...?

A: Oui.

S: Ou tu vas laisser tomber ce rêve?

A: Ben, je commence l'école l'année prochaine là.

S: Ok. Tu vas le faire où?

A: Hmm... C'est ça qe je suis entrain de checker sur internet, quelle école qui offre ça.

S: Et pourquoi en massothérapie? Pourquoi ce choix?

A: Hmm...First of all, il y a de l'argent. Et c'est pas quelque chose difficile. Puis, c'est ça. C'est parce que c'est pas difficile à faire. Et puis, c'est le fun. C'est pasboring comme tranvailler dans un bureau, ou être avocate, tu dois parler pendant toute une journée, faire des mensonges pour débattre les autres. [Rires] Fait, c'est pour ça.

S: Faire des mensonges pour...?

A: Débattre les autres, comme les avocats.

S: Ok.

- A: Je... mais, je... Je déteste pas les avocats. Mais, je trouve leur métier c'est un... J'aime pas ça parce qu'il faut mentir tout le temps même si ça va rien changer. So, j'aime pas ça.
- S: Est-ce que tu peux me citer un... un,,, une personne... une personne qui... dont tu aimes son métier? Tu l'aimes parce que tu aimes le métier qu'il pratique, qu'elle pratique. Ça peut être une vedette, une star, ça peut être quelqu'un que tu vois tous les jours aussi. Quelqu'un que tu aimes beaucoup, que tu admires à cause de son métier.
- A: Non. Il n'y en a pas.
- S: Il n'y a pas quelqu'un qui exerce une profession et tu admires ça. Tu admires cette personne parce que tu admires cette profession-là qu'elle exerce.
- A: Non.
- S: Non?
- A: On va-tu faire tout ça?
- S: Non, non, non. C'est presque fini.
- A: Parce que...
- S: Ça s'est pas là-dedans.
- A: Ça commence à me faire mal là.
- S: On a presque terminé. On a pratiquement terminé. Euh... est-ce-qu'il y a un événement au Québec qui a porter tes rêves quand t'étais plus jeune à changer?
- A: Euh... Mais, quand j'étais en Haïti, j'allais à l'école parce que je trouvais ça le fun, et j'étais bonne, mais je pensais pas vraiment à l'avenir. Comme maintenant, j'ai grandi, je dois penser à demain. Fait que... c'est ça. Mais, le Québec, je pense que c'est un bon... mais, le Canada c'est un bon pays parce que ça donne beaucoup d'opportunités. Moi, la seule chose que je déteste c'est le froid. Puis, à part ça, j'adore ça.
- S: Ok. Est-ce que tu te sens limitée en terme de choix de profession au Québec.
- A: Non.
- S: Tu dis...
- A: Oui, parce que, t'sé, pour être médecin, il faut être bonne en math, il faut être bonne en sciences physiques. Puis, moi, c'est choses là je déteste à cause de tout ça, je ne pouvais pas faire. C'est juste ça.
- S: Mais, tout à l'heure t'as parlé de raciste. Est-ce que tu te sens limitée parce qu'il y a des gens qui sont racistes? Est-ce que tu penses que ça peut te limiter en terme de réalisation, de profession?
- A: Non. Parce que quand t'as quelque chose en tête, ben, tu peux pas laisser les autres te... te... Comment je pourrais dire ça? Je sais pas, mais, tu peux pas laisser les autres to chill down you know. Je ne sais pas comment dire ça en français, mais, ouais. Quand tu as quelque chose, quand tu as un rêve, il faut, même c'est difficile, mais, il faut que tu avances pour que tu puisses réaliser ton rêve. Faut pas occuper les autres, même si ils sont racistes, ou qu'ils vont dire que t'es pas assez bonne. Ils vont dire que t'es pas euh... t'as pas l'opportunité pour, mais, il faut juste que tu t'avances.
- S: Est-ce que tes rêves, tes projets d'avenir ont orienté ton choix de Maison d'Haïti, de travailler à Maison d'Haïti?
- A: Non, vraiment pas.
- S: Il n'y a aucun rapport entre tes rêves et Maison d'Haïti?
- A: Non.
- S: Mais, est-ce que tu peux me dire pourquoi tu as choisi Maison d'Haïti?
- A: Ben, c'est juste que c'est mon beau-frère qui m'a envoyée ici, et puis, il a travaillé ici. Il m'a dit que c'était c'était vraiment facile. Il n'y avait pas beaucoup de choses à faire. C'est juste pour ça. À part ça, c'est tout.
- S: Alors, parce que je voulais te demander est-ce que t'es venue en terme d'affinité parce que c'est Maison d'Haïti? Ou bien en terme d'opportunité?
- A: Non. Avant d'avoir ce job là, je ne savais même pas c'est quoi Maison d'Haïti.

- S: Ok. Alors, si je comprends bien, c'est parce que c'était facile.
- A: Oui.
- S: Et comment tu perçois la communauté haïtienne qui évolue ici?
- A: Tout ce que je sais, on est beaucoup. puis, euh... je pense qu'ils essaient vraiment d'avancer là. puis, vraiment, c'est le moment d'avancer là parce que, avant, t'sé, tu vois qu'il y a les affaires chinois. Les Chinois, ils avancent vraiment bien. Les autres là, mais nous, les Haïtiens, je pense que... je vais pas me mettre dedans là. Quand les Haïtiens sont partis d'Haïti, ils étaient médecins, ou avocats, puis, ils vont pas recommencer à zéro pour pouvoir remonter parce qu'ils disent: "Ben, je suis médecin. Pourquoi je travaillerais dans un McDave?" ou je sais pas, ou quelque chose de même. Mais, cette façon de penser là des Haïtiens vont les limiter un peu à avancer. Parce que, t'sé, quand les gens Chinois là, ils sortent de leur pays, même s'ils commencent par le McDo, mais, après, tu vois toujours qu'ils ont un restaurant. Puis, quand tu arrives dans un restaurant chinois, tu vois seulement les Chinois qui travaillent là-dedans. Et ça Morishe super bien. Puis, je trouve ça vraiment smart.
- S: Et, qu'est-ce que tu penses du projet patrouilleur de rue?
- A: Les patrouilleurs de rue. Qu'est-ce que je pense? Ben, c'est cool. Tout ce que je fais dehors, tu travailles dans la rue. Mais pour les gens qui travaillent vraiment là, qui sont là vraiment pour faire quelque chose, c'est le fun parce que tu travailles avec les autres. Puis tu es là pour d'écouter, puis tu essaies d'aider d'intervenir. Mais, il y en a qui sont là juste pour l'argent, qui fout rien. Fait que, je trouve ça plate.
- S: Et toi, t'es dans quelle catégorie?
- A: Et moi, j'étais là pour aider là. J'étais là pour aider làbecause j'ai trouvé que c'était cool. So, j'ai pris ça cool aussi.
- S: Tu as pris ça cool, c'est à dire?
- A: C'est pas vraiment quelque chose 100%. C'est pas vraiment difficile. Tu es juste comme intervenir auprès des jeunes, les parler. Puis, c'est ça. Mais, il y en a qui restent s'asseoir, qui va rien faire.
- S: Ça t'arrive aussi.
- A: Des fois ça arrive. Mais ça arrive à tout le monde.
- S: Que t'a apporté... qu'est-ce que cette expérience t'a apporté? Positif, négatif, tout.
- A: Avec ce projet-là, ça m'a appris beaucoup de choses, comme sur les autres, sur les autres nations, la façon de vivre, la façon de faire. Ça m'a vraiment appris des choses là que je ne connaissais vraiment pas.
- S: Par, exemple, quel genre de choses?
- A: Comme, ça te permet de connaître ton quartier, un. Puis, ça te permet de comprendre les autres, puis de t'approcher plus des autres. Puis, ça te donne un bon cv. Quand tu vas trouver un job, tu dis que t'as travaillé comme patrouilleur de rue, t'es sûr qu'ils vont mettre en considération parce que quand tu patrouilles, c'est quelque chose. Parce que moi, avant, j'avais peur de faire ça parce que peut être qu'en Morishant dehors je vais manger un coup de poing ou un coup de pied, que les autres vont me faire du mal. Mais, c'est vraiment pas le cas. Ben, que c'est vraiment le fun.
- S: Pourquoi, les gens, quand ils vont voir ça dans ton cv, ça va avoir du poids?
- A: Parce que pour être patrouilleur, ça demande quelqu'un de bien là. Il faut être patient, il faut être compréhensif. Puis, dans n'importe quel travail, si tu n'as pas de patience, tu vas nulle part. Si tu n'es pas gentille, si tu ne sais pas comment parler aux autres, tu vas nulle part. Fait que, ça aide beaucoup.
- S: Si je te demande de... Alice, de... Par exemple, si on te dit, avec les données que j'ai, je peux faire, il y a ce qu'on appelle le roman familial, on peut faire un petit roman qui a une page de couverture, par exemple. Ça parle d'Alice, etc... Si par exemple, pour ce petit roman qui parle de ta vie, on dit: "Alice, on veut mettre ne page de couverture". Quelle image, ça peut

être une photo, un objet, un dessin d'objet, n'importe quoi.

A: Une photo, sur moi.

S: Que tu aimerais. Qu'est-ce que tu aimerais?

A: Une photo.

S: Quelle photo tu aimerais avoir sur la page de couverture, qui te représente?

A: Ben, là...

S: Sur la page de couverture de ton roman.

A: Mais, une photo de moi, là, t'sé. Il y a plein de photos. Il y a juste à choisir une belle photo.

S: Une photo de toi comment?

A: Euh...

S: Qui est comment?

A: Ça, je ne sais pas.

S: Mais, juste une photo de toi.

A: Oui.

S: Une belle photo?

A: Ouais.

S: Les cheveux comment? Par exemple?

A: Les cheveux longs, frisés

S: Ok.

A: Ouais.

S: Et la tenue?

A: Euh...hmm... classique.

S: C'est quoi une tenue classique pour toi?

A: J'adore porter les cravattes. Je ne sais pas pourquoi là. C'est comme tu portes une petite chemise avec une cravatte de femme. Soit une jupe avec des souliers, talons hauts. Puis, comment je peux dire ça, des souliers pointus?

S: Talons aiguilles?

A: Oui. Une jupe ou un pantalon. Puis talons aiguilles. Puis une cravatte.

S: Un pantalon qui colle? Un pantalon large? Un pantalon...?

A: Un pantalon qui colle. Ouais. Je trouve ça sexy, un pantalon qui colle.

S: Et une jupe? Si c'est une jupe, une jupe longue? Une jupe qui recouvre tes genoux? Ou, comment?

A: Ça peut être une... Non, long, c'est pas beau là. Ben, une jupe en dessous des genoux.

S: En dessous des genoux?

A: Ouais.

S: Ça ne te dérange pas si ça ne fait pas sexy ou pas?

A: Mais, je ne sais pas moi. N'importe quoi que je porte, c'est sexy.

S: Oh, ok.

A: Fait que, je sais pas.

S: Ok. Là, tu as travaillé avec plein d'autres jeunes qui ont été tes collègues. Comme je te l'ai dit, ça reste confidentiel. Est-ce que tu peux, en quelques mots, c'est comme parler de chacun, par exemple, Dave, etc...? Tu peux juste... C'est comme... D'abord, de quelle personne tu étais plus proche?

A: Rico.

S: Rico. Pourquoi? Tu le connaissais avant?

A: Non.

S: Ok.

A: Parce que Rico est vraiment gentil.

S: Est-ce-qu'il y a quelque chose d'autre?

A: Non.

S: Ok. C'est lequel des patrouilleurs tu connaissais le mieux? Que tu as appris à connaître

mieux? À mieux connaître?

A: Rico.

S: Rico aussi?

A: Ouais.

S: Ok. Qu'est-ce que tu dirais de Rico? Comment tu le décrirais? En très peu de mots, qu'est-ce que tu dirais de lui?

A: Quelqu'un de très tannant. C'est pas vrai. Non, mais Rico, c'est quelqu'un, like, qui est toujours là pour les autres. Si t'as besoin de n'importe quoi, tu peux demander à Rico, il va te donner. Si t'as besoin de parler, il va t'écouter. Mais, quand ça le tente aussi de t'embêter, il va le faire.

S: Ok. Dave?

A: Je sais pas. Je connais pas vraiment Dave. Ben...

S: Qu'est-ce-qu'il t'inspire quand tu le vois? Pourquoi?

A: Rien. Quelqu'un de très drôle qui va faire rire le monde.

S: Seulement ça. T'as pas autre chose?

A: Oui.

S: Jean?

A: Non, rien, partout.

S: Mais, tu l'as vu. Tu...

A: Rien partout.

S: Quelque chose. Ça peut être négatif. Ça peut être positif. Quelque chose, quand tu le vois, ça t'inspire quoi?

A: Il aime ça. Il est très tannant. C'est quelqu'un de tannant. Dès qu'il arrive, le monde va changer parce que Jean est là.

S: C'est tout?

A: Oui.

S: Gigi?

A: Hmm... Je sais pas quoi dire de Gigi. C'est une petite fille qui est souriante, puis qui cherche toujours le sourire des autres. C'est tout ce que je peux dire.

S: Ok. Steve?

A: Steve, je le vois pas souvent. Fait que, je sais pas vraiment parce que Steve a toujours travaillé à Louis Joe. Puis moi, j'étais à Perreault. Fait que ...

S: Mais, les rares fois que tu le vois, il t'inspire quoi?

A: Rien.

S: Ça ne veut pas dire que c'est vrai, hein, ce que la personne t'inspire. Ça peut être juste quelque chose que la personne te dit.

A: Non, vraiment, rien. C'est quelqu'un comme ça. Quand je le vois, je lui dis "allo". C'est tout.

S: Ok. Bernard?

A: Hmm... Bernard? Hmm... je trouve que Bernard c'est quelqu'un de très intelligent, puis euh... très gentil, qui essaie toujours de comprendre les autres, puis qui va, s'il te voit dans u, il va toujours te demande qu'est-ce-qu'il y a, puis qui va trouver quelque chose pour te rendre heureux.

S: Sami?

A: Hmm... Je connais pas Sami, moi. Je la connais pas. J'ai eu du ... avec elle une fois, depuis ce jour-là je la parle pas. Fait que, je ne sais pas quoi dire d'elle.

S: Mais, qu'est-ce-qu'elle t'inspire quand tu la vois?

A: Euh... rien. Rien du tout.

S: Ok. Marthe?

A: Marthe c'est un tannant. C'est tout ce que je peux dire.

S: Euh... Gil?

A: Ben, Gil, je sais pas moi. Je ne sais pas quoi dire de lui. Je ne sais pas. Je ne sais pas quoi

dire de Gil.

S: Paul?

A: Je sais pas non plus.

S: Frero?

A: Euh... je ne sais pas non plus.

S: Euh... j'ai oublié de te demander quelque chose. Ta mère, c'est quoi la profession de ta mère?

A: Elle est commerçante.

S: Ok. Et ton père?

A: Ben, il fait le taxi. Taxi driver.

S: Et ta mère, c'est quoi son niveau de scolarité?

A: Je ne sais pas parce que j'ai pas grandi avec ma mère. J'ai quitté ma mère depuis que j'avais 2 ans. Donc, je ne sais pas vraiment qu'est-ce-qu'elle fait, comme, qu'est-ce-qu'elle a fait.

S: Ton père?

A: Mon père? C'est un bonhomme très intelligent. Je crois qu'il a fait le rhéto. Rhéto en Haïti, je ne sais pas c'est quoi? C'est l'avant-dernier classe là.

S: C'est comme le cégep ici. Rhéto, philo, c'est cégep ici.

A: C'est ça, il a fait le philo.

S: Et... parce que avant rhéto-philo, c'est comme si c'est le secondaire ici. Et dès que tu commences rhéto-philo, c'est les deux années du cégep.

A: Ok.

S: C'est la même chose. Souvent les gens ne comprennent pas ça. Ils vont retourner aller faire le cégep. Mais ce n'est pas nécessaire. C'est comme t'as fait le cégep. Et... est-ce-qu'il a étudié quelque chose ici? Quand il est rentré ici est-ce-qu'il a été apprendre quelque chose?

A: Non, même pas.

S: Ok. Je pense que c'est tout, Alice.

A: D'accord.

S: Merci beaucoup.

A: Merci à toi aussi.

Annexe 5: Corpus 2 - Entrevues avec les jeunes qui ne sont pas d'origine haïtienne

Entrevue avec Bob

- S: Alors, Bob, on va commencer d'abord je vais te poser quelques petites questions avant d'aborder le vif du sujet, tu as quel âge?
- B: Vingt-deux ans
- S: C'est quoi ta date de naissance?
- B: 20 janvier 1987
- S: D'accord, 22 ans, t'es bien jeune! Et tes parents ont quel âge?
- B: Mon père je ne sais pas trop 48 ans et ma mère, 47, ils ne sont pas trop loin l'un de l'autre.
- S: T'es né ici?
- R: Ouais, absolument.
- S: Et, tes parents?
- B: Oui, euh, mon père n'est pas né à Montréal, ma mère est né à Montréal, mon père est né dans une petite ville tout près.
- S: D'accord, les deux sont nés au Québec?
- B: Ouais, c'est parfait!
- S: Est-ce que vous vous êtes déjà installés quelque part d'autre?
- : Non, pas vraiment non on a jamais essayé de changer de quartier. Mon père, il est allé s'installer à Bellerive, c'est à une demi-heure de Montréal, il s'est acheté une maison, il a vécu avec ma sœur.
- S: Cela fait combien de temps?
- B: Quatre ans.
- S: Alors, si je comprends bien, tes parents sont séparés?
- B: Oui, cela fait longtemps.
- S: T'avais quel âge?
- B: La première fois qu'ils se sont séparés, j'avais peut-être dix ans, la deuxième fois, parce qu'ils sont revenus ensemble.
- S: Tu avais quel âge?
- B: Peut-être onze et ils ont passé quatre ans ensemble et puis il y a quatre ans que ma mère est décédée et c'est fini, mon père il est parti.
- S: À dix ans, cela t'a fait quoi?
- B: Cela m'a fait, en fait, je ne m'attendais pas à cela et puis moi dans ma tête cela allait arriver à tout le monde sauf à mes parents à moi, puis quand j'ai vu que cela arrivait à moi, j'ai été sur le choc et j'ai eu une mauvaise réaction. Une fois plus vieux, la première réaction que j'ai eue s'est d'explosée et de dire « non, non » et cela commençait à rendre les choses plus difficiles à mes parents, mais finalement plus tard j'ai compris c'est tout, c'est ce qui arrive dans la vie.
- S: Est-ce que tu peux nous raconter ce moment-là comment tu as explosé?
- B: J'étais sur le... mes parents, on n'était tous assis là à attendre, ils allaient nous avertir quelque chose on sait assis tout le monde dans le salon on était calme, il fait des préliminaires, ils m'ont parlé parlé et ils ont annoncé la nouvelle et puis une fois qu'ils ont annoncé la nouvelle et moi j'ai sauté sur moi-même et j'ai commencé à dire « non! Non! Non! cela ne se peut pas » et je suis entré dans ma chambre et je disais « non! » Le lendemain, j'ai continué à dire « non! non! et finalement, ils commençaient à digérer un peu plus.
- S: D'accord, est-ce que tu n'avais pas vu que cela allait arriver?
- B: Oui, j'avais vu. Ils disaient, mais j'ignorais, je ne voulais pas croire, je ne voulais pas que ce sera ça l'affaire. Ok, des fois, je me suis dit « ok », ça va s'arranger, ça va changer, mais finalement j'ai vu dans le mille.

- S : D'accord, est-ce quand t'a vécu cela, est-ce que c'était difficile? Est-ce que tu t'es réfugié dans un autre monde?
- B : Ouais, je me suis toujours, j'ai toujours eu des amis proches, des amis, c'est comme des frères, tu vois le gars avec qui j'habite, c'est comme mon frère, on a 22 ans ensemble, cela fait 20 ans que je le connais. Oui, je me suis réfugié avec mes amis, je me réfugiais beaucoup dans la musique beaucoup, plus écouter de la musique beaucoup plus me renfermer dans ma bulle en écoutant de la musique.
- S : Parlons de la musique, quel genre de musique que tu aimes?
- B : Ben, j'aime, euh, en fait, je suis pas mal ouverte, j' aime principalement le hiphop j'écoute du jazz, j'écoute du classique, j'écoute du blues, j'écoute du rock, j'écoute de la salsa, j'aime vraiment toutes sortes de musique dans tout les styles au fond, j'apprécie la musique, j'adore, j'en ai joué.
- S : Et tu joues quel genre de musique, tu joues quoi comme instrument?
- B : Je joue de la trompette, j'écris le rap et puis j'étais dans un groupe de musique avec mes amis, on compose sur l'ordinateur, sur un clavier et puis c'est ça.
- S : Et la musique que vous faites en groupe c'est du rap?
- B : C'est du rap influencé en fait. On fait du rap, on fait du lung, du reggae. On essaie de mélanger les styles, de tester de nouvelles.
- S : D'accord. Les textes parlent souvent de quoi?
- B : Moi, mes textes parlent souvent de mon état d'esprit. Dans l'fond dans les situations de création, je parle souvent de, je parle de toutes sortes de trucs, je m'suis mis une fois dans la peau de quelqu'un qui a vécu l'ouragan Katherine, j'étais quelqu'un qui allait chercher de l'aide dans le village, c'était ça ma chanson ou je me mets dans la peau de trois personnes qui voient l'argent de trois façons différentes dans le monde comme une personne qui est riche, une personne qui vit avec une personne riche et une personne qui n'avait pas d'argent, une personne qui a travaillé vraiment beaucoup pour son argent. Je me mets dans la peau des gens comme ça, je fais des chansons sur la liberté d'esprit, j'essaie de parler sur la société, ..., des failles.
- S : Ok. Quelle place la musique occupe dans ta vie?
- B : Elle occupe une très grosse place dans ma vie, je dirais que sans la musique, je sais pas c' que j'allais faire. J'adore la cuisine, je veux dire c'est mon plan B, mon travail, c'est ça, mais la musique si un jour cela pouvait être mon gagne-pain parce que j'adore c'est tout, c'est mon sang qui coule, cela fait partie du sang qui coule dans mes veines. Si on enlève la musique, je sens qu'il va m'manquer trop de quelque chose-là.
- S : Es- ce que tu as des stratégies pour que cela devienne ton gagne-pain?
- B : Oui, j'ai des stratégies, en fait, j'ai un album d'écrit déjà de quinze pist... j ai mon groupe de musique, on performe déjà sur scène, on a des concepts assez intéressant comme ça parce que on mélange le théâtre et le rap et DJ Hings et la danse sur scène. On pense que cela va être une chose unique et originale, peut-être, ils vont s'tourner vers nous c'est ça.
- S : Là, on a un peu anticipé, mais je trouve ça bien, c'est intéressant. Je sais par exemple qu'il il y a des gens qui vont se réfugier dans la religion, quelle est ta position par rapport à cela, est-ce que tu as une religion?
- B : Moi, en fait, j'ai lu des parties de la bible, j'ai lu des parties du coran, je trouve ça intéressant, je respecte les gens qui vont se réfugier dans la religion, personnellement, moi, je crois pas à cela.
- S : Excuse-moi, tu ne crois pas en la religion ou tu ne crois pas en Dieu?
- B : En la religion.
- S : D'accord.
- B : Je crois en Dieu, moi, la religion a complètement changé Jésus. Pour moi, la religion, ce sont des entreprises qui sont sur la terre pour faire de l'argent, c'est vraiment chiant parce que il y a un tas de moralités, un tas de...je crois pas en la religion, mais je crois en une

puissance supérieure positive, en une puissance supérieure négative.

S : Est-ce que t'as déjà pratiqué une religion?

B : Ouais, au primaire, je n'avais pas l'choix, j'étais dans des cours de religion, j'allais à l'église, je me reconnaissais jamais, je le faisais, on me disait de rester dans les prières, je me sentais pas bien là-d'dans, je n'étais pas comme je me sentais protéger et guider ou quoi que ce soit non, je veux dire s'il y a quelque chose qui me guidait c'est bien, c'est tout c'que je voyais avec mes yeux c'est tout c'que j'écoutais avec mes oreilles, je veux dire la religion c'est pas ce que j'aurais dû à entendre.

S : Cette période, elle a duré combien de temps? Cela s'est arrêté quand t'avais quel âge?

B : Cela s'est arrêté aussitôt que j'ai fini de quitter le primaire, j'avais douze.

S : Tu dis, on t'a poussé à le faire, c'est qui le « on »?

B : L'école, c'est l'école. J'avais pas le choix de décider, il y avait un cours de morale, un cours de catéchèse dans l'fond et le cours de moral, j'avais des problèmes avec elle, je n'aimais pas le professeur qui enseignait la morale elle est dans la religion et tout mes amis commençaient à y aller, j'ai donc suivi le troupeau, je me suis rendu compte vite que je n'aimais pas ça, j'ai continué quand même, c'était l'école et puis j'étais avec mes amis dans ma classe, j'ai appris des affaires, pas tant que ça.

S : D'accord quel genre d'affaires?

B : Je sais pas, j'ai appris comment les gens voyaient la religion, comment les gens pratiquaient la religion, j'ai appris qu'est-ce qu'ils pouvaient mettre sur le dos de la religion, j'ai appris qu'est-ce qu'ils pouvaient espérer de la religion, j'ai appris toutes sortes de points de vue face à la religion des autres personnes, c'est ça j'ai appris, qu'est-ce que c'était, c'est ce qui à fait en sorte que je me suis pas accroché.

S : Est-ce que c'était une religion particulier ou est-ce que c'était?

B : Euh, euh.

S : Le catholicisme?

B : Oui, le catholicisme, la religion catholique.

S : Et tes parents par rapport à cela, tu me dis que t'es allé suivre le cours de religion et tes parents, ils ont opté pour quelque chose.

B : Non, mes parents m'ont toujours laissé choisir, ils m'ont informé sur le choix et ils m'ont laissé toujours choisir. Mon parrain, lui, il est programmé dans la religion, il était vraiment stricte parce qu'il n'avait pas l'choix parce que ces parents l'avaient obligé, ils ne m'ont jamais obligé à faire rien, mais ils ont commencé à faire des choses plus vieux, ils ont commencé à savoir vraiment, mais plus vieux, maintenant, ils réorganisent toute la direction de la vie. Moi, ils m'ont toujours dit « fais ce que tu veux, c'est ça, ça t'intéresse, ça t'intéresse ». Ils m'ont jamais poussé en fait.

S : Si je comprends bien, t'as jamais vu tes parents aller à l'église?

B : Non, jamais.

S : Pour les funérailles?

B : Oui, pour les funérailles, mais pas pour pratiquer quoi.

S : C'était quel type d'église? Catholique?

B : Oui, catholique.

S : Alors, t'as jamais accompagné ta mère ou ton père à l'église même pas une fois?

B : Non, c'est moi qui voulait aller à l'église pour Noël, je voulais tout l'temps d'aller dans les messes de minuit.

S : Pourquoi?

B : Je sais pas, ça m'intéressait parce que tout l'monde allait à la messe de minuit, j'ai trouvé cela cool, tout l'monde allait à la messe pendant la nuit, plein de monde rassemblée, j'ai toujours voulu entendre ce qu'ils disaient...

B : T'en as entendu parler par qui?

B : J'ai grandi avec des Italiens religieux. J'ai demeuré à la Petite Italie, c'est un petit quartier

tranquille, après ça j'ai déménagé dans Villeray mais c'est vraiment dans la Ptite Italie que j'ai vraiment eu plus d'activités que j'ai eu plus de connaissances c'était plus mouvementé dans la Ptite Italie là où j'ai connu plus de monde des Italiens d'ailleurs je me rappelle j'allais des fois à l'église...j'allais à l'église avec eux le dimanche juste pour voir c'était, on était jeune et ça me faisait rire de voir les vieilles personnes qui chantent des fois qui n'l'ont pas qui n'arrivent pas à bien chanter je j'écoutais quand même la seule chose c'est que je n'me levais pas pour aller prendre l'hostie parce que j'étais pas au fait je n'suis pas baptisée. Je n'veux pas me réfugier dans plusieurs philosophies je crois en plusieurs philosophies.

S : Et Saint-Michel dans tout ça?

B : St Michel c'est, à partir du moment j'ai déménagé dans Villeray, j'ai déménagé dans Villeray tout d'suite après le primaire, après j'suis allé à Perrault, Joseph François Perrault, mon école secondaire dans le fond

S : Pourquoi?

B : Parce que c'est une école de musique, c'était quand même une école assez réputée de musique, une école publique, c'était une école de St Michel quand même, c'est vraiment, ça a été une expérience vraiment intense, c'est vraiment enrichissant parce que j'ai connu plein de monde, plein de sortes de monde. Au primaire j'allais aussi dans une école mélangée où est-ce que j'étais le seul Blanc puis je connaissais beaucoup de gens de partout, beaucoup de personnes de partout. Quand je suis arrivé à Perrault c'était la même, j'ai continué dans le mouvement, c'était vraiment apprécié en plus c'était une école de musique pour m'initier à l'orchestre symphonique.

S : Choix de qui?

B : Mon choix. À la base c'est soi que j'allais au p'tit chanteur du Mont-Royal ou soit que j'allais à Perrault, à l'école François Perrault. J'ai passé les auditions pour les petits chanteurs du Mont-Royal, la dernière j'ai pas passé, fait que j'ai échoué, j'étais pas mal déçu mais en fait à bien y penser j'aurais jamais voulu aller là-bas, c'était Perrault là mon destin, c'était c'était, j'aurais pas pu aller ailleurs.

S : Pourquoi?

B : Parce que moi j'suis une personne ouverte là-bas à Perrault non aux Ptits chanteurs du Mont-Royal, je n'sais pas si tu sais c'est quoi la, c'est c'est c'est vraiment un peu snob à fond, c'est des riches qui envoient leurs enfants là, c'est grosse chorale réputée dans le monde au complet la, té c'est un autre mood la, c'est pas moi, je n'suis pas un snob, j'aime pas les gens qui ont plein d'argent, j'aime mieux les gens qui ont pas d'argent, j'aime mieux, c'est plus intelligent, c'est, ça pense plus, je sais pas, c'est pas, j'aime pas, j'aurais pas été bien, pas la personne que je suis maintenant, je suis assez fier de ce que je suis.

S : Tu n'aurais pas été fier. Qui tu es maintenant?

B : Je suis personne qui connaît quand même beaucoup de coutumes, de cultures de partout. J'ai grandi avec des gens différents ça fait que je connais plein de facettes de plein d'choses, je connais pas tout, on apprend toute notre vie, mais j'veux dire, mais c'est tout dans le fond, je suis une personne mélangée dans le fond, j'ai capté de tout de plein d'affaires, j'veux dire, j'suis capable d'accepter tout, j'suis capable d'accepter plein de choses parce que j'ai vu, je suis capable d'accepter tout parce que j'ai vu plein de choses, si j'avais rien vu si j'avais été dans ma ptite pièce avec d'autres p'tit chanteurs du Mont-Royal, puis on parle de problèmes de riches de problèmes de de, moi j'ai pas mon ptitbisoule, mon ptit gadget, t'sais à la place de parler de musique, de danse, de rap ou de...je sais pas.

S : Quelles langues tu pareles?

B : Je parle français pis anglais mais je me débrouille dans une coupe de langues mais je veux pas t'sais, je veux pas promotionner le fait que je suis capable, je suis pas capable au fait je me débrouille quand même en espagnol, je me débrouille en créole quand même pis en italien, c'est pas mal tout la. Je connais quand même un ptit répertoire de mots en arabe

mais c'est pas la grosse affaire la vu que j'ai connu plein de monde , j'ai appris des des, toutes sortes d'affaires, je les ai entendu parler avec leurs parents leurs proches, fait qu'ça rentre veut veut pas, plus l'italien que le reste vu qu'j'ai grandi dans la Ptite Italie puis l'espagnol parce que ça ressemble à l'italien c'est ça, pis le créole, le créole j'ai grandi, j'ai vraiment parlé avec des amis, tu sais, souvent je blaguais avec eux comme ça, fait qu'ça rentre au fur et à mesure. C'est une langue quand même qui est partie du français ça c'est une facilité.

S : Dans quelle situation tu utilises le créole haïtien? J'imagine que tu parles du créole haïtien?

B : Oui. Je connais des ptits de créole guadeloupéen mais...Je sais pas disons à l'école, disons nous autres on a un ptit langage un peu comme en France on inverse les mots qu'on veut pas qu'les gens comprennent, on inverse les mots, ça s'appelle du verlan ou si des fois le monde connaisse le verlan ou suis avec un ami Haïtien ou bien Guadeloupéen, on va...je vais dire des ptits mots en créole...C'est pas 100% sérieux, j'suis jamais 100% sérieux quand j'parle créole. J'ai trop vu, j'ai vu du monde, j'avais une copine avant, elle parlait tout le temps en créole, c'est une Québécoise, elle parlait tout le temps en créole et ça m'faisait tellement rire, on dirait qu'elle s'oubliait tout le temps elle-même tellement qu'elle parlait créole, elle parlait, elle me parlait créole à moi (avec emphase). T'sais à un moment donné, j'ai fait, j'ai la misère à parler créole des fois, elle, elle parlait bien lamais Il y a d'autres choses qui rentrent en ligne de compte, la gêne, je parle pas souvent quand je parle.

S : D'où est venue cette capacité de parler créole? Chez ta copine?

B : ...elle, c'est une autre affaire, j'ai été beaucoup avec des Haïtiens, j'ai encerclé d'Haïtiens longtemps ok j'étais dans l'équipe de basket, j'ai eu 3 copines haïtiennes, j'ai vu leurs parents, j'ai vu les parents de mes amis aussi, je suis allé chez eux, j'ai entendu comment ça parlait veut veut pas j'étais entouré de ce monde la, ça rentre veut veut pas, je suis quelqu'un qui est à l'écoute, fait que ça n'a pas le choix de rentrer.

S : Tu as parlé des Italiens, tu as fréquenté beaucoup d'Italiens, à quel moment les Haïtiens sont rentrés dans ta vie?

B : Vraiment au secondaire la, au début en secondaire I moi j'étais un skater, je faisais du skater, souvent les skater se tenaient avec des groupes de skaters, des Black avec des Black, à l'époque c'était Latino avec Latino, Asiatique avec Asiatique, Blanc avec Blanc.

S : En quelle année à peu près?

B : C'était genre 98 chose comme ça. C'était pis le monde se regroupait comme ça, puis il y avait souvent des problèmes de clic tout ça, à moment donné, t'sais moi vu que j'avais des cours mélangés avec plein de monde, ben j'suis sociable, j'suis une personne ouverte que ça a fait en sorte que j'ai rencontré des gens puis malgré le fait que j'faisais du skate, jouais au ballon, au basket, fait que j'ai mélangé comme, on a mélangé les groupes dans le fond. Plus les années je remarquais tous les groupes se mélangeaient, tout le monde parlait créole, tout ça, c'est une affaire que j'ai remarqué aussi c'est que tout le monde parle créole un peu, t'sais j'veux dire je connais plein d'monde, des jeunes de mon âge qui sont allés dans des écoles publiques secondaires comme Louis Jo, comme Georges Vanier, Lucien Pagé des trucs comme ça, tout l'monde connaît le créole un peu là c'est fou la, on comprend tous si on dit des mots en créole.

S : Est-ce que c'est le cas de toutes les autres langues qui sont en présence?

B : Non! Non! C'est vraiment, je sais pas pourquoi. Peut-être que ça nous a tous attirés un peu cette langue-là, ça nous a tous piqués un peu cette langue-là. C'est intéressant quand même la, pis je sais pas c'est rentré dans la tête à plein de monde.

S : Intéressant dans quel sens?

B : Je sais pas. Le fait que ce soit, qu'y a des mots qui ressemblent au français, que ce soit pas comme en français, t'sais. C'est beau. Moi, je trouve cela beau à entendre la. Moi, je sais, c'est c'qui m'a intéressé dans le fond la, c'est que ça vient du français, au fait c'est pas exactement, au fait il y a de l'espagnol, du français et pis c'est ça, je pense. C'est ça.

...(rire)

B : Je sais pas, je suis pas sûr la, mais je sais qu'y a de l'espagnol, du français, moi ça m'intéressait de voir c'est que des fois ça sonnait une phrase presque quasiment en français, d'autres fois ça n'sonnait pas pantout comme du français...il y a des mots qui ont complètement changé, c'est intéressant la.

S : Si je comprends bien quand les Haïtiens s'expriment en créole, tu les comprends?

B : Oui, absolument! Je comprends. C'est sûr des fois il y a des ptites lacunes la, je comprends pas tout tout c'est sûr si un Haïtien qui vient d'arriver d'Haïti parle le créole comme un d'mes amis la qui s'appelle Frero, il parle vite ou il parlent, ils mangent quasiment leurs mots ça, je comprends pas.

S : Frero de Maison d'Haïti?

B : Oui, c'est lui quand il parle créole la, je comprends pas. C'est particulier de la place où est-ce qu'il vient. Il paraît tout l'monde parle comme ça. Pis des fois, c'est c'est, le débit va trop vite pour moi qui fait qu'je comprends pas. Mais, t'sais en général il y a du monde qui parle à côté de moi dans le bus, je vais comprendre la.

S : Est-ce que tu as une façon particulière d'utilise le créole?

B : C'est vraiment un mot comme ça dans l'milieu de la phrase qu'on va utiliser, je sais pas.

S : ...

B : Phrase française pis un mot. Souvent c'qui rentrait ces temps-ci dans notre, t'sais quand on n'a pas d'argent on l'dit en créole. Je sais pas on dit tout l'temps ça. On dit quoi d'autre? Quand on a faim. On dit c'est m' grangrou, c'est comme ça, il y a des ptits mots, je n'peux pas dire maintenant comme tout la. Il y a toujours des ptits mots créoles dans nos phrases en français quand on parle en tout cas. C'est rendu une habitudes genre.

...

B : ça dépend avec qui genre, je sais pas. Disons quand j'suis avec mes parents, j'vais genre j'vais pas parler avec des mots en créole. C'est avec plus les jeunes dans le fond c'est plus avec les jeunes.

S : Et pas forcément les Haïtiens?

B : Non. Non, pas forcément des Haïtiens. Comme je te disais, on connaît tous pas mal le le la langue dans le fond.

S : Est-ce que cela t'es déjà arrivé d'utiliser la langue comme une stratégie?

B : À part pour éviter de se faire comprendre, non la. C'est juste des fois, on était dans des places où est-ce qu'on savait qu'le monde ne comprenait pas le créole pis que, on ajoute une coupe de mots que les gens ne comprennent pas, après ça non.

S : Ça c'est quand t'es avec un Haïtien?

B : Ouais! Ouais!

S : des gens d'où?

B : Ça dépend de la situation, ça peut être des gens de partout, disons on est dans une fête pis, il y a de quoi qui se passe, pis on veut passer un message sans que ça soit nécessairement tout l'monde qui comprenne, ben on va l'faire comme ça.

S : ça s'passe pas à St-Michel alors?

B : s'y a du monde de St-Michel c'est sûr qu'ils vont nous comprendre la. On utilise plus le verlan, qu'est-ce que je disais tantôt, on change les mots à l'envers fait que c'est moins facilement compréhensible.

S : Et chez toi c'est quelle langue?

B : Français. Sa sœur a eu de la difficulté à s'intégrer dans les écoles secondaires à Montréal. Elle est donc partie à Beloeil. ...Ici le monde est méchant c'est pas cool ici. Il faut avoir les qualités requises pour s'intégrer dans les écoles secondaires ici. Ma sœur n'a pas beaucoup d'amis. Elle a de bonnes amies...C'est pas comme moi, moi c'est intense, j'ai beaucoup d'amis, ça roule ma relation avec les gens...J'en connais du nouveau, pis il y a des gens qui sont là depuis 20 ans la.

- B : J'ai toujours eu des amis respectueux. Aussitôt que moi je faisais le choix de les amener chez moi, je savais qu'ils étaient respectueux. J'ai des amis pas respectueux qui vont me respecter moi, mais je sais pas comment ils vont réagir dans certaines situations, je n'me risquais même pas de les amener chez moi. En général, mes amis ils me respectent, vu qu'ils me respectent moi, ils respectent mes parents plus t'sais. Les parents c'est les parents, on les vouvoie. Souvent, ils se faisaient vouvoyer, il n'y a jamais eu de problèmes, moi j'amenais souvent mes amis chez moi. On écoutait de la musique, on pratiquait, on s'amusait. Quand je sortais avec une haïtienne, elle venait faire la tête à tout l'monde chez moi (rire). Elle venait tresser tout l'monde chez moi, fait que il y a une fil de 4, il y avait souvent des amis qui venaient me voir vraiment plein, puis on bouffait, on s'amusait. Puis ma mère, elle, souvent elle n'était pas là quand y avait tout s'monde la, mais ça la dérangeait pas.
- B : C'est sûr si j'arrivais avec un ami qu'y a d'l'air d'un gros drogué qui a une mauvaise influence sur moi, qui a d'l'air bizarre, c'est sûr que mes parents vont dire écoute il a d'l'air bizarre, qu'il a l'air un peu drogué je sais pas. Ils me l'diraient, mais ils me diraient pas non tu ne te tiens pas avec lui, tu n'le vois, tu n'l'emmène pas ici pis blablابلابلابلabl. Mes parents ils ont fait une bonne job dans l'sens j'avais peur quand même de leurs punitions la si on veut. Ils avaient un pouvoir sur moi, mais c'était genre le pouvoir absolu la, t'sais! Ils étaient pas genre ils m'contrôlent, ils m'contrôlent... Quelqu'un qui se fait contrôler il va exploser tout l'temps. Un résultat qui arrive souvent l'explosion quand tu te fais contrôler. C'est la rébellion après la pis mais parents ils comprenaient ça alors ils disaient pas... mes amis... ne pas les voir blablابل. J'ai toujours eu toutes sortes d'amis j'ai toujours su qui c'est que j'pouvais amener à la maison. Il y a des amis que j'amèrerais jamais à la maison, je sais que mes parents m'auraient dit qu'ils les trouvent bizarre jamais plus.
- B : J'aime les amis créatif.s.
- B : Je pense être in soit tu l'as soit tu n'l'as pas. Être in, ce n'est pas quelque chose que j'ai développé, je fais c'que j'aime, je me pose pas la question... C'serait encore une fois une question d'apparence, je m'en fous un peu.
- B : Une chanson qui m'a beaucoup marqué dans la vie? Le 1e album d'I am (Ayam). (Il l'écrit. Fuck! (se parlant à lui-même). L'école du micro d'argent, c'est le titre de l'album... C'est du rap français de France... Ça parle de plein d'affaires. C'est surtout axé sur des trucs qui se passent en France... Il parle des mots. C'est vraiment de la prose la. Il parle des mots c'est comme si c'était des lettres c'est comme si c'était des femmes puis lui le pimpe il utilise les lettres pour gagner sa vie, il les envoie à des places, il les mets ensemble, il forme des phrases, c'est comme plein de métaphores intelligentes c'est toutes sortes de trucs comme... pousser la. L'album il est bon au complet la.
- B : parce que c'est le 1e album dans ma langue j'ai entendu, je comprenais pis ça m'a tellement touché la richesse, la poésie, la constance dans le rime, tout l'ensemble dans le fond, ça m'a vraiment impressionné. C'est c'qui a commencé a me faire penser que j'aimais vraiment ça, puis moi aussi j'pouvais peut-être écrire puis j'ai commencé à écrire. Après boum! J'ai commencé à faire des gens et c'est comme ça...
- B : Rapidement comme ça. La musique qui m'a beaucoup marqué y en a plein, mais le film qui m'a beaucoup marqué y en a plein fait qu'la Matrice 1. (concept intéressant : 2 mondes : apparence et réalité) Il n'utilise pas souvent l'internet. Au début du secondaire, tout le temps. Aujourd'hui, messages envoi, consultation, vérifier un vidéo. -film de science fiction : ça transporte dans un autre monde, j'pense que la meilleure chose qu'un film puisse faire c'est de te transporter dans un autre monde... Tu peux penser qu'est-ce que tu veux, tu peux inventer qu'est-ce que tu veux.
- B : Le temps que j'ai passé à la Ptite Italie valait autant que le temps que j'ai passé à St-Michel en terme de constructivité. Même si ce n'est pas le même laps de temps que j'ai passé dans ces 2 quartiers là. J'ai appris autant dans les 2 quartiers. J'ai pas mal ces 2 quartiers la

comme quartiers préférés. St-Michel, la Ptite Italie je connais plus de monde vu qu’j’ai habité la pendant 12 ans.

Au fait, il n’a jamais habité St-Michel, il a juste fréquenté pendant toute la période de son secondaire une école de ce quartier (10 ans).

B : Le projet de la Maison d’Haïti justement ça m’a fait retourné à l’école secondaire puis revoir du monde que j’avais pas vu depuis longtemps en même temps connaître du nouveau monde pis ça roule quoi.

(58:38)B : Ça sûr que ça t’a fait plonger dans la nostalgie du bon vieux monde, c’est l’fun de revoir les vieux visages, c’est bien de retourner sur un terrain qui t’a marqué, qui t’a forgé dans l’fond. Fait que c’est sûr qu’ça m’a fait du bien.

S : Est-ce que tu peux nous parler un peu plus de cette expérience, puisque tu dis que ça t’a forgé, ça t’a construit?

B : Oui, toutes les situations que j’ai vues. Avant j’étais quelqu’un de pas mal timide, j’étais quelqu’un de pas mal gêné t’sais. Je m’la fermait tout l’temps je disais rien. À un moment donné il y a des gens qui m’ont aidé à passer à travers c’est ptite gêne la qui vraiment pas à sa place, la gêne c’est con, c’est encore une histoire d’apparence. Ça fait en sorte que tu t’exprimes pas, que tu dis pas c’que t’as à dire. Pis tu t’sens mal veut veut pas. Moi, quand je m’exprime pas je me sens mal, j’ai besoin de dire c’que j’ai à dire. Pis si je ne le dis pas, j’sais, je suis renfermé sur moi-même dans le fond.

S : C’est qui ce monde-là qui t’a aidé?

B : Bennn, toutes les amis d’aujourd’hui-là encore au fond, toutes les amis je me suis mis de plus en plus à l’aise, des amis avec qui je me suis mis à oublier tout le reste à cause d’eux, pis à cause de ça, dans l’fond, j’ai oublié ma gêne. Je me suis mise à plus m’exprimer. Puis, des gens qui m’avaient pas vu depuis un bon bout qui m’ont vu y a pas longtemps, m’ont dit j’avais comme...à ce niveau-là, j’étais vraiment une autre personne à ce niveau-là, je m’exprime vraiment beaucoup, je parle vraiment beaucoup pis j’ai j’aij’ai une facilité là-dedans tandis que avant j’avais pas de facilité. Je pense que ces gens-là m’ont aidé pas mal.

S : J’ai de la misère à croire que t’as été différent.

B : J’étais vraiment différent...je devenais rouge rapidement, j’étais tout l’temps gêné. Maintenant, ça m’en prend beaucoup avant de devenir rouge.

S : Est-ce qu’il y a un quartier à Montréal où tu aimerais demeurer plus tard?

B : Mmmm. J’aime bien Villeray, j’aime bien où est-ce que ma mère habite en ce moment, t’sais, c’est entre. C’est un quartier qui est, t’sais, t’as du mouvement, mais en même temps t’as des p’tits trucs qui sont qui sont calmes et paisibles, pleines d’arbres, j’aime bien ça. Autant qu’t’as une ptite rue relaxe, l’autre rue d’à côté, t’as un terrain de basket avec plein de monde qui joue tout le temps, il y a du monde qui habite partout que je connais, fait que j’aimerais bien habiter dans Villeray ou dans la p’tite Italie, mais la p’tite Italie, j’aimerais ça habiter là aussi, mais c’est trop chère. C’est ridicule comment c’est chère, puisque c’est la p’tite Italie.

S : Ok.

B : Ben, ouais, la p’tite Italie, ça c’est d’la nostalgie, c’est là qu’j’ai grandi. Fait qu’je voudrais habiter là. Mais, t’en qu’à y être, si je pouvais m’acheter une maison dans ces quartiers-là, j’aimerais ça. Plus tard, j’aimerais ça avoir une maison.

S : Dans quel coin? C’est dans un de ces coins-là où ailleurs?

B : Peut-être ailleurs, je sais pas. Là où la vie va m’mener.

S : Qu’est-ce que tu aimerais?

B : Qu’est-ce que j’aimerais vraiment là? Qu’est-ce que j’aimerais vraiment là? C’est avoir une maison dans un autre pays-là. J’aimerais ça avoir une maison où est-ce qu’il fait tout le temps chaud. J’aimerais ça pouvoir bouger comme mon oncle. Dans l’fond, mon oncle, il

habite en Afrique, il a une maison en Afrique, il a une maison ici. Mais, j'aimerais avoir une maison à quequ'part d'autre, comme dans un pays dans l'sud. Histoire de, je sais pas, je suis bien quand je suis dans le sud-là, je suis suis, je sais pas. J'ai toujours été bien, je suis allé en Afrique quand j'étais jeune pendant presque 2 mois. Je me sentais super bien là-bas.

S : T'avais quel âge?

B : J'avais 15 ans.

S : C'était dans quel objectif?

B : L'objectif de me faire ouvrir l'esprit.

S : C'était une initiative personnelle?

B : De mes parents. Ouais, mes parents n'avaient pas beaucoup d'argent, ils se sont mis presque dans la merde pour m'envoyer en Afrique parce qu'ils savaient que ça allait forger mon esprit dans l'fond que j'allais voir toutes sortes de trucs, que ça allait me rendre plus intelligent. (rire) Entre guillemets-là, pas plus intelligent, t'sais quand tu vois plus de choses veut veut pas tu fais plus de liens...j'pense que l'intelligence ça vient d'là un peu.

S : T'as été dans quels pays d'Afrique?

B : Au Tchad et au Cameroun.

S : D'accord. Ton oncle lui, il habitait?

B : Il habitait dans c'temps-là au Tchad. Mais, là depuis, il a fait le Burkina Faso, il a fait la Guinée, il a fait Côte d'Ivoire, il est allé en Haïti aussi. Pis, heu, c'est ça, il a fait pas mal de place-là. Je n'les ai pas toutes dans la tête-là. En ce moment, il est peut-être en Côte d'Ivoire.

S : Quel est ton plus grand rêve dans la vie?

B : Réaliser ma musique. Que les gens puissent écouter ma musique et, dans l'fond, de faire voir aux gens ce que j'ai dans la tête. C'est ça là mon plus grand rêve, de faire voir le plus de monde possible qu'est-ce que j'ai dans la tête.

S : Tu peux me rappeler c'que tu as dans la tête s'il te plaît?

B : Toutes sortes de concepts de de d'idées je sais pas. Toutes les textes que j'écris j'aimerais ça que ce soit tout l'monde qui les entendent. Toutes les mises en scènes que je pense sur scène. Je veux que ce soit tout le monde qui voit ça. C'est c'est je sais, je pense que voir une nouvelle façon de penser ça ouvre l'esprit des gens. Je pense que moi avec ma façon de pensée t'sais on est pas mal penché sur la spiritualité et la spiritualité, ça peut apporter à beaucoup de monde, dans un monde où on ne dit pas de créer, on ne dit pas de te libérer, de partir, on te dit de travailler, de faire rouler la société, on t'dit que ton but dans la vie, ça doit être cela, mais ce but, dans l'fond, il va faire rouler la société, c'est pour ça qu'on veut qu't'es ça dans la vie, on veut qu't'es ça comme but pour pouvoir faire en sorte que les choses roulent. Moi, j'aimerais bien que les gens s'arrêtent dans leur vie et puis qu'ils disent un peu « Wooo! On va arrêter un p'tit peu et puis on va relaxer et se libérer, essayer de créer, je n'sais pas. S'il pouvait avoir plus de personnes qui créent, qui peuvent avoir des frissons en écoutant d'la musique, qui peuvent ressentir des choses plus, j'aimerais cela parce que je sais c'est pas assez, le monde sont pas assez euh émotionnel, émotif quoi. Si je pouvais être Morishand d'émotions quoi.

S : Est-ce que tu penses que tu te rapproches de ce rêve-là?

B : Bien sûr! De plus en plus que le temps avance quoi que je crois que ça se concrétise, t'sais, on passe les auditions aux bonnes places, on fait des spectacles, mais t'sais, il y a des p'tits problèmes tout l'temps avec les groupes, c'est sûr et c'est pas facile un groupe qui fait qu'on doit passer à travers des p'tits trucs, mais oui on avance epi toute on a vraiment l'fun parce que de plus en plus on maîtrise et plus en plus qu'on maîtrise et plus en plus qu'on se dit que les gens vont aimer c'qu'on fait, mais t'sais c'est un processus qui est assez compliqué dans la vie, vu que c'est pas ça que la société veut que tu fasses, tu vois. On va pas t'dire « oui, il va de l'art, woah! ». C'est pas, c'est difficile de percer là-d'dans, de se faire

remarquer, ça passe ou ça casse, c'est ça ce monde-là. Il faut qu't'es confiance, il faut qu'tu sois prêt à peut-être vivre, vivre un peu de façon pauvre pendant comme un certain temps, quitte à ce que les choses un jour partent. Mais, c'est ça qui est important, je pense. L'argent, oui, ça va t'rendre super riche, mais je pense qu'il faut que tu gardes la tête et puis la tête, c'est le plus important je pense.

S : Parfois, on anticipe, c'est pourquoi je retourne sur quelque chose dont on a parlé tout à l'heure. Tu m'as parlé de ta connaissance de la langue créole tout à l'heure. Est-ce qu'il t'arrive d'utiliser le créole dans tes productions?

B : Pas vraiment, j'utilise pas vraiment le créole dans mes créations. Je sais pas. Je me dis, c'est pas, t'sais, comme vraiment la prose, c'est intense-là, tu sais si j'étais. J'utilise pas parce que j'suis pas Haïtien, je me dis, dans l'fond-là, t'sais. J'ai pas à utiliser ça dans ma prose, je me dis-là. C'est pas mal ça-là, j'ai jamais utilisé, peut-être un jour, qui sait?

S : Est-ce que ça t'arrive d'écouter de la musique haïtienne en créole?

B : Oui. Ça s'est sûr. J'ai des amis qui rapent en créole. J'écoute, j'aime bien le zouc, le compas, c'est bien-là quand c'est c'est. Il y a des bonnes tounes de ça-là. Oui, je l'écoute des fois. J'aime aussi, j'aime bien aussi le soca. Fait que ouais, ça m'arrive souvent d'écouter de la musique en créole.

S : Est-ce que ça t'arrive de participer à des festivals haïtiens à Montréal?

B : J'ai pas vraiment participé, j'ai assisté. J'ai pas vraiment participé-là. Euh! J'ai été dans des festivals, dans des fêtes, dans des mariages, toutes sortes de trucs-là, des festivités haïtiennes dans l'fond, ça m'est souvent arrivé d'aller manger des tonnes de bouffes haïtiennes dans des rassemblements ou quoi qu'ce soit-là. J'aime beaucoup ça des Haïtiens, il y a souvent de la bonne bouffe dans les rassemblements, pis la bonne bouffe, c'est qu'chose de, un autre truc de la vie qui est important.

S : Et, pourquoi Saint-Michel n'est pas pour toi un choix de quartier pour vivre?

B : Ça pourrait, ça pourrait être un, je sais pas, parce que j'aime bien retourner où est-c'que j'ai grandi, c'est c'est. Pourquoi je suis comme ça? Je me suis dit que j'allais un jour habiter dans les quartiers où est-ce que j'ai grandi. Je sais pas pourquoi, c'est la nostalgie, t'sais. Saint-Michel, c'est sûr que je pourrais habiter là, ça m'dérangerait pas. C'est sûr que je connais plein d'monde aussi, mais j'ai pas, je ressens pas le besoin d'habiter là tandis que je ressens le besoin de retourner où est-ce que j'ai vécu tant d'années. Je n'sais pas pourquoi. C'est peut-être un peu, comme il y en a qui vivent dans un pays qui vont retourner, qui vont partir de leur pays et plus tard ils vont vouloir retourner dans leur pays. Moi, je vais rester dans l'même pays tout l'long. C'est une question d'quartier ça, p'tite échelle.

S : Et, pourquoi Rosemont? Parce que là maintenant tu es à Rosemont. Depuis combien de temps au fait?

B : Depuis un an et demi.

S : Pourquoi t'as choisi Rosemont?

B : Pour le prix des apparts. C'est tout-là, c'est pas. On magasinait. C'est c'qu'on a trouvé de plus intéressant dans l'fond côté qualité, qualité-prix, c'était Rosemont parce que sinon c'est pas mal toute cher, c'est pas mal toute, soit que c'est c'est pas cher et c'est en mauvais état, soit que c'est super cher, que c'est moyen, c'est même pas si beau qu'ça juste à cause du quartier, fait que, on s'est dit genre un quartier neutre, c'est Rosemont. C'est pas mal, ça se fond entre Plateau Mont-Royal et Saint-Michel, c'est pas mal calme, puis c'est pas loin de tout. J'ai dit « pourquoi pas? ».

S : C'est bien beau hein?

B : Ouais, ouais, c'est beau. Où est-ce qu'on était avant, c'était vraiment plus beau c'était vraiment grand. On était dans un studio dans l'sous-sol, donc on avait 2 étages, c'était vraiment l'fun, mais c'était cher, c'est pour cela qu'on a déménagé ici. C'est vraiment moins cher, mais c'est plus petit.

S : Là où t'étais, c'était Rosemont aussi?

- B : Oui, c'était sur la 16ème avenue et Laurier. C'est juste à côté. Pis, finalement, trop cher, c'est trop cher veut veut pas juste t'sais ici on paye, on paye 700, 750 tandis que dans, à l'autre place on payait 1060, rien inclus. Ça revenait à comme 1300, 1400 pour tout. À mon avis, c'est trop cher.
- S : Ici, c'est chauffé? Cela ne fait pas partie de l'entrevue (rire)
- B : Ici, c'est pas chauffé non plus, ça revient à, mais vu qu'on est 2, c'est bon. C'est partout à 2, donc c'est moins cher. Ça devient à date une toute p'tite facture, toute p'tite. C'est l'fun.
- S : C'est combien de chambres? Vous avez combien de chambres à coucher?
- B : C'est un 4 et demi ici. Lui, il a sa chambre, moi, j'ai ma chambre, salon, cuisine.
- S : Mais, c'est bon.
- B : C'est l'fun. Au fait, c'est c'qu'on avait besoin pour pas vider le portefeuille et puis vivre bien, puis pouvoir avoir une vie sociale.
- S : Et, puis c'est très grand hein!
- B : Oui, c'est l'fun.
- S : Ok. On va continuer. Tu m'as dit tout à l'heure. Là, on retourne à la langue. Tu m'as dit que tout l'monde à Saint-Michel parle créole.
- B : Hanhan!
- S : Mais, comment tu vois qu'ils parlent créole les gens? D'abord, les jeunes d'origine haïtienne, comment utilisent-ils la langue créole? Dans quelle situation?
- B : Les Haïtiens, ils disent souvent, ils font comme n'importe quel espagnol, asiatique, quand ils sont entre eux, ils vont commencer à avoir des réflexes, c'est juste des réflexes, parler en créole, juste comme ça, juste. Ça, je sais pas, ça, c'est un réflexe quoi. Je sais pas. Moi, si je vois, si je suis avec, disons je suis en Haïti avec, il y a une coupe de Québécois, je vais aller voir les Québécois, je vais leur parler en québécois, même si je parle avec tout l'monde en créole. Un réflexe, ouais, je sais pas. Mais, peut-être que j'dis que tout l'monde par créole, c'est pas qu'tout le monde parle le créole, le créole est dans le quotidien de tout l'monde. C'est que on utilise des mots, on utilise des mots, on connaît la langue sans nécessairement la maîtriser. Fait qu't'sais, c'est c'est tout l'monde utilise des mots, tout l'monde utilise des tournures de phrases euh en créole, mais c'est pas pour autant le parler parfaitement.
- S : Ok. Mais, c'est quoi la tendance? Qu'est-ce que tu entends plus souvent?
- B : Euh.
- S : Quel type d'utilisation est faite plus souvent?
- B : Och! Je n'sais pas pour vrai, c'est euh.
- S : Est-ce le fait d'utiliser plusieurs mots dans une phrase française où le fait d'utiliser plusieurs mots? Ou le fait de passer d'une phrase française à une phrase créole, une phrase française une phrase créole, créole français ou français créole? Ça, c'est ça, il y a des gens qui vont plus faire des phrases, mais c'est plus des mots comme des p'tits mots, pas des mots difficiles, c'est des mots plutôt faciles, des trucs que les Haïtiens utilisent souvent dans leurs phrases comme pour dire pour dire euh pour dire des choses : bagay. Ça on l'utilise souvent, ça c'est souvent des mots qui reviennent souvent. C'est sûr qu'il y a des mauvais mots comme dans n'importe quelle langue t'sais comme le monde accroche aux mauvais mots. Il y a (grande respiration), ouais comme je t'ai dit, c'est souvent un mot ou deux placés dans la phrase. C'est tout là et peut-être ça revient. C'est pas vraiment, c'est pas vraiment, bon, c'est ça.
- S : Est-ce que tu penses que tes amis haïtiens utilisent des fois la langue dans un objectif bien précis?
- B : C'est sûr que des fois ils pensent que le monde comprennent pas-là eux qui parlent. Parfois, il y a beaucoup de monde qui comprend, ils savent pas. Là, ils savent de plus en plus.
- S : Mais, quand ça arrive, est-ce qu'ils utilisent seulement le créole ou bien ils mélangent quand même?

- B : Ils utilisent seulement le créole, ouais, seulement le créole, pis, là, ils s'arrangent pour le parler vite.
- S : Dans quel genre de situation, tu remarques qu'ils mélangent les langues?
- B : Euh. Souvent, quand. Souvent, ils vont mélanger plus intensément quand ils sont comme plus d'Haïtiens ensemble, comme c'est plus mélangé, il va y avoir moins des mots, moins de mots peut-être plus faciles à comprendre. Mais, quand ils sont ensemble, il y a de plus longs bouts de phrase qui sont en créole. Pis, ça revient au français, quand il y a moins d'Haïtiens, c'est plus mélangé. Un mélange homogène.
- S : Et, les patrouilleurs, tu as remarqué quelque chose dans leur façon d'utiliser le français ou bien d'autres langues, le cr?
- B : C'est à peu près la même chose. J'ai remarqué, au fait, au travail c'était pas mal des Haïtiens-là. Il y avait un latino américain, c'était Polo et pis, lui, il s'exprimait en français, mais il mettait aussi des mots en créole dans son vocabulaire, mais quand disons il voyait un latino, ben c'est comme, je disais, ils sentent familiers, il utilise plus l'espagnol mais, t'sais, on dirait que les gens ont plus retenu le créole parce que t'sais, nous-autres, on n'utilise pas de mots en espagnol dans, oui, des fois-là, mais c'est pas genre aussi fréquent que le créole. Mais, tout l'monde l'utilisait un peu dans les patrouilleurs, le créole, et pis c'est tout, pas d'espagnol, des fois, oui, à cause que Polo, c'est un, justement on le savait, mais c'était le seul, mais s'il y en avait eu, je n'sais pas pour vrai. Peut-être qu'on aurait utilisé plus l'espagnol si on avait plus d'espagnol dans l'milieu. Ouais, c'est ça.
- S : Est-ce que ça t'es déjà arrivé qu'un ami d'origine haïtienne t'invite à apprendre le créole haïtien?
- B : Euh. Non, non. J'ai appris comme ça sans qu'il y ait de leçon-là.
- S : Est-ce quand même quelqu'un t'a dit un jour « écoute, tu devrais apprendre le créole », ou bien une copine haïtienne t'a dit « écoute Bob, ce serait mieux que tu apprennes le créole, ce serait intéressant »?
- B : Ben, oui, c'est arrivé-là. Je me mettais à poser des questions plus, ils ont vu que, une copine en particulier, elle m'montrait tout là, elle m'les écrivait pour voir comment ça s'prononce, mais t'sais, j'ai jamais eu vraiment genre des leçons quoi. C'était des p'tites affaires, des p'tites précisions. Et, comment tes copines, tes amis, qu'ils prenaient ce besoin chez toi d'apprendre ou bien cette tendance chez toi à apprendre le créole ou bien à parler cette langue.
- S : Je suis un blanc cool.
- (rire)
- S : Mais, c'est c'qu'ils disaient quoi, j'ai une copine qui m'a laissé parce que j'étais blanc. À cause de son frère, il voulait pas. Pis, pis, à partir de ce moment-là, t'sais, elle, elle m'a dit « t'es un bon gars, cool, pis c'est pas toute les blancs qui sont comme toi, pis j'aime ça, je peux pas être avec toi parce que mon frère m'a toujours dit et j'ai toujours dit à mon frère que j'allais jamais été avec un blanc. Ça, c'est vraiment stupide, mais je me disais, à moment donné, je me suis rendu compte ils me voyaient peut-être comme ça là, un blanc cool, il doit y en avoir plein là.
- S : Elle avait quel âge cette fille?
- B : Dans ce temps-là, on avait peut-être 16 ans.
- S : Elle demeurait à Saint-Michel?
- B : Ouais. Je l'ai revu récemment, pis, là, elle avait l'air d'avoir changé ses opinions. Ouais, c'est ça, je l'ai vu parler, elle, ça fait partie des personnes qui a dit « hey! T'as changé, je veux dire que tu t'exprimes plus. Ouais, c'est ça. Je l'ai revu, puis elle avait l'air d'avoir évolué quoi, elle avait l'air d'avoir ouvert quoi ses façons de pensée, elle avait d'l'air correcte.
- S : Tu m'as parlé d'un moment mémorable de ta vie, c'est la séparation de tes parents. Est-ce qu'il y a d'autres événements qui te viennent à l'esprit que tu voudrais partager avec moi?

- B : Y a ma mère qui s'est mariée avec son nouveau partenaire de vie, c'est euh. Ma mère, au fait, est restée 20 ans avec mon père sans se marier, pis là.
- S : Tu sais pourquoi?
- B : Parce qu'ils croyaient pas au mariage, pis, ils croyaient pas au mariage, et pis les 2 veulent se marier avec leur nouveau, c'est drôle. Et pis, ma mère s'est mariée, t'sais, elle a faite un mariage et pis c'est beau. C'était pas le gros mariage traditionnel, c'était un p'tit mariage, son parrain dans sa maison, il y avait quand même 70 personnes. C'était pas le gros gros mariage, mais c'était bien sympathique.
- S : À quel âge, elle l'a fait?
- B : Genre 3 ans, 2 ans.
- S : À peu près 44 ans.
- B : Ouais, à peu près, 44, 45 autour de ça.
- S : Ok. C'est ça, j'ai trouvé ça super beau de la voir heureuse comme ça. J'ai trouvé cela comme vraiment le fun de la voir épanouie comme ça. Pis, mon grand-père qui est quelqu'un que j'admire extrêmement qui m'aime beaucoup, un chanteur d'opéra, un artiste qui a chanté dans sur toute la planète dans plein de langues, il a chanté au mariage de ma mère et puis ça m'a tellement ému-là que qu'y a des larmes qui sont sorties, je n'pouvais pas m'empêcher, c'était vraiment comme woah! Woah! Woah! Woah! Ça, c'est un moment qui m'a marqué quand même parce que c'était vraiment intense. Euh. Et pis, c'est ça, à part ça (respiration), ça n'm'vient pas rapidement comme ça.
- S : Là, tu m'as parlé de ton grand-père, il est chanteur d'opéra, etc. et toi, t'aimes la musique. Est-ce que tu penses que ton grand-père, tu penses qu'il a exercé une influence sur toi à ce niveau?
- B : Non! Oui, dans le sens que, veut veut pas, c'est quelqu'un que j'admire qui réussit là-d'dans, c'est motivant, mais t'sais, ben oui, mon grand-père, il m'encourage quand je pars quequ'chose. J'avais pris des p'tits cours de technique, avec lui, de chant, pis il m'encourage, il m'pose des questions, il m'dit « lâche pas ». Il dit « écris, woah! Ta poésie est extrêmement riche, il dit « lâche jamais ça ». Tu sais, il m'encourage, mais ouais c'est ça. Ça peut être un exemple que j'ai suivi-là, mon grand-père, quand même. On dit que, on dit que c'est indirect-là qui t'es-là dans l'fond-là, t'est plus comme ton grand-père que comme ton père. Pas plus, mais parce qu'il y a des gênes du grand-père qui reviennent dans une génération plus tard, c'est comme, moi, je pense que cela vient de là. Tout l'monde me dit que je ressemble beaucoup à mon grand-père quand il était jeune, même aujourd'hui, il a des ressemblances avec moi, je pense c'est ça un peu.
- S : Est-ce qu'il y d'autres personnes qui t'influencent dans la vie, qui t'on influencées dans ta vie à un niveau quelconque?
- B : Mais oui! Il y a beaucoup de monde qui m'ont influencé. Dans l'fond, c'est ça la vie-là, tu rencontres des gens, les gens t'influencent-là, c'est sûr. Personne peut dire qu'il n'est pas influençable. Tu peux être plus influençable aux mauvaises choses-là, ça, c'est une faiblesse. Tout l'monde est influençable, ça s'est sûr. Les influences, c'est les influences-là. Tu vois des choses et puis ça t'fais constater il y a pas juste ça, ça peut s'passer d'une telle façon ou d'une autre telle façon. Mais, oui, il y a du monde qui m'ont influencé.
- S : Et, quelles sont les personnes qui t'ont influencé le plus dans la vie? Ça peut être dans ta famille, ça peut être dans ton réseau d'amis, ça peut être des artistes.
- B : Il y a pas mal d'artistes qui m'ont influencé, c'est pas mal, t'sais, la musique qui m'écoutait qui m'influçait pas mal. J'ai du monde autour de moi c'est sûr qui m'ont influencé-là.
- S : Par exemple?
- B : Ouf! Je n'sais même pas.
- S : Et, tes parents?
- B : Mes parents, ils, ma mère, c'est dur pour elle de m'encourager dans l'art parce que, t'sais, quand je dis influencer, c'est influencer vers ça parce que c'est ça vraiment qu'j'aime. Je

suis tourné vers ça complètement. Ma mère, elle a d'la misère à m'encourager là-d'dans parce que, elle, quand elle était jeune, sa mère, dans l'fond, ma mère aussi faisait d'la musique quand elle était jeune. Elle jouait du piano, puis du violon, puis elle chantait, pis sa mère, elle lui disait tout l'temps regarde lui « regarde lui, lui, il est bon. Pourquoi, toi, tu fais pas comme lui? Pourquoi blablabli blablabla. Fait qu'elle était tout l'temps rabaissé. Et, pis, c'est à l'intérieur d'elle, elle a de la misère à m'encourager genre là-d'dans-là. Je n'sais pas pourquoi, mais elle a d'la misère, de plus en plus ça change, de plus en plus, elle commence comme à me montrer, moi, je sais qu'elle connaît la musique, je sais qu'elle connaît ça, fait que ça m'énerve quand quandelle m'encourage pas, t'sais. Mais, de plus en plus, elle commence à m'encourage, à me dire que, à m'inciter à continuer, t'sais. Dans l'fond, je pense que, t'sais, ma mère, c'est une influence indirectement, c'est elle qui avait voulu me placer dans les P'tits chanteurs du Mont-Royal aussi, qui a voulu me placer dans l'école de musique, pis, t'sais, elle m'encourageait pas, mais en même temps ça été une influence. Mon grand-père aussi, c'est sûr qu'ça a été une influence. Mes amis, ça a toujours été des influences, c'est sûr, les gens qu'j'ai rencontrés à qui je parlais, à qui je disais mes textes ou ma musique tout ça, ce sont des influences, ils m'ont encouragé à continuer tout ça.

(le téléphone sonne, Bob répond)

B : Désolée.

S : Oui, on parlait d'influence des gens sur toi.

B : Ouais, c'est ça, j'ai eu, dans l'fond les gens qui m'ont influencé sont des gens qui m'ont encouragé. C'est, pis c'est tout ceux qu'j'ai entendu, les grands-là, Eminem, il m'a influencé dans le rap, Michael Jackson m'a influencé dans sa façon de faire les choses comme peut-être dans l'authenticité, dans l'fond-là, dans son authenticité. Il y a qui d'autres? Plein d'affaires dans l'fond, plein d'films, plein de trucs m'ont influencé autour de moi, c'est pas nécessairement des gens.

S : Toi, tu veux réussir dans la musique. Est-ce que tu penses que tes parents ont des aspirations différentes pour toi? Qu'est-ce que tu penses qu'ils aimeraient que tu deviennes plus tard?

B : Je sais pas.

S : Ils t'ont jamais?

B : Non.

S : Ils t'ont jamais parlé?

B : Non, ils m'ont jamais dit « tu pourrais si, tu pourrais faire ça ». C'est sûr c'est sûr que regarde j'ai une facilité avec le français, avec l'écriture toute ça. Ma mère m'a souvent dit « va étudier en lettres, va étudier en littérature, va étudier en sciences-là ». C'que j'aime, un peu c'que j'aime. Ils m'ont pas dit « ça, c'est d'la merde, va faire médecin. Tu vas être médecin, tu vas gagner d'l'argent, mais non parce que t'sais qu'gagner d'l'argent tant qu'à être malheureux, c'est pas.

S : Et, ton père?

B : Même chose. Mon père, lui, il a été photographe pendant longtemps, il a étudié, il a un bac en photographie. Ça pouvait pas nourrir sa famille, fait qu'il s'est mis à, d'l'fond, il y a un d'ses amis qui lui a donné une chance dans un bureau d'informatique, mon père, il connaissait pas ça, pis, il l'a commencé à étudier, à lire plein d'livres, maintenant, il est rendu genre senior dans un CGI, dans l'fond, il est rendu l'un des informaticiens les plus smart, les plus grands de l'entreprise juste en ayant lu des livres. Fait que, moi, ça m'impressionne beaucoup ça. Je me suis dit garde tu peux arriver à c'que tu veux dans la vie tant que tu veux. C'est la chose la plus importante, vouloir. Je pense que mon père, il m'a montré que quand tu veux, tu peux.

S : Et, ta mère, c'est quoi sa profession?

B : Elle est optométriste, elle travaille dans les yeux, les lunettes tout ça.

S : Elle a étudié ça?

- B : Non, elle n'a pas étudié ça. Ça fait 20 ans qu'elle travaille là-dedans, elle est comme, elle a commencé à travailler comme aide après cela, elle est montée, elle est montée. Et là. Elle est opticienne au fait. C'est pas, maman ne fait ça parce que cela la passionne, elle fait ça parce que c'est ça qui est ça. Elle gagne de l'argent comme ça, elle est bien dans son cercle de confort. Mon père, il fait ça parce que cela le passionne, mon père, c'est un workaholic, comme on dit. Il travaille beaucoup, il aime ça. Il aime résoudre des énigmes, résoudre des problèmes et il est dans sa, il est dans son élément-là.
- S : Ok. Ta mère travaille dans une clinique alors?
- B : Ouais, elle travaille sur Saint-Michel, pis euh Bélanger sur le Centre visuel Saint-Michel. Pis, heu, c'est ça, pis, elle, c'est une artiste aussi ma mère, mais elle est fait pas d'l'art, elle s'est trop faite dire dans sa vie que c'était pas trop ça que, elle a joué du violoncelle pendant longtemps, mais elle n'a jamais tenu son bout.
- S : Ton père, lui, il est autodidacte en informatique et il a un bacc en photographie. Et, ta mère?
- B : Ma mère, elle a étudié dans le design de bijoux, de la conception de bijoux.
- S : Mais, c'est quel niveau?
- B : Je sais pas. Je sais pas.
- S : Est-ce que cela se fait à l'université?
- B : C'était au cégep, au cégep, mais je sais pas, elle a continué jusqu'à où. Je sais qu'elle a fait beaucoup de bijoux que, elle aussi, elle s'est rendue compte que ça nourrissait pas sa famille. Fait qu'elle a changé de profession.
- S : Est-ce que ton père a changé de profession quand elle a eu des enfants?
- B : Oui. Quand j'étais jeune, il faisait de la photographie, il avait sa chambre noire et pis développait ses photos et il s'est rendu compte que ça ne nourrissait pas et qu'on n'vivait pas vraiment. Il s'est dit que l'avenir, c'est l'ordinateur, il étudie là-d'dans et il a d'la job jusqu'à la fin des temps là d'dans c'est sûr. C'est ça.
- S : Quelles autres professions que tu vois autour de toi?
- B : Il y a beaucoup de cuisine, je connais beaucoup de monde qui fait d'la cuisine : des cuisiniers, des chefs cuisiniers, c'est ça. Des artistes aussi beaucoup. Garde, le chum à ma mère, c'est un peintre. Il vit comme ça, il fait des caricatures dans l'journal. Pis, il dessine dans l'fond, c'est comme ça. J'ai beaucoup d'artistes aussi autour de moi, mais ça, cuisine. Steve, il part sa garderie, il part une garderie avec sa copine, drôle. Je sais pas, il y a plein de, je vis avec du monde aussi, il y a beaucoup de monde qui savent pas qu'est-ce qu'ils veulent faire, beaucoup, beaucoup, beaucoup, beaucoup d'monde qui savent pas qu'est-ce qu'ils veulent faire. Il y a des programmes, sur des programmes, ils entament une session, finalement, ils se rendent compte que c'est pas ça qu'ils veulent, ils entament une autre, t'sais, il y a beaucoup de monde qui savent pas qu'est-ce qu'ils veulent faire plus tard. C'est très très commun. Et, ton grand-père, c'est à l'usine.
- B : Oui.
- S : Il a étudié?
- B : Pense pas. Vraiment pas au fait, mai j'sais qu'il fait ça depuis. Là, il a 85 ans, il fait ça depuis qu'il a 20 ans là. Même avant-là, fait que genre 75 ans qu'il fait ça-là, c'est fou, juste, t'sais, moi, je crois que, oui, l'école ça va t'aider-là, mais t'apprends avec les gens qui sont allés à l'école, comme moi, en cuisine, t'sais, je suis pas allé à l'école en cuisine, mais j'ai travaillé dans des grands restaurants avec du monde qui sont allés à l'école à l'Institut d'hôtellerie du Québec qui m'ont appris toutes les trucs qu'ils apprennent là-bas. C'est que, moi, j'ai été payé à la place de payer pour apprendre. Fait que, t'sais, je pense que, dans la vie, tu peux apprendre avec des bonnes personnes, c'est quasiment, t'apprends avec des p'tits trucs qui te donnent pas à l'école-là, t'sais, des p'tits trucs. A l'école, c'est by the book-là, c'est vraiment les livres, les livres tandis que quand t'apprends avec une circonstance, un cas précis genre, c'est plus concret, c'est plus précis, je sais pas, t'apprends toutes les p'tits détails, je pense que c'est plus enrichissant.

- S : Et, la cuisine, tu aimes la cuisine?
- B : Oui, oui. J'adore ça. C'est venu comment cet...là?
- S : C'est un ami guadeloupéen qui m'a initié au monde de la cuisine dans l'fond. Il m'a donné ma chance dans un restaurant sur le Plateau. J'ai commencé euh, j'ai travaillé là 2 ans, c'est un bistro cuisine française d'influence portugaise. C'était vraiment bien, c'était d'la belle présentation, de la, c'est de l'art culinaire dans l'fond. Ça m'a montré que c'était vraiment nice le milieu d'la cuisine, à part que c'était super stressant, t'as plein de facettes intéressantes dans la cuisine comme la présentation, les mixtes, des fois, les ingrédients, les aliments, c'est vraiment, ça, ça. Manger, c'est quequ'chose dans la vie d'incontournable, fait que tant qu'à manger, pourquoi ne pas bien connaître qu'est-ce que tu manges, connaître qu'est-ce qui est possible de faire avec la nourriture. T'sais, moi, j'trouve que c'est super intéressant. C'est un atout à avoir tout le monde-là, tout le monde aime manger.
- S : Et, aujourd'hui, tu travailles là-d'dans?
- B : Ouais.
- S : Et, aujourd'hui, tu travailles là-d'dans?
- B : Ouais.
- S : Depuis que t'as terminé à Maison d'Haïti?
- B : Ouais. Je travaille dans un resto, c'est pas.
- S : Dans la cuisine?
- B : Ouais, je suis cuisinier.
- S : C'est quel genre de resto?
- B : C'est ça là. C'est un resto bar, on fait des filets mignons euh des côtes levées, euh du poulet, d'la pizza. C'est comme une cage au sport dans l'fond, c'est pas la grosse affaire, c'est un truc que je m'suis trouvé rapidement après qu'j'ai terminé à Maison d'Haïti, pour que j'aie un travail rapidement-là. Sinon, ça se peut que j'aille travailler euh dans un service de traiteur, mais j'suis en train de voir. Dans la cuisine, plus tu travailles à des places, plus t'apprends des techniques différentes de différentes places, de différentes personnes, c'est comme ça, c'est l'meilleur, c'est la meilleures façon de faire.
- S : T'as terminé ton secondaire?
- B : Oui.
- S : Est-ce que t'as fait ton cégep?
- B : Non.
- S : Est-ce que c'est un choix?
- B : Ouais, un choix parce que j'étais plus capable avec l'école. J'ai toujours eu d'la difficulté avec l'école. J'ai toujours eu de la difficulté avec le fait de m'asseoir sur un banc, rester concentrer. J'suis quelqu'un de lunatique, je suis quelqu'un de de, je pars dans ma tête-là, j'ai d'la misère à suivre, souvent c'est c'est, je sais pas. Ça va pas avec moi l'écoleç
- S : Et, t'as pas de projet à ce niveau?
- B : Peut-être que si mes choses ne Morishent pas un moment donné, j'aimerais ça retourner à l'école en massothérapie, mais pas comme, ça m'intéresse la massothérapie, mais c'est vraiment comme plan B-là.
- S : C'est venu comment cette idée?
- B : Ma tante est massothérapeute, pis elle m'a montré des p'tits trucs et c'est vraiment l'fun-là. J'ai lu des livres aussi sur l'acupuncture, toutes les p'tits points du corps, je trouve que le corps humain, c'est extrêmement complexe, je trouve c'la intéressant de savoir quel spot fait quoi sur le corps, qu'est-ce qui fait du bien, qu'est-ce qui est, parce que avec des points de pression, tu peux, tu peux régler bien des problèmes, tu peux. J'avais un livre justement sur l'art, dans l'fond, c'est un art martial qui était inventé à partir du savoir de 2 acuponcteurs, pis, pis, c'est les points d'pression, les points vitaux de, disons t'as mal à la tête ou quoi qu'ce soit, t'as mal au ventre, tu masses à certaines places, et pis ça va aller, tu t'douterais même pas que masser sur ton bras ça peut arrêter un mal dans ta cheville, c'est

des trucs comme ça. C'est vraiment intéressant ça, je trouve. Pis, c'est pour ça que je voudrais me diriger vers ça. Éventuellement peut-être si mes trucs ne Morishent pas.

S : Au college?

B : Ça, c'est vraiment cégep, au collège. Cégep et puis, je pense qu'y a des années d'université aussi, mais je pense qu'il des instituts privés qui font des cours complets qui donnent un diplôme après et ton diplôme est légal et tu peux faire. Dans l'fond, ce que je voudrais, c'est pas être dans un salon-là, c'que je voudrais, c'est bouger chez des personnes, pas rester dans un salon.

S : Mais, à ce moment, tu aimerais suivre cette formation où dans l'privé?

B : Dans l'privé, il y a une école sur Saint Zotique, pis Châteaubriand.

S : Comme un institut-là?

B : Ouais, un institut de massothérapie. Pis, c'est ça.

S : Je vais te libérer hein (rire), je sais qu'c'est fatigant.

B : Non, non, ça va.

S : Ok. Pourrais-tu me citer 2 personnages que tu admires en tant que professionnels? Tu les admires par rapport à c'qu'ils font comme métier.

B : Je sais pas, j'admire, j'admire quelqu'un comme Guy Laliberté qui a fondé le cirque du soleil et qui a un secondaire 5, c'est tout, pis qui avait des rêves, qui a faite aujourd'hui un cirque qui est connu sur la terre au complet et qui est l'un des plus gros sources d'argent du Québec. Ça, j'ai beaucoup d'admiration, j'ai pas beaucoup d'admiration pour c'qu'il fait une fois qu'il est rendu riche, mais j'ai beaucoup d'admiration pour son cheminement-là pour où c'qu'il s'est rendu avec les moyens qu'il avait. Je trouve ça super impressionnant. Pis, sinon un autre incontournable qui m'impressionne vraiment, il a impressionné beaucoup de monde : Bob Marley. C'est quelqu'un qui prônait, qui prônait la paix, qui prônait toutes sortes de de, qui prônait la spiritualité dans l'fond. Pis, pis gardait son point malgré les tendances du monde, qui a toujours été vrai-là. Moi, j'aime les personnes vraies dans l'fond-là, j'aime les personnes qui tiennent leur bout du bâton, qui s'battent pour leurs points. Pis, Bob Marley, c'est un des plus grands qui s'est battu pour ses points et puis qui a fait la musique en plus pour faire passer ses points. C'est ça.

S : Ok. Est-ce que tu sens le besoin d'appartenir à un groupe?

B : Non! Au contraire.

S : Ça peut être un groupe de jeunes, ça peut être musiciens, ça peut être n'importe quoi.

B : Ben.

S : Est-ce que tu sens le besoin de t'identifier comme le membre d'un groupe?

B : Ouais, je sens que j'ai j'ai, dans la vie, je sens que sans sans mon écriture, sans ma musique, sans mon groupe tout ça euh je veux dire, je n'sais pas qu'est-ce que je ferais. Oui, je sens le besoin d'avoir mon groupe, de faire d'la musique, de de créer-là, t'sais. Je sens pas l'besoin de dire au monde, oui, je suis dans un groupe, j'affiche ces couleurs-là, je suis telle personne-là, ça je m'en fous. Oui, je sens le besoin d'avoir un groupe et d'avoir des gens autour de moi qui font la même chose.

S : Au fait, je parlais pas de groupe musical. Par exemple, si tu sens le besoin de t'affirmer comme Québécois, de t'affirmer comme jeune, de t'affirmer comme?

B : Mais oui! Moi, je m'affirme en fait, je dis ce que je pense à tous les niveaux. Je sens le besoin de m'affirmer en tant que jeune. Oui, je sens le besoin de m'affirmer en tant qu'artiste, en tant que personne, en tant que, tout ce que j'suis dans l'fond, je sens le besoin de m'affirmer, de tenir mes points, de parler avec n'importe qui qui veut parler de t'ça avec moi. Moi, je vais en parler.

S : Et, en tant que Québécois?

B : En tant que Québécois, oui. Je suis super fier d'être Québécois. Le Québec, c'est une place, c'est l'une des places où est-ce qui le plus de monde différent, où il y a le plus de gens spécial. Au Québec, il y a plein de gens spécial-là, c'est fou-là. Ils ont prouvé que le taux

- de créateurs était vraiment élevé au Québec, c'est comme. Pis, ça c'est une affaire que j'adore. Quand tu viens d'une place où est-ce qu'y a plein de créateurs à plein de niveaux, t'sais, comme y a du monde qui sont derrière la scène, sur la scène, y a plein de créateurs un peu partout genre, j'trouve ça vraiment intéressant. Je suis fier d'être Québécois.
- S : Est-ce que tu exprimes ce besoin d'une façon quelconque?
- B : (Grande respiration) Mais, oui, en parlant avec les gens ça s'voit-là que j'suis fier-là. Si on aborde le sujet, c'est sûr que j'vais m'exprimer jusqu'à temps que les choses fassent en sorte que je puisse plus m'exprimer, t'sais (rire). Mais, ouais, c'est ça, je sens le besoin de dire que je suis fier aux gens qui veulent entendre si j'suis fier ou pas.
- S : Quand t'étais à l'école est-ce que t'aimais ça? Primaire?
- B : Oui, j'aimais j'aimais le côté social.
- S : Ok.
- B : C'est pas mal ça, j'aimais le côté, j'allais à l'école, j'avais mes amis, mon groupe d'amis, tout ça. Il y a des matières que j'aimais, c'est sûr qu'il y a des matières que j'aimais.
- S : Lesquels?
- B : J'aimais le français, j'aimais les math, j'aimais l'éducation physique, la musique.
- S : C'était les quatre matières que t'aimais?
- B : Les math, j'aimais vraiment beaucoup ça jusqu'à c'que je me mette à fumer trop d'herbes. (rire)
- B : Là, je m'suis mis à avoir moins de concentration, je pense que c'est ça. Peut-être que c'est ça qui fait que j'aime moins l'école, je sais pas. Même là, non, je fumais, à la fin, j'aimais beaucoup les math, mais c'est le fait de devoir rester assis...je pense que j'aime pas, juste ça. Bon, c'est ça.
- S : Et, t'as commencé à fumer à quel âge?
- B : J'ai commencé à fumer à 12 ans au début du secondaire. Mon premier joint, je l'ai fumé, je m'en rappelle, je l'ai même pas fumé pour vrai, pis après ça toutes mes amis fumaient. Sur l'heure du midi, on fumait. Des fois, on arrivait à l'école gelé. C'était comme c'était comme drôle, mais à un moment donné, tu te rends compte que c'est pas vraiment la bonne chose à faire, puis y a l'alcool après, c'est encore une question sociale. On est là le midi, tout l'monde est là, on fait du skate, on joue au basket...
- S : Ok.
- B : J'ai commence à 12 ans, j'ai arrêté des fois, j'ai pas vraiment arrêté-là. J'ai arrêté un an, j'ai fini par recommence et j'ai arrêté, j'ai fini par recommencé, j'ai fini par recommencé. Ça finit par finir à recommencer.
- S : Quand tu dis que ça recommences, est-ce que c'est le fait de continuer une fois en passant ou régulièrement? Est-ce régulier?
- B : C'est régulier!
- S : A quelle fréquence?
- B : Tous les jours.
- S : Tu parles du joint?
- B : Non, je n'fume pas la cigarette. Je fume, moi, tous les jours parce que, je sais pas, ça ça t'concentre sur la musique des fois quand tu fumes, ça relaxes ou t'sais, je vais arriver chez moi, j'ai pas envie de rien faire, j'suis comme complètement épuisé du travail, je vais fumer un joint, et puis Oup, je retrouve l'énergie, je sors ma trompette, je sors ma feuille et, je sais pas, j'écris, j'ai l'inspiration. C'est pas tout l'temps ça fait ça, mais en général, c'est ça, je sais pas, ça ouvre l'esprit un peu, j'ai l'impression-là. C'est pas. Si tu fumes trop tout l'temps genre 15 joints en une soirée, c'est sûr que tu vas rater la soirée, t'es plus là, mais si t'en fumes un, ça peut t'aider comme à te concentrer au niveau création dans l'fond. Je pense que c'est ça que j'aime de l'herbe dans l'fond.
- S : On va terminer-là. Là, tu m'as dit que t'as commencé à aimer la musique quand t'as écouté le groupe I am.

- B : Mais, c'est pas, non. A aimer le rap. Au fait, j'écoute de la musique depuis vraiment longtemps. Depuis que j'étais, j'avais 3 ans, pis, la musique, ça m'faisait quequ'chose. Mes parents qu'ils écoutaient d'la musique que, moi, je changeais complètement de tempérament, je n'savais même pas encore comment parler, la musique, ça m'faisait quequ'chose. Pis, je pense que c'est dans mon sang. Ma mère m'a dit quand elle m'avait dans son ventre, je suis né en janvier, pis en décembre, elle avait son gros ventre, j'étais vraiment dans son ventre-là, epi, elle était dans une chorale, pis, elle chantait Papa Noël, j'étais dans son ventre, elle était dans l'fond de la chorale, elle disait qu'elle sentait l'ogre vibré dans toute son ventre quand j'étais dans. A partir du moment qu'elle m'a racontait ça, j'ai dit c'est sûr ça a un lien, c'est sûr, je l'ai en moi, je sais pas-là.
- S : Si je comprends bien, c'était ton premier rêve, t'as toujours été attiré par la musique?
- B : Oui.
- S : Tu n'avais pas d'autres rêves avant? Est-ce qu'il y a une profession que tu as souhaité avoir quand t'étais plus jeune?
- B : Non. Oui, c'est sûr, j'ai voulu être plusieurs affaires-là, mais c'est sûr qu'c'était jamais rien de sérieux. Je voyais un gars qui travaillait avec les grosses machines en construction, je voulais travailler avec les grosses machines en construction ou, disons, je voyais, mon père, justement, quand il avait commencé à travailler en informatique, je trouvais ça vraiment cool d'être dans un bureau, il avait l'air tellement bien. Quand j'allais pas à l'école, j'allais dans son bureau, puis je jouais à des jeux, je trouvais ça tellement cool le monde informatique, pour vrai, c'est pas moi. Pis, c'est ça, t'sais. C'qui est toujours resté là, pis au début, je ne me posais même la question si ça allait être un jour mon métier ou mon gagne-pain, c'était la musique, t'sais. Je voulais, c'est ça, évoluer, c'est ça, grandir. Pis, à un moment donné, tu te dis « Woah, y a de quoi faire avec ça » parce que, t'sais, j'ai toujours eu des rêves, je m'suis toujours regardé dans l'miroir en chantant ou avec mes groupes préférés, je m'imaginai, c'est sûr, c'est sûr qu'ça m'a marqué plus, ça m'a vraiment donné envie de le faire.
- S : Là, t'as travaillé à Maison d'Haïti, est-ce que ça un rapport avec tes rêves? Est-ce que ça a un rapport avec ta vie? Est-ce que ça a un rapport quelconque avec c'que tu es?
- B : Non, pas vraiment. La raison pour laquelle, la vraie vraie de vraie raison pour laquelle j'ai travaillé à la Maison d'Haïti, c'est que Paul, qui est un coordonnateur là-bas, c'est un d'mes bons amis, puis moi je travaillais en cuisine, j'en avais, j'en avais, j'étais plus capable de travailler en cuisine-là, j'étais tanné parce que c'était c'était trop stressant quoi, fait que Paul, il m'a dit « Ah! J'ai une job pour toi », j'ai fait « quoi? » Il m'a dit « enintervenance dans ton école secondaire ». Fait que j'ai fait « Oh! Woah! » J'ai sauté sur l'occasion. C'est ça la vraie raison, c'est sûr après ça y a plein d'affaires que j'ai appris, y a du monde que j'ai rencontré. C'est sûr que ça m'a montré que c'était le fun ce domaine-là, le domaine de l'intervenance-là, parler avec les jeunes, être en contact avec les jeunes, que les jeunes soient en contact avec des gens qui ont vécu plus. Je trouve cela vraiment intéressant.
- S : Et, cette experience t'a apporté quelque chose?
- B : Mais, oui, c'est sûr, ça m'a apporté. Je sais pas qu'est-ce que ça m'a apporté-là, mais ça m'a apporté quelque chose c'est sûr, le fait d'avoir une ouverture face aux jeunes, face aux plus jeunes, c'est pas nécessairement il n'y a eu des jeunes intelligents, il y a bien des gens qui sont fascinants. Je parle de jeunes, moi aussi j'suis jeune, mais les plus jeunes quoi-là. C'est intéressant la jeunesse-là, pis c'est intéressant le cheminement, pis cet âge-là en particulier, l'âge du secondaire c'est une étape dans la vie importante-là. C'est là que tu deviens quelqu'un, que tu deviens une image genre que tu projètes dans le fond, c'est la 1e fois que ton image est importante, c'est là que tu je n'sais pas là, je n'sais pas. J'aime ça voir les gens qui passent à travers cette étape. Je n'sais pas vraiment c'que ça m'a apporté la, c'est sûr que, je pourrais pas placer de mots quoi pour dire qu'est-ce que cela m'a apporté, mais je sais que cela m'a apporté quequ'chose ça c'est sûr, plus qu'une chose.

- S : Est-ce que tu en gardes des souvenirs agréables, de bons souvenirs?
- B : Oui.
- S : J'imagine qu'il y a eu des mauvais moments aussi. Est-ce que tu veux en parler?
- B : Bon, il y a eu des mauvais moments, ce sont pas des si mauvais moments qu'ça. Tu sais, dans des job-là, il y a des réalités et tu dois dealer avec les réalités. Il y a des affaires qui sont moins l'fun des fois, mais ça fait partie de la job, fait qu'ta pas l'choix. C'est sûr qu'y a des trucs moins l'fun, mais en général, tout était cool-là, tout était enrichissant, awful-là.(1 :54 :03)
- S : Quelle est ta perception de Maison d'Haïti? Comment tu perçois cette institution au sein de Montréal et au sein de Saint-Michel?
- B : Je perçois ça comme quequ'chose qui est vraiment à sa place, qui est vraiment utile, qui est vraiment nécessaire dans St-Michel parce que, t'sais, c'est super bon d'aider les gens à s'intégrer, comme tous les nouveaux arrivants à Montréal qui savent pas comment ça s'passe la grande ville, qui connaissent pas les normes, qui connaissent pas les services et tout. Moi, je crois qu'y doit avoir une place comme la Maison d'Haïti. Il y a toutes sortes d'organismes comme ça qui font la même chose, la Maison d'Haïti, t'sais, tu t'sens chez toi là quand tu vas là. Moi, je viens pas d'un autre pays, mais j'ai l'impression quand t'arrive d'un autre pays, quand t'arrive là-bas tu t'sens bien genre. T'as envie d'écouter leurs conseils, t'as envie de t'laisser guider par eux, je trouve dans l'fond. Je trouve que c'est vraiment important dans St Michel d'avoir une place comme la Maison d'Haïti qui aide les gens à s'intégrer, socialement.
- S : Ok. Et, comment tu perçois la population haïtienne qui est au Québec?
- B : Je la perçois comme la communauté euh comme toutes les communautés, au fond, je perçois la communauté haïtienne comme une communauté qui a amené quequ'chose à Montréal, au Québec comme toutes les autres communautés dans l'fond. Je crois que dans l'fond c'est c'est la chaleur des Antilles qui est v'nue ici. Les bons côtés des Antilles qui sont v'nus à Montréal. Je pense que je l'aperçois comme un gros plus, la société haïtienne.
- S : Oui, mais c'est pas seulement des bons côtés, il y a des mauvais côtés aussi.
- B : Comme n'importe quoi, dans n'importe quoi.
- S : Quand on allume la télé, c'est pas, on entend plus de mauvaises choses.
- B : Moi, la tété, je sais que c'est du conditionnement, ils vont dire toutes sortes d'affaires-là, ils vont mettre la faute sur des personnes. Pis, j'en ai vécu, moi, des affaires dans ma vie-là, j'ai vu des situations où est-ce que c'était aucunement des Haïtiens, des Noirs qui avaient agi, dans les nouvelles, ils disaient « une bande d'Haïtiens, de Noirs, de jeunes hommes, de de, comment ils disent ça? En tout cas, c'est c'est déformé-là, la télé. Je m'en fous complètement-là de c'qu'ils disent à la télé. C'est sûr qu'y a des fois, y a des problèmes, on a identifié des gangs de rue, les gangs de rue ça existe là, il y a des gangs de rue asiatiques, il y a des gangs de rue de partout là. C'est pas les Haïtiens qui font la marde-là, c'est pas vrai ça là. C'est sûr qu'y a du monde qui en font, mais faut pas généralisé la, moi, je généralise pas. C'est pas parce que j'entends à la télé que un groupe de Noirs a fait si, je vais m'dire « (en chuchotant avec un ton espiègle). Pas vrai là, c'est un problème de société-là, c'est pas la faute à quelqu'un en plus. Au fait, c'est la faute à ceux qui sont en haut-là.
- S : Pourquoi tu dis ça?
- B : Parce que c'est pas tout l'monde qui est perçu genre, c'est pas facile genre de faire sa place des fois quand a une certaine apparence, puis à cause de ça, ben on se tourne vers d'autres façons de faire l'argent que d'aller vers, d'affronter le système, d'affronter, dans l'fond, tout le toute le fonctionnement des choses-là. C'est plus facile des fois de faire d'l'argent dans la rue, à cause, je sais pas, tu sais que tu vas dans une place puis que, t'es habillé d'une telle façon...de toute façon, ils t'appelleront jamais parce que t'as l'air de si, t'as l'air de ça, c'est à cause des nouvelles justement.
- S : Selon toi, pourquoi certains jeunes vont adopter un style, par exemple, toi, tu m'as dit avant,

tu avais le style

B : Hip hop.

S : Qu'est-ce que tu penses de ce choix-là? Pourquoi certains jeunes, parce que tu dis que c'est mal perçu, font quand même ce choix-là?

B : parce que, c'est c'que je parlais tantôt, c'est comme le début du secondaire tout ça, t'sais, il y a beaucoup de l'apparence, t'sais, comme le hip hop, aux yeux de tes amis, des proches de la rue, dans l'fond, t'es quelqu'un, t'es cool quand t'es comme ça tandis que quand tu vas ailleurs, c'est pas la même chose-là. Ces gens-la préfèrent être plus estimés des gens d'la rue que des gens de l'extérieur, c'est ça, je me dis parce que je me dis que je sais qu'est-ce que ça peut faire d'être estimés des gens d'la rue, c'est l'fun, c'est comme une addiction dans un sens, tu veux bien paraître, tu veux avoir l'air cool. Si t'arrive à être quelqu'un dans la rue pourquoi arrêter d'être quelqu'un dans la rue quand, non, non, non. Pourquoi arrêter d'être quelqu'un dans la rue quand comme de toute façon si tu vas dans les trucs tu t'fais refuser tu t'fais juger tu t'fais quoiqu'ce soit. Alors là, ils ont le respect qu'ils veulent et pis toute, pourquoi changer

S : Et, tes parents? Là, tu m'as parlé de ta perception, mais comment tes parents réagissent quand ils entendent les nouvelles et que tu viens chez toi avec tes amis d'origine immigrante, etc.?

B : Mes parents m'ont appris à faire la part des choses à ce niveau en tout cas. Ils m'ont appris à faire la part des choses, j'pense que eux ils ont toujours fait la part des choses c'est pourquoi je fais la part des choses parce que j'ai vu des gens faire la part des choses. Pis, mes parents, c'est pas le genre à trop, par exemple, ma mère si elle sort de son bureau à St Michel, elle va pas se promener dans toutes les ruelles voir c'qui a quequ'chose qui s'passe, mais elle n'a pas peur, t'sais, elle n'est pas en train de dire « Oh! À cause qu'y a des trucs à télé dans les nouvelles, je vais avoir peur » parce que c'est ça qu'ils veulent, c'est dégueulasse-là, on dirait qu'ils vendent la peur. Après ça tout le monde se retrouve à avoir peur, à juger, à rester chez eux, puis à checker à travers les volets comme ça. À un moment donné, il faut vivre, il faut constater par toi-même à la place de se laisser nourrir la tête par la télé, t'sais. Et, puis, ma mère, elle est toujours, t'sais, elle travaille dans Saint-Michel depuis vraiment longtemps, c'est fait qu'elle connaît la communauté-là, je veux dire. C'est elle qui m'a appris à manger, avant le secondaire, elle travaillait là, c'est elle qui m'a appris à manger genre la nourriture créole et pis toute, elle m'a montré tout ça, c'est pas. Mes parents, ils sont très ouverts, ils n'ont pas d'préjugés vraiment, c'est sûr qu'ils ont des préjugés sur d'autres affaires, à ce niveau-là, non.

S : Tu dis qu'ils veulent qu'on ait peur, que les gens aient peur, c'est qui le « ils »?

B : Le capitalisme, je sais pas, moi, le lele système, le sens des choses, les gens. Je veux dire dans la vie à partir du moment que la télé a fonctionné, avant là, les gens, ont leur disait de quoi à la télé et pis c'était ça là qui était vrai, c'était ça la vérité absolue, c'était c'qui avait à la télé. Maintenant, c'est moins pire, c'est quand même c'qu'on t'dit à télé quand on écoute les nouvelles, c'est ça ça, on entre pas parfaitement dans les détails en tout cas, je pense que c'est ça, c'est c'qui fait, je sais pas. Ils veulent qu'on aille peur, quand on a peur on est plus facilement contrôler et quand on est contrôlé les choses continuent à Morisher comme ils veulent. Pis les gens qui s'mettent du cash dans les poches continuent à se mettre du cash dans les poches. Pis les gens qui restent chez eux ou qui ont peur qui sont restreints ou qui se fixent des limites à cause de telle affaire, je sais pas, ils sont renfermés sur eux-mêmes, pis ça Morishe comme ça doit Morisher.

S : Mais, tu dis qu'ils veulent qu'on est peur, mais pourquoi un coin plutôt qu'un autre? Un quartier plutôt qu'un autre?

B : A cause de la concentration. Ben, c'est parce que, c'est ça, dans Saint-Michel, il y a beaucoup d'immigrants, fait que, t'sais, on s'dit qu'il y a beaucoup d'immigrants, fait que, eux, ils vois qu'il y a beaucoup d'immigrants, fait qu'ils se penchent sur ce quartier-là.

Regarde dans la Petite Italie, il y a du monde qui fume du crack, il y a du monde qui foutent de la merde, mais ils n'en parleront pas. Pourquoi? Parce qu'il y a plein, tu sais, dans Saint-Michel-là, il n'y a pas plein de trucs touristiques, des trucs qu'y a bien des gens qui vont aller voir, comme des grands restaurants quoi que ce soit. Il n'y a pas ça vraiment à Saint-Michel. Ça ça, on dirait ça leur dérange pas de faire « tiens Saint-Michel, tiens Saint-Michel ». De toute façon, les gens qui viennent, ils vont pas aller directement à Saint-Michel, ils veulent plus protéger les quartiers pour que toute roule encore une fois, les choses roulent. C'est ça, ils se mettent sur un quartier parce qu'ils peuvent se permettre de se mettre sur ce quartier-là parce que il n'y a pas d'entreprise ou quoi que ce soit qui va attirer les touristes ou les gens qui viennent d'ailleurs pour, ils devraient faire ça pour améliorer le quartier, rajouter des trucs qui vont faire bouger plein d'gens-là. C'est sûr là. De plus en plus, je pense que le quartier Saint-Michel évolue-là, ça change.

S : Comment réagissent les jeunes de Saint-Michel par rapport aux images négatives qui sont projetées du quartier?

B : Je pense quand tu vis dans un quartier de même tu n'le vois pas de la même façon que les autres. Fais que tu t'dis « de toute façon, eux, ils disent n'importe quoi. » Ils peuvent bien dire n'importe quoi je pense que si eux ils vivent leur p'tit bonheur avec leur cercle de personnes ils sont heureux, ils voient pas plus loin qu'ça, ils devraient peut-être voir plus loin, la majorité des personnes devrait voir plus loin, pis s'dire non, j'veux dire c'est un peu au même niveau que la politique t'sais les jeunes, ils sont désintéressés de la politique, ils vont même pas voter tandis que leurs voix pourraient faire changer les choses, mais ils font pas c'est comme un peu, ils s'désintéressent, ils disent qu'avec leur p'tit monde ils sont bien; pis « pour vrai, Saint-Michel, c'est pas ça, qu'ils disent ça, s'ils disent ça, on s'en fout! »

S : Qu'est-ce que tu pourrais dire que tes parents t'ont transmis à cette ouverture dont tu parles beaucoup? Qu'est-ce qu'ils t'ont transmis d'autres comme valeurs, etc.?

B : Ben, conscience sociale, (grande respiration) mes valeurs émotionnelles, toute, c'est comme je ressens beaucoup les choses, j'suis à l'écoute des gens, j'suis empathique, je me mets dans leur peau, je veux dire. Ils m'ont appris à avoir des émotions aussi, t'sais, je sais pas, pis à être conscient dans l'fond, je sais pas, à voir que t'es pas tout seul, à être intéressé, à vouloir savoir, je sais pas, ils m'ont appris à être une personne équilibrée.

S : Et, en terme identitaire, est-ce qu'il t'ont transmis quelque chose aussi?

B : Non.

S : Ça peut être l'identité culturelle, ça peut être sociale, personnelle.

B : Bfff! Pas vraiment, ils m'ont pas poussé à avoir une identité précise, je sais pas. Ils m'ont, je les ai admirés, c'est que veut veut pas, c'est sûr que je suis un peu comme eux, fait qu'je veux être quelqu'un comme eux, je veux que mon minimum se soit un peu à leur niveau, je veux comme, je veux reconnaître, comme dans mon appart, comme quand j'étais chez ma mère, je sais, c'est pas pantoute pareil, je sais pas, je sais pas comment répondre à cette question-là.

S : (rire) Tu dis qu'c'est pas pareil, c'est quoi la différence entre?

B : Je sais qu'c'est plus jeune, j'essaie de décorer mon appartement, qu'il y ait de la décoration pour que je sois bien, que ce soit zen que ce soit. Pas la futoire comme chez une coupe de mes amis-là, des fois, c'est dégueulasse-là, c'est vraiment intense. Comme moi, j'ai pas fait le ménage depuis une semaine, ça s'voit mais, t'sais, j'essaie de faire le ménage autant pour que ça soit correct. C'est peut-être des trucs qu'ils m'ont donnés, c'est ça, être bien dans mon environnement, bien paraître, je sais pas.

S : Si, on te demandait de choisir une image qui te représente qu'on pourrait utiliser comme page de couverture de l'histoire de ta vie, qu'est-ce que tu choisirais?

B : Je choisirais (hésitation), je me mettrais, je mettrais moi à l'envers suspendu par un pied.

S : Pourquoi?

B : Je sais pas parce que c'est le symbole du pendu dans le tarot, ça veut dire libérer quoi,

donner, donner, s'offrir quoi. Je pense que ça aurait rapport avec ça, je donne des informations, je donne toutes sortes d'affaires, je pense que moi suspendu avec la tête à l'envers, ça voudrait dire moi, ça voudrait dire, les poches se vident et pis toute-là, je sais pas, on dirait que je donne des informations, tout c'que j'ai.

S : Une image qui te représente dans la vie par exemple?

B : Une image qui m'représente dans la vie. Je sais pas. Dans la vie, moi, là, c'qui est plus moi-là, c'est la musique, c'est musique, je sais pas, je ferais une espèce d'image avec peut-être, moi qui Morishe sur une portée de musique, moi qui Morishe sur une espèce de portée de musique avec des notes-là, je sais pas. Je sais pas pour vrai ou bien moi tout court, genre ma face. (rire) Je sais pas pour vrai.

S : Pour terminer, je te demanderais de me présenter en très peu de mots chacun des patrouilleurs que tu as côtoyés. D'abord, j'aimerais que tu m'dises de qui tu te sentais le proche?

B : Euh! Polo, Dave, pis Steve. Steve, lui.

S : Tu le connaissais déjà?

B : Oui.

S : Dave?

B : Dave, je le connaissais pas déjà, mais à partir du moment où j'ai commencé à parler avec lui, j'ai remarqué qu'il était vraiment comme moi, puis c'est comme si ça faisait depuis 15 ans qu'on se connaissait, tellement qu'on a vécu des trucs pareils, on filent des trucs pareils, c'est un artiste aussi, il écrit. Puis, je veux dire Dave, c'est comme si ça faisait comme si ça faisait longtemps qu'je le connaissais. Polo, lui, aussi, c'est pas un artiste, mais il aime l'art, t'sais, il est, il a une conscience, il a une tête sur les épaules, j'aime bien son ouverture d'esprit. Puis, c'est une bonne personne, en fait, tout l'monde était pas mal ouvert d'esprit là-bas-là. Moris, il était bien cool aussi, Moris, c'est un gars qui me faisait aussi penser à moi dans l'fond. Un Blanc dans ce quartier-là qui connaît pas mal la coutume, qui est accepté, qui est cool, qui est ouvert d'esprit aussi, qui est sympathique.

S : Est-ce qu'il y en a qui n'sont pas acceptés?

B : Ben, ouais, ouais. Y a du monde qui n'l'ont pas-là. Y a du monde qui dégage pas, y a du monde qui, je sais pas là, ils sont pas acceptés, mais ça dépend de c'que eux ils démontrent-là. Si t'as d'l'air ouvert, si t'as d'l'air cool, si t'as d'l'air intéressé, ils vont t'accepter tandis que si t'as d'l'air fermé, c'est sûr que tu seras pas accepté-là.

S : C'est quoi la différence entre être accepté et ne pas être accepté? Comment on voit la différence entre les deux?

B : Tu te fais plein d'amis, tu te fais plein d'amis de plus en plus quand t'es accepté. Quand t'es pas accepté « Oups, je me ferai pas d'amis là, je vais changer de direction ».

S : Moris, après?

B : Il y a Rico. Rico, je l'ai vraiment trouvé cool, il était vraiment plus jeune que nous. Pis, il a un bon but dans la vie, t'sais, il veut être boxeur. Puis, il tenait vraiment son but à cœur, j'ai trouvé ça vraiment, pis il était intelligent pour son âge. C'est sûr qu'il avait, que ça s'voyait qu'il avait 17 ans des fois, mais il était comme, il était allumé-là. Pis, j'aime ça les personnes allumées, c'est cool, c'est une bonne personne aussi. Y avait Jeff, Jeff aussi, c'était, Jeff, il m'faisait penser à un autre de mes amis, un Italien-là, il est, il aime ça rire, il fait vraiment des jokes tout l'temps, il a toujours le sourire, ça c'est l'fun, c'est quelqu'un comme ça, il est toujours, il est motivé, puis il a une personnalité bien à lui, c'est toujours le fun, ça met de l'énergie dans un groupe. Là, j'ai dit qui? Il y avait Alice, elle était particulière, Alice, elle était bien cool, j'veux dire, elle savait rire, mais elle gardait toujours une petite, elle était réservée quoi, elle était gênée, réservée un peu. Quand tu niaises avec elle, elle niaise, c'est l'fun, mais elle a toujours une petite, elle, c'est pas comme Jeff, Jeff était tout l'temps souriant, mais elle, elle avait tout l'temps un peu la baboune-là, tu voyais, elle était toujours un peu bbbbbb, il fallait que tu fasses un effort pour la faire sourire. Il y

avait Gigi. Gigi, elle était plus jeune quand même, elle avait une ouverture d'esprit intéressante, pis j'aimais ça comment qu'elle s'exprimait comment qu'elle, elle voulait savoir, elle voulait connaître, elle était intéressée. Puis, qui d'autres?

S : Sami.

B : Sami. Sami aussi était l'fun, ça c'est une autre un peu comme Alice, mais en plus souriante. Sami était souriante, mais elle était un peu mystérieuse quoi, elle parlait pas beaucoup, elle dit l'essentiel, c'est tout-là. C'était une bonne personne aussi, c'est juste qu'on n'la voyait pas tout l'temps-là, on la voyait moins souvent. C'est ça.

S : Les amis haïtiens représentent quel pourcentage dans ton groupe d'amis?

B : Je dirais 40%.

S : Les deux sexes?

B : Oui.

S : Et, ça a commencé à l'école secondaire?

B : Non, un peu avant. C'est sûr que j'avais des amis haïtiens quand même à mon école primaire. Mais, vraiment avoir plus d'amis haïtiens et à plus être proche de la culture, c'est vraiment à l'école secondaire.

S : Et, quand tu dis être proche de la culture ça veut dire qu'oii?

B : Ça veut dire aller chez des amis, voir, aller dans des fêtes, t'sais, voir comment ils fonctionnent, voir comment, c'est ça, aller dans des fêtes avec des amis chez des amis des amis, voir des amis, voir plus de monde encore, voir comment ils réagissent face à certaines situations, voir toutes sortes d'affaires avec des Haïtiens dans l'fond. Ça m'apprend à voir comment ils réagissent, comment ils sont, comment ils sont élevés, comment ils vivent.

S : Et, comment ils vivent? Comment ils sont élevés? Qu'est-ce que t'as appris?

B : Qu'est-ce que j'ai remarqué, c'est que ils (rire) vivent comment tout l'monde, c'est juste qu'il y a beaucoup de religion. La religion est beaucoup présente dans la culture haïtienne. Euh. C'est vraiment important euh l'apparence et c'est vraiment qu'est-ce que tu vas faire plus tard, tu dois avoir un but, c'est pas seulement dans la culture haïtienne, mais dans la culture haïtienne, c'est vraiment important ça. Euh. C'est ça. J'ai remarqué qu'ils vivaient, qu'ils aimaient beaucoup la fête, danser, le rythme, euh, c'est du monde qui rient tout l'monde, ils sont tout l'temps posés-là, il y a tout l'temps. Comme il y a des situations, pas critiques, mais des situations où est-ce que tu dois, qu'un Québécois, lui, il stresserait dans l'fond les Haïtiens, eux, ils restent relaxes, pis je sais pas. Ça, c'est un truc que j'ai remarqué, c'est pas que chez les Haïtiens, il y a beaucoup de cultures qui sont calmes, nous autres ici on capote, on capote. Donc, c'est ça.

S : Et, la façon de fêter, est-ce que c'est pareil? Est-ce que tu vas à une fête haïtienne, est-ce que tu trouves que c'est pareil?

B : Dans une fête québécoise genre?

S : Oui.

B : Non, non. C'est pas pantoute la même chose. Une vraie fête Québécoise-là, on peut comparer ça à des vikings qui fêtent. C'est Heu Heu (il simule la voix de personnes saoulent), on boit, tout l'monde est saoul. Dans une fête haïtienne, tout l'monde va être saoul, mais il y a toujours du rire, je sais pas, d'la danse, qui fait que c'est chaud, ça sent les Antilles, ça sent l'fun sud-là, c'est pas le Québec-là. Ici, c'est la saoulerie, la buverie, puis on s'amuse, on s'en fout d'comment on bouge tandis que là-bas on boit, on boit, on danse quoi, on s'amuse, c'est deux façons différentes de s'amuser, mais c'est s'amuser quand même-là.

S : Qu'est-ce que tu fais comme activités avec tes amis haïtiens?

B : On sort, on va dans des bars. On danse, on boit, on va chez eux. Des fois, on joue aux cartes, on boit. Souvent, boire, c'est dans la corde, c'est dans les cordes, quoi. Euh Fffff souvent, c'est ça. On boit, on mange, on joue aux cartes, on sort, on rencontre des gens.

S : Quand vous sortez, vous allez où?

- B : Il y a plusieurs clubs, il y a plusieurs places-là. Comme Paul, lui, il sort toutes les fins d'semaine. Moi, j'suis quelqu'un qui sort à tous les fins d'semaine, Paul, lui, il sort à toutes les fins d'semaine, fait que, t'sais, quand je veux sortir, je passe un coup fil à Paul, je sais où je vais aller toutes sortes d'endroits différents-là, c'est pas.
- S : C'est quel type de clubs?
- B : Des clubs du centre-ville-là, c'est pas. C'est des clubs où il y a toutes sortes de monde-là. C'est souvent des clubs, c'est c'que j'aime pas moi des clubs-là, c'est que c'est hyper superficiel, c'est hyper, comme on t'regarde, si t'as pas de beaux souliers, ben regarde tu vas pas pogner personne-là, tu vas pas, il n'y a pas de fille qui va v'nir vers toi. Je sais pas, c'est un peu snob comme milieu, mais t'sais, une fois de temps en temps aller boire et pis danser, c'est l'fun.
- S : Mais, quand tu sors avec Paul, c'est quel genre de clubs? J'entends parler de clubs de Noirs, clubs de Blancs.
- B : Non, non, c'est pas. Des clubs mixtes pas mal, y a pas. C'est sûr qu'il y a des bars plus Africaines, il y a des bars plus haïtiennes, des bars plus latino-américaines, mais non, on va dans des places plus mixtes-là, c'est jeune, c'est tout-là, c'est jeune.
- S : Et, c'est plus au centre-ville?
- B : Ouais, ouais.
- S : Est-ce que t'as le nom d'un club par hasard?
- B : Euh. Il y a une place où Paul, ces temps-ci, fait affaire-là. Tous les jeudis, je pense qu'ils organisent un événement, je pense qu'il s'appelle La Cafétéria.
- S : Mais, c'est pas Paul qui organise les événements?
- B : Hanhan (positif).
- S : Paul y organise des événements?
- B : Oui, le jeudi. C'est pas des événements au fait, c'est les jeudis euh, ça a un nom-là, t'sais, je m'en rappelle plus c'est quoi. C'est les jeudis quelque chose. C'est du monde qui se rassemble le jeudi et pis il y a un prix sur l'alcool, des prix spéciaux dans l'fond qui font en sorte que les gens se dirigent plus vers là parce que c'est économique.
- S : Et, c'est quel groupe d'âge?
- B : Euh! 18 à 25-26.
- S : 26.
- B : Ouais.
- S : Et, tu m'dis que c'est multiethnique?
- B : Ouais, vraiment à fond.
- S : Mélangé?
- B : Mélangé, ouais, un gros mixte.
- S : Est-ce que ça t'arrive de participer à la fête du drapeau haïtien qu'ils organisent à Montréal ou d'autres activités de ce genre?
- B : Oui, j'ai participé, au fait, j'ai assisté pas participé. Oui, j'assiste souvent à des fêtes comme ça-là. Comme je disais, il y a toujours d'la bonne bouffe là-bas-là. C'est bien l'fun de rencontrer les gens tout l'temps.
- S : C'est tout, merci! C'est vraiment tout.
- B : Ça m'a fait plaisir!

Entrevue avec Moris

- S : Oui, t'as quel âge?
- M : J'ai 26 ans.
- S : Oh, t'es jeune.
- M : Ouais

S: T'es tellement grand.

M: Mon père est allé fort quand qu'il m'a fait.

S: Quoi?

M: Mon père est allé fort quand qu'il m'a fait.

S: Han, c'est ce qui donne des grands?

M: Hmm, hmm

S: Je ne le savais pas.

M: Hmm, hmm

S: Ok. Eh... t'es né...?

M: Ici, au Québec.

S: À Montréal?

M: Montréal.

S: D'accord. Euh... ton niveau de scolarité?

M: Secondaire 5.

S: Est-ce que t'as une profession en tant que telle?

M: Ben... je suis sécurité.

S: Ok... agent de sécurité. Ensuite, est-ce que tu pratiques une religion?

M: Non, je suis catholique. Je prie le Bon Dieu avant de dormir.

S: T'es né dans la religion catholique?

M: Ouais.

S: Mais, tu ne pratiques pas?

M: **J'entre** à l'église.

S: Est-ce que tes parents sont à l'église?

M: Oui

S: Les deux?

M: Oui.

S: Est-ce-qu'il sont ensemble?

M: Oui.

S: C'est bien.

M: Oui.

S: C'est rare.

M: Ouais, ouais. Ils ont... Ils ont... 30 ans de mariage.

S: Woaw!

M: Ouais, c'est cool ça.

S: Ils demeurent dans quel coin?

M: Ils demeurent sur Gouin, Saint-Michel, sur le bord de l'eau. C'est plus tranquille

S: Ok. Toi, t'as vécu à Gouin, Saint-Michel? T'as vécu là où ils sont? Ou...?

M: Non.

S: T'as vécu où?

M: J'ai vécu ici, dans le quartier Saint-Michel. J'habite présentement Légendre, Saint-Michel.

S: Ok. Là, on anticipe un peu parce-que y a de ces questions qui vont revenir. Mais, là, on peut les poser. Il n'y a pas de problème. Tu dis que tu demeures à Saint-Michel?

M: Hmm, hmm

S: Depuis... T'as jamais quitté Saint-Michel?

M: J'ai jamais quitté Saint-Michel. J'ai toujours habité à Saint-Michel.

S: Et puis, qu'est-ce qui s'est passé? C'est comme... tu vis avec tes parents? Et puis...?

M: Un jour, j'ai volé de mes propres ailes. J'ai décidé d'aller en appartement et j'ai trouvé un appartement.

S: Et ils étaient encore à Saint-Michel quand tu as fait ça?

M: Oui... Pis, on s'est séparés quand j'ai déménagé. Pis, c'est ça... Ils habitent maintenant

- Gouin. Ils sont pas trop loin. Moi, j'habite Légendre, Saint-Michel. J'ai bien cette place. J'aime bien mon petit quartier. C'est ma petite maison. C'est "Home, sweet home" qu'on dit! Fait, qu'si un jour je m'en va vire à Québec, admettons, je m'ennuie de Saint-Michel, là, parce-que c'est ici que j'ai grandi. Elle est ici ma famille, même si ma famille est noire, jaune, vert, c'est ici ma famille.
- S: Ok. Est-ce que... euh... Est-ce que... tu souhaites vivre ailleurs un jour?
- M: Oui, parce-que y a pas juste Saint-Michel. Il y a pas juste Montréal.
- S: Est-ce que tu as un endroit qui te tente?
- M: Ouais, j'aimerais bien aller à Québec. J'aimerais bien aller en Europe. C'est le monde... le monde... le monde entier est une place où aller habiter, hein.
- S: Oui, mais quel coin, toi, t'aimerais...?
- M: Ben, je commencerais, premièrement, par Québec. Après ça, je ferais un petit tour voir les Anglais dans l'ouest. Pis, les States, tranquillement, je suis jeune. Pis, j'ai pas... j'ai pas peur de voyager, d'aller d'apprendre des nouvelles cultures dans d'autres pays. J'aimerais ça.
- S: D'accord. C'est juste que tu aimerais passer du temps ailleurs, quelques années, par exemple, à Québec, quelques années dans l'ouest canadien, et puis en France. Et puis, en Haïti aussi?
- M: Mais pourquoi pas?
- S: Mais, est-ce que tu y as pensé?
- M: Ben, je me suis dit que ça serait une belle expérience. Mon oncle est déjà allé là en vacances. Et puis, il m'a dit que c'était une très belle place... touristique dans les coins touristiques. Mais, je sais pas. C'est sûr que je visiterais. Je passerais un an là-bas, faire un travail, quelque chose comme ça. Je sais qu'il y a une île à côté. C'est... euh...?
- S: La République Dominicaine.
- M: La République Dominicaine aussi. Fait que, je pourrais en profiter pour aller là en même temps.
- S: Mais, c'est très différent, en passant.
- M: Ouais, je sais.
- S: Euh... et tes parents, est-ce-qu'ils sont pratiquants?
- M: Non, pas beaucoup. Mais, ils ont la petite croix Jésus en haut de leur porte quand qu'y rentrent.
- S: Et tes parents, ils parlent le français et une autre langue?
- M: Français. Ma mère parle pas l'anglais. Mon père parle un peu l'anglais.
- S: Tu t'appelles Moris. Tu portes le prénom d'un membre de ta famille, d'un parent?
- M: Non, Moris est nom que mes parents ont décidé de m'appeler Moris parceque ils trouvaient ça simple. Puis, je pense qu'un beau nom qu'ils ont dit... On va l'appeler Moris.
- S: Et le nom de famille c'est le nom de famille de...?
- M: C'est Laurin. C'est le nom de mon père. C'est Français. Mais, ma mère, elle est... Elle vient du Saguenay-Lac-Saint-Jean. Donc, elle a du Indien dans elle, Amériquien-Québécois.
- S: Et ton père?
- M: Lui, il est Amériquien aussi, Québécois. Mais, sa descendance descend plus Français.
- S: D'accord. En général, je vois que les Québécois portent deux noms, le nom de la mère, le nom du père.
- M: Ça dépend des familles. Mais la religion et la... la tradition veut qu'on porte le nom du père. Moi, j'ai rien que le nom de mon père.
- S: D'accord. Et ça se fait encore jusqu'à présent?
- M: Ça se fait encore aujourd'hui.
- S: Parce-que t'es très jeune.
- M: Oui, moi je pense bien que..je pense bien que moi aussi je vais faire ça quand je vais

- avoir des enfants, de porter le nom du père.
- S: Pourquoi?
- M: Parce-que c'est comme un honneur à tes ancêtres que tu donnes pour la lignée de tes enfants.
- S: Oui, je t'écoute.
- M: La lignée de tes enfants. Fait que, moi, j'ai un frère qui s'appelle Fred, Frédérick Laurin. Pis, on aimerait ça, t'sé, faire des enfants porter le nom du père, t'sé, pis le mariage, pis tout. On est pas beaucoup de Laurin qui reste. Alors, j'aimerais ça qu'y aie une descendance Laurin encore. Même si mon petit gars, il est noir. Même si ma petite fille est mulâtre, il peut ben s'appeler Réginald. Mais, il va s'appeler Réginald Laurin. Écoute, ça fait drôle de même. Mais, c'est comme ça.
- S: Est-ce que t'as senti quand t'étais plus jeune, que tu vivais avec tes parents, qu'ils voulaient t'imposer, par exemple, un style vestimentaire?
- M: Non... pas nécessairement. On va parler de quel âge environ?
- S: N'importe quel âge, à un moment de ta vie.
- M: C'est sûr que quand t'es jeune, c'est tes parents qui t'habillent. C'est sûr qu'ils se disent: "Spiderman, il aime ça, on va l'habiller en Spiderman". Ils vont aller sur les passions que le petit gars aime. Moi, ce que je préférais quand j'étais adolescent, c'était un petit peu m'habiller un peu différent des autres. Moi, j'aimais pas porter ce que tout le monde avait. Comme si tout le monde avait du Nike fait qu' tout le monde avait du Nike. Ben, moi, je portais du Adidas parce-que tout le monde avait du Nike. J'étais quelqu'un qui était original. J'aimais pas ça porter les mêmes choses que tout le monde.
- S: Est-ce-qu'il y avait une raison?
- M: Ben, écoute, ça a commencé dans le temps la musique Pop a commencé, dans mon temps à moi, je pourrais dire, les années 80. On parle de Mc Hammer. On parle de Rody Mc. On monte avec le rap français, I AM, tout ça. Pis, à un moment donné, il y a un style qui est développé avec ce style de musique là, tenue vestimentaire. Le monde a commencé à s'habiller avec les pattes Hummer, en dessous des fesses, tout le kit. J'ai déjà essayé ça, mais c'est pas mon style.
- S: Tu sais que ça ne te fait pas?
- M: Non, ça ne me fait pas, pantalon en bas des fesses, le gros chandail, casquette de côté.
- S: Pourquoi tu dis que ça ne te fait pas?
- M: Ça ne te fait pas. Tu te regardes dans un miroir, pis tu trouves pas toi. T'es pas toi. Alors tu travailles sur d'autres styles. Pis, t'apprends à te connaître. À un moment donné, j'ai déguisé en skater. Pis, après ça, j'ai essayé punk. Pis, t'sé, j'ai tout cherché. Quand t'es un ado, aujourd'hui, j'ai compris que le style c'est le reflet de la personne, de qui t'es, peu importe la couleur que t'as, c'est vraiment ce que t'es. J'ai eu les cheveux bleux, rouges, jaunes, vert... tout là. Fait que aujourd'hui, j'ai rien de d'ça. J'aime bien comment je suis habillé aujourd'hui, j'ai trouvé mon style.
- S: D'accord. Et ça a pris du temps?
- M: Ben, écoute. C'est sûr que..à l'âge de 19 ans... 19-20 ans-là, j'ai commencé à me serrer les vis, on dit "serrer les vis" sur le prix je me suis pris une discipline dans la vie. Ça m'a donné une meilleure opinion de moi. Que je vois un petit mieux c'qui je suis aujourd'hui par mon style, la façon que je suis habillé. Le monde me regarde dans la rue pis y'a pas beaucoup de jugement à dire parce-que on dirait que le linge fite avec la personnalité.
- S: Est-ce que tes amis t'ont aidé à trouver ce style?
- M: Ben, j'ai découvert des nouvelles personnes dans ma vie qui m'ont aidé à changer ma personnalité parce que j'avais un petit problème d'attitude et de caractère. J'avais un problème de... On appelle ça quelqu'un de pince-sans-rire. Quelqu'un de pince-sans-rire, c'est quelqu'un qui pogne les nerfs vite. Fait qu'j'ai développé des attitudes de contrôle, faisant des sacrifices dans ma vie. Pis, j'ai compris que c'est comme ça que je suis. Pis,

- j'ai trouvé une réponse. J'va pas dire "la" réponse là, mais j'ai trouvé une petite réponse qui peut m'aider à mieux grandir.
- S: Et tu dis que tu as fait des sacrifices dans la vie. Est-ce que tu veux en parler?
- M: Si tu veux là. J'ai fait des arts martiaux pendant 5 ans, non-stop, 3 fois par semaine. J'ai souffert beaucoup. J'ai du pris sur mon orgueil. J'ai du faire beaucoup de sacrifices. J'ai eu mal à beaucoup de places. J'ai été à l'hospital 2-3 fois parce que juste pendant des pratiques, pas pendant des combats. Pis, aujourd'hui, je suis quelqu'un qui est rendu plus fort physiquement, plus intelligent, plus discipliné. C'est sûr que quand tu t'en vas dans ton cours, c'est un autre atmosphère, c'est un autre monde. Tu oublies tout. C'est comme si la Terre était retournée, pis le temps n'existe plus. Tu fais c'que ton maître te dit, c'est tout. Tu fais pas d'attitude. Tu t'obstines pas avec. Tu fais vraiment c'qu'il dit. Pis, ça m'a donné quelque chose qu'on dit l'acceptation. Quand t'as tort, sois pas fâché contre le monde, sois fâché contre toi. Pratique-toi de plus en plus, et tu vas devenir plus fort. C'est avec les meilleurs qu'on devient bon. Pis tout ça est bien passé aussi à l'extérieur du cours. Car, une fois que tu t'infliges une discipline comme ça dans un cours, tu t'dis pourquoi j'pourrais pas aussi l'appliquer aussi à l'extérieur. Alors, ça m'a beaucoup aidé dans ma vie de tous les jours. Le ménage, j'ai pas le goût de le faire, mais je le fais quand même. Hmm... C'est ça, une discipline.
- S: Moi non plus. Je ne l'ai pas encore, moi.
- M: Il faut qu'tu la fasses. Si tu mets une journée par semaine. Tu dis "All right, aujourd'hui, c'est la journée. J'y a va. Let's go. On prend un Red Bull. Pis, let's go, on y va". Il faut que tu t'aides aussi. Il faut que des fois t'sé, si moi, admettons dans un cours, j'ai de la misère à pratiquer un certain coup. Mais, je vais trouver tous les moyens nécessaires pour que mon coup qu'il touche la cible, qu'il ait la force et qu'il soit rapide. C'est beaucoup de choses à pratiquer. Et dans la vie, mettons, j'ai faim, j'ai pas d'argent, ben, je vais tout faire pour trouver un moyen de trouver de l'argent, d'emprunter de l'argent ou de faire de l'argent pour arriver à mon but qui est de manger. C'est un exemple un petit peu bizarre à expliquer. Mais quand qu'tu veux quelque chose vraiment, faut qu'tu travailles fort pour l'avoir, c'est ça.
- S: Excuse-moi, je vais arrêter parce que j'ai faim.
- Moris : Ben, c'est ça. L'art martiaux. Ça l'a changé ma vie, comme qu'on dit. Il y a qui font de la boxe. Il y en a qui vont peindre. Il y en a qui vont jouer au hockey. Il y en a qui aiment les études. Tout le monde trouve un... Tout le monde trouve une petite passion pour s'évader. Moi, ma passion c'est de taper. Ben, frapper, comme on dit, j'aime bien frapper. C'est une thérapie aussi, de frapper.
- S : Il y a le basket aussi.
- Moris : Il y a le basket. Il y a la boxe. Il y a...
- S : Mais toi, tu fais quoi?
- Moris : J'ai fait coach de basket. T'étais au courant?
- S : Hmmhmm
- Moris : Ouais, j'étais coach de basket...
- S : Avec les filles là qui font beaucoup de bruit?
- Moris : Les folles là. Les folles.
- S : [rire]
- Moris : J'ai été coach de basket à l'École Perreault parce que les filles avaient un problème de discipline. Dans l'école, dans les classes, dans l'école et dans les cours. Moi, j'ai décidé d'embarquer là-dedans, puis de... infliger une discipline, mais tout en apprenant le basket à ces jeunes filles-là. Ça m'a fait vraiment plaisir d'être coach de basket. Pour la première fois de ma vie, j'ai eu une très belle expérience. J'ai pas gagné tous mes matchs. Mais il y a une très belle admiration qui s'est faite. J'ai adoré cette expérience-là. Je la

recommencerais n'importe quand. Et aujourd'hui, je vois mon potentiel avec des jeunes, ce que je fais aujourd'hui. Puis, j'avais toutes des Haïtiennes dans l'équipe. Toutes des Haïtiennes, peut-être une Marocaine, je pense. Mais tout la game, ouais, ouais... Ils m'appelaient le Mohawk. Je ne voulais pas me faire appeler "coach". Je ne voulais pas me faire appeler par mon prénom. Ils m'appelaient le Mohawk parce que j'avais un Mohawk sur la tête. Puis, je les adorais beaucoup. Je les emmenais manger au McDo. Je payais la traite comme toutes les bonnes pratiques quand ils avaient joué un très bon match. Puis, euh, je recommencerais n'importe quand. Mais, maintenant, ils veulent plus d'équipe féminine à l'École Perreault parce que ça a fait des problèmes aux autres. Puis, je trouve que c'est pas une bonne idée. Pourquoi? Parce que, premièrement, dans un quartier défavorisé, un jeune qui n'a pas de passion, un jeune qui ne peut pas jouer à sa passion qui est le basket, va l'insister à lui faire comprendre que t'es pas bon, tu peux pas aller voir les matchs de tes amis parce que on t'a dit que t'étais pas bon. T'as de la misère à l'école. T'as de la misère avec ton attitude, au basket. Ça va inciter le jeune à aller dans la rue et faire des affaires que j'aimerais pas entendre, comme commencer à fumer la cigarette, fumer du pote, boire de l'alcool, tout ça, sur l'heure du diner là. Après l'école, à un moment donné, il va y avoir un cadi, avec un gars avec de grosses lunettes fumées, et des grosses baves et des grosses chaînes qui va chercher un de mes petits gars de basket. J'aime pas ça moi. C'est pour ça que je travaille encore de même ici, pour être un bon contact encore avec les jeunes avec qui que j'apprécie, puis que j'aime voir évoluer d'une bonne manière. S'ils veulent jouer au wannabe, ou s'ils veulent jouer aux petites filles intéressantes qui manquent d'attention, ils peuvent le faire.

S : Aux petites filles...?

Moris : Manquent d'attention.

S: Ok.

Moris : Ils peuvent le faire, mais c'est à eux-autres, c'est leur vie. Moi, je peux juste dire vas-y, mais il va arriver ça, ça, ça, ça, mais si tu ne me crois pas, tu verras par toi-même. Je peux pas dire à un jeune : "Fais pas ci, fais pas ça". Je peux pas dire ça. Je peux dire fais-les, mais c'est con, con, con. Mais, à un moment, tu vas venir me voir, tu vas dire que j'avais raison. Ben, je te dirai : "Mais oui, j'avais raison, je te l'avais dit". Mon pire, si il y en a qui sont plus là, qui sont un petit peu plus de tête sur les épaules, qui sont moins rebelles. Mais il y a des rebelles intelligents, il y a des rebelles qui ont pas de tête. Les rebelles qui n'ont pas de tête qui vont tout faire jusqu'à temps bang ils vont se faire arrêter, puis là ils vont se faire comprendre. Il y en a qui vont tout faire, et puis houp, ils vont arrêter à un moment donné quand ça va tranquille, ils réalisent que ça va trop loin. Quand ça va trop loin, ils se donnent une limite, puis ils reviennent sur leurs pas, puis ils réfléchissent à qu'est-ce qui peut se passer si agissent une telle manière. Fais que... J'aime bien mon travail pour ça. Là, mon contrat il est terminé, cette semaine. Aussitôt qu'il y aurait un contrat de libre ou un poste ouvert, besoin est-il ils vont faire appel. Si toute fois, ils ne font pas appel, je trouverais ça bizarre parce que j'ai rendu ici, je connais les jeunes, les jeunes me connaissent. Je Morishe dans la rue, c'est écrit dans mon front. C'est pas écrit sur une carte, c'est écrit dans mon front, l'image du patrouilleur de rue dans le quartier St-Michel. Je Morishe le jour c'est comme ça. Le soir, je suis sécurité, sécurité dans le quartier St-Michel, pas dans le quartier. Je suis sécurité dans un bar qui s'appelle Bar Billard Boggies. C'est une place où est-ce que une trentaine de tables de pool. C'est dans le quartier St-Michel. Je travaille là depuis 4 ans. C'est une belle place, belle famille. Puis j'ai beaucoup de jeunes il y a 4 ans qui me connaissaient. Puis, ils viennent me voir au Booggies, puis ils connaissent une autre face, que c'est un autre du jour. Alors, le jour, je surveille des jeunes. Le soir, je surveille des jeunes vieux.

S : [rire]

Moris : Du monde qui agissent comme des enfants quand ils ont trop bu d'alcool, hmm. Puis,

- les jeunes ils agissent d'une manière qu'ils veulent être comme eux. Puis, je leur dis que c'est pas un exemple d'être comme eux. Boire de l'alcool, c'est pas bon parce que... Comment je peux dire ça? Boire l'alcool, c'est normal, t'es un jeune, tu vas essayer l'alcool, tu vas essayer la cigarette, tu vas essayer la drogue. Une fois que tu as tout essayé, tu vas essayer quoi? Les jeux? Les femmes? Les danseuses? C'est ça la vie aujourd'hui. Montréal, c'est comme ça. Je suis pas d'accord avec Montréal. Tu poses une question?
- S : Oui, oui... Ça va.
- Moris : Plus que t'en as, mieux que c'est.
- S : Oui, oui. Tout ce que tu dis c'est intéressant, et ça rentre vraiment dans l'ensemble.
- Moris : C'est la vie dans mon quartier.
- S : Hmm, hmm.
- Moris : Comme ça que je suis. Puis, c'est l'image que je projette. Mais je ne crois pas que c'est une mauvaise image. Je projette une bonne image. Même là, c'est une image neutre. Je cherche pas à être ami avec des gangs de rues. Je cherche pas à être leur ami. Je suis juste là. Je leur dis "Salut", je leur serre la main, je leur serre la main. Écoute, j'habite ici, alors faut que je m'entende avec mes voisins. Hmm? Des fois, mes voisins c'est pas tout le temps des gentils garçons. Des fois, j'entends des coups de feu, mais je ne peux pas sortir et dire "Eh, tu finis de tirer là? Je suis [7 :47]écoeuré là". Non, non, je peux pas faire ça. Je vais me manger un balle là. Non, mais qu'est-ce que je peux faire par exemple, c'est aller voir le jeune après et dire "Regarde, si tu veux tirer, va tirer là-bas. Pas tirer à côté de chez nous. Moi, je dors, j'ai une vie. Je veux dormir. Je travaille le lendemain, pour aider ton petit frère, puis ta petite sœur à aller à l'école comme du monde, tu sais". Ils ont beaucoup de respect, beaucoup de respect. Qui donne du respect, tu vas en recevoir. Manque de respect...
- S : De qui tu parles?
- Moris : Les jeunes. Des jeunes. Des jeunes de gangs de rues.
- S : Ok.
- Moris : C'est du monde qui, écoute, ils ont fait un choix dans leur vie, puis ce choix-là, ben c'est d'être membres dans une gang de rues. Pour moi, "gang de rues", c'est un gros, gros mot, c'est pas vraiment un mot menaçant. Je trouve que le mot "gang de rues" ça veut pas dire vraiment "crime organisé". Ça veut pas dire du monde méchant. Ça veut dire une gang d'amis sur un coin de rue qui s'amuse, qui parlent, et qui ont du fun. Pour moi, c'est ça une gang de rues. Tu imagines, tu mets une gang de Québécois là sur un coin de rues. Est-ce qu'on va les appeler une gang de rues aussi? On va les appeler les "motards". Tu comprends ce que je veux dire?
- S : Hmm, hmm.
- Moris : Qu'ils soient blancs, verts, jaunes, là, ça va former une gang de rues quand même. Ce n'est pas nécessairement mal là. C'est du bon monde. Ils jasant, ils jasant, ils ont du fun. Ils boivent de la bière peut-être. Ils sont où à St-Michel les centres communautaires pour jouer au basket comme un gros YMCA? Ça fait des années qu'on en veut un à St-Michel. Il y en aura jamais là. C'est une histoire triste ça.
- S : Tu dis qu'il n'y en aura jamais?
- Moris : Il n'y en aura jamais de YMCA.
- S : Pourquoi?
- Moris : Moi, je dis : "Pourquoi pas?". Tu sais, ça serait cool, tu sais, qu'il y ait un YMCA. On dirait que, je sais pas, le gouvernement il s'intéresse pas aux projets financiers dans les quartiers comme St-Michel. Il y en a qui disent que c'est un quartier pauvre. Pour moi là, c'est le plus riche quartier de Montréal parce que c'est ici que le monde s'entraide, le monde s'aime, le monde y... le monde ils y ont des familles, ils y ont des enfants, puis, je m'excuse, mais tout ça n'a aucune valeur. L'argent n'a aucune valeur là-dedans là. Il

n'y a rien de mieux...

Sandra : Des amis.

Moris : Il n'y a rien de mieux que d'avoir des amis qui t'aident en te prêtant du lait. Puis, à un moment, lui il va te prêter du lait aussi si t'en as besoin. Euh, les commerçants, ils connaissent les mondes qui habitent dans le quartier. Comme moi, présentement, j'ai...

Autre : [Porte s'ouvre] Pardon, excusez-moi.

Moris : Oui.

Sandra : [rire]

Autre : [Porte se referme]

Sandra : Oui?

Moris : C'est ça, les commerçants à Quartier St-Michel, ils s'entraident aussi. Mettons, le gars du dépanneur va offrir un spécial sur les cigarettes, puis le gars de la pizzeria du gars du dépanneur va lui offrir un spécial sur sa pizza. Vous comprenez ce que je veux dire? Moi, je suis un résident. Des fois, J'ai faim, je vais voir le gars de la pizzeria, je lui demande une pizza sur le bras. Il me le laisse puis je le paie la journée de la paie. Des fois il m'en manque des cigarettes. Je vais voir le monsieur, je suis un fumeur. Fait que je vais dire : "Monsieur, j'ai pas d'argent cette semaine, je vais l'amener jeudi, donc je vais te payer jeudi". Ils me laissent mes cigarettes, on s'entraide. Puis, moi, l'aide que je donne aussi, vu que je suis patrouilleur de rues, puis je vois des petits jeunes qui rentrent en pelletée dans le dépanneur ou dans la pizzeria, qui font des problèmes, ou tu sais qui a peut-être des vols qui vont se faire. Ben, moi, je vais être là. Puis, je vais dire aux petits jeunes : "Vole pas. C'est pas bon. Vole si tu veux, mais lui, il va appeler la police, tu sais. Puis tu vas te faire embarquer parce que t'as volé quoi? Du jus, de la gomme, des bonbons. Puis, toi tu vas te faire embarquer parce que t'as volé le pot de tips du monsieur, puis une pizza pendant qu'il avait le dos tourné. C'est plat ça." C'est ça mon travail, mais ça arrive pas les choses comme ça. Le monde s'entraide bien, puis ils connaissent la game, comme qu'on dit.

Sandra : Et, si je t'entends bien, parce que quand je t'entends là, euh... je me demande, est-ce que, avant, au début, quand tu as commencé à parler, tu as parlé d'une sorte de quête. Tu te cherchais, et puis tu as fait les arts martiaux pour t'aider etc... à avoir le contrôle de toi-même. Ensuite, tu as parlé de... de... de ton travail comme coach...

Moris : Ouais.

Sandra : Comme entraîneur de basket.

Moris : Ouais.

Sandra : Avec les jeunes filles. Ensuite, tu as parlé de ton travail comme patrouilleur.

Moris : Oui.

Sandra : Et là, je... C'est comme, on dirait que toi, on ne te voit plus là-dedans. On dirait que tu as développé d'autres objectifs entretemps.

Moris : Oui.

Sandra : C'est-à-dire que plus... Maintenant, ce que tu fais c'est pas pour toi que tu le fais. Tu me dis si je me trompe .

Moris : Hmmhmm

Sandra : On dirait que tu ne le fais pas pour toi. Maintenant tu as un besoin de... d'agir pour les autres. Est-ce que c'est ça ou bien il y a toi d'abord, ensuite il y a les autres? Est-ce qu'il y a les deux ou bien il y a les autres?

Moris : C'est sûr que c'est pas de l'aide, c'est de l'entraide. Tout le monde s'aide. C'est un quartier, comme je t'ai expliqué tantôt, tout le monde s'aide ici. Puis, c'est une famille. Quand qu'on se voit ailleurs, puis qu'on dit qu'on est de St-Michel, mais on va se serrer dans ses bras pour dire : "Excuse-moi, je le savais pas t'étais de St-Michel". C'est une famille. C'est pas...

Sandra : Ouis, mais...

Moris : J'oublie pas moi là-dedans.

Sandra : Ah, ok.

Moris : C'est sûr que moi, je suis..., je fais ma part des choses comme tout le monde. Tout le monde doit payer des choses. Tout le monde doit faire nourrir sa propre bouche. Écoute, si t'as un chat à la maison, il faut qu'il mange la veille, tu sais. Moi, là-dedans, mon rôle c'est de premièrement c'est de faire ce que j'aime. Et patrouilleur de rues, j'adore faire ça. C'est vraiment un beau travail. Je pense que chaque quartier devrait avoir des patrouilleurs de rues.

Sandra : Hmmhmm

Moris : Je pense que, au Québec au complet, devrait avoir des patrouilleurs de rues. Pas nécessairement un tas de gars en uniforme, mais de se promener comme si j'étais un jeune aussi. Je suis à l'aise avec les jeunes. Les jeunes sont à l'aise avec moi. Je suis bien. J'aime bien mon travail. Je connais mon travail, puis je sais je suis dans mon quartier en plus. Fait que les jeunes ils me connaissent. Je connais les jeunes. C'est ma petite famille, comme je t'ai dit.

Sandra : Hmmhmm. Ça t'apporte quelque chose, toi aussi...?

Moris : Beaucoup.

Sandra : Personnellement?

Moris : Personnellement. L'argent n'a pas de valeur aussi là-dedans.

Sandra : Hmmhmm

Moris : C'est juste le fait que je Morishe. Puis, mon travail, c'est d'accompagner un jeune pour qu'il finisse ses écoles comme du monde. S'il faut que je sois là pendant 5 ans, ce que j'aimerais, pour accompagner un jeune, puis de m'assurer qu'il va... son but c'est d'aller telle place, telle place, mais moi je vais..., puis il me demande de l'aide, je vais tout faire pour l'aider. Écoute, c'est ça mon travail. S'il veut devenir un jouer de basket professionnel, je dis : "Ok, on va faire des petites écoles. On va se promener." J'aime bien mon travail, j'adore. J'aime aussi, j'aime aussi aider un jeune, peut-être l'envoyer dans la direction dans moi que j'ai passé parce que j'ai fait des affaires quand que j'étais jeune, comme lui. J'ai [15 :20]écrit des affaires quand que j'étais jeune, comme lui, comme elle. Puis, j'aimerais ça, tu sais, moi aussi, pas infliger, mais j'aimerais ça qu'un jeune passe par, admettons, un... une discipline que moi j'ai passé. Comme moi, j'ai fait du TaeKwon, ça m'a beaucoup aidé. J'ai un de mes petits patrouilleurs, il fait de la boxe. Ça l'a beaucoup aidé. J'ai un de mes meilleurs amis, il a grandi avec moi. Aujourd'hui, il est rendu boxeur professionnel. Il se bat là contre euh... Sa fiche est vraiment bonne. Il est vraiment fort. Il s'entraîne fort, mais on a tout une petite béquille. Hum? Puis, si un jeune comprend ça jeune, il va aller loin dans la vie. Moi, ça m'a pris un petit peu de temps, mais je vois que je suis encore jeune. Fait que, j'ai pas de limite.

Sandra : Si par... Qu'est-ce que t'as dit? Si un jeune on le comprend, il va aller loin ou...?

Moris : Si un jeune comprend ça jeune.

Sandra : Oh ok, ok, ok. S'il comprend ça jeune.

Moris : Ouais. Il va aller loin.

Sandra : Hum hum.

Moris : Moi, ça a pris un petit peu de temps, mais, j'ai pas fini là, je suis encore jeune.

Sandra : T'es très jeune.

Moris : Ouais, quel âge t'as maintenant?

Sandra : J'ai 34, bientôt 35.

Moris : T'es vieille? Tu veux dire que t'es vieille, c'est ça?

Sandra : [rires] Par rapport à toi, oui.

Moris : Mais non, mais non, mais non.

Sandra : [rires]

Moris : Ça ne veut rien dire.

Sandra : [rires] Euh... Je vais revenir à ça parce que je veux enchaîner par rapport à ce que tu dis là. Je vais faire le lien avec euh... quelque chose, une question que je voulais te poser plus tard. Quand t'étais plus jeune, est-ce que t'avais des projets? Est-ce que t'avais des rêves? Des projets d'avenir? Est-ce que...?

Moris : Ouais.

Sandra : Tu sais pas à quel âge ça a commencé?

Moris : [17 :07]Devait être ça. Je voulais... J'étais... Je faisais de l'improvisation.

Sandra : Ok.

Moris : J'étais fort. Vraiment fort dans plusieurs catégories. J'étais vraiment bon. Puis je me suis dit : "J'essaierais bien faire humoriste." J'ai commencé à faire taches. Puis j'ai fait mes devoirs. J'ai voulu à l'école... J'ai voulu aller à l'école de l'humour. Puis, je me suis dit que c'est un domaine où est-ce qu'il y a beaucoup de monde qui va essayer ça. Et j'ai pas l'intention d'aller ridiculiser ou de faire [17 :38]patate, comme on dit. Fait que j'ai abandonné ce travail-là, mais il est toujours à quelque part. Il est toujours là. Une autre affaire que je voulais faire quand j'étais jeune, ben... comme travail, j'ai toujours voulu être professeur, éducateur. Je trouve que c'est une belle profession d'être professeur parce que t'apprends par ton expérience et par tes études. J'aimerais ça apprendre à des jeunes à se tenir en forme, puis d'être motivé dans la vie. Puis c'est important d'être en santé. Parce que les études, l'argent, la famille, il n'y a pas juste ça. Il faut que tu penses à toi et à ton corps, tu sais. Puis, aujourd'hui, euh... j'ai un petit rêve personnel, c'est ... j'ai un petit rêve personnel, c'est d'être champion olympique de TaeKwon Do. Je pourrais être ça, être la coche du TaeKwon Do.

Sandra : Mais, tu continues à en faire?

Moris : Beaucoup. J'ai un tournoi, à la fin du mois de septembre. Je suis bon, pas le meilleur, mais je suis bon. Je me suis battu contre euh... les grosses pièces d'hommes là, parle de ma grandeur, avec 200 quelques livres là. Mais je fais 210. Fait que, je me bats contre du 260, du 230.

Sandra : Et tu mesures combien?

Moris : 6 pieds 5. Fait que c'est un beau petit but que j'aimerais impliquer dans ma vie. Je trouve que c'est réalisable. Puis je me dis : "Si tu veux, tu peux." Si t'as pas de limite dans ta vie, tu peux aller très, très loin, même très, très loin. Il y a plusieurs exemples à dire, mais moi j'aimerais bien trouver mon propre exemple, même être l'exemple. C'est sûr que la cigarette, ça l'aide pas, les petits parties que je fais avec mes amis, tu sais. Puis, j'ai pas de copine, mais j'en cherche pas vraiment une, mais je pense, à quelque part, à un moment donné, je vais en trouver une qui va être due pour moi. Puis, ça va peut-être m'aider à appliquer encore une meilleure discipline dans ma vie. Parce que parfois on sacrifie des choses pour des personnes qu'on aime. Puis si j'aime cette personne là, ben, puis elle, elle m'aime, peut-être je vais pouvoir être le meilleur de moi-même parce que je sais qu'il y a quelqu'un derrière moi qui m'encourage dans ce que j'aime. Hum! Fait que c'est des bons projets, je pense. C'est plat d'en parler parce que ça arrivera pas demain. Mais chaque jour j'y pense parce que j'aime pas parler pour rien dire. Tu sais, tu parles, puis ça arrive pas. Puis, c'est comme beuh..., ça te démoralise. Mais moi, j'aime pas ça. Fait que c'est pas des choses que je dis à chaque jour, mais je les applique.

Sandra : Merci de m'en parler.

Moris : Ouais. Mais, là...

Sandra : De partager ça avec moi.

Moris : Il faut... Il faut. C'est des choses qu'on pose pas comme question souvent. On ne pose pas des questions comme ça chaque jour. Moi, on me dit pas qu'est-ce que tu veux faire plus tard dans ta vie à chaque jour. On me dit pas c'est quoi ton but dans ta vie chaque jour. Puis, on devrait poser ces questions là à des gens qu'on apprend à connaître. Parce que t'apprends à la connaître, puis tu vois la personne d'abord, l'intérieur, pas juste le

physique. Je suis grand, 6 pieds 5. Je sais que je suis imposant, j'intimide, mais c'est pas pour le vouloir. C'est Bondieu m'a fait comme ça. Mon père est fait de même, ma mère aussi. Fait que je suis de même, mais quand tu prends le temps de me parler, tu prends le temps de me connaître, puis d'apprendre qui je suis, tu vas avoir une autre opinion de moi, peut-être meilleure, peut-être pas. Mais personnellement, moi, je connais ma valeur, puis je pense... je pense une valeur exemplaire à mes yeux. Je ne suis pas exemplaire là, mais je suis sûr que je pourrais encore plus meilleur. C'est de même.

Sandra : T'as dit tout à l'heure, quand on n'a pas de limite, on peut aller très loin etc.

Moris : Ouais.

Sandra : De quel genre de limites tu parles?

Moris : Tout.

Sandra : Tu peux me donner des exemples?

Moris : Mais, je vais commencer par toi. Tu études à l'université, t'as un projet, t'as un but. Ton but c'est d'avoir un bac.

Sandra : Un doctorat.

Moris : Un doctorat. Écoute, si tu rends ton doctorat, est-ce que tu vas travailler fort, de toutes les manières pour avoir ton doctorat?

Sandra : Hum humm.

Moris : C'est ça pour moi, une limite. T'as pas de limites. Mettons...

Sandra : C'est le fait de ne pas reculer devant les obstacles

Moris : C'est quelqu'un qui voit, on dit, "Le ciel...", "The sky is the limit". C'es pas vrai. Il y a pas de limite après. Je pourrais dire que le ciel c'est pas la limite. T'as les nuages, t'as le ciel, après ça t'as quoi? Les étoiles. Après ça, t'as l'univers. Et puis là, houp, on s'engage dans une affaire où on pourrait continuer. Mais tout ce que tu fais dans la vie, fais-les à 110%. Donne-toi pas un 100%, parce que c'est pas un non. Donne-toi plus haut qu'un 100%. Donne tout dans ce que tu aimes faire. Quand tu fais le ménage, hein? Fais le ménage. Ben fais les, le ménage! Tu sais, là, tasse-les les meubles. Enlève la poussière. Remets les meubles. Passe-la la mope. Passe le balai. Passe le balai, passe la mope. Lave les murs. Donne-toi pas de limite. Ça te tente pas. Mais après, ça va-tu sentir bon? Tu vas rentrer chez vous là. Tu vas ouvrir la porte là. Tu dis : "J'ai tu ben fait de pas avoir de limite quand j'ai fait mon ménage?" Hein? C'est de même là, tout ce que j'ai fait là, toute la vie.

Sandra : Si j'y arrive, je vais te le dire. [rires]

Moris : Ouais?

Sandra : [rires]

Moris : Lâche pas!

Sandra : [rires]. Oui, est-ce que... parce que tu m'as parlé de plusieurs projets. Projets d'avenir que tu avais quand t'étais plus jeune, que tu as jusqu'à présent aussi. Est-ce qu'il y a un de tes projets qui est en lien avec ce que tu fais à Maison d'Haiti? Le choix de Maison d'Haiti comme patrouilleur?

Moris : Comme patrouilleur. Le but c'était une aide communautaire dans un quartier défavorisé que moi, j'ai déjà été un jeune qui était aidé par des patrouilleurs quand j'étais jeune. Et aujourd'hui, il y a peut-être 2 ans que je fais ça, j'ai un... Je me suis dit : "Moris, t'as travaillé avec des jeunes pendant longtemps dans ta vie. La plupart des travail que t'aimes faire c'est avec des jeunes. Va essayer patrouilleur de rues." Puis je me suis dit après avoir fait patrouilleur de rues, que mon contrat se termine cette semaine, je me suis dit, je vais essayer de trouver un travail avec les jeunes, car j'adore être avec les jeunes. Puis je pense sérieusement, comme je t'ai dit que je voulais devenir professeur d'éducation physique. Ce ne serait pas avec des adultes, mais plus des jeunes, primaire. Tu peux mettre primaire, j'ai déjà travaillé avec des jeunes du primaire. Secondaire, tu peux peut-être mettre cégep. Pas pour rien que ça. Mais j'aime travaillé avec les jeunes

parce que ça fait tout oublier tes problèmes. Ça fait tout oublier... ça fait tout oublier comme euh... tes problèmes. Tu sais les impôts, blablabla, tes petits problèmes d'amour, tes problèmes... Tout le monde a des problèmes, tu sais. Fait que ça te fait oublier, ça te fait évader. Les jeunes te parlent, ils ont aucune idée, tout ce qu'ils veulent, c'est niaiser, rire avec toi, ou te parler quand qu'ils ont un problème. Si toute fois, ils ont le goût de... d'aide, besoin d'aide, moi ça me dérange pas. Je suis là pour ça. Puis ça me fait très plaisir. Je pense que j'ai le goût de faire ça toute ma vie. Puis, même quand je vais être un petit vieux, ça va me faire plaisir d'aider un petit jeune là. Un petit jeune, un petit jeune qui veut devenir avocat, n'importe quoi là, je vais tout faire pour qu'il devienne avocat là, s'il me demande mon aide. C'est un défi pour moi, c'est comme pas de limite.

Sandra : J'écoutais.

Moris : Ouais? Ben, c'est cela qui est cela.

Sandra : Et, pourquoi Maison d'Haiti?

Moris : Pourquoi Maison d'Haiti?

Sandra : Hum hum.

Moris : Maison d'Haïti est là depuis des années. Ça fait 15 ans qu'ils sont ici. Je me souviens quand j'étais au primaire, tous les petits Haïtiens dans ma classe qui y allaient à Maison d'Haïti après leurs cours. J'étais tellement curieux de savoir pourquoi qu'ils allaient là. Ils viennent ici après pour faire leurs devoirs. Ils jouent à des jeux quand c'est fini. Écoute...

Sandra : Et tu l'as su comment? Est-ce que t'es venu?

Moris : Je posais des questions à des amis de ma classe. C'est quoi Maison d'Haïti? Si quelqu'un s'intéresse à des choses qu'il ne connaît pas, qu'il aime ça les cultiver. J'adore être cultivé. Puis, j'aime ça apprendre beaucoup d'autres, et surtout d'autres nationalités. Je parle pas le créole, je ne vais pas dire que je comprends parfaitement, mais je le comprends plus que d'autres là. Puis ça me fait très du bien d'avoir connu cette culture là. Maison d'Haïti est là depuis longtemps. Que tu sois blanc, vert, jaune, blanc, parle québécois, haïtien, espagnol, nomme-les toutes, il s'en fout. Si t'es un jeune qui a besoin puis qui veut travailler, ils vont être là pour t'aider. Puis, j'apprécie ça. Même moi, si un jour, je pars un centre communautaire ailleurs au Québec, je vais prendre comme exemple Maison d'Haïti, exemple total là.

Sandra : Comment tu as pris connaissance de ce projet là? Le projet de patrouilleur.

Moris : Mais, patrouilleur de rues, je l'ai dit tantôt, je suis un jeune...

Sandra : Oui, oui, mais...

Moris : ... qui a été aidé par les patrouilleurs de rues.

Sandra : Ah, ok. C'est à ce moment... Hum hum

Moris : J'habite dans le quartier St-Michel. Je le sais que les patrouilleurs de rues sont là. Il y a le journal de St-Michel qui se présente. Il y a Hans Delva qui a une image des patrouilleurs de rues coordonateurs.

Sandra : Mais, est-ce qu'ils t'ont dit qu'ils cherchaient quelqu'un personnellement?

Moris : Personnellement, c'est un ami que je connais qui me l'a dit : "Moris, tu veux-tu travailler patrouilleur de rues?" J'ai dit : "Ah, ouais, ils cherchent des patrouilleurs de rues?" J'ai dit oui. Fait que j'ai commencé à travailler patrouilleur de rues. J'ai eu du fun. Puis, ils ont aimé mon approche, mon charisme, mon expérience. Ils se sont dit : "Lui, on va le garder parce que il en connaît beaucoup ici qu'est-ce qu'il dit". Puis il veut pas tout nous dire, mais il a l'air d'avoir beaucoup de choses dans sa vie. Puis ils m'ont pris je trouve que c'est un bon move qu'ils ont fait. Puis j'étais tout à fait d'accord avec leur move, mais des fois je me pose des questions, tu sais. Je vais-tu être là l'année prochaine? Tu sais. Ils vont-tu me garder encore? Je pense qu'ils devraient parce qu'ils ne le font pas, tu sais...

Sandra : Est-ce que tu as eu des signes? Est-ce que tu as posé des question?

Moris : J'ai posé cette question là. C'est... Ils peuvent pas. Ils se sont pas informés. Mais ils savent que c'est juste pour 1 an. Quand c'est juste pour 1 an là, c'est... c'est si en ayant pas d'argent pour moi l'année prochaine, c'est pas qu'ils m'aiment pas, c'est pas qu'ils veulent pas me garder. C'est juste que le budget il n'est pas là.

Sandra : D'accord.

Moris : Il faut qu'ils trouvent le budget. Si le budget il est là pour 1 an, c'est 1 an qu'ils vont me payer. J'aimerais ça qu'ils me payent pour genre 3, 4 ans là. Un contrat là pour 3, 4 ans là, ça me ferait plaisir, tu sais. Mais ils me disent que aussitôt qu'un contrat ou un projet qui se présente, je suis le premier sur la liste. Ça va me faire plaisir. Je crois à leur parole, mais c'est ça.

Sandra : T'as parlé de tes amis Haïtiens que tu avais, que tu côtoyais à l'école. Euh... tes amis Haïtiens, ça représentait quel pourcentage dans...

Moris : Mon milieu?

Sandra : Dans ton...

Moris : Mon entourage?

Sandra : Hum hmm. Par exemple, t'avais beaucoup d'amis d'ailleurs, qui venaient de partout?

Moris : En pourcentage là...

Sandra : En pourcentage, est-ce qu'il y avait ...?

Moris : 80% de mes amis étaient Haïtiens. 80.

Sandra : Est-ce que c'était un choix?

Moris : Non. C'était comme ça. Moi, je suis sociable avec tout le monde qui ont du respect, qu'ils soient black, Chinois, tout ce qu'il y a, Haïtiens, n'importe quelle nationalité là, plus t'es sociable, moi, j'ai pas de problème avec ça.

Sandra : Ça veut dire que les Haïtiens sont plus sociables? Qu'est-ce que ça signifie?

Moris : Ça signifie que dans un quartier St-Michel où il y a plus de Haïtiens que d'autres quartiers. Euh, c'est sûr que mon voisin il est Haïtien à gauche. Mon voisin à droite, il est Haïtien aussi. Ok. Oui, je suis le Québécois. Mais, il faut un Québécois un petit peu partout.

Sandra : Et ils t'appellent comment? Le Québécois?

Moris : Non, ils m'appellent, ils m'appellent Grand Moris, Monsieur Moris. Ils m'appellent le Mohawk. Ils m'appellent le blanc, le long, le... J'ai plein de noms : Girafe, le Géant.

Sandra : Lequel que tu entends le plus souvent?

Moris : Ben...

Sandra : Par les... qui est utilisé par les Haïtiens?

Moris : Euh... Attends, c'est lequel? Je suis pas vraiment. C'est sûr qu'ils m'appellent Pam. C'est ça. On m'appelle par mon nom. On va dire Monsieur avant, ou le grand. Je suis l'image de quelqu'un qu'il faut trouver un nom. On est pas capable de m'appeler par mon prénom. C'est bizarre, hein. C'est comme ça. J'ai pas de problème avec ça. J'ai vraiment aucun problème avec ça. Puis ça leur fait rire. Sérieusement, je vais te donner l'exemple parfait. Il y a quelqu'un qui m'a dit, un petit Haïtien, devant une caméra, il a dit : "Je vous présente Moris. Moris c'est ... Mettons" il dit : "C'est une gang d'Haïtiens, il y a un baptême, il y a un mariage, un barbecue, il faut tout le temps un blanc là-dedans. Puis ce blanc là, c'est lui.

Sandra : [rires]

Moris : Je pars à rire. Puis je dis je réalise dans ma tête : "Crisse, il a raison. C'est vrai ça." Parce que je travaille dans les mariages haïtiens comme sécurité, baptêmes je m'en va faire un barbecue, un baptême haïtien barman. J'ai fait un mariage haïtien samedi passé

Sandra : T'as fait quoi dans le mariage?

Moris : Sécurité hôtesse. J'accompagnais les gens à leurs tables. Puis, c'est ça.

Sandra : Est-ce qu'ils te paient?

Moris : Oui, ils me payent beaucoup. Fait que je suis habillé classique, veston, cravate, bien coiffé, bien rasé, sans barbe, tout le kit. Puis j'adore être habillé comme ça. Ils me disent toujours les grands habillés de même, ça devrait toujours être habillés comme ça. Mais il y a pas d'occasion spéciale où je vais m'habiller de même. Puis je suis pas un fonctionnaire, rien de ça. Je suis juste un patrouilleur de rues. Mais j'aime bien me payer des complets, puis aller travailler avec ça. Ça me fait plaisir d'avoir une belle image, puis montrer que je suis un beau grand bonhomme qui aime bien travailler les mariages haïtiens parce que j'aime les femmes noires.

Sandra : J'avais remarqué. [rires]

Moris : Ouais. Pourquoi tu dis ça?

Sandra : J'aime les femmes noires. Ben, si un jour je peux embrasser Beyoncé, mais ce serait cool, hein.

Sandra : [rires]

Moris : Hum, c'est ça. J'aime les femmes noires. Puis dans les mariages haïtiens, les femmes noires sont terribles, sont tellement belles. Je sais pas, c'est sûr que j'aimerais ça faire uma vie avec une femme due pour moi, mais si elle serait noir, ça serait cool. Ça c'est ma faiblesse. Mais j'ai grandi à St-Michel aussi. C'est comme secondaire. J'ai commencé à regarder les femmes noires. J'ai réalisé qu'elles étaient belles. Parce que la vieille mentalité québécoise était un petit problème. Noir c'est wach, c'est... il faut que tu fasses de quoi avec une Québécoise. Il faut que tu gardes le Québécois, tu veux dire là, eux. Non, non, non, j'ai commencé à ouvrir mes yeux un petit peu plus. Puis au secondaire, une qui m'a fait un sourire. Puis chaque jour elle passait, elle venait me voir spécialement juste pour me faire sourire. J'ai réalise, ouais, elles sont pas mal belles. Et puis, après ça, j'ai eu des expériences avec des femmes noires. Puis c'est ça. Ça fait 4 ans que j'ai pas touché à d'autres choses que des femmes noires. Ouais, ça me... C'est ça St-Michel. Ça déteint. Aujourd'hui, je suis rendu une machine à femmes noires. Ben, c'est ça. Ça c'est ma vie là.

Sandra : Justement, il y avait une question qui était en rapport avec ça. Mais on va encore anticiper. C'est tant mieux hein.

Moris : Anh oui.

Sandra : Tu dis au secondaire, t'as commencé à côtoyer des, des, des, des Haïtiens etc. Tu as commencé à découvrir leur beauté. Et cette beauté, est-ce qu'il y a quelque chose en particulier qui te fait dire, qui te fait parler de beauté? Ou bien c'est leur tenue vestimentaire? Est-ce que c'est quoi? C'est le style? Ou bien c'est juste?

Moris : Non, c'était...

Sandra : C'est quoi?

Moris : C'est ce qui se dégage, qui se dégageait beaucoup. Je vais te conter une petite histoire. À un moment donné, je suis à un parc, en avant de chez moi, il y a 3 petites Haïtiennes qui sont assises. Mais les 3 ont un regard dévastateur. Ils sont fâchés, je sais pas pourquoi là. Les regarde là, eye de Tiger là, Rocky. Mais, ils ont aucune idée d'être fâchées comme ça. Ils ont aucune raison. Moi, je les regarde, je passe devant eux. Puis les 3 me regardent comme fâchées. Mais je les connais pas. Moi, je leur fais un sourire. J'ai vu les 3 visages changer puis de faire un beau sourire. C'était magnifique. Quand j'ai vu les 3 filles fassent une face de bœufs, puis ça l'a changé en beauté là, boum! Puis, j'ai remarqué que je dégageais aussi. Il y a un compte ici qui se fait. J'ai réalisé que c'était vraiment un défi pour moi de faire sourire une jeune femme noire qui avait un petit problème quelque part là.

Sandra : [rires] Je t'écoute. Excuse-moi.

Moris : J'ai vu... Je sais pas qu'est-ce que vous mangez, vous, les Haïtiennes, vous avez des, puis des... vous avez une forme physique pas mal en forme, plus musclée que les autres. On sait qu'il y a, scientifiquement, les hommes et les femmes noirs ont des muscles, des

muscles plus forts, plus développés que les blancs. Mais il y a aussi que les noirs ont beaucoup de misère à nager, tu sais, beaucoup de misère à nager parce que ils ne flottent pas beaucoup. Il y a en qui flottent, il y en a flottent pas. C'est comme une roche. Mais vous avez une forme musculaire qui se développe un petit peu plus vite que les hommes blancs. Et les femmes noires ont les muscles fessiers pas mal impressionnants, la plupart. C'est sexy. Et j'aime ça aussi.

Sandra : Tu peux dire des choses négatives aussi. C'est confidentiel. [rires]

Moris : Ouais, ouais, ouais. Négatives? La plupart à qui j'ai fréquenté, les femmes noires, elles sont un petit peu folles. Ok. Mais c'est dans le caractère. Puis j'haïs pas ça. Mais il y a des folles qui ont pas de limites. C'est dans leur folie, comme qu'on dit.

Sandra : Des exemples?

Moris : Des exemples. Admettons, une femme noire qui veut sauter une coche, mais qui a sauté sa coche solide, tu sais, écoute. Ils ont un sale caractère. Et puis, s'ils veulent t'en foutre une claque, ils vont te donner une claque, tu sais. Tu peux ben faire les arts martiaux, peser 400 livres, ben bâtis comme un , il va te tresser une claque quand même là. Tu comprends, je m'excuse là de mon humour. Mais, il y a aussi l'attitude des fois, m'énervé. Il y a une affaire aussi que j'aime pas, mais c'est correct. C'est que quand je suis dans une place, puis les Haïtiens sont ensemble, ils vont parler en créole, mais ils vont être plus hypocrites un peu. Après ça ils vont revenir, quand ils sont en gang. Ils sont une famille, ils vont se parler comme s'ils étaient des frères. Quand ils sont tout seul, c'est une autre personne là. Comprends-tu ce que je veux dire?

Sandra : Ok.

Moris : Ça je l'enlève pas. Ils ont le droit d'être comme ça.

Sandra : Mais, je ne saisis pas trop bien. Quand ils sont en groupe, comme ils vont...?

Moris : Quand ils sont entre Haïtiens, ils parlent en créole, ou ils parlent français. Mais ils vont parler entre eux. Ça va être comme c'est la mentalité, c'est la culture. Ils vont parler de tout, de rien, puis à un moment donné, je sais pas, moi, je suis là, on me parle, je va parler, mais il va y avoir de l'hypocrisie. Il va y avoir une petite coche qui va faire que moi je ne suis pas de la famille. Je suis pas créole, je pas noir, je suis blanc, je suis Québécois. C'est comme ça. Eux autres, ils sont noirs. Moi, je suis blanc. Ça va toujours être comme ça, d'une manière ou d'une autre. Le racisme, moi j'en en vois pas, mais il va toujours y rester. Tu comprends ce que je veux dire? Moi, je n'ai pas de problème avec ça.

Sandra : Le racisme envers les blancs?

Moris : Non. Racisme avec toutes les nationalités.

Sandra : Je cerne un peu.

Moris : C'est vague, ok.

Sandra : Parce que tu parlais du groupe d'Haïtiens.

Moris : Admettons il y a un groupe d'Haïtiens. Je me présente dans la place. Je suis un blanc. Il va toujours avoir le racisme va toujours rester là., de manière visuelle pas. Mais verbalement, il est pas là. On va parler entre blancs et noirs présentement. Mais, il y a, il va toujours rester du racisme. Il va toujours en avoir.

Sandra : Mais c'est pas propre aux Haïtiens?

Moris : C'est pas propre aux Haïtiens. Mettons, ça serait les Espagnols. T'arrives là. Les Espagnols vont parler en espagnol. Et il va toujours y avoir du racisme quand même parce que je suis un blanc, et eux-autres, c'est des Espagnols, visuellement, mais pas verbalement.

Sandra : Hum hum.

Moris : Verbalement, t'est mon tchum, je te respecte. Mais, t'es blanc. Puis, toi t'es noir. C'est, c'est, c'est chiant. C'est plat de même. J'haïs ça, mais c'est comme ça. D'une manière ou d'une autre, je vais toujours être... Écoute, je l'ai dit tantôt. Je suis allé dans un

mariage, j'étais le seul blanc. Je suis blanc. OK. C'est sûr je vais être une minorité, tu sais. Je vais être regardé d'une manière peut-être positive, négative, ou juste milieu. Mais, admettons on fait le contraire. On met juste des blancs dans un mariage puis un noir. Comment le noir il va se sentir? Même chose que le blanc tout seul dans un mariage de noirs. Le racisme va toujours être là. Et même le noir tout seul dans un mariage de blancs, il va se sentir de même. Il va se sentir pas comme pogné, mais tu sais, il va avoir une petite voix dans sa tête qui va faire comme: "Je suis le seul noir, tu sais. C'est comme ça, tu sais. Les autres sont blancs, moi je se suis noir." Moi, je me sens comme je suis blanc, les autres sont noirs. Je pense pas à des propos racistes, à rien de ça.

Sandra : Mais, tout à l'heure, tu as parlé de... Tu dis, l'Haïtien quand il est en groupe et l'Haïtien quand il est seul, quand tu as parlé...

Moris : C'est parce que c'est une hypocrisie qui fait que des fois tu connais pas tout le monde qui est dans le cercle. Ok. Et puis, le monde ils sont ensemble, ils jasant. Puis, je sais pas de quoi ils jasant, mais à un moment donné, ça peut arriver que...

Sandra : Oui, continue.

Moris : Ça peut arriver que..., que, je sais pas, il y en a un qui t'aime pas, puis que ça t'après de parler dans ton dos. Tu sais pas ce qu'ils peuvent dire dans ton dos parce que toi tu ne parles pas créole. Ça c'est des choses que j'ai de la misère encore aujourd'hui. Parce que le gars peut être à côté de toi, ou une fille peut être à côté de toi, il peut être 2, 3, ils parlent en créole, mais ils parlent dans ton dos, mais dans ta face. T'as aucun espèce d'idée qu'est-ce qu'il raconte. J'aime pas ça. Je deviens mauvais. Puis je trouve que c'est un manque de respect. Nous, les Québécois, personne ment moins si j'ai de quoi dire à quelqu'un, je vais le dire en français parce que... ou je vais lui dire en pleine face. Je vais lui dire: "Regarde, moi, j'ai un problème avec toi, je vais régler ça de même. Il y a une solution, on va la trouver." Si la personne est juste là à côté de moi, il a juste l'intention de rire de ma gueule à chaque fois que j'ouvre ma bouche, puis elle parle en créole, puis elle fait pas exprès pour pas que je comprenne. Tu comprends tu que je commence à être frustré là. Puis il y a une frustration. J'aime pas ça.

Sandra : Et ça arrive souvent?

Moris : Ici, à Maison d'Haïti c'est arrivé... plein de fois même.

Sandra : Ok.

Moris : Avec euh...

Sandra : Est-ce que ça arrive avec des Haïtiens?

Moris : Dans la rue, dans la rue, mais... Dans la rue, je suis pas le même gars. Je vais voir mon ami, je vais lui dire : "[43 :20]Il a-t-il dit de quoi sur moi?". Il dit : "Ouais, il a dit ça, ça, ça."

Sandra : Ton ami Haïtien, alors?

Moris : Mon ami Haïtien, puis je lui pose la question. Pis t'es mon ami. Tu vas te répéter ce qu'il vient de me dire sur moi. Et puis il me dit : "Il a dit ça, ça, ça." Je dis : "OK". Je m'en va le voir. Et puis je dis : "Eh, oh, t'as-tu de quoi à me dire? T'as-tu quelque chose à me dire?" Je m'impose. Je suis quelqu'un qui cherche pas le respect. Mais, regarde, abaisse pas le monde pour te monter toi. Tu comprends je veux dire? Il y a un honneur à garder aussi. Je va le voir. Je vais dire : "T'as-tu un problème? On va parler? Si tu veux pas parler, ben, on va taper. Moi, je peux faire n'importe quoi, ça ne me dérange pas. Fais attention." Je veux pas être méchant. Si j'arrive aux États-Unis. Puis il y a un anglophone qui est là, puis je commence à parler avec mon tchum qui parle québé... français. "J'haïs tu le cette hastie là? J'ai quelque chose à dire" On commence à parler, on trouve ça drôle. Lui, il va commencer à se poser des questions si on lui parle dans le dos là. Lui il va devenir frustré là. Il va savoir qu'est-ce que moi je dis là. C'est chiant ça.

Sandra : Oui... c'est intéressant.

Moris : Ouais. C'est intéressant, mais j'aime pas ça.

Sandra : [rires] Mais si je comprends bien, ça rentre dans ta perception, la perception que tu as de la communauté haïtienne aussi?

Moris : Non.

Sandra : Non?

Moris : Je dis ça dépend du caractère de la personne. Mais si ça tombe que c'est un Haïtien, c'est un Haïtien.

Sandra : Non, non. C'est parce que, pendant tu parlais, tu as dit : "Nous, les Québécois, quand on a quelque chose à dire, on le dit."

Moris : Ouais. C'est de même pour tout le monde aussi. Mais la plupart du temps, moi, j'ai jamais vu un Québécois qui parlait une autre langue pour qu'une personne n'écoute pas. Écoute, nous on est Québécois. Mais, j'ai dit nous les Québécois, et moi personnellement, je m'en va voir le monde. La plupart des Québécois, s'ils ont de quoi à dire, ils vont le dire. Même s'ils sont gros comme ça, ils sont larges de même, ils vont aller voir dans la face. On est comme ça. Nous, les Québécois, on est comme ça. On va pas à côté de 2, 3 personnes parler une autre langue, puis rire de sa gueule à côté de la personne. Je m'excuse, mais, j'appuie vraiment ce que je dis, puis, si quelqu'un veut dire le contraire, mais, qu'il vienne me le dire.

Sandra : Ok.

Moris : Sorry.

Sandra : Non, non, non. C'est juste pour... pour bien situer tes propos. Même si je suis lente quand je suis avec toi. Là, quand je suis en face de toi là, c'est pas l'Haïtienne, hein.

Moris : Non.

Sandra : C'est vraiment la chercheuse qui fait de la recherche.

Moris : Mais c'est des questions intéressantes que je me posais. Mais des fois, il faut être sûre de qu'est-ce qu'on répond. Là, j'étais sûr parce que mon expérience, mon vécu, puis mon travail ici fait penser que des fois, j'ai ben, ben le goût d'avoir avec le monde que je travaille.

Sandra : Est-ce que c'est parce que le Québécois n'a pas une autre langue? Par exemple d'origine à utiliser pour ça?

Moris : Non, non. Québec, c'est ma province. Mon pays, le Canada. Je suis Français Canadien et je parle français. Eux, ils viennent ici. Les Espagnols, toutes les nationalités, ils doivent apprendre la langue, s'ils veulent bien vivre ici.

Sandra : Ok.

Moris : Tout est écrit en français. Alors, ils doivent voir la télévision en français aussi. Ils apprennent le français en Haïti, à l'école. Alors, c'est le Québec. Tu parles français, si tu veux communiquer mieux et avoir une meilleure vie. Mais, il y a des fois, écoute, moi je rentre ici, puis, il y a des mauvaises ondes là, je les aime pas, puis j'aime pas ça, ça me pogne une mauvaise journée là. Hein!

Sandra : Ok. Là, on va encore passer à quelque chose d'autre. Grâce à toi, hein! C'est comme tu rends ça facile hein!

Moris : Hum hum.

Sandra : Parce que tu me permets de faire des liens là. Même si c'est pour plus tard. On enchaîne facilement. Là, tu dis que parfois, tu rentres quelque part, par exemple, ça t'était arrivé d'arriver ici puis tu sens qu'on parle de toi etc. en créole. Mais, moi, avant, avant l'entrevue, je t'ai vu évoluer avec le groupe, puis t'ai entendu même parler à Dodo. Moi, j'avais compris que tu comprenais le créole.

Moris : Je comprends le créole pas parfaitement. Mais il y a... un Haïtien s'il veut que tu comprennes pas, il va s'arranger pour que tu comprennes pas.

Sandra : Et puis ça ça t'arrive...?

Moris : C'est comme un Gaspésien qui parle de même puis il va s'arranger pour que tu

comprendes pas. Et puis tu comprendras pas.

Sandra : Ok.

Moris : C'est comme, il y a une façon de parler créole que le blanc ne peut pas entendre.

Sandra : [rires] Ok.

Moris : Je sais pas.

Sandra : Mais tu comprends bien...?

Moris : Je comprends en général. Je l'ai dit tantôt. Je suis un des blancs qui pourraient comprendre plus le créole que d'autres blancs.

Sandra : D'accord. Et, en terme de l'utilisation de la langue, c'est la même chose aussi. Tu l'utilises...?

Moris : Je l'utilise... seulement... je m'amuse avec la langue. Je joue avec. Je pratique... je pratique le français, puis je mets un mot créole là-dedans.

Sandra : Hum hum.

Moris : Par exemple... Tu veux un exemple?

Sandra : Attends, attends... Oui.

Moris : J'ai un exemple. C'est, admettons, j'ai un de mes amis, il me dit : "Tu t'en vas chez vous?" Je dis : "Ouais, je m'en valakaymwen."

Sandra : Hum hum.

Moris : Il dit..., après ça, il dit : "Ah ouin! Tu t'en vas faire quoi chez vous?" Je dis : "Ben, je vais aller voir ma petite fanmmwen".

Sandra : [rires]

Moris : Il dit qu'est-ce que vous allez faire? Je dis : "Ben, je sais pas, je vais attendre qu'elle me rele w, puis après ça je vais aller la voir." Tu comprends? C'est des petits mots comme ça que j'aime changer dans mes phrases. Ça fait un mixte. Des fois, je peux mettre dans l'anglais, créole, français dans ma phrase. Je trouve ça drôle là.

Sandra : Ok. C'est juste parce que tu trouves ça drôle? Ou est-ce qu'il y a d'autres raisons?

Moris : Non. Parce que c'est un... c'est une fraternité qui se fait aussi. Il y a des fois... le monde il parle créole, puis c'est vraiment LE créole qu'il parle vraiment, puis là toutes les réponses français. Je dis, écoute, dernièrement, mon patron... mon patron sécurité, il me pose des questions, il me dit, il me dit en créole...

Sandra : Il est Haïtien?

Moris : Ouais. Mon patron, il me dit en créole : "Écoute, Moris, j'ai parlé au gars, il veut rien comprendre. C'est une tèt... une tètkafe. Il m'énerve, tout le kit. Fait qu'est-ce que tu veux avec", en créole. Là je lui réponds en français. Je lui dis : "C'est toi le boss, t'es supposé lui parler demain". Il me répond encore en créole. Mais la perception des gens qui me voient avec du monde haïtien qui parlent créole avec moi, ils font comme, les deux yeux ouverts, ils sont comme... [silence]. Aie, aie, aie, ils se communiquent ensemble, lui. Il parle créole, lui, ou tu parles français, puis le blanc il a de l'air à bien comprendre ce qu'il dit. L'autre il communique avec. Fait que, ça fait comme une meilleure approche envers une personne que tu respectes et t'aimes bien. Puis il te donne du respect en te parlant en créole en plus. Et ça me touche un peu à quelque part ça. Puis c'est vraiment cool, hein. Puis les Québécois, ils me regardent de même, ils sont comme... [silence], la bouche à terre. Puis : "Moris, tu parles créole." Je dis : "Je parle pas créole, je le comprends." Et puis des fois, je mets des petits mots. Mais, lui, il peut me parler créole, s'il parle tranquillement. Puis des fois, c'est pas difficile, tu sais.

Sandra : Hum

Moris : Si le monde voit ça comme c'était vraiment là. Mais ça c'est pas difficile là.

Sandra : Et tu dis le monde te regarde avec étonnement. Tu as donné l'exemple du Québécois. Mais est-ce qu'il y a d'autres gens...? Est-ce que des Haïtiens te regardent avec étonnement aussi?

Moris : Les Haïtiens avec, les Haïtiens beaucoup plus. Ok. Parce que il y a des fois, mon master

il est Haïtien aussi. Mon master TaeKwon Do, il est Haïtien aussi. Alors il me... des fois il me parle en créole, et il y a du monde qui sont là, puis ils font comme... "Moris, tu parles créole?" Je dis : "Non, mais lui il parle créole. Je le comprends, tu sais". T'es pas sérieuse. Ça fait quand même 26 ans j'habite à St-Michel. À un moment donné, ça rentre à quelque part. Fait que il y a beaucoup d'Haïtiens qui sont comme : "Oh! Woaw!" Surtout les femmes. Tu sors 2, 3 petits mots en haïtien, en créole là, puis [rires]... sont pas mal drôles, sont pas mal drôles.

Sandra : Est-ce que c'est plus facile de séduire une femme haïtienne en sortant quelques mots en créole?

Moris : Ouais, ils aiment ça.

Sandra : [rires]

Moris : C'est comme si tu vas chercher leur culture. Tu vas chercher un petit quelque chose de plus. Puis, des fois, tu... je leur dis, je leur dis carrément. Moi, j'ai pas de problème avec ça. Je n'aime que les femmes noires. Puis à soir, c'est toi que je veux. Elle dit : "Pourquoi tu aimes les femmes noires?" Puis, je dis : "C'est ça, bla, bla, bla. Les raisons, mais c'est sûr les raisons sont les mêmes à chaque fois." Puis ils me disent : "Est-ce que tu dis ça tout le temps, à toutes les filles?" Je dis : "Ouais."

Sandra : [éclat de rires]

Moris : Mais, je peux pas dire : "Toi, t'es pareille comme elle." Ça dépend quelle fille qui me donne l'inspiration. Des fois je ne sais même pas ce que je dis, ça Morishe.

Sandra : Hum hum

Moris : On dit : "Tu m'inspires, Moris."

Sandra : Hum hum

Moris : La phrase que je va te dire, mais demande-moi de m'en rappeler.

Sandra : Si je comprends bien, tu utilises parfois le créole ou bien... Là tu viens me parler de... tu as parlé de switching au fait euh...? Le fait de mélanger, les phrases que tu as données. C'est justement notre sujet, et j'ai l'impression que parfois tu l'utilises comme arme de séduction.

Moris : Ouais, ça Morishe beaucoup.

Sandra : Tu l'utilises volontairement?

Moris : Ça devient une habitude aussi. Je suis quelqu'un... J'ai le charme. Je peux dire je suis quelqu'un de charmant. Je charme beaucoup... le monde, spécialement les femmes. Mais j'aime bien charmer beaucoup de monde qui est supposé être sociable, qui pourrait me donner un meilleur contact dans les choses que j'aime faire. Mettons euh... Haïtien, je lui parle un petit peu pour le charmer, Portugais, je vais lui parler en portugais un petit peu pour le charmer. J'habite à St-Michel, sais-tu combien de langues je peux parler? Je connais un peu le portugais, je connais un peu l'espagnol, l'italien, le créole. Il y en a beaucoup là. Ça fait, je trouve que le charme est une belle qualité. Puis, je trouve qu'il y a beaucoup de monde qui devrait être ouvert à cette qualité là. Hum! C'est un petit pouvoir de séduction, comme tu dis. Mais ça, c'est mon secret.

Sandra : [éclat de rires]

Moris : T'en sais trop. J'aime pas ça.

Sandra : [rires] et...

Moris : Je suis comme tout nu, hein. J'aime pas ça.

Sandra : [rires] Là tu dis que parfois, tu passes d'une langue à une autre. Par exemple, tu peux utiliser, tu m'as donné quelques phrases "fanmmwen" etc. Tu introduis quelques mots créoles dans une phrase en français, et vice et versa. Est-ce que ça t'arrives d'entendre des Haïtiens parler comme ça aussi? Mélanger...?

Moris : Non, ils sont vraiment, ils sont vraiment sur le créole. Puis s'ils veulent te parler, il va te parler, puis à un moment il va te switch en français.

Sandra : Ok.

- Moris : Boum, tout de suite. Ils font pas un mélange. Moin, que c'est moin que ça amuse. Je dis pas que c'est moi qui l'a parti, pas moi qui l'a créé, mais ça... ça m'amuse, j'aime ça. On se comprend.
- Sandra : En général, les Haïtiens que tu entends parler, c'est comme ils vont donner une phrase en français, une phrase en créole après? Ou bien vice et versa?
- Moris : Ouais, ça peut être comme ça, ouais.
- Sandra : C'est plus souvent comme ça?
- Moris : Oui. Je l'ai souvent, comme tu dis. Et il a des fois quand que le gars il veut pas que les autres ils comprennent, il me parle en créole. Souvent, là, moi, je réponds en français. Je réponds, mais pas en créole parce que j'ai pas encore la diction parfaite, puis les mots parfaits du créole. J'ai voulu apprendre le créole, ici, à Maison d'Haïti, de prendre des cours, 2, 3 cours de créole. Il y en donnait dans le temps, mais plus maintenant.
- Sandra : D'accord. Euh... est-ce que ce besoin d'apprendre le créole haïtien, est-ce que c'est un besoin qui vient de prendre naissance?
- Moris : Non.
- Sandra : Ou bien est-ce que c'est là depuis des années?
- Moris : Si tu connais toutes les noms des écoles, tu as besoin de connaissance aussi. Je veux dire, je parlais pas anglais il y a peut-être 6 ans. Maintenant je le parle. Peut-être que dans 3 à 4 ans, je vais parler créole.
- Sandra : Non, non. Mais est-ce que t'as commencé à développer cette envie...?
- Moris : Mais, j'ai développé... je suis quelqu'un qui a soif de connaissance. [57 :12...] Être cultivé. J'adore les choses inexpliquées, j'adore... pourquoi la terre, elle tourne de même, tu sais; pourquoi les étoiles a cette nom là; pourquoi on a décidé que ça s'appelait une planète. Je suis quelqu'un qui aime bien... j'aime bien connaître des choses... que je connais pas. Alors, le créole, je le connais pas. J'ai appris à le connaître en grandissant dans le quartier St-Michel, puis j'adore ça. À date, j'haïs pas ça. Si je pourrais le parler, si j'a..., si je pouvais le parler, j'aimerais bien le développer, puis l'améliorer à ma manière pour que séduire et charmer les gens qu'ils ont... qui aimeraient bien, je sais pas, être fiers que leur langue pourrait appeler de plusieurs personnes dans le monde. Ça me ferait plaisir d'apprendre le créole. Comme ça me ferait plaisir d'apprendre l'espagnol. C'est, c'est vraiment beau, là.
- Sandra : Ok. Euh... on revient aux Haïtiens. Là, tu dis que parfois, ils vont utiliser, ils vont passer d'une langue à une autre, etc. est-ce que tu penses qu'ils le font dans l'objectif, ils le font consciemment d'abord? Et est-ce qu'ils le font dans un objectif?
- Moris : Je pense que c'est une habitude de la... une habitude de vivre ici, au Québec. Parce que la langue est française. Et le créole ressemble beaucoup au français. Ils ont appris le français à l'école s'ils ont grandi en Haïti. On apprend le français en Haïti. C'est vrai? Ouais?
- Sandra : Oui oui
- Moris : On apprend le français en Haïti, puis je trouve que si ils ont de la misère à s'exprimer en créole, ben, on va aller, on va s'exprimer en français. Puis, euh... moi j'ai pas rien avec ça. Je trouve que c'est même correct. Faire attention des Québécois par exemple. C'est pas le parfait français. C'est le français quand même.
- Sandra : C'est le français quoi?
- Moris : C'est le français joil, mais quand même un bon français, mais c'est pas le parfait français. C'est tout ce que je peux dire.
- Sandra : Et qu'est-ce que tu penses? Tu m'as parlé du français québécois. Et qu'est-ce que tu penses? Parce que moi, j'entends parfois les Haïtiens mélanger, comme pas seulement passer d'une langue à une autre. Parfois, ils vont mélanger. Il y a des jeunes qui vont mélanger. Comme je fais là. Qu'est-ce que tu penses de ce parler là?
- Moris : Ben, je trouve que ça pourrait... ça pourrait s'évoluer. Le français avant...

Sandra : Est-ce que, est-ce que tu vas pas dire comme tu l'as dit pour le québécois, le français québécois c'est pas du bon français?

Moris : C'est du joil. Joil est un...

Sandra : Mais, toi, je te répète hein. C'est pas parce que c'est mon opinion. Je te répète.

Moris : Ouais. Mais le joil est une déviance du français, français parfait, mais français de France. Nous autres, les Québécois, on a transformé le français joil. On a coupé des mots, on a mis un accent. Puis on n'est pas pareils. Alors si le français peut être mélangé avec le créole, pourrait devenir le joil créole, créole joil, tu sais. Ça peut être le créole parfait, puis devenir le créole joil. Ce qui pourrait devenir le créole français. Écoute, j'ai...

Sandra : Est-ce que tu dirais que c'est pas le bon français? Est-ce que quand ça se passe, tu dis que c'est pas le bon créole? Qu'est-ce que tu dis?

Moris : Il n'y a pas de bon puis de mauvais façon de se communiquer d'une manière ou d'un autre.

Sandra : Mais tu l'as dit pour le français québé...

Moris : Le français, le joil... écoute, quand je parle de même, t'sé, tu vas dire un français que tu comprends pas. Faut que je fasse attention. Faut que j'utilise mes mots comme du monde. Mais, peu importe, il faut que je communique. C'est plus important. Si un Haïtien parle le créole, il met beaucoup de français dedans, un Haïtien en Haïti va peut-être avoir de la misère à comprendre. Tu comprends ce que je veux dire? Parce qu'il entend pas des mots là. Il entend des mots bizarres qui vient du Québec, puis il est comme confus. Alors il faut qu'il trouve une façon de parler comme du monde à son grand peuple. Qu'il fasse comprendre, regarde, c'est comme ça maintenant qu'on parle au Québec. On mélange le créole et le français ensemble, dans des phrases que tout le monde peut communiquer. C'est cela.

Sandra : Mais comment tu le qualifierais? Est-ce que tu le qualifierais comme tu l'as fait pour le français?

Moris : Je l'appellerais le créole joil.

Sandra : Ce serait un bon créole ou un mauvais?

Moris : Je sais pas. Je peux pas dire s'il est bon ou mauvais. Excuse-moi. Je crois que ça serait un... une meilleure façon de communiquer.

Sandra : Hum hum. Je t'ai posé la question c'est parce que tu as... pour le français tu as dit c'est un petit peu pas un bon français.

Moris : Le français, c'est pas le bon français j'ai dit. C'est vrai, c'est vague là.

Sandra : Excuse-moi. Quel serait le bon créole?

Moris : Le bon créole ce serait le... la diction... J'ai déjà entendu quelqu'un parler en créole avec les mots bien utilisés, bien articulés. Je trouve que c'est beau. Quelqu'un qui prend le temps de dire chaque mot, de belles phrases, c'est comme un créole riche. Un Français qui parle avec ses mots et qui n'oublie pas aucune virgule. Je trouve que des fois on parle le créole super vite avec des petits accents et puis d'une manière où on raccourcit les mots pour ça aille plus vite, pour pas que les autres comprennent. Mais le créole, le créole joil pourrait être une meilleure façon de communiquer, peut-être au Québec, avec des Français. Nous autres les Québécois, on a juste magané la langue française, c'est tout. On a inventé des mots qui existent même pas. C'est pas une comparaison.

Sandra : Et quand tu dis que t'as déjà entendu un Haïtien parler français, un bon français, articuler, les virgules étaient à leurs places, etc., est-ce que tu veux parler de euh... d'une personne par exemple qui francise ses mots créoles? C'est comme euh... quel exemple je pourrais prendre?

Moris : J'ai vu quelqu'un qui venait d'Haïti, ça faisait 6 mois qu'il était là. Il a travaillé avec moi. On était tous assis sur une table, j'étais le seul blanc. Puis, il parlait créole, puis il expliquait une histoire sur quelque chose, il parlait de politique, de politique...

Sandra : Quoi?

Moris : Les Haïtiens puis leur politique là, ça part des débats là. Puis, il m'a regardé, il ne faisait pas exprès pour parler comme du monde, avec de beaux mots, de bons mots, d'une façon que je pouvais comprendre, puis mon Dieu, on dirait que je parlais créole. On dirait que je comprenais...

Sandra : Ça veut dire qu'il a francisé ses mots?

Moris : Il a vraiment...

Sandra : C'est comme, il a fait ressortir les 'r', il a fait ressortir les 'i', les 'u'. C'est ça?

Moris : Tout, oui. Il parlait, il venait d'Haïti. Il a vraiment parlé le créole pour que je le comprenne. Il parlait, puis il me regardait pour que je comprenne.

Sandra : Hum hum.

Moris : Que je faisais partie de la conversation.

Sandra : Ok.

Moris : Puis, ça a commencé sur un débat là. À un moment donné, il y en a un qui s'en va se chicaner, il fait sa chicane. Mais l'autre il parle, l'autre il était au Québec, puis lui vient d'Haïti, je vois la différence. Alors c'est là j'ai compris c'était quoi la différence, leur façon de parler. Fait que à un moment donné ils se sont chicanés, et puis il y en a un qui a dit : "Tu sais c'est quoi ton problème toi? Toi, t'es trop Haïtien là." Il dit : "T'es trop Haïtien d'Haïti". Il dit : "C'est pas comme ça ici, au Québec. Tu penses pas de même. Il y a des Haïtiens du Québec, les Haïtiens d'Haïti, c'est plus pareil là. C'est une autre mentalité là." Là, ça chicanait. Puis j'ai dit : "Alright, les gars, je m'en va travailler. Je suis blanc, je m'en mêle plus."

Sandra : [rire] C'est quoi la différence entre un Haïtien du Québec et un Haïtien d'Haïti?

Moris : Ils n'ont pas la même mentalité haïtienne d'Haïti. C'est pas la même mentalité haïtienne qu'au Québec. Demande à n'importe quel Haïtien, je suis sûr que il serait d'accord avec ma façon de parler. Je pense que l'approche haïtien en Haïti est une culture pour fonder, c'est une histoire. Il y a beaucoup de passés qui ont marqué qui fait qu'ils sont fiers d'être des Haïtiens. Ça arrive, admettons, ici au Québec, c'est plus pareil. Alors il faut que tu te formes un autre style de vie. Il faut que tu fasses comprendre certaines manières. Tu parles pas le français. Il faut que tu t'ajustes de la manière du Québec parce que le Québec il est une province française. Voilà. La mentalité des Québécois Haïtiens n'est pas pareille comme les Haïtiens d'Haïti. Fait que... je sais pas, j'ai jamais été en Haïti. Je sais c'est quoi un Haïti qui vit à Montréal, puis qui m'explique un petit peu qui c'est, quel genre de mentalité qu'il y a là-bas. Puis je pose des questions.

Sandra : Tu peux un peu me parler de cette mentalité là?

Moris : Ben, la mentalité qu'ils ont c'est euh... Je sais qu'en Haïti il y a de... il y a des fêtes, puis il y a des petits problèmes aussi... finan... d'économie, il y a un petit problème d'hôpital, il y a un petit problème de... ça va pas ben des fois en Haïti, tu sais. Mais il y a toujours... je sais qu'il y a des affaires de vaudou. On parle beaucoup de ça, de ces affaires de vaudou. Ne pas se promener le soir. Le soir là-bas c'est dangereux. Je dis : "Ouais, ça c'est, ça c'est bizarre."

Sandra : C'est quoi le rapport avec la mentalité?

Moris : C'est la mentalité... C'est que... Je pose des questions. On dirait que ils ont... la mentalité haïtienne est, comment je peux dire? C'est bizarre à dire. Si je prends un exemple sur la personne que j'ai connue. Il m'a dit que là-bas, c'est pas pareil comme ici, c'est vraiment pas... On se comprend tu que le Québec puis Haïti c'est 2 provinces différentes. Fait que, pour elle, je va dire que c'est comme si un Espagnol viendrait ici, il a la mentalité de l'Espagne. Tu comprends ce que je veux dire. Fait qu'il y a un petit problème d'ajustement. Puis la mentalité haïtienne qui fait que quand qu'il arrive au Québec il doit s'ajuster, il doit être bizarre. Fait que c'est bizarre pour lui de s'ajuster au climat puis au système... au système du Québec. Fait que je trouve ça, sa mentalité à lui est encore d'Haïti là. Tu comprends ce que je veux dire? C'est vraiment une autre paire

- de manche. Mais, je sais pas vraiment c'est quoi LA mentalité haïtienne. Comme je sais pas vraiment c'est quoi la vraie mentalité espagnole. Mais il y a une mentalité haïtienne que quand qu'ils font qu'ils viennent au Québec, ils s'ajustent à notre climat puis à notre affaire. Ils doivent, comment je pourrais dire?
- Sandra : Tu peux me donner des exemples d'ajustement?
- Moris : Mais oui. Écoute, il y a pas d'hiver en Haïti. Il y a pas de... il y a pas d'hiver en Haïti. Ton voisin euh... il y en a pas beaucoup de blancs en Haïti. Tu vois ce que je veux dire? Ils apprennent... ils connaissent pas beaucoup de Québécois. J'ai plusieurs Haïtiens qui viennent me voir, qui me serrent la main, et puis je suis le premier Québécois à qui qu'ils parlent. Tu vois ce que je veux dire? C'est un honneur pour moi ça, de serrer la main à quelqu'un qui vient d'arriver au Québec, qui a une belle perception des Québécois, tu sais. S'il y a le fait d'ajustement qui vient euh...
- Sandra : J'aimerais voir... est-ce que tu pourrais parler un peu plus de l'ajustement au niveau de la mentalité, leur façon de penser?
- Moris : Écoute, moi, je vais être sérieux. J'ai vu des vieilles madames que... qui ont dit carrément à ma face que ils oublient pas, ils ont pas oublié. Moi, j'ai regardé la madame, puis j'ai dit : "Ouin..."
- Sandra : Ils ont pas oublié quoi?
- Moris : C'est ça, moi aussi je me suis posé la question. Ils ont pas oublié quoi? Mais, là, je pense qu'elle disait, les blancs avec les noirs, ils les prenaient comme des esclaves...
- Sandra : Ok, Ok.
- Moris : Elle n'avait pas oublié dans sa tête. Ça c'est une vieille mentalité ça. Je ne veux pas dire que c'est toute de même. C'est une vieille mentalité. Une madame haïtienne qui a répondu : "Anh anh, pas ici, pas au Québec, pas les Québécois. Je m'excuse, j'ai un petit peu... ben, dis il est blanc, pas les Québécois ils sont pas là-dedans [1 :10 :23]. Il n'y avait pas d'affaire de ça. Peut-être les Français là. Même à ça là. Il n'y avait pas d'affaire de ça."
- Sandra : Alors ça c'est un exemple d'ajustement qui s'est produit...?
- Moris : C'est bizarre...
- Sandra : Chez la 2^{ème} femme tu veux dire?
- Moris : Ouin, ouin. Il semblait comme dit : "Alright, elle, elle connaît notre histoire, elle est cultivée, elle sait qui on est. L'autre dans sa tête, on est blancs, on est tous pareils. Tu comprends, ça m'a beaucoup aidé à voir les choses que... même la mentalité des autres... Bel exemple ça?"
- Sandra : Merci. Tout à l'heure t'as dit que tu aimerais apprendre le créole. On retourne sur quelque chose que tu as dit tantôt. Est-ce que t'as déjà parlé de ça à un ami haïtien?
- Moris : Oui.
- Sandra : Que tu voulais apprendre le créole?
- Moris : Oui.
- Sandra : Comment cet ami a réagi?
- Moris : Ils me disent tous : "Comment ça tu parles pas créole encore?"
- Sandra : [rires]
- Moris : Tu check des Haïtiens, tu travailles à Maison d'Haïti, tu baisses... tu fais l'amour avec des femmes noires, ton coach...
- Sandra : Ils disent pas faire l'amour, ils disent euh...
- Moris : Ils disent tu baisses des femmes noires, tu baisses des femmes noires...
- Sandra : Ok. Ça fait toute une différence. [rires]
- Moris : Tu baisses des femmes noires. Ton simsi il est Haïtien.
- Sandra : Ton quoi?
- Moris : Mon master il est Haïtien. Hans Delva c'est mon boss. Je travaille à Maison d'Haïti. Je travaille au Boggies. Mon boss est Haïtien également.

Sandra : Le propriétaire de Boggies est Haïtien également?

Moris : Non, c'est un juif. Écoute, Haïti est partout à l'entour de moi. Je pourrais même dire que j'en ai par-dessus la tête. Ok, mais, c'est une famille, puis je vais te dire une perception qui m'a beaucoup touchée. J'ai une petite famille haïtienne que j'aime beaucoup. C'est 3 frères. 3 frères, ils en ont environ quasiment mon âge. Il y en a 1 qui a 24... 1 qui a 24 et 25, l'autre a 26... l'autre a 30. Ils m'ont dit que j'étais leur Québec. Ça m'a touché.

Sandra : Leur Québec?

Moris : Ouais, je suis leur Québec. Je suis l'image qu'ils aimeraient avoir, ils pensent que la plupart des Québécois devraient être comme moi. Ça m'a touché beaucoup. J'ai dit : "Alright." Alors, là ils font des petits parties, puis ils m'invitent, puis moi, je suis là. Même si je suis le seul blanc, ben, écoute, je suis le blanc qui est là, puis qui va aller sur ma rue 1 femme ou 2 femmes noires pendant la soirée.

Sandra : Qui va quoi?

Moris : Han? Tu dis?

Sandra : Non, non, l'affaire de 2, 3.

Moris : J'ai pas dit 2 femmes là. [1 :13]...tantôt

Sandra : [rires] J'ai pas entendu. Qu'est-ce qui va se passer avec 2, 3 femmes?

Moris : J'ai déjà dit. Alors

Sandra : Non, non, la même soirée

Moris : Anh anh.

Sandra : Ah ok. C'est ça. [rires] Est-ce que cette réalité, ou du moins, cette expérience que tu vis dans ces soirées là, ces soirées haïtiennes en quelque sorte, est-ce que c'est quelque chose qui est faisable, selon toi, qui est réalisable dans des soirées qui sont purement "québécoises", c'est-à-dire te taper 2, 3 femmes québécoises, la même soirée, au même endroit?

Moris : Ben, écoute, je vais juste dire de quoi, c'est macho un petit peu là, mais écoute, je suis célibataire, je fais ce que je veux.

Sandra : Non, c'est pas pour te juger, je t'assure. C'est...

Moris : Non, non. C'est moi qui me parle là.

Sandra : Ok.

Moris : Que ce soit un... Moi j'aime les femmes noires, j'aime le konpa. J'aime...

Sandra : Tu dances le konpa?

Moris : Oui. J'aime beaucoup la culture. J'aime ça l'ambiance, le romantisme qu'il y a quand il y a un petit konpa. Il y a beaucoup d'amour dans l'air. C'est comme... j'aime ça. La musique j'aime. Je vais me tenir à une place où est-ce que j'aime. Si je m'en va à un party québécois, je suis tellement habitué avec des Haïtiens, je vais me sentir mal, bizarre, mal à l'aise. C'est pas en étant avec ma propre culture, mais il y a plusieurs fois quand je suis arrivé dans des parties québécois, mon frère il fait des parties québécois, je me sens des fois bizarre parce que ils sont au courant que je me tiens dans le quartier St-Michel, mes amis sont noirs, tout est... je suis noir de monde à l'entour de moi. Ok? C'est juste que quand j'arrive dans des parties québécois, c'est pas pareil. C'est la culture. Je vois du monde ben, ben saoul. Ils savent pas parler, puis tu sais, c'est bizarre.

Sandra : Dans quel sens ils savent pas parler?

Moris : Le monde quand ils sont saouls, ils actent d'une manière bizarre. Mais on dit tout le temps que c'est la vraie personnalité qui ressort. Il y a des fois, les Québécois là, je m'excuse, mais ils savent pas danser, les blancs. Les blancs, ils savent pas danser. Il y en a...

Sandra : Toi, tu sais danser?

Moris : Ben, j'ai le rythme. Tiens, écoute, après toute la... ma vie à St-Michel, faut bien que j'aie un petit peu de rythme. Eux-autres... juge pas, je juge pas beaucoup les Québécois,

mais il me semble qu'ils devraient être ouverts un petit peu plus aux autres cultures pour apprendre plus de bonnes manières. J'adore ma province, je suis patriotique. J'ai des amis québécois, j'en ai 3, j'en ai là même pas 5 sur les doigts d'une main là. Nous autres là, on est 3, on est solides. On est les 3 amis, on veut toujours être des Québécois que... qui vont toujours être ensemble. On a aucun problème avec les autres cultures, puis c'est un exemple. On est partants, on est chill. On est des Asiatiques, on est des Haïtiens, on est tout. Puis, on est comme nous 3 solides, on est les 3 solides. Fait que partout qu'on va, on est invités, on est ensemble.

Sandra : Ils sont dans le quartier? Ils demeurent, ils vivent dans le quartier?

Moris : Il y en a un qui demeurerait à Pie IX. Il y en a un qui a grandi, il a vécu à St-Michel, un petit peu dans sa vie. Mais il vient de Drummondville. Mais il a grandi beaucoup ici dans le quartier aussi.

Sandra : Et le 3^{ème}?

Moris : C'est moi le 3^{ème}.

Sandra : Oui, oui, c'est toi.

Moris : Mais oui, c'est moi.

Sandra : Excuse-moi, oui.

Moris : On est les 3 puis on se tient beaucoup. Puis quand qu'il y a des problèmes, on est les 3 ensemble, puis houp, ça se calme.

Sandra : C'est tes meilleurs amis?

Moris : On est... je suis pas capable de dire les meilleurs. On est comme des hommes de confiance. On est... on s'appelle les Triplets.

Sandra : Est-ce que t'as un meilleur ami? Un ami avec qui tu es plus proche?

Moris : J'ai pas de meilleur ami. J'en ai, oui, mais je sais pas, je suis confus, c'est bizarre parce que je suis un gars qui est sociable, quelqu'un qui aime le charme, puis tout, mais j'aime pas dire que : "Oh, lui c'est mon meilleur ami." Je vais dépendre de moi. Moi, j'aime pas dépendre. C'est sûr qu'il y en a qui vont faire plus, qui vont sacrifier des choses pour moi. Moi, je vais sacrifier des choses pour eux.

Sandra : Est-ce que parmi ces... si je comprends bien tu ne peux mettre, tu ne peux pas forcément identifier le meilleur? Tu peux avoir des meilleurs.

Moris : Ce qui t'explique les Triplets présentement. Les Triplets c'est moi qui s'appelle Moris, il y a un autre qui s'appelle Moris, puis l'autre s'appelle Martin.

Sandra : Mais, vous êtes tous les 3 Québécois?

Moris : Quand qu'on... Ouais. Quand qu'on est les 3 ensemble, c'est très [1 :18]

Sandra : Est-ce que tu peux ajouter quelqu'un d'autre dans ces meilleurs amis là? Est-ce qu'il y a un Haïtien par hasard qui est...?

Moris : Il peut... il peut avoir un Haïtien...

Sandra : Avec qui tu as une relation semblable?

Moris : Il a déjà eu... c'est pas qu'il a déjà eu, c'est comme ça, on aime ça nous-mêmes. Il y a une très belle communication, il y a une fraternité, il y a... tout est là. Tout est là, on en veut pas plus, on en veut pas moins. Puis on est comme ça. Si tu veut rentrer, rentre, mais t'auras pas ce que nous autres on a. Il y a une petite magie. On est un team de sécurité. Partout où ce qu'on va dans les mariages, baptêmes, tout, on est ensemble. Quand qu'il y a des problèmes, il y a du monde qui..., il y a des problèmes, il y a une bataille qui sort ou quelque chose, ben, il y a les 3 M qui sortent. Bang! Ça niaise plus. Euh, s'il y a de l'aide des parties des affaires comme ça, mais les 3 M sont là. Ils vont faire le barbecue, ils font le barman, ils vont installer le buzboy[1 :19], ils vont tout le temps être là pour aider. On aime ça aider. On aime ça être justes. On aime pas du monde qui abuse. On a du respect pour l'honneur, mais quand c'est le temps d'avoir de l'honneur, on essaie de...

Sandra : On a du respect pour...?

Moris : Du respect pour ceux qui en ont besoin, du monde qui sont en difficulté. Puis on est là pour eux. C'est juste une belle mentalité.

Sandra : Ok. Est-ce que ça t'arrive de participer à des festivals? Quand il y a un festival haïtien, est-ce que tu t'arranges pour y être? Ou bien...?

Moris : Je préfère dire que j'ai travaillé dans un club qui s'appelle le Shine, pendant un an.

Sandra : Le Chaîne?

Moris : Le Shine. C'était tout le temps Haïtien, Africain, Jamaïcain. J'étais le seul blanc.

Sandra : C'est dans quel coin? Ça existe encore?

Moris : St-Laurent puis Roy. J'étais le seul blanc dans le crowd. Regarde, moi là, les histoires de...

Sandra : Ça s'écrit comment le nom?

Moris : Shine. S H ...

Sandra : Shine! Ah ok,ok, comme briller?

Moris : J'ai travaillé au Shine longtemps. J'étais le blanc de la place. Le monde peut ben dire ce qu'ils veulent, partout où ce que je va, mettons dans un mariage, dans un party haïtien, ou dans un festival haïtien, ils vont me regarder, on dirait c'est le grand qui travaillait au Shine. Pendant un an, j'ai travaillé là. Puis il y a plusieurs personnes qui veulent faire des businesses, comme faire des spectacles, faire des choses, salles de réception, ce qu'ils font, c'est que ils veulent des blancs...

Sandra : Pourquoi, d'après toi?

Moris : Je vais te le dire, parce que un blanc qui est à la porte, c'est professionnel, parce que c'est comme ça.

Moris : Un black qui est à la porte, qui veut faire rentrer un de ses amis, son ami est comme pas de tenue vestimentaire, peut-être qu'il est armé, tu sais, un vagabond, peut-être un gang de rues, tu sais, il va le faire rentrer parce que c'est son ami. C'est pam, on parle créole, la mentalité haïtienne, tout le kit, les bosses, ils ne veulent pas de ça. Ok? Qu'est-ce qu'ils veulent, c'est qu'ils vont mettre un blanc à la porte qui parle pas créole, que c'est pas son ami, [...1 :21 :35...] le rouge bleu, il s'en calice. Pourquoi? Qu'est-ce qu'ils font c'est que mettre le blanc, le blanc lui si t'es pas bien habillé, t'as pas de souliers propres, puis si t'as pas 18 ans, même si t'es membre de gangs de rues, mon tchum, tu t'en vas t'habiller chez vous, tu viens propre et tu vas pouvoir rentrer. C'est une autre mentalité.

Sandra : Et ça se passe?

Moris : On met un blanc devant un club pour avoir une meilleure image, pas pour la police, admettons, ou les gens se mettent à juger parce que c'est un club de noirs on y va pas.

Sandra : Ok. Ça veut dire même si c'est un club de noirs, ils vont utiliser cette stratégie?

Moris : Ils vont utiliser cette stratégie là pour attirer les blancs ou pour faire une meilleure image pour la personne qui passe sur la rue. Elle est belle la business. J'ai travaillé pendant 1 an là. Ça m'a fait du bien, une belle expérience. Le blanc de la place.

Sandra : Excuse-moi mais c'est parce que...

Moris : Je peux-tu prendre un break?

Sandra : Tu veux prendre une pause?

Moris : Je vais aller fumer.

[Pause]

Sandra : D'abord, j'aimerais revenir sur euh... parce que t'es un peu, t'as pas répondu directement en fait. Quand je t'ai dit euh... t'as pas aimé le mot "taper"...

Moris : Non.

Sandra : ... 2, 3 femmes, jeunes femmes haïtiennes, les jeunes filles haïtiennes, est-ce que tu penses que, mais c'est la réalité, c'est juste que on va l'appeler autrement, si tu veux, et est-ce que tu penses que c'est une réalité qu'on vit, que tu pourrais vivre dans une communauté qui est... dans un groupe qui est vraiment québécois d'origine?

Moris : Ouais, on peut dire, un Québécois qui a grandi tout seul, à St-Michel, dans une communauté haïtienne serait capable de s'ajuster dans une communauté québécoise? Je comprends pas.

Sandra : Non, non, non, non. C'est pas ça. C'est parce que ce que j'ai compris c'est que dans une soirée par exemple haïtienne, tu peux arriver à séduire 2, 3 femmes le même soir et...

Moris : Je suis plus à l'aise

Sandra : ...avoir une relation intime avec ces 3 femmes le soir même, c'est ce que j'ai compris.

Moris : Ouais. Ça dépend. C'est macho ce que j'ai dit. C'est parce que j'aime bien...

Sandra : Oui ou non. Est-ce que c'est vrai?

Moris : Ouais.

Sandra : C'est possible?

Moris : Oui, c'est possible.

Sandra : C'est déjà arrivé?

Moris : Ouais.

Sandra : Est-ce que tu penses que ce serait possible?

Moris : La même chose avec les Québécoises?

Sandra : Dans un groupe où c'est que des Québécoises d'origine, vraiment d'origine?

Moris : Oui, mais mes goûts favorables sont Haïtiennes. Fait que...

Sandra : C'est juste que ça dépend de toi, c'est pas parce que c'est pas faisable.

Moris : C'est pas parce que c'est pas faisable. C'est que c'est moi qui veux ça. Écoute, j'aime les femmes noires. Je ne dis pas que je n'aime pas les autres, mais je préfère les femmes noires. C'est comme ça.

Sandra : Mais c'est faisable?

Moris : C'est faisable pour n'importe qui dans n'importe quel party. Écoute, moi j'aime ça, les femmes noires. S'il y en a qui aime ça les femmes blanches, ils se tiennent dans les places où il y a des femmes blanches. S'il le gars il aime les latinas, il va aller...

Sandra : Ça veut dire que quelqu'un qui aime les femmes blanches, qui peut décider d'aller dans un... une soirée, et c'est...

Moris : Il va trouver son type de femme.

Sandra : Et ça peut arriver qu'il ait une relation intime avec 3 femmes.

Moris : 3 femmes? J'ai pas dit 3. Ouais j'ai dit 3, 3 ou 2.

Sandra : 2 ou 3. Le même soir?

Moris : Ouais.

Sandra : Dans la même soirée?

Moris : Ouais.

Sandra : C'est possible aussi dans d'autres groupes?

Moris : Oui, c'est possible. Oui, je vois pas de limite là-dedans.

Sandra : Ok.

Moris : Surtout pour un célibataire. S'il se protège bien.

Sandra : Ok. Non, non, la question était beaucoup plus orientée du côté des femmes. C'est comme la faisabilité...

Moris : Ouais, mais c'est macho. Parce que, écoute, j'aime bien passer des belles soirées. C'est sûr que ça peut se faire aussi les 3 en même temps. C'est sûr que ça peut se faire aussi dépendant la soirée, mais la plupart du temps, en même temps, c'est mieux. Non? [petit rire] Il y a plus de plaisir. Plus qu'il y a de monde, mieux que c'est. Je suis comme ça, moi. Je m'excuse.

Sandra : Non, non, non, t'en fais pas.

Moris : Tu me connais trop. J'aime pas ça là. J'aime pas ça.
(rire)

Sandra : Tu parles de en même temps?

Moris : Oui. Ça peut être en même temps, ça peut être une femme différente dans la soirée.

Écoute, ça peut être une vieille amie, ça peut être quelqu'un que tu connais pas, pis son amie. Ça dépend de la soirée, tout est possible. Ou ça peut être les 3 dans le même lit en même temps.

Sandra : Ok, ok. Tripe à 3, tripe à 4.

Moris : Alors, je suis jeune là, alors j'en profite.

Sandra : (rire) Je te juge pas.

Moris : (rire) C'est ça.

Sandra : Tu m'as parlé de tes projets d'avenir. Est-ce que tu penses que ces projets ont un lien avec ce que tes parents ont toujours souhaité pour toi?

Moris : La mentalité de mes parents est vraiment belle. C'est que ils ont toujours encouragé leurs fils à faire ce qu'ils aiment faire, oui. Mettons j'aime le baseball, ils vont s'arranger pour qu'il joue au baseball son gars, c'est ça. Ils venaient pas souvent me voir jouer au baseball parce qu'ils savaient que c'est une déconcentration, ils voulaient pas me déconcentrer.

Sandra : C'était pas par manque de disponibilité?

Moris : Non, juste pour moi. Pis, ils voulaient qu'on apprenne à se connaître dans les choses qu'on aime faire. Je trouve que c'était un très bel exemple. Mon père, au début, il avait de la misère à c'que je ramène des femmes de d'autres nationalités à la maison, mais quand j'ai montré qu'y en avait de Christ de belles, il a eu une autre perception des autres cultures.

Sandra : Ok. C'est juste par rapport au physique ou il y avait autre chose?

Moris : Il y avait le physique, le physique, il n'aimait pas les femmes noires. Dans sa tête, c'était un p'tit peu la vieille mentalité québécoise. C'est bizarre à dire, mais quand j'en ai ramené à la maison des belles femmes (emphase sur belles femmes), il était là WoahmyGod!

Sandra : Est-ce que c'est parce qu'ils leur a parlé ou c'était le fait de juste les voir?

Moris : Juste les voir, des fois, il n'aimait pas ça, des fois, leur parler, il n'aimait pas ça.

Sandra : Mais, tu as dit quand tu as en amenées chez toi, il a dit « Woah! », ils les as trouvées belles, mais est-ce qu'il leur a parlé d'abord?

Moris : Non, non. La première chose que tout l'monde fait, on préjuge, on regarde tout l'temps le physique ou la tenue vestimentaire d'une personne pour avoir une opinion personnelle dans sa tête. Mon père, lui, c'qui avait, c'est que dans sa tête, c'était toutes pareilles. J'en ai ramenées à la maison, j'ai montré qu'y en qui sont vraiment jolies autant à l'intérieur qu'à l'extérieur. (1 :29 :08)

Sandra : Ok.

Moris : Papa était content de lui faire apprendre ça. C'est comme une claque dans la face.

Sandra : Il leur a parlé.

Moris : Ouais, ouais, il les a parlé, a appris à les connaître. Aujourd'hui, j'ai une copine magnifiquement solidement jolie. Elle est belle, magnifiquement belle, sexy. Mon père, il en bave à chaque fois qu'il la voit. Pis, elle parle, pis elle parle genre de toute, des fois, je m'endors même tan qu'elle parle. Mon père, il aime ça. Parler avec la petite fille que son p'tit gars amène, maman, elle aime ça aussi, elle est fière de son p'tit gars. Ecoute, ce n'est pas le genre de parents qui m'donnaient des choses à faire, ça a été plus un exemple, comme fait c'que t'as à faire mon gars, tu vas apprendre tout seul.

Sandra : D'accord.

Moris : Ouais.

Sandra : Est-ce que ta mère avait aussi une

Moris : une perception

Sandra : une perception négative des Noirs?

Moris : Ma mère a toujours dit à mon père, pis à moi « Moris, on va toujours accepter la personne que t'aimes dans ta vie peu importe la couleur qu'elle a ». Pis, je trouve que manmie,

c'est une très belle façon d' penser. Pis, j'ai ramené des jeunes femmes à la maison... Elle aimait ça parler à cette p'tite brune comme on dit, elle avait du fun à parler avec ça, ouais. Chaque mère aime ça avoir une p'tite amie jeune pour parler avec elle. Écoute, à un moment donné, je vais m'marier, pis elle va être contente-là de.

Sandra : Si je comprends bien ta mère n'avait pas la même conception que ton père?

Moris : Ma mère, non-là.

Sandra : Pas les mêmes préjugés.

Moris : Ma mère était plus ouverte d'esprit, c'est peut-être ça qu'elle m'a donné aujourd'hui, une ouverture d'esprit.

Sandra : Ok. Tu penses qu'elle n'en avait pas du tout ou elle en avait moins?

Moris : Elle en avait, mais pas comme lui, avant elle en avait, elle en avait moins, elle était plus ouverte que mon père.

Sandra : Ton père a quel âge?

Moris : 56.

Sandra : Ta mère?

Moris : 60.

Sandra : Ta mère est plus âgé que ton père?

Moris : Oui.

Sandra : Ok. 56. 60. Et, ton père, c'est quoi sa profession?

Moris : Mon père, il est rendu à la retraite, pis il faisait, il travaillait pour la STM. Il a fait ça pendant 25 ans, il a réussi à.

Sandra : Il était chauffeur d'autobus ou autre chose?

Moris : Il était entretien ménager dans les métros.

Sandra : Ok.

Moris : Mon père a grandi, il nous a trouvé un bon travail pour nourrir sa famille. Il travaillait beaucoup d'heures, des heures de fou pour nourrir sa famille, pour qu'on soit nourri. Écoute, je n'suis pas v'nu grand juste en m'donnant des coups d'pieds dans l'derrière-là. Mon père payait à manger, payait le loyer, ma mère ne travaillait pas, elle était femme au foyer, mais elle travaillait aussi pour la politique. Ma mère, elle connaît beaucoup les ...politiques dans l'quartier.

Sandra : Les quoi?

Moris : Les gens d'politiques. Elle a travaillé pour, chaque politicien pout qui qu'elle avait travaillé a gagné. Ma mère est sociable, elle donnait beaucoup de de elle-même quand elle travaillait dans la politique, mais la politique c'est à chaque 4 ans, alors ma mère, elle a des p'tits problèmes de santé des fois. Mon père, il est là pour elle, c'est un couple solide, c'est vraiment Woah! J'ai rien à dire, c'est beau, lâchez-pas, continuez, t'sais, pis ça va m'faire mal quand ils vont partir...p'tit cul, commencé à penser à ça.

Sandra : C'est quoi leur niveau d'études?

Moris : Secondaire 5 aussi. Mon père a faite cégep, non, mon père n'a pas fait d'cégep. Il a sauté tout de suite, il a comme de 3 diplômes de certaines choses comme eumm. C'est pas des questions que je posais souvent à mes parents sur leur passé.

Sandra : Ok.

Moris : Parce que quand on bien de même, on est bien comme ça, on n'pose pas d'questions. Pis, je suis pas curieux. Mon père a eu 2, 3 diplômes des choses qu'il aimait faire.

Sandra : Ok, mais il n'a pas pratiqué.

Moris : Ils ont leur étude et pis toute, je respecte ça.

Sandra : Tu dis que ton père avait certains préjugés en particulier envers les Noirs si je comprends bien?

Moris : Ouais.

Sandra : Est-ce que tu te sentais obligé de fréquenter un groupe bien précis par exemple.

Moris : Non, pas parce que mes parents disaient que j'étais un Québécois faudrait que je me tienne

avec des Québécois. C'est pas comment ça Morishe.

Sandra : T'étais pas obligé.

Moris : Non.

Sandra : Il y avait pas d'interdiction non plus.

Moris : Non, pas d'interdiction non plus. Mes parents m'ont toujours donné la liberté de faire mes propres choix.

Sandra : Et,, la première fois, t'as amené une fille chez toi. Tu veux prendre l'appel?

Moris : Non, c'est juste un message texte.

Sandra : La première Noire que t'as emmené chez toi, c'est une Haïtienne?

Moris : Ouais.

Sandra : Et, ça a été comment?

Moris : Ben, écoute, elle était vraiment jolie. Elle était vraiment jolie, ça s'est bien passé.

Sandra : Tu avais quel âge?

Moris : J'avais 20 (hésitation), 20 ans. 20 ans qu'j'avais, 20-19, j'ai 26 ans. Ça veut dire que ça fait 5 ans de ça, 5,6 ans. Peut-être 19 ans, ma première Haïtienne était à 19 ans. Elle avait 28 ans, elle m'a violé bien hot. Ah! Je m'suis faite violé par une femme noire de 28 ans (avec un ton moqueur).

Sandra : Elle avait 28 ans?

Moris : J'ai rien compris cette soirée-là man, mais j'ai su que c'était pour moi (rire dans la gorge).

Sandra : Vous avez gardé contact?

Moris : Oui, on s'voit encore. Elle a fait sa vie et, moi, je fais la mienne.

Sandra : Non, non, après la soirée, ça a continué?

Moris : Ça. C'était pas amis, c'était juste du cul.

Sandra : Ok.

Moris : Après ça, j'ai fréquenté une p'tite haïtienne qui s'appelait Jessica. Elle était magnifiquement belle, belle, belle (il change de ton pour mettre plus d'emphase sur ce qu'il dit).

Sandra : Alors, c'est pas la première femme que t'as amené chez toi? C'est Jessica?

Moris : Non, c'est Jessica. Mon père la trouvait vraiment belle. Elle souriait, mon père devenait fou-là. Mon père, il parle pas, il parle pas, mais elle était vraiment belle. Petite Haïtienne claire-là, je peux dire qu'elle a les yeux clairs, des p'tites ressemblances de Beyoncé. Après ça, mon père arrive.

Sandra : T'as dit une petite Haïtienne claire?

Moris : Claire ouais.

Sandra : Quand tu dis claire? Teint de Gigi?

Moris : Teint, non. Un teint. Elle a l'air d'une mulâtre, mais elle n'en est pas une.

Sandra : Ok.

Moris : Juste te dire après avoir vu la p'tite copine-là, mon père, il avait. Dans l'temps, Beyonce venait d'sortir un album, mon père travaillait dans les métros, dans son bureau il y a un mur qui va jusqu'à au moins 50 pieds dans les airs, une vingtaine de pieds. Puis, dans les métros, il y a les gros posters de Beyonce...il a mis Beyonce sur son mur. Il est rendu que la perception des femmes noires qu'il avait, il a changé, il a mis carrément Beyonce sur le mur. Pis, il a dit les femmes noirs sont vraiment plus belles que je pensais.

Sandra : Alors, il n'était pas fâché quand elle est rentrée.

Moris : Ils n'étaient pas fâchés, ils se sont dits « mon gars va nous amener une fille à la maison, c'est une Haïtienne, on va voir qu'est-ce qu'il a d'l'air, on va lui parler.

Sandra : Ça c'était avant que tu n'arrives?

Moris : Ça c'était avant que j'arrive. Quand il l'a vue, il a dit « Oh myGod ». Elle était belle, elle était sexy. Il a dit « Oh myGod, elle est vraiment belle! »

Sandra : Ok.

Moris : J'ai une autre p'tite histoire. Après cette p'tite haïtienne, j'ai fréquenté une mulâtre que

- je vois toujours aujourd'hui. Je lui parlais tantôt en plus. Sauf que, elle, sa profession, elle est danseuse.
- Sandra : Danseuse nue ou ?
- Moris : Stripeuse, stripeuse, mais elle est vraiment belle, elle est vraiment drôle, elle est pleine d'énergie, elle me fait rire, on rit, on a du fun. Oui, y a eu des affaires, on n'est jamais sorti ensemble, mais y a eu des affaires. Quand je l'ai amené à la maison, elle est allée voir mon père, ma mère blablabla la première fois. Mais, mon père l'a pas lâchée des yeux...Pis, elle est sortie, elle est allée sur le balcon, il l'a regardée jusqu'à ce que il ne la voit plus parce qu'elle était sexy, elle était vraiment jolie. Ma mère, elle tripotait, elle disait « elle est belle, hein, hanhan! Tu la trouves belle hein! Ton père, il aime celle-là Moris, ton père, il l'aime.» Ça, c'est ça. Elle est encore là aujourd'hui. À chaque fois qu'elle vient faire des tours des elle voit mes parents.
- Sandra : Mais, ils savaient pas ce qu'elle faisait dans la vie?
- Moris : C'qu'elle. Même s'il savaient c'qu'elle faisait dans la vie, mes parents sont pas là pour juger. Ils sont là pour passer du bon temps. C'est ça.
- Sandra : Ok. Euh. Est-ce que t'as des oncles, des tantes?
- Moris : C'est bizarre, ma famille n'est pas nombreuse. La famille de ma mère est au Saguenay Lac Saint Jean. Et, la famille de mon père, c'est juste ma grand-mère que je vois souvent. Ma grand-mère, c'est la seule qui me reste. Pis, y a, mon père l'aime beaucoup.
- Sandra : Grand-mère paternel?
- Moris : Papi? Oui, la mère de mon père.
- Sandra : Pis, c'est juste ça.
- Moris : J'ai pas beaucoup de famille, j'ai une tante qui habite ici à Montréal, j'ai un oncle, pis une tante de mon père, mais je sais pas. Je pense qu'y a un p'tit conflit personnel avec la famille de mon père. Quand on va au Saguenay Lac Saint Jean-là, c'est vraiment magnifique, tout l'monde y est comme, ils sont super cool, je m'ennuis d'eux autres, garde. C'est quand même 5 heures de route-là.
- Sandra : Quels sont les métiers que tu vois autour de toi?
- Moris : Métiers?
- Sandra : Les métiers, les professions que tu vois autour de toi? Les professions que tu as vues le plus souvent autour de toi.
- Moris : Les professions que j'ai vues ou que j'ai faites?
- Sandra : que tu as vues. Ça peut être des gens que tu vois autour de toi, des amis de tes parents.
- Moris : Ouais, J'ai eu beaucoup de. C'est sûr que mes parents ce sont faits amis avec les voisins. Puis, à force de grandir euh, je me faisais ami avec les enfants des voisins. C'est que mes parents, ils avaient un lien avec les enfants. Euh, le côté travail, mon père, il travaillait beaucoup, ma mère était à la maison, il faisait à manger, le lavage, toute. Les professions que je voyais beaucoup dans mon quartier. Il y avait souvent d'la police, il y avait souvent, je sais qu'y avait des patrouilleurs de rue à un moment donné, mais j'ai grandi beaucoup à l'entour des amis .
- Sandra : Ok. Et, les professions? Est-ce que tu savais ce que faisaient leurs parents ou pas?
- Moris : Oui, y en a que j'savais c'qu'ils faisaient, mais quand t'es jeune, tu t'intéresses pas à des choses de même, mais quand tu grandis, un p'tit peu plus vieux, tu t'rends compte que, tu poses des questions, tu commences à mieux connaître le parent de l'ami avec qui tu t'tiens. Comme mes amis, t mère travaillait dans Desjardins, la gros building Desjardins à Place des arts...(pas clair) était gardeur-là. Ils font tous des p'tits qu'aujourd'hui je peux faire.
- Sandra : Comme quoi?
- Moris : Comme gardeur, c'est sécurité. Tu sais c'est quoi Gardeur? C'est des camions qui transportent de l'argent, je connais ça, le père de mon ami, il faisait ça. Comme mon père, il travaillait dans la STM.

Sandra : Ok.

Moris : Puis, y a des pères de mes amis, y en a qui étaient bouchers. Y en a qui étaient, plusieurs travail, y en a qui conduisaient des camion et pis toute. J'ai toujours été curieux de savoir c'qu'ils faisaient dans la vie.

Sandra : Est-ce que?

Moris : Quoi? (d'un ton moqueur)

Sandra : (rire) On achève, on achève. Est-ce que tu peux me citer une personne dont tu aimes sa profession? Tu admires cette personne parce que tout simplement tu aimes sa profession.

Moris : Écoute, je vais en nommer deux. Je vais nommer mon ami québécois qui s'appelle Réal Béland. Réal Béland, est-ce que tu l'connais? Réal Béland est un humoriste québécois.

Sandra : Je pense que tu me l'as montré.

Moris : Non. Non, je t'ai montré Patrick Huard, j'pense. Réal Béland, c'est un, c'est un jeune homme, environ 30 ans, ok. Euh. Il est difficile à suivre, il est bizarre, il est comme pas là, mais c'est un gars très intelligent dans ses spectacles, comme s'il était niaiseux, il est très très bon. Il a des jokes vraiment drôle, il a une vision de vie vraiment cool. Il passe sur la rue, il se promène, il rit du monde en pleine face, mais toute ça c'est pour l'aide, écoute, j'insiste à le regarde et puis mieux le comprendre. C'est pas vraiment un idole, mais je l'admire beaucoup.

Sandra : Ok.

Moris : J'adore aussi une jolie voix féminine qui m'fait tout oublier mes problèmes quand elle chante, c'est Beyonce. Je sais pas quoi dire, je sais qu'est-ce que... cette fille-là, je l'avais sur mon cellulaire, mais elle a quequ'chose, une voix, une façon d'penser. Elle est à, j'écoute c'qu'elle dit un peu souvent.

Sandra : Ce qu'elle dit dans ses chansons ou bien c'est ce qu'elle dit?

Moris : C'qu'elle dit dans ses chansons. Dans son entrevue, elle a dit qu'elle a peur des chansons qu'elle écrit, c'est des faits c'est des faits euh qui sont déjà arrivés dans sa vie qui arrivent présentement, t'sais. Puis, y a des fois, ça rejoint le monde parce que c'est pas des chansons qui sont juste inventées pour le monde entende, c'est quequ'chose qui est vrai, c'est quequ'chose qu'elle a vécu peut-être qu'elle voudrait plus que ça recommence. Pis, euh, j'adore sa voix, pis écoute quand j'deviens, quand j'ai le goût d'écouter la musique, ça joue à la radio, pis j'augmente le son. Ça m'fait oublier bien des choses.

Sandra : Est-ce que tu peux m'citer une chanson qui t'a beaucoup marqué dans la vie.

Moris : Ça dépend, j'ai plusieurs styles, je suis un gars qui aime la variété, je suis quelqu'un comme je t'ai dit qui fait les arts martiaux.

Sandra : Hanhan.

Moris : Quand j'ai besoin de me pomper, puis de me dire « let's go j'y vas », je me mets un p'tit peu de musique agressive.

Sandra : Ok.

Moris : Mais, si je veux me calmer, faire du bon temps, du bon moment, je vais passer Beyonce, la musique de Beyonce pour relaxer. J'écoute Frank Sinatra aussi pour me calmer.

Sandra : Parmi toutes les chansons que tu écoutes, est-ce qu'il y a une chanson qui t'a marqué particulièrement? Qui te vient en tête rapidement, quand tu y penses spontanément-là.

Moris : Hmm.

Sandra : Une chanson qui t'as marqué, qui a marqué ta vie?

Moris : Une chanson qui a marqué ma vie? Frank Sinatra.

Sandra : Tu as le titre?

Moris : Ouais. Fly me to the moon. C'est une chanson, Frank Sinatra, un chanteur classique, il chante, je sais pas c'est quoi le style, mais je sais que son style était basé sur ..., c'est un vieux vieux chanteur, il chante des chansons avec des..., des chansons pour Noël, des chansons qui vont chercher du monde. Et, puis, Fly me to the moon, c'est comme, ce

gars, il voyait tellement la beauté d'une femme en plus en d'dans qu'à l'extérieur, vraiment beau. Fly me to the moon-là, c'est laisse-moi aller sur la lune, puis laisse-moi regarder 100 étoiles avec toi, pis laisse-moi voir qu'est-ce que ça a d'l'air Jupiter, Mars, toi et moi. Lui, il n'a pas d'limites dans ses paroles, ça t'fait voyager. Dans la chanson, dans un autre monde toi et puis moi on se tient la main, on s'aime. Présentement, on s'aime, c'est tout.

Sandra : Pourquoi ça t'a marqué?

Moris : C'est ma façon d'aimer, tu comprends. C'est quelqu'un qui sait bien jouer avec les mots. J'adore ça, pis je trouve que c'est un style caché que je me garde. Je peux écouter d'la musique vraiment méchant, je peux bien écouter du hip hop toute le kit, mais quand je suis enfermé chez nous, je peux mettre du Frank Sinatra, ça me relaxe. Pis, je trouve que j'aime les femmes beaucoup, je trouve que Frank m'a beaucoup aidé.

Sandra : Comment?

Moris : Avec le charme. Je trouve que ses chansons, ses manières de parler, si je traduis à ma manière, à ma façon, c'est à la Frank Sinatra. Je la sors et pis le monde ça fait « Woah! ».

Sandra : Et, pourquoi c'est ce titre qui t'a marqué le plus?

Moris : Fly me to the moon?

Sandra: Oui.

Moris: Parce qu'y a pas de limites...Plus ... qui me font rappeler cette chanson-là. Ça m'a marqué parce que.

Sandra : Plus?

Moris : Plus les femmes. Je trouve que la faiblesse de l'homme, c'est les femmes.

Sandra : (rire) C'est ta faiblesse?

Moris : C'est ma faiblesse, voilà!

(rire)

Moris : Tu l'as dit, c'est ma faiblesse, même les grands euh de tout c'que tu veux. Tout l'monde a une faiblesse. Il y en a, c'est le jeu, y en a, c'est la drogue, y en a, c'est si. Moi, je fais aucun, sauf j'ai une faiblesse et c'est les femmes.

Sandra : Ok. Tu n'fumes pas de pote, toi?

Moris : Non, j'ai fumé pendant longtemps. Ça fait 4 ans j'ai arrêté, 4 ans comme un grand garçon.

Sandra : Et, les autres aussi? Il y a d'autres formes de drogues.

Moris : Non, j'ai jamais touché aux autres drogues. J'étais juste au pote, c'est sûr que j'ai essayé d'autres affaires, mais c'est essayé. Tu peux pas juger si t'as pas essayé.

Sandra : Hanhan.

Moris : J'ai une drogue que j'ai bien aimé faire. Des fois, je la fais de temps en temps, ça m'dérange pas. Ça s'appelle l'extasie.

Sandra : Ok.

Moris : C'est quequ'chose que le Bon Dieu a donné, je sais pas c'est quoi. J'utilise seulement ça avec une femme quand qu'on va faire l'amour. L'extasie, je sais pas...que ça fait, mais ça donne un extase, ça va chercher les sens...et puis quand tu fais l'amour avec une femme là-dessus ça te fait monter au septième ciel, je sais pas.

Sandra : Mais, tu l'utilises pas à tous les coups?

Moris : Non, non, non! J'utilise ça quand la fille est un p'tit peu Woah! T'sais, on va tomber sur des filles Woah! Tu sais, on va tomber sur des filles, elles sont comme Wooh! Go là, ils veulent faire du piquant-là dans leur vie. C'est eux-autres qui vont venir avec ça « on prend une p'tite affaire » comme ça. Mais, c'est des soirées t'oublieras jamais-là.

Sandra : Heu.

Moris : T'as déjà essayé?

Sandra : (rire) Non.

Moris : Tu veux essayer?

Sandra : Non. (rire)

Moris : Tu devrais.

Sandra : (rire) Ah! Euh. Un film qui t'a marqué?

Moris : Un film qui m'a marqué?

Sandra : Oui, un film qui t'a marqué.

Moris : Euh. Un film qui m'a marqué. Un film qui m'a marqué.

Sandra : Qui t'a beaucoup marqué.

Moris : J'adore les films, je me claque un film différent chaque jour. Je dois regarder un film à chaque jour.

Sandra : Mais, t'as pas?

Moris : J'ai pas vraiment un film, c'est sûr que j'ai un film. J'adore les films d'horreur. Je vais t'dire un film d'horreur qui m'a marqué dernièrement, je vais t'dire ça s'appelle « The haunting of Connecticut ».

Sandra : Et, pourquoi ça t'a marqué?

Moris : Parce que c'est un fait vécu. Et pis un autre c'est « Le miroir ». Très bon film d'horreur, c'est un fait vécu qui s'est passé aux Etats-Unis magnifiquement bon. Ecoute, tu n'dormiras pas après ce film. C'est un film magnifique, c'est un fait vécu, la madame au début du film, elle te dit qu'elle a vécu dans une maison, je vais vous conter c'qui s'est passé. Et, à la fin du film, elle dit « voilà, c'qui s'est passé, si vous m'croyez pas, allez vous faire foutre! »

Sandra : Ok.

Moris : C'est magnifiquement bon. Le miroir, c'est pas un fait vécu, je l'ai vu dernièrement, c'est terriblement bon. Ça commence tranquillement, puis ça vient-là, c'est fou-là, c'est vraiment impressionnant comme film et pis ça s'termine super bien-là.

Sandra : Est-ce que c'est les effets spéciaux ou le contenu du film?

Moris : Tout le concept parce que les effets spéciaux dans les films d'horreur, on connaît toutes ces clichés-là. La fille, elle court dans l'bois et, puis, le gars houp, il n'apparaît de nulle part. C'est cliché, mais ça là « Hanting dans le Connecticut », ça va chercher le chaire de poul dans l'monde. Le film est fini là, toutes les p'tits sons dans la maison-là, t'apprends à les connaître, tu deviens comme, c'est malade mental-là.

Sandra : C'est pour la sensation forte que tu aimes ça?

Moris : J'aime j'aime beaucoup les surprises, j'aime regarder un film et être dedans. Pis, t'sais que quand t'regardes un film, tu veux pas penser à qu'est-ce que tu vas manger plus tard. T'es tellement dedans-là que. J'adore les films, il y a du monde qui m'appelle « j'suis occupé, occupé, ben, j't'appellerai tantôt ». Je l'ai.

Sandra : Tu l'as?

Moris : Je l'ai loué.

Sandra : Tu l'as regardé en anglais?

Moris : En anglais. Anglais, français, c'est pas grave. Le miroir, c'est un bon film aussi.

Sandra : Est-ce que tu utilises souvent l'Internet?

Moris : Euh. Des fois, oui, des fois, non. Ça dépend de mes horaires, le temps qu'j'y mets. Je préfère pas être trop là-dessus, ça rend le monde lazy, ça rend le monde paresseux. J'aime bien l'Internet pour contacter du monde professionnellement ou prendre des messages de certaines copines que ça fait longtemps qu'j'ai pas vu. J'ai déjà eu des fréquentations sur Internet, c'est sûr que je m'ennuie de s'autres, mais c'est leur style, c'est leur manière d'aller sur le net ça. Euh. C'est cool Internet, on a besoin, c'est là, se trouve que c'est une belle invention, mais c'est pas pour moi nécessairement. C'est sûr que si j'lai à la maison, ça peut m'aider à mettre de la musique, parler à du monde tard le soir et pis je me réveille le matin des cernes en dessous les yeux.

Sandra : Pourquoi tu dis qu'ça rend les gens paresseux?

Moris : L'Internet a tout : des recherches, des films, d'la musique, les amis, des chat. Le monde

reste dessus des heures et des heures, ils regardent ça. Tu fais quoi là? Ton corps, il fait quoi là? Des fois, t'oublies même de manger ou d'aller aux toilettes. Pas d'aller aux nouvelles, mais manger, t'sais, des besoins nécessaires, tu restes pas. Quelqu'un qui est tout l'temps devant un ordinateur, il n'est pas nécessairement en forme. Écoute, je connais bien du monde, ils aiment tout l'temps être devant ça, mais quand ils sont dehors, ils font pas d'exercice. Faire de l'exercice, faut prendre le soin de soi-même-là, écoute. On a un corps, c'est une machine, il faut bien l'entretenir, si tu le nourris trop ton cerveau, ton cerveau, lui, il va grossir, mais pas ton corps, lui. En tout cas.

Sandra : Euh. On va revenir à ta coupe de cheveux. Le mowak, comme tu dis. Pourquoi tu l'as fait?

Moris : Le mowak , c'était juste une coupe de cheveux pour une meilleure présentation. Il faut être plus présentable dans mon travail que le travail que je faisais avant. Avant, j'étais sécurité, puis j'avais les cheveux longs, couette...c'était pas correct. J'suis allé voir une coiffeuse, je lui ai dit « fais-moi une coupe de cheveux, elle m'a fait un mowak.

Sandra : Tu ne le lui avais même pas demandé?

Moris : Non.

Sandra : Tu lui avais dit quelque chose quand même?

Moris : Oui, je lui ai dit je travaille dans un endroit où je suis en contact avec le public, il faut que je sois présentable.

Sandra : Ok.

Moris : Le mowak a fait fureur, il y eu beaucoup d'monde qui ont accepté mon style, ils ont trouvé ça vraiment beau, ça m'faisait vraiment bien.

Sandra : Et, toi, comment tu t'es senti avec cette coupe?

Moris : Le monde me tchait des, me lançait des compliments sur mon style, ma coupe de cheveux, ça m'faisait vraiment bien. Et, pis, je sais, je vais l'garder. Je l'ai gardé pendant 4 ans, 4 ans, j'ai gardé, 3 ans, j'ai gardé un mowak, 3 ans, j'ai gardé un mowak. Et là, je développe cette p'tite coupe-là, je pense que ça m'va bien, le monde aime ça et pis.

Sandra : Tu parles des gens mais, toi, comment tu te sentais?

Moris : Je me sentais bien. Je trouvais que ça m'faisait bien et puis c'était présentable, c'était mon style, puis je me représentais avec un mowak, écoute. Le monde m'appelait par le mowak et pis, moi, j'aimais ça.

Sandra : Est-ce que tu as le souci d'être « in » comme vous dites?

Moris : Des fois, oui, des fois, non, mais.

Sandra : Ça t'arrive quand?

Moris : Il faut pas que, moi, personnellement, quand je me regarde devant l'miroir, je m'regarde et puis je me dis « je suis un beau bonhomme ». Je...(1 :58 :35) du monde pour me dire si je le suis. Il faut s'créer une confiance, il faut s'dire de belles choses, pis quand j'arrive devant quelqu'un je dis pas « mes cheveux sont-tu beaux de même? » Non, la personne va te l'dire, si elle n'est pas gênée, elle va te l'dire ou tu vas l'voir dans ses gestes ou dans son regard. J'ai pas d'problème avec ça.

Sandra : Fatigué?

Moris: Non.

Sandra : Quelle est ta perception de ce projet de patrouilleurs de rue de Maison d'Haïti?

Moris : Je trouve que c'est un très beau projet, ça pourrait continuer, mais il faut qu'ça évolue, il faut qu'il soit le plus présent dans les écoles.

Sandra : C'est-à-dire?

Moris : J'aimerais ça être intervenant communautaire dans une école secondaire dans le quartier Saint-Michel. J'aimerais ça être plus présent, représenter la Maison d'Haïti parce que ils ont faite beaucoup et pis je trouve que c'est très très bien.

Sandra : Ok. Est-ce que t'as de bons souvenirs de cette expérience?

Moris : Oui, oui, beaucoup. Écoute, une équipe qui doit bien s'entendre doit trouver un moyen

de bien s'entendre aussi à l'extérieur du travail, alors on se faisait des soirées après le travail. On pognait une paye, on s'en allait genre où est-ce que je travaille la fin d'semaine. On joue au pool, on chillait, on riait, on avait du fun, on parlait. Ça nous rapprochait plus et on faisait une meilleure fraternité. Quand on arrivait icite le matin, on avait du fun, on parlait de notre fin d'semaine, pis on riait de notre gueule. À un moment donné, j'ai faite rentrer 2 personnes dans mon, dans le taekwondo, j'ai faite rentrer 2 patrouilleurs dans l'taekwondo, on a faite un tournoi, ils ont gagné toutes les deux, une médaille d'or, pis on est là, pis maintenant ils en font plus, juste moi qui continue, t'sais, mais, r'garde, souvent il y a une petite possibilité de se faire, de se créer de nouveaux amis, pis cette année, je m'suis faite chumi avec 2, 3 autres personnes, des amitiés à l'extérieur du travail aussi. Moi, je travaille au Buggy's, c'est une place où est-ce qu'eux-autres peuvent venir aussi.

Sandra : On va y venir bientôt. Je dois planifier quelque chose avec Dave.

Moris : Tu vas venir au Buggy's avec Dave hummm?

Sandra : Oui.

Moris : Toute la gang?

Sandra : Je n'sais pas si tout l'monde va y aller, mais de temps en temps Dave et moi, on en parle. J'entends parler d'ça, ça m'tente d'y aller.

Moris : Tu viendras faire ton tour... Dave, il vient souvent, Dave, Jeff.

Sandra : Mais, j'espère que tu vas être là ce soir-là aussi.

Moris : C'est sûr que

Sandra : Mais, si tu travailles pas ce soir-là?

Moris : J'y vas quand j'travaille pas. C'est une p'tite maison. C'est comme ton salon..

Sandra : Surtout que tu m'dis que c'est ta dernière semaine on pourrait y aller.

Moris : Ici, y en a qui vont pas fêter avec nous-autres, comme Gigi, on essaie de « viens », « non, je suis pas sou sa ». Ils veulent pas, des fois, ils veulent pas comme genre, ils veulent pas céder à devenir de meilleures fréquentations au travail, ils veulent seulement être partenaires de travail, faire leur hostie d'argent.

Sandra : Euh. Mauvais souvenirs?

Moris : Mauvais souvenirs d'ici. Les problèmes de créole, je suis pas capable, je vais devenir mauvais. Je trouve ça triste, je veux pas dire que parce que j'suis un blanc je subis du racisme, regarde, je trouve ça plate en hostie. T'sais, je deviens mauvais, ça fait un atmosphère de travail pas mal plate.

Sandra : Quand tu deviens mauvais tu fais quoi par exemple?

Moris : J'ignore. J'ignore. Je ferme ma tête. Et, à un moment donné quand je vois qu'y a trop d'atmosphère négative, j'ignore, pis des fois, je provoque. J'aime ça niaiser l'monde. Moi, je trouve ça ... parce que, moi, personnellement, mon contrat, c'est que y a personne qui m'dit quoi faire, même pas une, juste la bigue boss là-bas. Ça fait chier, tout l'monde!

Sandra : Qui?

Moris : Madame Toussaint. Y a personne qui m'dit quoi faire.

Sandra : Pourquoi ce traitement?

Moris : Parce que c'est une jalousie. C'est un contrat qui a été faite spécialement pour moi pour être patrouilleur puis, comme on dit, ... des patrouilleurs sur le terrain avec Gil, il est là aussi comme assistant coordonnateur, Hans est coordonnateur, Frero, lui, il est communautaire intervenant à l'école, Paul, il est politicien. Alors, je suis plus le gars qui se promène que toute la place, que toutes eux autres, mais ça fait que mon salaire est un p'tit peu plus élevé que le monde sur le contrat que j'ai eu, ce n'est pas voulu, j'suis content avec ça. Mais, des personnes qui sont plus hauts que moi n'ont pas la même paye que moi.

Sandra : Alors, c'est moins?

Moris : Oui. Alors ça crée une jalousie qui crée des problèmes, ça fait des blablabla dans mon

dos, on dit que j'suis pas compétent blablabla blablabla.

Sandra : Tu parles de quelles personnes? Frero, Paul?

Moris : Frero n'a jamais rien à dire sur moi, Frero, c'est mon toutou. Je lui fais un câlin à chaque je l'vois même quand il n'en veut pas. Paul, écoute, Paul, c'est Paul. Il fait c'qu'il a à faire, j'aime bien sa façon de travailler, des fois, il est chiant, c'est normal. C'est sa manière d'être.

Sandra : Frero est au-dessus de toi?

Moris : Gil, Paul, Frero, Hans, ils sont tous au-dessus de moi.

Sandra : Paul, c'est ça. Gil, c'est mon chum, je ne peux pas rien dire sur lui, je l'adore, c'est mon p'tit toutou. Lui, si y a quequ'chose à dire, un ordre ou quequ'chose de travail, je fais c'que Gil dit. Paul aussi, je l'respecte beaucoup, c'est mon ami. Plus que tout l'monde ici. Hans euh, je prends tout l'temps 50% de c'qu'il dit. Hans Delva, c'est le Hans. « Moris, tu vas faire si, tu vas faire ça », je prends tout l'temps la moitié de c'qu'il m'dit, 50%. C'est comme ça qu'il est. Mais, mon plus important, la madame là-bas, dans l'bureau, elle a tellement le cœur gros de m'avoir donné un travail ici, j'apprécie ça parce que c'est elle qui a demandé pour moi, pas eux autres. C'est elle qui est allée vers eux autres, qui a dit « va chercher le grand Moris! »

Sandra : Ok.

Moris : Parce qu'elle a vu que j'étais persévérant, elle a vu que je voulais un travail, elle a vu, j'l'ai montré, je l'ai expliqué, je suis pas...je veux pas devenir pimpe, moi, je veux aider. Ça m'a aidé beaucoup.

Sandra : Est-ce que t'as tiré des leçons de cette expérience-là?

Moris : Beaucoup, beaucoup.

Sandra : Un exemple?

Moris : J'ai remarqué je me promène, les gens me posent la question « qu'est-ce que tu fais dans la vie? » Je réponds « intervenant en technique délinquance dans le rue dans le quartier Saint-Michel ». Dans l'fond, ça s'appelle patrouilleur de rue, mais en arrière ça fait « Anh hein! ». Je suis fier, ça nous montre un respect, le monde. La leçon, ça m'a donné, c'est « sois fier de qui t'es, de qu'est-c'que tu fais » parce que, t'sais, y a pas beaucoup d'monde qui ferait ton travail, pis c'est pas tout l'monde qui est capable de le faire, ouais. Pis, je serais content encore de l'dire à n'importe qui, même dans un micro je l'ferais, ouais!

Sandra : Est-ce que cette expérience à réorienter ta vie?

Moris : Oui. Ça a réorienté ma vie. Ça m'a aidé beaucoup a voir une nouvelle perception des choses que je n'voyais pas avant.

Sandra : Par exemple?

Moris : Une meilleure perception des choses, c'est que quand t'es patrouilleur de rue t'as le respect de tout l'monde. T'as le respect de tout le monde (avec emphase, en pesant sur chaque mot). Malgré qu'est-ce que qu'ils font dans la vie qu'est-ce qu'ils font pas. Le gars, il fait des crimes organisés ou un avocat, un docteur ou un gars qui travaille chez McDo, tu vas toujours être respecté. Pis, c'est ça, j'ai aimé cette leçon-là, j'ai aimé ça J'adore le respect, j'adore qu'on m'parle avec intérêt à chaque fois comme si c'était pas du blablabla pour rien.

Sandra : C'est le patrouilleur qui est respecté ou le patrouilleur respecte tout l'monde?

Moris : Les 2. Du respect en chaîne, du respect. Écoute, si tu travailles bien, pis tu montres très bien ton respect, tu vas en recevoir, écoute-là. C'est comme ça être un patrouilleur, moi, j'ai toujours voulu montrer du respect pour en avoir, pis quand je marche dans la rue, je dis « salut » à tout l'monde tout l'monde me dit « salut! », même ça fait « bip bip » en voiture, j'suis content d'ça.

Sandra : Dans quel sens ça fait « bip bip »?

Moris : Ça fait « bip bip » avec la voiture-là, le klaxon parce que ça l'arrête en plein milieu de la

rue pour me dire « salut! », t'sais.

Sandra : Ok, ok.

Moris : Ça, c'est cool!

Sandra: Hanhan.

Moris: C'est comme un p'tit village, tout l'monde se connaît. C'est ça Saint-Michel pour moi. C'est ça être patrouilleur.

Sandra : Hanhan.

Moris : Quand je me promène la nuit, il y a du monde qui m'pose la question, des jolies filles qui m'dit « qu'est-ce que tu fais dans la vie? » Et, pis, je leur sors. Et, quand je m'pogne avec du monde, pis je leur dis en Christ qu'est-ce que je fais dans la vie et que j'ai pas l'temps de niaiser avec eux autres-là. Je suis fier de qui j'suis, qu'est-ce que je fais. Y a pas beaucoup d'monde. Y a du monde qui n'devraient m'parler de même des fois, même à ça, tu fais juste t'dire dans ta tête « moi, j'suis patrouilleur de rue, je travaille là-d'dans, je suis avec qui je suis », à un moment donné, il va fermer sa gueule ou elle va fermer sa gueule, fait qu'là, tu t'donnes confiance, t'es fier de qui t'es, tu sais qu'est-ce que tu fais dans la vie. Qui fait qu'là Boum! Qui fait que la personne, elle fait « Euh! »

Sandra : Comme tu te promènes beaucoup dans la rue, tu as beaucoup d'amis haïtiens, on n'a parlé déjà du passage d'une langue à une autre, l'utilisation de plusieurs langues, etc. C'est quel genre d'utilisation que tu trouves qui est plus fréquent chez les Haïtiens? C'est l'emploi de 2 langues, c'est l'emploi de 3, 4? Comment ça s'passe?

Moris : Euh! C'est le français et le créole. C'est vraiment ces 2 langues.

Sandra : Et, l'anglais?

Moris : L'anglais, ça dépend si l'Haïtien vient des États-Unis.

Sandra : Seulement ça, seulement dans ces cas-là.

Moris : Seulement ça. Écoute, j'ai une copine qui vient des États-Unis et puis elle parle anglais et puis créole, c'est tout. Je dois pratiquer mon anglais avec elle.

Sandra : Là, tu as côtoyé plusieurs patrouilleurs cette année. Et, de quelle personne du groupe tu te sens le plus proche?

Moris : Gil.

Sandra : Gil. Pourquoi?

Moris : Parce que Gil était un ami avant qu'j'étais patrouilleur. Sa famille m'apprécie beaucoup, je respecte sa famille. Je fais des p'tites fêtes avec eux autres. Écoute, Gil, des fois, il m'appelle, on va jouer au pool. C'est un ami qui était là avant, pendant que j'étais patrouilleur, il va sûrement être là après aussi.

Sandra : C'est lui qui t'avait parlé du projet?

Moris : Non. Son grand-frère.

Sandra : Son grand-frère?

Moris : Oui.

Sandra : Il était patrouilleur aussi à certain moment?

Moris : Oui, c'était moi et Joël qui l'faisaient, on était ensemble.

Sandra : Est-ce que dans la vie tu as subi l'influence de quelqu'un, il y a quelqu'un qui t'a beaucoup influencé dans ta vie?

Moris : Je pourrais dit ça a été. J'ai eu 2 maîtres en Taekwondo : il y en a un qui s'appelle Moris, l'autre s'appelle Max. Pis, euh, ils m'ont appris la philosophie des arts martiaux : la philosophie du bien et du mal, la philosophie de nos limites. J'adore cette philosophie, j'trouve que c'est une très belle philosophie. C'est deux-là m'ont marqué, pis, encore là, aujourd'hui, nous sommes devenus très très proches.

Sandra : Ils ont quel âge ces deux-là?

Moris : Ils sont plus vieux que moi. Il y en a un qui a 40 ans, l'autre, il a 42.

Sandra : Ok.

Moris : Ça m'a beaucoup aidé. Pis, ça m'a beaucoup aidé. C'est c'qui fait que je suis un p'tit

peu plus mature que mon âge. Des fois, je parle avec eux autres, même il y a des fois, il y a du monde qui attendent mes paroles que, tu sais, quand tu installes une discipline dans ta vie, tu vois ça va mieux et pis ta façon de voir la vie va mieux, qu'il arrive des p'tites affaires, on attend pour voir c'que tu vas dire de bien pour la cause ou pas. Et, je dis de quoi solidement avec ma philosophie. C'est ça.

Sandra : Est-ce que tu as des moments mémorables dans ta vie que tu as vécu en famille ou ailleurs?

Moris : Mémorables. Toutes mes moments inoubliables, c'était avec des femmes.

Sandra : (rire) Ok.

Moris : Je suis désolé, mais c'est inoubliable. J'ai des amis, j'ai fait des partés, j'ai ma famille. Écoute, j'ai une autre philosophie, c'est de faire toute quand t'es jeune, quand tu vas être vieux de n'pas regretter.

Sandra : Et, lequel de tes collègues, tu crois connaître le plus?

Moris : Ici?

Sandra : Oui.

Moris : Gil.

Sandra : Si on te demandait de choisir une image qui te représenterait qu'on pourrait mettre sur la page de couverture de l'histoire de ta vie, qu'est-ce que tu choisirais?

Moris : Je choisirais moi avec 2 cartes, des cartes de pour jouer.

Sandra : Hanhan.

Moris : Ce serait la dame de trèfle, la dame de pique.

Sandra : Une photo de toi.

Moris : Hanhan.

Sandra : Puis?

Moris : La dame de trèfle, la dame de pique.

Sandra : Pourquoi?

Moris : Han (sourire) parce que j'ai pas fini.

Sandra : Ok.

Moris : Ce serait moi jouant avec deux cartes, une dame de trèfle, une dame de pique, pis je serais assis, derrière moi il y aurait deux femmes noires.

Sandra : Deux femmes noires, ok.

Moris : C'est ça.

Sandra : Pourquoi ça peut te représenter?

Moris : Parce que j'aime ça, j'aime le poker. Hanhan. J'adore le poker et pis je vois aussi des fois, il faut mettre les cartes sur table. Et, mes cartes, c'est la dame de trèfle et la dame de pique. Pis, j'adore représenter les femmes noires par une carte, comme ça, je trouve que c'est élégant. Plus classique, un p'tit peu plus gentleman. J'aime ça projeter cette image-là parce que j'suis un gars qui aime les femmes noires et pis je trouve que c'est une bonne façon de représenter les femmes noires de cette manière, dans une image, une image vaut mille mots. Le monde peut penser c'qu'ils veulent...

Sandra : Pourquoi dame de trèfle et dame de pique?

Moris : Parce que c'est deux femmes noires, c'est deux femmes qui sont noires.

Sandra : Ok. Et, si on te demandait de faire le portrait des autres patrouilleurs brièvement, tu pourrais y arriver?

Moris : Oui. Écoute, c'est une belle équipe, y a eu des p'tits conflits d'intérêt, des p'tits conflits personnels, mais aujourd'hui. Écoute, moi, personnellement, je les aime tous.

Sandra : Ok.

Moris : Je les adore toutes, ils sont toutes égales pour moi. Y en a qui ont peut-être des p'tits problèmes avec certains, qui ont peut-être des p'tits problèmes avec moi, mais moi c'est le même amour que je donne à tout l'monde. J'suis un gars qui s'font à la personnalité de la personne, alors la p'tite Gigi comme tu la vois, je la prends tout l'temps dans mes

bras, je lui donne tout l'temps des câlins parce qu'elle a besoin d'attention. Dave, c'est un ami qui vient souvent au Buggy's. Pis, il m'a demandé de l'aider, alors je lui ai demandé de l'aide.

Sandra : À quel niveau, si c'est pas trop indiscret?

Moris : Au niveau budgétaire, puis un bon nom sur son CV. C'est ça, Jeff, sa personnalité a bien changé depuis qu'il travaille ici, il était trop vagabond, il était trop vagabond, il criait trop, c'est ça. Le p'tit Rico est un p'tit champion, j'aime ça parler avec, c'est un p'tit jeune, mais il a l'air d'un gars qui aime ça paraître vieux. J'adore le faire sourire, j'adore le faire rire parce que c'est un p'tit jeune qui aime ça déconner. Steve epi Bernie, c'est le duo de p'tits Québécois cachés, j'adore ces deux là.

Sandra : Pourquoi tu dis des Québécois cachés?

Moris : Des p'tits Québécois cachés! Ils sont là pour la job, ils se présentent, y en a qui travaillent, y en a qui travaillent pas. Écoute, c'est. Y a un des deux qui est paresseux, y a un des deux qui plus motivé. Y a un qui a des rêves, l'autre a des buts, mais ils sont pas. Je les connais pas! Mais, je les aime bien, ils sont original. J'adore leur personnalité.

Sandra : Pourquoi tu les mets ensemble?

Moris : Parce qu'ils sont tout l'temps ensemble. C'est un duo.

Sandra : Comment tu sais lequel qui a des rêves?

Moris : J'ai appris à les connaître. Et, on s'est vu à l'extérieur du travail.

Sandra : Est-ce que tu veux préciser lequel qui a des rêves?

Moris : Celui qui a des buts, c'est Bob. Celui qui a des rêves, c'est Steve.

Sandra : Quand tu dis un peu paresseux, c'est?

Moris : Paresseux! Écoute, c'est bien à parler, mais il faut agir.

Sandra : Ça, c'est le rêve-là.

Moris : Ouais.

Sandra : Ok.

Moris : Polo, c'est mon préféré. Polo-là, Polo-là...P'tit Polo, y a rien à dire sur lui, des fois, il m'parle-là, il a un potentiel écoeurant au soccer. Je joue avec. Je passe mon temps avec, j'suis tout l'temps avec. J'suis tout l'temps avec le p'tit Polo-là. Je niaisais p'tit Polo embarquait, je chantais p'tit Polo chantait. Écoute, même quand j'avais tord, p'tit Polo dit j'avais raison, p'tit Polo était là, rien à dire avec. J'ai rien à dire de p'tit Polo, si p'tit Polo a besoin d'aide, je vais être là pour lui. Sami, un p'tit peu d'attention, elle avait, mais elle fait bien ça, elle n'est pas trop, c'est correct. C'est ça. Alice, innocente, mais je l'adore, j'aime ses grosses fesses aussi. Elle est innocente, elle est jeune, mais je l'aime bien, elle est drôle, elle m'fait rire, elle a un beau sourire, mais écoute, elle est bipolaire...Ça m'dérange pas...Écoute, quand ça va pas bien, j'vais la faire sourire...

Sandra : Je pense qu'on a fait le tour. Merci beaucoup Moris.

Moris : Ça m'fait plaisir ma belle Sandra!

Annexe 6: Corpus 3 - Données d'observation

Fiche no.1

Date: mars

Lieu: Salle informatique à Maison d'Haïti

Patrouilleurs observés : Jean, Gigi et Polo

Situation de communication : Ils naviguent sur Internet.

(désignant une fille sur Internet)

Jean : Sa se une belle panyòl! Se une belle panyòl sa!

(Gigi changeant de sujet)

Gigi : Mwen bezwen w met gaz nan machin nan.

Jean : Tu as besoin de gaz.

Gigi : Mwen serieuse wi.

Jean : Se du kòb ou pas?

Un inconnu arrive

Inconnu:(il raconte que son téléphone cellulaire est tombé un jour).

Jean : Je pensais ça allait être pete.

L'inconnu change de sujet

I : C'est du monde que tu trouves (faisant référence à une image sur l'ordinateur de Jean).

I : Si w pa renmen fòm tèt misye (retour sur son ordinateur).

I : Ou wè tèlman ou fè m pale ou fè m pèdi man.

Fiche no.2

Date: 24 mars

Lieu: Salle informatique à Maison d'Haïti

Patrouilleurs observés : Polo, Gigi, Sami

Situation de communication : Ils sont dans la cour de l'école François Perrault

(faisant référence aux jeunes élèves que nous voyons fumer)

Polo : Ils sont jeunes! (Il explique que lui aussi il le faisait avec un groupe de gars dès la sortie).

Sami : Tu le fais, toi!

Polo : Moi, je fume parce que j'étais quelque part où tout le monde fumait.

(Gigi change de sujet. Et, faisant référence à un employé haïtien de l'école buvant du jus au goulot dans un pot de 2 litres. Ce dernier est habillé en pantalon de jogging gris, il fait le va et vient de la cour vers les bureaux de l'école).

G : Ça c'est pas un bon exemple pour les jeunes!

Je me retrouve seule avec Sami, nous nous dirigeons vers le métro. Je lui demande son âge, elle a honte de me le dire. Elle se trouve très vieille à 25 ans. Elle dit que pour moi c'est différent, car mes 34 ans marchent avec ce que je fais. Alors, je me dis ce qui la gêne c'est plus son âge par rapport à ses réalisations. Je me dis qu'il y a une certaine prise de conscience chez eux, une sorte de réalisme et une prise en charge de la situation.

Fiche no.3

Date: 25 mars

Lieu: Cafétéria de l'école François Perrault

Patrouilleurs observés : Gil, Dave, Moris, Gigi, Alice, Frero

Situation de communication : Ils participent à la journée d'Haïti organisée à l'école

Dès qu'on entre dans la cafétéria on entend une chanson haïtienne raisonné « Nou boukeAyiti, M anvikriye, M pa ka rele... ».

Environ une cinquantaine d'élèves sont réunis dans la cafétéria de l'école. Certains mangent du griot, des plantains, d'autres discutent et rient ensemble. Il y a un petit stand où une « blanche » vend des mets haïtiens, plus précisément du griot et du riz collé. Il y a également un petit stand d'exposition d'objets haïtiens qui est, apparemment, sous la supervision de Dave. On entend la voix de Bob qui anime l'activité.

Dave m'embrasse et m'invite à m'asseoir prêt de la table, à côté de lui.

Sur le podium, quatre filles exécutent une danse africaine : Deux d'entre elles portent le drapeau haïtien à leur taille, une d'entre elles porte un foulard coloré, les deux autres portent des tresses. Après leur numéro, elles descendent du podium et expriment leurs sentiments avec enthousiasme : « On est bonne! » Un élève qui ne semble pas d'origine haïtienne et une fille vont les rejoindre.

Gil porte un chapeau de paille avec Haïti écrit dessus en rouge. Frero et lui courent dans toutes les directions.

Gil et Gigi, Alice et son partenaire montent sur podium pour exécuter un numéro de danse de compas. C'est la première fois que je vois Alice, j'ai su que c'était elle à la fin de l'activité. Les deux filles semblent être habillées pour les circonstances : bottes à talons très aigus, jeans très serrés.

Gigi et Gil exécutent le numéro avec beaucoup de sensualité (de façon très sensuelle). Sourire aux lèvres, Gigi met l'emphase sur chacun de ses mouvements : des déhanchements prononcés, par exemple.

Au coin resto sont servis du riz collé et du griot à un prix que j'ai trouvé modique. Les élèves de toutes les origines dégustent ce met.

Deux élèves latinos qu'on voit souvent avec les patrouilleurs, les rejoignent et blaguent avec eux. Un des latinos essaie de jouer aux osselets. Ils posent des questions sur une lampe « tèt bòbèch » et sur d'autres objets.

Frero s'essaie à une partie d'osselets. Face à sa bonne performance, Gil réagit.

Gil: Bon Ayisyen!

Une fille latine assise sur un Haïtien parle à Gil qui danse en face d'eux.

Au coin resto, la serveuse plaisante avec des patrouilleurs et une jeune fille avec qui elle partage ce qui reste comme nourriture. Puis, avec Frero.

Moris se tient un peu à l'écart des autres patrouilleurs. Sa casquette est suspendue à l'une des poches de son pantalon. Il prend des photos des numéros de danse. À un certain moment, il se rapproche des

autres patrouilleurs, de nous. Il prend le chapeau de paille de Gil et le porte.

Il s'adresse à Dave.

Moris : Viens fumer avec moi Man.

Dave acquiesce et le suit. Moris s'en va en dansant le compas, coiffée du chapeau de paille et avec sa casquette dans sa poche.

Des élèves d'autres origines s'amuse, rigolent avec des Haïtiens et dansent le compas comme pour se donner en spectacle.

Gigi est assise depuis la fin de son numéro et regarde tout et sourit. Elle ajuste de temps en temps son haut pour ne pas laisser paraître sa culotte.

La mini exposition a, au fait, été réalisée avec quelques objets de Maison d'Haïti. On y retrouve :

-1 lambi

-1 pipe

-1 lampe « tèt bòbèch »

-1 panier avec des osselets

-1 camionnette artisanale rouge

-1 cendrier en bois artisanal illustrant un pied.

-1 carte d'Haïti fait avec du sable en couleur et des coquillages

-1 pèse pour les plantains

-3 sculptures en bois illustrant des hommes et des femmes

-2 pots de fleurs en bois

-près de la table où sont installés les objets se trouve un tableau avec les photos des chefs d'état haïtiens de Dessalines à Préval 2011.

-près du tableau, on retrouve un t-shirt blanc de baseball ou de soccer avec du bleu et du rouge et 1 petit drapeau haïtien.

Les patrouilleurs quittent la cafétéria à la fin de l'activité. Ils se rendent dans la cour de l'école. Ils blaguent ensemble.

Moris donne ses impressions sur l'activité. Il fait des commentaires positifs à ce sujet. Bob enchaîne sur la même lancée.

Bob: C'était une expérience agréable!

Bob parle de ses petites erreurs commises pendant l'animation.

Gigi donne des coups de pied à Bob, un des patrouilleurs québécois.

Sami est dehors, elle est, au fait, resté à l'extérieur durant toute l'activité, car elle ne se porte pas bien.

Les patrouillent rigolent. Gil libère les patrouilleurs. Nous partons chacun de notre côté.

Fiche no.4

Date: 26 mars

Lieu: Salle des patrouilleurs à Maison d'Haïti

Patrouilleurs observées : Gil

Situation de communication : Gil, Ruth (la réceptionniste, un ancien patrouilleur), Hans sont en train de manger.

Ils sont en train de manger du riz collé, du griot, du poulet, du tassot qu'ils ont acheté à un restaurant haïtien.

Le groupe à une discussion sur ce qui se passe à l'école François Perrault : conflits, batailles, etc.

Jasmine et Kevin se joignent au groupe. Jasmine est stagiaire à la réception et Kevin est stagiaire avec les patrouilleurs dans le cadre de sa formation collégiale en tant qu'intervenant.

Hans me parle du programme Focus.

Après un certain temps, je me retrouve seule dans la salle avec Kevin. Nous avons une discussion sur l'importance de l'intervention auprès des jeunes. Il me pose des questions sur ma recherche. On parle de la différence entre la théorie et la vraie vie, la réalité etc. Ils trouvent les domaines comme la criminologie, la sociologie intéressants. Il évoque l'exemple de la stagiaire en sociologie qui a présenté au Cégep les données statistiques sur les Haïtiens.

Les patrouilleurs se rendent à l'école François Perrault. Hans me propose un lift que j'accepte.

Kevin fait un commentaire sur un jeune élève.

Kevin : La 1e fois, je l'ai vu, j'ai dit : « li gran wi. » Il est plus grand que moi.

Il raconte ce qu'il a vécu.

Hans fait un commentaire au sujet d'un groupe d'élèves haïtiens.

Hans : Sa se mèt peyi a sa...peyi a se pou yo l ye.

Hans s'adresse à Alice.

Hans : Sonje raple Gil tu ne seras pas là.

Ils continuent la conversation en créole entamée par Hans. Ils font des plaisanteries en créole au sujet de la crème de Rico.

Hans me dit qu'il va me parler de quelque chose que les autres, les blancs ne peuvent pas comprendre. Il fait le lien entre les boukman et les jeunes Haïtiens. Le comportement des Haïtiens serait dû à la génétique.

Hans : ...les gènes, un Haïtien, il doit bouger. Il peut pas devenir comme un Québécois...Ils veulent nous protéger.

Hans va vers un groupe de 11 jeunes de différentes origines.

Hans : C'est quoi le coup?

Un élève : Rien, on parlait du PSP

Je questionne les patrouilleurs sur PSP.

Bob : PSP c'est un jeu portable.

Hans reçoit un appel.

Hans : Rico!

Hans passe le téléphone à Rico et ce dernier s'adresse à la personne à l'autre bout du fil.

Rico : Ou te di w ap peye!

Hans rejoint un autre groupe.

Un élève : Nou fè bagay yo mal...
Ou menm avèk li menm bagay.
Bann kaka.

...

Hans : Mwen pa konprann nou non mesye.

Hans avertit Rico, le voyant regarder avec convoitise les jeunes filles de l'école.

Hans : Rico ou pagendwa avant 6^e
Une élève d'origine asiatique prend Hans en photo.

L'ambiance est très détendue dans la cour d'école. Tout le monde rigole.

Bob a entre ses mains le livre d'Etienne Mezo intitulé : Nostradamus géométrie de l'univers.

Rico et un élève se racontent leurs expériences avec enthousiasme.

Rico : Je lui fous un coup de poing.

Ils se racontent leurs expériences au jeu vidéo.

Hans va vers un élève qui a l'air métissé, plus blanc que noir. Il me parle de lui.

Hans : Je le protège contre lui-même

Hans a une conversation avec un élève qui se plaint d'un membre du personnel de l'école qui le rappelle à l'ordre sans arrêt surtout quand il est en retard. Hans le conseille de se calmer, car la police l'a à l'œil, la moindre erreur, il sera foutu.

...

Hans : C'est une granmoun, elle a le droit de t'emmerder.

L'élève change de sujet.

Un élève : Mon patnè, il a battu une fanm. Il a kale une fanm

...

Un élève : Le gars qui s'est fait kale.

L'élève raconte ce qui s'est passé dans la cour d'école avec des gestes.

Un élève : Son patnè est venu...Ils lui ont donné une kal.

Hans va vers sa voiture. Je l'accompagne. En chemin, toujours dans la cour d'école, il voit un garçon et une fille ensemble. Hans s'adresse au garçon.

Hans : Pourquoi tu tiens la fille comme ça?

Un élève blanc répond à Hans.

Un élève : Non, c'est sa fanm.

Hans me présente l'historique du projet des patrouilleurs. Il était le 1e, mais on le trouvait trop vieux. Les jeunes se sentent plus compris quand c'est des jeunes de leur âge qui patrouille. Justement, ce sont les propos d'un jeune dans le métro qui l'ont interpellé, qui lui ont porté à prendre conscience de ce fait, de ce besoin chez les jeunes.

Hans me fait visiter un peu le coin. Il me visiter le club de boxe, Club de l'espoir, fondé par un policier haïtien, Evens. Il me présente le nouvel entraîneur, un Québécois. L'entraîneur me parle de ses exigences, ses attentes auprès des jeunes : le respect, la discipline. Il parle justement de son expérience avec un Noir, un ancien patrouilleur dont il se souvient même du nom.

L'entraîneur : ...un Noir...Il voulait impressionner...(une histoire de rhume)...Je ne veux pas leur montrer ça à eux, ici...

Au fait, il ne veut pas donner de mauvais exemples à ceux qui sont là et qui s'aiment, il désigne les jeunes qui s'entraînent. Il n'y a apparemment aucun Noir parmi eux.

Fiche no.5

Date: 02 avril

Dave : Gwo klèb jamaïcain (jamayiken) men

Dave: 25-13 c'est tchill...Jeudi vendredi je sors après ça c'est buggies apre sa m chita lakay mwen.

Dave raconte sa vie aujourd'hui, ses fins de semaine. Il explique la réaction de ses amis qui le contactent et qui sont déçus quand il leur dit qu'il a juste envie de rester chez lui tranquillement.

Dave : Les gens ne comprennent pas. Misyè a chanje. Pouki sa mwen chanje paske m ap fè kòb?

Il change de sujet.

Dave : Il a manje la pire kal. Yo tout pati, ils ont laissé le policier...parterre.

Dave propose qu'on rentre au Mc Dave.

Dave : On fait un petit tour anndan.

Sur le chemin du retour, il parle de la vie, des opportunités, de l'avenir.

Dave : Si je ne suis capable de blow up à Montréal, je ne serai pas capable de blow up nulle part.

Il parle de la vie au Canada.

Dave : c'est le fredri dans ton bounda. C'est ça la vie. Se sistèmvòlè. T'es bien brainwash.

Il parle de Barack Obama et de son ascension.

Dave : Est-ce que c'est le struggle, la misère des Noirs qui l'a amené là?

On est maintenant de retour dans la cour de l'école François Perrault.

Dave entame une discussion sur Jésus.

Dave : Only one has the controle. There's only one God, il n'y a pas de Krishna.

Dave: Haïtidevolish by dyab...reye...reye

Jean: ...Fuck that ils se font une guerre entre eux.

Dave : C'est une misère qui me fait réaliser I'malife, I'm a man. Je suis arrivé man t'as pas besoin de prendre le rush.

L'ascenseur est là seulement quand...

Tu donnes peu par peu. Ou bay yon ti bagay.

Hans arrive, il porte une tenue plus formelle que d'habitude.

Hans : Je ne suis pas un patrouilleur de rue aujourd'hui. C'est ça quand on a plusieurs vies.

Il fait un commentaire concernant un homme qu'il voit près de l'école.

Hans : Mwen pa konprann nèg sa a!

Gigi: Le pédophile?

Rico: Kote l? Il est où? Il est où le malade?

Rico : Nou prale ou on attend le pédophile encore? Donnez-moi 500 pyas et je...

Dans l'après-midi.

Jean : Tu ne lui as pas demandé où elle était?

Rico : Kisa? (dans un ton fort) Pourquoi il m'aurait demandé où j'étais?

Rico : M ale la? Eux autres ils n'ont rien à faire.

Dans le métro, il y a Jean, Steve et Bob.

Hans m'invite à le suivre. Il fait le tour. Il passe prêt de l'école Louis Joseph Papineau.

Il me montre le nouveau directeur de l'école, un Haïtien. Le directeur veille à ce que les élèves repartent chez eux, il les conduit jusqu'à l'escalier de l'autobus. Selon lui, ces jeunes n'ont rien à aller faire chez eux et ils ne trouveront personnes chez eux non plus, alors ils n'ont pas le choix de traîner dans la rue. Il discute avec Hans, il parle des élèves, du comportement des enseignants, de ses réactions

par rapport absences non justifiées des enseignants. Ce directeur s'est donné pour mission de changer l'image négative des jeunes de Saint-Michel.

On croise Moris, Sami et un autre patrouilleur.

Moris : M ale.

Hans rencontre aussi un petit groupe d'élèves à la sortie de l'école. Il leur parle. Ils réagissent.

Un élève : Je ne sors pas pendant l'hiver.

Hans fait un commentaire.

L'élève : Mwenpavagabon non!

Hans critique le comportement des patrouilleurs figés à la même place devant la pizzeria. Selon lui, le directeur de l'école fait leur travail. Il associe tout cela à un manque de professionnalisme, d'autonomie chez les patrouilleurs. Je lui demande de ne pas faire de ne pas les réprimander en ma présence. Il me rassure à ce sujet.

Fiche no.6

Date : 2 avril

Les patrouilleurs sont dans la cour d'école. C'est la fin de la journée d'école.

Alice fait un commentaire au sujet de la tenue d'une élève d'origine latine.

Alice : Sa pitit la mete sou li la a? Yo fou!

Elle explique que ce sont les putes qui portent des bas déchirés.

Rico fait un commentaire concernant une fille.

Rico : ...ti latina sa a...Elle porte...

Alice réagit par rapport à son commentaire.

Alice : Son bounda est plat.

Rico change de sujet.

Rico : Fò m depase Alice.

Alice: Sa nougenyenjodi a.

Dave : Se pèyla.

(Alice fait une plaisanterie, s'adressant à Rico)

Bagay a une connotation sexuelle en Haïti.

Alice : Cheri ban m yon tibagay.

Rico raconte l'histoire d'un jeune Haïtien qu'il trouve qui a changé.

Rico : On l'a envoyé dans son pays ça l'a traumatisé, il devenu calme.

Il décrit une bataille.

Rico : Il y avait des blancs sur lui.

Bob et Steve s'éloigne du groupe ensemble.

Dave réagit aux plaisanteries des autres patrouilleurs et de leur simulation d'un combat de boxe

Dave : Nèg yo pa fè jwèt konsa

Rico : Le Chinois est plus rapide que moi.

Alice fait un commentaire concernant une élève.

Alice : Men bebe a ap vini, men cheri a ap vini.

Hans : Twò seksi

Rico parle de la paye prévue pour aujourd'hui.

Rico : A quelle heure Hans le chèque? Hans w ban m nouvèl.

Alice : Eske kòb la ap la?

Rico exprime son admiration pour une jeune fille métis. C'est la fille d'Adulaï avec la Gaspésienne. Il parle de la relation de la fille avec un jeune Noir de l'école.

Rico : Cette fille est trop belle pour sortir avec un gars lèd comme ça!

Alice : Peut-être qu'il a quelque chose qu'on ne voit pas...

Rico parle du garçon qui sort avec la fille. Il le compare avec un groupe de Noirs toujours ensemble dans la cour d'école. Hans m'avait présenté ces jeunes comme les chefs.

Rico : C'est un bole, il n'est jamais avec les gars là-bas.

Rico : En général, les bole marchent toujours seuls.

Les patrouilleurs sont dans la salle informatique à Maison d'Haïti.

Gigi est en train de chanter avec un ami en anglais avec de la musique de fond en anglais. Une vidéo de Rihanna « Cascada » s'affiche sur son écran de You tube. Cascada. What hurts the most, chanson qu'elle semblait écouter avant de quitter la salle.

Gigi revient dans la salle, elle recherche un forfait pour un voyage au Bahamas. Elle écoute de la musique en anglais avec la voix d'une femme.

Sandra : Pourquoi Bahamas?

Gigi : C'est mon tchum qui veut aller là. Il aime ça.

Dave fait un commentaire sur une affiche publicitaire le sourire aux lèvres.

Dave : Don King 50 cent vis Rick Ross. Ce week-end man! Oh, man!

Gigi parle de son copain.

Gigi : Il est Haïtien, mais il est plus blanc que toi avec les yeux bleus, je ne sais pas comment, mais...

Gigi va sur Youtube. Sur son écran, une chanson de Lionel Richie : I call it love. Elle change de chanson. Va sur Just for...de Lionel Richie.

Gigi : Je crois que c'est ça. Oui, c'est ça.

Bob va sur Facebook.

Dave regarde une vidéo Birthday...DicktionFutuaring slim. Bob laisse son ordinateur et regarde l'écran de Dave. Il est interrompu par une personne sur le chat.

Gigi regarde la vidéo Almost de Tamia. Elle clavarde en même temps et recherche son forfait voyage.

Dave regarde la vidéo : Knock you down.

Un inconnu rentre dans la salle.

Gigi : Ça va? On ne te voit jamais.

Inconnu : Mwen la m kache.

Steve jette un coup d'œil furtif sur l'écran de Dave.

Steve : J'aime pas son rap.

Dave : Je trouve qu'il est bon.

Steve : Son..., sa musique est bonne mais rap...

Polo écoute un rap en espagnol. Dave dit le nom du chanteur à Bob. Bob bouge au son de la musique. Dave bouge encore plus encore plus que Bob. Ils parlent de la musique du chanteur. Polo chante la chanson un peu.

L'inconnu : Ou wè mwen gen klou nan je.

Gigi : Ou gade twòp fanm.

L'inconnu : Yon fanm ansent.

Gigi : Yon fanm ou gwòs.

Polo écoute une autre vidéo latine et le volume est très fort. Bob cadanse au son de la musique.

Bob cherche une vidéo, fait le tour ne choisit encore rien. Polo lui propose de lui faire écouter

quelque chose, il accepte. La vidéo en question est en français.

(Olivier. Un dia mas. Un dia la vez)

Hans rentre dans la salle.

Hans : Gade moun.

Moris salue la stagiaire.

Moris : Allo comment ça va?

Bob n'écoute plus sa vidéo et cherche autre chose en bougeant au son de celle de Polo.

Je quitte la salle pour aller manger du griot, des plantains et du riz collé que Hans m'a payé.

Après mon repas, je rentre dans la salle, je vois Bob danser en face de Dave.

« I'm so excited .Mr Shadow »

Il arrête, je pars. Je reviens, je le vois encore en train de danser du rap. Polo regarde un match de soccer en espagnol : Argentine vs Guatemala. Le score est Argentine 5 et Guatemala 0. Il regarde un autre match, Argentine vs Chili. Il regarde maintenant : resumen El Salvador vi Estados Unidos.

Les patrouilleurs vont sur le terrain patrouiller. Vers l'école Louis Joseph Papineau, je vois des affiches sur la fenêtre d'une pizzeria :

- 1)1^e salon des princes et princesses. Entrée : \$5.
- 2)PLE production présente le Bal de récession. Black parents. Dj Touch. Dj Slim. Dj Daddy mix. Samedi 11 avril. Buffet Roumain. 8060 Christophe Colomb.
- 3) Orchestre septentrional. 28 mars, coin Langelier.
- 4) La grande tradition de Pâque. L'Orchestre Tropicana 12 avril. 7550 Blvd Henri-Bourassa. Centre de Congrès reconnaissance.

Polo : C'est le printemps

Gigi : C'est l'été.

Gigi : Genre on smell l'été

Sami : Viens.

Gigi : M apachte on bagay pou ou

Gigi : Nèg la di m kòman fè mwen pa gen 50 sou. Valizv èsatchi, bag en ò.

Gigi : Mwen gen yon nouvo spot anba sofa a.

Sami: C'est quoi ton adresse encore?

Gigi : C'est quel sofa il y en a 3?

Polo : T'as un grand frère?

Gigi : 3

Moris arrive. Il fait des plaisanteries en français. Il joue avec Gigi. Il va saluer 1 Noir(e) qui attend l'autobus.

Moris va vers 1 petit groupe de jeunes de 4. Il leur dit quelque chose, ils crient tous : « Oh!!!!!! » Ils nous raconte qu'il a juste voulu entendre ce qu'ils disent.

Moris : Ils m'appellent tous Mowak, ils ne sont pas capables de mettre un R à la place d'1 W.
Ils sont mignons.

Gigi va s'asseoir seule par terre à l'écart avec son sac rouge.

Gigi : Je suis tanée.

Un élève : Hi, Miss G.

Gigi : What's up baby?

Moris traverse la rue et prend une élève noire dans ses bras. Gigi traverse la rue et les rejoint. Ils sont 2 filles et 2 gars. Polo les rejoint aussi. Moris traverse encore la rue vers l'arrêt d'autobus pour accompagner la fille. Gigi joue à la Star dans la rue, ignorant les autos. Moris reste avec la fille. Nous partons. Il nous rejoint très peu de temps après. Il met Gigi sur son dos, elle rit, elle crie quand Moris essaie de la faire descendre de son dos. Les passants regardent le spectacle. Un conducteur Blanc quitte un stationnement sans tenir compte de nous. Polo retient l'auto, il tape dessus, il fait signe au conducteur lui demandant s'il est aveugle avec beaucoup d'assurance. Gigi s'assoie sur l'auto, se croise les bras et fait un commentaire.

Gigi : Bon, si c'est comme ça je reste là!

De retour à Maison d'Haïti.

Gigi : 1 gars ou 1 fille. Gason ap rele w isit la.

Gigi : Ou blo m nan 100 dola.

Gigi : Ou konnen se yon prensès mwen ye.

Date : 03 avril

Aller à Saint-Michel est pour moi un voyage. Je baigne dans un tourbillon d'émotions.

Quand Dave parle de Saint-Michel, il dit « chez nous ». Comment moi je me sens? Bien! Contrairement, à ce que j'imaginai, contrairement à ce que je pensais avant d'y mettre les pieds, contrairement à mes craintes, tout est différent, surprenant positivement bien sûr!

L'histoire du guerrier d'Hans m'habite un peu, j'y pense, car ces jeunes ne sont-ils pas en train de délimiter leur territoire même inconsciemment? Frustration, oui, mais peu importe l'image qu'ils renvoient, il y a un endroit où ils peuvent faire ce qu'ils veulent, un endroit où ils se sentent chez eux et libres. Savent-ils qu'ils ne seront pas acceptés ailleurs ou ils devront toujours faire attention, ne pas être libres, eux-mêmes, à l'aise ailleurs.

Bob et Steve arrivent et partent en mission comme dit Bob. Dave arrive avec Alice. Hans confie une mission à Dave: il doit faire sortir du parc de jeunes enfants qu'ils trouvent trop grands et qui, selon Hans, éloigneraient les parents des enfants beaucoup plus jeunes. Dave trouve la mission délicate et difficile. Il se sent mal à l'aise. Alice fait un commentaire pour appuyer justement Dave.

Alice : S'ils sont là c'est parce qu'ils ne se sentent pas granmoun.

Alice écoute une chanson sénégalaise et fait un commentaire à haute voix.

Alice : J'adore leur musique, moi j'écoute leur musique et je regarde leurs films.

Elle fredonne la chanson et bouge au son de la musique. La chanson est en français. Elle chante.

Alice : On bouge les mains, on bouge les pieds.

Dave : Mwen swaf man! Je reviens, je vais aller à la bibliothèque, je vais boire de l'eau.

Dave intervient dans le parc pour enfants de moins de 6 ans.

Dave : Pourquoi le Noir il me dit ça?

Alice : Si yonntonbe li pa p gen dan non.

Alice raconte l'histoire de sa naissance.

(Dave : Rép.)

Dave : Je suis moitié Haïtien, moitié Trinidadien.

Alice : Le mixte n'est pas intense comme Haïtien et Jamaïcain.

Elle rit. Elle fredonne une chanson.

Elle fait un commentaire sur une fille qu'elle voit passer.

Alice : Gad sa ti pitit la pran li mete sou li mesye.

Elle fait référence au collant noir que la fille porte. Elle fait un commentaire sur un homme.

Alice : Epi li menm l ap gade.

Elle l'insulte.

Alice : Gwo tèt!

Alice parle de l'expérience des témoins de Jéhovah en Haïti.

Les patrouilleurs sont dans la cour d'école.

Dave plaisante.

Alice vin jwe.

Dave joue 2 personnages : sa mère et lui. Il imite sa mère.

Dave : Chita!

Il raconte.

Dave : Je parlais anglais.

Il parle des compétences en anglais de sa mère.

Dave : Son anglais très malouk. The communication entre les 2.

Il imite sa mère.

Dave : What?

Il parle de sa mère.

Dave : Ma mère est une dji.

Il raconte une anecdote au sujet de sa mère. L'histoire de l'ordinateur de son père et de sa mère.

Dave : Il y a eu des problèmes avec mon père bagay.

Il continue.

Dave : J'étais bon timoun, timoun de bien. I don't do.....je l'ai amené à la maison...mon père avec un petit tool...Il m'a fait une bagay comme un kung fu...je l'ai poussé dans le bain...il allait me donner une fay.

Steve laisse le groupe et va parler à Gil. Après il va regarder les jeunes jouer au soccer. Je pense que c'est par manque d'intérêt pour le sujet. Dave raconte ses expériences avec enthousiasme et trouve cela drôle. Moi, je trouve l'histoire pathétique ou plutôt dommage. Je pense à l'ambiance dans cette maison et aux répercussions sur lui en tant qu'enfant et en tant que personne.

Dave raconte l'anecdote en français et introduit le créole de temps en temps surtout pour reprendre les paroles de sa mère. Il reprend une fois une partie dite en français en créole comme une sorte de traduction. J'ai pensé que c'était pour Bob et Steve.

Bob reste avec le groupe et écoute Dave avec attention.

Dave affirme que les parents Haïtiens frappent leurs enfants et insinuent que les Québécois ne le font pas.

Steve intervient à ce sujet.

Steve : Les Québécois frappent aussi mais n'en parlent pas.

Dave continue à raconter ses anecdotes.

Dave : Ma mère m'a dit bagay.

Alice parle de ses expériences aussi.

Alice : Mon père m'a kale une fois, ma mère non.

Jean et Rico arrivent.

Rico : Je n'ai pas besoin de m'arranger pour être pretty boy.

Alice chante du reggae en anglais.

Alice parle à un autre patrouilleur.

Alice : Je te frappe, je ne sens même pas que je te frappe t'as trop de vyann.

Alice parle à Gil.

Alice : Yo t ap pale sou ou.

Gil : W ap siveye m...pandan w ap gade m nan, mwen mòde lang mwen.

Alice : Tu avais déjà les doigts là-dedans.

...

Alice : Li poko kòmanse ap fè lajan, jou w ap fè lajan pa bliye m.

Elle prend sa main.

Dave parle de ses projets.

Dave : Je veux acheter une maison pour ma mère. Je veux ouvrir un restaurant downtown m apfè ti plat.

Fiche 7

Date : 07 avril

Il est 10h30, les patrouilleurs sont dans leur salle, ils doivent rédiger (remplir) et remettre le rapport de la veille. Autour de la table, les patrouilleurs (sauf Bob) et Moris. Ils blaguent et discutent en français.

Dave : Shit /môki/ c'est le meilleur au Québec. Personne peut le.../baRo/

Un autre patrouilleur le contredit en français.

Dave : Ou mèt pe fèmen bouch ou.

Rico : C'est sa langue c'est un Québécois. C'est comme si tu demandes à un Québécois de ouvrir un Haïtien en créole.

Une autre situation de communication.

Gigi stimule un jeu de gameboy avec ses doigts.

Gigi : Depuis hier depi yè se tchoup tchoup.

???parle d'un autre chanteur.

??? : Il a touye, il a ouvert.

Polo : Kolongèt pas vrai?

Polo chante.

Polo : Kolongèt manman.

Une autre situation.

Jean : Moi, ..., Cédric. On a ouvert...J'étais pété.

Dave fait entendre un rap en français « Ici là-bas » de Monk-e à partir de son cellulaire.

Moris danse, manifeste sa joie pour l'arrivée de son chien.

Rico fait une plaisanterie. Il simule une rencontre de son chien avec la chienne de Moris.

Bob est absent, il est malade. Dave cherche d'autres chansons. Il chante une chanson de Dirty dancing, « The time of my life ».

Alice s'adresse à Jean à la suite de son geste et ses paroles vis-à-vis de Gigi.

Alice: Ou renmen touche moun!

Jean : Mwen p ap pale avè w!

Alice : Gwosè gason, nonm tankou w.

Jean : De quoi je me mêle?

Elle parle de Gigi.

Alice : L ap ouvè bounda w tifi sa a!

Jean s'adresse à Gigi et parle de Alice.

Jean : Elle est jalouse.

Alice réagit.

Alice : Qui est jalouse? Moi?

Ruth arrive et Polo plaisante avec elle.

Polo : Tu n'as pas le droit d'être ici.

Alice et Gigi discutent.

Gigi : C'est l'âge, il faut en profiter (poster)

Dave: You are 21, I thought you were 19.
(ou G?):

Dave: Quand j'étais jeune, j'ai toujours menti mon âge.

Alice fait un commentaire sur la photo de Dave.

Alice : Dave! Qu'est-ce qui s'est passé?

Dave : Mwen pa konnen man.

Alice: Mwen mwen te mèg.

Un autre sujet de conversation.

...

Dave: Quand je marchais dans le couloir avec ma fanm.

Alice parle d'un « bal ».

Alice : J'ai hâte d'aller danser ce compas mercredi.

...

Alice : Mwen p ap ba w non...

Un autre sujet de conversation?

Gigi : Je n'ai jamais vu un homme bat X. M ap fè w goute X

Alice : Goute, menm! Lè m goute mwen pa mande rete.

Gigi : Il faut que j'aïlle magazine.

Alice : Ou toujou ap magazine. Ou pagen rad lakay ou?

Je me renseigne sur les disponibilités de Dave et de Gigi pour savoir s'ils pourraient faire l'entrevue avec moi durant la fin de semaine de Pâques.

Gigi dit qu'elle compte aller à l'église dimanche à Ste Renée Groupile à Pie-IX-Denis Papin. Là où elle a fait sa 1^e communion et sa confirmation.

On est sur le point de quitter Maison d'Haïti pour aller patrouiller.

Moris : Vous allez sur le terrain?

Dave : Sa n ap fè?

Au fait, Dave porte une casquette (real hip hop). Annay porte un béret noir. Gigi a du vernis vert au doigts de la même couleur que son haut.

Gigi parle d'une femme que Alice l'a recommandée pour les impôts.

Gigi : Ta fanm est niaise...pour les impôts.

Alice : Ou pa janm ale?! On peut y aller ensemble. On s'en va après?

Gigi me propose de faire l'entrevue avec elle maintenant, puisqu'elle trouve qu'ils ne font rien.

Date : 16 avril

Les patrouilleurs sont dans leur salle. Autour de la table, Bob, Jean, Dave, Rico, Moris, Steve.

Gigi arrive en retard.

Les patrouilleurs discutent.

Bob : Tu ne m'as pas appelé pour que je te kal.

Moris raconte une anecdote qui s'est passée à Maison d'Haïti : des policiers y étaient et ont fait des commentaires que Moris a trouvés déplacés. Dave réagit par rapport à ce qui s'est passé. Il simule les policiers, leurs commentaires.

Jean? (D?) : On a niaisé les fucking black de Maison d'Haïti.

Moris appuie le point de vue de Dave.

Dave est fâché, mécontent de la situation.

Dave raconte une anecdote similaire. Il reprend les propos d'un policier.

Dave : Il fait noir.

Les policiers ont fait, au fait, une blague parce qu'il y avait plusieurs Haïtiens. Ils ont beaucoup ri à la suite de la plaisanterie de leur collègue.

Une autre situation de communication.

Ruth rentre et demande pour Alice.

Dave : Elle était sortie acheter quelque chose. Mwen pa konnen.

Dave change de sujet. Il parle de son projet d'aller à la plage avec certains patrouilleurs. Il me demande si je vais les accompagner. J'aimerais bien vivre l'expérience avec eux. C'est ainsi que je m'imaginai mon terrain.

Dave : Il exprime son enthousiasme à l'idée d'aller à la plage cet été.

Bob a passé une heure au soleil. Il est déjà bronzé.

Dave montre ses épaules, fait des gestes avec un grand sourire.

Dave : En été, je veux être kindle.

Bob fait un commentaire sur un film drôle en riant.

Bob : ...c'est au Buggy's? C'est fucking stupid!

/de la be/=de l'herbe

Dave raconte ses expériences dans la drogue.

Dave : ...je prends ma smoke...
...oh shit!

Polo arrive.

Les patrouilleurs se rendent sur le terrain. Moris fait des plaisanteries à l'extérieur de Maison d'Haïti. Ils sont dans la cour d'école François Perrault.

Dave joue un peu avec élèves de l'école, leur lance le ballon de basket à distance. Les patrouilleurs rigolent.

?: Il faut préciser que c'est un leyòp.

Dave chante une chanson en anglais. Il s'en va.

Dave : ...j'ai besoin des boys avec moi. Je ne peux pas y aller tout seul.

Il danse en direction de Bob qui danse aussi un peu ou plutôt simule une danse.

Alice est assise, elle chante.

Dave, Bob, Polo et Steve se déplacent et laissent Alice avec moi. Je les suis. Ils font des plaisanteries au sujet des latinos.

Dave : Tu sais comment ils font des latinos.

Il imite les latinos.

Dave : Hi! Hi! Lesbiano.

Il continue.

Dave : Why don't you try?

Il fait des gestes. Au fait, ils parlent d'un film. Il ne traduit pas les propos des acteurs. Il les dit en anglais en les introduisant en français.

Des enfants d'une garderie passent. Dave les salue.

Dave : Allo! Allo!

Ils ne réagissent pas.

...

Dave parle d'un rapeur.

Dave : Il est fun pareil.

De loin, Jean joue au basket un peu seul et fait un panier.

Dave, Steve et Polo partent. Petro rentre dans l'école. Dave et Steve vont à la pizzeria.

Dave parle encore de ses expériences.

Dave : ...je fume ma smoke.

Steve : ...il était mèg zo.

En cours de route, Dave rencontre un jeune qu'il semble connaître sur son chemin et lui donne une poignée de main.

Dave : Yes! Yes! Bon appétit.

Dave explique pourquoi il aime aller au Buggy's.

Dave : ...c'est comme l'émission Cheers. J'aime aller à un endroit où les gens me connaissent.

Ils arrivent à la pizzeria. Ils retrouvent Alice, Gigi, Sami qui sont assises et Rico qui est debout. Gigi se lève et sort trouver Jean.

Alice : Kote w prale.

...

Sami : Vous avez fini de patrouiller.

Dave : Non, on prend une tranche et on part...

Sami : Yo fè sa yo vle.

...

Sami : Se Ayisyen yo ye Ayisyen toujou ap...
Les patrouilleurs rigolent.

Gigi s'accroche au bras de Steve en riant.

...

?: ...li pa bay

Steve me propose de me payer de la pizza, je refuse gentiment.

Sami parle de la paye, des coupures plus en anglais.

Gigi : Ruth nan li menm chak fwa nou pa vini li...

Gigi : Je me suis trompée de trou.

Gigi : Fè vit l ap fè m mal.

Gigi : Tu peux le tirer celui-là ça ne fait pas mal.

Steve et Dave quittent la pizzeria avec leurs tranches de pizza.

Steve et Dave mangent la pizza dans la rue avec appétit très à l'aise avec l'assiette entre leurs mains dans la rue. Ils tiennent l'assiette de la main gauche, elle contient 2 tranches de pizza.

Steve et Dave vont à l'hôtel de ville en mission parce qu'il y a des graffitis sur les murs des toilettes.

Dave demande à 2 jeunes Blancs qu'ils rencontrent ce qu'ils faisaient à l'intérieur de l'hôtel de ville.

Dave réagit à leurs réponses.

Dave : Cool!

Dave parle à une jeune femme blanche.

Dave : ...vous vous souvenez de moi?
...on est des patrouilleurs...

Dave raconte l'histoire du graffiti qu'elle ne savait pas.

Dave pose une nouvelle question à la femme blanche.

Dave : ...c'est pas vous qui devait partir en voyage...?

La Femme : J'aimerais ça hein!

Dave et Steve rentrent dans les toilettes des hommes. Je les accompagne. Il y a de petits graffitis sur le mur et le sol.

Getdrunk or die.

On est de retour dans la cour d'école.

Bob et Steve parlent d'une vidéo.

Bob répète des propos de cette vidéo.

Bob (D?): Les fucking d'immigrants.

Steve : Latinos en plus.

Steve critique négativement le comportement du chanteur dans la vidéo. Il fait le lien avec le travail de Martin Luther King et des femmes qui se sont battus et qui sont mortes pour les droits des femmes. Il déplore le fait que d'autres sabotent ce travail.

Dave salue deux élèves blancs de l'école qu'il semble connaître.

Dave : Ok Man!

L'élève latino salue Dave chaleureusement. Ils se donnent pratiquement une « akolad ». Dave demande à un élève d'arranger son chandail.

Il s'adresse à l'élève.

Dave : Il n'y a pas de moitié. C'est soit t'es in ou t'es out.

Dave salue un élève blanc et lui demande des informations sur une fille.

Gigi s'adresse à un élève de l'école.

Gigi : Et toi Moris, kot lekòl ou?

Gigi passe la main dans les cheveux de Alice qui est couchée sur elle.

L'élève montre son short sous son pantalon et bouge les fesses.

L'élève : Bon ti bagay!

Alice s'adresse à Gigi.

Alice : Lui, il ferait ton affaire.

Gigi : Il est trop jeune.

Alice : W a konnvjòj! Twò jèn!

Ils changent de sujet. Gigi parle du comportement des hommes quand ils voient une fille. Dave réagit à ses commentaires et donne aussi l'exemple d'un coupe.

Gigi : ...tu vois une fanm marcher.

D? G? ...pa des bagay comme ça.

Dave : ...vous, les filles, êtes fucking fake.

Dave : les femmes sont trop smart pour moi.

Les patrouilleurs retournent à Maison d'Haïti.

Dans la salle informatique, Alice va sur Facebook. Il y a une chanson haïtienne comme musique de fond.

Mai (la semaine après le gala)

Les patrouilleurs sont dans la cour de l'école François Perrault. Ils discutent.

Rico (D?) : La dernière année, je pouvais tout faire. Ils avaient peur de moi. J'étais tchill man!

Bob : Rico, il y a un petit que tu dois amener au boxe. Il s'est fait bit, il n'a pas confiance en lui, il pleurait.

Gigi, Dave, Bob, Rico, 3 élèves : 1 mixte, 1 latino, 1 Haïtien.

Rico se parle à lui-même.

Rico : Banm chita.

1 élève haïtien s'adresse à Rico.

L'élève : Ou pral vann krèk man?

Rico : Pourquoi t'a acheté ces chaussures encore?

L'élève?: M pral achte 4 ankò...

Rico s'adresse à Dave.

Rico : Men ti frè Jeff la mande kote frè l ye.

Alice fait un commentaire concernant le comportement de 2 élèves. Au fait, ils menacent en jouant un vieil employé de l'école.

Alice : ...les jeunes pensent qu'ils peuvent tout faire, mais la force de l'âge man.

Dave : un vieux, c'est rès, c'est dur!

On entend un élève Noir donner une réplique à un élève qui est peut-être Arabe.

Un élève N. : Retourne manger du couscous sur la bite à ton père.

Gigi est assise par terre, elle écoute Chris Brown.

Gil raconte la fin de sa soirée de samedi après le gala. La police était à la recherche de 2 Noirs avec une blanche pour un acte de vandalisme : il y avait des fenêtres d'une église brisées, du sang etc. La police lui ont même mis les menottes sans avoir aucune preuve. Gil leur a bien fait comprendre ses droits.

Gil : Ça ne va pas s'arrêter là... Ils ont vu que je connais mes droits...
...c'est de la discrimination...

Bob réagit et fait des commentaires.

Bob : ...Il faut le faire...c'est comme la move de Paul c'est fuck man!

Gil change de sujet. Elle se plaint du comportement des filles du groupe de patrouilleurs.

Gil : ...les filles sont dérangées, j'ai pas le choix d'en avoir, maximum 3.

Bob évoque le manque de sérieux et d'implication des filles.

Gigi s'adresse à un Haïtien qui travaille à l'école.

Gigi : T'es trop con. T'es fucke, se sa mwen rayia k Ayisyen. Tèks moi.
...Kisa ou di lanmèd.

Bob change de sujet.

Bob : Comme vous dites en Haïti, sak vid pa kanpe.

Il demande à Gigi etc et à Gil si ça se dit. Gigi semble ne pas comprendre ce qu'il dit.

Pendant un instant, Bob a douté de la qualité de sa phrase en créole. Et, quand il apprend que sa phrase créole est correcte, il fait un commentaire.

Bob : Elles m'ont fait rater ma sortie et en plus ça se dit.

Il s'adresse à Gigi.

Bob : T'es pas une vraie Haïtienne.

Gigi change de sujet. Elle exprime son désir de rentrer chez elle pour regarder le feuilleton télévisé : Top models.

Je décide de faire un petit tour dans le coin pour faire passer l'heure en attendant de me rendre à l'école.

Je me rends à l'épicerie. C'est un Intermarché.

Un jeune Haïtien salue un homme qui semble être le gérant de l'épicerie. Ce dernier est, selon moi, latino ou autre.

L'Haïtien : Kouman w ye? Kouman w ye?

Une femme qui semble être une Haïtienne s'adresse à son enfant en français à haute voix. Deux jeunes femmes noires se parlent à haute voix en français. Je suis sûre que ce sont des Haïtiennes.

Un jeune homme et une jeune femme se parlent.

Le jeune homme : Se sa w ap mache fè kounye a?

Le gérant donne du chocolat à un enfant : un petit garçon noir avec des tresses naturelles.

La femme qui accompagne le garçon, son fils peut-être s'adresse au gérant.

La femme : Quand on ira chez le dentiste, je t'amènerai le bill. Pas de problème.

La femme en montant dans son auto fait un commentaire au sujet du comportement du gérant envers son fils.

La femme : Ou wè sa misye a bay timoun nan, tenten an!

Je vais au Polytronic où ils vendent des appareils et autres.

On entend la musique haïtienne très fort. Il y a à l'intérieur des CD de compas et autres, des films haïtiens, des livres : vodou, grammaire français-créole, géographie d'Haïti (des auteurs que je ne connais pas à part Fils Aimé, des affiches publicitaires pour des disques, des activités. Par exemple, sur la porte d'entrée : une affiche publicitaire : Septen directement d'Haïti en France. Le magasin est décoré avec des affiches avec des filles avec greffes ou perruques, aguichantes, des sex symboles. Il y a aussi une affiche de Soca transfert.

Je quitte le magasin et dans la rue proche de Maison d'Haïti, une femme me salue. C'est tellement agréable de se faire dire bonjour avec un sourire surtout par un femme dans la rue. À l'épicerie aussi, un homme étranger m'a saluée avec un sourire, cela n'avait rien d'agressant comme le regard vicieux et haineux de certains de mon coin.

De retour sur le terrain dans l'après-midi. Rico parle à une jeune fille blanche accoudé à une jeep. On filme dans la cour d'école.

Steve : je pense que dès fois on accepte de se laisser filmer et quand on regarde ça à la télé on voit que c'est autre chose...C'est le ghetto Saint-Michel.

Deux jeunes filles viennent trouver Paul, une d'entre elle lui dit qu'il ressemble à une pimpe.

Un Noir exprime quelque chose que je ne comprends pas.

Le Noir : ...Negro...

Paul prend un rendez-vous avec une des jeunes filles. Cela ne semble en rien à une affaire de homme-femme. Une des filles est très claire, avec des cheveux très longs blonds, mince, l'autre est plus brune avec des fesses et les cheveux châtons.

Steve, Gil et Paul parlent du fait que les gens rentrent comme ils veulent à l'intérieur de l'école.

Paul : Ils pourraient pas faire ça dans une autre école privée.

Je suis avec Hans. Il est un peu distant. Je me demande ce qui se passe. Il parle à Gil etc. Je vois un caméraman dans la cour d'école. Hans m'explique que l'équipe de JE essaie de rentrer dans l'école pour montrer qu'ils peuvent y rentrer n'importe comment. Qui est JE, je l'ignore. Après quelques minutes, je comprends que JE travaille pour une chaîne de télé. Les patrouilleurs précisément Steve parle de la tendance ou de la volonté des médias de donner une image négative de Saint-Michel.

Steve : Il y a toujours eu quelque chose à Saint-Michel, peu importe la race : Italien, etc.

Selon Steve, avant c'était même pire : la drogue etc. L'amélioration de la situation due à l'arrestation des gros qui étaient responsable, qui provoquaient le climat de tension. Il continue.

Steve : ...tu es entouré de grabuges, ça bouge, tu te retiens, tu restes correct et puis plus tard ça sort, ça éclate dans la vingtaine...

Hans est en vélo. Une blanche fait une plaisanterie : elle va acheter un panier pour Hans pour son vélo.

La Blanche ou?: Où est ton casque?

Polo ou B? essaie le vélo d'Hans. Gil le fait aussi un peu plus tard.

Hans parle des améliorations qu'il va apporter à son vélo.

Hans : J'ai un dernier chël bè que je vais mettre dedans : un dos là.

Il montre le siège du vélo.

On entend parler des élèves qui passent.

Un élève : Jan ti frè m nan konn bronze!

Hans s'adresse aux élèves qui selon lui tardent trop dans la cour d'école.

Hans : Pourquoi vous ne rentrez pas chez vous?

Une élève accompagnée d'une amie répond à la question d'Hans.

Un élève : Je dois rester ici jusqu'à 5h30. Il y a personne chez moi. Ou konnen mwen pa konn fè epav nan lakou lekòl.

Date : 06 mai

Dans la cour de l'école François Perrault, Gil, Frero, Paul, Steve, Bob et un Haïtien discutent.

...

Gil : Pou ka manje

Paul : M p apmanje

Gil dit en français que Paul mange le lipstick qu'il lui a passé.

Steve et Bob rient de cela. Steve s'adresse à Paul. Il dit à Paul qu'il semble vraiment aimer cela, on dirait qu'il le mange.

Bob parle de son expérience en Afrique.

Bob : Ils connaissent rien. Ils comprenaient 1,2, 3.

Il simule un jeu de basket.

Bob : That's it!
...c'est fresh!

Frero parle de rainball, il décrit le sport. ??? parle de son expérience au Brésil.

??? : Là-bas, tous les moun mon gars...Ils nous ont pété là-bas. Ils lancent fort...On causait les femmes.

Bob : Pourquoi ils ne veulent pas qu'on cause la femme.

Paul explique que ça affaiblit. Bob explique lui que c'est stimulant au contraire.

Bob : ...Ça shake.

Bob montre ses jambes.

Bob : Tu restes debout ça shake.

Bob salue 2 filles noires qui rient. Il retourne sur le sujet. Il fait référence au testostérone.

Steve l'appuie.

Steve : surtout avec les Brésiliennes.

Un employé blanc âgé rejoint le groupe, donne la main à Gil.

Frero : Ayayay! Pastè Evra...ou t ap rele?

Frero : Ou tiye yo.

Paul : Moun yo kriye.

Steve : le boul shit de même.

Paul raconte son expérience avec des policiers.

Paul : Le mec me pousse fuck!

Bob : C'est ce qu'ils veulent.

...

Paul : ma 1^e réaction serait de lui foutre une droite.

Ils discutent de leur politique avec les Noirs pour leur donner un dossier.

Paul continue son anecdote.

Paul : Ils m'entourent à 7. J'ai dit : c'est quoi votre nom M. l'Agent?

Steve : T'as bien fait!

Une élève vient donner la main à Frero. Elle s'adresse à lui dans un ton de reproche.

L'élève : Ok Frero!

Paul continue son histoire.

Frero : Quand ils voient un Noir, ils l'associent aux gangs de rue.

Paul : Il faut rester poli avec eux.

Paul fait référence au fait qu'un policier rejoint le groupe et pose une question.

Le policier : Pourquoi on l'arrête celui-là.

Un élève blanc salue Bob. Ils discutent d'une histoire de musique.

Bob : Je viendrai voir.

Steve exprime son mécontentement vis-à-vis de la situation.

Steve : ...Les gangs de rue ils savent où les trouver...C'est de la boule shit.

Paul : On va y aller.

Frero : Se a midi edmi nou prale.

Frero : ...Ils ramassent de l'argent pour les enfants...Evans pati a dizè li menm.

Frero rit.

Frero : ...M pra l pran yon Big Mak...Sa k pa kontan. J'ai mal partout.

Il se lève.

Frero : M pra l achte yon bagay met nan kou m.

Gigi et Alice arrivent.

Alice : Gil lui l ap plati sa...Gil twò seksy.

Elles parlent de poils.

Alice : Imagine tu manges la chatte c'est dégueulasse.

Alice donne un coup de pied à Steve. Il fait pareil. Elle riposte.

Rico : Ou frape ti gason an pou l pa frape w.
Alice : Ban m wè diplòm nan.
Alice: Ban m wè.
Alice: Pou kisa w ap mache ak diplòm nan.
Rico: Pou m fè kòb sou Blan.

Il raconte une anecdote.

Rico: Jean Pascal marche avec son diplôme. Il voit un Noir, il le regarde comme ça.

Il raconte une expérience avec Jean pascal.

Rico : Dans ce temps-là j'étais le negro qui avait gagné le match. Je le snobe aussi, je marche avec mon trophée.

Il y a du feu dans la poubelle dans la cour de l'école. Tout le monde va voir le feu dans la poubelle.

Alice s'en va avec Rico. Elle passe sa main à sa taille.

Gigi s'adresse à Alice.

Gigi : Ann ale pitit.
Bob : Tu vas tomber. On voit tes fesses Alice.
Alice : Pourquoi tu regardes mes fesses?
Steve : On voit tes fesses.
Alice : Mwen bon.
Gigi et Alice parlent des attentes des membres de leur famille qui sont en Haïti.

Alice : lè yo rele mwen pa reponn depi mwen wè se Ayiti mwen pa reponn.

Gigi imite une personne d'Haïti qui lui parle au téléphone.

Gigi : Mwenbezwen 1000 pyas.

Alice rigole et propose une solution aux gens qui appellent.

Alice : Al nan twalèt la fè lè.

Elle propose la prostitution au fait.

Alice voit un papier parterre qui ressemble à de l'argent. Elle fait un commentaire.

Alice : Si se te kòb mwen t appran l.
Alice : Nan katye Italyen m ap pran l, men nan katye Ayisyen mwen p ap pran l. Ayisyen twò mechan.

Dans la salle informatique. Une inconnue arrive.

L'inconnue : Ça va?
Gigi : Mwen pase vin wè w.

L'inconnue: Ça va?

Gigi: Oui

Gigi se parle à elle-même réagissant à quelque chose sur internet.

Gigi : Il habite en Haïti. C'est un vrai Haïtien. Le bon age.

Le fond d'écran de l'ordinateur no.5 est une photo où on voit une Blanche et d'autres personnes en arrière avec un jeune homme portant un T-shirt avec les photos de Bob Marley.

Alice et Gigi sont en train de clavarder.

Rico arrive. Il s'adresse à Gigi.

Rico : Gigi t'as du parfum.

Gigi : Ban m wè. T'es beau!

Rico s'est au fait change. Il porte maintenant un pantalon en tissu autre que Jeans, une chemise, un gilet, des chaussures blanches et une grande ceinture blanche.

J'entends quelqu'un parler à l'extérieur de la salle. C'est une voix qui m'est inconnue.

La voix : Dédé vin manje. Kite moun yo al lakay yo.

Gigi continue à clavarder. Elle semble magasiner un homme. Elle clique sur des photos. Elle va aussi sur son profil, sa photo apparaît dans mes photos. Elle porte sur cette photo : des jeans, un t-shirt très court qui arrive sous sa poitrine, le ventre complètement dénudé.

Alice : M ale!

Alice se met du rouge à lèvres et regarde dans son cellulaire.

Gigi : Tu reviens à 3h?

Alice : Ou fou?!

Gigi : T'as dit t'es fou? T'es trop conne!

Gigi réagit en se parlant à elle-même et en riant quand elle reçoit des messages.

Gigi m'apprend qu'elle n'est plus avec son mec. Elle clique sur un Noir accompagnée d'une Blanche, elle ne reste pas longtemps sur l'image. Elle clavarde sur MSN et sur Facebook, elle semble magasiner. Elle va sur Youtube. Elle choisit : Bad day by Daniel Powter.

Moris et Jean arrivent.

Moris fait une plaisanterie.

Moris : écris mon nom pour moi.

Il l'épelle lui-même et rit.

Moris : C'est juste moi qui a le droit de faire les joke de même.

Moris : Gigi la..., Gigi la sexy, Gigi est tellement belle.

Jean agace Gigi. Gigi s'énerve d'après ce qu'elle dit. Je me demande si elle est vraiment fâchée.

Moris : Gigi, je t'aime!

Alix : Elle est tellement belle.

Moris : T'es tellement jolie.

Moris parle d'un ton moqueur.

Gigi fredonne une chanson et augmente le volume.

Moris chante et fredonne aussi.

Sami semble être de mauvaise humeur. Au fait, Gigi lui a dit que Jean a dit qu'elle n'était pas là lundi, mardi, etc.

Moris réagit à quelque chose que Sami a dit. Au fait, elle a dit qu'elle ne patrouille pas comme les autres.

Jean donne une réplique.

Jean change de sujet. Il s'adresse à Moris.

Jean : C'est qui tu as dans Facebook?

Moris : Tu ne vas pas tcheke mes fanm man!
...Donne-moi ton nom.

Jean et Moris sont sur Facebook.

Moris : Tu m'as volé ma Julie man!

Jean : C'est qui Julie?

Moris : La Julie, la blonde!

Au fait, Moris regarde les personnes dans la liste de contacts de Jean.

Jean invite Moris à venir voir 2 filles sur Facebook. Moris semble regarder la Noire. Il fait un commentaire.

Moris : Mmm! Elle est jolie!

Gigi est au téléphone. Elle parle en français, elle chante...

Gigi s'adresse à Jean suite à un de ses commentaires.

Gigi : Get marenn ou shit!

Gigi s'adresse à la personne au téléphone faisant référence à Jean.

Gigi: ...Le gars est arrivé, il m'a énervé.

Jean : Je ne veux pas t'entendre salòp!

Gigi réagit.

Gigi : Salòp? Fèmen dan w!

Elle s'adresse à personne au téléphone.

Gigi: C'est vrai, Il est arrive, il m'énerve...

Elle remet la même chanson. Elle s'exclame en regardant l'ordinateur.

Gigi : Fuck!

Jeffey regarde son ordinateur (pas celui de Gigi) et s'exclame en voyant une Nike Air.

Jean : Oh, my Goodness...!

Moris semble magasiner une fille.

Sami est au téléphone dans le couloir.

Gigi s'exclame.

Gigi : Oh, mon Dieu! Mon ex est connecté!

Sami s'adresse à Jean après son appel.

Sami : Jeff t'étais pas au courant, je ne patrouille pas l'après-midi.

Jean : Non!

Sami : Tu ne le savais pas?!

Gigi va sur Youtube. Elle regarde : Clara featuring Young Jeezy-Never ever.

Jean est aussi sur Youtube. Il regarde : Nas. It Aint. Et, Nas. Nas is live.

Moris augmente le volume de son ordinateur pour écouter un humoriste qui parle des Arabes, de racisme au Québec. Moris rit de ce qu'on dit des Québécois.

L'humoriste :...Les Québécois vous êtes encore fâchés?

Moris continue à rire. Je crois que l'humoriste s'appelle Rico.

Moris me fait écouter Sugar Sammy au Show raisonnable, un Québécois hindou.

Gigi s'exclame, touche l'ordinateur, se touche le visage.

Gigi : Oh, shit!

Jean est sur Youtube. Il regarde : Bleach 217 Vost Fr.

Moris : J'entends pas man!

Jean met son ordinateur sur muet.

Jean remet le volume après un certain temps, mais plus bas qu'avant.

De temps en temps, Jean rit des propos de l'humouriste.

Date : 13 mai

Les patrouilleurs sont dans la cour de l'école François Perrault.

Gigi, Alice, Steve, Bob, Rico et le stagiaire du cégep en intervention spécialisée discutent.

Alice s'adresse brusquement à Rico qui a jeté des pelures d'orange par terre.

Alice : Kochon!

Rico : Ou konn fè sa tou!

Alice : Bounda nan do!

Gigi rit et s'adresse à Alice.

Gigi : T'es trop conne! J'ai jamais entendu ça.

Alice s'adresse à Steve.

Alice : Va fumer ta cigarette ailleurs!

Steve se déplace.

Alice insiste, il n'est pas assez loin à son goût.

Steve parle d'un film sur la tornade.

Steve : ...et puis la voiture est fucking.

Le stagiaire raconte sa 1^e expérience au cinéma en plein air.

Le stagiaire : J'étais trop con...Où est le son?

Rico retourne trouver un groupe d'élèves que je crois être des Haïtiens avec qui il était resté à son arrivée après avoir salué chacun d'eux.

Alice parle d'un élève qui est très clair, qui a les cheveux noirs bouclés.

Alice : Il est trop cute! L'enfant a une djòl Mon Dieu!

Selon Alice, c'est un mixte.

Aujourd'hui, Bob porte un type de tenue différent que d'habitudes. Il porte un pantalon 3/4 en léopard et un t-shirt avec une image de yoga et un chandail avec un capuchon.

Il y a un attroupement et c'est bruyant. Les patrouilleurs vont voir ce qui se passe. Les élèves se dispersent.

On entend un élève parler. C'est un Noir.

L'élève : I'm not a stage! Get manman tout stage yo!

Bob va jouer au basket avec l'élève en question.

Le pantalon de Bob laisse voir son gros tatoo à la jambe droite.

Gigi porte encore une fois des chaussures de la même couleur que son haut. Hier, c'était du rouge. Aujourd'hui, c'est du jaune.

La police circule en auto dans la cour d'école. Sur la fenêtre de la voiture, c'est marqué intervention. Les policiers saluent les jeunes.

Un élève latino fait un commentaire.

L'élève latino : Ils font semblant d'être tchill avec vous, c'est faux...

L'élève latino frappe la jambe de Steve et du stagiaire en riant.

Steve relate un fait : une élève aurait frappé son enseignante un jour.

Steve : Je ne sais pas si les prof ont reçu une formation pour intervenir dans les écoles cho.

L'élève latino parle en espagnol avec un autre qui est venu le saluer.

L'élève salue les 2 patrouilleurs qui discutent de toxicomanie.

L'élève Noir qui joue avec Bob invite le latino à venir jouer avec lui.

L'élève latino : T'es trop pourri, je vais te kraze man!

Il se parle à lui-même.

L'élève latino : Je vais jouer un peu.

Il rejoint Bob et le Noir.

Après quelque temps, l'élève Noir rejoint Bob? et le stagiaire.

L'élève Noir : Man let's go!

L'élève? tarde à partir, il est environ 16h30.

Bob porte 2 boucles d'oreilles. Steve porte des jeans simples droits et un t-shirt noir uni simple.

Steve et le latino parlent de natation, d'endurance etc.

Steve raconte ses expériences dans ce sport.

Il veut être sûr que le latino dit la vérité, qu'il a vraiment gagné 3 à 0 à la partie de basket.

Le latino salue Steve et me donne aussi la main.

Bob continue à jouer avec le Noir. Le Noir vient demander à Steve si le latino est parti.

Le Noir : Il a peur!

Des filles, des élèves de l'école, cherchent Paul et propose à Bob de le remplacer dans une pièce de théâtre ou plutôt dans la répétition. Il semble avoir accepté, puisque Steve s'en va seul en direction du métro. En général, ils partent ensemble. Steve m'embrasse avant de partir, ce qui m'a un peu étonné. Je pars tout de suite après.

Date : 28 mai

Dans la cour de l'école François Perrault, Rico et Gil discutent avec 3 élèves : un Noir, 1 mixte, 1 latino.

Rico a changé de coiffure. Il porte des twists.

Alice : M anvì dòmì plonje sou kabann.

Gigi : J'ai pris...Mwen bouyi 4 sosis...je commence à avoir faim là.

Gigi : Gad Frero li pa menm gen fòs pou l vire bagay la.

Les 2 filles sont assises sous un parapluie se protégeant contre la pluie malgré l'intervention de Gil. Selon lui, les patrouilleurs devraient être debout en train de patrouiller.

Gigi : Gil sort avec une latina.

Alice : Non, une Haïtienne. Latina sa a bezwen yon bagay.

Gigi : Il ressemble à un gars de latina.

Gigi fait un commentaire à propos d'un acte que pose une élève.

Gigi : Woy apa tifi an ap ramase tchip.

Alice : Mikròb pa touye Blan tou non.

Gigi : Ayisyen an li menm souffle l.

Un élève s'approche des filles.

Gigi : Gade w kaka.

Des élèves, des filles latines ou mixtes donne le five à Frero.

Moi : Qu'est-ce que c'est?

Dave : C'est un chamois. Je l'ai payé 5 gourdes.

Dave change de sujet. Il s'adresse à Alice.

Dave : Stop looking at me.

Alice: Se pou sa ou timid la?

Alice, Dave, Gigi partent pour le métro. Je les accompagne. Ils se moquent et imitent en français un jeune couple.

Steve et Bob nous rejoignent.

Alice s'adresse à Gigi.

Alice : Ou pa bezwen met patalon sa a ankò li pafè w byen.

Gigi : Gade w kaka! Se ou k achte l...?

Alice : Ti fi sa a pale tankou timoun ki fèt sot Ayiti.

Alice s'adresse à Gigi.

Alice : Ann ale. M ale.

Dave dit quelque chose à Alice en la regardant dans ses leggings.

3 élèves rejoignent Gigi qui parlait à un autre élève Noir. 1 d'eux, le Latino va donner la main à tout le monde.

Tout le monde s'en va sauf Gigi. Je lui demande où je peux trouver un SAQ. Elle me répond, les jeunes essaient de m'aider aussi en m'indiquant le trajet.

Comme je suis grippée. Gigi devine que je faire un remède.

Gigi : Tu veux faire un remède ayisyen la a?! Ronm bagay se sa k bon. Afè siwo a a...

Selon elle, les sirops conventionnels ne sont pas efficaces.

Date : 7 juillet

Dans la salle informatique. Hans, Alix, Alice et Moris naviguent sur internet.

Hans : Premye fwa mwen wè yon Blan dyòlè.

Moris: Le Blanc parle.

Alice se promène sur Facebook. Elle nous montre sa très jeune nièce qui porte une perruque de blonde. Elle trouve cela drôle.

Alice : Nanpren timoun renmen cheve! Mwen met perik pou li.

Hans, Alix et Moris regarde des vidéo sur Michael Jackson qui vient de mourir.

Hans regarde des vidéo au sujet de Michael Jackson : Living with Michael Jackson (Part 8/10) DVD quality; Living with Michael Jackson 9/10 DVD quality; Just a little about vitiligo. Hans et

Alix regardent aussi. Hans est quand même prêt à me consacrer du temps, à me parler.

Alice va sur myspace, hi5.

Alice parle de Michael Jackson.

Alice : ...il a dit que les enfants étaient à lui, qu'il a donné son sperme...sa peau a changé, mais son sang n'a pas changé ils sont Blancs, Blancs!

Alice pense au fait que les enfants sont trop blancs pour être les enfants de Michael Jackson.

Elle regarde les photos d'un Noir sur Hi5 : Benjy's photos.

Alice : Oh! I think he didn't speak English. Les gars sont top cons yo di misyepa pale angle. ...What?!

Elle parle d'un homme faisant un discours et qu'elle a pris pour Jacky Chan.

Elle retourne à Michael Jackson.

Alice : Les enfants de Michael sont juste trop blancs, menm cheve, menm po tèt timoun yo blan.

Alice : Li bon hen!?

Elle parle au fait d'un jeune qui chante à la cérémonie de Michael Jackson.

Sur le tableau dans la salle des patrouilleurs est écrit :

- Fête des nations, 11 juillet 13h-23h, Parc René Groupi 25, Robert et Pi IX (4^e édition)
- Combat de boxe Police vis patrouilleurs, 20 juillet.

Je quitte Maison d'Haïti avec Hans. En cours de route, on rencontre la police. Hans parle au policier Blanc.

Hans : Sa se mwenhen!

Il montre sa voiture au policier.

Hans voit une jeune fille arrivée. Il fait un commentaire.

Hans : Gen yon foto k ap vini la a!

La fille est Noire. Elle port de très longs cheveux roux blonds qui lui arrivent presque sur les fesses. Elle traîne une valise.

Gregory : ...Mizisyen plis jennen mizik la poko mache nan san yo.

Date : 09 juillet

(enr. 30)

Dave, Steve, Bob et un jeune homme anglophone.

Bob : Michael un hostie de pd.

Il blague au fait.

Dave lui dit qu'il n'aime pas la plaisanterie.

Steve : ..comme 1 /fRik/

Dave : Michael...il n'y aura jamais un comme lui...A greatest artist world never had.

Ils changent de sujet.

Bob : Et puis toutes ces bicyclettes ne sont pas attachées il y a du monde qui a confiance.

Hans s'adresse à Dave.

Hans : On arrive. Pa kite l poukont li non!

2 jeunes hommes saluent amicalement Gil puis Dave. On dirait un latino et un Québécois.

Dave demande à un Noir le nom de son chien.

Le latino : Ce sont les afros que j'aime pas.

Le Qc : Afro nigérien.

Le Qc donne une cigarette à Dave.

Le Qc : Tiens à ta santé!

Dave se lève et s'éloigne de moi pour fumer.

Dave : Tu viens prendre un p'tit reading.

Dave s'adresse au fait à un Noir qui a un livre en main : Un crime bien maquillé de Robert Ellis.

Dave simule des coups de poing.

Dave : ...ground pound.

Dave et le Noir parlent de boxe ou de bataille en utilisant des termes en anglais, le jargon du sport au fait.

Dave : ...le patnè...il bouge pour lui donner un take down
C'est tchill...c'est trop bad, j'ai aimé ça de sa part.

Le Noir : ...Silva pas pire Man.

Gil est assis sur un banc et parle avec un sourire avec 2 latinos ou arabes.

Dave stimule la boxe avec le Noir debout.

Dave : Oh non! C'est trop nice!

Hans : Sa Dave apfè la a?

Dave parle en anglais à un jeune homme bronzé.

Un Noir nous salue. Les 2 gars latino et Québécois reviennent et saluent tout le monde.

Hans, Steve et Bob sont revenus depuis quelques minutes.

Gil : Hans w ap suiv bagay yo.

Hans: les vieux lions...nou, nou pa ka kouri ankò on est relaxe.

1 des Noirs : Un autre champion les gars.

Ce Noir parle d'un autre Noir.

L'autre Noir salue Hans, Gil et Bob sur son vélo.

Hans parle en créole à Gil.

L'autre Noir dit une phrase en créole avant de partir alors qu'il leur parlait en français.

Gil : Granmoun sa yo ki chita la mwe nrenmen wè yo. Ayisyen yo ye.

Gil parle de 2 vieux assis côte à côte sur un banc du parc un peu plus loin de nous.

Hans : Se vre?

Hans : Ban m chita bò kot Sandra pou mwen wè sa l pral ekri pou mwen.

Après avoir reçu son chèque Dave s'adresse aux autres.

Dave : Ok les gars.

Gil : Kote w pral la?

Gil : Hans m pa dakò bagay sa a.

Hans s'adresse à Paul.

Hans: Ou mal fè bagay la. Ou te dwe bay chèk pi piti a anvan.

Il fait référence au fait aux frais additionnels donnés aux patrouilleurs.

Bob rit de la blague, il semble avoir compris ce qu'a dit Hans.

Dave est sur le vélo de Bob.

Dave : je reviens tout de suite.

Il va à la banque.

1 Noir arrive, il salue Steve, Bob, Paul puis rejoint Hans et Gil.

Hans : ...Sa w regle bès papa?

3 Haïtiens en face sur un banc (les 2 boxeurs et celui qui avait le livre en main et qui avait parlé à Dave). Ils se parlent en créole, je les entends.

Gil : Moun yo gen menm chèk avèk nou s'adressant à Paul. Fè kalkil la.

Paul sourit.

Paul : Tu vas voir ce que je vais faire au boss.

Paul : Tu l'as vu Frero?

Gil : ...j'étais pas là moi, j'avais un baptême.

Gil et Hans se parlent en créole et s'adresse en créole à Paul. Paul leur répond en français.

Paul raconte quelque chose à Gil et au Noir.

Gil et le N. :Comment sont les femmes là?

Paul : Pa pale bagay sa a. Elles sont grosses man!

Date : 16 juillet

(enr.32)

Sami et Dave sont dans le parc à côté de l'école François Perrault.

Bob les rejoint avec un repas de griot pikliz et riz collé.

Bob donne un morceau de griot à Dave.

Sami : ...je ne suis pas le genre de personne...rantre nan kòsaj moun.

Sur la table où nous sommes, il y a des messages d'amour écrits avec du liquide à effacer blanc, des dessins de cœurs :

-Ma chewii je t'adore < 3 VIP < 3 Dani < 3 ILY

Digo Nikolai Tapettes

? (à l'envers)viva la vida?

Le dessin d'un cœur de cupidon avec D+G à l'intérieur.

Sourie à la vie la vie te sourira.

Ma chewii je t'aime

Bob : ...Si tu fais un cross ça glisse...c'est nice!

Il parle de son expérience au basket sur le terrain.

Sur la table, c'est aussi écrit :

-Jesus can judge me.

Bob raconte quelque chose à Steve.

Bob : ...Fuck you man...!

Frero est assis sur son vélo et parle de son projet de tatoo sur le bras ou son épaule droit en couleur.

Bob : ...un lion!? Tu le veux en couleur?!

Bob : ...je vais l'appeler je vais lui en parler.

Bob promet à Frero de l'aider à le réaliser.

Ils racontent leur expérience à la fête des nations.

Steve parle de 2 latinos qui étaient saoulement.

Dave : J'aurais aimé être dans cet état...

Mais ce soir-là il travaillait. Il simule son état ce soir-là.

Dave : ...let's go man, on patrouille man!

Dave: ...les 2 petites filles indiennes, c'était cute.

Sami raconte, pose des questions sur ce qu'elle a vu ce jour-là.

Sami nous quitte pour aller faire un tour à bibliothèque juste à côté.

2 cadettes en vélo rejoignent les 3 gars sur le gazon.

...

1 cadette : Will be back!

Dave répond en anglais.

Bob : Vous allez où?

La cadette : juste 2 secondes on arrive.

Dave parle du frère de Tommy, quelqu'un qu'il connaît. Il le voit avec une jeune femme allant vers la piscine ou l'école.

Dave le siffle. Dave rit et fait un commentaire.

Dave : Il veut pas être vu...il gratte la tête...je connais sa femme...

La cadette raconte qu'elle est en congé lundi et mardi.

Dave : Nous, on a congé vendredi, lundi.

La cadette : Tomorrow, Monday?

Elle parle en français avec l'autre cadette.

Cadette : On va essayer come on!

Je parle de l'entrevue avec Dave qui est resté seul.

Dave : No problem!

J'accompagne Dave à bibliothèque.

Il s'adresse à quelqu'un de l'accueil.

Dave : Avez-vous des mangas ici right?

Il m'explique que les mangas sont des bandes dessinées.

Il y a à la bibliothèque : 1 Noire sur l'ordinateur, 1 Noir lisant un texte manuscrit, 1 Noir lisant un texte avec un highlighter dans un coin, 1 Blanche, 6 Blancs et 2 jeunes.

Sur les murs, il y a :

- une affiche du film : Entre les murs.
- une affiche de Agent 009
- le palmarès des meilleurs lecteurs.

Dans la section jeunesse : 1 petite noire travaillant avec un adulte, 1 noir, 1 fille voilée.

Date : 23 juillet

Dave me présente un ami du quartier.

L'ami : Li tchill djòb sa a.

L'ami fait référence au poste de patrouilleur. Il est tranquille ce job.

Dave s'adresse à moi.

Dave : Qu'est-ce que t'as fait ce week-end? La Taverne dont tu me parlais quelque chose de casual?

L'ami : Depi fen d semèn toujou gen lapli.

Il rit.

L'ami : Mwenskòb ka b depanse.

Je me déplace, je me rends au Pharmaprix du coin, je leur demande s'ils ont besoin de quelque chose, mais la réponse est négative. À mon retour, les 2 cadettes sont là.

Une d'entre elles parle en français avec Dave et la 2^e lui parle en anglais (la plus bronzé). Dave répond en anglais. Un gars est assis à côté d'eux, il fume. Un jeune latino vient demander du feu en anglais, mais Dave avait déjà demandé du feu avant lui au gars assis. L'Haïtien est encore là.

Il croyait que je m'étais perdu. Il manifeste le regret de ne pas m'avoir demandé de lui apporter quelque chose.

Il me demande si j'ai des enfants. Il rit quand je lui pose la même question.

L'Haïtien : Ki jenn nan laj sa a ki pa gen timoun? Se te ane 50.

Paul arrive en voiture et salue tout le monde. Il laisse 3 billets pour assister à un match pour les jeunes avant de partir.

...

L'Haïtien continue à me poser des questions.

L'Haïtien : ...Et tes enfants, tu les as eu avec 1 Haïtien?

Moi : Et toi?

L'Haïtien : Kategori m nan pa gen Blanch papa. Se yon kategori ki ansèkle.

Il me raconte l'histoire de son chèque de paye qu'il a perdu aujourd'hui.

L'Haïtien : Yo kannsele l.

...

L'Haïtien : Je ne me vois pas avec un enfant de Blanche. Menm lè mwen pa avèk fi a mwen ta renmen gen lòt timoun nan avèk li...Il y a tellement de filles qui ont des enfants de Blancs.

...

Il parle de son chèque perdu.

L'Haïtien : Dans la tête de maman, elle va penser que j'ai tout dépensé. Je vis avec elle...M achte yon ti machin, yon ti maxima...Dès que j'aurai...

...

L'Haïtien : Amusez-vous. Se byè yo pral bwè. Al soule tèt nou.

Il parle des 2 cadettes.

Il parle de la cadette bronzée qui a l'air d'une Italienne ou Latine. Plus Italienne, je trouve.

L'Haïtien : Elle va être chienne...Celle qui est bronzée, elle a l'air d'une Italienne-Québécoise.

...

Il change de sujet et s'adresse à moi.

L'Haïtien : Et tes enfants, ils sont de ta couleur?

Je me demande si Sami et Gigi vont revenir. D'après ce qu'on m'a dit, elles sont parties en pause.

Selon l'Haïtien, elles reviendront à coup sûr.

L'Haïtien : ...Yo pa ka pa tounen sinon pèy la ap gen chenèt, l ap mazora.

...

Il me parle de ses projets d'avenir.

L'Haïtien : Se pa anyen m ap regle isit. Travay ou poukont ou, pa travay ou poukont ou...parfois je gagne tellement d'argent que je me sens seul.

Il me parle de son projet de s'installer aux USA dans un an. Il vit actuellement à Pie-IX, 25^e avenue. Mais, il vient au parc à Saint-Michel.

L'Haïtien : ...Ici on a plus de chance d'arriver qu'aux États-Unis.

Je lui demande ce que signifie arriver pour lui.

L'Haïtien : ...c'est faire ce que t'as envie de faire.

...

Il me parle de son ex qui parle beaucoup. Il me demande si je parle beaucoup aussi dans le sens de ruminer quelque chose, un problème, se plaindre.

L'Haïtien : ...Tout Ayisyèn renmen pale anpil...ant nou menm la a ou konn bagay yo.

Dave nous rejoint.

L'Haïtien simule le comportement futur quand elles seront policières des 2 cadettes qui ont aujourd'hui un comportement familier avec les patrouilleurs.

Il les imite dans le futur.

L'Haïtien : Je ne fume plus!

Alors que maintenant elles fument, boient et blaguent avec les patrouilleurs.

L'Haïtien m'explique pourquoi qu'il préfère ce parc à celui de Pie-IX.

L'Haïtien : ...c'est plus tranquille. On ne voit pas de police...

Dave : ...j'ai plusieurs idées...ça va blow up!

Il me parle avec enthousiasme de son projet de télé-série.

Gigi se joint à nous.

Gigi : ...j'en ai troués.

Elle parle de gars.

Dave : Kisa ou jwenn?

Ils racontent des anecdotes dans leur famille respective. Les discours sont reportés dans la langue en question sans traduction.

Gigi imite sa mère.

Gigi : Mwen wè l pa vle vini li genlè gen yon lòt fanm.

Elle imite sa grand-mère paternelle parlant aux femmes qui s'intéressent à son père.

Gigi : ...Li marye li gen sis pitit.

Elle imite sa grand-mère paternelle parlant à son père ou à elle.

Gigi : Reveye w pou w al legliz...Non non non gen twòp satan nan ou!

Elle parle de sa mère.

Gigi : Elle prépare ses bagages...Elle ne peut pas rester sans son riz.

Elle l'imité.

Gigi : Mwenpa ka rete san diri a.

Elle parle toujours de sa mère.

Gigi : ...Elle ...À chaque minute djòl li dwe bat.

Elle l'imité.

Gigi : ...Mwen poko manje sèl depi maten.

Dave parle de ses expériences de recherche d'emplois avant de trouver l'emploi à Maison d'Haïti.

Dave : On t'appelle dans 2 mois, 3 mois. I don't do that.

Gigi parle de ses réactions quand Maison d'Haïti l'a appelée pour l'emploi.

Gigi : J'étais comme woy! Est-ce que j'ai envie de s'embarquer avec des Haïtiens.

Dave parle de son expérience à Costco de dégustation. Il passe et en prend plus d'une fois. L'employé fait semblant de ne pas le voir.

Dave : Il tourne la tête...

Il imite l'employé de Costco qui a peur.

Dave : ...c'est 1 Noir!

Gigi fait un commentaire au sujet de 3 Arabes qui arrivent en auto et se tiennent dans le stationnement près du parc.

Gigi : Il y en a qui sont propres.

Les patrouilleurs parlent de leurs expériences de « pòt », de « jwen ».

Dave : ...Un policier est venu, j'ai voulu faire un move...

Il imite le policier en français.

Au fait, ils ont compris que les 3 Arabes fument du « pòt ».

Sami nous rejoint.

Gigi imite sa mère le jour où elle a brisé un de ses bibelots.

Gigi : ...Fout ou deyò. Woy li kraze biblo a!

Dave raconte aussi.

Dave : J'étais trop smart...Mwen manje baton quand même.

Sami raconte aussi ses expériences et imite sa mère.

Sami : ...Kisa?

Sami raconte les expériences sur le net de son ex.

Sami : ...Elle ne connaît même pas le gars...

Gigi : Y aptouye yo tou. Se konsa...

Dave imite sa mère.

Sami, Gigi et Dave imite chacun sa mère.

Les 3 : Kimoun ki yo a, kimoun ki...?

Gigi imite sa mère.

Gigi : Demare min ou sou mwen!

Sami imite sa mère.

Sami : Sou kimoun w ap fè kòlè a? Demaske w devan m non!

Sami parlent des parents en général.

Sami : Quand t'es grande vraiment ils vag sur toi.

Dave salue 2 Haïtiens qui arrivent.

Dave : Kòman ou ye la?

Gigi parle de l'expérience de l'enfant extra conjugal de son père.

Gigi imite son père parlant de la conception de l'enfant.

Gigi : ...l'enfant deyò de mon père.

Gigi : Yon sèl fwa nan raje a!

Gigi raconte une autre expérience. Elle parle de ses cheveux.

Gigi : Ma tèt était vert la!

Après un coup de fil, ils obtiennent l'autorisation de Gil qui laissent les 2 filles partir en même temps que Dave par mesure de sécurité. Au fait, Dave n'a pas pris de pause, alors il devrait partir plus tôt que les filles qui en ont eu une.

Dave : N ap kòmanse mache?!

Date : 12 août

(enr.35)

J'arrive dans le parc avec mon amie, Samantha, et ses deux enfants. Il y a une activité. Je découvre que c'est la journée internationale de la jeunesse.

Il y a un documentaire qui passe sur grand écran : des gens d'ici 13 à 17 ans, une image positive de Saint-Michel.

Il y a des prestations : rap, groupes haïtiens, groupes arabes.

Dans un coin, loin de la scène, un petit groupe de jeunes improvise les tam tam.

Le même groupe qui est intervenu lors de la fête du drapeau à la Perle retrouvée donne une prestation.

Un chanteur : Moi, c'est l'authentique paysan...200 negros=200 ans. 1^e pays noir libre. Style de mus. Aboréale inspirée des jeunes.

Les membres du groupe portent un t-shirt, un chapeau de pol., une insigne de pol. Il y a un schéma au centre du t-shirt dans lequel c'est inscrit les 200.

Le chanteur présente un membre du groupe qui est, selon lui, Jamaïcain-Haïtien. Ce dernier s'adresse au public en anglais et en français et continue en anglais.

Le public est en grande majorité constitué de Noirs.

Dans la chanson, on passe au créole de temps en temps.

Chanson : ...chita sou bwa.

Ils parlent au public en anglais et continuent à chanter en anglais. Il parle au public en français. Il annonce une chanson et la situe dans un contexte.

Le chanteur : Se yon bagay natif lakay tchaka tchaka egal pa gen pwoblèm.
...Mwen sonje lè m te nan segondè mwen pa t gen pwoblèm bil.

Il commence à chanter.

Chanson : ...Ou gen pwoblèm kòb, ou tchaka tchaka.

Chanson refrain :Ou tchaka tchaka, ou tchaka tchaka.

Chanson : Ou gen pwoblèm kòb, ou tchaka tchaka.
Ou gen pwoblèm machin...
Ou gen pwoblèm timoun...

Le chanteur : Nou pa gen pwoblèm menm si bwa a ap tonbe sou tèt nou.

Il fait référence au stand qui leur tombe sur la tête.

Chanson : Ou gen pwoblèm griyo...
 Ou gen pwoblèm sòs pwa...

Ils chantent une autre chanson, une qu'ils ont chanté le 18 mai à la Perle retrouvée.

Chanson : Prizon pa pou nou...kolangèt babilòn prizon pa pou nou...Nou renmen bèl fanm.

Un des chanteurs rejoint un groupe de jeunes qui dansent parterre devant le stand.

Chanson : Prizon pa pou nou.

Le chanteur annonce une autre chanson. Il l'introduit.

Le chanteur : La 1^{ère} fois, c'est difficile quand on fait le tabernacle...Faites le tabernacle! On le fait avec du style...Tout le monde fait le tabernacle : Saint-Michel, Brossard, Montréal...vous êtes solide!

Le chanteur : Je vais dire partout Saint-Michel vous êtes des vagabon et vagabòn de luxe. Vous avez gardé le pied en l'air pendant 5 mns. Vous pourriez rester pendant 10 mns.

À la fin de la prestation, le chanteur principal lance une invitation au public en français à les visiter sur internet à l'adresse suivante : paysan200.com et à assister au spectacle prévu pour le 29 août au Théâtre Plaza à Montréal.

Sami reste jusqu'à la fin des activités. Elle appelle ensuite sa mère au téléphone, elle lui dit que c'est terminé et qu'elle arrive.